SLAVICA OCCITANIA

Publié avec le soutien du Centre national du Livre

Slavica Occitania

Revue semestrielle fondée en 1995 et publiée par le laboratoire « Lettres, Langages et Arts » (LLA – CREATIS) de l'Université de Toulouse

Fondateur et directeur honoraire :
Roger Comtet
Département de Slavistique de
l'Université de Toulouse-Le Mirail
Directrice de publication :
Dany Savelli
Secrétariat de rédaction :
Irina Kantarbaeva-Bill et Bénédicte Vauthier

Comité de lecture :

Vladimir Beliakov, Christine Bracquenier Jean Breuillard, Olga Cadars, David Cocksey, Roger Comtet, Maryse Dennes, Isabelle Després, Pascale Melani, Hélène Mélat, Hélène Menegaldo, Dany Savelli, Bénédicte Vauthier

http://www.slavica-occitania.org

Illustration de couverture :

Plaque de céramique couverte d'un texte bulgare en caractère cyrilliques (ville de Preslav). (Cliché Unesco - tous droits réservés)

Remerciements:

La revue *Slavica Occitania* remercie le professeur Roger Comtet pour la mise au point du texte définitif. Elle remercie également David Cocksey et Nadine Aurières pour leur aide.

Principes de translittération adoptés :

Les noms russes et bulgares ont été transcrits translittérés suivant les normes de la translittération internationale scientifique.

Rappelons que:

- « č » se prononce comme « tch »;
- « š » se prononce comme « ch »
- « ž » se prononce comme « j »
- « j » a la valeur de la semi-consonne « yod »

En outre, le « signe dur » bulgare a été translittéré par un « \check{a} » pour les toponymes et noms propres et par « " » dans les autres cas.

N.B.

Le résumé de la présente thèse est disponible sur le site Internet de la revue *Slavica Occitania*.

The abstract of this volume is available online at the official website of the journal *Slavica Occitania*.

Краткое содержание настоящей книги можно найти на сайте интернета журнала «Slavica Occitania».

http://www.slavica-occitania.org

© Association Slavica Occitania pour l'établissement du texte définitif et la préface, 2011 © Les ayant-droits de Christina Strantchevska-Andrieu

> Composition et mise en page : EA 4152 Université de Toulouse 5, allées Antonio Machado 31058 Toulouse Cedex 09

Laboratoire « Lettres, Langages et Arts » (LLA–CREATIS)

Université de Toulouse

SLAVICA OCCITANIA

Numéro 32

La découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^e siècle

Christina Strantchevska-Andrieu

Publié avec le soutien du Centre national du livre

> Tolosae Toulouse A.D. MMXI

Prix de ce numéro : Particuliers : 25 € (frais de port inclus)

Institutions en France : 25 € (frais de port inclus) Institutions à l'étranger : 29 € (frais de port inclus)

Commandes sécurisées sur le site Internet :

http://www.slavica-occitania.org

Commandes par voie postale à adresser à :

Slavica Occitania 24 rue Bayard F-31000 Toulouse

slavica.occitania@orange.fr

Règlement à joindre à toute commande par voie postale :

- soit par chèque bancaire libellé au nom de Slavica Occitania et adressé à Slavica Occitania, 24 rue Bayard, 31000 Toulouse
- soit par CCP au nom de Slavica Occitania, CCP: 7 163 07 L Toulouse

TOUTE AUTRE CORRESPONDANCE, MANUSCRIT, COMPTE RENDU, PUBLICATION, EST À ENVOYER À LA MÊME ADRESSE.

ISSN: 1245-2491 ISBN: 978-2-9532020-9-0 En juin 2010, dans le numéro 30 de *Slavica Occitania*, paraissait le résumé de la thèse de doctorat que Christina Strantchevska-Andrieu avait soutenue quelques mois auparavant. Ce résumé se terminait sur le mot « avenir »... un avenir qui devait lui permettre d'explorer de nouvelles pistes de recherche, l'amener à relever de nouveaux défis intellectuels, et prendre, parmi bien d'autres formes, celle d'un numéro spécial de notre revue consacré à la Bulgarie.

Cet avenir, Christina Strantchevska-Andrieu en aura été privée : elle décédait à Toulouse le 27 juillet 2010 d'un arrêt cardiaque. Pour tous ceux qui, pendant plusieurs années, ont vu Christina travailler avec ardeur à sa thèse tout en assurant une charge d'enseignement lourde à l'Université, il est difficile de se résigner. Au moins peut-on faire aboutir un projet cher à notre collègue : la publication de sa thèse, en laquelle plusieurs spécialistes ont déjà reconnu un travail original et important pour la linguistique slave.

Le professeur Roger Comtet, qui a dirigé ce travail, s'est chargé pour les besoins de la publication d'en corriger les erreurs typographiques, mais c'est bien la thèse telle que Christina Strantchevska-Andrieu l'a présentée et *laissée* que l'on lira ici.

PRÉFACE

La soutenance de cette thèse en novembre 2009, suivie de sa publication sous les auspices de Slavica occitania, s'inscrit dans le regain d'intérêt pour la Bulgarie auquel on assiste actuellement en France, conséquence certaine de la chute des communismes à l'Est et de l'adhésion du pays à l'Union européenne. Pour en rester au domaine des slavistes, on peut citer la parution toute récente d'un numéro thématique de la Revue des études slaves intitulé « La Bulgarie du communisme à l'Union européenne. Langue, littérature, médias » sous la direction de Jack Feuillet et Marie Vrinat-Nikonov¹; on y trouve mentionnée la publication d'une Histoire de la Bulgarie et d'un autre ouvrage consacré à la littérature orale bulgare². Et le même infatigable Jack Feuillet va prochainement publier à l'Institut d'Études slaves de Paris sa thèse de doctorat d'antan intitulée La langue bulgare au début du XIX^e siècle. Nul doute que ce dernier ouvrage revisitera en la complétant sur certains points la recherche accomplie par Christina Strantchevska-Andrieu qui a le mérite de sortir d'un oubli immérité le découvreur russe de la langue bulgare au début du XIXe siècle, Jurij Venelin, et de nous présenter sous un jour nouveau Aleksandr Duvernois, concepteur russe du premier dictionnaire du bulgare. Tout cela est dans l'air du temps, à en juger par la réédition récente de la grammaire bulgare de Venelin à Moscou³ et de sa traduction bulgare à Sofia⁴.

¹ Revue des études slaves, Paris, LXXXI, 2-3.

² Castellan, Georges & Vrinat-Nikonov, Marie, *Histoire de la Bulgarie : au pays des roses*, Brest, 2008; Nilva, Hélène, *La littérature orale bulgare*, Paris, 2007.

³ Venelin, Ju.I., Grammatika nynešnego bolgarskogo narečnija, Moskva, 1977.

L'ouvrage illustre, si besoin en était encore, l'extrême fécondité de la méthode comparative lorsqu'elle s'applique aux transferts culturels; l'histoire de ces deux instruments normatifs de la langue, grammaire et dictionnaire, qui ont en quelque sorte créé le bulgare actuel, est exemplaire dans la mesure où ce sont des étrangers qui en ont pris l'initiative. L'un, Venelin, venu des marges ruthènes, l'autre, Duvernois, Russe de lointaine ascendance huguenote, de sorte que ces deux découvreurs possédaient aussi bien le recul nécessaire par rapport à l'objet de leurs investigations qu'une certaine empathie typiquement slave vis-à-vis de lui. Ce genre de démarche n'a rien d'exceptionnel dans l'histoire de la grammatisation des langues, il suffit de penser à la première grammaire française dont nous sommes redevables à l'Anglo-Saxon Palsgrave, à la première description du russe moderne réalisée par le piétiste allemand Ludolf ou à la première grammaire polonaise écrite par le Réformé lorrain Statorius envoyé en mission dans le Royaume de Sigismond II. De fait, l'analyse de l'œuvre de Velenin et de celle de Duvernois nous en apprend autant par un jeu de miroirs sur leur objet d'étude que sur leur personnalité et le monde culturel dont ils sont tributaires; en même temps, on voit évoquées deux personnalités contrastées : celle de Venelin, génial autodidacte romantique, à la mode des linguistes russes slavophiles (voir Konstantin Nekrasov, Nikolaj Aksakov⁵...), et celle d'un Duvernois, l'érudit positiviste à l'austère profil académique de la fin de siècle, l'un et l'autre représentant en fait deux visages contradictoires et inséparables d'une même réalité russe éternelle. Par là, la recherche menée par Christina Strantchevska-Andrieu nous paraît ouvrir de nouvelles pistes d'investigation sur lesquelles elle se serait, sans nul doute, engagée n'eut été sa disparition aussi brutale qu'imprévue; il serait en effet particulièrement éclairant d'appliquer la même méthode d'analyse à des recherches croisées sur un sujet aussi sensible que le russe et le polonais, ou le tchèque et le serbe vus par les Russes, ou inversement. Déjà, dans la seconde moitié du XIXe siècle, les linguistes russes se focalisaient dans cette optique sur les langues slaves résiduelles de la Baltique, implacablement phagocytées par l'ogre germanique, le pomore, le kachoube, les sorabes, jusqu'au slovince,

⁴ Venelin, Ju.I., Gramatika na dnešnoto b"lgarko narečie, Sofija, 2002.

⁵ Voir B.M. Gasparov, « La linguistique de la conscience nationale [Le rôle des discussions des années 1860-1870 sur la nature de la grammaire russe dans l'histoire de la pensée philosophique et philologique] », *Histoire, Épisté-mologie, Langage*, Paris, XVII/2, 1995, p. 125-145.

découvert avec l'émerveillement que l'on sait par Hilferding en 1856.

C'est enfin tout le savoir linguistique propre à la Russie de l'époque qui est évoqué dans cet ouvrage, tributaire des modèles étrangers, en particulier de l'incontournable science germanique du XIXe siècle, avec comme toujours dans le monde russe, une touche singulière apportée ici par le slavophilisme de Venelin et par les affinités russo-bulgares nées des guerres de libération balkaniques au XIXe siècle dont l'œuvre de Duvernois se fait l'écho. Il ne faudrait pas oublier cependant la réflexion théorique menée par l'auteur sur les spécificités de la langue bulgare par rapport à l'ensemble slave, spécificités d'abord gommées par Venelin avant d'être reconnues par Duvernois et ses disciples. Le lecteur se voit donc proposé au final un ouvrage de synthèse très riche qui concerne aussi bien l'histoire et l'épistémologie du langage et la grammaire comparée des langues slaves que l'histoire culturelle de la Russie et de la Bulgarie au XIXe siècle.

Roger Comtet

⁶ Voir Duličenko, Alekdandr, « Une page de l'histoire de la germanisation des Slaves : les Slovinces de Poméranie », *Slavica Occitania*, 20, 2005, p. 186 ; Comtet, Roger, « Allemands de Russie et théorie des îlots linguistiques dans la tradition russe et chez Viktor Žirmunskij (1891-1971) », *Ibid.*, p. 319-320.

La découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^e siècle

Christina Strantchevska-Andrieu

À Hélène

Remerciements

Mes remerciements tout particuliers vont à mon directeur de recherche, Monsieur le professeur émérite Roger Comtet, qui m'a aidée dans le choix du matériau, qui a suivi avec intérêt toutes les étapes de mon travail et alimenté de sa riche connaissance ma réflexion.

Je remercie sincèrement Monsieur le professeur Michel Billières pour ses précieux conseils durant l'élaboration de cette thèse et pour son aide efficace face aux obstacles rencontrés.

J'exprime ma profonde gratitude à Madame Nadine Aurières (Bibliothèque centrale de l'Université de Toulouse - le Mirail) : son professionnalisme et son soutien bienveillant ont rendu possible la consultation d'ouvrages dont l'accès relevait du miracle.

Un merci affectueux enfin à mes proches qui, comme toujours, m'ont été d'un secours et d'une fidélité sans faille.

Table des matières

Introduction	7
Première partie : Divers fondements linguistiques et historiques ayant condudécouverte du bulgare	ıit à la
I. Repères importants	
Le processus de grammatisation	
2. Les grammaires	
2.1. La grammaire de Port-Royal	
2.1.1. Architecture de la grammaire	
2.1.2. Principes grammaticaux	
2.1.3. Réception de la grammaire de Port-Royal en Russie	
3. Les dictionnaires	
3.2. Les dictionnaires en Russie jusqu'à la fin du XVIII ^e siècle	31
3.3. Entre grammaire et dictionnaire	32 36
4. Endo-grammatisation et exo-grammatisation	
5. Les traditions grecque et latine.	
5.1. Aires d'influence linguistique et culturelle	
5.2. Rôle de l' <i>Ars Minor</i> de Donat en Russie	45
5.3. Constitution de la terminologie grammaticale russe	
6. La tendance comparatiste	
7. Hypothèses linguistiques du début du XIX ^e siècle et la place du bulgare	61
7.1. La typologie d'August Schlegel	65
7.2. La vision de la langue de Franz Bopp	
7.3. L'approche de Rasmus Kristian Rask	
7.4. Le rôle des dialectes selon Jacob Grimm	71
II. L'éveil des nations slaves et la découverte du bulgare	75
1. Les sources allemandes du modèle « slave » de la nation	
1.1. Le rôle de Herder	
1.2. Sémantique des mots peuple, nation, État, pays et patrie	
2. La langue et la nation	83
III. La Bulgarie du début du XIX ^e siècle dans la vision russe et européenne	
1. Regards russes	
2. Regards européens	94
IV. Les études du bulgare au rythme de la politique russe	99
Deuxième partie : Prémices de la découverte du bulgare au début du XIX ^e si	iècle
I. Apparition du bulgare dans la slavistique russe	107
1. Allusions au bulgare jusqu'à la fin du XVIII ^e siècle	108
1.1. Naissance d'un intérêt pour les langues des Slaves du Sud	

1.2. Mise en relief de l'élément « bulgare » : V.K. Trediakovskij, V.N. Tatiš	čev et
M.V. Lomonosov.	
2. Évocation du bulgare dans le premier tiers du XIX ^e siècle	121
2.1. Institutionnalisation de la slavistique en Russie	121
2.2. Premiers échanges avec des savants slaves	122
2.3. Découverte de la relation entre vieux slave et vieux bulgare	126
II. Les initiateurs des recherches sur le bulgare	131
Trois chaînons inséparables de la découverte du bulgare	
1.1. Les outils du chercheur européen	
1.2. Les hypothèses de Josef Dobrovský	
1.3. Jernej Kopitar et le bulgare	
1.5. Verify Rophur et le buigne	137
III. Les prédécesseurs directs de Venelin et de Djuvernua	143
1. Vuk Stefanović Karadžić (1787-1864)	
1.1. Réception des idées de Karadžić en Serbie et en Russie	
1.2. L'approche du bulgare dans le <i>Dodatak</i> de Karadžić (1822)	
2. Pëtr Ivanovič Keppen (1793-1864)	
2.1. Le parcours de P.I. Keppen	
2.2. Les Carnets de voyage de P.I. Keppen (1821-1824)	
2.2. Les caracis de voyage de 1.1. Reppen (1021-1024)	1 / /
Troisième partie : La grammatisation de la langue bulgare par les linguistes de	
I. La première grammaire du bulgare de Ju. I. Venelin	195
I. La première grammaire du bulgare de Ju. I. Venelin	195
La première grammaire du bulgare de Ju. I. Venelin Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	
Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839) Le parcours du chercheur	197 197
	197 197
Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839) Le parcours du chercheur	197 197 205
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 208
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 208
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 208 212
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 205 208 208 212 218 223
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 212 218 223 224
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 212 218 223 224 228
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 212 218 223 224 228 228
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 212 218 223 224 228 228 232
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 212 218 223 224 228 232 235
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 212 218 223 224 228 232 235 236
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 212 218 223 224 228 228 235 236 238
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 212 218 223 224 228 232 235 236 238 243
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839) 1.1. Le parcours du chercheur 1.2. Corpus des principales œuvres de Venelin 1.3. Le voyage de Venelin en Bulgarie 1.3.1. Préparation du voyage 1.3.2. Déroulement du voyage 1.3.3. Bilan 2. La Grammaire de la langue bulgare contemporaine : présentation générale 2.1. Les sources russes possibles de Venelin 2.2. L'architecture de la Grammaire 2.2.1. Les parties de discours retenues 2.2.2. L'ordre de présentation des parties du discours 2.2.3. La répartition des contenus 2.2.4. Les sources bulgares de Venelin 2.2.5. Quelques clés de lecture 3. Analyse critique des contenus 3.1. La morphologie nominale	197 197 205 208 212 218 223 224 228 232 235 236 238 243 243
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839) 1.1. Le parcours du chercheur 1.2. Corpus des principales œuvres de Venelin 1.3. Le voyage de Venelin en Bulgarie 1.3.1. Préparation du voyage 1.3.2. Déroulement du voyage 1.3.3. Bilan 2. La Grammaire de la langue bulgare contemporaine : présentation générale 2.1. Les sources russes possibles de Venelin 2.2. L'architecture de la Grammaire 2.2.1. Les parties de discours retenues 2.2.2. L'ordre de présentation des parties du discours 2.2.3. La répartition des contenus 2.2.4. Les sources bulgares de Venelin 2.2.5. Quelques clés de lecture 3. Analyse critique des contenus 3.1. La morphologie nominale 3.1.1. Les substantifs	197 197 205 208 212 218 223 224 228 235 236 238 243 243
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839) 1.1. Le parcours du chercheur 1.2. Corpus des principales œuvres de Venelin 1.3. Le voyage de Venelin en Bulgarie 1.3.1. Préparation du voyage 1.3.2. Déroulement du voyage 1.3.3. Bilan 2. La Grammaire de la langue bulgare contemporaine : présentation générale 2.1. Les sources russes possibles de Venelin 2.2. L'architecture de la Grammaire 2.2.1. Les parties de discours retenues 2.2.2. L'ordre de présentation des parties du discours 2.2.3. La répartition des contenus 2.2.4. Les sources bulgares de Venelin 2.2.5. Quelques clés de lecture 3. Analyse critique des contenus 3.1. La morphologie nominale 3.1.1. Les substantifs a) Les emprunts turcs et grecs	197 197 205 208 212 218 223 224 228 236 236 238 243 243 243
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839) 1.1. Le parcours du chercheur 1.2. Corpus des principales œuvres de Venelin 1.3. Le voyage de Venelin en Bulgarie 1.3.1. Préparation du voyage 1.3.2. Déroulement du voyage 1.3.3. Bilan 2. La Grammaire de la langue bulgare contemporaine : présentation générale 2.1. Les sources russes possibles de Venelin 2.2. L'architecture de la Grammaire 2.2.1. Les parties de discours retenues 2.2.2. L'ordre de présentation des parties du discours 2.2.3. La répartition des contenus 2.2.4. Les sources bulgares de Venelin 2.2.5. Quelques clés de lecture 3. Analyse critique des contenus 3.1. La morphologie nominale 3.1.1. Les substantifs a) Les emprunts turcs et grecs b) Les noms propres	197 197 205 208 212 218 223 224 228 236 236 236 243 243 244 248
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 218 223 224 228 235 236 236 243 243 243 244 248 251
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 212 218 223 224 228 235 236 243 243 243 244 248 251 256
1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)	197 197 205 208 212 218 223 224 228 235 236 243 243 243 244 248 251 256 257

3.1.3. Les numéraux	272
3.1.4. Les pronoms	275
3.2. La question de l'article	
3.3. Le verbe	
3.3.1. Généralités	
3.3.2. La conjugaison	
3.3.3. Le genre et le nombre du verbe	
3.3.4. Les temps	
3.3.5. Les modes	
a) L'impératif	
b) Le conditionnel	
c) Le subjonctif	
d) L'infinitif	
3.4. La rection des verbes	
3.5. Les participes et les gérondifs	
3.5.1. Le participe actif	
3.5.2. Le participe passif	
3.5.3. Le gérondif	
3.6. Les prépositions, les adverbes et les conjonctions	
3.6.1. Les prépositions	
3.6.2. Les adverbes	
3.6.3. Les conjonctions	
3.7. Les interjections	336
3.8. L'ordre des mots dans la phrase	
3.9. De la mélodie	
3.10. La modernisation de l'orthographe	
3.10.1. Le choix du modèle	
3.10.2. Les propositions de Venelin	
4. L'accueil de la Grammaire par les savants russes et bulgares	359
II. Le premier dictionnaire du bulgare de A.L. Djuvernua	365
1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1	267
1. Le contexte linguistique russe dans la seconde moitié du XIX ^e siècle	
1.1. Evolution des études du bulgare	
1.2. Les grandes tendances de la lexicographie	
1.3. Quelques modèles d'approche lexicographique	
2. État des dictionnaires du bulgare parus avant les années 1890	
3. Aleksandr L'vovič Djuvernua (1838-1886)	
3.1. Le parcours du chercheur	
3.2. Liste des principales œuvres de Djuvernua	
4. Le Dictionnaire de la langue bulgare de A.L. Djuvernua	
4.1. La rédaction de l'ouvrage	
4.1.1. Étapes principales	
a) Le rôle des différents collaborateurs	407
b) Méthode de travail et choix de présentation	410
4.1.2. L'architecture de l'ouvrage	414
4.1.3. Les sources utilisées	
4.2. Analyse critique des contenus	
4.2.1. Analyse de l'Étude des voyelles bulgares	422
4.2.2. Analyse du lexique présenté dans les deux premiers volumes	

a) Problèmes concernant le choix, le classement et la présentatio	
b) Problèmes concernant l'interprétation grammaticale et dialect	tale des unités 44
c) Problèmes concernant la définition et l'explication des mots	44
CONCLUSION	45
ANNEXES	46
BIBLIOGRAPHIE	47
Index des noms propres	51
Résumé	52

Introduction

Comme son titre l'indique, le présent travail est consacré à la découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^e siècle. Il s'agit d'un événement dont l'importance est à mesurer non seulement au niveau des études du bulgare en Russie ou en Bulgarie, mais aussi au niveau de la slavistique en général.

La prise en compte de l'ensemble des quatre éléments clés sur lesquels repose le sujet : *découverte*, *langue bulgare*, *linguistique russe*, *XIX^e siècle* représente un véritable défi pour le chercheur. À l'indispensable maîtrise des langues concernées, lui permettant d'apprécier toutes les facettes du regard que le linguiste russophone projette sur la langue bulgare, s'ajoute la nécessité de connaître l'état de ces langues à l'époque étudiée, le XIX^e siècle, et, par conséquent, de se tourner vers la linguistique historique. Mais en dehors des savoirs linguistiques, un travail qui a pour cadre le XIX^e siècle demande la mobilisation de connaissances variées en histoire, en géographie ou encore en ethnographie, tant la période est marquée par la diversité et par l'interpénétration des domaines d'étude.

Afin de dresser le contexte qui a préparé et accompagné l'émergence des études du bulgare, nous examinons, dans la première partie de notre travail, quelques orientations magistrales de la description des langues qui préparent les grands changements du XIX^e siècle. Nous y consacrons une attention particulière aux principes d'analyse grammaticale et à l'apport des traditions grecque et latine, car elles ont laissé leur empreinte dans les grammaires des auteurs russes rédigées au XIX^e siècle. L'attention portée aux facteurs importants qui influencent la slavistique, comme le processus d'éveil des nations au XVIII^e siècle, la représentation que l'on a de la Bulgarie au début du XIX^e siècle ou encore l'évolution de la politique russe, ouvre le champ nécessaire à la qualité d'un travail de recherche.

Cependant, cette ouverture est difficile à maîtriser. Elle va de pair avec le besoin de bien définir ses objectifs. Puisqu'il s'agira de *découverte*, quelle définition donnerons-nous à ce mot dans notre travail? Découvrir implique *révéler ce qui était ignoré*, *inconnu* mais cela ne signifie pas que le découvreur soit obligatoirement celui qui a abordé en premier un sujet donné. Une découverte a toujours une préhistoire, elle

retrouve une forme achevée à partir d'éléments existant au préalable. Dans notre cas, la découverte du bulgare correspondra à la première description complète de la langue bulgare réalisée par un linguiste russe : la *Grammaire de la langue bulgare contemporaine* [Grammatika nynešnego bolgarskogo narečija], rédigée par Jurij Ivanovič Venelin en 1835. C'est le premier linguiste russe à avoir consacré au bulgare un ouvrage à part mais ce n'est pas le premier qui ait abordé cette problématique. N'oublions pas que les travaux de Venelin paraissent en Russie dans un contexte d'intérêt pour les langues slaves prêt à les accueillir, et qui est le résultat de plusieurs années d'interrogations. De plus, Venelin a des prédécesseurs immédiats : Pëtr Ivanovič Keppen, le premier chercheur russe qui ait fourni des informations sur le bulgare, et le savant serbe Vuk Karadžić qui, déjà avant Keppen, avait déclenché la polémique. Quel est l'état de la slavistique russe au moment de la découverte du bulgare et comment s'est effectuée la transmission des savoirs entre savants, tel sera l'objet de la deuxième partie de notre travail.

Le dépouillement d'un riche corpus d'ouvrages encyclopédiques sur l'histoire de la slavistique nous a permis d'établir avec certitude que la Grammaire de Venelin marque en Russie le véritable début de l'étude du bulgare en tant que langue à part entière. Alors, pourquoi ne pas s'être limitée à l'analyse de cet ouvrage, puisque notre sujet porte uniquement sur la découverte du bulgare? Parce que, lorsqu'il s'agit de la découverte d'une langue, il existe une logique autre que la logique purement chronologique. Cette autre logique, qui s'appuie sur des critères grammaticaux, correspond à ce que nous avons appelé le processus de grammatisation. Comme il sera expliqué dès la première partie de notre travail, la grammatisation d'une langue est estimée achevée lorsque celle-ci est dotée d'une grammaire et d'un dictionnaire. Avant de bénéficier de ces deux types de description, la langue n'est pas reconnue officiellement par la communauté linguistique. C'est la raison pour laquelle dans notre troisième et principale partie nous abordons, à côté de la grammaire de Venelin, le premier dictionnaire du bulgare rédigé par un linguiste russe : le Dictionnaire de la langue bulgare d'après les sources populaires et les ouvrages édités récemment [Slovar' bolgarskogo jazyka po pamjatnikam narodnoj slovesnosti i proizvedenijam novejšej pečati] d'Aleksandr L'vovič Djuvernua, paru en neuf volumes de 1886 a 1889. Ainsi, nous rendons compte de l'achèvement du processus de grammatisation de la langue bulgare par les linguistes russes.

Respecter la logique « grammaticale » a engendré une autre difficulté. On remarquera que près d'un demi-siècle sépare la création de la grammaire de celle du dictionnaire. L'existence d'un écart important est tout à fait naturelle, et cela quelle que soit la langue en question : le dictionnaire a besoin de bases grammaticales qui ont fait leurs preuves. Cependant, étant donné l'important changement de contexte scientifique opéré entre le début et la fin du XIX^e siècle, nous avons réservé à ce sujet un chapitre à part qui facilitera le passage de l'œuvre de Venelin à celle de Djuvernua. Par ailleurs, pour mettre en avant le rôle de Venelin, le véritable « découvreur » du bulgare, nous avons accordé une place plus conséquente à l'analyse de sa grammaire. Ainsi, espéronsnous avoir donné à chaque événement sa juste place.

L'étude de documents datés du XIX^e siècle s'est révélée une tâche difficile. La plupart des ouvrages étant réservée à une consultation sur place, nous avons réalisé de nombreux déplacements qui nous ont menée dans les bibliothèques de Sofia, de Varna, de Saint-Pétersbourg, de Moscou ou encore de Prague. Le prêt des autres ouvrages anciens a été possible grâce au concours du personnel du service de prêt de la Bibliothèque universitaire centrale du Mirail, a Toulouse.

Comme nous l'avons signalé, le russe et le bulgare du XIX^e siècle s'écartent sensiblement de leur état contemporain. Afin de préserver l'authenticité de nos sources, nous avons fait le choix de reproduire les exemples sous la forme qui leur a été attribuée par chaque auteur. Que le lecteur ne s'étonne donc pas s'il rencontre un même mot orthographié de différentes manières : ce sera le résultat du choix personnel de chaque auteur !

En revanche, en ce qui concerne la présentation des toponymes, des noms propres et des titres écrits en alphabet cyrillique en original, nous avons adopté le système suivant :

- Présentation suivant la translittération internationale scientifique dans le texte, les notes en bas de page et dans la bibliographie.
- À côté des noms propres russifiés nous avons souvent indiqué leur orthographe d'origine, par exemple : Dal' (Dahl), Keppen (Köppen).
- Les noms géographiques connus ont été transcrits conformément à l'usage français ; pour les autres, nous avons utilisé la translittération internationale.

Le signe ъ bulgare a été transcrit de la manière suivante :

- ă dans les toponymes et les noms propres,
- '' dans les titres d'ouvrages.

Les ouvrages dont sont tirés les exemples utilisent souvent un mélange de signes cyrilliques, slavons et grecs. Nous avons conservé cette présentation dans le texte.

Nous vous invitons à présent à prendre part, au long des pages qui suivent, à la grande aventure de la découverte de la langue bulgare !

PREMIERE PARTIE

DIVERS FONDEMENTS LINGUISTIQUES ET HISTORIQUES AYANT CONDUIT A LA DECOUVERTE DU BULGARE

I. Repères importants

Notre travail de recherche prend comme cadre temporel essentiellement le XIX^e siècle. Dans ces conditions, l'utilité d'un retour à une époque très éloignée de celle délimitée par le sujet peut paraître contestable. Si nous avons choisi d'y consacrer ces quelques pages, c'est parce que nous considérons qu'un travail de recherche s'inscrit toujours dans une continuité. En adoptant une telle démarche, nous espérons également rappeler que dans chaque découverte, aussi impressionnante qu'elle puisse paraître, la nouveauté prend appui sur du « déjà dit » et du « déjà fait » et que l'on ne peut « découverte » sans un savoir préexistant auquel on s'oppose ou qui assoit la « découverte ».

Mais, en dehors d'une vision philosophique du travail de recherche, prêter attention, dans un travail consacré au XIX^e siècle, à des faits dans l'étude des langues qui remontent à l'époque du classicisme et parfois même à la Renaissance ou au Moyen-Âge, témoigne aussi d'un positionnement scientifique. Le XIX^e siècle est fortement marqué par deux événements qui représentent une véritable révolution dans les sciences du langage : la découverte du sanskrit et le développement du comparatisme qui est, dans la conception des philologues du XIX^e siècle, la seule véritable « science » du langage.

Dans son histoire intitulée Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland (1869), Teodor Benfey affirme que tout ce qui précède le XIX^e siècle, tant les grammaires pédagogiques que les efforts de théorisation, ne relevait pas de la « science ». Celle-ci serait née avec la découverte du sanskrit par William Jones en 1794, consacrée par Franz Bopp en 1816 et par Jacob Grimm en 1822, suivis par August Schleicher à qui appartiendrait l'idée d'un arbre généalogique des langues (Sprachbaum) et celle de la reconstruction des protolangues (Ursprache). Dans l'ouvrage de Daniel Droixhe, La linguistique et l'appel de l'histoire (1978), on trouve une théorie semblable, selon laquelle le comparatisme, la véritable « science » du langage, serait présent dès le départ dans la reconnaissance des faits historiques mais que sa progression aurait été retardée par différents obstacles jusqu'à son triomphe avec la génération de Bopp. Nous suivrons plutôt l'avis de Sylvain Auroux et de Tristan Hordé qui contestent la thèse d'une discontinuité ou mutation, qui invaliderait le

contenu de connaissance de toutes les études linguistiques précédant le comparatisme, et affirment que ce dernier est plutôt une transformation à l'intérieur de la tradition (Auroux, Hordé, 1992, p. 541). Ainsi, avons-nous jugé utile d'élargir notre champ de recherche en soulignant en amont quelques faits importants pour mieux appréhender la spécificité de l'approche linguistique du XIX^e siècle.

1. Le processus de grammatisation

Parmi les faits qui marquent la période précédant la découverte de la langue bulgare par les linguistes russes et qui influencent l'étude des langues en Europe occidentale et en Russie, citons d'abord le processus de grammatisation allant de pair avec un nouveau modèle de scientificité, le modèle de la physique mathématique, qui deviendra dominant au point que l'on envisagera d'y amener les sciences humaines.

Dans le deuxième volume de l'Histoire des idées linguistiques, consacré au développement des conceptions européennes de la fin de l'Antiquité (Ve siècle de notre ére) jusqu'au début du XIX^e siècle, Sylvain Auroux note que ces treize siècles d'histoire sont marqués par un processus unique en son genre et qui représenterait, selon lui, une deuxième révolution technico-linguistique après l'avènement de l'écriture au troisième millénaire avant notre ère (Auroux, 1992, p. 11). Il s'agit de la grammatisation massive, selon le nom choisi par l'auteur, mise en place à partir de la tradition gréco-latine des langues du monde. Affirmée à la Renaissance et achevée au XX^e siècle, elle permet de constituer un réseau de communication initialement centré sur l'Europe qui se définit par une efficacité croissante à chaque fois qu'il intègre une nouvelle langue ou une contrée représentée par les cartographes mais aussi par un déséquilibre au profit d'une seule région du monde. Effectivement, nous verrons plus loin que, avec la politique de colonisation et le travail des missionnaires, l'Europe développera d'abord sa connaissance des peuples géographiquement plus éloignés comme ceux d'Afrique, d'Amérique ou d'Asie, alors que l'intérêt pour les peuples slaves méridionaux (notamment les Serbes et les Bulgares) se manifestera beaucoup plus tard, dans un contexte politique et social bien précis, particulièrement à l'occasion de leurs mouvements de libération.

Dans l'Introduction au volume cité ci-dessus, S. Auroux présente un *Tableau chronologique de la grammatisation des vernaculaires européens* (voir Annexe 1) avec l'indication des années de parution des premiers ouvrages grammaticaux les concernant, qui donne une image rapide de la situation de chaque langue parmi les autres. La période envisagée va de l'année 650 (l'*Auraicept na néces* irlandais¹) jusqu'à 1838 (les écrits d'Omatov sur la langue mordve). Le choix des langues figurant sur ce *Tableau chronologique* (trente-cinq au total) est lié apparemment aux sources utilisées pour sa constitution. Nous verrons parmi celles-là le provençal et le catalan à côté du féroé, du zyriane ou du mordve. En revanche, nous n'y trouverons pas des langues comme le biélorussien, le macédonien ou encore le slovène.

L'absence du macédonien s'explique, bien sûr, par la reconnaissance tardive de son statut de langue autonome (1944). On peut regretter celle du biélorussien car, dans les ouvrages spécialisés, la naissance de la langue biélorusse moderne est officiellement située à la fin du XVIII^e siècle (*Lingvističeskij ènciklopedičeskij slovar*', 2002, p. 72) et sa grammatisation annoncée au plus tard au milieu du XIXe siècle (J.-P. Jeantheau, 2003, p. 99). D'après les sources de Jean-Pierre Jeantheau, la phase de grammatisation du biélorussien moderne commence avec les premières grammaires, celle de Špilevski (1853) et celle de Niedzeski (1854), qui sont rejetées par l'Académie Impériale des sciences sous le prétexte « qu'un dialecte ne peut avoir de catégories grammaticales propres ». L'auteur ajoute qu'en 1884 E. F. Karskij (1861-1931) obtient son magistère de philologie sur le sujet Table des sons et formes de la langue biélorusse [Obzor zvukov i form belorusskoj reči]² et par la même occasion fait accéder les parlers biélorusses au rang de langue reconnue par l'administration impériale. Rappelons ici que, bien que le gouvernement tsariste considérât le biélorussien comme une simple branche du russe, ce dernier fut recensé en 1897 comme une langue de l'Empire. J.-P. Jeantheau cite encore la grammaire du biélorussien de Karskij (1922), souvent considérée comme la première grammaire de cette langue. Effectivement, cette date tardive aurait pu être la cause de l'absence du biélorussien du Tableau chronologique proposé par S. Auroux.

-

 $^{^1\,\}mathrm{L}$ 'orthographe du titre connaît plusieurs variantes. Nous avons choisi celle proposée sur le site du CNRS : cat.inist.fr

Nous avons corrigé l'intitulé du travail de Karskij d'après la présentation de Bulaxov (Bulaxov, 1977, t. II, p. 257).

Dans le Tableau chronologique, l'exhaustivité est donc mise de côté au profit des faits les plus marquants, selon l'auteur. Ce serait encore un critère acceptable si ce n'était l'«oubli» d'exemples pour le slovène. Car, à travers son absence, c'est un élément clé de la grammatisation des langues slaves qui n'est pas suffisamment mis en valeur : le rôle de la Réforme pour la description et l'émancipation de ces dernières. En effet, la naissance du protestantisme au XVIe siècle, avec son exaltation de l'Esprit et son refus des abus de l'église, apporte un souffle nouveau au développement des idées et stimule la soif de découverte et de liberté. Dans le domaine des langues, cela se traduit par une redécouverte des textes sacrés, leur traduction dans des langues ignorées jusque-là et, en général, par un essor de la production d'ouvrages. Rappelons que le slovène doit beaucoup à l'action de Primož Trubar (1508-1586), fondateur de l'église protestante de Slovénie et unificateur de la langue slovène. Il est l'auteur du premier livre imprimé dans cette langue, Catechismus et Abecedarium, édité à Tübingen (Allemagne) en 1550. Et il est difficile de ne pas citer le nom de Adam Bohorić (1520-1598), pédagogue protestant et auteur de la première grammaire du slovène parue en 1584.

Dans le *Tableau chronologique*, les langues slaves sont représentées par le tchèque, le polonais, le slavon, l'ukrainien, le russe, le serbo-croate et le bulgare. Un regard rapide permet de constater que la grammatisation a eu lieu d'abord pour le tchèque (1533) et le polonais (1568), langues qui ont adopté l'écriture latine et qui sont situées aux frontières du monde occidental, suivies de près par le slavon (Lavrentij Zizanij, 1596) et le croate (Bartol Kašić, 1604)³. Le XVII^e siècle voit la grammatisation de l'ukrainien (Ivan Uževič, 1643) et du russe (Heinrich Wilhelm Ludolf, 1696) puis, presque deux siècles plus tard, a lieu celle du bulgare.

Les travaux de Roger Comtet permettent de compléter, voire de corriger, les informations concernant certaines langues slaves citées dans le *Tableau chronologique*. Nous y retrouvons les références exactes des premiers ouvrages grammaticaux ainsi que des précisions sur leurs auteurs (Comtet, 1997, p. 35). R. Comtet évoque deux principaux ouvrages pour le tchèque parus à la fin du XVI^e siècle : *Grammatika česká* de Jan Blahoslav conservée à l'état de manuscrit et datée de 1571 et *Gramaticae*

.

³ Le cas du croate est particulier car une longue période de plus d'un siècle et demi sépare l'ouvrage de Kašić (orthographié Kazio par S. Auroux), composé en 1604, de celui de son successeur Reljcović (1767). L'explication est sans doute à rechercher dans la soumission de la Croatie à l'Empire des Habsbourg.

Bohemicae ad Leges Naturalis Methodi Conformatae ... de Benedikt Nudožerský, éditée à Prague en 1603. La première grammaire du polonais, rédigée par Petrus Statorius (Piotr Stojeński), paraît à Cracovie (Kraków) dès 1568 sous le titre Polonicae grammatices institutio. À propos de la première grammaire du croate, celle de Bartol Kašić appelé Bartholomeus Cassius pour l'édition de la grammaire en latin (Kazio dans le Tableau chronologique), nous apprenons qu'elle paraît en 1604 à Rome sous le titre Institutionum linguae illyricae libri duo. R. Comtet souligne le caractère atypique de la grammaire russe-serbe de Jurij Križanić (1666) et cite également la grammaire du slovène d'Adam Bohorić: Arcticae Horulae Succisivae ... parue en 1584 à Wittenberg.

Dans l'ensemble, nous pouvons remarquer que la grammatisation des langues slaves intervient plus tardivement (dans la deuxième moitié du XVIe siècle et surtout à partir du XVII^e siècle) par rapport aux autres langues européennes. Elle est même plus tardive, si l'on dépasse le cadre du Tableau chronologique, que celle de certaines langues de l'Asie et de l'Amérique qui débute et se développe au XVI^e siècle. W. Keith Percival note que la plus ancienne grammaire imprimée d'une langue indigène des Amériques, rédigée par le franciscain Maturino Gilberti et intitulée Arte de la lengua de Michuacan (tarasque), fut publiée à Mexico en 1558. L'année suivante Gilberti publie déjà un dictionnaire tarasque-espagnol (Percival, 1992, p. 230). En ce qui concerne les langues d'Extrême-Orient, l'étude du chinois et du japonais fait également des progrès au XVI^e siècle, même si ces langues attirent l'attention surtout par leurs systèmes d'écriture. L'intérêt précoce pour les langues « extra-européennes » peut s'expliquer par la politique d'expansion, les expéditions dans le Nouveau Monde et le travail des missionnaires. Mais n'oublions pas non plus un fait majeur, à savoir que l'hypothèse indo-européenne, au sens moderne du terme, n'existait pas à cette époque. Pour le savant européen, le polonais était souvent tout aussi exotique que le hongrois. A cela s'ajoutent, bien sûr, les aléas géopolitiques, comme le montrent certains ouvrages contenant des échantillons de langues. Ainsi, en 1575, André Thevet utilise dans sa Cosmographie le « Notre Père » afin de donner des échantillons de langues étrangères. Les langues choisies sont les suivantes : arabe, turc, syrien, anglais, écossais, slavon, polonais, allemand, suédois, lapon, finnois, letton et caraïbe du continent (Auroux, Hordé, 1992, p. 547). L'auteur s'est référé avant tout aux nouvelles langues qu'il rencontrait. Le bulgare, disséminé dans l'Empire ottoman, n'y sera pas mentionné (ce qui n'est pas le cas du turc) et le slavon offrira un modèle qui concerne plusieurs pays de langue slave.

Revenons à présent à notre Tableau chronologique en observant mieux les informations sur la langue bulgare. Sa grammatisation est illustrée par les ouvrages de trois auteurs bulgares: Petăr Beron (1824), Neofit Rilski (1835) et Xristaki Pavlovič (1836). Nous évoquerons leurs écrits dans la suite de notre travail. Les informations proposées sur le bulgare pourraient nous faire penser que le Tableau chronologique tient compte uniquement des productions d'auteurs pour lesquels la langue grammatisée est une langue maternelle. Pourtant, l'évocation de la première grammaire de russe, écrite en latin par le missionnaire piétiste et savant allemand Heinrich Wilhelm Ludolf (1655-1712)⁴ et éditée en 1696 à Oxford⁵, montre que c'est une conclusion hâtive. L'évocation du Britannique John Palsgrave, auteur de la première grande grammaire française intitulée Lesclarcissement de la langue francoyse et publiée vers 1530, corrobore cette supposition. Les ouvrages de référence sont donc choisis plutôt en fonction du degré de reconnaissance que le monde scientifique leur accorde. C'est là que se situe l'opportunité de faire connaître aux lecteurs des travaux sur le bulgare autres que ceux que l'on a l'habitude de citer. Il reste, bien sûr, à prouver que ces ouvrages « inédits » offrent une description de la langue suffisamment sérieuse pour enrichir le réseau européen de connaissances sur les langues de l'époque envisagée.

S. Auroux définit le concept de *grammatisation* de la manière suivante :

« Par grammatisation, on doit entendre le processus qui conduit à *décrire* et à *outiller* une langue sur la base des deux technologies qui sont encore aujourd'hui les piliers de notre savoir métalinguistique : la grammaire et le dictionnaire. » (Auroux, 1992, p. 28).

.

⁴ Ludolf compose cette grammaire suite à un séjour d'un an et demi en Moscovie. Diplomate au service du royaume de Danemark et polyglotte, il avait assimilé le russe pour un séjour dont le but secret était l'œcuménisme ou le prosélytisme car Ludolf était un piétiste fervent. Grâce à ses connaissances linguistiques, Ludolf fut le premier à bien faire la différence entre russe et slavon. (Comtet, 1997, p. 37) ⁵ LUDOLFUS, H. W., 1696: Grammatica Russica quae continet non tantum praecipua fundamenta Russicae linguae verum etiam manuductionem quandam ad grammaticam Slavonicam, additi sunt in forma dialogorum modi loquendi communiores, Germanice ... ac Latine explicati... una cum brevi vocabulario rerum naturalium (Appendicis loco subjungenius pauca ad historiam naturalem Russiae spectantia), Oxonii; elle a fait l'objet d'une réédition: UNBEGAUN, B.O. (éd.) 1959: Henrici Wilhelmi Ludolfii Grammatica Russica Oxonii A. D. MDCXCVI, Oxford, p. [x], « Praefatio ».

Une langue est donc reconnue et intégrée au réseau commun de connaissances linguistiques à partir du moment où elle fait l'objet de grammaires et de dictionnaires. Il s'agit là d'un critère de poids utilisé communément par les savants au XIX^e siècle. Rappelons à ce propos qu'en 1822 A.X. Vostokov, grand spécialiste du vieux slave, exclut le bulgare de son projet de *Dictionnaire comparatif de toutes les langues slaves* [Sravnitel'nyj slovar' vsex slavjanskix narečij], doutant du bien-fondé de conclusions sur une langue qui ne possède encore ni grammaire ni dictionnaire:

« Puisque à ce jour cette langue (le bulgare – C.A.⁶) ne fait l'objet ni d'une grammaire ni d'un dictionnaire, aucune conclusion tangible n'est possible à son sujet. » (cité d'après Makeeva, 1964, p. 346).

La grammatisation des langues européennes est postérieure à l'extension de l'imprimerie dont la première utilisation en Occident date de 1447. La première imprimerie russe, le célèbre *Pečatnyj dvor*, fut fondée à Moscou au XVI^e siècle par Ivan Fëdorov qui y imprima un premier livre en 1564. L'avènement de l'imprimerie a pour conséquence de disjoindre la production intellectuelle du texte et sa reproduction matérielle. La copie qui assurait la permanence du texte et représentait un mode privilégié d'historisation du savoir cède la place à une nouvelle valeur, la production intellectuelle, soumise à la contrainte du progrès. Désormais, le savant se doit d'innover tout en respectant des cadres théoriques bien établis. Dans ces conditions, le travail des pionniers sur la description d'une langue apparaît comme délicat et soumis à des jugements de valeur sévères.

S'y ajoute une autre nécessité – la normalisation des langues. L'unification de l'orthographe et de la ponctuation, la régularisation de la morphologie contribuent à créer une norme à l'usage des imprimeurs afin de faciliter la multiplication des textes. Ce besoin pratique de faciliter le travail des imprimeurs en mettant à leur disposition des caractères plus simples, plus commodes à identifier et moins nombreux à manipuler, fut à la base de la réforme de l'alphabet imposée par Pierre le Grand. Le changement de l'alphabet ne constituait par vraiment une gêne car, depuis l'introduction de l'imprimerie, à peine un millier d'ouvrages avaient été publiés en Russie (Comtet, 1999¹, pp. 8 et 10).

-

⁶ Note les précisions apportées par l'auteur de la thèse, Christina Andrieu.

Le nouvel alphabet fut mis en application à Moscou, en 1708, dans l'ouvrage Géométrie à l'usage de l'arpentage slave, imprimée avec le nouvel estampage typographique [Geometrija slavenski zemlemerie, izdaëtsja novotipografskim tisneniem] qui représente la version russe de l'ouvrage d'Anthon Ernst Burckhardt von Purkenstein publié à Vienne en 1686 sous le titre original d'Ertzherzogliche Handgriffe desz Zirckels und Lineals. Traduite par Bruce et Pause et quatre fois rééditée, la Géométrie devint le premier livre russe entièrement consacré à cette branche des mathématiques dans ses applications pratiques. En outre, l'ouvrage servit à tester les différents éléments de la nouvelle présentation polygraphique du livre visant à en faire non pas un objet de luxe mais un outil de travail quotidien, un véritable guide de technicien. C'est ainsi que, dans sa deuxième version, la Géométrie perdit sa belle reliure et sa tranche d'or, ses gros caractères et ses marges espacées, ses vues des forteresses hongroises complémentaires aux dessins géométriques et ses cent vingt-deux planches annexées (Gouzevitch, 2006, p. 219).

Les auteurs d'un ouvrage considérable sur l'histoire de la linguistique édité à Moscou en 1975 (Amirova et all., 1975, pp. 182-183), remarquent que le processus de normalisation de l'époque, dans sa recherche d'unité entre parole et écriture, suit un mouvement de la langue écrite vers la langue parlée soutenu par l'école et ses outils essentiels : grammaire et dictionnaire. Dans ce mouvement, la langue parlée qui continue à se développer subit la contrainte de la normalisation jusqu'à y perdre la richesse de ses variantes. La conséquence en est prévisible : petit à petit, les dialectes perdent en autonomie. Nous verrons par la suite que tous ces problèmes, auxquels va s'ajouter la spécificité nationale, préoccupent les artisans de la normalisation du bulgare.

Aux XVI°–XVIII° siècles, la normalisation s'accompagne de la création de structures compétentes en matière de prononciation, d'utilisation et de modélisation grammaticale de la langue. En 1587 voit le jour l'Académie italienne, en 1635 – l'Académie française. Suivent la création de l'Académie de Berlin en 1700, celle de l'Académie royale espagnole en 1713, et celle de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg en 1725, secondée en 1783 par l'Académie Russienne (Rossijskaja akademija) qui se consacre à l'étude de la langue et de la littérature russes. Les Académies entérinent leurs prescriptions en éditant des dictionnaires : Dictionnaire académique de la langue italienne (1612), Dictionnaire de l'Académie française (1694), Dictionnaire de l'Académie de Russie (1789-1794).

2. Les grammaires

Voyons à présent ce qu'il est communément admis d'appeler « grammaire » et quelles traditions culturelles influencent le genre. Si l'on compare les critères en vigueur jusqu'à la fin du XIX^e siècle avec ceux d'aujourd'hui, force est de constater qu'ils n'ont pas beaucoup changé. Notre présentation du contenu minimum d'une grammaire s'inspire en grande partie de celle proposée par S. Auroux dans le volume précité car elle a le mérite d'être claire et pertinente (voir Auroux, 1992¹, pp. 29-31). Nous nous y réfèrerons également dans les chapitres consacrés à l'analyse critique des premières grammaires du bulgare.

Une grammaire contient au moins trois éléments :

- a) une catégorisation des unités;
- b) des exemples;
- b) des règles, plus ou moins explicites, pour construire des énoncés ; parfois, les exemples peuvent jouer ce rôle.

La *catégorisation* des unités nécessite des termes théoriques et une fragmentation de la chaîne parlée. Les termes théoriques nomment essentiellement les parties du discours, leurs définitions et leurs propriétés. Nous évoquerons, dans le chapitre 5 de cette première partie, la composition du métalangage grammatical utilisé par les linguistes russes sur la base des traditions grecque et latine.

La fragmentation est déjà une représentation théorique de la langue qui reste liée à la catégorisation (puisque découper revient à classer). Notons qu'il s'agit d'une opération délicate, même lorsque la langue maternelle du linguiste et celle qu'il décrit appartiennent à une même famille et branche linguistique, comme c'est le cas des langues russe et bulgare, toutes deux faisant partie de la branche slave de la famille indo-européenne. Les nombreuses interprétations erronées du déterminant-article postposé en bulgare, formulées par des linguistes russes et parfois même adoptées par certains auteurs bulgares, en sont un bon exemple.

Dans les grammaires des vernaculaires européens apparaissent progressivement des paradigmes équivalents à un ensemble de *règles*. Ils constituent une nouveauté par rapport aux grammaires gréco-latines classiques. Leur apparition est due à l'élargissement de l'intérêt pratique de la grammaire qui devient une technique d'apprentissage des langues tout en étant un moyen de les décrire.

Les exemples traversent le temps avec une stabilité étonnante. Il n'est pas rare de les retrouver de langue à langue, uniquement transformés grâce à la traduction. C'est que la constitution d'un corpus n'est pas chose aisée alors qu'elle représente le noyau de la langue normée. Que les exemples proviennent de citations, de corpus déjà construits ou de phrases recueillies lors de l'audition de locuteurs natifs, ils témoignent toujours d'une certaine réalité linguistique, ce qui en fait un matériau précieux à usages multiples. Ils peuvent pallier l'impossibilité de formuler une règle, servir d'exceptions qui contredisent les règles ou, au contraire, justifier ultérieurement les règles et les descriptions.

La situation dans laquelle se trouvent les découvreurs de la langue bulgare est extrêmement difficile pour la constitution d'un corpus. La Bulgarie du XIX^e siècle demeure un pays fermé aux étrangers, les foyers d'émigration offrent la seule possibilité de contact avec des locuteurs natifs, les textes écrits en bulgare contemporain sont plus que rares. Malgré cela, des solutions originales et efficaces ont été trouvées, comme nous le verrons par la suite.

Les *règles* sont présentées sous la forme de prescriptions (dites ...; ne dites pas ...; on dit ...) ou de descriptions (dans la langue L on dit ...). Etant donné qu'il est assez facile de passer du premier au second type de formulation, S. Auroux souligne qu'il n'y a jamais, entre une série de grammaires prescriptives et une série de grammaires descriptives, d'absolue solution de continuité. Et nous partageons son avis lorsqu'il ajoute que toute grammaire contient des affirmations susceptibles d'être vraies ou fausses, l'important étant de conserver un certain savoir (Auroux, 1992, pp. 30-31).

Les premiers grammairiens des vernaculaires européens travaillent essentiellement dans des espaces d'oralité et se heurtent à la variation linguistique. Habitués à la stabilité, toute littéraire, du latin, ils en arrivent à croire à l'impossibilité de réduire la langue observée à des règles, et par là même de construire une grammaire. La grammatisation qui s'appuie sur le « bon usage » va réduire cette variation. Les

premières grammaires d'une langue sont beaucoup plus riches en différentes variantes d'une même forme que les grammaires suivantes qui, petit à petit, les réduisent pour arriver à un corps de règles et de formes qui ne figurent souvent pas ensemble dans la compétence d'un même locuteur. Le phénomène est donc complexe et ne possède pas que des bons côtés, si l'on considère que les langues, de plus en plus « outillées », perdent de leur saveur originelle. Cependant, la norme écrite ne peut empêcher une évolution de la langue, car elle transforme les prononciations, peut susciter de nouvelles associations sémantiques ou de nouvelles interprétations morphologiques des unités.

Le contenu d'une grammaire est assez stable : une présentation de l'orthographe et de la phonétique, une présentation des parties du discours, de la morphologie (accidents du mot, composés, dérivés), une présentation de la syntaxe (souvent réduite à l'ordre des mots et à la rection verbale), des figures de construction.

Comme nous l'avons souligné précédemment, avec l'imprimerie et la standardisation, l'orthographe devient un problème majeur. D'ailleurs, souvent, les premiers traités sur l'orthographe des vernaculaires européens précèdent la création de leurs premières grammaires. Les remarques phonétiques sont fragiles, souvent tributaires de la finesse de l'oreille de celui qui transcrit la parole des natifs. Les comparaisons entre la langue décrite par le grammairien et les autres langues se résument à des remarques sur l'absence de telle ou telle « lettre », ou sur les différences entre la « même » lettre dans différentes langues. La première grammaire du bulgare écrite par Venelin ne fait que confirmer cette tendance. Le concept de « lettre » joue le rôle de celui de phonème (le concept de phonème n'apparaîtra qu'à la fin du XIX^e siècle). Le développement de la médecine et de l'acoustique permettra de faire progresser la phonétique fonctionnelle qui, au départ, s'appuie sur l'observation de l'écriture et de l'articulation.

2.1. La grammaire de Port-Royal

2.1.1. Architecture de la grammaire

Si l'on doit citer un exemple pertinent d'œuvre grammaticale créée au XVII^e siècle, on pense immanquablement à la grammaire connue sous le nom de *Grammaire*

générale et raisonnée de Port-Royal écrite par A. Arnauld et C. Lancelot et éditée à Paris en 1660⁷. Le titre complet que nous donnons en note de bas de page permet déjà de rendre compte de la richesse du contenu et des ambitions des auteurs. Cet ouvrage, très en avance sur les idées de son temps et précurseur des théories linguistiques du XVIII^e siècle, remporte un grand succès et fait autorité pendant presque cinquante ans sans qu'aucun travail linguistique ou philosophique paru en Europe ne vienne contester les principes qui y sont exposés. Il est traduit dans la plupart des langues européennes, plusieurs fois réédité et même doté ultérieurement d'annexes et de commentaires.

La grammaire comprend deux parties. La première, composée de six chapitres, présente les sons et les lettres (un tableau des consonnes en latin, grec, hébreux et quelques langues contemporaines y est joint) ainsi que l'accent et la syllabe. La deuxième partie, composée de vingt-quatre chapitres, étudie les principes à la base des différents types de mots et de phrases. Vingt-trois chapitres sont consacrés à la morphologie: présentation des différentes parties du discours, des catégories grammaticales telles que le genre, le nombre, le cas, le temps verbal, le mode. Notons que le vingt-troisième chapitre traite de la conjonction et de l'interjection, cette dernière étant absente du modèle grammatical grec, comme nous le verrons plus loin. La syntaxe fait l'objet du vingt-quatrième et dernier chapitre.

Un premier coup d'œil sur le sommaire permet de relever la présence d'une partie phonétique structurée et assez importante. Nous n'avons pas observé le même phénomène dans les premiers écrits russes sur le bulgare : l'apparente proximité phonétique des deux langues et le manque de pratique dans le domaine pourraient expliquer en partie ce fait. La morphologie occupe une part conséquente dans la grammaire de Port-Royal et ce principe sera maintenu par les grammairiens des générations suivantes, les Russes ne faisant pas exception. La partie syntaxique reste très réduite : les auteurs de la grammaire de Port-Royal prétendent seulement exposer ici quelques règles syntaxiques valables pour toutes les langues. Nous constaterons la même chose dans l'architecture des grammaires russes du début du XIX^e siècle. Enfin, l'intonation n'intéresse pas encore les grammairiens malgré les visées pédagogiques revendiquées par leurs écrits.

-

⁷ Le titre complet est : Grammaire Générale et Raisonnée contenant les fondements de l'art de parler, expliqués d'une manière claire & naturelle ; les raisons de ce qui est commun à toutes les langues & des principales différences qui s'y rencontrent ; et plusieurs remarques nouvelles sur la langue françoise. (voir l'édition de 1969, Paris).

2.1.2. Principes grammaticaux

Une lecture plus attentive des intitulés permet de constater, dans la partie phonétique, l'existence d'une confusion, du moins dans le choix des termes, entre son, lettre et mot, puisque l'on nous parle des « lettres en tant que sons » et, plus loin, des « mots en tant que sons », lorsqu'il est question d'accent (confusion apparente entre mot et mot phonétique). Mais déjà le cinquième chapitre, dans lequel les lettres sont envisagées en tant que « signes d'écriture », nous aide à dépasser l'a priori de la confusion coutumière entre sons et lettres au XVIIe siècle. Nous sommes là face à une distinction assez nette entre trois notions : son, lettre et graphème. Et même si elle n'est pas présente de manière systématique tout au long du texte, les auteurs de la grammaire marquent, par rapport à leurs prédécesseurs, une réelle avancée.

Certaines réflexions concernant l'orthographe ont attiré notre attention car elles nous ont étrangement rappelé des observations rencontrées dans la grammaire du bulgare de Ju.I. Venelin. Arnauld et Lancelot s'opposent au maintien de différences injustifiées dans l'orthographe d'un même mot qui, selon eux, défigurent la langue. Parmi les principes d'écriture qu'ils défendent, figurent les deux suivants ⁸:

- a) N'écrire que ce que l'on prononce,
- b) Un son ne doit pas être exprimé par différents signes.

Lorsque nous aborderons la réforme de l'orthographe en bulgare, nous rappellerons ces principes souvent repris par différents spécialistes de la langue. Cependant, tout en les formulant, les auteurs de la grammaire de Port-Royal s'empressent de souhaiter leur non observation, conscients de l'importance d'un décalage entre prononciation et orthographe pour comprendre la signification des mots. Cette attitude va plus dans le sens de Venelin qui opte pour une orthographe étymologique en bulgare afin de le garder proche de ses origines – le vieux slave.

L'une des solutions permettant d'uniformiser l'orthographe serait, selon Arnauld et Lancelot, de supprimer les lettres inutiles pour la prononciation et la

_

⁸ Le texte de référence utilisé est celui de la 4^{ème} édition, Paris, 1780)

signification. Venelin procède de même avec certaines lettres du vieux slave. Ensuite, les auteurs de la grammaire de Port-Royal suggèrent de conserver les lettres « utiles », en les accompagnant de petits signes. Un point à l'intérieur ou au-dessous de la lettre pourrait signifier que celle-ci n'est pas prononcée, d'autres signes indiqueraient des prononciations différentes de la même lettre. Souhaitant ramener le bulgare à l'ancien système de déclinaison, Venelin trouve une solution semblable : écrire les désinences telles qu'elles devraient, d'après lui, se prononcer, tout en signalant par un signe diacritique que leur prononciation populaire est différente. À la première lecture de la grammaire du bulgare, au tout début de notre recherche, cette proposition nous avait paru originale et propre à Venelin. Nous devons avouer maintenant que l'idée avait déjà été formulée, même s'il n'en avait pas connaissance.

Dans la partie morphologique de la grammaire de Port-Royal, le regroupement et l'ordre de présentation des parties du discours rappellent ceux de Donat que nous verrons ci-dessous (les noms d'un côté, le verbe et les catégories qui en sont dérivées, de l'autre). Comme la grammaire recherche un modèle universel, un chapitre à part traite de l'article, absent du modèle latin de Donat. Les cas apparaissent ici dans leur version latine qui se caractérise par le passage des cinq cas morphologiquement bien distincts du grec aux six cas traditionnels en latin (Auroux, 1992¹, p. 46). Nous verrons, dans la suite de notre travail, comment est résolu ce problème dans la grammaire du bulgare de Venelin qui souhaitait voir revivre en bulgare le système de déclinaison du vieux slave. La part du verbe dans la grammaire de Port-Royal est très importante. Elle le sera tout autant, sinon plus, lorsque Venelin découvrira le verbe bulgare qui, comparé au verbe russe, était resté à un stade beaucoup plus proche de l'ancienne langue slave.

D'après Arnauld et Lancelot, contrairement à la grammaire d'une langue donnée, les principes de la grammaire générale ne dépendent pas du temps et de l'espace. C'est justement ce côté immuable qui permet, au XVII^e siècle, de considérer la grammaire générale comme une « science ». On procède au recoupement de faits de langue de deux types : ceux qui caractérisent la plupart des langues du monde et ceux qui sont typiques d'un seul groupe de langues. La démarche est justifiée par l'idée que toutes les langues obéissent aux mêmes lois de la logique et présentent donc les mêmes structures grammaticales profondes. Dans cette optique, les langues apparaissent comme des variantes différentes d'un seul schéma langagier universel. Si l'on force le

trait, tous les humains réfléchiraient comme un seul homme, ce qui nous ramène curieusement à la thèse biblique de l'origine des langues, répandue à la Renaissance et dont les auteurs de la grammaire générale cherchent justement à s'écarter. S. Auroux illustre cette thèse à travers l'un des premiers modèles globaux de filiation des langues, celui de saint Isidore de Séville (Auroux, 1992¹, p. 49). Voici comment Isidore de Séville résume sa thèse :

« Les nations entre lesquelles la terre a été partagée sont au nombre de quinze issues de Japhet, trente et une issues de Cham, vingt-sept issues de Sem, ce qui fait soixante-treize, ou plutôt, comme le calcul le révèle, soixante-douze (*sic*); et tout autant de langues qui ont commencé sur la terre et qui, par leur expansion, ont rempli les provinces et les îles » (*Etymolog. lib.* IX, 2, cité d'après Auroux, 1992¹, p. 49).

Nous avons présenté l'arbre généalogique des nations du monde d'après Isidore de Séville en Annexe 2. En plus des nations situées sur cet arbre, Isidore évoque quantité d'autres ethnies modernes, car le paysage linguistique de son époque est bien différent. A partir de la Renaissance, cet arbre généalogique est souvent au centre de discussions toujours limitées au cadre mythologique. Bien entendu, une telle généalogie anthropomorphique, comme le précisent S. Auroux et T. Hordé, n'est pas applicable au langage. Aujourd'hui, lorsque nous parlons de changement linguistique, nous avons en vue un processus qui affecte une langue dans le temps et qui provoque généralement la séparation d'une langue en différents dialectes (Auroux, Hordé, 1992, p. 547).

Cependant, il faut remarquer que le modèle mythique persiste dans le temps. La laïcisation ultérieure conserve longtemps sa structure initiale en reprenant certains éléments que nous retrouverons également dans la linguistique russe : recours au modèle généalogique, métaphores des langues mères et des langues filles, dénominations des familles linguistiques (« langues sémitiques », « langues chamitiques »). La connaissance de ce modèle sera utile pour comprendre les polémiques concernant l'origine des langues aux XVIII^e - XIX^e siècles.

-

⁹ Saint Isidore de Séville (v. 570-636) fut évêque de Séville et savant prélat. Il est connu surtout pour son ouvrage encyclopédique *Originum sive etymologiarum libri* où il ébauche une classification des connaissances en arts libéraux, sciences morales, naturelles, agriculture et arts manuels.

Voyons à présent en quoi consistent les avancées de la *Grammaire générale et raisonnée*. S. Auroux nous rappelle qu'elle s'inscrit bien dans une continuité, car la recherche de généralités a toujours plus ou moins accompagné le développement des études grammaticales. Déjà avant l'âge classique, la grammaire médiévale (≈1300), bien qu'elle concernât uniquement le latin, n'avait pas pour objet exclusivement la langue latine mais l'énoncé en général (Auroux, 1992¹, pp. 44 -52). La nouveauté ici réside avant tout dans l'effort d'établir un système grammatical universel sur la base d'éléments communs à plusieurs langues. Dans cette optique, les faits de langue les plus saillants sont non seulement décrits, mais également classés par catégories et explicités. Les auteurs de la grammaire cherchent à formuler les lois générales qui régissent l'ensemble des langues, tout en évitant le poids des postulats scolastiques. Cette analyse profonde de la structure de la langue pose les fondements d'une nouvelle voie dans l'étude des langues : celle de la linguistique générale et comparée en tant que discipline scientifique.

2.1.3. Réception de la grammaire de Port-Royal en Russie

Nous avons déjà souligné l'influence majeure de la grammaire de Port-Royal sur la pensée linguistique et philosophique en Europe. Par conséquent, il est surprenant de constater que, du moins jusqu'en 1975, selon l'affirmation des auteurs de l'*Aperçu d'histoire de la linguistique*, on ne lui connaît pas de traduction en russe (Amirova, 1975, p. 212). Comment expliquer cela? Par le fait que, dans l'Europe du XVIII^e siècle, la langue française, expression de la culture lettrée et modèle à imiter, était bien connue des savants et parlée dans la plupart des cours européennes, dont celle de Russie? Mais pourquoi les autres pays européens ont-ils ressenti bien avant le besoin de traduire cette grammaire dans leur langue?

La réponse pourrait se trouver dans l'orientation que prennent les études linguistiques en Russie : d'un côté, le mouvement d'affirmation identitaire suscite un rapprochement avec la tradition chrétienne orientale, de l'autre, le modèle latin, moins prisé, pénètre déjà par les sources allemandes ou par la traduction d'ouvrages en latin comme celui de Donat évoqué ci-dessous. Ce « détachement » apparent est bien mutuel,

car parmi les langues choisies par les auteurs de la grammaire de Port-Royal (grec, latin, hébreux, français, italien et espagnol, très rarement anglais et allemand, les langues orientales ne sont mentionnées qu'une seule fois) et jugées suffisantes pour tirer des conclusions sur l'ensemble des langues du monde, ne figurent ni le russe ni aucune autre langue slave. Ne serait-ce pas parce que les auteurs, adeptes de la méthode déductive, comptaient plus sur la démarche raisonnée que sur la quantité de faits recueillis ?

Si l'on approfondit la question de la réception de la grammaire générale en Russie, on parvient à faire apparaître quelques constantes assez originales dans la manière dont la Russie s'approprie les idées venues d'ailleurs. La solution d'une reproduction et d'une assimilation directes (pour lesquelles, dans notre cas, une traduction en russe et une large diffusion de la grammaire générale auraient été suffisantes) semble souvent écartée au profit d'une adaptation des concepts étrangers à la spécificité russe avec, comme objectif, une construction finale qui enrichit et valorise le fait national. Ainsi, la grammaire générale fait son entrée en Russie dès le XVIII^e siècle, non pas sous la forme d'une simple traduction mais en tant que courant dont les traces sont nettement visibles dans deux grammaires d'auteurs russes : la *Grammaire russienne* de M.V. Lomonosov (1755) et celle de A.A. Barsov (1783-88), portant le même titre.

La première partie de la grammaire de Lomonosov, intitulée *De la parole humaine en général* [O čelovečeskom slove voobšče] décrit les principes de construction des énoncés dans toutes les langues. La description du russe en tant que langue particulière fait l'objet du reste de l'ouvrage. La grammaire de Barsov s'inscrit ouvertement dans la lignée de Court de Gébelin et d'Adelung ou, plus particulièrement, du *Umständliches Lehrgebäude* (1782) de ce dernier. Chez Barsov, les références à la grammaire générale sont plus directes que chez Lomonosov mais elles restent limitées à la syntaxe. Dans le reste de l'ouvrage, l'auteur se consacre à une description minutieuse de la langue russe dans son état ancien et moderne. Restée jusqu'à 1980 à l'état de manuscrit, cette grammaire n'exerce pas moins une influence profonde sur la pensée grammaticale russe du début du XIX^e siècle.

Dans leurs travaux, Sylvie Archaimbault et Jean-Marie Fournier (1995) proposent une intéressante réflexion sur les grammaires parues en Russie dans la période 1806-1812 qui marque, selon eux, l'apogée de la grammaire générale en Russie. Un des principaux événements de cette période est la fondation en 1803 de l'université de Xar'kov destinée à devenir la tête de pont des recherches sur la grammaire générale. Cela s'inscrit dans le cadre de la réforme de l'instruction, préparée par Catherine II dès 1780 et poursuivie par Alexandre I^{er}, qui aboutit à la création du Ministère de l'Instruction publique ainsi que d'un réseau d'établissements (écoles de paroisse, écoles de district, gymnases et universités) chacun doté de tâches et de programmes spécifiques. La grammaire russe est enseignée dans le cadre du district, alors que la grammaire générale (*vseobščaja grammatika*) fait partie des programmes d'enseignement des gymnases, aux côtés de la logique, de la psychologie ou de l'éthique (voir aussi Berezin, 1979).

Pour la période 1806-1812, Sylvie Archaimbault et Jean-Marie Fournier (1995, pp. 56-58) recensent sept grammaires qui font référence plus ou moins explicite à la grammaire générale de Port-Royal. L'étude de trois d'entre elles, l'Introduction au monde des Lettres d'Ivan Rižskij (1806), le Nouvel exposé des règles de la grammaire russe, fondé sur les règles de la grammaire générale d'Ivan Ornatovskij (1810) et le Cours de grammaire générale destiné aux lycées de l'Empire russe de Ludwig Heinrich Jakob (1812), permet de dégager les grandes tendances dans l'interprétation et l'application des postulats de Port-Royal. Rižskij et Ornatovskij se placent dans la tradition de Lomonosov pour qui la partie générale s'appuie essentiellement sur des faits de langue russe avec l'objectif de fixer la norme du russe contemporain. Jakob, lui, cherche à mettre au jour un système universel compatible avec toutes les langues possibles, y compris le russe. Cette vision universaliste est assez peu représentative à un moment où la société russe, comme ses voisins européens, souhaite mettre fin à l'hégémonie du français, langue à la base de la grammaire générale, en limitant sa place dans le système d'enseignement.

Dans l'ensemble, la reprise d'un cadre théorique élaboré à l'étranger est perçue en Russie comme impropre à l'esprit russe et des efforts sont fournis afin de l'adapter aux besoins du « terrain ». Nous poursuivrons l'observation de ce phénomène au moment de l'étude des premiers travaux russes concernant le bulgare. Cependant, dès à présent, nous pouvons signaler que, lorsqu'il s'agit d'une autre langue slave, les chercheurs russes ne résistent pas à la facilité de lui appliquer les schémas déjà tout faits pour le russe. Sans aller jusqu'à y voir immédiatement une volonté de domination,

avouons que disposer d'un cadre d'observation solide, comme celui que la grammaire de Port-Royal a fourni pendant de longues années aux linguistes, est un atout très précieux.

3. Les dictionnaires

Nous considérons aujourd'hui qu'une grammaire donne des procédures générales pour créer ou décomposer des énoncés, alors que les dictionnaires contiennent des unités que l'on peut ordonner ou interpréter selon ces procédures. La lexicologie étant plus ancienne que la grammaire proprement dite, on pourrait penser que les dictionnaires sont apparus avant les grammaires ou simultanément. Pourtant, le dictionnaire moderne n'est pas antérieur à l'imprimerie et à la grammatisation des vernaculaires européens.

3.1. Types de dictionnaires

La lexicographie, qui correspond à la disposition de mots/texte selon un certain ordre, s'est d'abord constituée selon les axes suivants¹⁰ :

- a) Listes thématiques de vocabulaire organisées par domaines (termes médicaux, les plantes, les armes ...). Elles peuvent exister avant l'écriture et représentent l'un des plus vieux outils pédagogiques de l'humanité. Le classement onomasiologique sera fréquent jusqu'au XVI^e siècle. On peut rattacher à ces ouvrages les modèles de dialogues, lettres, etc., qui touchent toujours un sujet spécifique.
- b) Listes de mots anciens et difficiles, d'homonymes, de synonymes, dictionnaires de rimes, lexiques d'un auteur, etc., rédigés dans une langue donnée. Les Grecs disposaient déjà de tels instruments qui, au Moyen Age, ont donné naissance aux

-

¹⁰ Nous suivrons ici la typologie de S. Auroux (1992, pp. 33-34) qui, de son côté, utilise en partie celle de l'Introduction de C. Buridant (éd.) 1986: *La lexicographie au Moyen-Age*, Lexique 4, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Lille.

glossaires. Ce type de listes introduit le fait d'expliquer un mot plus difficile par des mots plus simples ou des mots du vernaculaire.

c) Glossaires indépendants alphabétiques mono-, bi- ou (n)-lingues. Les glossaires monolingues médiévaux du latin sont nécessairement des instruments destinés à apprendre le latin comme langue seconde. Les glossaires bilingues se multiplient entre la fin du XIV^e siècle et celle du XV^e siècle.

Les dictionnaires monolingues apparaissent, sous la forme que nous leur connaissons, à partir du XVI^e siècle, suite à la spécialisation et à la mise en correspondance des différentes listes de mots. Mais leur origine remonterait surtout aux glossaires de type (c), très présents dès le Moyen Age et produits en abondance à la Renaissance. Le plus célèbre d'entre eux, le dictionnaire latin du moine italien Ambrogio Calepino (1435-1511), paru en 1502, fera même du patronyme de son auteur un nom commun (un calepin). Cet ouvrage fut l'objet de nombreux ajouts ; c'est ainsi qu'il comportait à la fin des équivalents en onze langues différentes, dont le grec et le polonais.

3.2. Les dictionnaires en Russie jusqu'à la fin du XVIII^e siècle

Nous citerons d'abord le dictionnaire manuscrit du moine Epifanij Slavineckij (?-1676) qui utilise comme source celui de Calepino. Slavineckij en réalise deux adaptations successives : l'une à Kiev en 1642, l'autre à Moscou vers 1650, avec la collaboration d'Arsenij Koreckij-Satanovskij (latin-slavon et slavon-latin) (Comtet, 2002, p. 248). Le dictionnaire comprend environ 27 000 mots latins d'appel et 40 000 dans la partie slavon-latin et surpasse ainsi en volume le lexique de Lavrentij Zizanij¹¹ et le dictionnaire de Berynda (voir infra). Les gloses sont données en slavon, ukraino-biélorussien, russe, avec parfois des équivalents grecs (Bulaxov, 1976, t. I, p. 215). Avec ce travail, Slavineckij inaugure une pratique très répandue au siècle suivant qui

¹¹ Lavrentij Zizanij (?-1634) était prêtre lituanien et enseignait à l'école des confréries orthodoxes de Lyoy

consiste à adapter au russe un dictionnaire bilingue ou plurilingue existant déjà pour une autre langue.

Evoquons également le très célèbre Dictionnaire slavon-russe avec gloses des mots [Leksikon slovenorosskij i imen tl''kovanie ...] de Pamva Berynda (?-1632), paru à Kiev en 1627 et réédité à Kuteïno en 1653 (voir Comtet, 2002, p. 238). Presque sept mille entrées y sont regroupées autour d'un noyau primitif constitué par le lexique latinslavon que Zizanij avait joint à sa grammaire slavonne (voir infra). Les gloses et étymologies des mots slavons difficiles sont rédigées souvent à l'aide de mots étrangers, polonais, russes¹², biélorussiens. Dans une seconde partie sont présentés des mots étrangers avec leur explication en russe. L'intention clairement affichée de l'auteur était de rendre parfaitement compréhensible le slavon, langue unificatrice de tous les Slaves orthodoxes, et de réagir contre le mépris des milieux politiques et religieux catholiques à l'égard du slavon. Conformément à cette intention, les entrées grecques et les mots grecs utilisés dans les gloses sont beaucoup plus nombreux que leurs équivalents en latin. Cependant, la place du latin dans l'ouvrage de Berynda demeure importante. Il faut souligner ici un trait important des dictionnaires, surtout avant l'apparition de dictionnaires très spécialisés: l'ambition de couvrir une multitude de champs sémantiques. Or, contrairement au grec, réservé au culte et aux notions morales, le latin de l'époque répondait mieux à cette exigence et faisait figure de langue vivante. Ce côté plus démocratique du latin lui assure dynamisme et vigueur pour se maintenir en position dominante.

Il est intéressant de voir que, dans la Russie du XVIII^e siècle, le latin était à la fois la langue des couches privilégiées de la société et celle des proclamations antigouvernementales et des parodies (Comtet, 2002, pp. 251-252). Les Russes, de plus en plus nombreux à maîtriser le latin, avaient bien compris sa force satirique et utilisaient celle-ci en marquant ainsi la période de transition entre Classicisme et Romantisme russes. Cette popularité du latin faisait que toutes les tentatives de restauration du grec et du slavon étaient obligées de tenir compte de sa place prépondérante.

N'oublions pas non plus que, pour les besoins de la communication, les usagers d'une langue aspirent toujours à la modernité. Et, dans ce contexte, l'hellénisme faisait

-

¹² On note que le russe écrit de l'auteur était fortement ukrainisé.

figure de combat d'arrière-garde tout comme le slavon au moment des premières descriptions du bulgare. Comme nous le verrons ultérieurement, toutes les tentatives des grammairiens russes de « restaurer » le modèle de déclinaison slavon en bulgare, langue qui l'avait déjà perdu depuis longtemps, furent vouées à l'échec. Il apparaît, à travers cet exemple, que l'évolution d'une langue ne peut être « bloquée » en érigeant des règles qui ne correspondent pas à l'état réel de cette langue et, surtout, que la langue ne « recule » pas pour retrouver artificiellement un état antérieur.

L'ouvrage de Berynda illustre bien la visée des premiers dictionnaires élaborés en Russie. Elle était pratique mais aussi idéologique puisque leurs auteurs s'employaient à souligner la dignité de la langue slavonne. Que l'on se souvienne ici du dictionnaire trilingue de plus de huit cents pages de Fëdor Polikarpov-Orlov (1660 ?-1731)¹³ paru en 1704 qui plaçait latin, grec et slavon sur un pied d'égalité : *Dictionnaire trilingue, ou thesaurus des vocables slaves, helléno-grecs et latins rassemblé à partir de livres anciens et nouveaux et présenté selon l'ordre de l'alphabet slave*. Dans la lignée de Polikarpov-Orlov on trouve le « dictionnaire de Weismann » (*Vejsmanov leksikon*) publié en 1731¹⁴ (Comtet, 2002, p. 253). C'était une adaptation du célèbre dictionnaire latin-allemand et allemand-latin qu'Ehrenreich Weismann avait fait paraître en 1674 et qui avait connu onze rééditions jusqu'en 1725. Les trois traducteurs (I.I. Il'inskij, I.P. Satarov et I.S. Gorlickij) avaient traduit l'allemand en russe, ce qui transformait l'ouvrage en dictionnaire trilingue latin-allemand-russe.

On ne peut cacher que, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les dictionnaires parus avec un nom d'auteur russe ne sont en réalité dans leur majorité que des versions élargies de dictionnaires d'auteurs étrangers déjà existants. La Russie affiche un retard conséquent par rapport à la lexicographie occidentale (le *Dictionarius octolinguis* de Calepino paraît dès 1502) et même par rapport à d'autres pays slaves (le *Dictionarium quinque nobilissimarum Europa linguarum : Latinae, Italicae, Germanicae, Dalmatiae & Ungaricae* du Croate Faust Vrančić date de 1595). L'heure est plus à l'imitation et à l'apprentissage qu'à la création personnelle. Cette démarche, malgré les réticences

¹³ Polikarpov-Orlov était un ancien élève des frères Joannicius et Sofronius Likhoude (*Lixudy*), deux moines grecs érudits, à l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou (voir infra).

¹⁴ Teutsch-Lateinisch und Russisches Lexicon, samt denen Anfangs-Gründen der Russischen Sprache. Zu allgemeinen Nutzen bey der Kayserl. Academie des Wissenschaften zum Druck befördet, Sankt-Petersburg, 1731, [iv] + 788 +48 p.

affichées au siècle précédent, représente en soi une reconnaissance du prestige et des avancées de l'Occident. Seul le *Nouveau dictionnaire français, allemand, latin et russe* de Sergej Savvič Volčkov (1707-1773) paru en 1755-1764 peut être considéré comme une œuvre vraiment personnelle (Comtet, 2002, p. 253). La lexicographie russe fait encore ses premiers pas en incluant, dans des modèles existants où le latin tient la première place, d'abord le slavon, ensuite le russe.

La diversification des langues, la multiplication des dictionnaires, grammaires et manuels de langues vivantes augmentent sensiblement à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Déjà sous Pierre le Grand on connaît un flot d'emprunts de mots spécialisés destinés à nommer les nouvelles notions techniques ou abstraites de la modernité. Ces mots viennent de langues vivantes comme l'allemand et le néerlandais. L'emprunt de mots de langues germaniques culmine sous le règne d'Anne I^{re} (1730-1740) avant que le français ne s'impose à partir de Catherine II. Dès 1730 paraît la *Grammaire françoise et russe* d'Ivan Gorlickij (1688-1777), suivie d'autres ouvrages concernant les langues les plus diverses. Ainsi, dans les dictionnaires publiés dans la seconde moitié du siècle, sans parler du français, de l'allemand et de l'anglais, on trouve le japonais, le grec moderne, l'italien etc.

Il est important de souligner que l'intérêt pour les langues vivantes, très visible à partir de 1740, s'accompagne en filigrane d'une montée de nationalisme qui privilégie la tradition slavonne aux dépens du modèle occidental. D'après V.V. Vinogradov, il s'agit en quelque sorte d'une restauration du slavon (Vinogradov, 1982, pp. 99-101). Cette tendance ressort bien dans les travaux du linguiste V.K. Trediakovskij qui, après avoir préconisé une orthographe russe phonétique sur la base du langage parlé vivant, revient au modèle slavon vers le milieu du siècle (Comtet, 2002, pp. 262-263). Elle sera également très présente sous divers aspects dans les travaux sur le bulgare qui marquent la première moitié du XIX^e siècle, et ceci bien avant le développement du courant slavophile en linguistique.

Néanmoins, avant la parution de l'ouvrage de Pallas qui clôt le XVIII^e siècle (voir infra), les langues slaves autres que le russe sont rarement convoquées dans les dictionnaires. L'apparition du bulgare, encore plus tardive que celle des autres langues slaves¹⁵, suivra la trajectoire classique de toute langue nouvellement découverte :

-

¹⁵ À l'exception du macédonien reconnu en tant que langue autonome en 1944 (voir supra).

constitution de lexiques selon un modèle déjà existant (lexique de Keppen à partir du répertoire de Pallas), une période transitoire marquée par des essais d'élaboration de lexiques ou de dictionnaires initiés souvent par les Bulgares eux-mêmes, puis la rédaction du premier dictionnaire du bulgare créé par un linguiste russe et officiellement reconnu : le dictionnaire de A.L. Djuvernua (1886-1889).

3.3. Entre grammaire et dictionnaire

La rédaction de dictionnaires demande à leurs auteurs une maîtrise des langues de travail, un esprit de synthèse et du recul par rapports aux premières descriptions de ces langues. Il est donc compréhensible que le dictionnaire soit postérieur à la grammaire et que son affinement en tant que genre traverse plusieurs étapes. La tâche la plus délicate consiste à en choisir le contenu et à fixer ses limites. On n'est pas étonné de voir que, malgré l'importante production de dictionnaires en Europe, une confusion entre « dictionnaire de mots » et « dictionnaire de choses » persiste jusqu'en 1755, lorsque Diderot en établira la distinction dans son *Encyclopédie*.

Lorsque la grammatisation en était encore à ses débuts, faire une distinction nette entre grammaire et dictionnaire n'était pas chose facile. Le cloisonnement entre les deux genres que nous connaissons aujourd'hui est apparu avec leur évolution et leur spécialisation. Si, de nos jours, grammaire et dictionnaire sont deux outils indispensables et complémentaires de l'apprentissage d'une langue (surtout d'une langue seconde), à l'époque le dictionnaire se substituait souvent à la grammaire (voir supra le rôle des glossaires monolingues du latin). Par ailleurs, certaines parties de leur contenu se confondaient : le dictionnaire pouvait contenir des modèles de phrases, de dialogues ou de lettres utilisés simultanément dans les grammaires en tant qu'exemples. Dans notre cas, il est à noter également une tradition chez les auteurs slaves du Moyen Age : celle de joindre aux grammaires un texte en guise de modèle à imiter. Cette tradition est suivie par Jurij Venelin dans sa grammaire du bulgare à laquelle il ajoute la *Vie de Petka Tărnovska*, écrite autour des années 1376-1382 par le patriarche Evtimij

Tărnovski, dans sa version en nouveau bulgare. Une telle démarche rend assez floues, cette fois-ci, les frontières entre le manuel de langue et la grammaire.

On doit donc admettre que dictionnaires, grammaires et manuels se ressemblent aussi bien par leur contenu que par leur utilisation tout en gardant leur valeur de complémentarité. Notons à ce propos l'habitude, du moins en Russie, de faire paraître dans une seule édition un ouvrage grammatical et un dictionnaire. Déjà le Manuel de grammaire slavo-russe [Rukovedenie v grammatiku vo slavjano-rossijskuju. Manuductio in grammaticam in Sclavonico Rossenaam], rédigé par un collaborateur de Pierre le Grand nommé Kopijewitz¹⁶ et édité en 1706 à Stolzenberg, incluait un lexique russo-latino-allemand. Lorsqu'en 1731 l'Académie des sciences republia à Saint-Pétersbourg le dictionnaire allemand-latin de Weismann augmenté des équivalents russes, il comprend en apppendice la troisième grammaire du russe après celles de Ludolf et de Kopijewitz, la grammaire de Vasilij Adodurov (1709-1778) (Comtet, 1997, p. 39). Ajoutons à cela l'exemple du Précis de grammaire de la langue bulgare [Kratkaja grammatika bolgarskogo jazyka] de P.A. Lavrov édité à Saint-Pétersbourg en 1910 en accompagnement du Dictionnaire différentiel bulgaro-russe [Differencial'nyj bolgarsko-russkij slovar'] de L.A. Mičatek. Tous ces exemples prouvent bien que grammaire et dictionnaire projettent deux regards logiquement complémentaires sur la langue.

Le dictionnaire monolingue change de nature en s'enrichissant progressivement d'autres langues, ce qui facilite l'apprentissage des langues étrangères : l'accès à une langue étrangère paraît quasi-automatique à partir du moment où elle et une langue déjà acquise existent sous le double aspect d'une grammaire et d'un lexique bilingue, réversible quant à la fonction des entrées. Le dictionnaire monolingue à usage des nationaux vise avant tout à la grammatisation de la langue nationale, à sa normalisation. Avec le temps, le contenu des dictionnaires se complexifiera au point de les transformer en véritables objets techniques (marquage grammatical, codification des formes de définition, prononciation, homonymes, synonymes, antonymes, marquage des domaines sémantiques, etc.). Ce processus est lent et différé dans le temps pour les langues dotées d'une grammaire plus tardivement, comme c'est le cas du bulgare. Le premier

_

¹⁶ La personne de Kopijewitz demeure énigmatique. L'abondance de biélorussismes dans le texte fait penser qu'il aurait été Biélorussien.

dictionnaire bulgare-russe rédigé par A.L. Djuvernua et édité à Moscou en 1886-1889, n'a pas encore la perfection des dictionnaires déjà parus pour d'autres langues.

4. Endo-grammatisation et exo-grammatisation

Il s'agit de deux termes utilisés par S. Auroux (Auroux, 1992, p. 35) pour désigner les types de *transfert* de technologie d'une langue vers d'autres langues. Par définition, la grammatisation correspond à un *transfert* et il est tout à fait judicieux de prendre en considération la situation des sujets qui le réalisent, selon qu'ils sont ou non des natifs de la langue vers laquelle a lieu le transfert. L'auteur affirme :

« L'origine de la grammaire latine correspond à une endo-grammatisation et à un endo-transfert culturel (à partir du grec). Il en va de même pour la grammatisation des vernaculaires européens ; même si des étrangers jouent parfois un rôle important, le transfert est toujours endossé par la communauté nationale. » (Auroux, 1992¹, p. 36).

Nous nous garderons, pour l'instant, d'adhérer pleinement à la deuxième affirmation dans cette citation, car elle demande à être nuancée vu le cas du bulgare.

Le *Tableau chronologique* évoqué précédemment, associe, en effet, la grammatisation du bulgare uniquement à l'œuvre d'auteurs bulgares (endogrammatisation). Cependant, le rôle primordial des linguistes étrangers (russes, en l'occurrence) qui non seulement éveillent l'intérêt pour le bulgare mais fournissent également une connaissance linguistique, des modèles d'observation de la langue et un support logistique (imprimerie et distribution), nous incite à privilégier l'hypothèse d'une exo-grammaticalisation.

D'ailleurs, le bulgare ne serait pas la seule langue grammatisée par des étrangers. S. Auroux lui-même écrit à propos du provençal :

« Le cas du provençal toutefois est très particulier : jusqu'aux *Leys d'Amors*, livre III (1350), la grammatisation semble le fait d'étrangers (Catalans, Italiens, Sardes)... » (Auroux, 1992¹, p. 22).

Rappelons également le cas de Ludolf pour le russe ou de Palsgrave pour le français. Il est donc difficile de peser le pour et le contre, et nous aurons besoin de tout le temps que prendra notre étude pour donner quelques éléments de réponse.

La réflexion sur des notions comme l'endo- et l'exo-grammatisation oriente notre attention vers une question de plus grande importance pour notre étude. Il s'agit d'envisager la relation à l'étranger en tant que vecteur d'une autre culture. Car, force est de constater que c'est souvent à l'étranger que l'on doit les premiers signes d'intérêt pour notre propre langue, comme si l'existence d'une perspective, d'un éloignement géographique ou culturel contribuaient à la qualité de l'observation. L'affirmation, la grammatisation ou la normalisation des langues sont toujours le fruit d'un fait de contact, de contraste, de confrontation. Il en résulte un mouvement, à la fois dialectique et pendulaire, très bien illustré dans l'article de R. Comtet consacré à l'apport germanique dans la pensée linguistique russe (voir Comtet, 1997).

L'habitude d'importer de l'étranger des « spécialistes » dont on manquait en Russie même ou de les recruter parmi les peuples nouvellement conquis, comme par exemple dans l'aristocratie tatare, s'installe très tôt, à partir du règne d'Ivan III (1462-1505). Dès le XVII^e siècle, cela devient nécessaire au développement et à la modernisation de l'Empire qui s'étendait aussi bien vers l'ouest que vers l'est. L'ancienneté des relations commerciales avec le monde germanique, l'habitude d'une émigration germanique vers l'Europe centrale et orientale¹⁷, le niveau technique et intellectuel très élevé des pays allemands ainsi que la fidélité et la loyauté dont fait preuve l'élite des « barons de la Baltique »¹⁸ sont autant de conditions qui assurent une place prééminente à l'élément allemand parmi les spécialistes importés d'ailleurs. En dehors des postes occupés dans l'armée, la diplomatie, la bureaucratie ou la médecine, le rôle des Germano-Baltes et Allemands était particulièrement important dans la vie intellectuelle¹⁹ où ils furent, comme nous le soulignerons à plusieurs reprises, des médiateurs privilégiés entre Occident et Russie. Le cas de A.L. Djuvernua, le premier

¹⁷ Les difficultés économiques et la pression démographique avaient créé cette tradition que ne pouvait modérer, comme en Grande-Bretagne ou en Espagne, l'existence de colonies de peuplement outre-mer.
¹⁸ Le rôle des Allemands se trouve renforcé par l'intégration à l'Empire des pays baltes, Estonie et Livonie, sous Pierre le Grand, en 1710.

¹⁹ Le centre de celle-ci était l'université germanophone de Dorpat, en russe *Derpt*, avant le changement en *Iouriev* imposé par Alexandre III en 1893 dans le cadre de sa politique de russification, puis l'adoption du nom estonien de *Tartu* en 1917.

auteur russe d'un dictionnaire de bulgare, s'inscrirait dans le cadre de ces échanges. Dans le chapitre consacré au parcours du savant, nous formulons l'hypothèse selon laquelle ses ancêtres pouvaient bien être originaires de Montbéliard, ville qui appartenait au Wurtemberg dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et dont la population avait participé activement au mouvement migratoire vers la Russie.

Le choix des pays allemands, associés au protestantisme, comme vecteur privilégié de l'occidentalisation, résulte également d'un fort rejet des « Latins » (des catholiques) exacerbé par les épisodes du Temps des Troubles (1584-1613) où l'on vit l'ennemi catholique polonais occuper et brûler Moscou²⁰. L'Ukraine suscitait également la méfiance car, soumise à la Lituanie depuis 1361, avant de l'être à la Pologne à partir de l'Union de Lublin en 1569, elle avait fortement subi l'influence de la Contre-Réforme polonaise et le prosélytisme des jésuites. Pourtant, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant, son rôle dans la diffusion du latin en Russie sera considérable. Signalons ici un fait intéressant pour notre recherche : le rôle des orthodoxes ruthènes, ancêtres de l'auteur de la première grammaire du bulgare Venelin, pour le renforcement de la slavité. Confrontés à la pression polono-catholique, ils avaient éprouvé le besoin d'affirmer leur culture gréco-slavonne en s'organisant dans des confréries (bratstva), en créant des écoles et des imprimeries et en rédigeant divers manuels sur les marges occidentales de l'Ukraine (Comtet, 2002, p. 235). C'est ce terreau qui donnera naissance plus tard, en 1802, au futur découvreur du bulgare Venelin et nourrira son amour pour les Slaves.

Pour les raisons indiquées précédemment, la grammaire générale et les découvertes européennes en matière de langues pénètrent en Russie essentiellement à travers les travaux des auteurs allemands. On ne s'étonne pas que les premières tentatives de grammatisation, de normalisation du russe aient été le fait d'Allemands ou bien qu'elles se soient opérées par rapport à l'allemand. C'est comme si les Allemands avaient été le miroir qui faisait découvrir aux Russes leur propre russité. La métaphore du miroir traduit parfaitement ce phénomène. C'est justement par ce jeu de miroirs que l'opposition contre l'Occident, quand elle s'exprimait, était dirigée surtout contre les

²⁰ On se rend compte de la rupture des liens culturels polono-russes sur le plan des emprunts linguistiques pour lesquels la Pologne perd, à compter du XVIII^e siècle, son rôle traditionnel de relais entre les langues occidentales et le russe. Désormais, les emprunts sont faits directement à partir de l'allemand, du français ou des langues classiques.

Allemands. Cette opposition prend diverses formes, depuis le schisme des Vieux-Croyants²¹ à la fin du XVII^e siècle jusqu'au début du XIX^e siècle marqué par une violente réaction contre la « science allemande », mais elle cache une reconnaissance implicite du rôle joué par les Allemands au service des Lumières en Russie. Car, à son origine, l'ouverture au monde germanique était déjà la manifestation du besoin de se tourner vers un Occident plus dynamique tout en se libérant d'une autre influence étrangère : celle de la tradition byzantine devenue avec le temps un obstacle à la modernisation de la Russie.

Le rejet est suivi d'un élan constructif: attention à sa propre langue, épanouissement identitaire et ... curiosité pour autrui accompagnée d'une volonté de le faire bénéficier de sa connaissance. Nous verrons ainsi les Allemands, après s'être enrichis du savoir grec et latin, contribuer à la normalisation de la langue et au développement du système d'instruction en Russie, les Russes profiter du savoir germanique pour fonder, à partir de 1835, des chaires spécifiques de slavistique, puis eux-mêmes encourager l'affirmation des autres langues slaves et stimuler la diffusion de livres écrits dans ces langues.

L'étude des interactions entre Russes et Allemands ainsi que de celles entre Russes et autres peuples de proximité, permet à Roger Comtet de dégager un schéma caractéristique de toute situation de contact. Comme évoqué ci-dessus, trois phases se succèdent de manière récurrente : l'imitation et l'emprunt sont suivis d'une phase d'opposition qui est ensuite dépassée pour redevenir constructive (Comtet, 1997, p. 32). Ce schéma montre clairement que le rapport à l'étranger repose sur un contraste : d'un côté, on a besoin de lui pour quitter ses propres limites, on cherche à s'approprier son expérience, de l'autre, l'apport et l'influence de l'étranger suscitent la méfiance, la peur de perdre, à son contact, de sa propre identité. La réception de la grammaire de Venelin en Bulgarie est l'exemple frappant de cette interaction conflictuelle. L'œuvre est créée à un moment où les Bulgares ont grand besoin de voir leur langue et leur identité nationale reconnues et, pourtant, elle suscite des réactions de rejet parmi ces mêmes Bulgares.

_

²¹ Leur porte-parole, l'archiprêtre Avvakum, se dressait contre les faces rasées des Allemands et contre le style baroque qu'ils avaient introduit dans les icônes.

Nous avons essayé d'étudier l'interaction avec l'étranger sous un angle différent en dressant un parallèle entre les relations Russie - Allemagne et Russie - Bulgarie. Notre comparaison repose sur un point commun facilement identifiable : la contribution de chacun des ces échanges à l'affirmation de la langue russe et, par conséquent, à l'affirmation de la nation russe. En effet, vu du côté de la Russie, dans les deux cas l'échange contribue à la valorisation de l'élément national russe. Le transfert de savoir allemand permet à la langue et à la nation russes de se faire une place dans la modernité et de rejoindre le cercle des nations européennes qui disposent déjà d'un important temps d'avance. Le rapport à la Bulgarie a initialement un tout autre objectif : se repositionner au milieu des Slaves, renouer avec ses racines vieux-slaves, s'ancrer dans le passé garant d'une dignité et d'une légitimité. Deux mouvements opposés qui consolident la place de la Russie.

5. Les traditions grecque et latine.

La description d'une langue vivante inconnue n'est pas possible sans l'appui d'une tradition linguistique. Celle d'une langue maternelle est peut-être plus aisée pour le locuteur natif; néanmoins, il nous semble que là aussi, l'utilisation d'un système de description, même s'il doit être adapté à la langue en question, reste nécessaire. Dans les deux cas, le grammairien a recours à des techniques empruntées à d'autres langues plus avancées que la sienne dans le processus de grammaticalisation. La description des vernaculaires européens s'est largement inspirée de la tradition grecque et latine. Le bulgare ne fait pas exception, même pour ce qui est des modèles apparemment issus de la science linguistique russe car ces derniers, quoique adaptés, gardent des traces reconnaissables des deux traditions ci-dessus. Comme nous venons de le voir, la linguistique russe du XVIII^e siècle reste aussi très marquée par les travaux des linguistes allemands. Nous aurons l'occasion de développer cette question dans la suite de notre exposé.

5.1. Aires d'influence linguistique et culturelle

À partir du IX^e siècle, dans le monde de la tradition latine le latin devient une langue seconde et sa grammaire une technique pour son apprentissage. Progressivement, la grammaire latine se transforme en technique générale d'apprentissage, applicable à toute langue y compris à la langue maternelle, en passant, bien entendu, par des adaptations locales. En ce sens, on peut parler d'une Grammaire Latine Etendue qui correspond grosso modo à une description commune des langues. Une telle mutation pédagogique a déjà eu lieu, de façon plus précoce, dans l'univers byzantin. C'est justement de ce centre, où le grec est la langue véhiculaire, que partira la grammatisation initiale des langues slaves. L'Occident héritera également une quantité de techniques issues de la symbiose grec-latin.

La Russie entretient avec la tradition grecque une relation beaucoup plus proche, certes, que celle qu'elle aura avec la tradition latine. Rappelons ici des événements importants comme le baptême de la Russie en 988, sous le règne de Vladimir de Kiev, et l'adoption de la version orientale du christianisme avec le slavon (créé sur la base du slave du Sud par Cyrille et Méthode au IX^e siècle) comme langue culturelle, sans oublier l'épisode de la révision des livres sacrés engagée par le patriarche Nikon vers 1651, dont l'un des objectifs était de défendre la prééminence du grec sur le latin puisque l'on s'appuyait encore plus sur les textes grecs que sur les manuscrits slavons anciens. Dans l'ensemble, on considère que jusqu'au XVI^e siècle le modèle, le savoir, la vision du monde « grecs » dominent en Russie.

Cependant, la relation avec la tradition grecque est complexe et soumise à des forces contraires qui alternent et ponctuent la recherche d'une identité proprement russe. Cette situation est résumée par Friedrich Cocron ainsi :

«[...] Durant l'époque précédant le règne de Pierre le Grand, l'Etat moscovite s'alignait sans réserve, dans les questions religieuses sur l'Orient grec et, pour le progrès technique, sur l'Occident latin. » (Cocron, 1962, pp. 16-17).

Une situation très fragile que Pierre le Grand a dû orienter au profit de l'ouverture et du développement du pays afin de rattraper son retard dans de nombreux domaines.

L'étude des langues en Russie était également tributaire du carcan orthodoxe traditionaliste qui restait frileux et hostile à tout ce qui était étranger. Dans le cas précis des langues, l'image ambiguë du travail sur le « verbe », un travail qui touche au sacré et qui est réservé à une élite religieuse, devait empêcher l'accès du plus grand nombre à ce domaine. En même temps, on cherchait à magnifier la langue grecque. Elle était considérée comme supérieure au latin par la richesse de son vocabulaire et, qui plus est, elle présentait une similitude grammaticale avec le slavon. Et en effet, la linguistique d'aujourd'hui tend à classer le grec et le russe dans un même type à dominance morphologique alors que le latin et l'allemand appartiendraient à un type syntaxique. L'application de la philosophie grammaticale du grec à l'étude du russe et le transfert de métalangage linguistique entre ces deux langues paraissent donc aisés mais nous verrons que, dans les faits, c'est le latin qui affirmera sa prédominance.

Avant le XVIII^e siècle, la tradition latine était moins implantée mais bien visible à travers quelques événements-clés. Nous signalerons ici ceux qui revêtent à nos yeux plus d'importance pour notre étude : la première traduction de l'*Ars Minor* de Donat, réalisée en 1522 à Novgorod suite à l'annexion de la ville par Ivan III (1478), et la fondation à Kiev en 1633 du « collège de Kiev et Mohyla » (*Kievo-mogiljanskij kollegium*) qui servit de modèle pour la création, en 1682, de l'Académie slavo-grécolatine de Moscou.

Le second événement symbolise d'abord le passage de la culture « latine » kiévienne à Moscou, malgré les réticences à l'égard des Kiéviens soupçonnés de connivence avec l'ennemi héréditaire catholique. Pour nous, il est également important en tant que symbole de la symbiose des cultures grecque et latine. Le « collège de Kiev et Mohyla », qui en 1640 devint l'«Académie slavo-gréco-latine», fut fondé par le métropolite érudit Petro Mohyla sur le modèle des collèges jésuites. On y trouvait une élite de moines et de clercs qui, dans leur lutte contre le catholicisme polonais, voulaient rivaliser avec les jésuites pour ce qui est de l'érudition et de la rhétorique. Le latin était la langue d'enseignement mais on étudiait aussi le slavon, le grec et même le polonais. Les clercs ukrainiens s'étaient parfaitement familiarisés avec l'humanisme chrétien latin

et universel grâce à leurs séjours dans les collèges et les bibliothèques de Rome auxquels ils accédaient en se faisant passer pour des uniates (Comtet, 2002, p. 239). Kiev était devenue en quelque sorte le foyer de la «Contre-Réforme orthodoxe» (Jobert, 1965, p. 25) qui ne se contentait pas de rejeter la culture d'autrui mais, au contraire, s'ouvrait à cette culture tout en valorisant la sienne. En 1682, une Académie slavo-gréco-latine fut fondée à Moscou et organisée sur le modèle de celle de Kiev. Ainsi, tout un exemple de coexistence de différentes traditions fut transmis à Moscou, même si cet exemple se heurta au départ à la méfiance traditionaliste.

La position de passeur des idées occidentales doublée de la conscience d'être un rempart de la slavité, ce subtil mélange de surexposition à l'étranger et de repli sur ses racines qui était bien dans «l'air du temps », devaient cultiver en Ukraine un esprit de découverte et créer des conditions propices à l'étude des langues slaves car de très nombreux linguistes slavisants sont originaires de ce pays. Rappelons que nous devons aux efforts des orthodoxes ruthènes les premiers traités grammaticaux autochtones comme Adelphotès [Αδελφοτιs] (voir infra). Nous en avons un autre bel exemple avec l'auteur de la première grammaire russe du bulgare, Ju. Venelin, dont le vrai nom Georgij Huca est également d'origine ruthène.

5.2. Rôle de l'Ars Minor de Donat en Russie

La pénétration de la tradition latine en Russie est surtout représentée par la traduction adaptée de l'*Ars Minor*²² du grammairien latin Donat (Aelius Donatus, IV^e siècle), qui fut le maître du Père et docteur de l'Église Saint Jérôme, traducteur de la Bible en latin²³. Le Moyen Age connaît plusieurs traductions de Donat. La traduction en slavon, réalisée en 1522 à Novgorod, est plus tardive mais elle prouve que Novgorod connaissait déjà l'enseignement du latin. S. Auroux donne la référence suivante : Dmitrij Gerasimov²⁴, *Donat.s sireč grammatica* (...), 1522 (Auroux, 1992¹, p. 58).

_

²² Certains commentateurs en sont venus à considérer l'*Ars Minor* de Donat comme une sorte de grammaire générale.

La version de Saint Jérôme sera adoptée comme vulgate au VIII^e siècle.

²⁴ Le traducteur de Donat, Dmitrij Gerasimov dit « Dmitrij l'Interprète » (*Dmitrij Tolmač*), était un personnage d'exception. Il maîtrisait le latin et l'allemand et avait servi d'interprète à Herberstein lors des ambassades de celui-ci en Moscovie.

Selon S. Archaimbault, l'original de la traduction de 1522 n'a pas été retrouvé, mais il existe trois versions différentes datant de la fin du XVI^e siècle, dont l'une est intitulée *Donat s sireč grammatika i azbuka perevedennaja Dimitriem tolmačem s latinskogo jazyka, a spisana 1563-go goda* (Archaimbault, 1992, pp. 242 et 250). R. Comtet précise que la traduction de Donat était restée à l'état de manuscrit jusqu'à la fin du XIX^e siècle, tout en circulant dans des copies qui assuraient sa diffusion.

Il s'agit d'une adaptation de l'*Ars Minor*, rédigée sous forme de questions/réponses²⁵, mais intégrant des exemples repris dans l'*Ars Major*, ainsi que de nombreux exercices de reconnaissance des formes grammaticales du slavon, et de nombreux conseils pédagogiques destinés à faciliter l'apprentissage du slavon plus que celui du latin. Dans la copie de Kazan (celle qui fut éditée par Jagić au XIX^e siècle), les exemples sont traduits en russe et le texte latin n'est présent qu'à la fin de l'ouvrage sous la forme de quelques prières, mais qui sont transcrites en russe et suivies de leur traduction russe. Pour l'auteur de cette copie le latin était une sorte de matrice qui pouvait rendre compte du russe. Nous verrons par la suite que le latin sera utilisé comme métalangage dans les premières grammaires du russe (Comtet, 2002, p. 231). Ce modèle latin de description du russe, très résistant jusqu'au XIX^e siècle, sera également adapté par les Russes à la description du bulgare au début du siècle.

La traduction de Donat est également précieuse par les indications qu'elle nous offre sur le passage des latinismes dans la langue russe. Il est intéressant de remarquer que les latinismes russes sont réalisés avec leur prononciation d'Allemagne et d'Europe centrale et orientale et non selon la norme érasmienne ou gallicane. Ainsi, c latin est réalisé comme une affriquée sifflante [ts], qu comme [kv]: бенедицере correspond à benedicere, целести à caelestis, кви à qui ... (Donat, 1885-1895/1968, p. 619, cité in Comtet, 2002, p. 235).

N'oublions pas de rappeler ici que l'influence latine n'est pas seulement due à la traduction et à la diffusion d'ouvrages comme celui de Donat. Comme nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, le modèle latin pénètre en Russie dès le XV^e siècle par le biais de la Pologne pratiquement bilingue et, bien sûr, de l'Ukraine, soumise alors à la Pologne.

-

²⁵ Cette architecture de grammaire était très répandue au Moyen Age.

5.3. Constitution de la terminologie grammaticale russe

Dans son article consacré aux premières grammaires du slavon, Sylvie Archaimbault donne un exemple très instructif de la manière dont le métalangage grec et latin pénètre dans les grammaires russes du slavon, et est ensuite repris par Lomonosov dans sa *Grammaire Russienne* [Rossijskaja grammatika] pour donner naissance, finalement, à la terminologie utilisée par la linguistique russe au XIX^e siècle et jusqu'à nos jours. Afin de démontrer comment le métalangage spécifique aux grammaires du slavon a intégré ou transformé, selon ses propres besoins, celui des ouvrages grecs et latins, elle s'appuie sur quelques manuscrits publiés par le linguiste Vatroslav Jagić²⁶ en 1885-95:

- Un manuscrit anonyme du XV^e siècle intitulé *Des huit parties de l'énoncé* [O osmi častjax reči, titre donné par V.I. Jagić].

Traduit en slavon par l'exarque bulgare Johann, ce traité a été jusqu'au XIX^e siècle considéré comme l'œuvre de Damascène et restera dans la tradition grammaticale sous le nom de *Damaskin*. Jagić constate l'absence de texte grec équivalent et met en cause cette attribution.

- La traduction adaptée de Donat citée ci-dessus.
- La grammaire gréco-slavonne intitulée *Adelphotès* et publiée à Lvov en 1591²⁷.

C'est une grammaire du grec dans laquelle le slavon sert de métalangage. Il s'agit d'un remaniement de la célèbre grammaire grecque de Constantin Lascaris, érudit byzantin réfugié en Italie après la chute de Constantinople, qui avait été le premier livre

95.

²⁷ Adelphotès. Grammaire de la langue correcte helléno-slavonne [Αδελφοτισ. Grammatika dobroglagolivogo ellinoslavenskago jazyka], Lvov, 1591. Cet ouvrage anonyme est généralement attribué à Arsenij Elasonskij (Comtet, 2002, p.235).

²⁶ Ces textes sont regroupés par Jagić dans un énorme recueil intitulé *Rassuždenija južnoslavjanskoj i russkoj stariny o cerkovno slavjanskom jazyke*. *Issledovanija po russkomu jazyku*, Sankt-Peterburg, 1885-95.

grec imprimé en Italie. L'auteur de l'Adelphotès présente le grec et le slavon comme s'il s'agissait de langues proches parentes (« helléno-slavon »). Ainsi, la tradition slavonne est rattachée à ses racines grecques même si la terminologie de la grammaire reste latine. L'objectif final de l'auteur est de mettre le slavon à égalité avec l'une des trois grandes langues sacrées.

- La grammaire du slavon²⁸ de Lavrentij Zizanij (Laurentius Zizanius), publiée à Lvov en 1591, puis à Vilna en 1596.

La grammaire de Zizanius reprend en fait celle de l'Adelphotès. L'auteur a voulu permettre ainsi de « bien parler et écrire le slavon ». L'ouvrage comprend un petit lexique latin-slavon qui sera repris ensuite dans d'autres dictionnaires.

- La grammaire du slavon de Meletij Gerasimovič Smotrickij (1572 ?-1633), ancien élève des jésuites à Vilna, publiée en 1619²⁹.

Elle s'inscrit dans la lignée des deux précédentes et fait autorité en Russie jusqu'au XIX^e siècle. Lomonosov reprendra le modèle slavon de Smotrickij pour sa Grammaire Russienne de 1755.

S. Archaimbault résume dans le tableau ci-dessous la terminologie utilisée dans ces textes pour désigner les parties du discours. Comme nous l'avons déjà rappelé, l'intérêt de ce tableau pour notre étude consiste, outre la compréhension du rôle de la tradition gréco-latine, dans le fait que la comparaison s'étend au texte de Lomonosov, car sa philosophie du langage et sa désignation des parties du discours sont reprises sans modification majeure par les linguistes russes du XIX^e siècle dans leur description du bulgare.

Selon T.A. Amirova, la manière dont la tradition classique s'est reflétée dans l'espace russe apparaît nettement chez Lomonosov, que ce soit dans la vision générale de la langue, l'identification ou la caractérisation des catégories grammaticales. Un tel transfert aurait été facilité par le bilinguisme de la société russe : l'utilisation du slavon

²⁸ Grammaire slavonne de l'art correct des huit parties du discours et autres choses utiles [Hrammatika slovenska soveršennago iskustva os'mi častij slova i inyx nuždnyx], Vilna, 1596.

²⁹ Composition correcte de la grammaire slavonne [Grammatiki Slavenskija pravilnoe Syntagma], Evje (près de Vilna), 1619.

d'église à l'écrit, à côté des variantes écrite et orale de la langue russe (Amirova, 1975, pp. 188-189). L'article de S. Archaimbault, n'a pas pour objectif l'approfondissement de cette question. Ici l'évocation de Lomonosov n'est que le moyen de donner une idée du devenir des termes grammaticaux dans la linguistique russe :

Tableau : Les parties du discours (Archaimbault, 1992, p. 242)

Abréviations utilisées : (Adv) : adverbe ; (Ar) : article ; (Conj) : conjonction ; (Interj) : interjection ; (N) : nom ; (Par) : participe ; (Prep) : préposition ; (Pro) : pronom ; (V) : verbe.

Modèle	Damaskin	Donat	Trad. Donat	Smotrickij	Lomonosov
grec	(XV ^e)	(IV ^e)	(XVI ^e)	(XVII ^e)	(XVIII ^e)
Onoma (N)	Imja (N)	Nomen (N)	Imja (N)	Imja (N)	Imja (N)
Rhema (V)	Reč (V)	Pronomen	Proimenie	Mestoimenie	Glagol (V)
		(Pro)	(Pro)	(Pro)	
Metoche	Pričastie	Verbum (V)	Slovo (V)	Glagol (V)	Mestoimenie
(Par)	(Par)				(Pro)
Arthron	Različie	Adverbium	Predlog	Pričastie	Pričastie
(Ar)	(Ar)	(Adv)	slovu (Adv)	(Par)	(Par)
Antomymia	Mesto	Participium	Pričastie	Predlog	Narečie
(Pro)	Imeni (Pro)	(Par)	Slovu i	(Prep)	(Adv)
			Imeni (Par)		
Prothesis	Predlog	Coniunctio	Sojuz	Sojuz	Predlog
(Prep)	(Prep)	(Conj)	(Conj)	(Conj)	(Prep)
Epirrhema	Narečie	Praepositio	Predstavlenie	Narečie	Sojuz
(Adv)	(Adv)	(Prep)	(Prep)	(Adv)	(Conj)
Syndesmos	Sojuz	Interiectio	Različie	Meždometie	Meždumetie
(Conj)	(Conj)	(Interj)	(Interj)	(Interj)	(Interj)

Ce qui désoriente au premier regard, c'est le choix de l'auteur de suivre, pour chaque texte choisi, l'ordre de présentation des parties du discours qui lui est spécifique, sans nous en avertir dès le début. Ainsi, pour prendre un exemple, nous verrons figurer

dans la deuxième ligne du tableau : Rhema (V), Reč (V), Pronomen (Pro), Proimenie (Pro), Mestoimenie (Pro), Glagol (V), en nous demandant comment le pronom peut se substituer au verbe.

Cependant, le respect de l'ordre de présentation des parties du discours dans les textes comparés a le mérite de susciter une réflexion sur l'importance que les grammairiens d'époques différentes accordaient à chacune d'entre elles. Nous ne trouverons pas, dans l'étude en question, d'analyse de cet aspect de la présentation. Pourtant, plusieurs disparités intéressantes peuvent être retenues.

Tout d'abord, l'article, présent dans le modèle grec (*Arthron*) et dans le *Damaskin (različie)*, ne figure plus dans le modèle latin de Donat, dans sa traduction en slavon ni dans les grammaires de Smotrickij et de Lomonosov. Dans son évolution, le russe s'est donc rapproché sur ce point du modèle latin. Plus tard, en appliquant ce même modèle latin au bulgare qui, lui, possédait un article, les grammairiens russes commettront l'erreur de ne pas voir l'évidence!

Une autre différence concerne les systèmes de présentation grec et latin pris séparément. Le modèle grec donne la première place à ce qui apporte au texte son énergie et connaît le plus de variabilité – le nom, le verbe et le participe, pour les faire suivre d'éléments qui constituent leur environnement et permettent leur mise en valeur – l'article, le pronom qui est le « remplaçant » du nom, la préposition, l'adverbe, la conjonction. Le *Damaskin* suit le même principe. Le modèle latin privilégie la logique de l'ordre adéquat, en présentant chaque partie du discours à côté de celles qui lui sont les plus attachées : d'abord le nom et le pronom, ensuite le verbe, l'adverbe et le participe, suivis de la conjonction, la préposition et l'interjection, absente du modèle grec. Cette présentation est reprise dans la traduction en slavon et chez Smotrickij. Lomonosov, lui, préfère la présentation « par paliers » : d'abord le principal, le nom et le verbe (modèle grec), ensuite le pronom, le participe et l'adverbe ou ce qui est immédiatement relié au nom et au verbe (logique latine), puis viennent la préposition, la conjonction et l'interjection. Comme nous pouvons le constater, au fil du temps, un mélange subtil s'opère entre les deux grandes traditions.

S. Archaimbault procède à une fine analyse de la pertinence sémantique et théorique de la terminologie reprise d'un modèle à l'autre (Archaimbault, 1992, p. 243). Ses remarques permettront d'identifier les deux manières d'emprunter des termes à un

système grammatical existant, déjà signalées par S. Auroux : la simple adaptation du terme existant (*emprunt opaque*) et la traduction de la signification étymologique de terme correspondant (*emprunt paraphrastique*) (Auroux, 1992¹, p. 20).

Dans le *Damaskin* qui reprend l'ordre du modèle grec, le terme *različie* (littéralement *la distinction*) qui nomme l'article, occupe une place plus théorique qu'effective. S. Archaimbault arrive à cette conclusion après lecture des différentes variantes du manuscrit qui signalent que le genre des mots est reconnaissable à leur terminaison comme en latin. Elle y voit l'indice d'un effort d'adapter le modèle grec tout en tenant compte des particularités du slavon. Ce qui la conforte dans cette hypothèse, c'est le fait que les grammaires slavonnes entérinent, par la suite, l'absence d'article comme un point de convergence entre les langues latine et slavonne. La traduction de Donat, peut-être encore trop proche dans le temps du *Damaskin* et attachée à la terminologie grecque, conserve le terme de *različie*, mais avec la valeur d'interjection. Finalement, étant beaucoup trop éloigné de l'interjection, il sera rapidement remplacé par *meždometie* (calque de *interiectio*).

Comme le signale S. Archaimbault, la traduction de Donat en slavon foisonne d'innovations terminologiques qui ne connaîtront pas beaucoup de succès : *proimenie* pour nommer le pronom (calque de *pronomen* : emprunt opaque), *predlog slovu* (littéralement *adjoint au verbe*) pour exprimer l'adverbe (*predlog* est emprunté à *Damaskin* où il signifie préposition : emprunt paraphrastique) ou encore *pričastie slovu i imeni* pour expliciter le terme de participe (littéralement *qui participe du nom et du verbe* : emprunt paraphrastique).

Il est amusant de comparer cette démarche qui se veut « inventive » avec la démarche utilisée à peu près à la même époque, entre le XVIe et le XVIII siècles, lors de la constitution d'une terminologie scientifique, technique et culturelle en français. Le français invente ses propres termes ou procède par emprunts opaques, en intégrant tels quels des mots venus du latin, du grec, de l'italien, des dialectes ou des langues de métiers. Mais il ne s'engage pas dans l'attribution de valeur terminologique à des mots quotidiens en modelant leur sémantique. Sous l'influence des idées de Descartes, le français littéraire a de plus en plus recours à cette deuxième voie, ce qui prépare l'apparition de tendances puristes en France (Amirova, 1975, p. 186).

On remarque, du *Damaskin* à la *Grammaire* de Lomonosov, une grande stabilité des termes, la désignation du verbe et la disparition de l'article au profit de l'interjection

mises à part (Archaimbault, 1992, p. 243). La tentative de réinventer une terminologie plus « slave » dont témoigne la traduction de Donat aura comme réplique, au début du XIX^e siècle, l'utilisation d'un nouveau métalangage dans la *Grammaire de la langue bulgare contemporaine*, envisagée par Venelin comme une révolte contre l'influence de la science allemande. Nous verrons, le moment venu, quelles sont les principales modifications apportées par Venelin et la raison de ses choix. Toujours est-il que sa terminologie ne rencontre pas plus de succès que celle du Donat en slavon, ce qui nous amène à penser, d'un côté, que les traditions qui ont fait leurs preuves sont très résistantes aux innovations et, de l'autre, que l'art de s'appuyer sur l'existant tout en préservant son identité demande beaucoup de subtilité et de maturité.

Dans les travaux de Roger Comtet nous retrouvons d'autres remarques fort utiles concernant l'héritage de la terminologie grammaticale dans les ouvrages présentés cidessus. Son attention se porte d'abord sur les grammaires de Lavrentij Zizanij et de Meletij Smotrickij jugées de par leur inspiration très proches l'une de l'autre.

La grammaire de Meletij Smotrickij reprend le plan des grammaires latines déjà canonisé depuis Diomède, Priscien et Donat. Elle comprend les parties suivantes : *orthographe* (avec éléments de phonétique), *étymologie* (qui correspond à la morphologie), *syntaxe* (avec des éléments de stylistique) et *prosodie* (versification).

La terminologie grammaticale de Smotrickij, comme nous l'avons déjà souligné, est calquée pour une grande part du latin (comme l'avaient fait Lavrentij Zizanij et Dmitrij l'Interprète) qui lui-même avait été souvent un calque du grec. Initialement destinée au slavon, cette terminologie sera adoptée sans modifications par les grammairiens russes du XVIII^e siècle et elle est toujours en usage dans les grammaires du russe. En voici quelques éléments de synthèse (Comtet, 2002, p. 237) :

Datel'nyj padež pour casus dativus, dvojstvennoe čislo pour numerus dualis, glagol pour verbum, mestoimenie pour pronomen, naklonenie soslagatel'noe pour modus conjuctivus (calque de Meletij Smotrickij), narečie pour adverbium, padež pour casus, predlog pour praepositio, pričastie pour participium, roditel'nyj padež (rodnyj padež chez Zizanij) pour casus genetivus, sklonenie pour declinatio, sojuz pour conjuctio, soveršennoe pour perfectum, sprjaženie pour conjugatio, vinitel'nyj padež pour casus accusativus etc.

Quelques innovations sont présentes dans l'ouvrage de Smotrickij : tvoritel'nyj padež pour l'instrumental, skazatel'nyj padež pour le prépositionnel (dit predložnyj

depuis Lomonosov). On doit aussi à Smotrickij le nom du gérondif, *deepričastie*. Le nominatif est encore pour lui *imenovnyj padež* (calque de *casus nominativus*). D'après Šanskij, le terme actuel de *imenitel'nyj padež* a été refait au début du XVIII^e siècle sur le modèle grec (Šanskij, 1980, p. 53). L'ordre de succession des cas est celui du latin auquel s'ajoute le « cas slave » : l'instrumental.

Roger Comtet souligne que le mélange des systèmes grec et latin que l'on peut observer chez Zizanij ou chez Smotrickij se transforme en une véritable tradition d'imitation pour les linguistes russes. Le phénomène s'étend également aux linguistes serbes, bulgares et même roumains qui auront beaucoup de mal à se débarrasser d'un modèle qui leur offre le confort d'un cadre solide et préétabli mais a l'inconvénient de leur masquer la spécificité de leur langue. Nous verrons même le prêtre croate Juraj Križanić (1617-1693), connu pour sa tentative de créer un espéranto slave qui aurait permis l'intercompréhension entre Slaves catholiques et orthodoxes et leur ralliement à la cause de Rome³⁰, reprocher à Smotrickij d'avoir pris modèle sur le grec et le latin. Cet exemple montre bien que tout projet repose sur des contradictions. Adepte d'une Eglise universelle, Križanić n'en est pas moins un vrai puriste dont la grammaire s'appuie sur le slave primitif par élimination de tout apport étranger (grec, latin ou allemand). Il forge même des calques slaves à partir du latin pour toutes les notions abstraites comme « république », « autocratie », « xénophilie » etc. (Comtet, 2002, p. 237). L'objectif de Smotrickij est de rapprocher le slavon de ses racines grecques et de souligner sa valeur. Dans cet esprit, il affiche sa connaissance du grec (on trouve chez lui cinquante et une citations grecques contre seulement quatre latines) et crée même des vocables gréco-slavons hybrides (ex. cuhtaξic). Pourtant, l'inspiration essentiellement latine de l'ouvrage de cet ancien élève des jésuites ne peut être niée.

Le besoin des langues d'Europe occidentale de s'affirmer face au latin ressemble à celui éprouvé en Russie et dans certaines autres aires de culture et de langue slaves par rapport au slavon d'église. De plus, dans les deux cas il s'agit d'une volonté d'établir une égalité entre langues canoniques et langues populaires. Le latin comme le slavon perdent progressivement du terrain au profit des langues nationales écrites, tout en

³⁰ Conformément au projet du pape de créer une Eglise universelle qui aurait pu contrer les Turcs, le début d'une église uniate liée à Rome et conservant le rituel slavon fut donné en 1596 avec l'union des Eglises catholique et orthodoxe de Pologne (Union de Brest).

enrichissant ces dernières, malgré ce retrait, de leurs orthographe, lexique et grammaire, surtout de leur syntaxe qui assouplit les structures des langues médiévales. Comme indiqué précédemment, la grammatisation des nouvelles langues débute par la rédaction de grammaires en langue canonique : en latin pour les langues d'Europe occidentale (rappelons aussi la grammaire du russe de Ludolf écrite en latin), en slavon pour les langues de l'Est européen.

En Russie, à partir du XVI^e et jusqu'à la fin du XVII^e siècle³¹, excepté quelques travaux de L. Zizanij sur le lexique, le savoir théorique ne dépasse pas le cadre des études du slavon d'église (Amirova, 1975, pp. 187-188). Même plus tard, lorsque le slavon s'étend à des genres littéraires purement laïques, les *slavonismes* dont il remplit les textes de rédaction personnelle continuent à cacher l'image de la langue populaire. La première grammaire russe du bulgare, rédigée dans les années 1830, témoignera de la tentative de son auteur de s'appuyer sur la structure du slavon afin de canaliser la formation de la jeune langue littéraire tout en stimulant le recours à la langue populaire vivante. Ainsi, doit-il espérer faire bénéficier les Bulgares de l'expérience déjà vécue par la société russe.

Cependant, le besoin de s'affranchir du « poids » des traditions dont le latin, le grec et le slavon sont l'emblème s'exprime avec force. On constate même que plusieurs grands écrivains qui ont transformé la langue russe de la seconde moitié du XVIII^e siècle ignorent les langues classiques. Parmi eux Nikolaj Novikov (1744-1818) qui ne connaissait que l'allemand et l'anglais, ou Nikolaj Karamzin (1766-1826) qui avait appris le français, l'allemand, l'anglais et l'italien mais n'avait qu'une connaissance très superficielle du grec et du latin. Tous ces écrivains appartenant à la noblesse s'opposent aux roturiers sortis de l'Académie gréco-slavo-latine au début du siècle comme Trediakovskij et Lomonosov qui avaient acquis une solide culture latine (Comtet, 2002, p. 263).

Malgré ces retours de l'histoire, les traditions grecque et latine laissent à jamais leur empreinte. N'est-ce pas déjà dans la seconde moitié du XIX^e siècle que le latin devient en Russie un moyen de discrimination sociale avec la distinction instituée en 1871 entre enseignement moderne (*real'nye učilišča*) et lycées classiques (*klassičeskie gimnazii*) qui seuls autorisaient l'accès à l'université...

_

³¹ L'imprimerie se développe en Russie dans la deuxième moitié du XVI^e siècle et ouvre la voie à l'expansion d'autres langues.

6. La tendance comparatiste

Nous avons déjà évoqué l'existence de l'idée, très répandue dans les ouvrages d'histoire des théories linguistiques, selon laquelle la connaissance des langues avant le XIX^e siècle serait essentiellement de nature normative (grammaires scolaires) ou de nature spéculative (grammaire médiévale, grammaire générale des XVIIe et XVIIIe siècles). Par conséquent, il n'y avait pas lieu de parler d'une véritable science. Il est vrai que le début du XIXe siècle marque un tournant dans la manière d'envisager les connaissances sur les langues : on dispose déjà d'une quantité considérable de données variées qu'il convient de structurer et d'exploiter de manière rigoureuse. Cela se traduit également par la création d'une nouvelle terminologie destinée à nommer les nouvelles formes de pratiques scientifiques. Le mot linguistique est introduit dans son sens moderne en 1808 par Johann Severin Vater pour désigner une discipline qui recherche « les propriétés des différentes langues, en donne une classification et, à partir de là, tire des conclusions sur leur généalogie et leur parenté » (cité d'après Auroux, 2000, p. 11). Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que ce mot élargira sa signification à toute approche scientifique du langage. Apparaît également le terme de grammaire comparée, utilisé pour désigner l'approche historique des langues par opposition à la grammaire au sens usuel du terme et à sa théorisation. On attribue généralement la parenté de ce terme à Friedrich Schlegel qui, dans son ouvrage Über die Sprache und Weisheit der Indier, publié en 1808, parle de l'utilité d'un « dictionnaire comparatif » ou « des principes sur lesquels il faudrait fonder une sorte de grammaire comparative » (cité d'après Mounin, 1967, p. 163). La Russie a aussi son fondateur de la linguistique comparée – A.X. Vostokov (1781-1864) dont les premiers travaux prouvent qu'il connaissait bien l'œuvre des comparatistes allemands. Comme le souligne Georges Mounin, la méthode comparative qui existait probablement bien avant 1816 dans la pensée religieuse, marquera la linguistique pour un siècle et connaîtra un triomphe dans d'autres domaines comme l'anatomie, la biologie, la paléontologie comparée (Mounin, 1967, p. 162). La première grammaire russe du bulgare ne laisse pas apparaître des traces d'une application suivie de la méthode comparative. Les remarques de Venelin concernant les langues autres que le bulgare sont avant tout le fruit de sa propre intuition. Cela s'explique par son état d'autodidacte et, bien sûr, par le flou qui règne sur le sujet au début du XIX^e siècle. En revanche, le premier dictionnaire russe du bulgare, créé dans la seconde moitié du siècle, bénéficie des connaissances solides de Djuvernua en matière de linguistique comparée.

Le comparatisme demeure très lié à l'état d'esprit dit « romantique ». Selon Peter Schmitter, au lieu de réduire le romantisme à une période (celle des années 1790–1850), nous devrions le considérer dans un sens plus large, comme un état d'esprit répandu en Europe à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècles, ce qui fait ressortir sa complexité et sa variabilité. Dans l'article de P. Schmitter, le romantisme est défini comme un mouvement rénovateur, présent dans tous les domaines intellectuels, qui s'oppose à ce que l'homme soit réduit à un être purement rationnel et immuable, ne suivant que les lois générales de la logique. Au contraire, l'homme doit être vu comme un être en évolution, intégré dans un contexte historique et réunissant en lui les différents aspects de l'individu, du peuple et de l'espèce (Schmitter, 2000, p. 64).

Une telle attitude antirationaliste a pour conséquence de mettre en valeur les sentiments et d'accentuer l'individuel et le subjectif. Ce sera l'une des particularités des travaux historiques et grammaticaux du début du XIX^e siècle. Nous en retrouverons aussi les traces dans les premiers écrits sur le bulgare, qu'il s'agisse du choix des contenus ou du style épistolaire, empreint d'emphase et d'émotion, dans lequel ils sont développés.

La méthode comparative ainsi que les idées du romantisme trouvent une expansion particulière en Allemagne. Ce fort développement du comparatisme dans les universités allemandes a des raisons idéologiques mais aussi institutionnelles. Avec le comparatisme, l'érudition et l'intérêt pour les phénomènes linguistiques ne sont plus un support suffisant. La nouvelle science est lourde, très codifiée et demande quantité de personnel capable de s'y consacrer. La Prusse, où les étudiants sont systématiquement formés à la recherche et produisent des thèses qui sont le fruit d'un véritable travail collectif, satisfait à cette exigence, alors que les autres pays connaissent un retard considérable. La Russie a recours à un transfert de savoirs venus des pays de langue allemande : nombre de futurs linguistes russes sont formés dans les universités allemandes pour imprégner ensuite de leurs connaissances les sciences du langage en Russie et prolonger en quelque sorte l'hégémonie allemande dans ce domaine.

S. Auroux place bien le comparatisme au cœur des mouvements de connaissances du XIX^e siècle mais il en relativise l'importance. La philologie classique, qui a ses sources dans le préromantisme, poursuit son développement parallèlement au comparatisme. L'orientation historique du comparatisme a été très tôt contestée par la philologie des langues modernes alors que l'idée d'une autonomie des phénomènes de langue n'a jamais été acceptée par les linguistes travaillant sur des sujets d'anthropologie. De plus, de nombreux phénomènes observables en sémantique ou en géographie linguistique ne sont pas susceptibles d'être décrits dans le cadre comparatiste (Auroux, 2000, p. 21).

L'émergence et le développement de la méthode comparative sont liés à la « découverte » du sanskrit que l'on fait remonter à une déclaration de William Jones³² datée de 1786 et publiée dans les *Asiatic Researches*³³. Aidé par sa connaissance des langues orientales, Jones remarque que les affinités entre le grec, le latin et le sanskrit sont telles que ces langues pourraient venir d'une source commune qui n'existe peut-être plus et qui pourrait être également celle du gotique et du celtique. Mais c'est l'Allemand Friedrich von Schlegel³⁴, frère du linguiste August Wilhelm von Schlegel, qui fait du sanskrit un objet d'étude privilégié. Dans son ouvrage *Über die Sprache und Weisheit der Indier*, publié en 1808, il invite à la création d'une grammaire comparée qui offrirait des informations nouvelles sur la généalogie du langage (Auroux, 2000, p. 10; Mounin, 1967, p. 160). C'est ainsi que toute l'Europe savante se met à l'étude du sanskrit.

Cependant, on ne peut parler vraiment d'une « découverte ». Les affinités du sanskrit avec le grec étaient déjà connues depuis le XVI^e siècle³⁵ (Auroux, 2000, p. 10).

³² William Jones (1746-1794) orientaliste et juriste britannique, fut envoyé avec d'autres fonctionnaires aux Indes par le gouvernement britannique afin d'y développer l'étude des langues locales pour faciliter l'administration coloniale.

³³ Le contenu de la déclaration de W. Jones est cité d'après *Asiatic Researches*, t.1, p. 422, in Mounin, 1967, pp. 160-161.

³⁴ Il fut le premier Européen à apprendre le sanskrit non pas aux Indes mais à Paris, lors de son séjour en 1803 auprès d'Antoine-Léonard de Chézy (comme plus tard Bopp). Le blocus continental interdisait d'aller étudier en Angleterre où Colebrooke, Wilson et Carey étaient en train de fonder la philologie sanskrite (Comtet, 1999, p. 124).

Les créateurs allemands de la grammaire comparée viendront tous étudier le sanskrit à Paris, parce que l'orientaliste Sylvestre de Sacy y anime depuis 1796 aux Langues orientales, et 1806 au Collège de France, un véritable centre de recherches (Mounin, 1967, p. 161).

³⁵ Sassetti (établi à Goa en 1583) remarque que le sanskrit possède des mots grecs et fait également des rapprochements avec l'italien. Mais ses lettres ne seront redécouvertes qu'en 1855 (Mounin, 1967, p. 160). Kircher, jésuite et orientaliste allemand, aborde la question en 1643 dans sa *Lingua Aegyptiaca restituta*. (Auroux, Hordé, 1992, p. 557)

Et, bien avant la déclaration de Jones, un académicien allemand de Saint-Pétersbourg, orientaliste formé à Königsberg, Gottlieb Siegfrid Bayer (1694-1738), avait déjà publié dans les années 1730, dans le bulletin de l'Académie impériale, des éléments de description incluant des langues néo-indiennes. Ce fait passa pratiquement inaperçu. À la même époque, un autre Allemand établi à Saint-Pétersbourg, Daniel Gottlieb Messerschmidt (1685-1735), rédige une description de l'alphabet sanskrit, la devanagari, à partir de matériaux linguistiques compilés lors de son expédition scientifique en Sibérie (1720-1727). Triste vérité, ces matériaux demeurent longtemps à l'état de manuscrits tout en étant largement utilisés par les chercheurs. (Comtet, 1999, p. 116-117 ; Bulič, 1904, p. 499). Ce désintérêt n'est pas une spécialité russe : dès 1763, le père Cœurdoux avait mis en évidence les similitudes entre sanskrit, allemand et « esclavon » mais ses remarques, lues par Anquetil Duperron en 1768 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, étaient passées inaperçues (Comtet, 1999, p.117-118). Dans un travail comme le nôtre, consacré à la découverte d'une langue, cela incite à rester vigilant et prudent. Tous ces exemples montrent qu'une découverte ne devient « visible » que si elle est dans « l'air du temps » et que, par ailleurs, derrière chaque « découvreur » officiel il existe des pionniers restés dans l'ombre auxquels il convient de rendre hommage.

Une fois le mouvement amorcé, la Russie participe à l'engouement général pour le sanskrit. Citons d'abord la figure emblématique de Gerasim Stepanovič Lebedev (1749-1817), le premier sanskritiste authentiquement russe. Il édite en 1801 à Londres une grammaire³⁶ des langues indiennes modernes basée sur le sanskrit et suffisamment connue pour que Johann Christoph Adelung l'utilise en 1806 dans le *Mithridates*³⁷. En 1805 Lebedev édite encore une sorte de somme encyclopédique sur les Indes, *Exposé impartial des systèmes des brahmanes, de leurs rites sacrés et des coutumes du peuple aux Indes orientales* [Bespristrastnoe soderžanie sistem Vostočnoj Indii bramgenov, svjaščennyx obrjadov ix i narodnyx obyčaev] (Comtet, 1999, pp. 119-120).

Les travaux de Lebedev sont suivis de plusieurs autres : un ouvrage anonyme intitulé *De la ressemblance entre le sanskrit et le russe* [O sxodstve sanskritskogo

-

³⁶ Herasim Lebedeff: A grammar of the pure and mixed dialects, spoken in all the eastern countries. Methodically arranged in Calcutta, according to the Brahmenian System of the Shamscrit language. [...], London, 1801.

³⁷ Le *Mithridates* (Berlin, 1806-1817, édition post mortem pour Adelung), élaboré par J. C. Adelung et son continuateur J. S. Vater, présente le *Pater Noster* en près de cinq cents langues différentes. L'idée n'est pas nouvelle, si l'on se rappelle la *Cosmographie* (1575) de A. Thevet citée précédemment.

jazyka s russkim] voit le jour en 1811 à Saint-Pétersbourg; entre 1855 et 1875, l'Académie des sciences de Russie publie en plusieurs volumes un *Dictionnaire du sanskrit* [Sanskritskij slovar'] ... Ce dictionnaire, publié en allemand, est l'œuvre du linguiste d'origine germano-balte Otto Böhtlingk (1815-1904)³⁸ qui travaille en collaboration avec Walter Rudolf von Roth (1821-1895) de l'Université de Tübingen. Une version en sept volumes paraît à partir de 1855, suivie d'une version abrégée à compter de 1879. Elles servent encore de nos jours de référence chez les indianistes qui les désignent couramment comme « dictionnaires de Saint-Pétersbourg » (Comtet, 1997, p. 54).

Un regard attentif sur les recherches russes dans le domaine du sanskrit, nous a permis de relever quelques points sensibles de la «politique» linguistique du pays. Revenons aux travaux de Lebedev dans lesquels, à côté de points de vue partagés avec Jones (la langue sanskrite présente des similitudes sensibles dans ses règles avec non seulement beaucoup de langues asiatiques mais aussi des langues d'Europe³⁹), on retrouve des préoccupations spécifiquement russes : la quête des origines de la Russie, l'affirmation de la haute antiquité des Russes et le refus des thèses normanistes selon lesquelles l'Etat russe aurait été fondé par les Varègues ou Normands (voir infra). Cette quête des origines de la Russie rattache Lebedev aux grands esprits russes du XVIIIe siècle. On retrouve chez lui des renvois à Lomonosov avec mise en avant de la filiation Russes - « Sarmates » - anciens Indiens porteurs du sanskrit. Dans la préface de sa grammaire londonienne, Lebedev manifeste son culte de la nature et l'idée, d'inspiration rousseauïste, de la perfection originelle des peuples exotiques est sousjacente. Suivant la même logique, l'auteur soutient ensuite que c'est l'alphabet russe qui est le plus proche du sanskrit. Le sanskrit offrait deux avantages : il était à la fois la langue la plus antique⁴⁰ et la langue d'un pays où la nature avait encore tous ses droits. Démontrer le rapport privilégié du russe avec le sanskrit signifiait affirmer sa supériorité sur les autres langues et la prééminence de la nation russe.

-

³⁸ Après des études à Dorpat (Tartu) et à Saint-Pétersbourg, Böhtlingk alla se perfectionner en sanscrit à Berlin et à Bonn. Il se signala en traduisant en 1842, en allemand (langue de toutes ses publications), la célèbre grammaire sanscrite de Panini. Son étude du yakoute parue en 1851 ouvre les études comparatistes russes à l'orientalisme au sens large : pour la première fois la méthode comparatiste est appliquée à une langue du groupe turk.

³⁹ Cité d'après Bulič, 1904, p. 623.

⁴⁰ Il faut attendre le déchiffrement du hittite au XX^e siècle pour que l'on cesse de considérer que le *Rig-Veda* est le plus ancien texte indo-européen connu, comme le soutenait Friedrich Schlegel.

Une telle démarche pouvait être fructueuse pour toute autre nation européenne car à cette époque, déjà romantique, la langue s'identifiait à la nation. Ainsi, il y eut plusieurs tentatives dans les autres pays européens pour établir un lien privilégié entre les langues slaves et le sanskrit qui, parfois, aboutissent à rattacher le germanique au persan, le slave au sanskrit (Comtet, 1999, p. 125). Parmi les chercheurs slaves, citons le Polonais Walenty Majewski (1764-1835), les Tchèques Pavel Šafařík (1795-1861), Josef Dobrovský (1753-1829), Antonin Jungmann, le Croate Antun Mihanović, le Slovaque Ján Kollár. Mais, en ce qui concerne la volonté de se hisser au-dessus de tous, les savants allemands furent de loin les premiers.

Roger Comtet voit dans la recherche obstinée de similitudes entre le russe et le sanskrit une volonté de la Russie de renverser la hiérarchie culturelle admise jusque-là en échappant au joug de la tradition gréco-latine (Comtet, 1999, p. 120). Notre regard étant plutôt orienté vers la relation russe-bulgare, nous sommes arrivée à une autre interprétation. Selon elle, une forte ressemblance avec le sanskrit ne serait pour les Russes qu'une preuve supplémentaire de l'ancienneté et de la pureté de leur langue, la première restant toujours la parenté avec l'ancienne langue slave (ce qui implique des études du bulgare et une réactualisation de la tradition byzantine). En effet, selon la logique humaine, plus il existe de preuves, plus un fait paraît incontestable. Le parallèle se manifeste assez clairement : l'idée de voir dans le sanskrit une protolangue suscite dans les milieux scientifiques russes un phénomène symétrique, une activation de la réflexion sur la parenté entre le slavon et les autres langues slaves. Or, c'est l'un des éléments déclencheurs qui mettent, entre autres, le bulgare sur le devant de la scène. Le fait d'aboutir à diverses interprétations des « actions » russes en linguistique repose sur un paradoxe constant dans l'histoire russe qui consiste à s'inspirer de la pensée occidentale pour exprimer et revendiquer une spécificité opposée à celle de l'Occident. Roger Comtet en donne une formulation très juste :

« ... La Russie est un pays où toutes les influences peuvent jouer dans une parfaite achronie, ce qui peut expliquer en partie le sentiment d'étrangeté que nous éprouvons à considérer sa culture » (Comtet, 1997, p. 65).

Si le développement des études du sanskrit en Russie contribue à réveiller progressivement un intérêt pour le bulgare, langue qui relie également le russe à ses origines, on ne peut affirmer que cet événement eut un rôle déclencheur. Le point de départ était déjà donné avec la mise en avant de la relation slavon/langues slaves dans plusieurs écrits de M.V. Lomonosov comme *Grammaire russienne* (1755), *Préface sur l'utilité des livres liturgiques dans la langue russienne* [Predislovie o pol'ze knig cerkovnyx v rossijskom jazyke] (1757) ou encore dans des travaux sur l'histoire et la philosophie.

Après observation, Lomonosov parvient à la conclusion que les langues slaves nées de la désagrégation progressive de la langue slave commune (*slavenskij jazyk*) sont le russe, le polonais, le bulgare, le serbe, le tchèque, le slovaque et le « wende »⁴¹ (Lomonosov, 1952, p. 609). Ces langues pourraient être réparties en deux groupes : groupe du Sud-Est (russe, bulgare et serbe) et groupe du Nord-Ouest (polonais et tchèque). La linguistique d'aujourd'hui appuie son positionnement en parlant de langues « léchitiques » pour ce dernier ensemble. Il est particulièrement intéressant pour nous de souligner que Lomonosov distingue différents niveaux de similitude entre les langues slaves. Il affirme par exemple, en partant d'une comparaison des numéraux, que le russe est beaucoup plus proche du bulgare que du polonais (Amirova, 1975, pp. 261-262). Plus tard, Venelin déclarera que le bulgare est plus proche de l'ukrainien que du russe, une précision qui pour lui n'est pas en désaccord avec l'hypothèse de Lomonosov. Nous reviendrons par la suite sur cette question, l'objectif étant ici simplement de présenter le contexte d'une polémique sur le bulgare, engagée avant la découverte proprement dite de cette langue.

7. Hypothèses linguistiques du début du XIX^e siècle et la place du bulgare

Si le comparatiste a besoin de l'explication historique, c'est pour découvrir d'où vient chaque entité linguistique qu'il envisage comme le produit d'un développement soumis à des lois historiques. La méthode comparative reste donc historique par son souci de retrouver non pas l'origine du monde, comme aux siècles précédents, mais l'état immédiatement antérieur à celui des langues connues sous leur forme la plus

-

⁴¹ Lomonosov appelle ainsi le serbe de Lusace ou le sorabe.

ancienne. Cet état, postulé à partir de matériaux strictement historiques (des états de langue bien attestés : sanskrit védique, grec homérique, iranien de l'Avesta, latin archaïque, gotique, slavon, etc.), correspondra désormais à une langue hypothétique appelée indo-européen commun. Dans les nombreuses classifications qui voient le jour au début du XIX^e siècle, elle sera le point d'attache par rapport auquel les autres langues seront situées et jugées. Il est prévisible qu'une telle démarche, basée sur la parenté des langues, privilégiera l'étude de certaines langues. Celles dont on ne connaît pas de proches parentés (par exemple, l'étrusque) resteront par définition inaccessibles à la grammaire comparée, quelle que soit l'importance de l'accumulation de données empiriques les concernant. Seules les langues pour lesquelles on dispose d'un maximum de données anciennes accessibles (langues classiques, langues romanes) seront le véritable objet de la méthode comparative.

Les langues slaves occupent un juste milieu : pour ce qui est des connaissances, il existe des études sur le slavon par lequel elles se rattachent à la famille indoeuropéenne mais il manque encore la motivation idéologique d'une étude. Celle-ci viendra des Slaves eux-mêmes, soucieux d'affirmer leur identité. Le cas du bulgare représente une difficulté supplémentaire : la vérité sur ses origines est obscurcie par des hypothèses divergentes qui le classent tantôt parmi les langues slaves de la famille balto-slave, tantôt dans la famille altaïque, l'assimilant à une langue turque ou mongole.

Nous citerons ci-dessous quelques classifications des langues connues dans les milieux scientifiques du début du XIX^e siècle et dont certains éléments auraient pu, d'après nous, fournir une base de réflexion et orienter le travail des linguistes russes vers la langue bulgare. Il ne s'agit pas de citer ici tous les chercheurs ayant établi des classifications ni de présenter celles-ci de manière exhaustive. Notre objectif n'est pas de faire une encyclopédie des idées linguistiques mais de relier ce qui a pu être dit et écrit sur le bulgare en Russie à un contexte scientifique et historique qui dépasse largement les frontières d'un pays.

L'intérêt des savants russes pour les langues parlées sur le territoire de la Russie ou pour les langues de leurs voisins slaves doit beaucoup à Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716). Dans une lettre du 26 octobre 1713 adressée à Pierre I^{er}, il propose de décrire les langues de Russie encore non étudiées et d'écrire des dictionnaires. Il incite également à se pencher sur la question de savoir quelle est la langue slave qui présente

le plus de similitudes avec le vieux slave ; or, plus tard, il s'avérera que le bulgare peut être cette langue.

Le projet d'un lexique comparatif portant sur les principales langues connues et les différents parlers de l'Empire russe se concrétise à la fin du XVIII^e siècle à l'initiative de Catherine II. Cette tâche est confiée à l'académicien allemand Peter Simon Pallas (1741-1811), naturaliste doté d'un savoir encyclopédique, qui élabore un lexique à la suite des ses expéditions pluridisciplinaires (zoologie, ethnographie, botaniques et autres). L'ouvrage connaît deux éditions : latine en 1786-1787 et russe en 1787-1789⁴² (Comtet, 1997, p. 52; Comtet, 1999, p. 118). La liste fondamentale établie par Pallas et traduite dans toutes les langues répertoriées contient 275 mots (285 mots selon Markov et Djakov, 1988, p. 32). Comme nous le verrons dans la suite de notre travail, une trentaine d'années plus tard cette même liste a servi de modèle à Keppen, lors de la constitution de son lexique de mots bulgares. On y retrouve pour la première fois les langues slaves disposées selon l'ordre suivant : russe, slavon, slovaque, croate, tchèque, serbe, wende, sorabe, polabe, kachoube, polonais, ukrainien, langue des marchands de Souzdal. L'ordre de présentation et le choix des langues témoignent de l'état de développement de la slavistique russe de l'époque. Néanmoins, la présentation du slovaque et de l'ukrainien comme des langues autonomes, conformément à la démarche de Lomonosov, constitue une avancée importante.

L'absence du bulgare dans l'ouvrage encyclopédique de Pallas, où tant de langues exotiques se côtoient, confirme de nouveau qu'une langue doit son existence « reconnue » à l'action conjointe de plusieurs facteurs. Nous l'avons déjà observé dans le cas du sanskrit : des travaux existaient bien avant la date officiellement admise de sa découverte mais ils passaient inaperçus parce que « le moment n'était pas encore venu », parce qu'ils n'étaient pas dans « l'air du temps ». Nous pourrions dès à présent citer quelques uns de ces facteurs :

1. Un positionnement politique et culturel favorable du pays des auteurs des premiers écrits sur une langue donnée et/ou du pays de la langue en question.

.

⁴² Linguarum totius orbis vocabularia comparativa. Sectio linguas Eur. Et Asiae complexa: publié en deux volumes à Saint-Pétersbourg. Cette édition recense deux cents langues d'Europe et d'Asie auxquelles s'ajoutent ensuite trente idiomes d'Afrique et vingt-trois des Amériques. Sravnitel'nye slovari vsex jazykov i narečij, sobrannye desniceju Vsevysočajšej osoby. Otdelenie pervoe, soderžaščee v sebe evropejskie i azeatskie jazyki, 1-2: version à appareil critique russe publiée à Saint-Pétersbourg.

Nous accordons à ce facteur la première place car, comme l'expérience le confirme, aucun projet ne s'épanouit pleinement sans le soutien du niveau étatique qui encourage la diffusion des savoirs et leur reconnaissance par les instances scientifiques.

2. Une généralisation de l'intérêt pour la langue en question qui dépasse les frontières d'un seul pays et qui est fonction des échanges entre pays, de l'état des connaissances, de la situation internationale, etc.

L'importance de ce facteur fut confirmée au cours de l'avancement de notre recherche. Nous avons mis en évidence que la tâche officielle de rédiger une grammaire du bulgare, confiée à Venelin par l'Académie des sciences, était en grande partie motivée par l'élan que prenaient les études du bulgare chez les Slaves voisins. La Russie souhaitait ainsi « reprendre » la situation linguistique et politique en main.

Nous souhaiterions ajouter aux deux facteurs précédents un troisième qui, aussi énigmatique qu'il puisse paraître, joue un rôle non négligeable :

3. Un état de maturation du projet linguistique suffisant.

Ce facteur touche plus au domaine de la dialectique et il est difficile d'isoler toutes ses composantes. On peut y supposer l'arrivée d'une étape clé dans l'histoire de la langue, une maturation de la conscience collective du peuple porteur de cette langue ou de l'humanité en général, un besoin de structuration et de clarté pour passer à une étape nouvelle de développement. Selon nous, la présence de ce facteur tient un rôle important dans la découverte et l'affirmation des langues.

Si les deux premiers facteurs sont présents au moment de la découverte du bulgare, le troisième se manifeste très timidement. L'observation même de la langue, condition *sine qua non* de sa description, est quasi-impossible dans un Empire ottoman fermé à l'extérieur. Soulignons ce fait presque anecdotique : contrairement au bulgare, le sanskrit est bien présent dans l'ouvrage de Pallas, non seulement grâce au mouvement général d'intérêt dont il bénéficie mais aussi parce que son observation au sein de l'importante colonie de marchands indiens, installée encore du temps de Pierre

le Grand à Astrakhan, est presque plus aisée! Néanmoins, la découverte du bulgare a bien lieu malgré l'absence du troisième facteur cité, auquel se substitue l'énorme implication personnelle de Venelin dans son projet de grammaire.

7.1. La typologie d'August Schlegel

La révolution comparatiste conduit à placer l'indo-européen en position de domination qualitative sur les autres familles linguistiques du monde. Les Germains, privés de la prestigieuse filiation gréco-latine, voyaient dans le sanskrit un illustrissime ancêtre qui remettait en cause le binôme grec-latin dominant. Les savants allemands n'avaient de cesse d'affirmer que l'allemand était demeuré le plus proche du sanskrit, donc le plus pur. Cette démarche s'inscrivait parfaitement dans une époque où la thèse organiciste de l'irrémédiable déclin des langues était reconnue par tous.

En 1818, August Wilhelm von Schlegel propose dans ses *Observations sur la langue et la littérature provençales*, une nouvelle typologie qui est en réalité une reprise de celle déjà établie par son frère, Friedrich Schlegel, dans *Über die Sprache und Weisheit der Indier* (Auroux, 2000, p. 18; Mounin, 1967, pp. 164-165). Cette typologie distingue deux classes principales : les langues flexionnelles (indo-européennes) et les langues non flexionnelles : langues sans aucune structure grammaticale (isolantes) ou langues qui emploient des affixes (agglutinantes). A. Schlegel exclut les langues sémitiques des langues flexionnelles parce que, selon lui, la structure flexionnelle à partir des racines n'est pas ancienne dans ces langues et parce qu'elle y est, comme il le prétend, empruntée. Les langues flexionnelles sont considérées comme les plus parfaites et appelées « langues nobles ».

La vision est très européocentrique et, comme nous l'avons souligné, surtout germanocentrique, puisque l'allemand est vu comme le plus proche du sanskrit, la plus ancienne des langues indo-européennes, d'après Schlegel. Le philologue Johann von Klaproth ira jusqu'à imposer, en 1823, le terme d'indo-germanique (*Indo-germanisch*) pour les langues indo-européennes, terme qui privilégie l'allemand et qui a perduré jusqu'à aujourd'hui dans les pays germaniques (Comtet, 1999, p. 124). Difficile, dans

ce climat de surenchère, de ne pas céder aux démons du nationalisme pour qui veut occuper une place honorable dans la famille indo-européenne! Les Russes, déjà rompus à cet exercice, se lancent dans une riposte-polémique (voir infra) et n'hésitent pas, lorsque cela peut les valoriser, à « russifier » les auteurs allemands. Ainsi, Friedrich Adelung (1768-1843), auteur de travaux consacrés à la ressemblance du sanskrit avec le russe, devient dans la *Petite encyclopédie littéraire* [Kratkaja literaturnaja ènciklopedija, 1962, vol.1, p. 84] un Russe authentique doté d'un prénom et d'un patronyme : Fëdor Pavlovič. Mais là non plus, la démarche n'a rien d'original ...

A. Schlegel considère les langues non flexionnelles comme très imparfaites au regard des autres, malgré des contre-exemples, comme celui du chinois, langue isolante et pourtant langue d'une antique civilisation (voir Mounin, 1967, p. 165). Parmi les « imperfections » citées, à côté du manque de genre, de nombre, quelquefois du verbe être, nous en avons remarqué certaines qui « démasquent » le bulgare, comme la perte des cas ou le manque d'infinitif. Cette manière d'envisager les langues nourrira plus tard la mythologie nationale-socialiste sur les Aryens primitifs ainsi que les courants nationalistes, humainement néfastes en leurs conséquences, qui ont marqué l'histoire. Pourtant, dès 1862, l'anthropologue Broca⁴³ prouvait l'absence de toute liaison entre les caractères raciaux et les structures linguistiques puisque la capacité d'apprendre une langue n'est pas liée à la race.

Pris dans l'engrenage d'une hiérarchie entre langues « parfaites » et « imparfaites », les linguistes et historiens slaves seront soucieux de prouver à tout prix l'appartenance indo-européenne de leurs peuples en les rattachant à des ancêtres « nobles » et de mettre en avant, dans la description de leurs langues, les éléments communs aux langues «parfaites» en évitant de relever ou en rejetant en bloc tout élément « impur ». Et, parfois, une « pirouette » intellectuelle peut se révéler utile, comme le fait Schlegel lui-même, lorsqu'il explique la présence de racines turques en allemand ou de racines allemandes en japonais et en mandchou par l'extraordinaire étendue des migrations aryennes. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces questions lorsque nous aborderons le problème de la perte des cas et des turcismes dans la langue bulgare, ces deux particularités étant souvent attribuées à l'influence du turc (langue agglutinante) sur cette dernière.

⁴³ Paul Broca (1824-1880), chirurgien et anthropologue français, est surtout connu pour ses recherches sur la localisation des centres cérébraux de la parole et sur l'aphasie consécutive à leurs lésions (aphasie de Broca).

7.2. La vision de la langue de Franz Bopp

Nous avons trouvé des éléments de réflexion intéressants dans la vision de la langue de Franz Bopp (1791-1867), considéré communément comme le fondateur de la linguistique (Mounin, 1967, p. 163) ou, plus précisément, de la méthode comparative (Amirova, 1975, p. 267). Comme les frères Schlegel, Bopp évolue dans un climat de curiosité accrue pour les philosophies de l'Orient, mêlée d'une volonté de valoriser les recherches historiques sur le passé germanique afin de promouvoir les valeurs nationales et de s'opposer au classicisme français. Dans son mémoire intitulé Über das Conjugationssystem der Sanskrit-Sprache in Vergleichung mit jenem der Griechischen, Lateinischen, Persischen und Germanischen Sprachen et édité en 1816 à Francfort, il aborde le problème des flexions verbales, puis y ajoute, pour l'édition anglaise, des considérations sur le système des déclinaisons. Contrairement à Schlegel et Grimm, Bopp ne confond pas, sous le nom de flexion, les alternances vocaliques à l'intérieur des racines et les affixes ajoutés aux racines : seuls ces derniers représentent pour lui des flexions. Il est important de relever que Bopp utilise en tant que base de comparaison la structure grammaticale des langues. La similitude des flexions est une preuve tangible de parenté car elles sont rarement empruntées d'une langue à l'autre. Nous verrons plus loin avec quelle énergie Venelin s'attache à rendre « similaires » les systèmes de déclinaison russe et bulgare, en y voyant sans doute le ciment d'une unité certaine.

Bopp relativise le rôle du sanskrit en renonçant à voir en lui la langue mère originelle. En 1820, dans les *Annales de la littérature orientale* il écrit :

« Je ne crois pas qu'il faille considérer comme issus du sanskrit le grec, le latin et les autres langues de l'Europe [...]. Je suis plutôt porté à regarder tous ces idiomes sans exception comme les modifications graduelles d'une seule et même langue primitive » (cité in Mounin, 1967, p. 176).

Cependant, dans la mesure où il représente la plus ancienne forme attestée de l'une des branches de la famille indo-européenne, le sanskrit est utilisé par Bopp comme point de départ de ses recherches sur l'évolution des flexions. Il procède de la même manière lorsqu'il choisit des échantillons de langues dans les autres branches. Ainsi, les langues germaniques seront représentées par le gotique et les langues slaves par le vieux slave.

L'attention de Bopp est particulièrement attirée par le vieux slave et le lituanien car il trouve dans ces langues des formes archaïques témoignant d'une relation étroite avec le sanskrit et le zend (la langue de l'*Avesta*, représentant probablement un dialecte iranien de l'Est). Il faudrait rappeler que Bopp n'ajoute le vieux slave aux langues indoeuropéennes qu'à partir de 1835. Sa *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Litthauischen, Gothischen und Deutschen*, publiée de 1833 à 1852 à Berlin, n'en faisait pas encore mention. Le vieux slave ainsi que l'arménien n'ont été ajoutés qu'ultérieurement, dans la deuxième édition de la grammaire, de 1857 à 1861. Face à une telle « omission », pour le moins surprenante de la part d'un grand linguiste, les Russes pouvaient avoir le sentiment d'être les éternels oubliés dans les filiations prestigieuses. Le premier à revendiquer la place du slave dans la science nouvelle fut Aleksandr Xristoforovič Vostokov⁴⁴, le fondateur de la slavistique russe qui, fait piquant, de par ses origines était un Germano-Balte.

A la même époque en Russie, la question de la place du vieux slave par rapport aux autres langues slaves est à l'ordre du jour. S'agit-il d'une langue mère de toutes les langues slaves ou bien d'une langue qui proviendrait, comme les autres langues slaves, d'une source slave commune, tout en restant la plus proche de cette source ? Nous verrons que cette polémique conduit à s'interroger sur la présence d'éléments vieux-slaves dans les langues slaves vivantes et, dès que la filiation entre vieux slave et vieux bulgare sera identifiée par Vostokov, à se consacrer à la description du bulgare moderne. Il est curieux de constater, nous avons déjà abordé la question, un effet de symétrie qui fait que le sanskrit et le vieux slave se retrouvent dotés de rôles équivalents au sein d'une polémique semblable. C'est à croire que, outre la circulation directe de connaissances qui pourrait faire réagir les chercheurs russes à l'intérêt européen pour le

-

⁴⁴ Né sur l'île estonienne de Saarema, A.X. Vostokov apprit l'allemand à quatre ans. Il fait des études à Revel (actuelle Tallinn), devient Docteur en philosophie de l'Université de Tübingen en 1825, correspondant de l'Académie des sciences de Prusse à partir de 1826, docteur de l'Université de Prague (germanophone) en 1841.

vieux slave, il existe aussi un phénomène de mimétisme intellectuel (et idéologique ?) où le souhait de l'Europe et de la Russie de se doter d'origines communes est contrebalancé par la volonté de chacune de s'afficher détentrice de son propre passé linguistique.

7.3. L'approche de Rasmus Kristian Rask

L'approche des langues de Rasmus Kristian Rask (1787-1832) offre, à notre avis, beaucoup de points communs avec celle que nous avons observée dans les descriptions d'auteurs russes du bulgare. Le principal travail de Rask, *Investigation sur* l'origine du vieux norrois ou islandais [Undersögelse om det gamle Nordiske eller islandske Sprogs], écrit en 1814, ne sera publié qu'en 1818, deux ans après le Conjugations system de Bopp qui fonde la grammaire comparée pour le public européen savant. Malgré le fait que des linguistes de renom, parmi lesquels Bopp et Grimm, s'inspirent beaucoup de ses idées, le travail de Rask n'est reconnu que tardivement. Les historiens de la linguistique évoquent la faible diffusion de la langue de Rask, le danois (les œuvres de Vostokov en langue russe connaissent le même sort à l'étranger), et sa mauvaise traduction en allemand. Mais il s'agit surtout d'un faux positionnement qui veut que les linguistes jugent Rask à la seule lumière de la linguistique historique de leur époque. Le cas n'est pas isolé. En décalage par rapport aux attentes de l'Académie des sciences russe et sans véritable réseau scientifique de soutien, Venelin subira la même disgrâce une vingtaine d'années plus tard. Sans parler du cas du linguiste allemand Johann Kaspar Zeuss (1806-1856), simple professeur de collège, mais le premier cependant à expliquer toute la morphologie celtique dans sa Grammatica celtica (1853), qui, sans que l'on puisse lui reprocher d'écrire dans une langue peu connue, a du mal à se faire entendre et ne retient pas l'attention des universitaires.

L'importance de l'ouvrage de Rask cité ci-dessus réside avant tout dans la formulation d'un système de critères destinés à aider le chercheur dans sa quête de parenté entre les langues. Nous rappelons ici que, lorsqu'au début du XIX^e siècle un intérêt pour le bulgare fait son apparition, les linguistes russes n'ont pas encore une idée

claire des liens que le bulgare présente avec les langues slaves, le grec ou le turc. Le besoin de disposer d'un mécanisme d'évaluation est donc manifeste. Sans référence explicite au système de Rask, il est difficile d'affirmer que les linguistes russes s'en sont inspirés. Pourtant, dans les jugements émis en l'occurrence par Venelin, les trois critères de parenté de Rask (énumérés ci-dessous) sont pris en compte. Ajoutons à cela que, au cours de son voyage qui le mène en Orient jusqu'aux Indes (1816-1823), Rask s'arrête plus d'un an à Stockholm et à Saint-Pétersbourg, chargé d'une riche bibliothèque (Mounin, 1967, p. 165).

Rask pose avec force que la comparaison des langues doit être fondée sur des critères grammaticaux, car, d'après lui la correspondance entre les mots n'est pas une preuve sûre. Voici comment il présente son idée :

«[...] A travers les échanges entre peuples, un nombre incroyable de mots peut passer d'une langue à l'autre, quelques différentes qu'elles puissent être toutes deux par l'origine et par le type [...]. La correspondance grammaticale est une indication beaucoup plus certaine de parenté ou d'identité originelle, parce qu'une langue qui est mêlée avec une autre n'emprunte que rarement ou jamais les changements morphologiques ou inflexions de cette dernière.» (cité d'après Mounin, 1967, p. 165).

Rask va encore plus loin en affirmant qu'une langue mêlée à une autre, au lieu d'emprunter les déclinaisons et les conjugaisons de cette dernière, perdra plutôt ses propres déclinaisons et conjugaisons. En guise d'exemple il cite l'anglais qui, au lieu d'intégrer la déclinaison et la conjugaison des langues scandinaves ou du français, s'est dépossédé de plusieurs flexions de l'ancien anglais (Amirova, 1975, p. 278). Hypothèse fort intéressante car, comme nous le constaterons plus loin, le bulgare a suivi un mouvement d'évolution similaire.

Rask accepte d'accorder un rôle, quoique secondaire, au vocabulaire, à condition de choisir les types de mots soumis à l'observation. Considérer que deux langues appartiennent à la même branche n'est possible que si elles ont en commun « les mots les plus essentiels, les plus concrets, les plus communs ». Le deuxième critère de parenté sera donc un vocabulaire bien précis partagé par les deux langues. Nous reviendrons sur la question en présentant les points de vue sur les emprunts en bulgare dans la grammaire de Venelin ou encore en étudiant le contenu du dictionnaire de Djuvernua.

A cela s'ajoute un troisième critère, celui de la correspondance phonétique qui confirmerait la relation fondamentale entre les langues comparées : la possibilité de déduire des règles expliquant le passage d'une « lettre » de la première langue à une autre dans la seconde. Même si la confusion entre *lettre* et *son* persiste, la prise en compte de la correspondance phonétique est déjà une nouveauté (Mounin, 1967, p. 169).

Ce dernier critère sera repris en priorité par le chercheur allemand Jacob Grimm (1785-1863)⁴⁵, auteur de la *Deutsche Grammatik*, la première véritable grammaire comparée des langues germaniques. A la même époque, les langues slaves font l'objet des études comparatives de linguistes tels que le Tchèque Dobrovský (1753-1829) ou encore le Slovène F. Miklosich (1813-1891) dont la *Grammaire comparée des langues slaves* paraît en cinq volumes, de 1852 à 1875.

7.4. Le rôle des dialectes selon Jacob Grimm

Loin d'être une grammaire académique, la *Deutsche Grammatik* de Grimm représente une grammaire historique des dialectes germaniques. Le premier volume, sorti en 1819 et suivi d'une deuxième édition complétée en 1822, est consacré exclusivement à la phonétique, le deuxième – à la morphologie. Le troisième (1831) et le quatrième (1837) volumes traitent respectivement de la formation des mots et de la syntaxe. Le travail de Grimm, contrairement à celui de Rask ou encore à celui de Bopp, se distingue par l'attention particulière accordée à la phonétique et à la syntaxe étudiées à partir des dialectes vivants que Grimm place au même titre que la langue écrite littéraire. Le développement futur de la dialectologie doit beaucoup à cette mise en valeur de la langue populaire. Dans la Russie du début du XIX^e siècle, l'intérêt pour les autres langues slaves se manifestait d'abord par un questionnement sur l'existence de dialectes au sein de celles-ci et sur les relations qui pouvaient exister entre eux. Ainsi,

⁴⁵ Jacob Grimm est considéré comme le fondateur de la philologie allemande. Son œuvre est étroitement liée à celle de son frère, Wilhelm Grimm (1786-1859). De 1813 à 1816, les deux frères éditent la revue Altdeutsche Wälder consacrée aux antiquités germaniques, recueillent et adaptent des contes et des légendes germaniques. On leur doit également une Histoire de la langue allemande (1848) et un Dictionnaire allemand (1852-1858) partiellement publié de leur vivant.

dans les années 1820, P.I. Keppen laissera avant tout des témoignages sur la variété dialectale du parler des Bulgares de Hermannstadt (aujourd'hui Sibiu, en Transylvanie). Une dizaine d'années plus tard, dans l'*Instruction* réglementant le voyage de Ju.I. Venelin en Bulgarie, l'Académie des sciences de Russie notera en priorité la tâche d'observer et de décrire les différents dialectes bulgares. Comme le souligne dans son article Sonia Branca-Rosoff (Branca-Rosoff, 2000, p. 46), l'intérêt de Grimm pour les dialectes, nourri des idées du romantisme, a aussi de profondes résonances politiques car il permet de fonder l'unité de la nation par une origine commune. L'auteur explique le développement des études dialectales en Allemagne par le fait que les parlers populaires conservent, autant que la langue littéraire, des traces du passé germanique. La même explication pourrait être fournie concernant l'intérêt des linguistes russes pour les dialectes bulgares qui témoigneraient d'un état plus ancien de la langue slave. A cela s'ajouterait une montée de nationalisme en Russie, bercée par l'utopie d'une unité slave et annonciatrice des campagnes militaires que connaîtra le XIX^e siècle.

L'évolution des langues indo-européennes interprétée par Grimm apporte un aspect nouveau à notre étude (Amirova, 1975, pp. 281-282). D'après lui, le développement de l'indo-européen est marqué par deux processus consécutifs : l'apparition des flexions suite à l'assemblage de morphèmes et la perte de ces mêmes flexions. Grimm distingue trois stades dans le développement de la langue. Le premier correspond à la création et à la formation des racines et des mots. A ce stade, les relations grammaticales s'expriment par des combinaisons simples de mots. Au second, les flexions atteignent leur degré de développement le plus élevé. Le zend, le sanskrit ou le grec ancien sont représentatifs de ce stade par la richesse et la perfection de leurs formes. Par ailleurs, ce sont des langues parfaites pour la versification et qui se prêtent le mieux à la création poétique. Le troisième stade se caractérise par un besoin de clarté de la pensée et de l'expression, ce qui renforce l'aspect analytique de la langue et entraîne logiquement la perte des flexions. À ce stade se trouvent des langues comme le persan, le grec moderne, les langues romanes et, dans une moindre mesure, les langues germaniques. La métaphore qui permet de se représenter l'évolution des langues serait, dans la tradition romantique, celle d'un arbre qui développe son feuillage, fleurit et donne des fruits, ces étapes se succédant immanquablement.

Tout cela rappelle bien la conception de Schlegel, étroitement liée à la théorie de développement de l'esprit de Schelling et de Hegel. Cependant, la représentation de

Grimm n'intègre pas de jugement négatif des langues sur la voie analytique. Il est même question d'y voir plus de clarté et de portée de la pensée. Pas de velléités nationalistes non plus, les langues germaniques se trouvant déjà, selon Grimm, au troisième stade de développement. Si l'on situe la langue bulgare dans le schéma proposé par Grimm, son état au début du XIX^e siècle, caractérisé par une perte visible des flexions, est plus celui d'une langue qui poursuit son évolution logique que la conséquence d'une négligence ou d'un renoncement de la part de ses locuteurs. Ce n'est pas toujours l'opinion des linguistes russes qui donnent les premières descriptions du bulgare et nous verrons plus loin quelle peut en être l'explication.

II. L'éveil des nations slaves et la découverte du bulgare

Dans son ouvrage consacré à la création des identités nationales en Europe à partir du XVIII^e siècle, Anne-Marie Thiesse fait une distinction importante entre la constitution territoriale des états européens et la naissance des nations. Les territoires, constitués au hasard des conquêtes et des alliances, font partie de l'histoire tumultueuse des principautés et des royaumes. La naissance d'une nation, elle, correspond au moment où un groupe d'individus déclare qu'il existe et entreprend de le prouver. Le processus identitaire qui s'engage à partir de ce moment-là consiste à déterminer le patrimoine de chaque nation et à en diffuser la vénération. La tâche ne va pas de soi : il a fallu d'abord choisir parmi les ancêtres ceux qui seraient retenus comme donateurs d'un passé glorieux et, mieux, inventer ce passé. La liste des éléments symboliques et matériels que doit présenter une nation comprend « une histoire établissant la continuité avec les grands ancêtres, une série de héros parangons des vertus nationales, une langue, des monuments culturels, un folklore, des hauts lieux et un paysage typique, une mentalité particulière ... » (Thiesse, 1999, p. 14). Le processus identitaire acquiert rapidement un caractère collectif et transnational car tout groupe national se montrait attentif à ce qu'accomplissaient ses pairs et concurrents, pour s'empresser d'adapter à son propre compte une nouvelle découverte identitaire, étant à son tour imité dès qu'il avait conçu un perfectionnement ou une innovation.

À partir du milieu du XVIII^e siècle apparaît la nécessité de s'affranchir du classicisme, liée à une offensive contre l'hégémonie culturelle française qui avait pu s'imposer dans la plupart des cours européennes comme l'expression la plus achevée de la culture lettrée. Cela se traduit par la réfutation de tous les fondements du modèle français. La nature et la simplicité de la culture vivante sont opposées à son caractère savant et raffiné que l'on juge moribond. Pour remplacer l'héritage prestigieux dont le modèle français se réclame, on trouve d'autres sources européennes. Il est accusé de corrompre les Peuples alors qu'il prétendait les conduire à la civilisation. Rappelons, dans le cadre de la création de « monuments » culturels autres que les fondements gréco-latins, l'épopée écossaise de James Macpherson parue en 1761 sous le titre Fingal, an Ancient Epic Poem, in 6 books, together with several other Poems, composed

by Ossian, the son of Fingal; translated from the gaelic language by James Macpherson. Il y est affirmé que la population des Highlands est issue des Calédoniens ayant vaillamment résisté aux armées romaines, et non pas d'envahisseurs venus d'Irlande au V^e siècle.

Les Russes découvrent avec enthousiasme Ossian dans la traduction française de Le Tourneur ou dans l'édition russe établie par Kostov en 1792 à partir de celle-ci. L'écrasement du soulèvement de Pougatchev et le discrédit qu'il jette sur le despotisme de Catherine II, créent un contexte favorable à la découverte de la culture nationale. D'ailleurs, la Russie se voit vite dotée d'une épopée nationale, après la découverte par le comte Aleksej Musin-Puškin, en 1795, du manuscrit du *Dit d'Igor* [Slovo o polku Igoreve]⁴⁶. Il s'agit d'un manuscrit retraçant la lutte, à la fin du XII^e siècle, des Russes contre le peuple nomade des Polovtsiens. Cette découverte marque le début d'une période de quête intense de manuscrits anciens avec l'espoir de découvrir des textes écrits de la main des saints missionnaires Cyrille et Méthode. Elle ouvre une page importante pour notre étude car les pays slaves du Sud deviennent alors une destination privilégiée pour les slavisants russes.

Toujours dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, à Zurich se forme une société d'hommes de lettres qui a pour but la constitution d'une haute littérature en langue allemande. Son chef, Johann Jakob Bodmer, publie en 1757 des fragments du *Nibelungenlied*, comparé à une *Iliade* qui reflète les révoltes germaniques contre le joug romain. La revendication d'une poésie de la nature est aussi fortement exprimée par les poètes anglais et écossais du milieu du siècle comme Thomson ou Edward Young. La France aussi, grâce à la Bretagne, commence à se réclamer de l'héritage celtique en élisant les Gaulois ancêtres de la nation. Théophile Malo Corret de La Tour d'Auvergne publie en 1797 à Paris, puis en 1801 à Hambourg, un ouvrage sous le titre *Origines gauloises, celles des plus anciens peuples d'Europe puisées dans leur vraie source ou Recherche sur la langue, l'origine et les antiquités des Celto-Bretons de l'Almorique, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de ce peuple, et à celle des Français. Selon la théorie de La Tour d'Auvergne, les Gaulois ont constitué le plus ancien des peuples européens, les mégalithes de Bretagne étaient leurs anciens lieux de culte et le breton*

⁴⁶ Trop nécessaire à la fondation de la culture nationale pour être véritablement mis en cause, le *Dit d'Igor* entre dans le patrimoine russe comme monument culturel et document historique, quand bien même très souvent des philologues affirment qu'il s'agit d'un texte du XVIII^e siècle.

contemporain représente du celte authentique. Le 30 mars 1805 a lieu à Paris la séance d'ouverture d'une Académie celtique qui se donne pour tâche la confection d'une « grammaire celto-ossianique » composée d'après le texte gallique original d'Ossian. Témoin de l'ardeur de l'entreprise de refondation de la culture européenne, la question mise au concours par l'université de Copenhague qui porte sur l'intérêt de remplacer la mythologie gréco-latine par celle des anciens Scandinaves. D'ailleurs, on ne distingue pas bien encore entre les grands ancêtres, Scandinaves, Germains ou Celtes (Thiesse, 1999, pp. 23-59).

Tel est le contexte général propice à l'éveil des nations slaves, entraînées d'un côté dans un mouvement européen commun d'autoaffirmation, et poussées de l'autre à défendre leur autonomie face aux théories de primauté et de suprématie germanique. Notons que la création des nations européennes est un processus relativement tardif, dans lequel la création des nations slaves, et en particulier celle de la nation bulgare, soumise à plusieurs contraintes d'ordre politique et culturel, intervient en dernier lieu.

1. Les sources allemandes du modèle « slave » de la nation.

1.1. Le rôle de Herder

Le dispositif de lutte contre le classicisme vient d'Allemagne et demeure associé étroitement à la philosophie et à l'œuvre de Johann Gottfried Herder (1744-1803). Nous n'évoquerons ici que quelques éléments clés de sa pensée repris par le modèle « slave » de la nation ainsi que des extraits de travaux dans lesquels il traite de la place des Slaves parmi les autres peuples.

Dans sa première œuvre d'importance, publiée anonymement à Riga⁴⁷ et intitulée *Fragments sur la nouvelle littérature allemande*, Herder énonce clairement que le niveau de la culture allemande est insuffisant et doit être relevé. Le niveau de

⁴⁷ En 1764, Herder, brillant étudiant en théologie issu d'un milieu piétiste, est nommé collaborateur de l'école épiscopale de Riga. La ville hanséatique est alors sous domination russe mais c'est la bourgeoisie commerçante allemande qui donne le ton. Herder ne reste que cinq ans dans la ville balte car il aspire à se mêler à un milieu intellectuel plus dense et plus animé.

développement de la nation, les raisons de son insuffisance et les moyens qui permettraient de le relever, telles sont les questions essentielles posées par l'auteur. La relation étroite entre le développement culturel national et l'aspiration à la liberté, point important de la philosophie herdérienne, donne un élan vital aux mouvements de libération des peuples slaves tout en stimulant leur éveil culturel.

Développement culturel ne rime pas avec imitation servile. La valeur d'une culture ne réside pas dans sa plus ou moins grande proximité avec un modèle dominant mais, au contraire, s'exprime par l'authenticité et l'originalité. On se souvient de Leibniz qui, huit décennies plus tôt, dans son *Exhortation à l'adresse des Allemands d'avoir à exercer leur entendement et leur langue, accompagnée de la proposition d'une Société pour l'appartenance allemande* [Ermahnung an die Deutschen, ihren Verstand und ihre Sprache zu üben, samt beigefügtem Vorschlag einer deutschgesinnten Gesellschaft] (1682-1683)⁴⁸ s'exclamait:

« Il vaut mieux être un original d'allemand qu'une copie de français. Il en irait autrement si nous parvenions à produire une invention capable de forcer les étrangers à l'imiter pour le profit qu'on en retire : mais nos paroles, nos écrits, notre vie, notre manière même de raisonner consistant à singer les autres, il est aisé de penser que nous échangeons le noyau contre l'écorce. » (cité d'après Caussat, Adamski, Crépon, 1996, p. 64)

Cependant, si Leibniz ne désignait pas les fondements d'un esprit national qui permettraient d'échapper à l'emprise du modèle français, Herder montre la voie en faisant du Peuple le dépositaire du génie national. La véritable culture n'est pas l'apanage de quelques lettrés formés aux raffinements : elle vient du Peuple et doit lui revenir. Ainsi, l'écrivain doit s'immerger dans le Peuple et devenir son élève. Chez Herder, cette idée va de pair avec l'exaltation de la poésie populaire et le regret de constater le retard allemand dans ce domaine. Mais d'autres nations sont aussi coupables d'avoir négligé leur trésor :

« Et même en Europe il y a encore toute une série de nations laissées à l'abandon et non décrites, Estoniens et Lettons, Wendes et Slaves, Polonais et Russes, Frisons et Prussiens – ils n'ont pas pris la peine de recueillir leurs chants, comme l'ont

⁴⁸ Ce texte fut publié pour la première fois en 1846 par Carl Ludwig Grotefend.

fait les Islandais, les Danois, les Suédois - sans parler des Anglais, ou même des peuples du Sud. Et pourtant, il y a parmi eux bien des personnes dont la fonction est d'étudier la langue, les mœurs, les modes de pensée [...] et si elles le faisaient, elles fourniraient aux autres nations la plus vivante des grammaires, le meilleur dictionnaire et l'histoire naturelle de leur peuple. Mais elles devraient le faire dans la langue originelle et avec suffisamment d'éclaircissements, sans commentaires injurieux ni moqueurs, sans non plus chercher à ennoblir ou enjoliver. Et de préférence en indiquant la manière de chanter et tout ce qui relève de la vie populaire... » 49 (cité d'après Thiesse, 1999, p. 39).

La manière choisie par Herder pour évoquer les peuples slaves qui « n'ont pas pris la peine de recueillir leurs chants » est fort significative des représentations de son temps. Elle tient compte avant tout de l'importance géographique et démographique des peuples cités : Polonais et Russes, les deux peuples slaves les plus importants qui sont, en outres, au centre de l'actualité politique, forment un groupe à part, séparé de ceux que Herder nomme « Wendes⁵⁰ et autres Slaves ». Pas de précision en ce qui concerne l'identité des « autres Slaves ». Nous pouvons supposer que parmi eux figurent les Slaves soumis à l'Empire ottoman, représentés ici par le terme générique car « effacés » depuis longtemps de la carte et de la mémoire européennes. C'est là que nous trouverons les représentants de la future nation bulgare.

Il est curieux de constater, et nous y reviendrons le moment venu, que les conseils de Herder ont, apparemment, plus influencé Jurij Venelin lors de son voyage en Bulgarie que l'Instruction de l'Académie des sciences russe, essentiellement orientée sur l'observation des dialectes bulgares. Si Venelin s'éloigne délibérément des tâches fixées par l'Instruction, c'est pour mieux correspondre à l'appel de Herder de « fournir la plus vivante des grammaires », « dans la langue originelle et avec suffisamment d'éclaircissements », en s'efforçant de rester objectif dans sa description. Toujours dans l'esprit de Herder qui accorde une haute valeur aux chants populaires de toutes les nations, grammaires et recueils de chansons paraissent en Russie dans une même

⁴⁹ Extrait de l'essai de Herder De la similitude des arts poétiques en moyen anglais et moyen allemand [Von der Ähnlichkeit der mittleren englischen und deutschen Dichtkunst] (1777).

Déjà au Moyen Age, Wendes était le nom donné par les Allemands aux Slaves d'Allemagne : Polabes, Sorabes, Slovènes dont les principautés furent peu à peu réunies par les Habsbourg et fortement germanisées (XIIIe-XVe ss.), et Obodrites qui, après la victoire d'Henri le Lion, duc de Saxe et de Bavière, subirent la domination germanique et se convertirent au christianisme (XII^e s.).

édition. Citons ici les *Chants bulgares choisis dans les recueils de Ju. I. Venelin, N. D. Katranov et autres Bulgares* [Bolgarskie pesni iz sbornikov Ju.I. Venelina, N.D. Katranova i drugix bolgar] édités en 1855 par Pëtr Bessonov et accompagnés de sa grammaire du bulgare. La poésie transmise au sein du Peuple représente le fondement par excellence d'un renouvellement culturel qui permettra la construction des littératures nationales authentiques. Cette idée de Herder sera reprise par la majorité des écrivains et linguistes slaves, tant sur le plan de la production littéraire, destinée aussi à faire connaître leur pays à l'étranger, que sur le plan des études grammaticales et de la normalisation de la langue.

Mais l'influence de Herder s'exerce avec le plus de force dans la lutte des peuples contre le despotisme et l'intolérance. Herder propose le modèle d'un universalisme qui s'appuie sur l'égalité des nations. Dans ses Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité, le grand ouvrage achevé en 1791, il affirme que, malgré sa diversification sous l'influence de conditions matérielles, l'humanité est une. Par conséquent, les Etats constitués par le fait de guerres sont artificiels et ne sont fondés ni en nature ni en raison. Herder proclame que les Slaves depuis Charlemagne furent asservis par les Germains, mais qu'un jour ces peuples briseront leurs chaînes pour recouvrer liberté et dignité. La prophétie d'un avenir radieux et son programme de construction par enracinement dans une langue et une tradition spécifiques font de Herder une référence pour tous ceux qui aspirent à l'épanouissement national. D'abord les Slaves de l'Empire des Habsbourg et les Hongrois, plus tard les Roumains ou les Grecs, sont les premiers à s'en saisir. Les Slaves du Sud suivent également ce mouvement. Le début du XIX^e siècle est marqué par le soulèvement serbe sous la direction de Karadjordje (1804), et sa seconde moitié par la révolte bulgare (1876) qui attirera vers ce peuple le regard de toute l'Europe et provoquera l'intervention de la Russie (1877-1878).

1.2. Sémantique des mots peuple, nation, État, pays et patrie

Dans le discours caractéristique de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, qu'il s'agisse de communication orale ou écrite, les mots *peuple*, *nation*, *État*, *pays* et

patrie ont un emploi récurrent et revêtent même la valeur de mots clés. De plus, lorsqu'ils apparaissent dans les ouvrages historiques ou linguistiques édités au XIX^e siècle, c'est bien souvent pour exprimer aussi la sympathie de l'auteur pour un mouvement philosophique ou politique donné. Si l'on ajoute à cela la difficulté d'analyser, le plus objectivement possible, une écriture pleine d'emphase, très répandue à l'époque du romantisme, on constate que les textes consultés dans le cadre de notre travail sont loin d'être neutres ou immédiatement accessibles au lecteur. C'est la raison pour laquelle nous avons fait le choix de consacrer ces quelques lignes à la sémantique des mots *peuple*, *nation*, *État*, *pays* et *patrie*, en essayant de les situer dans le contexte européen : germanique en particulier, et, par le biais de l'imitation, slave du XIX^e siècle. En effet, leur résonance dans le monde slave, et surtout en Russie où paraissent la plupart des ouvrages qui ont constitué le noyau de notre étude est, avant tout, le reflet de la pensée allemande.

Nous allons donc observer l'emploi des mots en question dans les écrits des hommes de lettres et philosophes allemands de l'époque qui ont influencé la pensée philosophique et politique russe. L'exhaustivité n'étant pas notre objectif, nous nous limiterons ici à l'évocation de quelques points importants nécessaires à l'appréhension du contexte dans lequel se déroulent les événements qui nous intéressent.

L'article de Geoffroy Rémi consacré à l'utilisation des mots *nation* et *patrie* dans la pensée politique allemande après 1789, nous permet de dégager quelques nuances de sens dans ces mots ainsi que d'envisager leur transmission possible dans le discours scientifique et politique russe. G. Rémi s'appuie sur l'analyse de deux textes d'auteurs allemands : l'*Esprit du temps* [Geist der Zeit]⁵¹ de l'écrivain et poète Ernst Moritz Arndt (1769-1860) et *Discours à la nation allemande* [Reden an die deutsche Nation]⁵² du philosophe Johann Gottlieb Fichte (1762-1814). Même si ces auteurs offrent deux visions différentes de l'avenir de l'Allemagne, on dit souvent d'eux qu'ils contribuèrent, entre autres, à l'émergence d'une conception germanique, romantique, de la nation. Sans entrer dans les détails, nous noterons juste les principales caractéristiques des mots *nation* et *patrie* que l'étude de G. Rémi permet d'identifier.

-

⁵¹ Dans les deux premiers tomes de l'*Esprit du temps* (tome I : 1805 ; tome II : 1806-1808), Arndt appelle à l'unité de tous les Allemands en vue d'un vaste soulèvement national. Il entend mobiliser ses compatriotes autour d'idéaux communs enracinés dans la tradition germanique. Arndt oppose ces idéaux aux valeurs corrompues de la France (post)révolutionnaire qu'il rejette violemment.

⁵² Il s'agit d'un ensemble de 14 leçons prononcées à l'université de Berlin durant l'hiver 1807-1808, après la défaite de la Prusse à Iéna. Fidèle à l'humanisme et à l'esprit de la Révolution française, Fichte y oppose à la conception romantique du nationalisme allemand la conception d'une Allemagne démocratique. Cette œuvre fut par la suite exploitée abusivement par les pangermanistes.

Dans l'Esprit du temps, nation apparaît comme la personnification et l'idéalisation de peuple (Volk). Dans la même logique, son évocation est souvent accompagnée d'adjectifs qui soulignent sa grandeur et sa supériorité. Arndt va jusqu'à distinguer entre « esprit (Geist) du peuple » (concept emprunté à Herder mais aussi pour partie à Montesquieu) et « esprit (Sinn) de la nation » (Rémi-Giraud et Rétat, 1996, p. 266). Le premier est passif car il se révèle dans les contes et les légendes alors que le second suppose une activité intellectuelle ce qui, selon nous, renvoie explicitement à l'expression « éveil des nations ». La nation représente donc un état supérieur du peuple. Mais comment un peuple devient-il une nation? Pour Arndt, une nation se constitue autour de trois traits qui garantissent sa puissance : l'image positive et enthousiaste de soi, la haute moralité et l'unité, avec un esprit unique et une même langue. Quant au mot patrie, il renvoie soit à un idéal absolu et sacré, soit au sol natal, au pays des ancêtres. Il inclut également trois traits spécifiques, présents exclusivement dans le tome II de l'Esprit du temps : l'amour de la patrie qui devient un acte sacré, le rêve d'une Allemagne civilisatrice de l'Europe et le trait territorial, exprimé par des déterminants concrets, géographiques et politiques. Pour exalter la germanité et la placer au-dessus de tout, Arndt prend appui sur une galerie de héros, comme sur la permanence du sol et de la langue. Point intéressant pour nous : la langue servira même à déterminer les frontières de la patrie, justifiant le souhait du peuple allemand d'incorporer ses frères les plus proches, les Suisses et les Hollandais, sans lesquels il ne peut vivre en sécurité (Rémi-Giraud et Rétat, 1996, p. 270).

Dans les *Discours à la nation allemande* de Fichte, les mots *peuple*, *nation* et *patrie* sont affectés d'une dimension plus métaphysique. Il n'en reste pas moins que ces mots réunissent des traits spécifiques évoqués précédemment. Le *peuple* se caractérise par une langue, une origine et une mentalité communes (Fichte écarte le critère du sang commun). Comme chez Arndt, *peuple* et *nation* sont parfois quasi synonymes car la nation intègre les traits du peuple (langue, mentalité, origine). Cependant, le mot *nation* inclut aussi des traits de caractère politique : la liberté et l'indépendance, l'unité, la puissance et la force. Parallèlement au rapprochement des concepts de *peuple* et de *nation*, Fichte crée une synonymie partielle entre *nation* et *patrie* : la patrie, identifiée à un idéal et au territoire auquel il correspond, est l'indispensable moteur de l'action du peuple. Notons, dans les *Discours*, l'existence du concept de *mère-patrie* [*Mutterland*]

opposé à l'étranger [Ausland]. Chez Fichte, ce concept désigne l'Allemagne de son temps en tant que pays « mère » de toute l'Europe, le seul qui soit toujours resté fidèle (langue, sol, mentalité) aux origines « germaniques » de celle-ci.

Que peut-on conclure au sujet du concept de *nation* dans la pensée allemande du début du XIX^e siècle? Il est dans tous les cas greffé sur celui de *peuple* auquel il emprunte de nombreux traits. Mais, contrairement au peuple, la nation intègre une certaine réalité politique de l'Allemagne de l'époque (morcellement, faiblesse ...). En témoignent les traits spécifiques d'unité, d'indépendance ou de puissance de la nation prônés par Arndt et Fichte. Ce dernier précise même que les traits politiques sont plus constitutifs de la nation que les traits culturels comme la langue et la littérature. De ce fait, la nation est plus « politique » et bien moins « romantique » que le peuple. La nation fichtéenne est aussi plus concrète que le peuple car elle est liée à une dynamique de redressement et de régénérescence dans laquelle la patrie apparaît plutôt comme un stimulant.

2. La langue et la nation

Dans l'Introduction au recueil d'articles consacrés à la relation problématique entre langue et nation en Europe centrale et orientale, Patrick Sériot donne une synthèse très juste des associations créées par le couple langue et nation :

« ... La langue est dite origine, cause, condition, âme de la nation, garante ou résultante de son unité; elle est le fruit ou l'enjeu de la lutte pour l'existence même de la nation. Objet d'amour et matière d'enseignement, elle est le but d'une politique de la langue, donc d'une intervention externe, tout en étant objet d'étude de la science du langage. » (Sériot éd., 1996, p. II)

Comme nous le verrons par la suite, ces multiples facettes de la relation entre langue et nation seront envisagées au moment des premiers travaux sur le bulgare. Cela concernera aussi bien l'objet d'étude (le bulgare) que la langue maternelle des

chercheurs, le plus souvent le russe, mais aussi d'autres langues, comme le serbe dans les travaux de Vuk Karadžić.

A priori, la relation entre langue et nation n'est ni strictement nécessaire ni totalement arbitraire. Dans le monde, comme le souligne Paul-Louis Thomas, frontières linguistiques et frontières politiques ne coïncident généralement pas. C'est bien ce que l'on observe pour les langues slaves du Sud. L'étude du continuum dialectal slave, du slovène au bulgare en passant par le serbo-croate et le macédonien, montre que les frontières linguistiques entre dialectes et les frontières politiques entre États ne coïncident pas, notamment pour le serbo-croate et les États où cette langue est parlée dans ses variantes bosniaque, croate, monténégrine et serbe. D'autres exemples montrent qu'une même langue peut être parlée dans plusieurs pays, limitrophes ou non, avec des statuts identiques ou différents d'un pays à l'autre (langue d'État, langue nationale, langue officielle, langue minoritaire, etc.). Il existe des pays dans lesquels Nation, État et langue coïncident (France), ou des pays officiellement multilingues (Suisse, Inde) ou non (tous les pays d'immigration) (Thomas, 1999, p. 63).

La réalité peut être très variée mais, si l'on regroupe les différents avis sur la relation langue/nation, on remarque que la principale opposition se forme entre ce que l'on peut appeler la vision de l'Ouest et la vision de l'Est. Il est difficile de dire où passe la frontière entre Est et Ouest européens, seuls pouvant être sûrs de leur position ceux qui occupent les deux extrêmes du continent. C'est ainsi qu'un pays « occidental » comme l'Allemagne semble occuper une place singulière qui le rapproche des modes de pensée représentatifs de « l'Est ». Et nous avons souligné à plusieurs reprises l'ampleur du transfert culturel et philosophique germanique vers le monde slave à partir du XVIII^e siècle.

En quoi consistent ces deux visions? A l'Est, on admet une conception romantique et naturaliste du couple langue/nation en accordant à la première une primauté sur la seconde. Dans son œuvre la plus importante *Réflexion sur l'histoire de la langue russe* [Mysli ob istorii russkogo jazyka] (1849), le célèbre linguiste russe Izmail Ivanovič Sreznevskij formule clairement cette conception :

« Le peuple s'exprime de la manière la plus complète et la plus authentique à travers sa langue. Le peuple et la langue : aucun des deux ne peut être présenté sans l'autre. » (cité d'après Bulaxov, 1976, 1, p. 221)

Pas de dissociation donc entre le peuple et sa langue. Et cela est ancré dans la mémoire collective, comme le souligne l'exemple du tchèque cité par P. Sériot où, au Moyen Age, le mot *jazyk* désignait plutôt le peuple que la langue (Sériot éd., 1996, p. V). Nous pouvons y ajouter l'exemple du vieux russe où le mot мадыкъ (variante orthographique адыкъ), signifiait à la fois la langue (l'organe), la langue que l'on parle et le peuple (Sreznevskij, 1903, t. III, pp. 1646-1647). Le russe contemporain ne conserve pas cette dernière signification mais on peut lire encore dans le dictionnaire du vieux parler moscovite [Jazyk staroj Moskvy] de Vladimir Stanislavovič Elistratov l'expression *dvunadesjat' jazykov* (les douze langues = les douze peuples) utilisée pour désigner l'armée de Napoléon composée de soldats de différents peuples européens (Elistratov, 2004, p. 701).

À l'Ouest, on opte pour une conception contractuelle de la langue en évitant de faire coïncider à tout prix les notions de continu et de discontinu ou de mélanger des critères dialectologiques et sociolinguistiques. Parmi les réalisations de cette conception, P. Sériot évoque le modèle centralisateur français :

«[...] Langue d'un État-nation, conforme à l'idéal du contrat propre aux Lumières, mais aussi germe d'oppression lorsque la langue unitaire sert d'abord à renforcer un pouvoir plus imposé que démocratiquement choisi. » (Sériot éd., 1996, p. IV)

Précisons que le modèle français fut possible parce que le romantisme parvint en France à un moment où la langue était déjà stabilisée et qu'il n'y avait plus rien à construire. La situation était tout autre dans des pays, notamment l'Allemagne, où l'imbrication de « nations » différentes était liée à une longue histoire.

Selon P. Sériot, les origines de cette opposition sont à rechercher dans la divergence d'interprétation de la Révolution française et de la notion d'État-nation qu'elle a créée. D'un côté, nous avons une conception de la nation comme un projet politique. De l'autre, la nation est vue comme une ethnie. Et la modernité vient encore confirmer son idée et la forte résistance de l'opposition entre les deux visions.

Telle, par exemple, l'incompréhension de Bernard Lory face à la « fixation bulgare sur les frontières ethniques » provoquée par la non application du traité de San

Stefano (3 mars 1878)⁵³, inacceptable pour la Grande-Bretagne et contraire aux accords austro-russes de Budapest (15 janvier 1877), et son remplacement par le traité de Berlin (13 juillet 1878). Les frontières fixées par le projet russe de San Stefano correspondaient pour les Bulgares à des frontières ethniques, donc moralement légitimées (vision ethnique de la nation). Elles créaient une principauté bulgare regroupant les territoires au sud du Danube (sans la Dobrudža), la Macédoine (sans Salonique et la Chalcidique) et une portion de la Thrace égéenne (sans Andrinople). Le revirement imposé par les grandes puissances (réduction aux territoires entre le Danube et la Stara planina⁵⁴ et création d'une province autonome dénommée Roumélie Orientale entre la Stara planina et les Rhodopes) fut vécu comme une profonde injustice par les Bulgares qui se donnent comme programme national de retrouver les frontières fixées initialement par le traité de San Stefano. Une telle revendication de frontières « ethniques » au détriment des frontières « géopolitiques » est définie par Bernard Lory comme « absurde» :

« La fixation bulgare sur les frontières ethniques a curieusement occulté les nécessités géopolitiques que comportent les frontières. Les Balkans ont un relief accidenté qui détermine impérieusement les voies de communication. La Macédoine, selon ses frontières conventionnelles, constitue un ensemble géographique cohérent, dont la clé de voûte est l'embouchure du Vardar et Salonique. Dans une perspective strictement sofiote, revendiquer Ohrid en renonçant au débouché de Salonique constitue une absurdité géographique. Géopolitiquement, la région dont la Bulgarie (frontières de 1885) avait le plus besoin était la côte égéenne, où débouchaient les trois voies naturelles de la Struma, de la Mesta et de la Marica, condition indispensable au désenclavement méditerranéen du pays. » (Lory, 1988, p. 501)

L'opinion de l'auteur, qui repose entièrement sur des critères d'ordre politique et économique, paraît très lucide mais ... uniquement pour le public contemporain. Elle ne tient pas suffisamment compte du contexte psychologique et social de l'époque ni de ce que nous avons déjà appelé la vision de l'Est de la nation. On peut comprendre qu'un peuple, tout juste affranchi de plusieurs siècles de domination ottomane et dont la langue vient à peine d'être réhabilitée, aura plus à cœur de retrouver sa dignité et son

,

⁵³ Le traité de San Stefano fut signé suite à la victoire russe dans la guerre contre l'Empire ottoman (1877-1878).

⁵⁴ Autre nom donné aux Balkans.

identité nationale et, par ailleurs, manquera du recul et de l'audace nécessaires à l'élaboration d'une stratégie d'expansion future. Cette incompréhension de la démarche bulgare montre également comment la différence entre les deux visions de la nation peut être source de malentendu.

En ce qui concerne le rapport entre langue et nation, le clivage s'opère donc entre deux grands ensembles. L'Europe occidentale demeure fidèle au message de l'humanisme, des Lumières et de la Révolution française avec des nations plurilingues ou des langues dont les limites débordent celles d'une seule nation (italien, français, néerlandais...). L'Europe centrale et orientale dont les nations n'ont pu s'affirmer ou se reconstituer qu'à une date récente a adopté le système idéologique du Romantisme allemand (Herder, Fichte, Arndt ...). La question de la langue tenait déjà une place centrale dans la pensée de Herder selon qui chaque langue était l'expression vivante et organique de l'esprit d'un peuple, la somme de toutes les âmes humaines qui l'ont constitué. Fidèle à une vision universaliste de l'humanité, il affirmait que la distinction entre les différentes langues nationales était le résultat des séparations géographiques successives et de l'influence des conditions matérielles. Il y avait déjà là un lien indissociable et organique entre le peuple et sa langue, de même qu'entre l'individu et sa langue. Tout comme Arndt et Fichte, Herder mettait en avant la langue comme moyen de connaissance de la culture et des valeurs d'une nation ainsi que la nécessité d'une langue commune pour sa constitution. Ainsi, dans la pensée romantique, la nation apparaît comme une catégorie fermée et exclusive alors que la langue représente un organisme légué à l'individu comme marque ethnique indélébile et qui précède la construction nationale.

Certes, la différence de positionnement entre Ouest et Est peut s'expliquer en partie par l'ancienneté des nations occidentales (formation antérieure au romantisme) et par la formation plus récente de celles d'Europe centrale et orientale (formation dans le moule du romantisme). Cependant, il existe également ce que nous appellerons la logique de la situation linguistique.

P.-L. Thomas compare en ce sens les interactions entre langues à l'intérieur des deux grands Empires, autrichien et ottoman, dont la frontière ne cesse de se déplacer entre le XV^e et le XIX^e siècles. Dans ce cas précis, la particularité du rapport entre

langue et nation ne se situe plus uniquement sur l'axe Est-Ouest. Même si pour les États issus de la dislocation de l'Empire ottoman et de l'Empire austro-hongrois les frontières linguistiques ont tendu à déterminer les frontières politiques, dans la continuité de l'idéologie romantique, la résistance des langues à l'intérieur de chaque espace ne fut pas la même. Au sein de l'Empire austro-hongrois, les langues ont cherché à se protéger les unes des autres. Notons la résistance du hongrois, du tchèque, du croate vis-à-vis de l'allemand, ou encore la résistance du croate lors des tentatives de magyarisation de la Croatie, son hostilité même aujourd'hui aux emprunts (recours aux néologismes slaves tout en rejetant les « serbismes »). Les frontières entre les langues de l'Empire ottoman ont été plus « poreuses », peut-être du fait que celles-ci se trouvaient à l'intérieur de frontières politiques communes et que les sujets pratiquant ces langues étaient disséminés sur tout le territoire de l'Empire. Cette situation permet d'isoler un groupe de langues balkaniques (grec, albanais, roumain, bulgare, macédonien), appartenant à des groupes différents au sein des langues indo-européennes et, pourtant, présentant des traits communs: article postposé, tendance à l'analytisme, comparatifs utilisant un adverbe devant l'adjectif, etc... que nous aborderons dans la suite de notre travail.

Par conséquent, même dans le cadre de la vision romantique, il existe des degrés différents de cohésion entre langue et nation, spécifiques à la position linguistique et politique de chaque peuple envisagé.

III. La Bulgarie du début du XIX^e siècle dans la vision russe et européenne

Comme le sous-entendent nos réflexions sur la signification des mots-clés ayant marqué l'éveil des nations, l'apparition d'un intérêt particulier pour la langue et la culture d'un peuple donné traduit bien souvent des intérêts politiques plus ou moins manifestes. Mais ce rapport de cause à effet n'est pas toujours facile à établir et échappe aux raisonnements clichés qui, généralement, faussent la compréhension des événements en les simplifiant à outrance.

Ce sont des écueils d'analyse que nous nous efforcerons d'éviter dans notre aperçu de la place des Slaves du Sud dans la politique russe au cours du XIX^e siècle. Il bénéficie en grande partie des renseignements fournis par des spécialistes en histoire reconnus comme Irina Dostjan, membre de l'Institut de slavistique et balkanistique auprès de l'Académie des sciences russe, et l'académicien Dimitar Kosev, membre de l'Académie des sciences bulgare, ou encore ceux recueillis lors de la consultation de certaines lettres et notes conservées dans les Archives de la politique extérieure russe.

Ce qui frappe à première vue, c'est que l'intérêt pour les peuples slaves du Sud et, en l'occurrence, pour les Bulgares, est dicté, selon les années envisagées, par des raisons très différentes et souvent opposées en apparence. On observe également une autre particularité, tout aussi notable : l'intérêt des Russes pour la Bulgarie s'est parfois développé à l'encontre d'une volonté politique officielle de neutralité et de refus d'engagement vis-à-vis du peuple bulgare.

1. Regards russes

Dans son article consacré à l'évocation des Bulgares dans la littérature et la presse russes au tout début du XIX^e siècle, I. Dostjan s'écarte de la thèse, courante dans les ouvrages historiques, selon laquelle avant 1820-1830, et plus particulièrement avant la parution des *Bulgares anciens et contemporains...* de Venelin en 1829, la Russie

ignorait presque tout des Bulgares (Dostjan, 1981, pp. 193-194). Sans rejeter complètement cette thèse, elle démontre, à travers différentes publications dans la presse russe d'avant 1830 qui évoquaient la situation des Slaves au sein de l'Empire ottoman, que les travaux de Venelin ont traduit un intérêt pour les Bulgares qui existait déjà à l'état latent et qui ne demandait qu'un événement marquant pour s'exprimer pleinement. Dans cette optique, Venelin ne serait pas, d'un point de vue chronologique, le premier à parler des Bulgares mais bien plutôt celui qui réussit à déclencher une polémique ouverte sur la question.

Au début du XIX^e siècle, l'attention de la société russe se porte avant tout sur d'autres peuples balkaniques comme les Grecs, les Serbes, les Monténégrins, les Moldaves ou les Valaques. Ainsi, on retrouve dans la presse périodique russe de l'époque, et surtout dans le *Vestnik Evropy*, des récits des événements en Turquie européenne, des articles et des notes concernant les Monténégrins ou encore la révolte serbe de 1804 et son chef, Karadjordje.

Dostjan explique le faible intérêt politique pour les Bulgares de la part du gouvernement russe par le fait que, contrairement à la Serbie et à la Grèce, la Bulgarie ne connaît pas encore de mouvements indépendantistes organisés qui puissent attirer sur elle le regard des gouvernements européens. L'absence de classe privilégiée, de haut clergé ou d'intelligentsia d'origine bulgare capables de créer un lien culturel et politique avec les pays slaves voisins renforce cet isolement. La Russie, comme les autres grandes puissances dans l'arène européenne, ne découvre les Slaves qu'au fil de ses avancées militaires, au cours desquelles intérêts politiques et curiosité culturelle se nourrissent mutuellement.

Dostjan distingue trois moments importants dans la découverte du monde slave par les Russes : la guerre russo-turque de 1806-1812, la campagne de 1812 contre l'armée de Napoléon et la guerre russo-turque de 1828-1829 (Dostjan, 1981, pp. 196-197 et pp. 203-205).

Les premières années du XIX^e siècle sont marquées par une absence totale de publications sur la Bulgarie, sa population, son passé historique ou sa situation contemporaine. Ce n'est qu'au cours de la guerre russo-turque de 1806-1812 et, plus exactement, en 1809-1811, lorsque les Russes combattent sur des territoires situés au nord de la Bulgarie, que la mention géographique de *Bulgarie* attire l'attention des Russes.

Dostjan cite un article du major Čujkovič publié au printemps 1810 dans *Voennyj žurnal* qui contient des renseignements intéressants sur les villes de Sofia, Šumen, Varna, Silistra, Tutrakan, Razgrad, parmi lesquels figurent le nombre de maisons et d'habitants, l'appartenance ethnique de ceux-ci, les particularités du relief et autres. Cependant, l'auteur connaît très peu le peuple bulgare qui, d'après lui, « est de confession grecque et parle une langue très semblable à la langue slave », ce qui laisse ouverte la question de l'appartenance du bulgare à la famille des langues slaves (Dostjan, 1981, pp. 196-197). Cet article est suivi d'un autre publié la même année dans la revue *Vestnik Evropy* dont l'auteur qui, selon I. Dostjan, n'est autre que le rédacteur de la revue M.T. Kačenovskij, ajoute aux renseignements déjà fournis par Čujkovič des remarques d'ordre scientifique et historique. Le nom de *Bulgarie* proviendrait du nom du peuple qui l'habite, les *Bulgares*, venus des bords de la Volga et installés sur les territoires actuels dès le VI^e siècle. L'article ne dit rien de la situation actuelle des Bulgares ou de leur langue.

La guerre patriotique de 1812, comme les Russes appellent usuellement leur campagne contre l'offensive de Napoléon, amène les troupes russes sur des territoires occupés par d'autres peuples slaves et leur fait connaître la vie de ceux-ci au quotidien. La victoire militaire soulève des vagues d'enthousiasme dans la société russe et contribue au développement d'un sentiment de fierté grand-russienne. Le développement d'une conscience révolutionnaire dans la noblesse russe qui s'ensuit éveille l'intérêt pour l'histoire nationale et, en particulier, pour les origines du peuple et de l'État russes – des questions qui s'inscrivent dans une problématique générale concernant les origines des peuples slaves, la formation de leurs langues et leur développement étatique. Pourtant, cet élan d'intérêt et de compassion pour les peuples slaves n'atteint pas encore les Bulgares, toujours ignorés par les grandes revues de l'époque, comme *Syn otečestva*, *Vestnik Evropy*, *Otečestvennye zapiski* ou *Severnyj arxiv*. Il faut attendre la parution de l'article de A.M. Spiridov en 1825 et la guerre de 1828-1829 pour enfin pouvoir parler d'un début d'intérêt pour la Bulgarie dans la société russe.

En 1825, la revue *Severnyj arxiv* publie un grand article intitulé *Présentation* succincte des peuples slaves habitant dans la partie européenne de l'Empire turc [Kratkoe obozrenie narodov slavjanskogo plemeni, obitajuščix v Evropejskoj časti

Tureckoj imperii] et très caractéristique de l'image des Slaves du Sud dans la Russie du milieu des années 1820. L'article est signé par un certain « S-d-ov. » dont l'identité sera révélée plus tard par Venediktov, au cours de ses recherches sur Keppen (Dostjan, 1981, p. 199). Il s'agit de Aleksej Matveevič Spiridov⁵⁵, fonctionnaire du consulat général russe à Bucarest, établi de 1818 à 1821 dans les Principautés du Danube, puis muté pour deux ans à Hermannstadt où est transféré le consulat russe après la rupture des relations diplomatiques avec la Sublime Porte. En Moldavie et en Valachie, Spiridov a eu la possibilité de rencontrer des Serbes, des Bulgares, des Albanais et des représentants des autres peuples au sein de la Turquie européenne. Les renseignements concernant les peuples slaves contenus dans son article sont concrets, plus complets et sûrement plus véridiques que ceux des auteurs européens dont les traductions paraissent dans les revues russes de l'époque (Dostjan, 1981, p. 203).

Spiridov consacre aux Bulgares neuf pages de son article publié dans le numéro 15 de *Severnyj arxiv* pour l'année 1825 (Venediktov, 1981, p. 234). Il décrit la Bulgarie comme un pays fertile dont la population se distingue par son amour du travail mais qui étouffe sous le despotisme de la Porte. Spiridov remarque le ressentiment qu'éprouvent les Slaves à l'égard des Grecs et l'attribue, non seulement aux jeux de pouvoir de ces derniers, mais aussi à l'ignorance des Slaves. Cet état d'esprit, d'après lui, expliquerait le non engagement des peuples slaves, et notamment des Bulgares, dans la révolte grecque. De toute évidence, Spiridov n'est pas au courant de la participation active des Bulgares à la révolte grecque⁵⁶ et transmet, de ce fait, une idée erronée au lecteur russe. Le faible attachement des Bulgares orthodoxes à l'église est expliqué par la présence d'un haut clergé exclusivement grec et par le manque d'éducation du peuple, privé même de livres religieux dans sa langue. Fidèle à la représentation des Slaves en tant que communauté ethnique répandue dans les milieux progressistes russes, Spiridov souligne avec beaucoup de sympathie le mode de vie démocratique du peuple bulgare fondé sur la répartition égale des biens et l'absence de privilèges sociaux.

Spiridov fait également quelques remarques sur la langue bulgare, un peu noyées dans le reste de son exposé mais assez pertinentes et, surtout, plus consistantes que

.

⁵⁵ Aleksej Matveevič Spiridov est le petit-fils de l'amiral G.A. Spiridov, héros de la bataille de Tchesmen de 1773, fils de l'historien M.G. Spiridov et frère du décembriste M.M. Spiridov. Il se prononce pour l'abolition du servage et l'institution d'une monarchie constitutionnelle, tout en rejetant les méthodes de lutte révolutionnaires.

⁵⁶ Consulter à ce sujet le recueil de documents de Todorov N. et Trajkov, V. 1971: *B''lgari - učastnici v borbite za osvoboždenieto na G''rcija 1821-1828* [Bulgares – participants à la lutte pour la libération de la Grèce 1821-1828], Sofija.

celles de Čujkovič. Afin de souligner la ressemblance des Bulgares avec les autres peuples slaves, il écrit que leurs coutumes portent la marque de l'antiquité slave, que leur mode de vie reproduit en partie celui des Serbes, que leurs costumes ressemblent aux costumes petit-russiens et ajoute que leur langue, qui représente le « dialecte bulgare de la langue slave » diffère selon les régions du pays dans lesquelles elle est parlée et mélangée à d'autres langues : le turc, l'italien (sic) ou le latin (Dostjan, 1981, p. 202). Spiridov n'était pas linguiste et pouvait commettre des erreurs d'identification à l'écoute des langues observées. Le fait qu'il évoque la présence d'Albanais sans citer leur langue nous a amenée à supposer qu'il pouvait parfois confondre l'albanais avec l'italien, tant certaines sonorités (entre autre la fréquence de la consonne très expressive /c/ (orthographiée č en translittération internationale) du premier font penser au second! L'hypothèse de la confusion est renforcée par l'affirmation de Nathalie Clayer selon laquelle, dans le troisième quart du XIX^e siècle, la langue albanaise était toujours « très pauvre, truffée d'emprunts turcs, grecs, slaves et italiens (!) » (Clayer, 2007, p. 23).

Selon Spiridov, les Bulgares qui habitent en Roumélie ou près de ses frontières utilisent beaucoup de mots et expressions du turc. La langue de ceux de la région du Danube contient des emprunts au latin ou à l'italien qui ont pénétré par les langues voisines : le moldave et le valaque. Il n'est pas rare que deux Bulgares originaires de deux régions éloignées ne puissent se comprendre malgré le fait qu'ils partagent la même langue! L'existence, principalement autour de Plovdiv, de populations bulgares parlant le turc mais de confession orthodoxe⁵⁷ et d'autres, musulmanes mais avant conservé la langue slave et habitant autour de Varna et de Pazardžik⁵⁸, n'a pas échappé à l'auteur (Venediktov, 1981, p. 234).

Spiridov tiendrait ces informations de Bulgares rencontrés lors de son séjour à Hermannstadt (Sibiu) et qui auraient attiré son attention sur la composition et les variations dialectales de la langue bulgare. Il les transmet à Keppen, lorsque le voyage de ce dernier l'amène à Hermannstadt en 1822.

« Par ailleurs, il [Spiridov] m'a dit, note Keppen dans ses carnets de voyage, que la langue bulgare possède six dialectes et m'a promis de me présenter un prêtre bulgare. » (Venediktov, 1981, p. 217)

⁵⁷ Même si Spiridov utilise des formulations plutôt inexactes, il doit s'agir des Pomaks ou Pomaques, descendants d'indigènes slaves (bulgares) convertis à l'islam par l'Empire ottoman. Ils forment des minorités en Bulgarie, en Grèce et en Turquie. En Bulgarie, on les retrouve principalement dans les monts du Rhodope.

⁵⁸ Spiridov a sans doute en vue les Gagaouzes habitant principalement dans la région de Varna. Ce sont des descendants d'Oghouzes turcophones, mercenaires de l'empire byzantin.

Nous reviendrons sur les écrits de Keppen concernant la langue bulgare dans la suite de notre travail. Ajoutons que la relation entre Spiridov et Keppen se poursuit en Russie sous forme d'une collaboration à la revue Bibliograficeskie listy, éditée par Keppen. Ce qui nous importe ici, c'est de montrer comment s'est effectué le passage d'un sujet de recherche du domaine politique au domaine linguistique. Spiridov n'est pas linguiste et sa mission auprès du consulat russe à Bucarest est avant tout diplomatique, très probablement liée à un « sondage de terrain » en vue d'éventuelles manœuvres militaires en Turquie. D'ailleurs, ses investigations visent à connaître prioritairement les peuples slaves n'ayant pas soutenu, selon ses renseignements, la révolte grecque. Qui sont-ils et quel est leur potentiel de résistance ou de soumission à la Turquie ? La question des dialectes vient naturellement élargir le champ d'investigation car leur existence est signe de vie et d'évolution d'une langue mais aussi de son morcellement. Il n'est donc pas étonnant que le pouvoir russe lui accorde une priorité, bien avant d'avoir obtenu une description du bulgare en tant que langue unique. Keppen « hérite » du sujet en tant que linguiste et lui accorde une attention particulière. Plus tard, lorsque Venelin, meilleur connaisseur des langues slaves que Keppen, sera chargé par l'Académie impériale des sciences d'observer la langue bulgare contemporaine, la question des dialectes éventuels composant celle-ci figurera parmi les objectifs premiers de sa mission.

2. Regards européens

Comme nous l'avons déjà souligné, avant l'arrivée de Keppen et de Venelin, il est difficile de parler d'un véritable intérêt en Russie pour le peuple bulgare et sa langue. Il est probable que le travail de ces deux chercheurs aura été encouragé par le sentiment de solidarité avec les autres Slaves et la volonté de retrouver et d'affirmer ses racines qui animent la société russe au cours des années précédant et suivant la guerre de 1828-1829. Même si la question grecque tient toujours la première place dans la presse de cette période, les publications évoquant la situation actuelle des peuples balkaniques au sein de l'Empire ottoman, et des Bulgares habitant des territoires sur

lesquels se déroulent les combats, se font plus fréquentes. I. Dostjan note que les années 1823-1829 abondent en traductions – compilations d'auteurs étrangers sur le sujet.

Une de ces compilations est le livre, édité en 1828 à Moscou sous le titre L'Empire ottoman ou Aperçu de la Turquie européenne... [Ottomanskaja imperija ili Obozrenie Evropejskoj Turcii ...] qui, d'après I. Dostjan, dépasse par son sérieux les autres œuvres du genre. Le livre réunit des renseignements sur les terres bulgares de Conrad Malte-Brun (1775-1826), célèbre géographe et publiciste de l'époque, des articles empruntés aux encyclopédies allemandes, des écrits de F. Pouqueville et autres.

En ce qui concerne la division administrative des Balkans, Malte-Brun privilégie le modèle des géographes européens par rapport à la division turque en *ejalets* existant. Selon ce modèle, les Balkans se divisent en régions correspondant aux anciennes provinces, ce qui est le cas de la Moldavie, la Valachie, la Bosnie et, en partie, de la Serbie. En revanche, la Bulgarie, pour Malte-Brun, ne représente qu'une appellation ethnographique, alors que la Roumélie et la Macédoine n'ont plus aucune signification politique ou ethnographique. L'idée d'un droit historique des Grecs sur une importante partie des terres peuplées majoritairement de Bulgares reste encore très forte à la fin des années 1820. La Turquie européenne est peu connue et très complexe dans sa démographie, ce qui incite à associer le nom d'une région avec le nom du peuple qui l'habite. On décrit donc le peuple bulgare lorsqu'il est question de la province appelée « Bulgarie », en oubliant de le citer en parlant des terres situées au sud de la chaîne des Balkans ou en l'évoquant au passage comme une partie de la population égale à celles des Grecs, Albanais et Turcs.

Cette erreur est courante. Dans l'article de Spiridov, évoqué précédemment, la Bulgarie est confondue avec le territoire compris entre le Danube, au nord, et la chaîne des Balkans, au sud, même s'il mentionne des Bulgares habitant en Roumélie ou autour de Plovdiv. Le nom de la région Bulgarie est confondu avec le territoire réel de diffusion de l'ethnonyme « bulgare ». Il arrive même que des auteurs évitent d'employer l'ethnonyme « bulgare », comme le fait Ksenofont Polevoj en parlant de la province de Bulgarie dans le numéro 17 de *Moskovskij telegraf* de 1829, tant cette question paraît floue (Dostjan, 1981, p. 206).

La confusion règne également lorsqu'il s'agit d'établir l'appartenance slave des différents peuples de Turquie européenne. Pour Spiridov, les Albanais, les Moldaves et les Valaques sont d'origine slave. Le rédacteur de la compilation qui reprend les écrits

de Malte-Brun, fidèle à la théorie des origines turco-tatares des Bulgares véhiculée par les encyclopédies allemandes, déclare que la région de Bulgarie est peuplée de Slaves, de Magyars (une autre erreur) et de Bulgares, sans pouvoir expliquer quelle est la différence entre Slaves et Bulgares. Il est frappant que l'hypothèse de l'existence des « protobulgares », exprimée bien avant par Mauro Orbini⁵⁹ et Jovan Raić, n'est reprise par aucun auteur.

De toute la littérature parue en Russie sur le thème bulgare pendant la guerre russo-turque de 1828-1829, seul le livre du diplomate britannique Robert Walch repose sur des observations personnelles. C'est peut-être la raison pour laquelle Venelin choisit ce livre parmi tant d'autres pour y puiser des renseignements sur les Bulgares.

Il s'agit d'une traduction du français, publiée à Saint-Pétersbourg en 1829 sous le titre *Voyage à travers la Turquie de Constantinople à l'Angleterre via Vienne* [Putešestvie po Turcii iz Konstantinopolja v Angliju čerez Venu], qui retrace le voyage de Walch en Turquie européenne. Walch suit l'ancienne route internationale qui relie Constantinople aux villes bulgares Burgas, Ajtos, Šumen, Razgrad, Ruse pour passer ensuite par Bucarest. Il n'a donc vu qu'une partie minime de la Bulgarie. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il découvrit de nombreuses populations bulgares au-delà des limites de la région nommée *Bulgarie*, notamment en Roumélie qu'il considérait comme territoire grec! À cette découverte de Walch s'ajoute son affirmation que la langue bulgare appartient à la famille des langues slaves.

Nous pouvons conclure que même la fin des années 1820, en apparence plus riche en documents sur les Bulgares, offre au public russe quantité de clichés au contenu plutôt pauvre et contradictoire. À la veille de la parution des travaux de Venelin, les Russes voient la Turquie européenne et ses habitants à travers un voile d'exotisme très à la mode à l'époque. La Bulgarie (égale à une région) est une terre bénie, la Roumélie (territoire grec) est le plus merveilleux des pays, les Bulgares correspondent à un stéréotype bien ancré : ils sont travailleurs, paisibles, obéissants et parfaitement ignares. À cela s'ajoute une nuance : contrairement aux autres Slaves du Sud, les Bulgares sont le fruit d'un mélange d'éléments turco-tatares et slaves dont on ne connaît pas la proportion. Et, comme les particularités ethnographiques des Bulgares sont peu

son ouvrage *Le regne des Slave*, ordonnée par Pierre le Grand).

⁵⁹ Mauro Orbini (1601-?) - Abbé bénédictin de Raguse (Dubrovnik), d'origine serbe. Il est connu pour son ouvrage *Le règne des Slaves*, déjà cité plus haut, traduit à Saint-Pétersbourg en 1721 (traduction

connues, l'image d'un peuple qui, malgré sa langue slave et sa religion orthodoxe n'est pas purement slave, reste dans la conscience collective. La Turquie européenne est difficilement accessible, les renseignements à son sujet sont peu nombreux et souvent inexacts, les origines slaves des Bulgares restent à prouver et la slavistique russe n'en est qu'à ses débuts. Nous pouvons donc comprendre que les Russes, mal informés, ne manifestent pas encore un intérêt particulier pour la Bulgarie.

IV. Les études du bulgare au rythme de la politique russe

Dans les années 1830, les travaux de Venelin donnent un élan remarquable aux recherches sur l'histoire et la langue bulgares repris avant tout ... par les Bulgares eux-mêmes. En Russie, la *Grammaire* de Venelin n'est pas éditée et, pendant une vingtaine d'années, aucune autre rédigée par un Russe ne la remplace. Il faut attendre 1855, où la Russie est en pleine guerre de Crimée, pour voir paraître la grammaire du bulgare de P.A. Bessonov. Le premier dictionnaire de la langue bulgare d'un linguiste russe, A.L. Djuvernua, ne voit le jour qu'en 1886-1889, après la dernière guerre russo-turque de 1877-1878 et la libération de la Bulgarie. Certes, la logique veut que, lors de la grammatisation, la rédaction de dictionnaires suive toujours celle des grammaires. Néanmoins, il serait difficile d'attribuer la parution assez tardive du dictionnaire de Djuvernua et le long silence en matière de grammaire bulgare uniquement au manque de renseignements sur la Bulgarie. D'autant que la Russie, grâce aux colonies bulgares créées sur ses territoires du Sud et dans les principautés du Danube, pouvait recueillir des renseignements plus facilement que les pays d'Europe occidentale.

Une simple présentation par année des principaux travaux qui tracent les étapes de la découverte de la langue bulgare en Russie, permet de constater que leur rédaction et/ou édition est toujours reliée à un moment important dans les relations russo-turques. Les travaux de Keppen et de Venelin voient le jour dans les années précédant et suivant la guerre de 1828-1829. La grammaire de Bessonov paraît un an avant la fin de la guerre de Crimée de 1853-1856. Le dictionnaire de Djuvernua (1886-1889), puis la thèse de P.A. Lavrov sur la phonétique du bulgare (1893) suivent de près les événements de 1877-1878.

Pour clarifier ces éléments, nous nous sommes tournée vers des sources qui retracent la politique extérieure de la Russie et ses positionnements vis-à-vis de ce que l'on appelle la question d'Orient tout au long du XIX^e siècle. Il s'agit principalement d'ouvrages qui retracent l'histoire de la diplomatie russe et le parcours de certains hommes d'État, parmi lesquels A.M. Gorčakov, nommé Ministre des Affaires Étrangères en 1856 ou D.A. Miljutin, Ministre de la Défense à la même époque, ainsi que de travaux de l'académicien D.K. Kosev, spécialiste de l'histoire de la Bulgarie du

XIX^e siècle. A la lumière de ces données, la découverte du bulgare par les linguistes russes, ponctuée de pics d'intérêt et de longs silences, se révèle sous un jour nouveau.

Il est vrai que pendant quelques décennies, de la seconde moitié du XVIII^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la Russie mène une politique offensive à l'égard de l'Empire ottoman en affirmant son rôle de protectrice des mouvements de libération des peuples soumis au pouvoir de ce dernier. Grâce au soutien politique et militaire russe, la Serbie (1804), la Grèce (1830), la Moldavie et la Valachie parviennent à obtenir leur quasi indépendance. Encouragés par l'exemple des peuples voisins, la plupart des soulèvements bulgares ont lieu précisément pendant les campagnes russes de cette époque, dans l'espoir d'un soutien éventuel de la part de la Russie. Cette période, où la Russie se range ouvertement du côté des peuples balkaniques de l'Empire, permet la découverte de leur langue et de leur culture. L'intérêt pour le bulgare atteint un sommet dans les années 1820-1830 (voyage de Venelin en 1830) pour s'estomper avec le retour des dernières troupes russes installées au nord-est de la Bulgarie.

L'influence croissante de la Russie dans les Balkans mobilise la Grande-Bretagne, la France et l'Autriche, pour lesquelles la préservation de l'intégrité de l'Empire ottoman est une nécessité politique. Pendant que des mouvements d'opposition contre le régime tsariste secouent la Russie de l'intérieur, elle cherche à maintenir un équilibre dans ses rapports avec les autres puissances européennes, tout en préservant son image de protectrice des peuples slaves. Cette attitude contradictoire se traduit, dans le cas des recherches sur le bulgare, par un manque d'intérêt soutenu pour cette langue dans la politique culturelle officielle et, simultanément, par une aide à la culture et au jeune système d'éducation bulgares à l'extérieur de la Russie, via les associations et les structures diplomatiques. L'étude et la normalisation de la langue bulgare deviennent donc l'affaire des Bulgares eux-mêmes, l'aide russe se traduisant par la possibilité offerte aux Bulgares de poursuivre des études secondaires et supérieures en Russie (à Odessa, Kiev, Moscou, Saint-Pétersbourg), d'éditer des livres et de bénéficier de l'expérience russe dans l'enseignement. L'article de A. Ančev, consacré à l'implication de la Russie dans la renaissance bulgare des années 1830-1850 présente deux listes découvertes dans les Archives historiques de la Bibliothèque Nationale de Sofia dans lesquelles figurent les noms de tous les Bulgares ayant fait leurs études en Russie entre 1840 et 1853 (Ančev, 1981, pp. 348-353). A côté du nom de

chaque personne, nous pouvons lire le nom de l'établissement dans lequel elle a été accueillie, la durée de ses études, la date de son retour en Bulgarie et, souvent, ses activités ultérieures.

Il existe donc au cours de cette période un double aspect de l'intérêt pour la Bulgarie. Officiellement, il est assez timide et hésitant, ce qui explique, en partie, le fait que la grammaire de Venelin reste inédite et qu'aucun autre chercheur russe ne se consacre exclusivement à des recherches sur la langue bulgare. Mais le sujet n'est pas pour autant abandonné. Citons parmi les linguistes russes ayant abordé le bulgare dans leurs travaux de l'époque P.I. Prejs (1810-1846), O.M. Bodjanskij (1808-1877), I.I. Sreznevskij (1812-1880), sans oublier de rappeler le nom de V.I. Grigorovič (1815-1876) qui fut le premier à mettre en place un enseignement du bulgare à l'université de Kazan', bien avant son voyage en Bulgarie dans les années 1840 (Sergeev, 1981, p. 326). Malheureusement, tout ce travail n'égale pas l'activité déployée pour des langues comme le polonais ou le tchèque. Néanmoins, ce que nous, qui nous intéressons aux travaux des linguistes russes sur le bulgare, devrons bien appeler une période de silence, ne correspond pas à une période d'inactivité. La Russie ne reste pas indifférente aux problèmes de la renaissance bulgare et s'emploie à renforcer auprès des Bulgares son image de puissance slave protectrice.

La guerre de Crimée (1853-1856) qui se termine par la défaite de la Russie, modifie sensiblement le rapport de forces en Europe au profit des puissances occidentales et met fin à l'hégémonie russe dans la question d'Orient. Les décisions de la Conférence de Paris et le traité de paix de 1856 réduisent la présence russe dans la région de la mer Noire et de la péninsule balkanique. Au cours des années 1860-1870, le mouvement de libération bulgare se voit privé de l'aide militaire directe d'un pays qu'il considère comme son allié le plus fiable, la Russie. Cette dernière doit pourtant plus que jamais défendre sa réputation de protectrice des peuples balkaniques.

La politique russe après la guerre de Crimée est très bien décrite dans l'article de l'historien bulgare K. Kosev qui expose en parallèle les enjeux stratégiques de la plus grande révolte bulgare, la révolte d'avril 1876. L'effort de la diplomatie russe se porte sur l'élargissement du réseau consulaire sur le territoire de l'Empire et sur le soutien aux associations qui renforcent l'influence russe dans les provinces balkaniques. Le gouvernement encourage la création en 1858 du Comité slavophile de bienfaisance de Moscou dont la mission est de fournir en littérature les écoles et bibliothèques de

l'Empire ottoman, de faire des donations aux églises et monastères, d'assurer la formation gratuite des jeunes dans des établissements d'enseignement russes. Le Comité agit avec l'aide du département asiatique du Ministère des Affaires Étrangères et se trouve en relation étroite avec des organisations de l'émigration bulgare comme la Présence bulgare à Odessa (*Odesko bălgarsko nastojatelstvo*) ou encore l'Armée de bienfaisance (*Dobrodetelna družina*) (Kosev, 1981, p. 15). Trois ans avant la fondation officielle du Comité, en 1855, la question de la langue bulgare est réactualisée par l'édition d'un recueil de chansons bulgares accompagné d'une grammaire qui s'appuie visiblement sur les thèses de Venelin. L'auteur et éditeur en est Pëtr Alekseevič Bessonov⁶⁰ (1828-1899), spécialiste des langues indo-européennes anciennes et des langues slaves contemporaines, nommé depuis la fin de cette même année aux Archives générales de Moscou auprès du Ministère des Affaires Étrangères (Bulaxov, 1976, t. I, p. 26).

À la fin des années 1860 et au début des années 1870 interviennent des changements favorables à la Russie. D'une part, la guerre austro-prussienne (1866) et la guerre franco-prussienne (1870-1871) mettent fin à la coalition anti-russe. D'autre part, le soulèvement des provinces de Bosnie et d'Herzégovine en 1875 annonce une nouvelle crise politique de l'Empire ottoman. La question d'Orient redevient primordiale dans les échanges internationaux (Kosev, 1981, pp. 14 et 18-25). Cependant, l'intérêt pour la langue bulgare en Russie ne s'en trouve pas beaucoup plus stimulé pour autant.

Après la guerre de Crimée, le gouvernement russe est partagé entre trois conceptions différentes de l'attitude à adopter face à la question d'Orient. Les milieux slavophiles défendent une politique offensive contre l'Empire ottoman, au nom de l'idée d'une union des peuples slaves sous l'égide de la Russie. Une partie de la noblesse s'oppose à tout soutien aux mouvements de libération des peuples soumis à l'Empire, craignant une contamination révolutionnaire à l'intérieur de la Russie. Enfin, les représentants du mouvement libéral de la nouvelle bourgeoisie industrielle et commerciale russe prônent une politique de retrait et d'attente afin d'éviter la confrontation avec les pays occidentaux (Zorina, 1963, pp. 88-89). Cette dernière conception domine, portée par le comte A.M. Gorčakov, Ministre des Affaires

_

⁶⁰ Bezsonov, d'après l'orthographe admise au XIX^e siècle.

Étrangères à partir de 1856. Sa ligne politique prévoit d'agir toujours en accord avec les pays garants du Traité de Paris de 1856 et de ne pas s'écarter, selon sa propre expression, du « concert européen » (Kosev, 1981, p. 21). Après avoir repoussé la question d'Orient au second plan, considérant qu'elle ne concerne pas plus la Russie que tout autre pays européen, l'attention du gouvernement se tourne vers l'Asie centrale qui représente un marché prometteur pour la nouvelle classe d'industriels et de commerçants. Le Ministre de la Défense, D.A. Miljutin, est l'un des partisans de ce changement de cap. Dans ses lettres, il met souvent le gouvernement en garde contre des complications militaires dans le proche Orient.

La guerre russo-turque de 1877-1878 est le résultat d'un concours de circonstances visant à impliquer la Russie dans un face à face avec la Turquie, contrairement à ce que la politique extérieure russe cherche soigneusement à éviter. Le soulèvement en Bosnie et en Herzégovine est suivi de la révolte bulgare en 1876. La même année, la Serbie et le Monténégro attaquent la Turquie en dépit du refus officiel du gouvernement russe d'accorder son aide militaire. À cela s'ajoutent les efforts de la diplomatie britannique pour empêcher la Russie de conserver sa neutralité. Le parti slavophile russe, qui déploie une large campagne de soutien aux Slaves du Sud avec le concours de la tsarine Maria Aleksandrova et du frère de l'empereur, le Grand prince Nikolaj Nikolaevič, oriente ses actions dans le même sens, mais pour d'autres raisons (Kosev, 1981, p. 23). Finalement, la Russie se rend à l'ultime argument du parti slavophile: elle perdrait son prestige et son influence dans les Balkans si elle n'entreprenait pas une action militaire contre la Turquie. La victoire de la Russie crée un terrain favorable à plusieurs travaux sur le bulgare, parmi lesquels le premier dictionnaire rédigé par un linguiste russe : le dictionnaire de Djuvernua. L'étroite relation entre politique et linguistique apparaît comme une évidence.

Dans la partie qui suit, nous essayerons, d'abord, de replacer les études du bulgare dans le processus général d'évolution des études slaves en Russie. Ensuite, nous tâcherons de démontrer comment la constitution, chez les Slaves voisins, d'un fonds de connaissances sur le bulgare fut récupérée par les milieux scientifiques russes et ouvrit la voie aux futures recherches sur cette langue.

DEUXIEME PARTIE

PREMICES DE LA DECOUVERTE DU BULGARE AU DEBUT DU XIXº SIECLE

I. Apparition du bulgare dans la slavistique russe

Précisons avant tout quelques points importants qui concernent le domaine de la slavistique. D'abord, la différence d'approche qu'implique cette discipline pour un linguiste slave, russe dans le cas présent, et pour un linguiste non slave.

En règle générale, pour le linguiste non slave la slavistique vise à l'étude du monde slave dans son ensemble. De ce fait, son discours revêt une valeur généralisante, adaptée en priorité à un public autre que slave. Ainsi, dans ses travaux grammaticaux, ce linguiste jugera suffisant de s'appuyer sur une seule langue slave pour en tirer des conclusions sur l'ensemble, par ailleurs si riche et - quand on veut bien l'admettre - hétérogène des langues slaves.

Pour le linguiste slave, la problématique de chaque pays de langue slave représente un domaine à part. Il est toujours soumis à une double obligation : avoir une connaissance de la langue slave autre que la sienne suffisamment approfondie pour saisir les nuances les plus subtiles qui la distinguent de cette dernière et, en même temps, être capable de formuler des conclusions valables pour l'ensemble de la famille des langues slaves.

Si l'on transpose cette exigence dans le contexte russe du début du XIX^e siècle, on imagine facilement la difficulté que pouvait représenter pour un linguiste la description de la langue bulgare. La connaissance du bulgare était presque impossible à acquérir car la Bulgarie était fermée et les rares contacts avec des locuteurs natifs n'avaient lieu que dans les colonies d'émigrés bulgares à l'étranger. De plus, ces mêmes locuteurs maîtrisaient souvent assez mal leur langue maternelle.

La connaissance des autres langues slaves était également difficile à structurer et à mettre à profit car la slavistique en tant que discipline scientifique n'en était qu'à ses débuts. Elle avait commencé à se former dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, à l'étape finale de la formation de la nation russe et parallèlement à l'émergence d'une conscience nationale chez les autres peuples slaves. Cependant, dans la première moitié du XIX^e siècle encore, elle n'était pas autonome et constituait un ensemble monolithique avec d'autres disciplines comme l'ethnographie ou la paléographie dont elle utilisait les méthodes de recherche.

Les ouvrages encyclopédiques russes que nous avons consultés indiquent généralement deux repères temporels importants pour la slavistique au XIX^e siècle :

- 1. La création, en 1835, des chaires de slavistique dans les universités russes.
- 2. Le développement des courants idéologiques et scientifiques de la science slave dans les années 1860.

Ce repère est en étroite relation avec la naissance de l'idée d'une unité slave qui, empreinte d'un caractère ethnique et national, se transforme rapidement en moyen de lutte entre différents groupes sociaux dont chacun soutient sa propre interprétation.

Les deux repères marquent également des moments forts dans l'évolution des études du bulgare, même si cette évolution suit une trajectoire beaucoup plus sinueuse. Les premiers cours de bulgare dispensés par V.I. Grigorovič à l'université de Kazan sont contemporains de l'ouverture des chaires de slavistique. Et, si l'on se penche sur les courants idéologiques et scientifiques des années 1860, on découvre rapidement que l'intérêt pour les Bulgares et leur langue en est tributaire.

La découverte du bulgare profite avant tout de l'élan du panslavisme, vécu en Russie comme une riposte au pangermanisme de l'idéologie nationaliste allemande de l'époque qui, à la recherche d'une unité germanique, adopte une orientation anti-russe et anti-slave. Même si les encyclopédies situent le panslavisme dans les années 1840, la polémique qui engendre son apparition et sa transformation en courant de pensée est antérieure à cette date. Il suffit de rappeler les écrits de Venelin des années 1830 qui désapprouvent ouvertement les chercheurs allemands et défendent les origines slaves des Bulgares.

1. Allusions au bulgare jusqu'à la fin du XVIII^e siècle

1.1. Naissance d'un intérêt pour les langues des Slaves du Sud

Suivant le modèle des chroniques byzantines, le début de la *Chronique des temps passés* propose une généalogie des peuples issus du Déluge, puis de la dispersion

babélienne. Parmi les soixante-douze nations figure la nation slave de la race de Japhet. Lorsqu'il est question de la division des Slaves en différents peuples, la *Chronique* évoque « les Serbes et les Khoroutanes⁶¹ ». Elle fait également mention des Bulgares établis sur le Danube. Par conséquent, les Russes ne pouvaient ignorer l'existence des autres ethnies slaves et, en particulier, celle des Slaves du Sud. Mais leur perception linguistique de ces derniers a dû être brouillée au moment de l'évangélisation à l'aide de la liturgie en slavon (vieux bulgare). Pendant des siècles, les Russes vont pratiquer le slavon en tant que langue écrite et culturelle sans la distinguer vraiment de leur parler quotidien et sans prendre conscience de la singularité des langues slaves méridionales. Cette confusion est renforcée par le fait que chez les Serbes et les Bulgares le slavon était la langue écrite servant à tous les usages ou, comme le dit avec humour Roger Comtet, « pour les Russes l'arbre slavon cachait la forêt des langues slaves du Sud » (Comtet, 2002¹, p. 126).

Si nous prenons en considération l'ensemble des peuples slaves, nous pouvons dire que, malgré les nombreux échanges, l'intérêt linguistique des Russes pour les autres Slaves naît progressivement. Comme dans le reste de l'Europe, l'utilisation de l'imprimerie joue ici un rôle primordial. La création de la typographie à Moscou permet d'abord le développement de contacts étroits avec les milieux culturels biélorussiens et ukrainiens. En 1574 à Lvov est imprimé pour la première fois un abécédaire des langues slaves orientales écrit par Ivan Fëdorov. Une dizaine d'années plus tard, Zizanij éditera sa *Grammaire slave de l'art majeur des huit parties du discours et autres outils de la langue* [Grammatika slovenska s''veršennaga iskustva osmi častij slova i inyx nuždnyx⁶²], accompagnée d'un abécédaire et d'un dictionnaire. De nombreux chapitres de cette grammaire seront repris plus tard par Meletij Smotrickij, dans sa grammaire du slavon.

A partir du XVII^e siècle, la rédaction d'abécédaires et de dictionnaires bilingues est en pleine expansion. Les langues concernées restent le russe, le biélorussien et l'ukrainien. Dans de rares cas comme, par exemple, pour la création du grand dictionnaire manuscrit intitulé *Dictionnaire slavo-latin* [Leksikon slavenolatinskij] et

⁶¹ Selon Roger Comtet, ce vocable renvoie aux *Karatanci*, ancêtres des Slovènes actuels. Il souligne également la présence, dans la *Chronique*, de l'ethnie des *Croates blancs* qui était alors établie vers la Volhynie et qui garde encore son mystère (Comtet, 2002¹, p. 125).

⁶² Le titre original est cité d'après l'ouvrage de Markov et Djakov, 1988, p. 9.

élaboré à partir de matériaux de Pamva Berynda, les langues serbe, tchèque et polonaise sont sollicitées pour expliquer certains mots.

Notre position d'observatrice, plus aisée grâce à la perspective offerte par plus de deux siècles de distance quant aux événements étudiés, nous a permis de détacher quelques particularités du développement de la slavistique en Russie. Dans ses grandes lignes, celui-ci reproduit les tendances de la grammatisation en Europe, notamment l'élargissement progressif du centre d'intérêt linguistique, en allant toujours du connu (ou du plus accessible) vers le moins connu (ou le moins accessible), et la généralisation.

La première tendance se dessine à travers l'évolution de l'objet de recherche. L'attention des savants russes se porte d'abord sur le slavon d'église qui, avant les travaux de Lomonosov au XVIII^e siècle, est confondu avec la langue russe. Ensuite, vers les langues de proximité géographique qui forment aujourd'hui avec le russe la branche slave orientale : le biélorussien et l'ukrainien. Elle s'étend par la suite à un environnement slave étranger représenté initialement par le serbe, le tchèque et le polonais. Rappelons que tout cela a lieu dans un contexte linguistique assez flou, dans lequel la parenté entre les langues slaves et leur classement en différentes branches restent à définir. Ainsi, dans l'introduction à son *Dictionnaire trilingue* [Leksikon trejazyčnyj] paru en 1704, F.P. Polikarpov-Orlov affirme que le slavon d'église, qu'il associe au russe, est à l'origine de nombreuses langues parmi lesquelles il cite le polonais, le tchèque, le serbe, le bulgare, le lituanien⁶³ et le petit-russien (Markov et Djakov, 1988, p. 10). La langue bulgare est évoquée entre autres, toujours au milieu d'une liste d'autres langues, sans mise en valeur particulière.

Les intérêts économiques et politiques de l'époque influencent toujours l'étude des langues. Le XVIII^e siècle ne produit aucun dictionnaire des langues slaves méridionales alors qu'on en trouve pour le polonais et des langues exotiques comme le turc ou le japonais. L'examen attentif des dictionnaires parus en Russie au cours du XVIII^e siècle et recensés par V.P. Vomperskij confirme bien ce constat. Nous y retrouvons des parutions assez fréquentes concernant les langues latine, grecque (plus rarement), allemande, française, russe, parfois italienne, néerlandaise ou anglaise. En ce

-

⁶³ D'après Markov et D'jakov, c'est l'appellation qu'il donne au biélorussien.

qui concerne les autres langues slaves, le polonais est le seul à faire l'objet d'ouvrages (voir Vomperskij, 1986, pp. 17, 50 et 109) :

- 1. *Dictionnaire russo-polonais* [Russko-pol'skij leksikon], imprimé en alphabet cyrillique en 1722 dans le monastère Suprasal'skij. Il s'agit en réalité de la traduction en polonais de mots slavons. Ce *Dictionnaire* s'inspirerait largement de celui de Pamya Berynda.
- 2. Dictionnaire du polonais courant et biblique composé à partir des versions polonaise, latine et russe corrigées de la Bible [Pol'skij obščij slovar' i biblejnyj, s pol'skoju, latinskoju i rossijskoju novoispravlennoju biblijami smečivan] de Kirijak A. Kondrakovič, édité en 1775 à Saint-Pétersbourg.
- 3. Précis de grammaire de la langue polonaise avec, en annexe, des mots courants, des dialogues et des exemples de lecture [Kratkija pravila pol'skago jazyka, s prisovokupleniem k nim upotrebitel'nejšix slov, razgovorov i primerov dlja čtenija] de Jakov I. Blagodarov, édité en 1796 à Moscou.

Nous avons retrouvé un seul ouvrage consacré à une langue slave autre que le russe et le polonais, l'ukrainien. Il s'agit du lexique de F.O. Tumanskij intitulé *Explications des mots petit-russiens utilisés dans la Chronique* [Iz'jasnenie malorossijskix rečenij v letopisce vstretivšixsja] présenté en annexe de la *Chronique de la Petite Russie* [Letopisec Malyja Rossii] de G.I. Grabjanka. L'ouvrage paraît en 1793, en trois parties, dans la revue *Rossijskij magazin* (Vomperskij, 1986, p. 99).

En revanche, la Russie du XVIII^e siècle connaîtra des éditions consacrées à des langues, très éloignées de l'ensemble linguistique slave et non indo-européennes, illustrant les orientations de sa politique étrangère comme :

La langue turque:

Grammaire du turc ou Méthode rapide et la plus facile d'apprendre la langue turque, accompagnée des noms, verbes, expressions les plus utiles et de beaucoup de dialogues à utiliser entre amis [Tureckaja grammatika ili Kratkij i legčajšij sposob k izučeniju tureckago jazyka s sobraniem imjan, glagolov, nužnejšix k poznaniju rečej, i mnogix družeskix razgovorov] de Ž.B.D. Gol'dermann (Vomperskij, 1986, pp. 51-52).

Il s'agit d'une traduction du français éditée en 1776 à Saint-Pétersbourg. L'année suivante, la traduction de la même *Grammaire*, augmentée, paraît à Moscou.

Le fait de traduire, éditer et rééditer une grammaire du turc initialement destinée à un public étranger (français, en l'occurrence) montre bien que, outre la reconnaissance de la valeur de l'ouvrage français, il y avait un besoin, réel et pressant, de pénétrer dans le monde clos de l'Empire ottoman. Rappelons ici que la parution de cette grammaire se situe dans la période qui sépare deux guerres russo-turques : celle de 1768-1774, à l'initiative de la Turquie suite au refus de l'armée russe de quitter la Pologne, et celle de 1787-1791 déclarée par la Russie afin de conquérir la Crimée et d'autres territoires.

Ou la langue japonaise :

Dictionnaire russo-japonais [Leksikon russko-japonskij] d'Andrej Tatarinov composé au plus tard en 1782.

Il s'agit du manuscrit de Tatarinov qui devait circuler sous forme de copies. Il contient 977 mots (1000 avec les annexes). Il existe une édition du manuscrit réalisée en 1962 par l'Académie de l'URSS, Institut des peuples d'Asie (Vomperskij, 1986, p. 61). Intéressante « coïncidence », la rédaction d'un dictionnaire de langue asiatique suit de près la signature, entre la Russie et la Chine, du traité de Kjaxta (1727). Ce traité définissait les frontières russo-chinoises et fixait les modalités des échanges commerciaux entre les deux pays.

La seconde tendance, la généralisation, se manifeste dans le choix des langues slaves opéré par les auteurs. À l'image des ouvrages occidentaux du Moyen Age qui se contentaient d'évoquer le vieux slave pour représenter la famille des langues slaves, les ouvrages russes du XVII^e - XVIII^e siècles choisissent souvent le serbe pour illustrer les langues slaves des Balkans. Rarement, dans certains abécédaires manuscrits plus complets, des exemples en langue bulgare apparaissent à côté de ceux en croate et en serbe.

Le recours au serbe en tant que langue modèle des langues balkaniques pourrait être expliqué par les contacts russo-serbes réguliers au cours de cette période. Beaucoup de jeunes Serbes viennent étudier en Russie, en particulier à l'Académie gréco-latine de Kiev qui joue le rôle d'une Sorbonne pour l'Europe orientale. Un autre fait non négligeable: la langue écrite utilisée en Serbie demeure longtemps le slavon-russe (ruskoslovjenski). A cela s'ajoute la diffusion en Russie des travaux du linguiste croate Juraj Križanić. Ce dernier y séjourne entre 1659 et 1678 et cherche même à obtenir un poste d'historien-chroniqueur auprès du tsar Aleksej Mixajlovič (Markov et Djakov, 1988, pp. 10 et 13). Dans son *Traité grammatical sur la langue russe* [Gramatično izkazanje ob ruskom jazyku], rédigé en 1666 lors de son exil à Tomsk, Križanić propose un esperanto slave prétendant ressusciter la pureté de l'idiome primitif assimilé en fait à du vieux bulgare. Pour les Russes, l'auteur a dû avoir aussi le mérite d'appeler « russe » cette reconstitution estimant que le slave primitif s'était le mieux conservé chez eux et chez les Slaves du Sud.

Tout en posant que les Russes, les plus anciens de tous, sont à l'origine des cinq autres peuples slaves (Polonais, Tchèques, Bulgares, Serbes et Croates), Križanić présente les trois derniers sous un nom commun *Slovinci* ou *Zadunajci* car ce furent, selon lui, les premiers à traverser le Danube (Freidhof éd., 1976, pp. I-II). Le lecteur constate d'abord que le groupe des Slaves du Sud était bien distinct. De plus, l'idée d'affinités privilégiées entre russe et langues slaves méridionales est clairement exprimée. Il est intéressant de la retrouver au début du XIX^e siècle, chez Venelin, qui ira jusqu'à affirmer que le russe et le bulgare font partie d'un seul groupe linguistique. L'ouvrage de Križanić ne fut publié en Russie qu'en 1848-1859 mais des copies manuscrites y circulaient déjà (Comtet, 2002¹, p. 126).

Pierre I^{er} manifeste également un intérêt pour les Slaves du Sud, comme en témoignent ses tentatives d'attirer en Russie des ingénieurs, médecins ou militaires serbes ou croates. C'est également lui qui demande à S.L. Raguzinskij-Vladislavić (env. 1670-1738), membre de son gouvernement et Serbe de naissance, de traduire en russe l'ouvrage historique du Dalmate Mauro Orbini qui paraît à Saint-Pétersbourg en 1722 sous le titre de *Historiographie des origines du nom, de la grandeur et de l'expansion du peuple slave* [Kniga istoriografija počatija imene, slavy i razširenija naroda slavjanskogo]. De telles conditions ne se sont jamais présentées pour le peuple bulgare, coupé du reste du monde et privé d'une intelligentsia capable de faire connaître au plus grand nombre sa langue et sa culture.

Cependant, si la langue bulgare n'attire pas particulièrement l'attention, l'élément « bulgare » est présent dans les ouvrages historiques qui traitent des origines des peuples slaves. Le plus célèbre en est le *Sinopsis ou Courts récits de différents*

chroniqueurs sur les origines du peuple slavo-russe et les premiers princes de Kiev, la ville de Notre Sauveur [Sinopsis, ili Kratkoe sobranie ot različnyx letopiscev o načale slavenorossijskago naroda i pervonačalnyx knjazej bogospasaemogo grada Kieva] qui représente le premier manuel d'histoire des Slaves orientaux non manuscrit. Édité à Kiev en 1674, puis réédité plusieurs fois à Kiev, Moscou et Saint-Pétersbourg, il fut utilisé dans les écoles russes jusqu'en 1760. On y souligne à plusieurs reprises les origines communes et la parenté linguistique des « peuples moscovite slavo-russe, polonais, volhynien, tchèque, bulgare, serbe, croate et les autres qui utilisent naturellement la langue slave » (Markov et Djakov, 1988, pp. 11-12).

Dans les années 1740-1750, les académiciens allemands de Saint-Pétersbourg Gottlieb Bayer (1694-1738) puis Gerhard Friedrich Müller (1705-1783)⁶⁴ soutiennent que l'État russe a été fondé par les Varègues ou Normands, c'est-à-dire des Germains, conformément au récit de la Chronique dite de Nestor. Conscient de la nécessité de normer le russe, Pierre le Grand avait confié à l'Académie des sciences qu'il créa « l'étude de la langue russe, la sauvegarde de sa pureté, la rédaction pour elle d'une grammaire et d'un dictionnaire » (Comtet, 1997, p. 41). Mais, par la force des choses, ce ne furent que des étrangers, en majorité des Allemands, qui y siégèrent en se laissant guider uniquement par les critères de la science allemande de l'époque, non sans mépriser les premiers intellectuels russes. Dans son autobiographie, August Ludwig Schlözer décrit cette situation paradoxale ainsi :

« Pendant ses trente-cinq premières années, l'Académie n'était remplie que d'étrangers, parmi lesquels, à part Müller, personne ne connaissait le russe. [...] (cité d'après Comtet, 1997, p. 42).

Et Müller reconnaissait lui-même qu'en 1773, au bout de la septième année de son service, il était encore incapable de lire une œuvre en russe et devait recourir à un traducteur, ce qui ne l'empêchait pas de se prononcer avec certitude sur les origines des Russes.

Lorsque, dans la suite de ce travail, nous verrons que l'une des critiques que l'Académie russe adresse à Venelin est celle de ne pas maîtriser suffisamment le bulgare pour le décrire dans une grammaire, nous éprouverons un sentiment d'injustice. À l'époque de Venelin, dans les années 1830-40, les choses n'ont pas encore beaucoup

⁶⁴ Fëdor Ivanovič Miller à la mode russe, mais présenté aussi comme géographe et historien russe d'origine allemande dans le Petit Robert des noms propres, 2006, p. 1502.

changé. La slavistique en est encore à ses débuts et, dans les hautes sphères scientifiques, la connaissance approfondie de plus d'une langue étrangère slave est rare. Par conséquent, l'importance du poste occupé suffit pour juger d'une langue que l'on ne maîtrise pas forcément. À cela s'ajoute une attitude courante de discrimination des langues, entretenue par la mode des classifications. Les philologues allemands au XVIII^e siècle et au début du XIX^e manifestaient de la condescendance à l'égard du russe. Une attitude similaire existait en Russie au XVIII^e siècle à l'égard de l'ukrainien. La politique de russification systématique l'avait réduit à un patois paysan uniquement oral. Un oukaze de 1876 interdisait même la publication et la diffusion de tout texte en ukrainien. Ces deux exemples montrent que la volonté de dominer un peuple allait de pair avec la répression de sa langue et, surtout, à quel point la langue s'identifiait à la nation

L'Empire ottoman abordait le problème des langues parlées par ses sujets de manière similaire quoique plus pernicieuse. Les peuples soumis à l'Empire utilisèrent d'abord le turc, proclamé langue officielle et obligatoire, sous la menace, ensuite « de leur plein gré » car la transmission de la langue maternelle s'était désagrégée au fil des siècles. L'instruction des Bulgares était confiée à des écoles grecques qui constituaient un facteur supplémentaire dans la destruction de toute conscience nationale. Les Bulgares plus instruits surprenaient les observateurs étrangers par la médiocre connaissance de leur propre langue et par l'usage exclusif du grec et du turc. Certains en étaient même à écrire le bulgare à l'aide de l'alphabet grec. Il y a donc, à l'intérieur de l'Empire ottoman, une politique d'extinction du bulgare dont les Bulgares deviennent avec le temps les coauteurs.

1.2. Mise en relief de l'élément « bulgare » : V.K. Trediakovskij, V.N. Tatiščev et M.V. Lomonosov.

La querelle dite « normaniste » illustre bien l'importance accordée à l'ancienneté et aux racines. La thèse de Bayer et de Müller, qui amplifie le rôle de l'élément germanique dans la création de l'État russe, provoque la colère de nombreux savants

russes. Parmi eux, Vasilij Kirillovič Trediakovskij qui donne sa réponse critique dans le traité *Trois considérations sur les trois antiquités principales de la Russie* [Tri rassuždenija o trëx glavnejšix drevnostjax rossijskix] (1756-1757). Le nom de Trediakovskij est souvent accompagné de la remarque qu'il jouait avec des étymologies fantasmagoriques⁶⁵ pour affirmer la place de la Russie dans l'histoire européenne⁶⁶. Cependant, si l'on ne s'arrête pas à cette attitude anecdotique et très répandue à l'époque dans plusieurs pays, on doit reconnaître avant tout son rôle pour l'affirmation du latin dans la langue russe. En réponse à Bayer et Müller, Trediakovskij allait jusqu'à affirmer que le germanique descendait du slave ou *slovensque* (*slovenski jazyk*):

« La langue la plus ancienne de tout l'Est et de tout le Nord de l'Europe, c'est le « slovensque » qui a eu pour héritiers, en ligne directe, le slavon, le slavo-russe, le polonais, le tchèque, le dalmate⁶⁷, le serbe, le bulgare, le croate, la langue de la Rascie et beaucoup d'autres parlers ; il est aussi l'ancêtre, mais indirect, de toutes les langues teutoniques et cimbriques. » (cité d'après Comtet, 1997, p. 44).

Il faut préciser que la démarche du savant russe n'était pas uniquement le fruit d'une réaction personnelle contre la thèse « normaniste ». Trediakovskij se conformait aussi aux désirs de Catherine II à une époque où langue et identité nationale représentaient une des préoccupations principales de l'État. Comme le montrera la suite de notre travail, l'exemple de Trediakovskij fut suivi par d'autres savants, essentiellement de tendance slavophile. Parmi eux A.S. Xomjakov et, bien sûr, le découvreur du bulgare Ju.I. Venelin.

Trediakovskij parvient à regrouper correctement les langues slaves, y compris les méridionales. La présentation d'un ensemble de langues « dalmate, serbe, bulgare et croate » montre bien que le linguiste russe avait une image assez précise du groupe méridional. À la lecture des extraits du traité, notre attention a été attirée surtout par les références qui y sont faites au bulgare. À la page 156 nous trouvons la déclaration suivante :

_

⁶⁵ Ancien élève de l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou et bon latiniste, Trediakovskij fut l'un des créateurs les plus inventifs dans le lexique russe du XVIII^e siècle. Il a en particulier créé des mots par calque du latin et a recommandé la forme occidentale, latinisée, des hellénismes en russe.

 ⁶⁶ Voir: Martel, 1933, pp. 22-23; Breuillard et Poluektov, 1994, pp. 45-58; Comtet, 1997, p. 44.
 67 Il ne peut s'agir ici de l'ancien dialecte roman de Raguse, étudié seulement à partir de 1840. Roger Comtet émet l'hypothèse que Trediakovskij envisage ici le slovène (Comtet, 2002¹, p. 128).

«...D'abord, les Russes sont slaves de par leur langue; ensuite, de par leurs actions glorieuses, ils forment une communauté avec tous les Slaves et, en particulier, avec les Bulgares » (cité d'après Markov et Djakov⁶⁸, 1988, p. 20).

Il est intéressant de voir, dans un discours défendant le rattachement aux racines slaves, cette soudaine mise en relief de la parenté des Russes et des Bulgares. En dehors des hypothèses de l'époque selon lesquelles le bulgare, comme le russe, appartient au groupe slave oriental, nous pourrions voir ici les prémices d'une nouvelle tendance en slavistique qui s'affirme au XIX^e siècle et qui oriente l'attention vers l'histoire de la Bulgarie d'avant la conquête ottomane. Il s'agit de la collecte et de l'étude de manuscrits anciens, souvent rédigés en vieux slave ou vieux bulgare, destinées à consolider la place des Russes dans l'antiquité slave à travers leur passé culturel et religieux commun avec l'État bulgare du temps de sa puissance.

L'époque des Lumières en Russie est marquée avant tout par les noms de V.N. Tatiščev et de M.V. Lomonosov. Tout en traitant de sujets plus vastes, les travaux de ces deux chercheurs permettent, chacun à sa manière, d'ajouter des éléments nouveaux aux futures études du bulgare.

Vasilij Nikitič Tatiščev (1686-1750), fondateur de la géographie historique et de l'ethnographie en Russie, aborde dans ses travaux les problèmes de la langue et des origines des Bulgares. Ainsi, dans les derniers chapitres de son ouvrage capital *Histoire russienne* [Istorija rossijskaja]⁶⁹ sur lequel il travaille depuis 1720, Tatiščev présente une classification des tribus slaves en quatre branches : orientale, méridionale, occidentale et septentrionale. Selon lui, la branche orientale est représentée par des tribus qui sont entrées par la suite dans la composition de la nation russe : Ouglitchs, Radimitchs, Polianes, Doulebes, Viatitchs, Krivitchs et autres. Dans la branche méridionale sont cités les Bulgares, les Slovaques, les Croates et les Slovènes, alors que la branche occidentale comprend les Polonais, les Slaves de Volhynie, les Tchèques, les Moraves, les Pomors et autres. La branche septentrionale, selon Tatiščev, réunit les Slaves de Novgorod. Bien évidemment, cette classification tient compte d'un état des tribus slaves beaucoup plus ancien que celui qui est recensé dans les classifications

-

⁶⁸ Les citations de Trediakovskij dans l'ouvrage de Markov et D'jakov proviennent de l'édition de *Tri rassuždenija...* en 1773, à Saint-Pétersbourg.

⁶⁹ *Histoire de la Russie* comprend 5 volumes. Les quatre premiers sont édités par l'imprimerie de l'Université de Moscou de 1768 à 1784 alors que le cinquième est édité par O.M. Bodjanskij en 1848.

modernes et témoigne des hésitations qui accompagnent leur répartition en différents groupes au fur et à mesure des progrés de la slavistique. Le fait de rattacher les Bulgares à la branche méridionale, c'est-à-dire à une branche autre que la branche orientale, est encore source de polémique à l'époque. Nous verrons plus loin que, dans sa représentation de la langue bulgare, Venelin partira sans hésiter de l'idée que le bulgare est un dialecte du russe et, par conséquent, une langue slave orientale. L'hypothèse de Tatiščev sur la place des Bulgares parmi les autres peuples slaves, que l'on peut également appliquer à la langue bulgare, se révèle beaucoup plus proche de la vision contemporaine de la question.

Même si son *Histoire russienne* s'appuie sur des travaux d'historiens polonais et d'Europe occidentale connus, Tatiščev n'hésite pas à se démarquer de leurs assertions. Il refuse notamment d'admettre l'historicité de la légende des trois frères Čeh, Lech et Rus, bien ancrée dans l'historiographie slave et allemande de son temps, et expose ses propres hypothèses concernant les origines des Tchèques et des Bulgares. Comme beaucoup de savants de son époque, Tatiščev a souvent recours à des étymologies douteuses dont il ressent, par ailleurs, les faiblesses. Néanmoins, il arrive à des conclusions intéressantes et novatrices.

Les origines des Bulgares sont abordées dans l'*Histoire russienne* ainsi que dans le *Dictionnaire russien des termes historiques, géographiques, politiques et de la vie civile* [Leksikon rossijskoj istoričeskoj, geografičeskoj, političeskoj i graždanskoj]. Le second ouvrage paraît en 1793 à Saint-Pétersbourg et, malgré son caractère inachevé (il s'arrête à la lettre «L»), il représente un excellent témoignage sur l'avancement de la lexicographie russe au XVIII^e siècle (Bulaxov, 1976, t. 1, p. 240). Tatiščev distingue entre Bulgares de la Volga qu'il assimile aux Sarmates⁷⁰, et Bulgares du Danube sur lesquels la science européenne de son temps disposait de peu de renseignements. Ce sont ces derniers qui, selon lui, appartenaient aux peuples slaves et avaient donné le baptême aux princes russes. Même si le rapprochement des Bulgares avec les Khazars était erroné, cette idée de Tatiščev contient déjà en germe la future découverte du rôle de l'élément protobulgare dans la formation du peuple bulgare. Il se montre tout aussi visionnaire lorsqu'il avance l'hypothèse des origines caucasiennes des Tchèques en devançant ainsi le grand débat des années 1760-1770 entre les historiens tchèques,

_

⁷⁰ Peuple nomade indo-iranien venu d'Asie centrale. Les Sarmates envahissent au IIIe siècle av. J.C. la région occupée par les Scythes entre le Don et la Caspienne.

polonais et allemands et, surtout, en se rapprochant étonnamment des positions du fondateur de l'historiographie critique tchèque G. Dobner, exprimées en 1761.

Les travaux de Mixail Vasil'evič Lomonosov (1711-1765) contribuent à diriger l'attention des chercheurs russes sur la langue bulgare en abordant des sujets relatifs au passé et à la modernité des langues slaves.

Lomonosov fut le premier à fournir une réponse assez juste à la question du rapport entre le vieux slave et le russe. D'après lui ceux-ci, comme les autres langues slaves, proviennent d'une ancienne langue slave commune. Ainsi, l'hypothèse d'une forte similitude des langues slaves dans leur état moderne se voit-elle contestée du fait que leur supposée source commune, le vieux slave, ne se révèle être qu'une langue slave parmi les autres. Tatiščev avait donc raison d'affirmer que, déjà à une époque reculée, « des différences sensibles se manifestaient » (Markov et Djakov, 1988, p. 21). Le remaniement du schéma existant, selon lequel le vieux slave était à l'origine de toutes les langues slaves, provoque un double changement. D'un côté, la curiosité pour ces langues en est fortement stimulée : il reste à découvrir plus de dissemblances que l'on n'en supposait auparavant. De l'autre, l'attention se porte sur un stade antérieur de l'évolution des langues slaves qui, de par l'image synthétique qu'il offre au chercheur, atténue le poids du critère langue de pays slave connu/inconnu. Le bulgare acquiert donc une importance potentielle égale à celle du polonais, du tchèque ou du serbe qui constituaient un objet d'étude privilégié à l'époque. Lomonosov identifie le vieux slave à l'ancien morave. Son hypothèse offrira une base de réflexion à Vostokov qui, au début du XIX^e siècle, prouvera que le vieux slave est en réalité du vieux bulgare et actualisera le besoin d'étudier toutes les variantes de cette langue.

Mais les travaux de Lomonosov permettent aussi de franchir une autre barrière dans les études slaves et, par conséquent, dans celles du bulgare. Prenons, par exemple, la classification des langues dans sa *Grammaire russienne*. A côté du tchèque, Lomonosov distingue le slovaque qui ne disposait pas encore de variante littéraire normalisée. La démarche, tout à fait novatrice, ouvre la voie à l'observation de langues qui ne disposent pas encore de grammaire normative ou de littérature, ce qui est le cas du bulgare. Signalons également l'attention de Lomonosov pour les langues slaves dont la diffusion est déjà très réduite au XVIII^e siècle. C'est le cas du wende, appellation donnée dans les travaux allemands à la langue parlée par les Sorabes (Serbes de Lusace), les Polabes et les Pomors. Lomonosov lui attribue une place dans sa

classification malgré la diffusion réduite de cette langue, limitée à la région de Hanovre et au sud de Berlin. Cette démarche d'un savant qui a servi de modèle à toute la génération suivante, nous a paru similaire à celle que les chercheurs russes devaient adopter au début du XIX^e siècle pour sortir de l'oubli la langue bulgare parlée, selon les hypothèses répandues à l'époque, dans une seule région de l'Empire ottoman, comprise entre le Danube et le Balkan.

La fin du XVIII^e siècle en Russie se caractérise par un renforcement de la thématique slave. Les bouleversements qui marquent la vie du pays à l'intérieur (crise du système de servage, démocratisation de la culture, luttes politiques) et sur l'arène internationale (situation complexe suite à la Révolution française, guerres napoléoniennes) n'y sont sûrement pas étrangers.

Les observations ci-dessus nous permettent de conclure que le XVIII^e siècle correspond au développement en Russie d'un intérêt pour les peuples slaves envisagés dans leur individualité. Parmi les langues slaves non orientales les plus représentées figurent le polonais, le tchèque et le serbe. Mais la préférence va avant tout au polonais. La plupart des ouvrages de thématique slave traduits en 1760-1780 sont consacrés à la Pologne, conformément à la demande des lecteurs et au contexte international européen de l'époque⁷¹. En ce qui concerne l'édition d'ouvrages de slavistique, soulignons le rôle important de l'Assemblée de soutien à la traduction de livres étrangers (Sobranie, starajuščeesja o perevode inostrannyx knig) fondée en 1768 auprès de l'Académie des sciences et dirigée par un disciple de l'école de Lomonosov, G.V. Kosickij (1724-1775) (Markov et Djakov, 1988, p. 26).

Les Bulgares et leur langue sont évoqués dans certains écrits sans faire réellement l'objet d'études particulières. Néanmoins, l'évolution des savoirs et des méthodes de la slavistique leur seront profitables. Sans être des slavisants proprement dits, Tatiščev, Lomonosov et les autres savants de cette époque contribuent à introduire la thématique slave parmi les autres objets d'étude des sciences humaines. L'éveil de la curiosité pour le bulgare bénéficie de trois principales avancées de la slavistique : la conception de l'histoire et de la culture russes comme partie intégrante du développement du monde slave, l'application de la méthode comparée à l'étude des

-

⁷¹ A la fin de la guerre de Succession (1733-1738), la tutelle russe sur la Pologne est confirmée par l'élection de Stanislas II Poniatowski (1764-1795). L'échec de l'insurrection polonaise contre le pouvoir russe précipite la dissolution de l'Etat à l'initiative de Frédéric II le Grand qui s'allie à Catherine II et à Marie-Thérèse pour procéder au premier partage de la Pologne (1772).

langues slaves afin de définir leurs parenté et évolution historique, la découverte, l'étude et la publication de manuscrits vieux-slaves.

2. Évocation du bulgare dans le premier tiers du XIX^e siècle

2.1. Institutionnalisation de la slavistique en Russie

Au début du XIX^e siècle la slavistique russe couvre un large champ de disciplines : linguistique, folklore et ethnographie, étude de manuscrits anciens, histoire du droit slave, statistiques, paléographie. À l'initiative de A.X. Vostokov, on commence à distinguer trois principaux ensembles : slavistique générale (*obščaja čast'*), slavistique comparée (*sravnitel'naja čast'*) et civilisation slave (*stranovedčeskaja čast'*). Une telle structure permet de séparer de la slavistique générale l'étude de chaque langue slave prise à part. C'est ainsi que la slavistique, jusque-là accessible aux seuls chercheurs, fait son entrée dans les programmes d'enseignement.

Il est vrai que la première chaire de slavistique, créée en 1811 à l'Université de Moscou, se limite pendant vingt ans à l'enseignement du slavon d'église, mais le développement des études slaves se trouve ainsi encouragé. Déjà, dans les années 1820, Pëtr Ivanovič Keppen participe à un projet de création de chaires de slavistique dans toutes les universités russes. Et en 1835 Mixail Trofimovič Kačenovskij (1775-1842), chargé de la chaire « d'histoire et de littérature des langues slaves » (*kafedra istorii i literatury slavjanskix narečij*) à l'Université de Moscou, oriente l'enseignement vers l'étude des langues slaves vivantes dans leur variété historique et régionale⁷². (Markov et D'jakov, 1988, pp. 52-56).

Citons ici Osip Maksimovič Bodjanskij (1808-1877) qui sera le premier à introduire l'enseignement des langues slaves à l'Université de Moscou et à réaliser la première édition de Križanić en 1848-1859. Fidèle au mythe herdérien des Slaves comme peuple fondamentalement doux et paisible, il se consacre à l'étude de leur

_

⁷² Malheureusement, Kačenovskij, spécialisé en histoire du monde slave, ne connaît pratiquement aucune langue slave occidentale ou méridionale.

poésie populaire. Bodjanskij se spécialise ensuite dans les langues slaves grâce à un séjour d'étude de 1837 à 1842 qui le mène à Prague, puis en Croatie et en Serbie. Il se lie surtout avec des linguistes tchèques mais aussi avec Kopitar et Karadžić (Comtet, 2002¹, p. 131). Le bulgare contemporain n'est pas abordé dans les travaux de Bodjanskij. On note l'évocation du vieux bulgare dans sa publication *Du plus ancien témoignage selon lequel le slavon d'église représente du slavo-bulgare* [O drevnejšem svidetel'stve, čto cerkovno-knižnyj jazyk est' slavjano-bulgarskij] parue en juin 1843 dans la *Revue du Ministère de l'instruction publique* [Žurnal Ministerstva narodnogo prosveščenija, N° 38, vol. 2, pp. 130-168] (Bulaxov, 1976, p. 36).

2.2. Premiers échanges avec des savants slaves

Progressivement, un changement dans les mentalités voit le jour. Jusqu'au début du XIX^e siècle l'étude des langues slaves ne poursuit qu'un objectif utilitaire. Elle vise à résoudre des problèmes pratiques ou à répondre, dans des circonstances bien précises, à la demande d'apprendre une langue donnée. Nous avons cité précédemment l'apprentissage fréquent de la langue polonaise obéissant au contexte politique de l'époque. Un pareil exemple peut être donné pour l'étude du slavon d'église, considéré encore comme une forme particulière de la langue écrite russe.

Les voyages des Russes à l'étranger, fréquents à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, vont modifier cet état des choses et sortir de l'oubli d'autres langues slaves que les voyageurs découvrent presque au hasard de leurs déplacements dans le monde germanique et romain. C'est ainsi que l'intérêt pour le tchèque et le serbe croît sensiblement suite aux campagnes de l'armée russe à l'étranger. Le premier voyage à objectif scientifique⁷³ réalisé par des Russes est celui des futurs décembristes A.I. Turgenev et A.S. Kajsarov qui visitent en 1804, en tant qu'étudiants de l'université de Göttingen, différentes villes situées en Serbie, Autriche, Prusse et Saxe. L'itinéraire leur permet d'observer plusieurs populations slaves: Serbes de Lusace, Tchèques,

_

⁷³ Le voyage a pour objectif l'observation de la situation actuelle des Slaves occidentaux et méridionaux et le recueil de documents historiques, ethnographiques et folkloriques.

Slovaques, Serbes, Croates et Slovènes qu'ils décrivent avec enthousiasme dans les lettres adressées à leurs parents. (Markov et D'jakov, 1988, p. 35 ; voir aussi Istrin, 1912).

Plusieurs voyages de linguistes attirés par les pays slaves du Sud ont lieu à partir de 1835. Ils deviennent vite une sorte de rite initiatique pour tout slaviste russe. Roger Comtet fait remarquer que, contrairement aux attentes de l'époque, la plupart des manuscrits vieux-bulgares que ces linguistes recherchent, qu'ils soient écrits en alphabet glagolitique ou cyrillique, ont bien été découverts au XIX^e siècle mais rarement chez les Slaves du Sud. À l'exception de quelques textes découverts en Macédoine, ces manuscrits étaient conservés dans les monastères du Mont Athos, à Jérusalem, au monastère de Sainte-Catherine dans le Sinaï, voire même à Odessa (l'Évangéliaire d'Ohrid), à Białystok (le Suprasliensis) ou à Trente en Italie (le Clozianus) (Comtet, 2002¹, p. 129). L'itinéraire des voyages passe généralement par Vienne ou Zagreb qui, comme Prague et Saint-Pétersbourg, sont de grands centres de la slavistique d'alors bénéficiant de bibliothèques et de centres universitaires sans comparaison avec ce qui pouvait exister en Serbie, sans parler de la Bulgarie coupée du monde.

Encore étudiant à l'Université de Xar'kov, Izmail Ivanovič Sreznevskij (1812-1880) fut choisi pour aller étudier les langues des pays slaves. Le voyage de Sreznevskij, de 1839 à 1842, l'amène entre autres en Slovénie, en Croatie, en Serbie et au Monténégro; en avril 1841 il découvre le val de Resia, dans le Frioul, et ses parlers slovènes. Au retour de son voyage, Sreznevskij publie surtout des travaux sur les dialectes slovènes, consacre au croate un article intitulé *A propos des dialectes du croate* [O narečijax xorvatskix], malheureusement resté inédit en dépit de son intérêt scientifique.

Il aborde également le bulgare dans son *Esquisse sur l'histoire de l'imprimerie* en Bulgarie [Očerk o knigopečatanii v Bolgarii] (1846). Mais c'est surtout par le biais du vieux slave et en tant que spécialiste en histoire comparée des langues slaves que Sreznevskij est amené à s'intéresser au bulgare. Il projetait de composer un grand dictionnaire ethnographique et étymologique des langues slaves et, dans cette optique, travaillait avec Karadžić à la seconde édition de son dictionnaire serbe. Sreznevskij encourageait les efforts pour créer une langue bulgare moderne à partir de dictionnaires (Comtet, 2002¹, p. 133). Notons que son intérêt pour le bulgare moderne est postérieur à la première grammaire du bulgare contemporain d'un auteur russe (1836) qui paraît à un

moment de fluctuations, tant politiques que linguistiques, et représente la seule véritable concrétisation du mouvement déjà engagé par Karadžić et par Keppen. En revanche, le projet de dictionnaire de Sreznevskij profite incontestablement à la réalisation du dictionnaire du bulgare de Djuvernua.

Les échanges de la Russie avec des savants originaires de pays slaves renforcent également l'intérêt mutuel. Il est important de citer à ce propos le nom de l'amiral Aleksandr Semënovič Šiškov (1754-1841) qui devient membre de l'Académie en 1789 et la dirige de 1813 à 1841, c'est-à-dire pendant toute la période dont il est question. Très conservateur, Šiškov peut être critiqué pour ses prises de positions scientifiques. Il s'oppose aux réformes de la langue littéraire russe engagées par Karamzin, soutient l'hypothèse selon laquelle le vieux slave est la langue mère de toutes les langues slaves et a recours, comme beaucoup d'autres, aux étymologies fantaisistes.

Dans le même temps, Šiškov est celui qui met en avant le rôle du folklore pour le développement de la langue littéraire et celui de la linguistique comparée pour l'étude des langues slaves. La création d'une bibliothèque slave au sein de l'Académie, l'élaboration d'un dictionnaire et d'une grammaire des langues slaves et, dans cet objectif, l'établissement de contacts avec des savants slaves étrangers, figurent grâce à Šiškov dans les statuts de l'Académie rédigés en 1818. C'est ainsi que, dans les années 1820-1830, les Tchèques Václav Hanka, Pavel Josef Šafařík⁷⁴ et František Ladislav Čelakovský⁷⁵ se rendent en Russie. Les projets cités ci-dessus n'aboutissent pas à cause de la politique très contradictoire d'Alexandre 1^{er} et de Nicolas 1^{er} vis-à-vis des autres Slaves. Néanmoins, les échanges avec les savants étrangers se multiplient. Parmi les membres honoraires de l'Académie on compte le lexicographe polonais Samuel Bogumił Linde⁷⁶ (depuis 1818) ainsi que le philologue tchèque Josef Dobrovský (depuis 1820). Une correspondance est échangée entre le président de l'Académie et les savants Jernej Kopitar, Josef Jungmann, Pavel Josef Šafařík, Václav Hanka et autres.

_

⁷⁴ Pavel Josef Šafařík (1795-1861) : philologue slovaque de langue tchèque, consacre sa vie à l'étude de la culture slave.

⁷⁵ Philologue, traducteur et poète tchèque (1799-1852), Čelakovský fut considéré comme l'un des artisans du « renouveau national ». Influencé par l'attrait des romantiques allemands pour le folklore, il recueillit les *Chansons populaires slaves* en 3 volumes (1822-1827).

⁷⁶ Linde publia un important *Dictionnaire de la langue polonaise* (1807-1814) où il donnait une analyse historique du vocabulaire polonais dans ses rapports avec les autres langues slaves.

Le linguiste serbe Vuk Karadžić (1787-1884), élève de Kopitar et très proche de l'Académie russe, se rend à Saint-Pétersbourg en 1819. Ce voyage lui permet de nouer des contacts précieux avec l'amiral A.S. Šiškov et N.P. Rumjancev⁷⁷ qui manifeste un grand intérêt pour les dialectes des langues slaves parlés en territoire étranger. Plus tard, toujours aux frais de l'Académie, il entreprend à deux reprises des voyages dans les Balkans afin de recueillir des manuscrits et des éléments du folklore. En 1834, en compagnie de l'historien, ethnographe et écrivain Nikolaj Ivanovič Nadeždin (1804-1856), Karadžić visite la Dalmatie, le Monténégro, la Croatie, la Slovénie et la Serbie (Markov et D'jakov, 1988, p. 44). Ses travaux intriguent les milieux scientifiques russes car, non seulement ils traitent de langues slaves encore peu connues (le serbe et le bulgare), mais correspondent aussi aux préoccupations du moment : la démocratisation de la langue littéraire russe qui trouve sa source d'inspiration dans la langue populaire et l'étude de variantes régionales des autres langues slaves. Dans son article À propos des chansons populaires serbes [O serbskix narodnyx pesnjax], Kačenovskij dira de lui que « aucun Serbe n'a jamais rendu de services aussi remarquables à ses compatriotes comme le célèbre Vuk Stefanovič » (Vestnik Evropy, N°14, 1820, p. 116, cité d'après Markov et Djakov, p. 58). Karadžić est celui qui communique aux savants russes reconnus (Vostokov, Keppen, Sreznevskij ou encore Bodjanskij ...) l'idée de se pencher sur la langue bulgare en leur fournissant des éléments d'ébauche.

Réaliser un voyage financé, et donc approuvé officiellement, par l'Académie est une tâche très prestigieuse. C'est d'ailleurs chez les chercheurs l'un des critères (bien sûr, pas le seul) qui entrent en jeu lorsqu'il faut choisir entre Keppen et Venelin pour décerner le titre de pionnier des études du bulgare. Contrairement au projet de Venelin, celui de Keppen bénéficie du soutien de fonds privés, ce qui conduit en général à minimiser l'importance de ses observations (voir infra).

,

⁷⁷ Diplomate et homme d'État, le comte Nikolaj Petrovič Rumjancev (1754-1826) fut Ministre des Affaires Étrangères de 1807 à 1814. Fondateur du « cercle de Rumjancev » (Rumjancevskij kružok) qui réunit des historiens, des archivistes et des archéologues, Rumjancev devint célèbre également grâce à ses actions de mécénat (La revue *Bibliografičeskie listy* de Keppen paraît grâce à son aide financière) et à son intérêt pour les anciens manuscrits et les différents dialectes slaves.

2.3. Découverte de la relation entre vieux slave et vieux bulgare

Au début du XIX^e siècle, l'attention de la communauté linguistique russe se tourne progressivement vers le bulgare. Le mouvement est amorcé, comme nous l'avons précisé, dans un contexte général assez favorable : développement de la slavistique russe, intérêt prononcé pour les îlots linguistiques slaves situés surtout au sein de l'Empire autrichien mais avec une attention émergente en Russie pour les Slaves du Sud, grâce aux voyages, aux échanges entre chercheurs et à la naissance de la linguistique slavophile. Dans la lignée de la philosophie herdérienne et romantique de quête de l'« âme populaire », les linguistes slavophiles nourriront l'idée que les Slaves du Sud, moins touchés par la civilisation, devaient avoir mieux conservé les traits slaves les plus authentiques. Ce postulat est imprégné du mythe messianique slavo-russe déjà présent au XVIII^e siècle.

Les travaux sur les langues slovène, croate ou serbe étendent forcément l'intérêt à leur voisine, la langue bulgare. A cette logique de la « réaction en chaîne », s'ajoute une importante découverte qui permet véritablement au bulgare de sortir de l'oubli : la relation établie entre vieux slave et vieux bulgare. Comme il a été souligné précédemment, la diglossie slavon/russe avait longtemps caché aux Russes tantôt la spécificité de leur propre langue qu'ils croyaient identique au slavon, tantôt la spécificité des langues slaves méridionales que l'on gommait suivant le postulat que toutes les langues slaves étaient issues du vieux slave.

Un demi-siècle auparavant, Lomonosov avait donné au slavon une origine slave occidentale en le désignant systématiquement comme « antique langue morave » (drevnij moravskij jazyk). Cependant, les savants russes du XVIII^e siècle n'exploitèrent pas cette hypothèse qui aurait pu susciter une réflexion sur la spécificité de chaque groupe de langues slaves. D'autres philologues éminents alimentent le débat : Dobrovský se prononce en faveur d'une origine vieux-serbe alors que Kopitar soutient la théorie panonienne sur l'origine du vieux slave.

La solution du problème appartient au grand slavisant russe Aleksandr Xristoforovič Vostokov (1781-1864), qui vient à la linguistique par la poésie : dès les années 1820 il traduit en russe des chants populaires serbes qui lui inspirent des développements sur le rôle de l'accentuation en poésie, puis découvre le bulgare grâce au *Dodatak* de Vuk Karadžić (voir infra). Le cheminement logique qui amène Vostokov

à affirmer la parenté du bulgare et du vieux slave est présenté dans sa célèbre *Réflexion sur la langue slave ou introduction à la grammaire de cette langue, composée à partir de ses plus anciens manuscrits* [Rassuždenie o slavjanskom jazyke, služaščee vvedeniem k grammatike sego jazyka, sostavljaemoj po drevnejšim onogo pis'mennym pamjatnikam] (1820) où il utilise des exemples du bulgare et du polonais (langue que Vostokov maîtrise apparemment mieux⁷⁸) afin de déterminer la base dialectale du vieux slave et d'étudier ses particularités phonétiques (Markov et Djakov, 1988, p. 61; Bulaxov, 1976, pp. 64-65).

Dans l'antiquité, selon le savant, le russe et le slavon étaient fort semblables :

« La différence qui existait, sans doute, dans la plus haute antiquité entre les dialectes des diverses tribus slaves, ne concernait pas encore la déclinaison, la conjugaison ou les autres formes grammaticales mais se limitait, dans la plupart des cas, à une différence dans la prononciation et dans l'emploi de quelques mots particuliers. Par exemple, les Slaves russes disaient *BOJOCTE* au lieu de *BJACTE*, *ГОРОДА* au lieu de *ГРАДЕ*... De même, les Russes ne disposaient pas de sons correspondant aux lettres **x** et **a** dans l'alphabet cyrillique et prononçaient à leur place **y** et **u**. » (cité d'après Amirova, 1975, p. 287)

Vostokov prouve également le caractère nasal de x et x et leur correspondance avec q ç iq iç en polonais. Selon son hypothèse, aux temps de Cyrille et Méthode toutes les tribus slaves pouvaient facilement se comprendre les unes les autres et, de même, plus les manuscrits étaient anciens, plus ils offraient de similitudes entre les dialectes slaves. Vostokov parvient à établir une périodisation du vieux slave : slave ancien (IXe-XIVe siècles), slave moyen (XVe-XVIe siècles), slave moderne ou celui des ouvrages religieux imprimés (à partir du XVIe siècle). Il différencie également quatre systèmes de graphies dans la notation des textes slavons : vieux slave (vieux bulgare), russe, bulgare tardif et serbe.

Le mérite de Vostokov est d'autant plus grand qu'à l'époque, malgré une volonté manifeste de connaître le monde slave, les notions restent encore fragiles. En

parvient à déterminer le rôle phonétique des jus en vieux slave.

-

⁷⁸ Selon Venediktov, il est probable qu'après la découverte du *Dodatak* Vostokov se soit intéressé au bulgare vivant et qu'il ait même commencé à l'apprendre. Cependant, il n'en existe pas de preuves dans ses écrits (Venediktov, 1998, p. 53). En revanche, c'est grâce à l'observation du polonais que Vostokov

1805, la Société d'histoire et des antiquités russes (Obščestvo istorii i drevnostej rossijskix) met au concours la question suivante formulée par X.A. Čebotarëv (1746-1815), professeur de littérature russe et auteur du premier manuel de géographie de la Russie en langue russe⁷⁹:

« L'auteur de chroniques russe, Nestor, dit que les Slaves qui peuplent la Russie sont venus des bords du Danube de la Bulgarie et du pays ougrien, après avoir été repoussés de là par les Valaques. A quelle époque a pu avoir lieu leur migration? Et qui est-ce que Nestor appelle *Valaques*: les Romains, les Lombards⁸⁰, les Bulgares ou les vrais Valaques? » (cité d'après Markov et Djakov, 1988, p. 46)

La question, directement liée à l'étude de la *Chronique des temps passés* qui est à l'ordre du jour, traduit aussi l'intérêt accru des Russes pour leur propres origines. Mais les résultats du concours sont très modestes : parmi les auteurs des quatre écrits anonymes déposés, trois considéraient que les Valaques étaient des Romains ou des Lombards alors que le dernier (probablement Čebotarëv) soutenait la thèse des historiens allemands selon laquelle les Valaques étaient des Bulgares. C'est dire que les découvreurs du bulgare disposaient de peu de repères !

Malgré le flou qui règne en matière de parenté linguistique, Vostokov trace un tableau des différentes langues slaves, rattachées au sanscrit et à l'indo-européen, dans lequel le groupe méridional trouve toute sa place. Il est intéressant de souligner la pertinence des observations du savant lorsqu'il relève les différences de prononciation entre les parlers slaves (voir supra extrait de *Réflexion sur la langue slave...*). En effet, la division des langues slaves en trois branches, en vigueur aujourd'hui, repose sur les différences de traitement des groupes *ol et *or du slave commun⁸¹ (Feuillet, 1999, p.11):

- 1) Groupe oriental: -olo-, -oro- (korova, zoloto);
- 2) Groupe occidental: -lo-, -ro-, sauf tchèque et slovaque (zlato);
- 3) Groupe méridional : -la-, -ra- (krava, zlato).

79

⁷⁹ Il s'agit de l'ouvrage *Description géographique et méthodique de l'Empire russe* [Geografičeskoe metodičeskoe opisanie Rossijskoj imperii] paru en 1776 à Moscou. Čebotarëv y aborde certains aspects de l'histoire des Slaves et de la place de leur langue au sein des langues européennes. Ses positions sont très proches de celles de son contemporain J. Dobrovský.

⁸⁰ Le nom utilisé dans l'original est *longobardy* (en lat. Longobardi). Il désigne les Lombards, peuple germanique établi sur le cours inférieur de l'Elbe au I^{er} siècle, puis sur le Danube moyen au II^e siècle et en Pannonie, à la fin du V^e siècle.

⁸¹ État non attesté qui offre un ensemble de traits propres aux langues slaves par rapport à l'indoeuropéen.

Il s'agit donc d'un critère essentiellement phonétique, comme l'affirmait Vostokov. Malheureusement, les langues vivantes des Slaves méridionaux ne sont pas au centre de ses préoccupations. Le cas du bulgare est frappant. Rappelons qu'en 1822 Vostokov exclut le bulgare de son projet de *Dictionnaire comparatif* car cette langue ne possédait encore ni grammaire ni dictionnaire. Et, lorsque Venelin transmet à Vostokov pour avis sa grammaire du bulgare, la recension de Vostokov ne témoigne pas d'un intérêt particulier pour le bulgare contemporain alors qu'elle offrait enfin une occasion d'aborder la seule langue slave de structure analytique!

La synthèse des principaux événements marquants de la slavistique russe jusqu'à la fin des années 1830 met en évidence les préoccupations essentielles de la période : l'étude du vieux slave et des manuscrits anciens, la question de l'héritage de Cyrille et Méthode et de la place de la Russie, la spécialisation de la slavistique par domaines, l'intérêt naissant pour de nouvelles langues slaves (le tchèque et les langues slaves méridionales) avec une mise en valeur du folklore. Le bulgare est présent en tant que langue de l'aire méridionale, frontalière du serbe, ou, dans une perspective historique, en tant qu'héritier du vieux bulgare. Jusque-là, on ignore quel est son degré de parenté avec le russe et, surtout, quelle est la structure du bulgare contemporain. D'ailleurs, à part les deux évocations du bulgare dans les travaux de Karadžić et de Keppen que nous présenterons en amont de la grammaire de Venelin, la période ne recense aucun autre écrit véritablement consacré à l'étude de cette langue.

II. Les initiateurs des recherches sur le bulgare

1. Trois chaînons inséparables de la découverte du bulgare

Dans le chapitre précédent, nous avons évoqué les premiers pas de la slavistique en Russie et comment elle a peu à peu pris en compte le groupe des langues slaves du Sud auquel appartient le bulgare. Ici, nous verrons concrètement comment les recherches sur le bulgare ont débuté et quels en ont été leurs initiateurs. Il ne s'agit plus de présenter un contexte latent mais de souligner les éléments qui ont réellement joué un rôle déclencheur.

Nous voudrions établir ici une nette distinction entre initiateurs, prédécesseurs et véritables découvreurs de la langue bulgare. L'existence de ces trois chaînons inséparables s'est imposée à nous au fur et à mesure de l'approfondissement de nos recherches.

Les initiateurs sont ceux qui, dans un contexte favorable, appellent les chercheurs à faire de la langue bulgare un objet d'étude à part entière. Ils jouissent d'une notoriété suffisante pour être entendus par la communauté linguistique et amorcer le début d'une orientation nouvelle. À ce niveau, nous dépassons logiquement les frontières d'un seul pays. Comme nous le verrons, les principaux initiateurs dans le cas de la langue bulgare seront l'Allemand Schlözer, le Tchèque Dobrovský, le Slovène Kopitar et le Russe Vostokov, qui assurera le relais et initiera la branche russe de l'étude du bulgare.

D'une manière plus schématique, chacun d'eux marque un point d'ancrage dans le contexte européen déjà décrit. Schlözer est le représentant de la science allemande qui est une source d'inspiration mais aussi d'opposition et, par conséquent, de progrès pour les slavisants. Les premières études slaves sur le bulgare débutent en réaction directe à sa déclaration selon laquelle cette langue ne possède encore ni grammaire ni dictionnaire. Dobrovský est le premier savant de pays slave à s'intéresser à toutes les langues slaves : le bulgare y sera forcément inclus. Il est aussi porteur d'une image généralisante du monde slave, très stylisée, peu étoffée mais tellement vivante au tournant du XIX^e siècle. À partir de là, l'espace se resserre autour d'un pays de langue

slave très proche du bulgare: la Serbie, où Karadžić met en pratique des réformes linguistiques qu'il étend au bulgare. Cependant, comme il apparaîtra dans notre exposé, celui-ci suivra à la lettre les instructions de Kopitar qui est réellement le premier savant slave à mettre sur le devant de la scène la problématique du bulgare. La Russie, intriguée par les avancées serbes et stimulée par la découverte récente de Vostokov en matière de vieux slave, se saisira du sujet tout de suite après la parution du précis de grammaire bulgare de Karadžić. C'est grâce à Vostokov et à ses échanges avec Kopitar que la linguistique russe s'aventurera sur le terrain bulgare. Mais Vostokov n'en est que l'initiateur, sans vraiment orienter ses travaux sur le bulgare moderne.

Une fois le mouvement général amorcé, viennent les premiers écrits que l'on ne peut encore assimiler à une « découverte » car il n'abordent pas la langue bulgare dans son ensemble et de manière suffisamment approfondie. Ces premiers écrits porteront plus facilement les noms de *remarques grammaticales* ou de *lexique* que ceux, plus solennels, de *grammaire* ou de *dictionnaire*. Néanmoins, ils apporteront suffisamment de matériau pour servir d'appui aux travaux ultérieurs. Citons ici les écrits de Karadžić et de Keppen que nous appellerons *prédécesseurs* des découvreurs de la langue bulgare. Le lecteur remarquera qu'à ce niveau nous sommes encore dans un processus d'échange serbo-russe qui se situe au-delà des frontières de la Russie.

Le voyage de Keppen est le premier signe d'un intérêt pour l'étude du bulgare moderne en Russie. C'est à partir de là que la découverte du bulgare, autrement dit la création de la première grammaire et du premier dictionnaire du bulgare par des auteurs russes devient possible. Suivant la logique de la grammatisation que nous avons déjà expliquée, vient d'abord la grammaire de Ju.I. Venelin, suivie par le dictionnaire de A.L. Djuvernua.

1.1. Les outils du chercheur européen

Il faut avouer qu'en ce début de XIX^e siècle le chercheur européen, et à plus forte raison le chercheur russe qui s'inspire abondamment des acquis de la science européenne, ne disposent pas de données fiables sur le bulgare. La question « bulgare » se pose grosso modo en ces termes :

- 1) Existe-t-il une langue bulgare à part entière ?
- 2) Les Bulgares représentent-ils une entité ethnique à part ?

Comme on peut s'en douter, si l'existence d'un peuple et d'une langue n'est pas encore chose certaine, l'heure n'en est pas encore aux remarques détaillées sur la langue. La Russie, trop préoccupée à défendre sa propre identité face aux « normanistes », ne se montre pas encore suffisamment disponible pour la découverte du monde slave.

Côté allemand, trois savants contribuent à constituer le noyau de la future polémique sur le bulgare. Ce sont d'abord, Herder et Schlözer. Herder véhicule une image romantique des Slaves, opprimés mais valeureux et voués à un grand avenir, qui pourrait parfaitement correspondre au vécu des Bulgares. Dans son *Allgemeine Nordische Geschichte* (1771), Schlözer éveille l'intérêt pour eux en présentant la Bulgarie comme un lieu privilégié de recherches sur le slavon. Puis, dans son *Nestor*, il souligne l'absence totale de renseignements sur le « slavon. Bulgarischer Dialekt ».

L'image poétique herdérienne, complétée ainsi par l'invitation à la recherche de Schlözer, trouve une sorte d'antithèse assez radicale dans les écrits de J.S. Vater qui sèment le doute sur la slavité originelle des Bulgares. Dans son ouvrage *Mithridates*, *oder allgemeine Sprachenkunde* (1806-1817), Vater apporte les informations suivantes :

- Les Bulgares sont un peuple tatare qui, au V^e siècle, près du Danube, a conquis les Serbes en adoptant par la suite leur langue et leurs coutumes.
- 2. La langue bulgare, qui contient un grand nombre de mots tatares, est la plus impure et la plus grossière des langues slaves. (Vater, 1809, t. II, p. 641)

Dans les compléments au *Mithridates*, on trouve une autre remarque :

3. À la fin des noms bulgares on ajoute un « ta » dont la valeur grammaticale reste inconnue. (Vater, 1817, t. IV, p. 394)

Les travaux de Vater étant une référence pour les savants de son temps, ces hypothèses sur le bulgare circulent dans le vaste espace européen et slave. Elles portent toutes une dose de vérité, et même d'impressionnante nouveauté (par exemple l'évocation de l'élément protobulgare, de l'article postposé), mais interprétée de

manière trop radicale et restrictive. Le manque de nuances est certainement la conséquence de l'absence d'études sérieuses, déjà soulignée par Schlözer.

Rappelons que ce début de XIX^e siècle est riche en théories sur les origines des Bulgares. Nous venons de citer la théorie la plus répandue, celle des origines turcotatares des Bulgares, portée par Vater et Schlözer relayées aussi par J.-Ch. Engel et J. Tunmann. En Russie, cette théorie trouve un adepte en Nikolaj Mixajlovič Karamzin (1766-1826), historien de renom qui l'expose dans son *Histoire de l'Etat russe* [Istorija gosudarstva rossijskago]⁸² et marque ainsi pour longtemps l'esprit des Russes. Pour d'autres savants, les Bulgares avaient des origines ougro-hunniques (H.J. Klaproth⁸³) ou représentaient un amalgame d'éléments slaves, turks et finnois (C.-M. Frähn⁸⁴). P.J. Šafařík les considérait comme des Huns venus de l'Oural (Nikulina, 1998, p. 122). Nous verrons plus tard Venelin s'opposer à ces théories qu'il juge révélatrices d'un sentiment de supériorité germanique.

À en croire Vater, les Bulgares doivent leur part d'identité slave aux Serbes. Cette vision, très répandue au début du XIX^e siècle et reprise dans les travaux du patriarche de la slavistique J. Dobrovský (voir ci-dessous), a une explication historique et repose sur des faits réels.

Après avoir atteint son apogée aux IX^e - X^e siècles, l'État bulgare perd petit à petit du terrain au profit d'une autre puissance de la péninsule balkanique – la Serbie. L'hégémonie politique de la Serbie érige la langue serbe en langue culturelle et littéraire dominante et la propage dans des régions traditionnellement bulgares. Les conditions extérieures défavorables empêchent la Bulgarie d'imposer les normes orthographiques du moyen bulgare déjà établies au XIV^e siècle et la tâche revient automatiquement à la Serbie. À partir du XV^e siècle et jusqu'à la première moitié du XVIII^e, même les Bulgares autochtones utilisent la rédaction serbe des textes qui contenait, naturellement, des éléments grammaticaux spécifiques à la langue serbe.

Les manuscrits des XVII^e et XVIII^e siècles abondent en formes du bulgare vivant. En revanche, lorsque dans de très rares cas des Bulgares imprimaient des

⁸³ Heinrich Julius Klaproth (1783-1835): orientaliste allemand, auteur de travaux sur les peuples du Caucase et leurs langues.

⁸⁴ Christian-Martin von Frähn (1782-1851) : connu en Russie sous le nom de Xristian Danilovič Fren, célèbre orientaliste et numismate.

134

-

⁸² L'Histoire de l'Etat russe (12 vol. ; 1816-1829) est l'œuvre la plus importante de Karamzin.

ouvrages, leur langue imitait le slavon serbe en masquant des éléments caractéristiques du bulgare. N.M. Petrovskij nous en donne quelques exemples choisis dans le catalogue de I. Karataev *Description des livres slavo-russes imprimés en alphabet cyrillique* [Opisanie slavjanorusskix knig, napečatannyx kirillovskimi bukvami] (1883) (voir Pertovskij, 1914, p. 20-21).

En 1569 à Venise, Ieronim Zagurovič, de Kotor, et Iakov Krajkov, de Sofia, font paraître un *Psautier de la Procession* [Psaltir' s Vozsledovaniem]. La conclusion, écrite par Krajkov, ne permet en aucun cas de penser que son auteur est bulgare. Krajkov rédige également des conclusions pour le *Missel* [Trebnik] (1570) ainsi que pour une autre édition réalisée en 1572 à Sofia, toutes deux marquées de serbismes. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que paraît un recueil de prières célèbre sous le titre *Abagar* [Abagar] dans lequel émergent, parmi les nombreux serbismes, des particularités du bulgare vivant. Cependant, selon l'avis du savant A. Teodorov cité par Petrovskij, ces particularités, limitées à la phonétique, ne présentent pas de lien organique avec le développement futur de la littérature bulgare.

Rappelons également l'exemple des ouvrages polyglottes où les termes *bulgare* et *serbe* sont souvent présentés comme synonymes. Nous pensons ici à l'ouvrage de Johann Weichard Valvazor et Erasmus Francisci ou encore à celui de Joan Chamberlain, parus à la fin du XVIII^e siècle et au début du XVIII^e, dont les auteurs copient les uns sur les autres l'erreur de présenter le *Notre Père* en serbe tout en appelant cette version « bulgare » (voir infra).

Dans un tel contexte, on comprend mieux les affirmations de Dobrovský sur les origines serbes du vieux-slave ou encore la tentative de Kopitar et de Karadžić d'envisager la langue bulgare comme une variante du serbe.

1.2. Les hypothèses de Josef Dobrovský

Le seul slavisant généraliste de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, le savant tchèque Josef Dobrovský (1753-1829), ne reconnaissait pas l'existence autonome de la langue bulgare. Lorsqu'il abordait la classification des langues slaves, Dobrovský adoptait une attitude double : soit il réduisait le bulgare à un dialecte de

l'illyrien (le serbe), soit il omettait de l'évoquer. Le bulgare était présenté comme une variante du serbe dans des œuvres comme *Geschichte der Böhmischen Sprache und Litteratur*, dans les éditions de 1792 (p. 22) et 1818 (p. 32), mais également dans le *Ausführliches Lehrgebäude der Böhmischen Sprache* (1809, p. V). Il est absent de la famille des langues slaves dans le *Lehrgebäude der Böhmischen Sprache* (1819, pp. V-VI) ou encore dans les *Institutiones linguae slavicae* (1822, p. IV). Cette double attitude existait déjà en 1801 lorsque, dans le livre de J.Ch. Engel *Geschichte von Serwien und Bossnien*, Dobrovský ne cite pas d'abord le bulgare dans sa classification et, à la page suivante, remarque que les Bulgares parlent un serbe corrompu.

Dans la première édition de *Slovanka*, Dobrovský défend son opinion contre Schlözer qui était persuadé de l'intérêt et de la singularité de la langue bulgare. Ici, il le fait avec plus de détails. Les Bulgares de foi byzantine auraient les mêmes livres que les Serbes, tout comme les catholiques romains utilisent les livres dalmates. L'existence de disparités régionales est reconnue. Dobrovský donne l'exemple du jésuite Bošković, de Dubrovnik qui, en se rendant de Constantinople en Pologne en 1762, arrive à communiquer *jusqu'à un certain degré* (*zu einem gewissen Punkte*) avec les Bulgares de Kanara. L'archimandrite Raić affirme que, sans doute grâce à leur proximité géographique, les Serbes peuvent comprendre les Bulgares mieux que les habitants de Dubrovnik qui sont éloignés et qui ont modelé leur langue sur le modèle italien.

Ensuite, Dobrovský évoque, sans plus de précisions, un article concernant le bulgare qui lui aurait été transmis en complément au dictionnaire de Pallas. À en juger par les vocables qu'il contient, le bulgare appartient à l'illyrien ou, plus exactement, à sa variante serbo-macédonienne.

Une telle conclusion ne devrait pas nous étonner. Les particularités du bulgare, notamment l'absence de déclinaisons, ne peuvent ressortir à l'examen d'une liste de mots isolés. En revanche, l'absence de l'infinitif en bulgare moderne aurait pu être mise en évidence. Mais il est fort probable que, sous l'influence du modèle slavon, l'auteur du document se soit senti obligé de maintenir l'infinitif à l'ancienne. C'est ainsi que, tout en s'appuyant sur des sources qu'il estime fiables, Dobrovský arrive à des conclusions erronées. Les travaux de Kopitar aboutissent à un tout autre résultat.

1.3. Jernej Kopitar et le bulgare

Dès le début de ses recherches sur l'histoire des Slaves du Sud, Kopitar se heurte au flou qui entoure le peuple bulgare. Sa première réaction est de reprendre l'opinion de Dobrovský. Ainsi, dans l'étude géographique des Slaves anciens proposée dans sa grammaire du slovène, Kopitar distingue d'abord deux branches, illyrienne et bulgare, pour revenir, quelques pages plus loin, à la classification de Dobrovský selon laquelle le bulgare était un dialecte illyrien.

Cependant, quelques mois après la parution de la grammaire, Kopitar exprime sa propre hypothèse :

«[...] Il n'existe, au Sud du Danube (en Pannonie⁸⁵ et en Mésie⁸⁶) qu'un seul parler slave qui, en Mésie et en allant vers la mer Adriatique fût modifié par les colonisateurs serbes ou croates. » (cité d'après Petrovskij, 1914, p. 26)

Les Bulgares parleraient donc une langue différente de celle des Serbes. Toujours dans le même esprit, Kopitar demande à Dobrovský si les Bulgares sont, d'après lui, originaires de Serbie ou des Protoserbes.

Sans connaître lui-même le bulgare, Kopitar supposait, dès 1810, l'existence d'éléments grammaticaux bulgares au sein de la langue roumaine, ce qui pourrait nous laisser penser qu'il avait déjà identifié la présence de l'article. Pertovskij⁸⁷ rejette cette idée en citant un article plus tardif où Kopitar reprend des lieux communs: Obradović ne cite pas les Bulgares parmi les peuples parlant le slavon serbe, Dobrovský considère que leur langue est un dialecte du serbe, Schlözer déplore le manque de grammaire et de dictionnaire pour décrire leur langue ... (Petrovskij, 1914, p. 26).

Comme nous l'avons évoqué précédemment, la question des origines du vieux slave préoccupe les savants au début du XIX^e siècle. Seul Vostokov attire l'attention sur le vieux bulgare. Selon la théorie de Dobrovský, il s'agit de vieux serbe. D'autres, comme K.F. Kalajdovič, l'assimilent au morave. Kopitar défend l'hypothèse selon

⁸⁵ Ancienne région de l'Europe centrale entre le Norique à l'Ouest, l'Illyrie au Sud, le Danube au Nord, correspondant à l'Ouest de l'actuelle Hongrie et à une partie de la Croatie.

⁸⁶ Ancienne région d'Europe du Sud-Est, limitée par la Macédoine au Sud et la Dacie au Nord.

⁸⁷ Petrovskij donne en note la référence suivante : Barth. Kopitars Kleinere Schriften sprachwissenschaftlichen, geschichtlichen, ethnographischen und rechtshistorischen Inhalts. Herausgegeben von Fr. Miklosich. Erster Theil, Wien, 1857.

laquelle le vieux slave est identique à la langue pannonienne et n'accepte pas son identification au vieux serbe (Nikulina, 1998, p. 122). À la recherche de preuves, il recueille toute information prouvant que le bulgare est différent du serbe.

Dès 1813, dans la recension du célèbre livre de P. Major sur les Roumains en Dacie, Kopitar annonce pour la pemière fois dans la presse l'existence d'un article postposé en bulgare en donnant en guise d'exemple les formes книгата *le livre*, майката *la mère*. Il revient sur le sujet en 1815, dans ses *Reflexiones in responsum domini recensentis viennensis ad animadversiones in recensionem historiae de origine valachorum in Dacia* où il écrit à P. Major :

« Quod de bulgaris et albanis negas, cave ut cum ratione, ajunt enim omnes qui ibi fuerunt. Vide recentissimum Anglum Martin Leake (London 1813). Videris ignorare summam articuli definiti cum pronomine intimitatem, et confundere. Certe giovarle non est articulus, nec dirla, farlo, nec consolargli, nec ullum horum et talium. » (Kopitar, 1815, p. 24, cité d'après Petrovskij, 1914, p. 28)

En 1814, dans sa recension de la première partie de *Slovanka*, Kopitar glisse la remarque que le mot баща [bašta] dans le sens de *père* n'est utilisé qu'en Bulgarie (Petrovskij, 1914, p. 27). Un an plus tard, dans la recension de la seconde partie, Kopitar suggère à la Société biblique britannique de prendre en charge l'édition de la Bible en bulgare. L'idée prend corps et des travaux de traduction commencent. La Société biblique russe est sollicitée à son tour par le métropolite Gavriil qui écrit dans sa demande :

« Les Bulgares, peuple voisin qui partage notre foi, ont un besoin urgent d'écouter le verbe de la vie dans leur propre langue car ils ne comprennent pas le slavon. » (cité d'après Petrovskij, 1914, p. 28)

Étonnante révélation de la part de l'homme d'église qui, au-delà de toute polémique linguistique, reconnaît au bulgare un statut de langue autonome (*leur propre langue*) et souligne en même temps l'écart qui s'est creusé entre la langue contemporaine bulgare et le slavon. Car les mots *ils ne comprennent pas le slavon* ne trouvent pas une autre interprétation dans la bouche de quelqu'un qui devait bien savoir que Cyrille avait traduit la Bible pour les Moraves et les Bulgares.

En 1816, Kopitar annonce à Dobrovský son intention de rédiger une bibliographie des récentes éditions en langues slaves et ajoute qu'il dispose de deux livres en bulgare (Jagić, 1885, pp. 416-417). Cependant, parmi les sources bulgares de Kopitar, on ne retrouve qu'un seul livre édité avant 1816 contenant deux sermons. Il s'agit d'un livre connu sous deux titres : Erzählung von der hehren zweyten Ankunft Christi (dem jüngsten Gerichte), von Hadschi-Ioachim Daskal ou encore Повѣсть ради страшнагw й вторагw пришествія Хрістова ... списанная ѿ хаджи Іwакима даскала, paru à Buda⁸⁸ (Budim dans les sources d'auteurs russes et bulgares) en 1814.

Selon J. Ivanov, c'est le premier livre écrit en bulgare contemporain car les livres de Sofronij Vračanski n'utilisent pas la langue populaire mais le slavon bulgare (Ivanov, 1908, p. 257). Nous verrons plus loin que le livre présente encore une orthographe qui imite le modèle slavon.

Vers le début de l'année 1818, Kopitar a déjà la conviction que le serbe et le bulgare sont deux langues différentes et que ce dernier est plus proche de la langue slave que le serbe. Pourtant, en 1820 il déclare de nouveau le bulgare inconnu. Parallèlement, il s'adresse régulèrement à Karadžić en lui demandant de poursuivre les recherches sur cette langue et nous pouvons même ajouter, sans craindre de nous écarter beaucoup de la vérité, que Kopitar est en quelque sorte le coauteur du *Dodatak* rédigé par Karadžić (voir infra). Et il ne manque pas d'évoquer l'ouvrage à plusieurs reprises, notamment dans sa recension des *Institutiones* de Dobrovský parue dans une édition aussi prestigieuse que *Jahrbücher der Literatur*. Ainsi, Kopitar contribue activement à faire connaître l'ouvrage dans les milieux culturels et scientifiques européens et à souligner son caractère unique.

La recension des *Institutiones* est l'occassion pour Kopitar d'aborder à nouveau la langue bulgare et ses particularités: l'existence d'un article et la perte de la déclinaison. La phonétique est également étudiée mais sans parvenir forcément aux mêmes conclusions que Karadžić. Prenons, par exemple, l'absence de mouillure signalée par Kopitar et illustrée par la prononciation [kon] en bulgare du mot конь

⁻

⁸⁸ Entre la fin du XIV^e siècle et les années 1860, des milliers de Bulgares trouvent refuge en Hongrie. Certains d'entre eux s'installent près de la ville de Buda qui, au début du XIX^e siècle, représente un centre important d'édition de livres bulgares (voir Juxas, 1981).

cheval. Il est vrai que Karadžić avait voulu la suppression des jers mous à la fin des mots bulgares. Cependant, son glossaire manque de cohérence. À côté de choix comme jeceн automne (N°93), корен racine (N°136), nous avons des formes orthographiées à l'aide de lettres serbes qui conservent la mouillure: дењ jour (N°87), сољ sel (N°124), коњ cheval (N°152) etc. D'autres remarques, fort intéressantes, concernent l'existence de voyelles sourdes en bulgare, celle d'une forme de duel que Kopitar nomme цавте (en bulgare moderne чифте paire, couple), l'absence du l épenthétique (Petrovskij, 1914, p. 56). Cette impressionnante avancée dans la réflexion de Kopitar prouve qu'il n'a jamais abandonné ses recherches sur la langue bulgare.

En 1826, Kopitar publie sa traduction en allemand d'un extrait de *Researches in Greece* (1814) de William Martin Leake (1777-1860). Dans le chapitre consacré aux Bulgares, le traducteur fait quelques remarques démographiques sur les populations grecque, roumaine, albanaise, bulgare et serbe. Les Bulgares représenteraient, à son avis, 1 200 000 personnes ou plus, alors que dans sa *Geschichte der slawischen Sprache und Literatur nach allen Mundarten* Šafarík évaluait leur nombre à 600 000.

Petrovskij évoque un article de Kopitar, daté de 1829 et paru dans les *Jahrbücher des Literatur*, dans lequel les caractéristiques du roumain et de l'albanais sont explicitées à travers celles du bulgare. Afin d'éclairer la question de l'article postposé, Kopitar reprend la parabole du fils prodigue, utilisée dans sa version serbe et bulgare par Karadžić pour son *Dodatak*, et complète la comparaison par les versions roumaine, roumano-macédonienne et albanaise du même texte. Cette démarche lui permet de mettre en avant la « latinité grammaticale » de la langue bulgare (Petrovskij, 1914, p. 70). Nous voyons ici les prémisses d'une identification du groupe des langues balkaniques, Kopitar étant le premier à avoir franchi le pas vers la comparaison entre elles.

Après cet article, les travaux du savant sur le bulgare perdent de leur diversité au profit du problème des voyelles nasales. Kopitar essaye de réunir le plus de renseignements possible pour confirmer leur présence ou leur absence dans la langue

⁸⁹ Il s'agit de voyelles qui subissent une très forte réduction, généralement entre deux consonnes, au point d'être prononcées sans émission de voix. Kopitar doit penser à des formes comme длги longs, длбоки profonds (en bg. litt.: дълги, дълбоки) recensées dans le texte de la chanson bulgare que Karadžić publie dans le *Chansonnier* (voir Annexe 4).

bulgare. Cela n'est pas sans relation avec les travaux de Vostokov ou de Šafařík. Le premier surtout, même si Kopitar n'approuve pas son hypothèse, risque de mettre à mal sa théorie pannonienne.

C'est dans ce contexte que Kopitar entame ce que nous nous sommes permis d'appeler « la course au vrai bulgare ». L'idée a un fond rousseauïste évident : plus les Bulgares sollicités sur la question seront tenus à l'écart de tout enseignement, plus leur langue sera pure et authentique. Ainsi, dans une lettre de 1832 adressée à Karadžić qui se trouve alors à Zemoune, Kopitar demande :

« Essayez enfin de rencontrer un Bulgare réellement illettré et, par conséquent, pur et non dénaturé (*ununterschobenen*) pour apprendre quelque chose de véridique et d'incontestable sur sa langue, par exemple comment dit-il bison (Kopitar orthographie le mot зоубръ, en russeзубр prononcé [zubr], C.A.)[...].» (cité d'après Petrovskij, 1914, p. 72)

La demande de connaître justement ce mot, pas vraiment courant, dénote la recherche de l'exclusivité par rapport aux autres savants travaillant sur la question. Le mot présente, bien sûr, une relation avec la nasalisation. Il apparaît d'abord dans un manuscrit indiquant qu'en l'an 868 cet animal fut introduit à Byzance et fut appelé du nom populaire ξόμβρος. Si Karadžić constatait que l'équivalent slave 3096ρ (v.sl. 3жбръ) était rendu en bulgare 306ρ ou 3абръ, cela appuierait l'hypothèse de l'absence de nasalisation dans cette langue.

Précédemment, dans une autre lettre de 1830, Kopitar écrivait à Karadžić, à Kragujevac :

« N'avez-vous pas de *vrais* Bulgares ? Est-il vrai qu'ils disent маж (fr. *homme*, C.A.), пат (fr. *chemin*, C.A.) avec a ou le font-ils avec le nez à l'image de ôn d'après Šafařík ? » (cité d'après Petrovskij, 1914, p. 70)

En réponse, Karadžić assure que la prononciation à l'endroit où il se trouve est bien маж et пат et ajoute que, en descendant le Danube ou à l'intérieur du pays, elle pourrait bien être мъж [măž] ou път [păt] le a étant remplacé par le jer dur ъ. Kopitar n'abandonne pas et demande de nouveau si, à part le a et le ъ, les Bulgares n'ajoutaient pas une nasalisation comme les Polonais dans le mot maž [monž]. La

demande est liée aux affirmations de Šafařík d'entendre une prononciation nasale de ces cas. Cette fois-ci, Karadžić confirme ses dires en s'appuyant aussi sur le témoignage d'un Bulgare connaissant le français, ayant donc une idée claire de ce qu'est la nasalisation et pouvant certifier de son absence.

Kopitar est celui qui attire l'attention sur l'urgence de se rendre dans les colonies bulgares en Bessarabie afin d'étudier la langue des émigrés bulgares avant qu'elle ne se soit laissée assimiler par le russe. Il accorde une importance particulière à la dialectologie au point, parfois, de négliger le processus d'évolution historique de la langue. Ainsi, l'absence de voyelles nasales en bulgare a pu le conduire à penser qu'elles n'avaient jamais existé dans cette langue et à contester la célèbre découverte de Vostokov.

Si l'on récapitule tous les aspects de la langue bulgare qui attirent l'attention de Kopitar, on constatera qu'il aura relevé l'essentiel de ce qui sera par la suite au centre des préoccupations. D'abord, les problèmes phonétiques, dans une perspective historique mais aussi synchronique : le rôle des voyelles, le sort des jers dur et mou ... Ensuite, la spécificité morphologique : l'article postposé, l'absence d'infinitif, la perte des déclinaisons. Kopitar soulève la question des dialectes et affirme l'intérêt linguistique des foyers d'émigration bulgare. Il est aussi le premier à se lancer dans une étude comparative des langues balkaniques à la recherche de leurs similitudes. Sans oublier l'importance qu'il accorde à la nouvelle orthographe bulgare et aux premiers écrits dans cette langue. Même si toutes ces questions ne sont pas suffisamment développées chez lui, elles sont posées et léguées aux futurs chercheurs. Dans ce sens, Kopitar sera pour nous le premier savant slave à formuler les points principaux de la recherche sur le bulgare. Karadžić, son disciple, concrétisera quelques-unes des idées de Kopitar dans son *Dodatak*, le premier écrit grammatical sur le bulgare.

Après avoir mûri chez les savants slaves du Sud, la problématique bulgare pénétrera en Russie où elle rencontrera un terrain fertile grâce aux dernières découvertes de Vostokov et à l'air du temps qui pousse à l'affirmation nationale. L'interlocuteur russe direct de Karadžić sera Keppen qui préparera en quelque sorte, par son voyage et ses publications, l'arrivée de la grammaire de Venelin.

III. Les prédécesseurs directs de Venelin et de Djuvernua

1. Vuk Stefanović Karadžić (1787-1864)

1.1. Réception des idées de Karadžić en Serbie et en Russie

Le philologue et écrivain Vuk Stefanović Karadžić (1787-1864) est né dans le village serbe de Tršić, situé à la frontière Ouest du pays et peuplé à partir de 1737 par des habitants de Herzégovine (voir Jagić, 2003, pp. 370-407). Fils de paysans, autodidacte, il s'intéresse très tôt à la langue et au folklore serbes. D'abord instituteur à Belgrade de 1811 à 1813, ensuite employé des douanes dans différentes localités du Nord-Est du pays, Karadžić a l'occasion d'observer le parler serbe oriental et de le comparer au méridional, son parler d'origine. En 1813, la situation politique l'oblige à quitter le pays. Karadžić se rend à Vienne où il fait la connaissance de Kopitar qui deviendra désormais son guide, son maître à penser et l'initiateur d'une grande partie de ses œuvres. Progressivement, dans les recherches de Karadžić se dessinent deux grands axes : la création d'un système orthographique adapté au serbe contemporain et l'observation de l'environnement dialectal de celui-ci sur tout son territoire de diffusion. Il nous paraît important de souligner que ces deux axes seront très présents dans les écrits de Karadžić sur le bulgare. Nous les retrouverons repris et développés chez les pionniers russes de la description du bulgare (Keppen, Venelin) pour qui Karadžić représente une sorte d'étalon auquel on se réfère et se compare, en cherchant à le dépasser.

Karadžić se montre sensible aux problèmes de l'orthographe dès juillet 1814 à l'occasion de la publication du *Chansonnier* [Pesnarica], son premier recueil de chansons populaires serbes. Dans une lettre du 6/18 mai 1814, il demande à Kopitar de procéder à certains changements dans le texte du *Chansonnier*: remplacer mь par ħ, écrire ьа, ье, ьу à la place de я, ѣ, ю, remplacer le i par le и, rendre ѣ par le э, ne conserver я еt ю qu'après voyelle ou à l'initiale des mots.

Quelques mois plus tard paraît l'abrégé grammatical de la langue parlée La langue serbe d'après le parler du peuple [Pismenica serbskoga iezika po govoru prostoga naroda]. Le texte présente des changements supplémentaires : \ni ou \in sont remplacés par ïe (ï annonce déjà le j), \bowtie et \Re sont définitivement délaissés... L'objectif de tous ces changements est de doter la langue serbe, jugée bien éloignée du slavon d'église, d'une orthographe qui lui soit propre. À cela s'ajoute une vision individuelle de la structure du serbe : présentation de six cas uniquement (Karadžić confond le datif et le locatif), distinction entre des formes du slavon et des formes populaires dans la déclinaison de l'adjectif, ajout des pronoms personnels au paradigme de la conjugaison, nouveaux intitulés pour les temps verbaux 90 , etc.

En 1815, Karadžić se consacre à la création d'un dictionnaire serbe dont la première édition voit le jour en 1818. Pour cela, il complète ses connaissances en apprenant le latin (Karadžić avait appris déjà très tôt l'allemand). Le latin devait remplacer la langue italienne que P. Solarić souhaitait voir figurer dans le dictionnaire afin d'intéresser le public des Serbes habitant en Dalmatie. Karadžić y utilisait de nouveau son orthographe modernisée tout en conservant, de peur de décourager les lecteurs, l'ancienne écriture dans l'annonce de la future édition. Ce n'est qu'au moment de la parution, au début du mois de décembre 1818, que le public découvre le véritable titre Dictionnaire serbe avec équivalents des mots en allemand et en latin, composé et édité par Vuk Stefanovič [Srpski rječnik istolkovan nemačkim i latinskim riječma, skupio ga i na svijet izdao Vuk Stefanovič]. Sous le titre en serbe figurent ses versions allemande et latine. Le Dictionnaire serbe de Karadžić est une illustration parfaite de l'essentiel de sa réforme.

Les tentatives de réformer l'ancien système orthographique, interprétées à l'époque comme une rupture avec les traditions grecque et vieux-slave, provoquent le mécontentement des milieux linguistiques et religieux conservateurs. En Serbie, le *Dictionnaire serbe* suscite les critiques virulentes du métropolite Stratimirović. Pour fuir ce climat hostile, Karadžić entreprend, en décembre 1818, un voyage en Russie dans l'espoir d'y trouver, en plus d'un soutien financier nécessaire, une approbation de son ouvrage par l'église et les savants russes. Ses attentes d'aide financière sont déçues

-

⁹⁰ L'imparfait, par exemple, est appelé « semi-révolu » (polupro šav šee).

mais l'accueil russe reste chaleureux, tous les exemplaires du dictionnaire sont vendus et Karadžić a la possibilité de fréquenter des célébrités comme Karamzin, Žukovskij, Rumjancev, Šiškov, Kalajdovič... Cependant, la réaction contre sa réforme qui s'organise en Serbie touche également la Russie.

Avec la création de « Matica srbska » à Novi sad, l'intelligentsia serbe habitant le Sud de la Hongrie et Srema se dote d'un centre d'édition d'ouvrages en langue serbe qui concentre l'activité littéraire et scientifique des Serbes de l'empire d'Autriche. Sur les pages de son journal *Letopis* sont souvent discutées des questions de langue et d'orthographe. En 1824, le journal publie un article paru en Russie dans *Syn otečestva*. Karadžić y est accusé d'avoir dénaturé « l'ancien alphabet slave en inventant de nouvelles lettres et en introduisant une orthographe barbare et étrangère pour les Slaves » et d'avoir ainsi coupé le lien de l'alphabet cyrillique qui unissait les Serbes aux Russes (cité d'après Jagić, 2003, p. 395).

La polémique autour du rôle de l'alphabet cyrillique en tant qu'élément identitaire de la slavité est assez ancienne. Karadžić se défend habilement en rappelant aux Russes la réforme conséquente qu'eux-mêmes avaient déjà réalisée sous Pierre le Grand. En effet, le russe du XVIII^e siècle avait connu une situation proche de celle du serbe. L'alphabet créé par les apôtres Cyrille et Méthode notait minutieusement les phonèmes du vieux slave, langue caractéristique du groupe méridional, alors que le russe appartenait au groupe oriental. Si, au début, les différences entre les deux langues étaient minimes, avec l'évolution du russe la graphie slavonne s'était révélée de moins en moins adaptée à la notation du russe. A l'époque de Karadžić, le serbe, langue de la branche méridionale, souffrait surtout du décalage entre langue écrite et langue parlée. À cela s'ajoutait l'écart qui pouvait séparer le vieux slave (vieux bulgare) du vieux serbe. Cependant, cette différence échappait à Karadžić convaincu, sous l'influence de Kopitar, que le vieux slave était avant tout du vieux serbe. D'ailleurs, dès 1816, Karadžić avait affirmé que les apôtres utilisaient des formes moraves en Moravie et des formes bulgares en Bulgarie ! (Jagić, 2003, p. 383)

Pour répondre aux accusations de l'article russe (la réponse paraît en 1826 dans son almanach *Danica*), Karadžić cherche l'appui de la tradition et des anciens manuscrits russes. Il souligne l'origine ancienne des lettres ћ et и (selon lui, elles devaient remplacer respectivement mь et i), évoque la présence dans les manuscrits vieux-russes des ligatures љ et њ (proposées à la place des ль et нь), revendique le

droit des Serbes d'utiliser la nouvelle graphie j suivant l'exemple du \ni russe⁹¹. Nous verrons plus loin que Karadžić applique les points essentiels de sa réforme à l'alphabet bulgare qu'il tente également de moderniser.

La réforme de l'orthographe cache une autre polémique, celle de la voie qu'empruntera la nouvelle littérature serbe. Dans sa monographie consacrée à Vuk Karadžić et parue en 1882 à Moscou, P. Kulakovskij résume le problème ainsi :

«[...] Tous les écrivains de l'époque étaient conscients du fait que, rompre le lien avec le slavon d'église et avec les livres russes, aurait privé la littérature serbe du sol ferme sur lequel elle se tenait jusqu'alors » (cité d'après Jagić, 2003, p. 396).

Ces mots sont lourds d'accusations contre Karadžić. I. V. Jagić nous permet de tempérer ce jugement en rappelant que la littérature serbe de l'époque n'avait aucune assise solide ni dans la tradition slavonne ni dans la langue russe. Chaque écrivain se référait à son propre modèle sans se soucier de l'ensemble. Par ailleurs, la littérature serbe de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, s'inspirait très peu de la littérature russe en privilégiant des traductions de l'allemand. Des écrivains comme Lomonosov, Sumarokov, Deržavin, Fonvizin, Karamzin et Krylov étaient inconnus en Serbie. *Marfa posadnica* de Karamzin (1803) fut traduite en serbe quarante ans après sa parution. Pour écarter l'hypothèse d'un accès direct aux originaux en russe, Jagić évoque le catalogue d'un libraire, connu pour l'année 1804, qui ne recense aucun livre russe en dehors des livres religieux. Tous ces faits soulignent les limites de l'intelligentsia serbe de l'époque et montrent que les efforts de Karadžić allaient plus dans le sens d'une construction que d'une rupture.

Mais les relations de Karadžić avec la Russie ne restent pas conflictuelles. En 1822 paraît son complément (*Dodatak*) au dictionnaire comparatif de Pallas réalisé à la demande de Catherine II. Pas plus tard qu'en 1825, il obtient du gouvernement russe une pension à vie de cent tchervontsy par an, accordée pour ses « mérites dans le domaine de la littérature slave » et, en 1834, l'Académie russe finance son voyage dans les terres slaves du Sud-Ouest. Ce voyage a pour objectif l'étude de la langue et des coutumes en Dalmatie du Sud, à Dubrovnik, Boka Kotorska (le nom serbe de Kotor) et

⁹¹ Э dit « e à l'envers » fut introduit dans l'alphabet russe en 1730.

au Monténégro. Karadžić informe régulièrement Keppen des résultats de ses observations, tout en espérant que celui-ci lui permettra d'obtenir des fonds supplémentaires pour se rendre ensuite en Bosnie, en Herzégovine et dans les parties frontalières du Sud de la Serbie (Kosovo pole, Macédoine, zones de contact avec la langue bulgare).

Les renseignements sur le Monténégro que recueille alors Karadžić sont d'une grande valeur et attirent l'attention des géographes allemands. Le onzième numéro de la série Reisen und Länderbeschreibungen der älteren und neuesten Zeit, paru en 1837 sous la rédaction de Widermann et Hauff, s'intitule Montenegro und die Montenegriner. Ein Beitrag zur Kenntniss der europ. Türkei und serbischen Volkes. Le nom de l'auteur est passé sous silence. Selon Jagić, il s'agit bien d'une monographie de Karadžić qui expose, sur cent quatorze pages, la géographie et l'histoire du pays, décrit la population, ses relations avec les peuples voisins et ses coutumes, évoque le culte et l'enseignement existants (Jagić, 2003, pp. 393-394). Nous avons déjà évoqué les théories erronées qui circulaient jusqu'au début du XIX^e siècle sur les origines des peuples slaves. Les Bulgares et leur langue, lorsqu'ils n'étaient pas oubliés par les historiens, se voyaient souvent attribuer des origines tatares. Mais c'était également le cas d'autres peuples slaves du Sud encore peu connus. Que dire de ce manuel de géographie destiné aux lycéens autrichiens, paru en 1831 à Vienne, qui présentait les Slaves de Dalmatie comme « un peuple nomade d'origine tatare »! C'est dans ce sens que le travail de Karadžić était révolutionnaire et ouvrait une nouvelle voie dans la connaissance des Slaves du Sud.

1.2. L'approche du bulgare dans le Dodatak de Karadžić (1822)

De l'avis de G.K. Venediktov⁹², la slavistique doit ses premiers renseignements sur le bulgare contemporain à Karadžić et à son *Complément aux dictionnaires comparatifs de Saint-Pétersbourg* [Dodatak k Sanktpeterburgskim sravnitel'nim rječnicima sviju jezika i narečija, s osobitim ogledama Bulgarskog jezika] publié en

⁹² Grigorij Kuprijanovič Venediktov (né en 1929 en Lituanie) est un des grands spécialistes actuels de la langue bulgare en Russie. Ses nombreux travaux sont consacrés à la grammaire, à l'histoire et à l'étude des dialectes du bulgare contemporain.

1822 à Vienne, d'abord dans le journal *Novine srbske*, ensuite sous forme de brochure à part. N.M. Petrovskij souligne la parution très différée dans le temps du *Dodatak*, répartie dans quatorze numéros successifs de *Novine srbske* (Petrovskij, 1914, p. 53). Cela donnait à l'auteur la possibilité d'apporter, au fur et à mesure, des modifications à son ouvrage. Autrement dit, de rendre compte de l'évolution des savoirs de Kopitar, le véritable instigateur de cet ouvrage, qui livre d'abord aux lecteurs une remarque sur l'absence de l'infinitif en grec moderne, puis demande d'inclure la liste des langues qui possèdent un article préposé ou postposé, puis annonce l'absence de déclinaison en italien, français, anglais et autres langues modernes ... Il s'agit donc d'un travail évolutif qui n'a pas le caractère stable et formel d'une grammaire classique.

Comme nous le savons, Karadžić n'en était pas à ses débuts. La publication du Dodatak est consécutive à celles de l'abrégé de grammaire du serbe parlé (1814) et du Dictionnaire serbe (1818). Dans ce troisième écrit de portée linguistique, Karadžić aborde le bulgare parlé. Une continuité évidente relie les trois ouvrages aux niveaux chronologique et thématique. D'abord, l'ordre de leur apparition (création d'une grammaire, suivie d'un dictionnaire de la langue maternelle serbe, puis grammaire d'une langue slave très proche, le bulgare) correspond au schéma logique d'avancement de la connaissance des langues déjà évoqué dans la première partie de ce travail. Ensuite, une unité est établie dans l'appréhension du serbe et du bulgare. Quelle que soit la langue abordée, Karadžić donne la priorité à la forme parlée, applique sa réforme orthographique, réagit, en somme, comme si le bulgare n'était qu'un prolongement géographique du serbe. Nous verrons ci-dessous quelques explications possibles d'une telle approche.

Petrovskij nous apprend qu'il ne faut pas s'attendre, derrière la cohérence et la continuité apparentes des écrits linguistiques de Karadžić, à un intérêt égal pour les sujets traités. L'idée de se tourner vers le bulgare vient de Kopitar qui, en 1815, dans sa recension de l'abrégé grammatical de la langue serbe de Karadžić, demande à ce dernier d'écrire également quelque chose sur le bulgare. Habitué à se conformer aux directives de Kopitar, Karadžić adapte une fois de plus le contenu de ses travaux. En 1817, il écrit à Mušicki que Sima Milutinović, résidant à Vidin, rédige une grammaire et recueille des chansons bulgares. Malheureusement, le projet ne va pas plus loin que la publication d'un conte bulgare. À la fin de l'année 1819, c'est Solarić qui conseille à Karadžić

d'entreprendre l'étude du bulgare. Il ajoute même que « le slavo-bulgare est tout aussi gâté (*pokvaren*, C.A.) par le grec que le slave de Krajina par l'allemand que ce soit au niveau de l'accent ou au niveau du lexique, employé sans besoin ou par négligence... » (cité d'après Petrovskij, 1914, p. 33).

En 1821, Kopitar renouvelle à Karadžić qui se trouve en Serbie sa demande concernant le bulgare, en y ajoutant une liste de questions sur le tsigane. La réponse confirme le faible intérêt de Karadžić pour ces sujets :

« Je n'oublierai pas, dans la mesure du possible, vos demandes littéraires ; mais sachez déjà à l'avance que le bulgare et le tsigane n'apporteront rien! La langue serbe et les chansons populaires donneront beaucoup plus ainsi que les documents sur l'histoire et la géographie de la Serbie. » (cité d'après Petrovskij, 1914, p. 33)

À en juger par cette déclaration, jusqu'à la mi-avril 1821 Karadžić n'avait pas vraiment l'intention de publier sur le bulgare. Pourtant, la publication de son *Dodatak* commence dès janvier 1822.

L'ouvrage comprend les parties suivantes (voir Venediktov, 1981², pp. 89 et 168):

- 1) Une courte introduction (pp. 1-4),
- 2) La liste de mots proposée par Pallas (285 au total), avec des corrections apportées à sa version serbe et ajout des équivalents en bulgare (pp. 5-32),
- 3) Des échantillons de langue bulgare parmi lesquels on trouve deux paraboles des Évangiles et le *Notre père* en bulgare (pp. 33-36),
 - 4) Un corpus de 27 chansons populaires (pp. 37-47),
 - 5) Une conclusion (pp. 48-54).

Cette architecture repose sur des éléments facilement identifiables et tout à fait dans l'air du temps. La liste de mots ne fait que reprendre celle que Pallas avait constituée, à la demande de Catherine II, pour représenter les différentes langues dans le *Dictionnaire comparatif* (1787-1789). Comme le titre du *Dodatak* (« complément ») l'indique, il ne s'agit que de compléter un travail déjà existant et, en l'occurrence, d'ajouter aux mots déjà présents dans la liste de Pallas leurs équivalents bulgares.

Choisir en guise d'exemple des paraboles de l'Évangile et le texte du *Notre père* n'est pas non plus une démarche originale. Néanmoins, Karadžić a le mérite de proposer

des versions dont le bulgare ne se limite pas au nom. Car, bien souvent les ouvrages polyglottes confondent serbe et bulgare. Ainsi, à la page 80 de l'ouvrage de Joan Chamberlain⁹³ on retrouve le texte du *Notre père* portant l'appellation « Bulgaricè » et correspondant, en réalité, à sa traduction en serbe! De plus, Chamberlain ne fait que reprendre et perpétuer une erreur déjà commise par Johann Weichard Valvazor (1641-1693) dans son *Die Ehre des Hertzogthums Crain* (1689)⁹⁴, qui l'aurait copiée luimême sur une autre source...

Pour ce qui est des chansons populaires, Karadžić suit ici les goûts du romantisme pour le folklore, répond à la demande explicite de la slavistique russe du début du XIX^e siècle et reste dans la continuité de ses propres travaux. Rappelons que Karadžić était connu pour ses recueils d'œuvres de la littérature orale serbe : *Contes* (1821), *Proverbes* (1836) et *Chants lyriques et héroïques* (1823-1833 ; 1841-1866). Par ailleurs, en 1815, il disposait déjà d'une vingtaine de chansons bulgares. C'est du moins ce qu'il déclare dans les annotations qui accompagnent la seule chanson populaire bulgare, publiée dans la deuxième édition de son *Chansonnier* (novembre 1815) sous le numéro 101 (voir Annexe 4):

« Je dispose de plus de vingt chansons bulgares mais je ne peux les publier tant que je n'ai pas la certitude que les Bulgares les prononcent de la manière dont elles sont copiées chez moi. Dans la troisième partie elles seront toutes publiées et même accentuées. » (cité d'après Petrovskij, 1914, p. 29)

Nous savons aujourd'hui que, malgré le travail de préparation, cette troisième édition ne vit pas le jour. Il est donc fort probable que Karadžić ait publié la vingtaine de chansons bulgares en sa possession sur les pages du *Dodatak*. On ressent également dans ces mots l'importance accordée à la correction phonétique et, surtout, sa préférence pour une orthographe calquée sur la phonétique. Cet état d'esprit trouvera son prolongement dans la « course au vrai bulgare » à laquelle se livrent par la suite Karadžić et Kopitar, comme nous le verrons à la fin de ce chapitre.

_

⁹³ Oratio Dominica in diversas omnium fere gentium linguas versa et propriis cujusque linguae characteribus expressa, Una cum Dissertationibus non-nullis de Linguarum Origine, variisque ipsarum permutationibus. Editore Joanne Chamberlaynio ... Amstelami, MDCCXV.

⁹⁴ Le titre complet est: Die Ehre dess Hertzogthums Crain, das ist wahre, gründliche und recht eigendliche Belegen- und Beschaffenheit dieses in manchen... Geschicht-Büchern... berührten, doch bishero nie annoch recht beschriebenen römischkeyserlichen herrlichen Erblandes... in fünffzehen... in vier Haupt-Theile unterschiedenen Büchern... ausgebreitet von Johann Weichard Valvasor,... aber in reines Teutsch gebracht, auch... mit manchen... Erklärungen... erweitert durch Erasmum Francisc.

En dehors du choix d'écrire sur le bulgare, la véritable originalité de Karadžić réside dans la tentative d'adapter au bulgare contemporain le système d'orthographe qu'il avait déjà élaboré pour le serbe et qui lui vaut, dans les ouvrages encyclopédiques, le titre de « réformateur de la langue serbe ». On sait qu'il se détournait de la solution serbo-slavonne préconisée pour le serbe par son prédécesseur Dosifej Obradović (1739-1811). D'après Karadžić, la langue serbe devait prendre modèle sur le parler populaire et éliminer les slavonismes.

Arrêtons-nous ici plus longuement sur certaines parties du *Dodatak*⁹⁵. L'introduction est consacrée à l'histoire de la création des dictionnaires de Pallas et Janković et à leur description. Karadžić nous précise qu'il a puisé son information dans l'ouvrage d'Adelung Catherinens der Grossen Verdienste um die vergleichende Sprachenkunde (Spb. 1815). Rares sont les cas où Karadžić se permet de s'écarter de sa source. Ainsi, selon lui, c'est en 1784 que Catherine II aurait « écrit de sa propre main 273 mots et 12 numéraux » (Dodatak, p. 1) alors que Adelung avance un total de 277 mots, les numéraux mis à part, sans préciser si cela a eu lieu en 1784 où 1785. Karadžić complète également les informations sur Janković. Celui-ci serait un Serbe originaire de Srem et ses ancêtres viendraient du village de Mirievo dans la région de Belgrade (en serbe Beograd) (*Dodatak*, p. 2). En ce qui concerne le nombre très limité d'exemplaires de l'ouvrage de Pallas, Karadžić suppose l'existence en Allemagne d'une vingtaine d'exemplaires, en précisant qu'en Serbie Savva Tekel en détient un (Dodatak, p. 2). En s'appuyant sur l'article de Dobrovský paru dans Slovanka, Karadžić souligne, dans la première édition de Pallas, des erreurs dans la disposition des langues slaves ainsi que l'absence de langues comme la langue de Krajina, le croate et le bulgare. En rappelant les corrections apportées par Dobrovský à la version tchèque et la parution de la version en croate, Karadžić fait part de son intention de comparer et de corriger les versions serbe et illyrienne et d'ajouter une version bulgare (Dodatak, p. 3). La version serbe qu'il a en vue avait déjà été corrigée par Janković et présentée avec quelques omissions et ajouts de mots.

Il est curieux de lire les remarques de Karadžić concernant les tout premiers corpus en serbe et en illyrien utilisés par Pallas. Selon son appréciation, les mots serbes « avaient été écrits pour la première fois par un Serbe vivant en Russie ». Les erreurs

⁹⁵ Les références à l'ouvrage de Karadžić sont présentées d'après Petrovskij, 1914 (voir Bibliographie).

dans l'orthographe des mots illyriens (d'ailleurs, Karadžić ne comprend pas d'où ils pourraient venir) montrent « qu'ils avaient été écrits d'abord, et assez maladroitement, en alphabet latin, puis lus et transcrits, pire encore, en alphabet russe » (*Dodatak*, p. 4). D'après Petrovskij, une consultation du recueil de mots en latin de Pallas, décrits aussi par Hartwig Ludwig Bacmeister (1730-1806)⁹⁶, aurait permis à Karadžić de répondre à la question de l'origine des mots illyriens (Petrovskij, 1914, p. 41). L'attention du lecteur est attirée également par l'idée de Karadžić selon laquelle l'alphabet latin, comme l'alphabet russe, n'est pas adapté à l'écriture correcte des mots illyriens. En revanche, nous verrons qu'il appliquera sans réserve l'alphabet serbe à la langue bulgare. Ne serait-ce pas par conviction qu'il s'agit de deux variantes d'une même langue ?

L'introduction se termine par une phrase générale sur l'utilité du *Dictionnaire comparatif*, reconnue même par ceux qui étaient conscients des faiblesses de l'ouvrage. Mais Karadžić trouve judicieux de souligner un autre mérite : en comparant le serbe au russe trente ans auparavant, l'impératrice avait déjà répondu à la question de savoir si les Serbes avaient une langue ou pas. On devine ici en toile de fond la polémique sur la langue littéraire serbe engagée entre Karadžić (et Kopitar!) et les représentants du mouvement en faveur du slavon serbe.

Les échantillons de langue bulgare constituent la principale valeur de l'ouvrage. D'après Karadžić, les mots bulgares avaient été écrits et prononcés pour lui par un « vrai » Bulgare, originaire de Razlog. Soulignons ici l'importance que Karadžić, en tant que fidèle disciple de Kopitar, accorde à la prononciation de la langue vivante, complément nécessaire à l'image écrite des mots. Ce même Bulgare avait également fourni les extraits de l'Évangile. Les chansons avaient été transmises par un autre Bulgare, toujours de Razlog. Petrovskij nous informe que la liste des mots et les extraits de l'Évangile, traduits en bulgare et présentés dans le *Dodatak*, sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque de Ljubljana (Narodna in Univerzitetna Knijiznica) sous le N° 31. Ces documents font partie de la bibliothèque de Kopitar, avec d'autres écrits lui appartenant. Petrovskij obtient l'accès à ces archives grâce à l'appui de G.F.

-

⁹⁶ Bacmeister réunit un matériau important pour les dictionnaires comparatifs de Catherine II. En 1773, il publie à Saint-Pétersbourg une brochure en latin, russe, français et allemand, intitulée *Idea et desideria de colligendis linguarum speciminibus*, qu'il envoie en six exemplaires dans toute l'Europe. En guise d'exemple de collecte d'échantillons de langue, la brochure comprend en annexe un extrait de la Bible en latin, arabe, français, allemand, russe, suédois et finnois.

Dormidontov, alors recteur de l'Université impériale de Kazan' (Petrovskij, 1914, pp. 43-44).

Le manuscrit ne porte pas de titre particulier et comprend 15 feuillets non numérotés⁹⁷. Les contenus sont répartis de la manière suivante :

- feuillets 2-5 : liste des mots,
- feuillets 5-9 : traduction des extraits des Évangiles,
- feuillets 9-10 : remarques linguistiques,
- feuillets 10-15 : laissés vierges.

Petrovskij découvre quelques écarts lors de la comparaison du manuscrit avec la version imprimée du *Dodatak*. Les mots bulgares dans le *Dodatak* sont disposés selon l'ordre dans lequel ils se trouvent chez Pallas. Leur ordre dans le manuscrit reproduit celui établi par Dobrovský dans son article *Vergleichung der Russischen und Böhmischen Sprache*, c'est-à-dire (d'après la numérotation de Pallas): 1-74, 76-78, 199, 79-86, 200, 87-118, 120, 119, 121-198, 201-273. Le mot шар *globe, sphère*, figurant sous le N°74, est omis et remplacé par солнце *soleil* correspondant au N° 75 chez Pallas. La place des mots 100 et 101 a été inversée. À l'emplacement N°183 on ne retrouve plus aucun mot alors que chez Pallas il correspondait au mot латы *cuirasse*, *armure*. On peut penser que Karadžić avait sous les yeux plutôt l'article de Dobrovský que le travail, difficile à trouver, de Pallas.

L'orthographe des mots bulgares dans le manuscrit diffère de celle de la version imprimée. Pour l'impression, Karadžić applique au bulgare le même système d'écriture qu'il préconisait déjà pour le serbe afin de remplacer l'alphabet slavon. Autrement dit, il érige son système en système universel ou, du moins, en système commun aux parlers slaves du Sud. À part la suppression de ъ, le remplacement de щ par шт et de ы par и, Karadžić supprime les accents des mots monosyllabiques existants dans le manuscrit. Parfois, même des mots bi- et trisyllabiques sont écrits sans l'accent qu'ils portent dans le manuscrit. C'est le cas des mots 15, 54, 69, 110, 117, 118-119, 165, 217, 261.

_

⁹⁷ Initialement, l'ensemble comprenait 16 feuillets dont le deuxième fut détaché.

Karadžić pratique des omissions par rapport au texte du manuscrit. Ainsi, sous le N° 3 nous lisons chez lui « Óтец, Баштà » alors que le manuscrit propose :

Õтецъ, Баща́

Õновъ, Stiefvatter (sic!)

Ма́шеха Stiefmutter.

(Petrovskij, 1914, p. 45)

Dans l'exemple cité, on ne peut reprocher à Karadžić d'avoir fait le choix rationnel de supprimer deux mots qui n'allaient pas vraiment ensemble. Cependant, ses omissions se révèlent moins judicieuses dans d'autres cas. Ainsi, pour le mot N° 72 стужа le manuscrit propose la traduction мразъ, стъде́но froid (gel), il fait froid alors que le Dodatak conserve uniquement l'équivalent de стужа compris en tant que substantif, c'est-à-dire le mot мразъ froid, gel. Karadžić ne prête pas attention à la variante стъде́но il fait froid, employée en bulgare dans la valeur d'adverbe prédicatif, qui actualise cette possibilité d'emploi du стужа russe, (à l'image de пасмурно le temps est couvert, жарко il fait chaud, etc.).

Dans le manuscrit, le mot солнце *soleil*, présent sous le N° 75 (Karadžić lui attribue par erreur le N°74), a comme équivalents с'нце, с'лнце. Dans le *Dodatak* sera retenu uniquement с'нце, beaucoup plus éloigné que с'лнце du mot bulgare qui est en réalité, suite à l'alternance, слънце prononcé [slănce].

Dans de rares cas, Karadžić ajoute des variantes à celles déjà existantes dans le manuscrit. Cependant, ces ajouts vont généralement dans le sens d'un rapprochement, assez maladroit, du bulgare de la langue serbe. Que dire, par exemple, de la démarche suivante. Pour le mot N°112 огонь *feu*, le manuscrit propose deux formes : õг'нь et õг'нь. Кагаdžić décide d'en donner quatre : о́гънь, о́гънь, о́гънь, о́бънь. On remarque clairement, de la première à la dernière proposition, une transformation des formes dites « bulgares » en faveur des habitudes de prononciation et d'orthographe de la langue serbe.

Petrovskij signale des cas d'écarts non seulement orthographiques mais également phonétiques par rapport au manuscrit. Il donne les exemples suivants (Petrovskij, 1914, p. 46) :

N°:	Manuscrit	Dodatak
N° 36	Пр'сть	Прсти
	doigt	doigts
N° 37	Но́коть, pl.: но́кти	Но́кти, (но́кот)
	Ongle, pl. ongles	Ongles, (ongle)
N° 61	Бо́лесь, бо́лесть	Бо́лес, бо́лест
	maladie	maladie
N° 83	Гра́тъ, гра́дь	Грат, град
	ville	ville

Une telle variété permet d'émettre l'hypothèse que Karadžić disposait, en dehors du manuscrit qu'il évoque, d'autres sources dont nous ignorons l'origine.

La traduction des Évangiles porte sur trois textes : la parabole du bon Samaritain (Évangile de Luc, X, 30-37), le chapitre XV de l'Évangile de Luc (1-32 y compris la parabole du fils prodigue) et la prière *Notre Père*. Le choix de ces textes du Nouveau Testament n'est pas fait au hasard. Précédemment, nous avons rappelé que la prière *Notre Père* a toujours été couramment utilisée pour illustrer les différentes langues des ouvrages polyglottes. Les deux autres textes pouvaient provenir de la bibliothèque de Kopitar. La parabole du bon Samaritain avait déjà été choisie par ce dernier pour sa *Grammatik der slavischen Sprachen*. Elle servait de base de comparaison des versions des Évangiles en langues slaves avec, en complément, la présentation des versions grecque, latine et slavonne d'après la Bible d'Ostrog⁹⁸. Quant à la traduction bulgare de la parabole du fils prodigue, Kopitar pouvait l'avoir en sa possession dès 1816. Lors de son séjour à Paris en 1814-1815, le savant avait copié cette parabole à partir du Tétraévangile en slavon serbe daté du XI^e siècle. Plus tard, le 6 juin 1816, Frušić écrivait à Dobrovský que Kopitar avait l'intention de lui faire parvenir des traductions des

_

⁹⁸ Il s'agit de la première Bible complète imprimée en Russie en 1581. Le prince d'Ostrog (Volhynie) qui était en lutte avec les Jésuites, s'avisa que le meilleur moyen de les combattre était de publier la Bible. L'église orthodoxe adopta provisoirement cette version privée, mais avec l'intention de la réviser. Cependant, le provisoire dura 170 ans. On peut consulter en France la version de 1583 dans le Fonds slave des jésuites de l'École Normale Supérieure de Lyon.

Évangiles en arménien et en bulgare et joignait à sa lettre la parabole du fils prodigue en serbe (Petrovskij, 1914, p. 28). Il est fort probable que ces deux traductions, destinées à être comparées à la version serbe, portaient sur le même texte.

Pour la version imprimée du *Dodatak*, Karadžić omet quelques passages de l'Évangile de Luc correspondant aux versets 36-37 du chapitre X et aux versets 1-9 du chapitre XV. Le reste du texte est écrit conformément à son nouveau système d'orthographe. On note la correction justifiée d'une erreur de l'original : dans le verset 30 du chapitre X, Karadžić écrit « от Јерусалим в Јерихон », *de Jérusalem à Jéricho* à la place du texte « С 'Єріхмить в 'Єрвсалимъ », proposé dans la traduction bulgare. Cependant, la plupart du temps, les interventions de l'auteur consistent à rapprocher, du point de vue lexical, la version bulgare de la version serbe, présentée en regard. En voici quelques exemples choisis parmi ceux donnés par Petrovskij (Petrovskij, 1913, p. 48):

St. Luc, chapitre X:

Traduction	Texte bulgare du	Verson bulgare de	Version serbe :
française :	manuscrit :	Karadžić:	
30			
il tomba <u>au milieu</u> <u>des brigands</u>	()в'разбойницы	И падна <u>в</u> <u>хајдуци</u>	Па га уватише ајдуци
31			
fortuitement	И по сл8чаю	И се згоди	А догоди се

St. Luc, Chapitre XV:

Traduction française :	Texte bulgare du manuscrit :	Verson bulgare de Karadžić:	Version serbe :
13 en vivant dans la débauche	жи́већи бл⁄уднw	жи́већи беспатно	жи́већи беспутно
30			
avec des prostituées	с'бл{дницы те	с курвите	с курвама

Deux tendances dans la démarche de Karadžić ont souvent été critiquées : la préférence de mots turcs aux mots slavons et la vulgarisation des textes sacrés (voir Kulakovskij, 1882).

La première se manifeste déjà dans le choix des mots composant son glossaire. Ainsi, pour le mot russe N°197 судно, *vaisseau*, *navire*, le manuscrit propose la traduction кора́бль que Karadžić remplace par le mot d'origine turque ћемија. Le choix du mot хајдуци plutôt que разбойници dans l'exemple de modification du verset 30, chapitre X de l'Évangile de Luc, confirme également cette tendance. Dans les notes accompagnant ce même chapitre, Karadžić propose pour les formes ајдуци *brigands* et уљем *avec de l'huile d'olive* les correspondances пустаије et зеитином, toutes les deux appartenant à la langue turque (Petrovskij, 1914, p. 54).

La vulgarisation des textes sacrés est tout aussi clairement exprimée. Il suffirait de voir la modification apportée au verset 30, chapitre XV de l'Évangile de Luc : курви prostituées vient remplacer блудници pécheresses, mot appartenant à un style élevé et littéraire. À ce propos, Petrovskij évoque l'échange entre Karadžić et G. D. Leaves, représentant de la Société Biblique Britannique que l'on peut aussi retrouver dans le recueil des lettres de Karadžić Vukova prepiska (1907). En 1827, Leaves demande à Karadžić de lui faire parvenir un chapitre de sa traduction du Nouveau Testament. Karadžić envoie ses Ogledi Svetoga Pisma na srpskom jeziku (1824). Leaves montre ce texte, ainsi que la traduction du Nouveau Testament imprimée à

Saint-Pétersbourg, aux Serbes de Constantinople en leur demandant leur avis. Puis, informe Karadžić des résultats de la comparaison :

« L'opinion que ces personnes m'ont donnée là-dessus a été qu'elles préfèrent le style de la Version de S-t. Pétersbourg (sic) à celui de la vôtre, qu'on caractérise comme trop triviale pour être convenable à une traduction de la Sainte Écriture (...) » (cité en français d'après Petrovskij, 1914, p. 49).

Face à la réforme orthographique et stylistique de Karadžić, la réaction des Serbes d'Odessa a été également négative (Aprilov, 1841, p. 100). Et, comme nous le verrons dans la suite de notre exposé, les Bulgares ont également refusé d'adopter cette réforme.

Examinons à présent les changements orthographiques préconisés par Karadžić. L'orthographe, selon lui, devait s'en tenir à l'option phonétique. L'idée en soi n'est pas nouvelle. Elle avait déjà eu ses adeptes au XVII^e siècle, en Europe occidentale, comme au XVIII^e siècle, en Russie. Rappelons-nous les recommandations de la grammaire de Port-Royal:

- $\ll 1.$ Que toute figure marquât quelque son ; c'est-à-dire, qu'on n'écrivît rien qui ne se prononçât.
- 2. Que tout son fût marqué par une figure ; c'est-à-dire, qu'on ne prononçât rien qui ne fût écrit.
- 3. Que chaque figure ne marquât qu'un son, ou simple, ou double. Car ce n'est pas contre la perfection de l'écriture qu'il y ait des lettres doubles, puisqu'elles la facilitent en l'abrégeant.
 - 4. Qu'un même son ne fût point marqué par différentes figures. » (Arnaud et Lancelot, 1969, pp. 17-18)

En Russie, V.K. Trediakovskij se fait le défenseur de la conception phonétique de l'orthographe dans son traité, cité précédemment, paru en 1748 à Saint-Pétersbourg à compte d'auteur: Conversation entre un étranger et un Russe sur le sujet de l'orthographe ancienne et nouvelle et de tout ce qui concerne cette question [Razgovor meždu čužestrannym čelovekom i rossijskim ob ortografii starinnoj i novoj i o vsem čto prinadležit k sej materii]. Le texte est écrit dans l'orthographe recommandée par l'auteur, comme nous avons vu faire plus tard Karadžić dans sa grammaire et son

dictionnaire. En bon disciple de Vaugelas, Trediakovskij recommandait d'écrire comme on parle, en prenant modèle sur le parler de la bonne société aristocratique et il refusait le monopole du slavon dans l'usage littéraire. Sa réforme orthographique, qu'il résumait lui-même par la formule « écrire selon les sons » (po zvonam), s'inscrit dans la recherche d'une langue simple, vivante et authentique.

Le nouveau modèle préconisé par Karadžić et appelé *vukovica*, fut très mal accueilli par les milieux conservateurs serbes mais aussi slavophiles russes, malgré la valorisation de la langue populaire qui y était faite. Karadžić fut excommunié par l'église orthodoxe serbe et accusé par A.F. Gil'ferding d'être un agent stipendié par l'Autriche, soumis à l'influence néfaste du catholique Kopitar:

«[...] Kopitar l'a incité à composer un nouvel alphabet serbe, qui a rompu complètement avec la tradition cyrillique [...]. Dans ses écrits il a rejeté toute affinité avec la littérature russe et slavonne et a exigé que les écrivains serbes s'en tiennent à la reproduction pour ainsi dire sténographique de la langue populaire. » (cité d'après Comtet, 2002¹, p. 133)

La valeur culturelle et identitaire accordée au slavon au sein de la communauté orthodoxe slave était si importante que l'on peut imaginer l'ampleur des réactions négatives provoquées par les innovations de Karadžić, soupçonnées d'être destinées à distendre les liens linguistiques entre les peuples slaves. Seuls de purs linguistes tels que Sreznevskij leur firent bon accueil.

Dans l'histoire de la langue littéraire bulgare, les années 1820 sont marquées par l'apparition des premières éditions de livres imprimés en alphabet cyrillique modernisé. Tous les livres édités antérieurement (le *Semainier* [Kiriakodromion sireč Nedel'nik] de Sofronij Vračanski, 1806; le *Lis de prières* [Molitvennij krin] d'auteur inconnu, 1806; le *Livre qui s'intitule Miroir* [Kniga sija zovamaja ogledalo] de Kiril Pejčinovič, 1816; tous les cinq livres de Joakim Kărčovski, 1814-1819) utilisaient l'ancien alphabet slavon, sans compter un petit nombre d'ouvrages en alphabet latin. On admet, en général, que le livre de Xristaki Pavlovič *L'arithmétique ou la science des chiffres* [Aritmetika ili nauka čislitelna], paru en 1833 à Belgrade, est le premier livre publié en écriture cyrillique moderne d'un auteur bulgare, écrit entièrement en langue bulgare et destiné au public bulgare (Andrejčin, 1977, p. 156).

G.K. Venediktov rappelle que les chercheurs ont longtemps accordé la primauté à l'Instruction concernant les obligations des institutions agricoles [Instrukcija ob

objazannostjax sel'skix prikazov] rédigée par le curateur des colonies en Russie méridionale I.N. Inzov et publiée en 1821 à Kichinev en langues russe, bulgare et moldave, car la version bulgare avait bien été préparée pour l'édition par un traducteur inconnu d'origine bulgare (Venediktov, 1981², pp. 88-90). Cependant, après avoir consulté une photocopie de ce texte, Venediktov a constaté qu'il s'agissait encore d'un emploi de l'alphabet slavon. Devant ce fait, le premier texte rédigé en bulgare par un auteur bulgare serait la courte dédicace qu'Atanas Stojanovič Kipilovski joint à sa traduction du livre Florilège sacré ou cent quatre histoires saintes choisies dans l'Ancien et le Nouveau Testament [Svjaščennoe cvetobranie ili sto i četyre svjaščenny istorii, izbranii ot vetxiat i noviat zavet] paru en 1825 à Buda. La dédicace comprend environ deux pages. Le reste du livre, y compris l'importante introduction, est imprimé en alphabet slavon (Venediktov, 1981², p. 169). Cependant, si l'on privilégie l'ordre chronologique de parution des ouvrages en graphies cyrilliques modernes, il convient de citer parmi ceux-ci le Dodatak de Karadžić qui représente un premier essai de transposer des textes bulgares en cyrilliques utilisées pour la langue serbe. L'auteur motive son choix ainsi:

« Les Bulgares, n'ayant pas leur propre littérature, utilisent l'orthographe slave chacun selon ses connaissances, sans se préoccuper de la véritable prononciation des lettres et des mots; moi, j'aurais voulu que personne ne puisse nulle part lire ces mots autrement que de la manière dont ils sont prononcés par les Bulgares, c'est pourquoi je les ai écrits selon mon modèle orthographique. » (cité d'après Venediktov, 1981², p. 178)

Conformément à sa décision, Karadžić modifie l'orthographe en slavon des mots du manuscrit bulgare qui lui sert de base pour la composition du *Dodatak*. Voici quelques-uns de ces changements :

- 1. Suppression du jer (ъ) final
- 2. Remplacement systématique de ы раг и : син *fils* (au lieu de сынъ)
- 3. Utilisation de ia au lieu de я : iaзик langue
- 4. Remplacement de щ par la combinaison шт : огниште âtre, foyer
- 5. Remplacement de ѣ (sous l'accent) par è (dans le modèle de Karadžić il se prononce comme le e ouvert français): млѐко lait, снѐг neige, лѐто été
- 6. Introduction de lettres appartenant à l'alphabet serbe :

- љ: људе hommes, gens, љубов amour

- њ : соњ *rêve*, дењ *jour*

- ћ : ве́ће conseil

- ђ: ођињ *feu*.

La suppression du jer (ъ) final est une décision pratique qui marque l'aboutissement d'une longue évolution de la langue slave. On se souvient de Zizanij qui recommandait de séparer les mots jusque-là liés⁹⁹, ce qui imposait une réflexion sur la valeur nouvelle assumée par les graphèmes. À cette époque, Zizanij avait relevé l'absence de valeur vocalique des jers, ъ et ь. Au début du XVIII^e siècle, la question fut réactualisée par V.N. Tatiščev et V.E. Adodurov qui suggéraient d'éliminer le jer dur (ъ) à la fin des mots en consonne et de remplacer le jer mou (ь) par une simple apostrophe. Leurs conseils ne seront appliqués qu'en partie et bien plus tard, par la réforme de 1918 (Comtet, 1999¹, p. 14). Lorsque Karadžić propose de supprimer le jer dur à la fin des mots bulgares, celui-ci ne correspondait plus à aucun son. C'était, d'ailleurs, aussi le cas en russe. Sa seule fonction était de marquer la dureté de la consonne précédente¹00, ce qui n'était plus nécessaire à l'état moderne de la langue. Cependant, le bulgare présentait la difficulté supplémentaire de posséder une voyelle [ă] notée par la graphie <ъ> à l'intérieur des mots, ce qui exigeait une nette distinction entre son et graphie, pas forcément acquise à l'époque.

Le remplacement de \mathfrak{U} par la combinaison \mathfrak{U} T nous rappelle également la préoccupation de Trediakovskij d'éliminer les graphèmes résiduels qui notaient deux sons. Les premiers visés étaient les anciens ψ (psi) et \sharp (xi), déjà exclus par la réforme de Pierre le Grand et réintroduits ensuite. Mais le \mathfrak{U} (šč), correspondant historiquement par la ligature à \mathfrak{U} (š) suscrit à T (t), était également concerné. Trediakovskij proposait de l'écrire comme \mathfrak{U} U, suivant sa prononciation [šč] de l'époque qui comportait encore un élément occlusif central (contrairement à la norme actuelle qui est de prononcer un [š] mou géminé). Karadžić, ayant apparemment senti dans le parler de Razlog une prononciation dure du \mathfrak{U} , conclut que \mathfrak{U} T serait la graphie phonétique la mieux adaptée.

-

⁹⁹ Les jers finaux servaient à marquer la limite des mots terminés en consonne.

¹⁰⁰ Avec des inconséquences : мячь balle, ballon, прыщь bouton, bourgeon.

Le remplacement de ъ par e (e ouvert en bulgare, selon l'idée de Karadžić) avait déjà été proposé pour le russe par Trediakovskij. Le & faisait partie des graphies rescapées de la réforme de Pierre le Grand qui avait laissé subsister de façon redondante θ (fita) et φ, i et μ, t et e. Trediakovskij avait d'abord éliminé ces dernières graphies doubles que conservait la graždanka (μ et υ devaient être remplacés par i, θ par & (f), & par e) avant de revenir, sur le tard, à la tradition slavonne. La conservation du 5 en russe fut d'abord motivée par la spécificité de sa prononciation. Selon certains lettrés, & se distinguait du e par une prononciation diphtonguée en [ïe] et plus ou moins artificielle¹⁰¹. Il ne fallait pas oublier non plus le principe différentiel (cette vision étymologique était défendue par Lomonosov), largement appliqué pour discriminer les morphèmes grammaticaux et lexicaux homonymes et qui garantissait le respect de la nature même de la langue. Lomonosov recommandait de conserver les deux graphies & et e car, même si elles se lisaient en général de la même manière, il n'en était pas moins vrai que certains dialectes comme le petit russien faisaient entre elles une différence pertinente. Les supprimer aurait été contraire à la nature du parler petit russien qui, selon Lomonosov, participait, à égalité avec les parlers septentrional et moscovite, à la formation de la langue russe. Le principe différentiel agissait également au niveau de la déclinaison (<e> était noté par & dans les désinences de datif/locatif et par e ailleurs) ainsi qu'au niveau de la dérivation et de la sémantique (tanotait le suffixe d'infinitif des verbes en <-et'>: потъть transpirer ou servait à distinguer лъчу je soigne et лечу je vole) (Comtet, 1999¹, pp. 8, 10, 20 et 21).

En vieux bulgare, le th était assez souvent présent dans les désinences de la déclinaison nominale où il notait le locatif singulier des masculins de type dur : ραθτά de ραθτά esclave (contrairement au e pour marquer le vocatif : ραθθ), le nominatif/accusatif duel des neutres : cent de ceno village, ou encore le datif/locatif singulier et le nominatif/accusatif duel des féminins de type dur : ραμτά de ρακα main (Feuillet, 1999, pp. 111-133). Lorsque Karadžić envisage la suppression de th, le système de déclinaison bulgare est très sensiblement réduit et le principe de conservation des désinences en tant qu'éléments morphologiques ne s'impose pas comme en russe. Par ailleurs, remplacer le th par un e ouvert paraît assez cohérent si l'on se rappelle que cette voyelle slave tient

_

L'alphabet cyrillique distinguait en principe & à l'intérieur de la syllabe et m à l'initiale syllabique. Le avait une prononciation toute proche de m. C'était un e « brisé » en une diphtongue 'ea. A l'initiale, avec mouillure plus forte, le 'ea passait à ja.

ses origines de l'ancien $*\bar{e}$ indo-européen et a toujours eu une prononciation très ouverte.

Cependant, il se trouve qu'en bulgare, comme nous l'avons vu à propos de la base ukrainienne du russe, la voyelle & est investie d'un rôle très important car son traitement est à la base de la dialectologie bulgare. Au cours de son évolution, elle a subi différentes modifications régionales. Dans les parlers occidentaux (observés par Karadžić) elle a été transformée partout en $[\varepsilon]$ alors qu'une partie des parlers du Sud-Est utilise à sa place ['a]. Quant aux parlers du Nord-Est et à la langue littéraire, ils connaissent les deux réalisations $[\varepsilon]$ et ['a]. Leur répartition est mécanique : $\langle e \rangle$ en dehors de l'accent et, sous l'accent, lorsque la voyelle est suivie dans la syllabe suivante d'une chuintante ou d'une voyelle palatale (e, i), ainsi qu'en finale (sauf 2^e et 3^e p. sg. aoriste) мле́чен lacté, laitier; <я> partout ailleurs мля́ко lait (Feuillet, 1999, pp. 26 et 35). Ajoutons que le fait de se confondre avec des phonèmes existants ($[\varepsilon]$ ou ['a]) faisait disparaître l'unité phonologiquement autonome que représentait le t alors que cette spécificité l'avait préservée longtemps en russe. Comme Karadžić n'avait pas connaissance du bulgare dans son ensemble, l'échantillon de langue utilisé dans son Dodatak n'offrait qu'un aspect de l'évolution du t et suscitait à juste titre les critiques des locuteurs originaires des autres régions de la Bulgarie.

À cela s'ajoutait un autre problème. Au cours de l'évolution du russe et du bulgare, les graphies slavonnes perdaient petit à petit leur valeur première. En russe, par exemple, le graphème м qui notait au départ la nasale /e/ avait fini par indiquer la mollesse d'une consonne et un /a/ consécutif, comme dans пмть *cinq* ou имм *nom* (Comtet, 1999¹, p. 6).

En bulgare moderne le processus de dénasalisation a dû avoir lieu à la fin du XIII^e siècle et au début du XIII^e. Les anciennes nasales sont devenues respectivement : \blacktriangle > e ; \bigstar > \eth . Cependant, dans de nombreux russismes de la langue bulgare la graphie \blacktriangle a été remplacée par π ['a] ou a [a], après chuintante : $\kappa \lnot \iota \iota \iota \iota \iota \iota$ by $\iota \iota \iota \iota$ by $\iota \iota \iota \iota \iota$ by $\iota \iota \iota \iota$ by $\iota \iota \iota$ by $\iota \iota \iota$ by $\iota \iota$ comme en témoignent les mots écrits de la main du Bulgare Dimităr Mustakov que Keppen rencontre à Hermannstadt, on pouvait encore observer l'emploi du \blacktriangle slavon avec la valeur de ['a] ($\iota \iota \iota \iota \iota \iota$ by $\iota \iota$ by $\iota \iota$ by $\iota \iota$ couleur) ou de [e] ($\iota \iota \iota \iota \iota$ couleur).

Il est amusant de constater, dans une lettre du 29 novembre 1822 adressée à Karadžić, le mécontentement qu'une telle orthographe suscite chez Kopitar. A côté des affirmations que le Bulgare Mustakov devait être un espion qui proteste contre la réforme de Karadžić mais qui ignore tout de l'orthographe correcte, Kopitar se pose un moment la question :

« Ne prononcerait-il [Mustakov, C.A.] pas je ou é à la place du A, comme cela se fait en Valachie? » (cité d'après Venediktov, 1981¹, p. 226)

Précisons que, comme le démontrent ses *Kleinere Schriften*, Kopitar ignorait tout de la langue bulgare, à l'exception de l'existence de l'article postposé (Dem'jančik, 1930, p. 47).

La décision de Karadžić d'écrire (et de prononcer !) systématiquement <è>[ɛ] à la place du t se heurte à un double obstacle. D'un côté, elle va contre l'habitude des Bulgares habitant ailleurs que dans le Sud-Ouest du pays de prononcer ['a] et non [ɛ] à la place de cette graphie. De l'autre, lorsqu'il s'agit d'orthographier le son ['a], la graphie t se trouve en concurrence avec le a répandu dans la Bulgarie de l'Est : par exemple млѐко lait, préconisé par Karadžić, est écrit à l'Est млако. Quant à la graphie <я> ргопопсée ['a] (dans les exemples de Mustakov : ямъ је тапде, янце æuf), son remplacement systématique par <ia> est conforme à l'esprit de l'orthographe phonétique de Karadžić mais paraît très inhabituel pour le bulgare, surtout lorsque <ia> apparaît en début de mot.

Le critère phonétique est également à la base de la suppression du ы et de son remplacement par le и. On pouvait voir, à l'époque, des mots bulgares avec la graphie ы (сынь fils) mais celle-ci avait perdu la sonorité de l'ancienne diphtongue ъ et ne correspondait qu'à un i dur [ɨ]. Jack Feuillet rappelle cette évolution dans sa Grammaire historique du bulgare (Feuillet, 1999, pp. 24 et 36). Lorsque le *ū indo-européen est passé à ъ slave, le trait de labialité s'est transporté, par anticipation articulatoire, sur la consonne précédente : мъ nous [m^wi], puis a donné [m-ɨ]. Des langues n'ayant pas de phonème [ɨ], comme le grec ou encore le lituanien, se sont servis de leur phonéme le plus proche, en l'occurrence le [i] : gr. μοτικα de мотъка pioche, lit. bistras du russe быстрый rapide. Le bulgare moderne utilisait la graphie ъ sans avoir conservé de [ɨ]. Par ailleurs, vers le XIIIe siècle les graphies ъ et и étaient confondues dans de nombreux manuscrits. Cette confusion a créé des homonymies en bulgare (p.ex. les

verbes вити *tresser* et вънти *hurler* du vieux bulgare ont aujourd'hui la même orthographe: вия).

Les modifications orthographiques entreprises par Karadžić sont assez mal accueillies par le public bulgare. Le premier témoignage qui nous en est parvenu est la réaction des Bulgares de Hermannstadt que Keppen rencontre lors de son voyage. Parmi les principales raisons de leur mécontentement, on note l'emploi de lettres incompréhensibles et inutiles pour la langue bulgare (é, ђ, љ, њ, ћ) ainsi que la généralisation d'un e ouvert (è) à la place de b. En effet, sur ce point Karadžić se conforme uniquement à la prononciation des Bulgares de Razlog dont il décrit le parler, très proche du serbe. Les Bulgares que Keppen croise à Hermannstadt sont originaires de la ville de Gabrovo, située à proximité de Tărnovo en Bulgarie centrale, ou de la partie orientale du pays. Dans leur prononciation, la lettre 'b est rendue par le son ['a] qu'ils ont d'ailleurs pris l'habitude de représenter par le signe slavon м (млмко). Les critiques portent aussi sur le remplacement, jugé inutile, de la lettre щ par шт puisque, selon les témoignages bulgares, les deux signes correspondent à une même combinaison de sons [št]. La modification excessive de certaines habitudes orthographiques est mal perçue: les locuteurs bulgares sont choqués de voir dans le Dodatak le mot ьюрьофден au lieu de Гюргіофдень (le jour de Saint-Georges) dont l'orthographe leur est familière. Dans le chapitre suivant, nous reviendrons sur ces questions examinées à la lumière de la réforme orthographique en Russie.

Les remarques grammaticales qui accompagnent les vingt-sept chansons populaires présentées dans le *Dodatak*, sont en gros la réplique de ce que Kopitar savait déjà sur le bulgare mais aussi de ce que l'on retrouve dans les articles de Dobrovský, notamment ses réflexions sur l'article en bulgare. Néanmoins, des chercheurs comme Petrovskij, tout en reconnaissant les « droits d'auteur » de Kopitar sur le travail de Karadžić, accordent à ce dernier le titre de créateur de la « première grammaire imprimée du bulgare » (Petrovskij, 1914, p. 50).

Peut-on vraiment parler d'une grammaire? Le volume et la portée des remarques grammaticales ne peuvent en aucun cas égaler le travail de Venelin. Mais il faut reconnaître leur pertinence et les bases solides qu'elles offrent pour les futurs chercheurs sur le bulgare. Karadžić souligne lui-même la prédominance de la réflexion

grammaticale sur le matériau folklorique dans son ouvrage. À propos des chansons, il écrit :

« Il se peut que le texte de certaines de ces chansons ne soit pas donné en entier et que dans beaucoup les vers diffèrent (ils ont plus ou moins de syllabes), mais nous espérons que les lecteurs nous pardonneront, surtout lorsqu'ils penseront que ces chansons bulgares ont été notées à Vienne et que, cette fois-ci, notre premier souci était plus la grammaire que la poésie. » (*Dodatak*, p. 48)

Plus loin Karadžić souligne que, grâce à ces petits échantillons, le philologue remarquera tout de suite les principaux points sur lesquels le bulgare se distingue des autres langues slaves. Il s'agit de l'article qui apparaît à la fin des mots et de la déclinaison des noms, presque inexistante. La première particularité avait déjà été soulevée par Kopitar. La seconde devait ressortir à travers la chanson publiée dans la deuxième édition du *Chansonnier* où le lecteur retrouvait des formes non déclinées dans certains vers comme (voir texte de la chanson en Annexe 4):

- 1. Не рани рано на вода : Ne te lève pas si tôt pour aller chercher de l'eau
- 2. У трите гнезда три славья: Il y a trois rossignols dans les trois nids
 - 3. Трекьо ми пъе у зора: Le troisième chante à l'aube

Karadžić ajoute également des informations qui lui auraient été communiquées par des amis dont il ne cite pas les noms pour respecter leur modestie. Ses remarques sur l'infinitif méritent une attention particulière :

«Le Bulgare (tout comme le Grec d'aujourd'hui) ne peut en aucun cas dire, par exemple орати *labourer*, возити *transporter*, носити *porter*, пè jaти *chanter*, mais utilisera le présent ou le futur et n'aura recours qu'à [aux particules, C.A.] ће et да, par exemple я ће ора је *labourerai* [...]. Par conséquent, dans le glossaire tous les verbes sont présentés, de manière erronée, à l'infinitif. Et je suis encore plus fautif que celui qui a traduit le glossaire; parce qu'il a écrit partout d'abord le substantif verbal et seulement ensuite l'infinitif; alors que moi, en croyant qu'une des formes était de trop, j'ai supprimé le meilleur et gardé le pire! Si j'avais été sûr que les Bulgares

n'utilisent pas l'infinitif, j'aurais écrit la forme du présent, comme cela est admis en latin et en grec. » (*Dodatak*, pp. 51-52)

La révélation sur l'absence de l'infinitif en grec moderne, à partir de laquelle Karadžić fait des rapprochements avec le bulgare, provient sûrement de Kopitar qui s'intéressait beaucoup au grec. Comme la publication du *Dodatak* s'est étalée sur plusieurs numéros de *Novine srbske*, Karadžić a eu le temps de laisser mûrir cette idée et de compléter son écrit par ses propres conclusions.

La confidence qu'il fait aux lecteurs dans la citation ci-dessus nous permet de mieux comprendre certaines divergences importantes entre le manuscrit du glossaire et sa version parue dans le *Dodatak*. Voici, par exemple, la présentation des mots N° 227-229 dans le manuscrit qui correspondent aux verbes ясти *manger*, пить *boire*, пъть *chanter* chez Pallas (voir Petrovskij, 1914, pp. 52-53):

N°:	Manuscrit		
N° 227	я̂де́не	я́сти	
N° 228	пїє́не	пи́ти	
N° 229	пѐєне	пе́яти	

Les formes bulgares conservées dans le *Dodatak* sont respectivement : 227. Jáctu, 228. Пити, 229. Пе́јати. Comme l'expliquait Karadžić, l'auteur du manuscrit propose deux formes pour chaque verbe : le substantif verbal correspondant, suivi de l'infinitif reproduisant le modèle vieux slave (мсти, пити, пѣти). Karadžić n'en retient que l'infinitif auquel il applique son nouveau système orthographique.

On peut se poser la question de savoir quelles étaient les sources bulgares utilisées par Karadžić, en dehors de celles fournies par les deux originaires de Razlog. Selon les informations que l'on peut trouver dans le *Dodatak* et dans la correspondance de Karadžić, celui-ci disposait de trois livres :

1) Le livre intitulé Tribulations traduit par sa Sainteté le moine pieux Joachim, enseignant à Krč [Сім книга глаголемая Мънтарства Преведесе трудомъ благов Кинагw въ монасъхъ Пречести вишагw г. Ї Шакїма даскала Крчовскагw ...] (1817).

Karadžić évoque ce livre, édité en 1817 à Buda, sur les pages du *Dodatak*. Il l'aurait vu en 1821, lors de son séjour en Serbie et au moment où Kopitar lui demandait de s'intéresser à la langue bulgare. Peu passionné pour le sujet, Karadžić ne va pas jusqu'à se procurer le livre. Plus tard, lorsque l'impression du *Dodatak* touchait à sa fin, Karadžić reçoit une lettre de J. Popović-Mostarski dans laquelle celui-ci lui promet d'acheter et de lui envoyer un exemplaire des *Tribulations* (Petrovskij, 1914, p. 50, note 2). En 1829, Kopitar connaissait également le livre grâce aux remarques de Karadžić.

2) Diverses recommandations utiles rédigées par le moine Hadji Joachim [Različna poučitelna nastavlenija sočinennaja ieromonaxom Ioakimom Xadži], paru en 1819 à Buda.

Il nous semble utile de relever que Kopitar disposait d'un exemplaire de ce livre.

3) Lexique quadrilingue [Λεξιχον τετράγλωσσον]

D'après la présentation faite par Karadžić, le Λεξιχον τετράγλωσσον est l'œuvre de l'enseignant et prêtre de Moskopole Daniil (voir *Dodatak*, pp. 48-49). Paru déjà soixante ans auparavant à Moskopole, le livre connaît une réédition en 1802 à Venise. Il contient des énoncés en grec, roumain, bulgare et albanais orthographiés à l'aide de l'alphabet grec. La démarche a pour objectif d'initier les peuples en question « à se débarrasser de leurs langues barbares et à adopter le grec ». Le livre témoigne d'une vraie tentative d'expansion culturelle et linguistique au sein des sujets de l'Empire ottoman. L'enjeu paraît d'autant plus important que, comme les linguistes le remarqueront plus tard, le grec et les trois autres langues citées partagent des traits communs à l'espace balkanique.

Karadžić déplore l'image désastreuse qu'offrent les langues « barbares » métamorphosées « à la grecque ». Cependant, il espère retrouver justement dans ce livre, le plus ancien des trois, des échantillons de bulgare plus « pur » que celui que l'on trouve dans les autres ouvrages déjà parus. Parmi les explications possibles d'un tel positionnement, nous pourrions citer l'influence certaine de Kopitar qui, dans une recension du livre de Hacquet avance l'hypothèse que la langue bulgare est la plus grossière de toutes les langues slaves. Rappelons que, avant Kopitar, dans le *Mithridates*

¹⁰² Petite ville dans le Sud de l'Albanie.

d'Adelung le bulgare avait été caractérisé comme « la plus impure et la plus grossière des langues slaves ». Cela laissait logiquement supposer un état antérieur du bulgare plus « pur » que celui de sa forme contemporaine.

Karadžić ne tarde pas à adhérer à l'idée de Kopitar, surtout après avoir été informé par Keppen des critiques que les Bulgares avancent à la lecture de son *Dodatak*. Dans sa lettre du 9 décembre à l'attention de Kopitar, il affirme que « le bulgare est la plus corrompue de toutes les langues slaves et la plus éloignée de celles-ci » tout en faisant référence au même jugement exprimé dans la recension de son maître à penser (Petrovskij, 1914, p. 60). Néanmoins, c'est justement grâce à ses apparentes « trahisons linguistiques » que le bulgare intrigue. Ainsi, dans l'espoir de stimuler Karadžić pressé de passer à autre chose après la parution du *Dodatak*, Kopitar lui rappellera, en 1823, que « la langue bulgare est intéressante parce qu'elle est la seule langue slave d'aspect nouveau et parce qu'elle maintient avec ses sœurs un lien identique à celui de l'italien, du français, de l'espagnol, du portugais et du roumain avec le latin » (Petrovskij, 1914, p. 68).

À cette raison pourrait s'ajouter l'influence des savants allemands comme les frères August et Friedrich von Schlegel, adeptes de la vision romantique des langues. Malgré son image de réformateur, il n'est pas exclu que Karadžić ait été marqué par le culte de « l'ancienneté », dans l'air du temps après la découverte du sanscrit, selon lequel une langue était toujours plus pure et authentique à ses origines. Conformément à cette idée, un échantillon de bulgare recensé dans un livre du milieu du XVIII^e siècle serait plus « crédible» qu'un échantillon de la langue dans son état moderne.

On ressent également chez Karadžić une certaine ambition de se mesurer à l'échelle internationale, ce qui va rejoindre notre remarque sur sa volonté de créer un alphabet unique pour les langues slaves du Sud. Car Karadžić compare sa démarche à celles réalisées en pays étrangers, en laissant supposer sa meilleure adaptation. Il souligne d'abord l'échec de la transposition du texte bulgare en alphabet grec dans le Λεξιχον τετράγλωσσον. Ensuite, il la compare à un autre essai, pas plus concluant. Il s'agit de la transcription du même texte bulgare en alphabet latin, accompagnée de sa traduction anglaise, réalisée par l'Anglais William Martin Leake dans son livre *Researches in Greece* (1814). Karadžić a dû connaître ce livre grâce à Kopitar qui, après une recension détaillée de celui-ci publiée en 1816, revient sur le sujet en 1829 dans son article *Jahrbücher der Literatur* et propose la traduction de quelques passages consacrés au bulgare, sans pour autant utiliser les échantillons de la langue. Après avoir évoqué le

travail du moine Daniil et de Leake, Karadžić conclut : « nous aussi, nous tâcherons de les [les phrases bulgares en question, C.A.] transcrire à l'aide de notre écriture (comme il se doit) et de les publier quelque part. » (*Dodatak*, pp. 48-49) Il n'y a donc rien d'inimitable dans ce qui a été fait par les autres. De plus, ce « comme il se doit » qui sonne en point d'orgue, souligne la légitimité de la démarche de Karadžić.

Ajoutons que Karadžić rivalise également avec une tendance déjà manifeste en Russie que l'on verra plus tard appliquée aux peuples assimilés de langue non slave. Elle apparaît dès la première édition du *Dictionnaire comparatif* où le rédacteur, soucieux d'uniformiser l'orthographe, transcrit les mots des deux cents langues à l'aide de l'alphabet civil russe. Et que dire de sa remarque à la fin de l'Introduction :

« L'alphabet russe est le meilleur et le plus adapté de tous les alphabets européens pour illustrer la prononciation exacte de toutes ces langues. » (cité d'après Petrovskij, 1914, p. 35)

Cette déclaration ouvrait la voie à l'idée que l'alphabet cyrillique pouvait servir d'alphabet universel.

En rédigeant son *Dodatak*, Karadžić entreprend donc un projet ambitieux. Cependant, n'étant pas personnellement passionné pour la langue bulgare, il ne fait que réaliser la demande de son maître Kopitar, sans chercher à approfondir les choses. De ce fait, le matériau utilisé reste très limité. C'est ici qu'apparaît nettement l'une des faiblesses du travail de Karadžić. La langue qu'il décrit en prétendant rendre compte de la langue bulgare n'est en réalité qu'un échantillon du parler de deux (!) Bulgares habitants de la ville de Razlog, située dans le Sud-Ouest de la Bulgarie et proche de la frontière avec la Serbie (Dëmina, 1998, p. 88). Dans ces circonstances, il est difficile de considérer le *Dodatak* comme une description du bulgare contemporain, surtout si on le compare à la grammaire de Venelin qui aurait pu aussi se limiter à un échantillon dialectal isolé. Karadžić est tout à fait conscient du caractère limité de ses observations. Déjà en 1819, lorsqu'il séjourne à Saint-Pétersbourg, il aurait pu partager avec Keppen ses observations sur les différences entre le serbe et le bulgare.

Le *Dodatak* contient quelques rares exemples de formes dialectales, sans que l'auteur se penche vraiment sur le sujet en précisant leur nombre et leurs caractéristiques. Karadžić sait donc que la langue bulgare possède des dialectes même

si, dans une lettre (en russe) adressée à Keppen, il joue sur les mots en les appelant des *disparités* (*različija*) régionales plutôt que des *dialectes* (*dialekty*) :

« Sans douter de l'existence de disparités régionales dans la langue bulgare, j'ai dit (dans le *Dodatak*, C.A.) que, dans le recueil d'échantillons de langue, j'ai été aidé par des Bulgares venant de Razlog » (cité d'après Venediktov, 1981¹, p. 224).

Toujours dans la même lettre, Karadžić souligne la valeur de sa description en rappelant que, malgré ses imperfections, elle est le seul témoignage existant de l'état contemporain du bulgare et que, grâce à elle, ceux qui ignorent cette langue en auront quelques notions alors que ceux qui la connaissent pourront apporter leurs corrections. À travers leur correspondance, on sent déjà une tension s'installer entre les deux chercheurs. Keppen est très attentif aux renseignements que lui fournit Karadžić et soucieux de l'opinion de ce dernier sur ses écrits. Cependant, il n'hésite pas à faire confiance à ses propres observations, ce qui ne va pas toujours dans le sens de celles de Karadžić! C'est ainsi que Keppen ira beaucoup plus loin que son prédécesseur et sera le premier à formuler clairement l'hypothèse de l'existence de plusieurs dialectes bulgares.

Karadžić a raison de souligner la nouveauté de son travail et l'importance qu'il peut avoir pour les futures études du bulgare. Il pose des repères importants : la nécessité d'une normalisation de l'orthographe, l'originalité de la langue qui se traduit par une absence des cas et leur remplacement par des prépositions, l'allusion à la possibilité d'isoler différents dialectes. Pour Keppen comme pour Venelin, qui ne disposent pas de suffisamment d'éléments préalables, le Dodatak représente une référence précieuse, même si chacun d'eux s'écarte sensiblement des préceptes de son auteur. Keppen a dû recevoir un exemplaire du Dodatak au cours de son séjour à Vienne de février à mai 1822 ou un peu plus tard, en passant par le village de Panev (Roumanie), mais en tous cas avant son arrivée à Hermannstadt (Venediktov, 1981¹, p. 215). Venelin avait lu le Dodatak avant de se rendre en Bulgarie, disposait d'un exemplaire lors de son voyage et connaissait bien son contenu. En témoigne sa lettre de Silistra, datée du 2 septembre 1830 et adressée au secrétaire permanent de l'Académie de Russie, l'académicien P.I. Sokolov, dans laquelle Venelin fait référence aux observations de Karadžić sur l'article en bulgare (Venediktov, 1998, p. 56). N'oublions pas non plus Vostokov qui recoit un exemplaire du Dodatak peu après la décision d'exclure le bulgare de son projet de dictionnaire et qui trouve en lui une preuve supplémentaire de son hypothèse sur la base bulgare du vieux slave. Venediktov avance même la supposition que l'ouvrage de Karadžić ait pu inciter Vostokov à apprendre le bulgare vivant (Venediktov, 1998, p. 53). Cela reste peu probable car, à ce jour, nous ne disposons ni de renseignements plus précis ni d'écrits de Vostokov sur le bulgare contemporain.

Il est donc nécessaire de rendre hommage au travail de Vuk Karadžić qui met sur le devant de la scène la question du bulgare contemporain et auquel revient le mérite d'entraîner dans son sillage les premiers linguistes russes intéressés par cette langue. Gil'ferding qui avait d'abord vu en Karadžić un agent de l'Autriche, vient modérer ses accusations dans un autre extrait des *Articles sur les questions slaves d'actualité* [Stat'i po sovremennym voprosam slavjanskim] (1868):

«[...] Ils (les peuples slaves, C.A.) sont au nombre de neuf et uniquement deux d'entre eux, les Russes et les Polonais, habitent sur le territoire de notre pays. Par conséquent, il y a hors de nos frontières, sept peuples qui s'expriment comme nous et qui nous appellent leurs frères; et nous, nous ne savons rien sur eux, alors que nous sommes renseignés sur les peuples étrangers, les Français, les Allemands, les Américains, les Turcs. Pourquoi en est-il ainsi? » (Gil'ferding, 1868, t. II, p. 4)

C'est bien une manière indirecte de souligner l'importance de ceux, comme Karadžić, qui contribuent à la découverte des peuples slaves, importante contribution mais sans que la démarche soit totalement altruiste. Pour mieux identifier les enjeux existants, adoptons un angle de vue différent.

Essayons d'abord d'expliquer les choix linguistiques. Le bulgare peut être envisagé différemment selon les ensembles linguistiques auxquels il est associé. À l'échelle de toutes les langues slaves, c'est une langue slave du Sud, très proche du russe dans sa forme ancienne vieux-bulgare/vieux-slave (optique russe). À l'échelle des langues slaves méridionales, le bulgare est immédiatement voisin du serbe à l'intérieur du continuum dialectal que ces langues forment (optique serbe). C'est justement dans ce cadre qu'apparaît le bulgare dans l'article de Paul-Louis Thomas (1999). Le continuum dialectal slave du Sud se compose des langues suivantes, en descendant du Nord-Est de la Slovénie vers le Sud-Est de la Bulgarie : slovène, serbo-croate, macédonien et

bulgare ¹⁰³. L'un des traits les plus caractéristiques dans le découpage de ces aires dialectales est le pronom interrogatif « que, quoi » : *kaj* pour les parlers slovènes (*parlers kajkaviens*) et du Nord-Ouest de la Croatie, ča en Istrie ainsi que dans les îles de l'Adriatique jusqu'au Nord de Dubrovnik et sur une mince bande de la côte, du Nord de Zadar au Sud-Est de Split (*parlers čakaviens*), što (ou šta) ailleurs (*parlers štokaviens*). À cela se superpose, à partir du Sud-Est de la Serbie, en Macédoine et en Bulgarie, une nouvelle aire « balkanique » ayant des caractéristiques communes (article postposé, redoublement des pronoms, analytisme ...) (Thomas, 1999, pp. 65-66). Par conséquent, le Sud-Est de la Serbie et l'Ouest de la Bulgarie appartiennent à des aires dialectales de voisinage immédiat (ce qui n'est pas le cas du russe et du bulgare) entre lesquelles l'échange linguistique est très facilité. En effet, si les grandes langues standard du continuum sont mutuellement incompréhensibles, les locuteurs des dialectes voisins peuvent très bien communiquer. À cela s'ajoute une autre similitude entre ces aires limitrophes serbe et bulgare : leur appartenance à l'ensemble linguistique balkanique.

Il est intéressant de rappeler également le fait suivant : par rapport à l'aire « serbo-croate » le Sud-Est de la Serbie est assimilé aux parlers dits *jekaviens*, dans lesquels l'ancienne voyelle & (jat') a évolué en *je* ou en *ije* ¹⁰⁴. Le parler maternel de Karadžić est le *jekavien* et sa modification systématique des & bulgares en è ouverts montre bien que le choix est fait en fonction de la perception auditive d'un locuteur appartenant à ce parler. De plus, le *jekavien* étant diffusé tout près du parler bulgare de l'Ouest (où se situe Razlog), Karadžić a dû se considérer beaucoup plus à l'aise dans la description de celui-ci que dans la description des parlers bulgares répandus ailleurs. Tous ces éléments expliquent, du point de vue linguistique, le caractère limité de la description du bulgare réalisée par Karadžić ainsi que ses inexactitudes faussant l'image du bulgare au profit du serbe.

Cependant, ne perdons pas de vue le contexte historique et politique qui a probablement influencé le grand philologue. Déjà au XVIII^e siècle, les premières recherches menées sur le passé des Balkans avaient fait réapparaître le terme d'Illyriens, attribué, jusqu'au XVI^e siècle, aux Slaves d'Istrie et de Dalmatie alors sous domination

¹⁰³ Nous n'évoquons ici que les grandes langues standard constituées à partir des dialectes du continuum. En réalité, le continuum présenté par P.-L. Thomas contient 2 dialectes pour le slovène, 9 pour le serbocroate, 3 pour le macédonien et 4 pour le bulgare (Thomas, 1999, p. 65).

 $^{^{104}}$ Le **j** note en serbo-croate la semi-consonne yod, prononcée comme **y** dans le mot *yeux*, **il** dans *ail* ou **ill** dans *fille*.

vénitienne. Un ancien monde slave semblait renaître et avantager ses descendants contemporains. Napoléon, lors de sa réorganisation des régions slovène et croate, avait officialisé le terme de « Provinces illyriennes », employé de 1808 à 1814 (Laruelle, 2005, p. 71). Au début du XIX^e siècle, l'importance du romantisme et de la pensée herdérienne se concentre de nouveau chez les Slaves du Sud autour de la notion d'Illyrie (Kohn, 1963, pp. 59-69). L'indentification romantique entre peuple, nation et langue amène les Illyriens à considérer que Serbes et Croates (mais aussi Slovènes, voire Bulgares) forment un seul et même peuple : le peuple illyrien. D'ailleurs, comme le souligne à juste titre J.-P. Thomas, le terme illyrien a l'avantage de dépasser les appellations à caractère géographique limité : Dalmates, Slavoniens, Bosniaques, etc. La logique des Illyriens est donc de s'étendre au-delà des frontières afin de restaurer l'unité du peuple antique. Or, la situation des parlers du Sud-Est de la Serbie, de l'Ouest de la Bulgarie et du Nord de la Macédoine se prête parfaitement à un tel mouvement. Tout d'abord, il s'agit de parlers de transition qui ne coïncident pas avec les frontières politiques. De plus, leur appartenance au domaine de l'une des langues standard en présence, et surtout leur évolution vers l'une de ces langues, dépend avant tout des frontières politiques. L'essai de normalisation du bulgare sur un modèle adapté au serbe avec, comme échantillon, le parler de l'Ouest de la Bulgarie, le seul qui se rapproche vraiment du serbe, ferait-il alors partie d'un projet d'unification illyrienne?

Cela paraît tout à fait possible si l'on ignore un point important de la démarche de Karadžić, relevé par J.-P. Thomas (Thomas, 1999, pp. 67-68). À l'époque romantique de fusion entre langue, peuple et nation, le réformateur de la langue serbe tient un raisonnement inverse. Selon lui, les locuteurs des trois grands dialectes *kajkavien*, *čakavien* et *štokavien* forment trois nations distinctes : slovène (kajkavien), croate (čakavien) et serbe (štokavien). Karadžić pousse ainsi l'identification entre peuple, nation et langue jusqu'à ses ultimes limites en considérant que tous les locuteurs štokaviens sont Serbes, quelle que soit leur confession, orthodoxe, catholique ou musulmane, et quel que soit leur propre sentiment d'appartenance nationale. Un tel positionnement induit le rattachement implicite des parlers de transition du Sud-Est de la Serbie et éventuellement d'une partie de la Macédoine au dialecte štokavien (unificateur de la nation serbe), doté de déclinaisons et d'un système accentuel complexe. Le parler bulgare de l'Ouest trahit en quelque sorte cette unité grammaticale par la réduction sensible des cas (Karadžić relève lui-même cette particularité) mais,

quoi qu'il en soit, il la trahit moins que le bulgare parlé dans les autres régions du pays. Par conséquent, c'est justement là que le modèle štokavien (serbe) peut être encore appliqué.

Il est assez difficile de dire si Karadžić nourrissait un projet politique particulier. D'autant plus que, aujourd'hui, il fait encore l'objet de jugements excessifs. Certains (comme Grmek, Gjidara et Simac dans leur ouvrage de 1993, cités in Thomas, 1999, p. 68) vont même jusqu'à voir dans son article, intitulé *Les Serbes tous et partout* [Srbi svi i svuda] et paru en 1849, une tentative de purification ethnique avant la lettre. Au XIX^e siècle, Gil'ferding avait vu dans les idées de Karadžić le contraire : la destruction des fondements de la tradition serbe slave. Innover n'est jamais facile et, de plus, cela peut paraître suspect. Nous retiendrons le grand mérite de Karadžić d'avoir fait du bulgare contemporain un objet d'étude à part entière et d'avoir ainsi ouvert dans la slavistique une nouvelle voie que vont emprunter les découvreurs russes du bulgare.

2. Pëtr Ivanovič Keppen (1793-1864)

2.1. Le parcours de P.I. Keppen

Pëtr Ivanovič Keppen (forme russe de Köppen) (1793-1864) est né à Kharkov, où son père, l'un des trente médecins invités en Russie par Catherine II, originaire du Brandebourg, dirigeait un service médical. Keppen termine ses études de droit à l'Université de Kharkov, travaille ensuite à Saint-Pétersbourg au département des postes. Grâce à ses relations avec son professeur d'économie politique à l'Université de Kharkov et avec le célèbre savant Friedrich von Adelung¹⁰⁵ (1768-1843) Keppen participe à la création de la Société des amateurs des lettres russes (Obščestvo ljubitelej

¹⁰⁵ Friedrich von Adelung est le neveu de Johann Christophe Adelung. Philologue et historien allemand, il résida à Saint-Pétersbourg à partir de 1801. En 1803 il devint le précepteur du futur tsar Nicolas I^{er}. En 1824, il fut nommé directeur de l'Institut d'études orientales. Adelung occupa également les postes de conseiller d'État et de président de l'Académie asiatique.

russkoj slovesnosti). En 1818, Keppen rédige un abrégé en russe de l'ouvrage de Christian Lehrberg¹⁰⁶ (1770-1813) *Untersuchungen zur Lauterung der alteren Geschichte Russlands* (1816) sous le titre Étude historique sur le pays ougrien [Istoričeskoe issledovanie o Jugorskoj zemle]. Ce travail lui vaut l'attention du comte Rumjancev qui lui permet d'accéder à la rédaction du *Courrier du Nord*.

En 1819, Keppen publie un grand recueil bibliographique 107 qui représente le premier volume des Documents pour l'histoire de l'instruction publique en Russie [Materialy dlja istorii prosveščenija v Rossii]. On v trouve la description de 137 ouvrages écrits à partir de l'année 1665 qui font mention de savants ou d'artistes russes et de leurs œuvres (voir Bernštejn, 1979, pp. 182-183). Ce recueil, le premier du genre en Russie, accorde une place importante aux travaux des slavistes européens. Le deuxième volume comprend les 43 numéros des Bibliograficeskie listy, la première revue bibliographique ouverte aux slavisants russes et étrangers, éditée par Keppen en 1825-1826. Un troisième volume, paru en 1827, fut réservé aux essais et à l'article de Keppen sur la culture des peuples baltes, un sujet qui lui est cher. C'est sur les pages des Bibliografičeskie listy que paraît la Note sur le voyage à travers les terres et archives slaves (1825, N°33-34) de Keppen qui devait devenir un véritable vade-mecum des slavistes russes à l'étranger. On lui doit aussi la découverte, près de Munich, et la publication en Russie¹⁰⁸ des Feuillets de Freising [Brijanski spomeniki], premier témoignage écrit sur le slovène (972-1039). Dans les années 1820-1830, Keppen écrit une série d'articles sur les littératures slaves qui paraissent dans des revues comme Moskovskij telegraf, Moskovskij vestnik, Žurnal Ministerstva narodnogo prosveščenija ou encore dans Le dictionnaire encyclopédique [Ènciklopedičeskij slovar'] de Pljušar. Malheureusement, en 1829, Keppen fut obligé de renoncer à la slavistique suite à la publication de son article Essai critique sur Cyrille et Méthode [Kritičeskoe issledovanie o Kirille i Mefodii] (1825). Le contenu de l'article fait l'objet d'une dénonciation de la part de M.L. Magnickij qui le juge contraire aux dogmes de l'église orthodoxe.

. .

¹⁰⁶ Christian Lehrberg avait fait ses études à Dorpat (aujourd'hui Tartu, en Estonie), Iéna et Göttingen. Historien et membre de l'Académie des sciences impériale, il laissa de nombreux travaux sur l'histoire de la Russie ancienne, édités après sa mort.

¹⁰⁷ Aperçu des sources pour la constitution d'un fonds littéraire russe [Obozrenie istočnikov dlja sostavlenija rossijskoj slovesnosti].

¹⁰⁸ Frejzingenskie otryvki (X-XI v.), Sankt-Peterburg, 1827. C'est le premier volume d'une collection dirigée par Keppen et Vostokov sur les monuments écrits slaves se trouvant hors de Russie.

Il est nécessaire de souligner que les nombreuses activités de Keppen dépassent largement le cadre de la linguistique slave. Nous nous sommes limitée ici à l'évocation de ses écrits les plus proches de notre sujet mais Keppen nous a également laissé des travaux précieux qui témoignent des ses compétences de statisticien, de géographe ou encore d'ethnographe. Cette dimension encyclopédique de son savoir l'a sûrement aidé dans son rôle de novateur. En effet, si nous revenons rapidement sur les descriptions faites de son œuvre, nous remarquerons l'usage fréquent du mot « premier ». Auteur du premier ouvrage bibliographique russe, éditeur de la première revue de slavistique ouverte à l'étranger, créateur de la première carte ethnographique de la Russie européenne (1851), le premier à affirmer la nécessité de tenir une liste des localités russes ... L'élan novateur de Keppen profitera également aux études bulgares car il sera également le premier slavisant russe qui abordera des questions du bulgare contemporain dans ses écrits.

2.2. Les Carnets de voyage de P.I. Keppen (1821-1824)

Comme il a été indiqué précédemment, Keppen se fait connaître en linguistique après son long voyage en Europe (29 octobre 1821 - avril 1824) dont les objectifs avaient été fixés par un programme préétabli. Au cours de cette période il entretenait des relations suivies avec les linguistes tchèques et Vuk Karadžić, mais aussi avec le Slovène Jernej Kopitar, auteur de la première grammaire scientifique du slovène 109. Un échange d'idées, d'ouvrages et de manuscrits est établi entre les slavisants russes et étrangers. Les témoignages de cette période riche en rencontres sont conservés dans les *Carnets de voyage* de Keppen. Il s'agit là d'un document très important pour l'histoire de la slavistique qui reste encore, à notre connaissance, sous forme de manuscrit dans les Archives de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et qui n'a pas été suffisamment étudié (Bernštejn, 1979, p. 182; Venediktov, 1981¹, p. 213). Il reste à signaler la publication de quelques rares extraits des *Carnets* que nous avons pu consulter à la Bibliothèque Nationale de Prague (voir les travaux de L.B. Modzalevskij et de S.G. Potepalov).

-

¹⁰⁹ Grammaire de la langue slave de Carniole, de Carinthie et de Styrie, publiée en 1808.

Les premiers renseignements concernant la langue bulgare contemporaine nous viennent, comme il a été dit précédemment, du *Dodatak* de Vuk Karadžić. Lorsque Karadžić rencontre Keppen en 1819, celui-ci s'intéressait déjà aux langues, notamment à la dialectologie, et collectait des données pour un dictionnaire russe. Il est à peu près certain que la langue bulgare a dû représenter un des sujets de discussion entres les deux savants. Les notes portées dans ses *Carnets* prouvent que, lorsque Keppen s'est rendu à Hermannstadt, il était déjà en possession du livre de Karadžić (Venediktov, 1981¹, p. 216). Cela explique la polémique sur le bulgare qui s'installe, dès le premier contact avec des natifs de cette langue, entre Keppen et Karadžić.

Les *Carnets* offrent des informations de nature diverse avec une disposition très libre sur la feuille, comme le veut le genre même de ces écrits, et l'une des difficultés est de réussir à les systématiser. Après consultation des sources recueillies (notes prises aux Archives, extraits publiés dans des ouvrages ...), nous avons choisi de nous inspirer de la classification adoptée par Venediktov. Ainsi, nous évoquerons d'abord les notes sur la Bulgarie et ses habitants en général pour, ensuite, nous pencher plus en détail sur toutes les remarques qui concernent la langue bulgare.

Au quatrième jour de son arrivée à Hermannstadt [24 juillet (5 août) 1822], Keppen est invité à déjeuner chez A. A. Pini, le consul général de Russie à Bucarest, qui s'y trouve également. Il fait ainsi la connaissance de A.M. Spiridov (voir première partie, chapitre III) qui lui apprend l'existence de six dialectes bulgares et lui promet de lui présenter un prêtre bulgare. À partir de cette date Keppen note, à environ six jours d'intervalle, de nouvelles informations.

Le 16 (28) août 1822 Mustakov, un Bulgare rencontré à Hermannstadt, informe Keppen que d'anciennes chartes bulgares se trouvent dans le monastère de Rila (le *Chrysobulle* du tsar Šišman est cité avec la mention «XIII^e-XIV^e siècles»). L'higoumène du monastère avait promis de transmettre à Mustakov un vieux manuscrit retraçant l'histoire de la Bulgarie. Le même jour, au bas de la page Keppen note quelques traductions de livres en bulgare terminées ou en cours de réalisation:

- Le *Psautier* traduit par Petăr Sapunov de Gabrovo,
- le Livre de la Sagesse de Salomon en cours de traduction par le même auteur,

 l'Évangile traduit par l'archimandrite grec Feodosij Bistrickij, avec l'aide d'un Bulgare et sur la demande de la Société biblique de Saint-Pétersbourg.

Dans les marges du feuillet 93, Keppen note les noms de quelques grandes villes bulgares et ajoute :

« La moitié des Bulgares sont musulmans; ceux-ci habitent plus près du Danube alors que les chrétiens sont plus près des Balkans ou derrière ce massif. Ainsi, dans la région du Danube, probablement un village sur dix est chrétien et, dans la région des Balkans, un village sur dix pratique l'islam. » (Venediktov, 1981¹, p. 219)

Keppen a pu présenter ici une synthèse des informations reçues par les représentants du consulat russe rencontrés à Hermannstadt, d'un côté, et par les Bulgares de Hermannstadt, de l'autre. Cependant, contrairement à Spiridov, il s'appuie essentiellement sur le critère d'appartenance religieuse des populations, ce qui réduit la complexité de la situation. Du point de vue géographique, la représentation de Keppen n'est pas erronée, comme le confirmera plus tard Venelin : les Bulgares habitant les régions montagneuses avaient réussi à conserver leur langue, foi et coutumes alors que ceux des plaines avaient été beaucoup plus exposés au processus d'assimilation. Spiridov, lui, allait plus loin dans ses observations en posant une distinction entre langue et confession. Dans sa Présentation succincte des peuples slaves habitant dans la partie européenne de l'Empire turc [Kratkoe obozrenie narodov slavjanskogo plemeni, obitajuščix v Evropejskoj časti Tureckoj imperii] (1825), il annonçait déjà l'existence de populations de confession orthodoxe à l'origine mais parlant le turc, et de populations musulmanes de langue slave. Partir d'un tel constat permettait d'éclaircir progressivement la question de l'aire de diffusion de la langue bulgare et d'émettre des hypothèses sur sa variété dialectale.

Les notes concernant la langue bulgare portent sur les questions suivantes : les dialectes de la langue bulgare, l'opinion des Bulgares sur le modèle orthographique conseillé par Karadžić, la prononciation de certains sons et lettres ainsi qu'une liste composée de 360 mots bulgares.

Les notes de Keppen prises au cours de son voyage représentent le premier écrit dans la linguistique russe où la question de la division de la langue bulgare en dialectes est clairement formulée. Venediktov affirme à plusieurs reprises que Keppen ne connaît

pas le bulgare (voir Venediktov, 1981¹, pp. 219 et 231), ce qui le réduit à rapporter l'avis des locuteurs natifs avec le risque de se fier à des témoins qui ont une faible maîtrise de leur propre langue. Mais c'est en même temps une des qualités des *Carnets*: le ressenti « purement » bulgare est mis en valeur sans aucun interventionnisme de la part du linguiste étranger. Keppen tient beaucoup au côté authentique de son travail et n'hésite pas à privilégier l'avis des Bulgares lorsqu'il diffère de celui de Karadžić. Ainsi, nous verrons se mettre en place un procédé qui rappelle étrangement celui que A.S. Puškin utilise dans les *Nouvelles de Belkin* [Povesti Belkina] (1830) afin de souligner la vérité des propos de son narrateur : Belkin relate des faits qui lui sont transmis par d'autres personnes qui avaient connu des témoins des événements en question... De même, nous verrons Keppen apprendre par A.M. Spiridov, qui lui, l'avait appris d'un prêtre bulgare de passage, que la langue bulgare comprenait six dialectes.

Ce dont Keppen peut être sûr, c'est qu'il existe au moins un autre parler bulgare, différent de celui décrit dans le *Dodatak*. La preuve en est sa rencontre à Hermannstadt avec un certain « Dmitr. Iv. Mustakov »¹¹⁰, comme il le note le 11 (23) août 1822 :

« [...] J'ai croisé chez M. Katov le Bulgare Dmitr. Iv. Mustakov qui, me semblet-il, connaissait peu de choses sur la langue bulgare. Il disait seulement que les Bulgares voisins des Serbes utilisaient beaucoup de parlers serbes, et que ceux qui utilisaient le parler de Tărnovo pouvaient comprendre tous les autres Bulgares alors que la communication entre ces derniers serait souvent difficile. Je lui ai promis de lui montrer le *Dodatak* de Vuk Karadžić. » (*Carnets de voyage*, f. 89¹¹¹, cité aussi chez Venediktov, 1981¹, p. 217)

De toute évidence, Mustakov représente une figure importante de la communauté bulgare. Keppen précise qu'il fait du commerce en Russie, pays auquel il est très attaché, et qu'il bénéficie, en même temps, d'une influence importante en Bulgarie. Pour confirmation, Keppen donne l'exemple d'une délégation bulgare de douze personnes, envoyée à Constantinople sur le conseil de Mustakov afin de faire connaître les actes de discrimination commis envers les Bulgares, et qui avait obtenu en

¹¹⁰ Nous pouvons supposer que le nom complet dans sa version bulgare est Dimităr Ivanov Mustakov.

¹¹¹ La pagination correspond aux notes de 1822, portées dans le manuscrit des *Carnets* rédigés par Keppen [Archives de l'Académie des sciences de l'URSS, département de Saint-Pétersbourg], vol 1, unité de conservation 138. Keppen les utilise fréquemment pour la rédaction de ses articles sur le bulgare.

retour l'envoi de douze représentants chargés d'établir des relations avec la Mission russe à Bucarest. Et, même si Keppen a quelques doutes sur son niveau de connaissances, Mustakov est cité parmi ceux qui maîtrisent leur langue mieux que les autres. Il est également celui à qui on présente pour avis la plus récente traduction des Évangiles réalisée par Sapunov¹¹². Mieux encore : Mustakov, Sapunov et un autre Bulgare ont le projet de rédiger une grammaire du bulgare ! (*Carnets de voyage*, f. 93)

Après avoir lu la description de Karadžić, ce même Mustakov affirme qu'elle ne concerne que le bulgare parlé sur la frontière avec la Serbie. Par ailleurs, selon les informations qu'il fournit à Keppen, la compréhension n'est pas forcément facile entre les Bulgares de régions différentes, excepté pour ceux de Tărnovo dont la langue reste accessible pour tous (voir citation ci-dessus).

Quelques hypothèses deviennent désormais possibles. Premièrement, celle de l'existence d'au minimum trois dialectes : celui de la frontière avec la Serbie, celui de Tărnovo et, au moins, un troisième pour justifier la remarque sur la difficulté de communiquer en dehors du parler de Tărnovo. Deuxièmement, celle d'une distribution du bulgare sur un territoire beaucoup plus important que celui présenté dans les témoignages de voyageurs. Nous pensons ici à l'article de Spiridov, évoqué précédemment, où la Bulgarie était confondue avec le territoire compris entre le Danube, au Nord, et la chaîne des Balkans, au Sud. Il faudrait donc envisager que le bulgare fût parlé sur un territoire plus conséquent que celui de la diffusion de l'ethnonyme « bulgare », autrement il paraît difficile d'expliquer des écarts aussi grands entre les dialectes d'une même langue. Troisièmement, on peut supposer que le parler de Tărnovo contient en lui une proportion d'éléments communs aux autres dialectes suffisante pour qu'il soit le seul parler compréhensible pour tous.

Keppen se montre très attentif à l'annonce de l'existence de six dialectes bulgares faite par Spiridov. Ce n'est pas un hasard. La division des langues (slaves ou non) en dialectes est l'un de ses centres d'intérêt favoris. En témoignent les échanges de Keppen avec des savants et hommes de lettres de pays slaves, ainsi que les notes dans ses *Carnets de voyage* consacrées aux parlers serbes, slovaques mais aussi hongrois ou allemands. Pour mieux comprendre la valeur des notes sur les dialectes bulgares, il faudrait se souvenir du contexte des années 1820 où, non seulement la question n'est

-

¹¹² L'autre nom bulgare cité par Keppen dans ses Carnets.

pas abordée, mais où peu considèrent le bulgare comme une langue slave à part entière. Rappelons-nous Dobrovský qui comptait le bulgare parmi les dialectes serbes et Karadžić qui étayait cette hypothèse en appelant «bulgare » le seul parler de Razlog, proche de la frontière avec la Serbie.

Le problème des dialectes bulgares engendre toute une polémique dans laquelle les principaux acteurs sont, d'un côté Karadžić avec son maître à penser et collaborateur Kopitar, de l'autre le cercle des Bulgares de Hermannstadt et, dans le rôle du juge, Keppen. Il nous semble que dans ce rôle Keppen a un comportement novateur. Tout en essayant de ménager l'opinion des linguistes chevronnés, Keppen s'autorise à faire crédit aux locuteurs natifs malgré leur faiblesse évidente en matière linguistique. Nous ne sommes plus dans une démarche d'imitation, comme au siècle dernier, mais dans une véritable observation qui implique le rapprochement entre la réalité observée et le matériau scientifique. Et nous n'en sommes plus au temps où le statut de pionnier conférait au linguiste étranger le plein pouvoir de décision lors de la description d'une nouvelle langue. « En tant qu'étranger je ne me suis pas permis de décider », se justifiera Keppen devant Karadžić dans une lettre du 18/30 novembre 1822 (cité d'après Venediktov, 1981¹, pp. 223). D'ailleurs, se fier à sa propre perception d'une langue étrangère dénote plutôt un vice de méthode, comme nous le verrons dans la réaction de l'Académie des sciences face à la démarche de Venelin.

Keppen respecte la notoriété scientifique sans pour autant abandonner son souci d'authenticité. Voici comment il présente la question des dialectes bulgares dans son article *Über Völker und Länderkunde in Russland*, terminé à Hermannstadt et publié la même année (comme l'indique la mention « Hermannstadt in August, 1822 » à la fin de l'article) dans la revue viennoise *Jahrbücher der Literatur* :

« Nous manquons encore de renseignements sur beaucoup de langues slaves. C'est seulement récemment que le lexicographe connu Vuk Stefanovič nous en a apporté quelques uns sur le bulgare ; mais ces renseignements, comme l'affirment des Bulgares connaisseurs qui préfèrent le dialecte de Tărnovo aux autres dialectes, concernent principalement le parler de la population proche de la frontière avec la Serbie. Qui a raison, de ce premier ou de ces derniers, on ne peut en décider qu'après une étude plus détaillée. » (cité d'après Venediktov, 1981¹, p. 221)

L'audace d'une telle formulation est mise en relief par la vive réaction qu'elle provoque chez Kopitar. Dans une lettre adressée à Karadžič, il s'insurge :

« Même si j'ai réussi à le (Keppen, C.A.) persuader d'exclure les inexactitudes les plus grossières, il reste que, aux yeux des Bulgares de Hermannstadt, votre *bulgarité* (sic) n'est pas authentique mais s'applique autour de la frontière avec la Serbie. Vous le voyez, il a voulu dire quelque chose d'agréable aussi à nos amis. » (cité d'après Venediktov, 1981¹, p. 222)

Ces mots confirment que, malgré les contestations, dans la dernière version de son article Keppen avait conservé l'avis des locuteurs natifs. Cela prouve également, et c'est ce qui a le plus d'importance pour notre étude, la part active de la réflexion de Keppen dans le problème des dialectes. L'étude comparative du Dodatak et de la liste de 360 mots bulgares fournie par Mustakov, complétée par des renseignements sur les parlers de Razlog et de Tărnovo, a dû permettre au savant d'élaborer sa vision personnelle. La connaissance que Keppen avait de la division dialectale de langues comme le serbe ou le slovaque devait sans doute lui suggérer celle du bulgare. Plus tard, dans son article La littérature étrangère [Inostrannaja literatura] paru en 1826 dans le numéro 40 des Bibliografičeskie listy, Keppen exprime l'idée d'une possible origine bulgaro-macédonienne de la langue de traduction des livres religieux. En évoquant les dialectes du bulgare, il se demande si cette langue récemment découverte en Macédoine (le vieux slave, C.A.) ne pouvait s'y rattacher. L'importance de cette réflexion est d'autant plus grande que, dans les années 1820, la slavistique n'a pas encore su établir de relation entre cette langue, appelée par la suite vieux slave ou vieux bulgare, et un peuple slave en particulier.

Dans ses notes, Keppen fait part également de la réaction négative des Bulgares rencontrés à Hermannstadt au sujet du modèle orthographique appliqué par Karadžič à leur langue. Comme nous l'avons déjà évoqué, il s'agit ici du premier témoignage officiel de la réception de la réforme de Karadžič en Bulgarie. Cette réaction n'est pas signalée dans l'article cité ci-dessus publié par Keppen dans la revue *Jahrbücher der Literatur*. Cependant, il ne fait aucun doute que dans sa première version non corrigée encore à la demande de Kopitar, l'article faisait apparaître les critiques de l'emploi des lettres Ѣ, љ, њ et ћ, jugées inutiles, l'écriture de шт au lieu de щ (voir le chapitre précédent sur Karadžič). Selon Venediktov, il est possible que Keppen ait supprimé toute trace d'une contestation du modèle de Karadžič afin de préserver les bonnes relations au sein du réseau de chercheurs slavistes qu'il avait pour mission de constituer

(Venediktov, 1981¹, p. 228). Une autre explication plausible serait la volonté de privilégier les informations recueillies sur les dialectes, en prenant le risque de contredire Karadžič (et Kopitar!) plutôt sur cette question que sur la question de l'orthographe. On peut supposer alors que l'orthographe ne tenait pas une place si importante dans les travaux de Keppen. Mais il est également envisageable que Keppen n'ait pas souhaité prendre parti dans un débat public concernant les lettres serbes \mathfrak{h} , \mathfrak{h} , \mathfrak{h} et \mathfrak{h} et, surtout qu'il n'ait pas voulu soutenir le camp des adversaires de la réforme de Karadžič.

Les *Carnets* de Keppen contiennent quelques remarques intéressantes concernant la prononciation de certains sons et combinaisons de sons de la langue bulgare ainsi que l'emploi de certaines lettres. Ces remarques correspondent soit aux témoignages de Mustakov soit aux observations de Keppen lui-même.

Selon Mustakov, la lettre y n'est pas utilisée par les Bulgares qui ont recours plutôt à la lettre g. De même, la lettre u qui se prononce [dž] est réservée aux mots d'origine étrangère comme, par exemple, xauu hadji (musulman qui a fait le pèlerinage de La Mecque), prononcé en bulgare [hadži]. Ces deux remarques de Mustakov visent encore une fois le modèle de Karadžič car celui-ci utilise les lettres y et u pour transcrire le texte bulgare dans le *Dodatak*.

L'attention de Keppen se porte plus sur les écarts phonétiques entre le russe et le bulgare. Ainsi, il constate que la prononciation des lettres щ et шт n'est pas identique. D'après lui, « les Bulgares prononcent щ comme un шт [št] mais légèrement plus dur que шт » (cité d'après Venediktov, 1981¹, p. 228). Il est difficile de dire si, à cet endroit, le savant avait en vue la combinaison шт en russe : p. ex. паштет pâté. L'impression d'entendre un [št] plus dur est sûrement renforcée par le fait que, dans les exemples choisis par Keppen, шт est suivi de la lettre ъ : штъркъ cigogne. Toujours est-il que, si l'on se limite à la prononciation de la lettre щ en russe et en bulgare contemporains, sa prononciation est molle en russe [šč] et dure en bulgare [št]. Keppen a relevé un point de divergence sensible entre les systèmes phonétiques des deux langues qui représente une difficulté de taille lors de l'apprentissage du russe par les Bulgares et inversement. Nous irons jusqu'à supposer que la prononciation dure de

щ en bulgare, proche de celle que la lettre avait en vieux slave, a pu être l'un des éléments qui mettent Keppen sur la piste d'une similitude entre ces deux langues.

Il est en outre particulièrement intéressant de lire les remarques de Keppen sur la prononciation du ъ [ă], un son spécifique à la langue bulgare qui ne peut échapper à l'attention de l'observateur étranger et qui préoccupera également Venelin. Ce sera la première description articulatoire de ce son si inhabituel pour l'oreille russe, surtout lorsqu'il se trouve en position accentuée. Dans les *Carnets* de Keppen nous lisons :

« La lettre ъ́ (signe dur avec accent) se prononce comme un o ou un a guttural, proche de ы. La lettre ъ inaccentuée et à la fin des mots se prononce comme le signe dur en russe (Faut-il comprendre qu'elle ne se prononce pas ? C.A.) et, lorsqu'elle est accentuée et en position finale, comme un ы. Cela ressemble au ѧ valaque. » (cité d'après Venediktov, 1981¹, p. 229)

Dans l'ensemble, Keppen identifie assez correctement le son $\mathbf b$ [ă] en soulignant les traits suivants :

- Il serait intermédiaire entre o et a ;

Cela veut dire que le son bulgare ъ (c'est la seule graphie que Keppen utilise) aurait des traits qui le rapprochent à la fois du o et du a, sans qu'il s'identifie complètement à ces deux voyelles. Cette remarque de Keppen se révèle tout à fait juste lorsque l'on se situe dans une perspective historique mais aussi lorsque l'on se réfère aux descriptions du bulgare en vigueur aujourd'hui.

Au cours de leur évolution, les jers durs (voyelles ultra-brèves) du vieux slave qui occupaient une position dite *forte*, ont subi des modifications différentes au sein de chaque langue slave. En bulgare, ils ont été conservés. En russe, ils se sont modifiés en o. Ainsi, le mot βτλκτ *loup* en vieux slave (voir Sreznevskij, 1903, t. II, p. 379) est devenu, après la chute du τ final, βτλκ en bulgare et βολκ en russe. Par ailleurs, les linguistes supposent l'existence en indo-européen du son noté α qui serait à l'origine des deux yers τ et τ du vieux slave (Gorškov, 2004, p. 28). Une filiation historique existe donc entre a, τ et o.

A la lumière de l'évolution phonétique du russe, la relation entre ъ et o paraît assez évidente. De même, le o et le a sont souvent confondus en russe, notamment lors du phénomène de l'*akan'e*, ayant aujourd'hui valeur de règle, qui veut que l'on

prononce un a, plus ou moins réduit, à la place d'un o inaccentué (et donc court : [ŏ]). Ce qui, en allant plus loin dans la simplification, pourrait aboutir à l'équation [ŏ] = [ă]. Le son ъ en bulgare occuperait justement une situation intermédiaire entre [ŏ] et [ă].

Dans la *Grammaire synchronique du bulgare* de Jack Feuillet, le ъ, articulé [ă], forme avec le [a] le groupe des voyelles centrales en bulgare. Celles-ci sont articulées dans la partie moyenne de la bouche, à la limite du palais dur et du palais mou. Lors de l'articulation du [ă], l'ouverture buccale est beaucoup plus étroite que celle du [a], occupant une place intermédiaire entre celles de [i] et de [o] (Feuillet, 1996, pp. 18-19). Il est possible que l'effet sonore produit par ce positionnement de l'appareil articulatoire ait créé chez Keppen l'impression d'entendre une voyelle proche de ы. Cette impression aurait pu être renforcée par la faible ouverture des maxillaires proche de celle requise pour l'émission de [-i:], [i] et [u] en russe.

Au début du XIX^e siècle, la différence entre sons et lettres n'apparaît pas avec suffisamment de netteté et les problèmes de phonologie ne sont pas encore à l'ordre du jour. De plus, la linguistique n'est pas la spécialité essentielle de Keppen. Nous retrouvons dans ses notes une seule graphie (ъ) pour représenter la voyelle bulgare qui a attiré son attention. Or, en réalité, le <ъ> note toutes les positions de la voyelle à l'intérieur du mot sauf celle en finale pour laquelle les Bulgares utilisent deux graphies : <a> (après consonne dure) ou <я> (après consonne molle).

La découverte de Keppen résidera surtout dans l'identification de cette ambiguïté articulatoire de la voyelle bulgare « prononcée comme un o ou un a ». Il limite sa remarque à la position accentuée ъ (alors qu'elle serait valable également pour la variante inaccentuée) mais offre une image d'ensemble juste. D'ailleurs, le signe phonétique ă qui correspond le mieux à cette image est aujourd'hui couramment utilisé pour transcrire le ь lors de la transposition du bulgare en alphabet latin. Dans le *Petit Robert des noms propres*, par exemple, des noms de villes comme Търново, Казанлък sont translittérés Tărnovo, Kazanlăk (*Petit Robert des noms propres*, 2006, p. 349). Les auteurs du dictionnaire ne fournissent pas d'explication particulière concernant le choix du signe ă. Mais, dans le *Guide de l'utilisateur*, ils précisent que « certains compromis (classiques) sont utilisés entre la restitution des signes graphiques et celle de la prononciation » (*Petit Robert des noms propres*, 2006, p. XXII). Le choix

du **a** (ni **a** ni **o**) qui, apparemment, fait partie de ces compromis, nous rappelle étrangement la description donnée par Keppen dans les années 1820.

- Il serait proche du ы [-i:] russe, surtout à la fin du mot et en position accentuée;

Une telle ressemblance (souvent même perçue comme une identité du ъ bulgare et du ы russe) sera relevée plus tard par Venelin ainsi que par d'autres voyageurs. Comme nous l'avons déjà indiqué, la voyelle [ă] est prononcée avec une ouverture buccale assez étroite, proche de celle de [-i:], [i] et même [u] en russe. Rappelons à présent les réalisations phonétiques des phonèmes voyelles de la langue russe hors de l'accent. En fonction de leur environnement, quatre phonèmes (/a/, /e/, /i/, /o/) peuvent être réalisés comme un [-i:] (voir Comtet, 2002², pp. 52-56). Il est donc fréquent d'entendre dans la chaîne sonore du russe le son noté par ы! Par conséquent, il est normal que l'auditeur russe, habitué aux réductions typiques de sa langue, perçoive à l'émission de [ă] un semblant de [i] ou plutôt de [-i:], après consonne dure.

Keppen évoque une ressemblance entre [-i:] et [ă], lorsque ce dernier est accentué et en fin de mot. Mais réunir les deux conditions n'est pas possible si l'on se limite, comme il le fait, à la graphie

->. Cette graphie à la fin du mot bulgare ne serait pas prononcée. Quant au son [ă] en finale, il serait orthographié <a> (après consonne dure) ou <>>> (après consonne molle). Par conséquent, les conclusions de Keppen s'appuient avant tout sur la perception auditive des mots bulgares par une oreille russe et il est beaucoup trop tôt pour exiger une prise en compte des aspects phonologiques.

- Le ъ [ă] bulgare ressemble au A du valaque;

Cette remarque annonce déjà une étude comparative de la voyelle la plus spécifique de la langue bulgare. Après avoir évoqué ses équivalents possibles en russe, Keppen envisage le roumain, une langue dont l'environnement géographique est proche du bulgare et qui fait partie de ce que l'on appelle aujourd'hui l'ensemble balkanique. Son intuition ne le trompe pas. Les études contemporaines démontrent que le ă bulgare est très proche du ă roumain (că *que*) ou encore du ë albanais (ëmë *mère*). Du point de vue typologique, il ressemblerait au [э] de l'anglais *bird* et du français *dehors*, tout en étant plus fermé (Feuillet, 1996, p. 19).

Les Carnets de Keppen signalent l'existence d'une liste de 360 mots bulgares qu'il aurait reçue à Hermannstadt et qu'il évoque plus tard, dans son article La littérature étrangère :

« À Hermannstadt, nous avons eu la possibilité de profiter du savoir d'un Bulgare qui y séjournait, né à Grabovo (Gabrovo, C.A.) près de Ternovo ou Tyrnovo¹¹³, afin de constituer une autre liste, pas très grande, de 360 mots bulgares. » (cité d'après Venediktov, 1981¹, p. 229)

Cette liste figure également parmi les échantillons de langue que Keppen rapporte à son retour à Vienne. L'étude des notes et de la correspondance de Keppen menée par Venediktov permet d'affirmer que la liste lui a été transmise par Mustakov, sans en connaître exactement les circonstances. Le chercheur penche plutôt pour l'hypothèse que la liste a dû être transmise par Mustakov sous une forme déjà plus ou moins achevée car Keppen, ne connaissant pas le bulgare, n'aurait pas pris le risque de commettre des erreurs dans la transcription des mots.

Après celle présentée par Karadžič dans son *Dodatak* (285 mots dont 12 numéraux), il s'agit donc d'une deuxième liste qui s'en inspire tout en apportant des compléments. Parmi les mots absents chez Karadžič, Venediktov en cite quatre (замъж étourdir, за́ицъ lièvre, зарно́ grain, цвътъ fleur) dont la transcription, réalisée par Mustakov, suscite le mécontentement de Kopitar. Y figure aussi le mot штъркъ *cigogne* utilisé par Keppen pour illustrer la prononciation dure de шт en bulgare. Pour ce dernier mot, ajouté par Mustakov comme équivalent bulgare du russe аист et de l'allemand *Storch*, Keppen précise qu'il figure sous le N°80 dans la liste imprimée. Par conséquent, Keppen et Mustakov disposaient pour leur travail de copies d'une liste qui existait déjà en version imprimée.

D'où provient cette liste? Les *Carnets* nous informent que les mots qu'elle contient sont « les mêmes que ceux choisis par le comte Jan Potocki et l'éditeur Klaproth pour leur liste de mots et dictionnaires comparatifs » (cité d'après Venediktov, 1981¹, p. 231). Mais Venediktov ne nous donne pas plus de renseignements à ce sujet. Dans son intervention au colloque organisé en 1964 à l'occasion du centenaire de la mort de Karadžič, Polenakovič nous informe que la liste de 360 mots de Keppen a été

-

¹¹³ Keppen adapte ainsi le ъ dans le nom de la ville de Tărnovo, bg. Търново.

conservée parmi les manuscrits de Karadžič dans les Archives de l'Académie des sciences et des arts de Serbie (Dobrašinovič, 1964, p. 127). Deux listes, trouvées dans ces Archives, ont été décrites par D. Ignjatovič (d'après Venediktov, 1981¹, p. 232). Elles sont écrites de la main de Karadžič et contiennent des mots transcrits d'après leur prononciation à l'Est de la Bulgarie et conformément à son modèle orthographique. L'une des listes comprend 150 mots portant les numéros de 1 à 256 et disposés par thèmes: liens de parenté, parties du corps humain, corps célestes et termes géographiques, outils domestiques, verbes et pronoms personnels. La numérotation des mots ainsi que leur répartition par thèmes sont identiques à celles des mots dans les *Dictionnaires comparatifs* de Saint-Pétersbourg et dans le *Dodatak*. L'autre liste comprend 360 mots numérotés (autant que dans la liste de Potocki et Klaproth évoquée par Keppen) présentés en russe et en bulgare. En bas de cette liste on peut lire le nom de Gečo Boroolu, Bulgare de la ville de Loveč. S'il s'agit d'une copie de la liste de Keppen, ce qui d'après Dobrašinovič est fort probable, Karadžič aurait alors eu recours au services d'un Bulgare, autre que Mustakov, pour vérifier les mots qui y figurent.

La liste de 360 mots, composée par Keppen avec l'assistance de Mustakov et à partir du modèle de Potocki et Klaproth, sera le premier essai lexicographique de recensement de mots bulgares réalisé par un savant russe. C'est un essai modeste mais très utile, lorsqu'on se rappelle la longévité et la fréquence de réemploi dont bénéficie en général ce type de création.

Dans les milieux linguistiques russes, les activités de Keppen dans le domaine de la slavistique sont appréciées sous divers aspects. La plupart des échos concernent les résultats de son voyage dans les pays slaves. A. A. Kočubinskij considère que ce voyage « marque une époque dans la slavistique russe avec des conséquences diverses dans un avenir proche et lointain » (Kočubinskij, 1887-1888, p. 199). La formulation est assez floue mais l'essentiel est présent : Keppen ouvre une voie jusque là inexplorée. D'après S.G. Potepalov, Keppen fut « le premier Russe qui eut le privilège de réaliser un long voyage dans les pays slaves avec un objectif scientifique » (Potepalov, 1962, p. 177). La perception que Potepalov a de l'œuvre de Keppen nous a souvent semblé soit exagérée, soit réductrice. Là encore, il nous paraît utile de rappeler que, si l'on ne prend en compte que la durée et l'objectif du voyage, on devrait citer d'abord celui de Kajsarov et de Turgenev (1804) envoyés officiellement en tant qu'étudiants de l'Université de Göttingen dans plusieurs pays, à la recherche de documents historiques, folkloriques et

ethnographiques. D'ailleurs, les ouvrages encyclopédiques les présentent comme « les premiers Russes ayant réalisé un voyage scientifique » (Markov et D'jakov, 1988, p. 35). Mais le voyage de Keppen n'est pas seulement « premier » ou « scientifique ». Il est unique par la constitution d'un réseau de slavisants qui dépasse les frontières de la Russie et par l'intérêt prononcé pour toutes les langues slaves vivantes qu'il découvre sur son itinéraire.

C'est cela qui fait dire à I. I. Sreznevskij que Keppen est « le premier savant russe à s'intéresser à toutes les langues slaves » (Sreznevskij, 1860, p. 3). Plutôt que d'exhaustivité, il est question d'intérêt pour toutes les langues slaves rencontrées, sans en exclure certaines ni en privilégier d'autres. Cela est d'autant plus plausible que Keppen, n'étant pas d'abord un linguiste, note attentivement toute manifestation de la matière linguistique vivante sans souci de la perfection scientifique à tout prix, à l'image de Vostokov qui écarte avec le bulgare le risque de « dire faux » dans son dictionnaire. Cette démarche de liberté d'esprit et de collecte scrupuleuse ouvre de nouveaux horizons pour les futurs chercheurs. Et on remarquera, d'ailleurs, que les découvreurs ne seront pas forcément les plus chevronnés.

C'est grâce à la vision généraliste et « égalitaire » de Keppen que le bulgare trouvera une place dans ses travaux. Place cette fois suffisamment conséquente pour donner lieu à des recherches consacrées au bulgare en tant que langue à part entière. Les linguistes bulgares verront en Keppen « le premier savant russe qui ait prêté attention au bulgare parlé » (Romanski, 1937, pp. 107-108). Mais ce sera surtout le premier savant russe chez qui le bulgare apparaîtra comme un objet d'étude autonome.

Il n'est pas rare que cette contribution de Keppen soit tout juste remarquée sinon occultée. Aucune mention n'en est faite dans l'article de S.G. Potepalov *Le voyage de P.I. Keppen dans les pays slaves* (1963). Dans le chapitre *Rencontres avec des savants et hommes de lettres slaves*, placé en annexe au second article de Potepalov (1962) cité en bibliographie, nous trouvons l'affirmation que les rencontres de Keppen en aôut 1822 à Hermannstadt « n'ont pas d'importance au regard de notre sujet ». Certes, le séjour à Hermannstadt ne peut être comparé à celui de Vienne ou de Prague, mais c'est justement là que Keppen prend connaissance de la langue bulgare vivante et engage une polémique avec Karadžič et Kopitar. Même dans la biographie de Keppen, écrite par son fils, le passage consacré au séjour à Hermannstadt mentionne à peine, sans fournir de détails, que « parmi les autres problèmes scientifiques il (Keppen, C.A.) avait abordé aussi la langue bulgare » (Keppen, 1911, p. 66). L'article que S.B. Bernštejn consacre à

Keppen dans l'ouvrage *La slavistique dans la Russie d'avant la révolution* [Slavjanovedenie v dorevoljucionnoj Rossii] ne cite pas Hermannstadt parmi les villes visitées par le savant, alors qu'il y séjourne environ un mois. Sans parler du dictionnaire bibliographique en trois volumes de M.G. Bulaxov, par ailleurs une mine de renseignements précieux, dans lequel le nom de Keppen ne figure même pas parmi les linguistes slaves orientaux. Très peu de sources décrivent vraiment l'épisode « bulgare » dans la vie du chercheur russe, le matériau essentiel étant concentré dans les travaux de G.K.Venediktov, avec quelques compléments dans des travaux bulgares et serbes.

Ainsi, force est de reconnaître que le nom de Keppen n'est pas étroitement lié à l'étude du bulgare. Certes, ses notes sur la langue n'ont pas la valeur d'écrit grammatical. Néanmoins, il est celui qui ouvrira le chemin emprunté une dizaine d'années plus tard par Venelin.

C'est à Venelin, le véritable « découvreur », et à Djuvernua, qui a finalisé la grammatisation de la langue bulgare en la dotant d'un dictionnaire, que nous consacrons la troisième partie de notre travail.

TROISIEME PARTIE

LA GRAMMATISATION DE LA LANGUE BULGARE PAR LES LINGUISTES RUSSES

I. La première grammaire du bulgare de Ju.I. Venelin



Юрий Иванович Венелин 1802 – 1839

1. Jurij Ivanovič Venelin (1802-1839)

1.1. Le parcours du chercheur

Jurij Ivanovič Venelin figure dans les ouvrages encyclopédiques parmi les linguistes russes ayant fait leurs études et travaillé en Russie. Cependant, il est né dans le village de Velika Tibava (Nagy Tibava) sur le territoire de la Slovaquie orientale (alors sous administration hongroise) et son vrai nom, Georgij Huca, rappelle ses origines ruthènes¹¹⁴. Il nous paraît utile de souligner que, au lieu de se laisser emporter par l'esprit nationaliste qui anime souvent les communautés qui subissent la domination de plusieurs puissances, Venelin choisit la voix de l'union en contribuant par son œuvre à l'émancipation de l'ensemble des peuples slaves. Aujourd'hui, il arrive que des peuples glorifiés dans ses travaux s'approprient Venelin comme auteur de leur histoire. Son ouvrage Les Slovènes anciens et contemporains (voir note infra) apparaît en première page des moteurs de recherche bibliographique de la République de Slovénie. Les Bulgares qui devraient se sentir tout aussi concernés, ont presque occulté le nom de Venelin, craignant les suites d'une position ouverte sur leur passé. Un autre exemple constitue la vénération dont Venelin fait partie dans la Slovaquie actuelle. Malheureusement, dans ce cas, l'usage qui est fait de son nom va à l'encontre de ce que Venelin espérait car il s'agit plus de mettre en avant sa propre individualité que les valeurs de l'ensemble.

Venelin aspire avant tout à une fusion du monde slave au profit de laquelle il met sa connaissance des langues. La maîtrise de l'ukrainien comme celle du russe lui permettra d'enrichir sa conception du bulgare. En ce qui concerne la linguistique, Venelin y vient par passion pour les langues, et pour le bulgare en particulier, sans avoir fait d'études spécialisées. C'est, d'ailleurs, ce que beaucoup de ses critiques lui reprochent dès qu'il s'écarte des théories dominantes à l'époque.

-

¹¹⁴ La Ruthénie, plus connue aujourd'hui sous le nom de Transcarpathie est une région de l'Ukraine, située dans la partie Sud-Ouest des monts Carpates centraux. Elle confine à l'Ouest avec la Slovaquie et la Hongrie, au Sud avec la Roumanie. Au cours de l'histoire et depuis ses débuts dans l'ensemble de la Russie kiévienne (X°-XI° siècles), elle a successivement appartenu à la Hongrie, à la Tchécoslovaquie (1919), de nouveau à la Hongrie (1938) et à l'ancienne URSS (1945). Le nom de Ruthéniens qui désignait à l'origine tous les Ukrainiens, fut attaché au XIX° siècle aux habitants de cette région.

Selon G.K. Venediktov, grand spécialiste de Venelin et de la Renaissance bulgare, (Venediktov, 1998, p. 56), il n'existe pas de sources permettant d'affirmer que Venelin connaissait le bulgare avant son arrivée en 1823 à Kichinev, en Bessarabie russe, en compagnie de son cousin I.I. Molnar. Venelin espère trouver en Russie des conditions propices à l'approfondissement de ses recherches en histoire ancienne du monde slave, recherches déjà bien avancées pendant son séjour, l'année précédente, à la faculté d'histoire à Lvoy. C'est justement à Lvoy qu'il décide de changer son nom pour celui de Venelovič - Venelin afin d'échapper à la carrière religieuse à laquelle le prédestinaient ses études au séminaire et le propre sacerdoce de son père (Zlatarski, 1903, p. 3). Au cours des deux années passées à Kichinev, Venelin rencontre de nombreux réfugiés bulgares, commence à s'intéresser à leur langue et à leur histoire. Il doit à ces échanges ses premières connaissances en bulgare qui restent encore très faibles à la veille de son voyage en Bulgarie en 1830. D'ailleurs, les carnets et lettres de voyage de Venelin nous apprennent qu'en 1830, à Odessa, il parvenait encore à peine à communiquer en bulgare, que la même année, à Varna, il a eu recours à un traducteur et qu'il ne put se dispenser d'une aide qu'à Silistra (Venediktov, 1998, p. 56).

Il est difficile de reprocher à Venelin ses lacunes en bulgare si l'on prend en considération l'état de la slavistique en Russie en ce début du XIX^e siècle. Rappelonsnous l'empreinte que laisse sur les esprits l'*Histoire de l'Etat russe* de N.M. Karamzin qui affirme les origines tatares des Bulgares. Et, on est encore loin de concevoir le bulgare comme une langue slave à part entière.

En 1825, Venelin quitte Kichinev et se rend à Moscou avec l'intention de poursuivre ses études universitaires. Sur les conseils d'amis et espérant s'assurer une existence plus aisée, il s'inscrit à la faculté de médecine sans pour autant renoncer à son goût pour l'histoire. L'introduction dans le cercle de S.T. Aksakov et la rencontre avec l'historien M.P. Pogodin, tous deux fervents défenseurs de la slavité, orientent définitivement les choix de Venelin. Désormais, il bénéficie du soutien de Pogodin qui l'aide à s'affirmer dans les milieux scientifiques slavisants (Zlatarski, 1903, pp. 94-95).

Une vue d'ensemble des écrits de Venelin sur la langue bulgare permet de distinguer trois axes principaux sur lesquels se portent ses efforts. En premier lieu, une quête identitaire visant à prouver les origines slaves des Bulgares, la place de leur langue parmi les autres langues slaves et sa parenté avec le vieux slave. En deuxième lieu, Venelin s'attache à sortir le bulgare de l'oubli auquel il est voué aussi bien en

Russie que dans les pays occidentaux, et à lui faire retrouver sa dignité en tant que langue. Cela va de pair avec un travail d'éveil auprès des Bulgares censés réapprendre à aimer et à utiliser leur langue longtemps délaissée au profit du turc et surtout du grec. Vient, en troisième lieu, un important travail de réflexion sur les modalités de normalisation du bulgare écrit et littéraire.

Pour les besoins de notre étude, nous avons consulté différents écrits de Venelin, dans leur version complète ou sous la forme d'extraits. Nous en présentons la liste cidessous, dans le chapitre 1.2. En dehors de la Grammaire de la langue bulgare contemporaine, l'œuvre clé de notre travail, nos observations prennent essentiellement appui sur deux autres œuvres de Venelin qui, à notre avis, fournissent au chercheur un excellent matériau pour comprendre les idées et la démarche de celui-ci.

La première, Les Bulgares anciens et contemporains dans leurs relations politiques, ethnographiques, historiques et religieuses avec les Russes (1829) [Drevnie i nynešnie bolgare v političeskom, narodopisnom, istoričeskom i religioznom ix otnošenii k rossijanam¹¹⁵, à forte tendance slavophile, est qualifiée par Venelin lui-même comme étant non pas un texte historique mais plutôt une critique des théories historiques existantes (Zlatarski, 1903, annexe 1). D'après M.V. Nikulina, c'est en travaillant sur cet ouvrage que Venelin eut l'idée d'un voyage en Bulgarie afin de vérifier sa théorie sur la slavité des Bulgares (Nikulina, 1998, p. 124).

Dans Les Bulgares anciens et contemporains..., Venelin oppose aux théories de son époque qu'il juge révélatrices d'un sentiment de supériorité allemand, l'hypothèse des origines slaves des Bulgares. Selon lui, les Bulgares viendraient du pays de la Volga, la Bulgarie antique voisine du pays slavo-russien, et seraient eux-mêmes des Slaves de la tribu des Russiens. Le nom Bulgares proviendrait du nom de la rivière Volga. Venelin insiste sur la constance et la durée comme caractéristiques principales des peuples et des langues. Fidèle à une approche idéaliste et romantique de l'histoire, il affirme que tout le bassin actuel de la Volga (où se trouvait le royaume des Bulgares de la Volga) jusqu'au Danube, fut peuplé pendant au moins trois millénaires par deux peuples proches - les Russes et les Bulgares. L'idée d'une migration des peuples ne serait qu'une méprise scientifique. Il s'agirait plutôt d'une extension du pouvoir d'un

 $^{^{115}}$ Elle fut suivie d'un deuxième volume intitulé $Drevnie\ i$ nynešnie slovene v političeskom, narodopisnom, istoričeskom i religioznom ix otnošenii k rossijanam [Les Slovènes anciens et contemporains dans leurs relations politiques, ethnographiques, historiques et religieuses avec les Russes], édité en 1841, après la mort de Venelin.

seul et même peuple connu d'abord sous le nom commun de *Huns* et, plus tard, sous le nom spécifique de *Bulgares*. À partir de là, Venelin s'attache à prouver la slavité des Huns à l'aide de rapprochements phonétiques entre des noms bulgares et hunniques tout à fait aléatoires.

Cette théorie suscite une avalanche de critiques. Hormis quelques avis bienveillants, comme celui de Pogodin qui se limite à des remarques de style et de structure, Venelin est traité de scientifique ignare et accusé de mépris envers les grands historiens de son temps. Il n'abandonne pourtant jamais l'hypothèse de l'origine slave des Bulgares de la Volga et, comme nous le verrons lors de l'étude critique de sa grammaire du bulgare, l'utilise comme point de départ pour ses recherches linguistiques. À une époque plus récente, cela lui vaut des avis très réservés comme celui de S.B. Bernštein pour qui « les travaux linguistiques de Venelin étaient très en deçà du niveau de la science de son temps » (cité d'après Venediktov, 1998, p. 63) ou celui de V.P. Čornij selon qui Venelin « développait des théories non scientifiques et fantastiques », avec des jugements « marqués de primitivisme et qui manquaient de sens critique par rapport aux sources historiques » (Čornij, in Bernštejn, 1979, pp. 98-99). La principale faiblesse de la démarche scientifique de Venelin serait à notre sens, et là nous rejoignons l'avis de Zlatarski, de formuler d'abord une idée et de chercher ensuite les preuves de celle-ci, au lieu de se constituer une opinion après avoir analysé ses sources. Car, en effet, Les Bulgares anciens et contemporains... est écrit avant le voyage en Bulgarie que Venelin envisage comme une occasion de prouver ses hypothèses.

Une manière plus positive d'aborder cette œuvre consisterait à apprécier la richesse des données statistiques et ethnographiques qu'elle contient. Nous y trouvons des renseignements sur l'effectif de la population bulgare et le territoire qu'elle occupe au sein de l'Empire ottoman. Cette population serait majoritaire dans la partie européenne de l'Empire mais y aurait des conditions de vie beaucoup plus difficiles que celles des autres nations (ici Venelin cite les Grecs et les Serbes). L'importance de tels renseignements apparaît clairement si l'on rappelle qu'en 1827, juste avant le début de la guerre avec la Turquie, une revue moscovite déclarait encore qu'il n'existait plus de populations slaves sur le Danube (Zlatarski, 1903, p. 103).

Dans la seconde œuvre *De la genèse de la nouvelle littérature bulgare* [O zarodyše novoj bolgarskoj literatury], publiée sous forme de brochure en 1838 après une première publication en 1837 dans la revue proche des slavophiles *Moskovskij*

nabljudatel', Venelin fait partager au public russe ses impressions sur son voyage en Bulgarie, décrit la situation dans le pays, et informe de la sortie, dans les années 1820-1830, de livres d'auteurs bulgares comme Neofit Rilski, Anastas Kipilovski, Xristaki Pavlovič, Rajno Popovič et autres. Cette brochure a connu deux publications en Bulgarie au XIX^e siècle et a contribué à renforcer chez les Bulgares l'intérêt pour leur propre langue.

Dans Les Bulgares anciens et contemporains, Venelin sous-estimait la nouvelle littérature bulgare en déclarant : « Il n'y a rien à dire au sujet de la littérature bulgare car elle n'a pas encore connu de renaissance » (Venelin, 1829, p. 16). D'après M.G. Smoljaninova, cette déclaration prouve que Venelin ignorait l'existence d'œuvres comme La vie et les souffrances du pécheur Sofronij [Žitie i stradanija grešnago Sofroija] de Sofronij Vračanski, évêque de Vraca (écrite en 1804 mais éditée seulement en 1861 par Georgi Rakovski dans les numéros 55-61 du journal *Dunavski lebed*) ou encore l'Histoire slavo-bulgare [Istorija slavenobolgarskaja] de Paisij Xilendarski (1762) (Smoljaninova, 1998, pp. 5-6). Dans De la genèse, nous le voyons adopter une attitude paternaliste : « J'ai pris la plume non avec l'intention de critiquer la littérature bulgare naissante mais avec celle de lui tendre la main comme à un enfant qui cherche à se tenir debout ». C'est ainsi que Venelin lance l'idée de créer des centres culturels au sein de l'émigration bulgare en Ukraine, Russie et Roumanie. Cette idée est reprise et se révèle très fructueuse. Les années 1840 voient le développement du centre d'Odessa (N. Gerov, D. Čintulov, V. Aprilov, N. Palauzov); la fin des années 1850 et les années 1860 sont marquées par les activités de l'émigration bulgare à Moscou (L. Karavelov, N. Bončev, K. Miladinov); au début des années 1870 en Roumanie, les centres d'émigration de Bucarest, Brăila, Galați jouent un rôle très important (X. Botev, V. Drumev, V. Levski).

Mais le principal intérêt de *De la genèse* réside pour nous dans les remarques sur certains aspects très discutés de la formation de la nouvelle langue bulgare qui concernent l'orthographe et la prononciation. Et c'est bien dans ce contexte que nous la citerons dans la suite de notre exposé.

Le désir de faire connaître au monde les Slaves du Sud se conjugue avec des notes romantiques dans deux autres œuvres de Venelin, écrites à son retour de Bulgarie : *De la source de la poésie populaire et de la russe méridionale en particulier* [Ob istočnike narodnoj poèzii i o južnorusskoj v osobennosti] (1834) et *De la nature*

des chansons populaires des Slaves au-delà du Danube [O xaraktere narodnyx pesen u slavjan zadunaijskix] (1835). La première représente un essai d'étude psychologique des peuples petit-russien et grand-russien à travers leurs poésie et chansons populaires. Le Grand-Russien est attiré par le mouvement, mise sur sa volonté et excelle dans l'observation et l'analyse philosophique. Le Petit-Russien est beaucoup plus émotif et sentimental. Il s'épanouit dans le silence et la paix et accorde au destin une place importante dans la gestion de son existence. Venelin conclut que « le cœur du peuple russe se trouve au Sud, alors que sa tête est située au Nord » (Zlatarski, 1903, p. 113). Si nous citons cette œuvre, c'est parce qu'il nous semble qu'elle constitue une sorte de passerelle vers celle qui aborde les chansons populaires des Slaves des Balkans. D'ailleurs, une telle hypothèse s'impose dans le contexte philosophique de l'auteur pour qui les Bulgares, habitants balkaniques, forment un seul et unique peuple avec les Russes du Nord et du Sud.

De la nature des chansons populaires des Slaves au-delà du Danube est une évocation des particularités psychologiques des peuples bulgare et serbe, déterminées par leur destin historique et mises en relief dans leurs chansons populaires. Selon Venelin, le caractère slave des Balkans contient une forte composante tragique qui se matérialise dans deux motifs récurrents : l'enlèvement de jeunes filles et la vengeance de l'ennemi. Venelin remarque à juste titre la prédominance de la poésie épique dans le folklore serbe mais, d'après Zlatarski, cette remarque peut aussi très bien s'appliquer au folklore bulgare (Zlatarski, 1903, p. 116).

La *Grammaire de la langue bulgare contemporaine* dont le manuscrit fut terminé en 1834, représente le résultat du voyage de Venelin en Bulgarie, en 1830. Dans le chapitre 1.3 de la présente partie, nous reviendrons en détail sur cet événement important. Ajoutons ici que Venelin nourissait le projet d'une description du bulgare bien avant. Déjà en 1829, à la sortie des *Bulgares anciens et contemporains...*, il annonçait qu'il avait élaboré un aperçu grammatical de cette langue (Venelin, 1829, p. 6). Venediktov trouve dans les archives de Venelin une autre mention de cet aperçu qui serait le précurseur de la *Grammaire*. Il s'agit d'une feuille de brouillon sur laquelle Venelin définit l'aire de diffusion du bulgare et envisage, comme un travail plus conséquent que l'aperçu existant, une future comparaison du bulgare avec le serbe, le russe et d'autres langues slaves, organisée par catégories grammaticales et illustrée d'échantillons de texte plus larges (Venediktov, 1998, p. 79, note 19). Tout cela

témoigne d'un long travail de réflexion au cours duquel les conceptions de Venelin sur la langue mûrissent et prennent forme.

Si l'on envisage le fond de la pensée de Venelin en dépassant les maladresses d'expression, sa vision du bulgare comme langue slave à part entière n'est pas à contester. Rappelons que dans le *Résumé du cours d'histoire de la langue et de la littérature slaves* [Konspekt prepodavanija istorii slavjanskogo jazyka i literatury] rédigé par Venelin en 1834-1835 à la demande du Conseil de l'Université de Moscou, le bulgare ouvre la liste des langues slaves abordées, suivi du serbe, du croato-dalmate, du slovène, du «tchéco-morave », du sorabe et du polonais (Venediktov, 1998, p. 65). Reconnaître l'autonomie de la langue bulgare paraît évident aujourd'hui, mais à l'époque de Venelin c'est une idée novatrice. Rappelons que, dans les années 1820, J. Dobrovský avançait que le bulgare était un dialecte du serbe. De même en 1829 en Russie, N.A. Polevoj l'excluait de la liste des langues slaves sous prétexte qu'il s'agissait d'un dialecte serbe (Venediktov, 1998, p. 64).

Qu'en est-il du rattachement du bulgare au russe, comme l'exprime clairement Venelin? Venediktov nous fournit les éléments nécessaires à une meilleure compréhension de cette assertion. Selon lui, sous le nom de langue russe, Venelin n'entend pas le russe contemporain, c'est-à-dire une langue de la famille des langues slaves orientales. Il aurait en vue la langue des Russiens que l'on pourrait appeler aujourd'hui ancien slave oriental commun qui aurait donné naissance aux langues slaves orientales d'aujourd'hui (Venediktov, 1998, pp. 68-69). La thèse de l'appartenance du russe (grand-russien), de l'ukrainien (petit-russien) et du bulgare (volgo-russien) à la même famille – la langue des Russiens – est plus étayée dans *Les Bulgares anciens et contemporains....*

Par conséquent, selon la classification de Venelin, le bulgare fait partie du groupe oriental et non du groupe méridional des langues slaves. Nous voyons se profiler cette affirmation derrière le postulat discutable de la slavité des Bulgares de la Volga. Une telle position, contrairement à ce qui est affirmé dans l'ouvrage *La slavistique dans la Russie d'avant la révolution. Etude des Slaves méridionaux et occidentaux* (Markov et D'jakov, 1988, p. 59), fut alors adoptée également par d'autres chercheurs. En 1833, Šafařík parle d'un groupe russo-bulgare (*Russisch-Bulgarisch*) comprenant le slavon d'église, sa variante contemporaine le bulgare, le russe et le ruthène. Un peu plus tard,

F. Palacký¹¹⁶ divise les langues slaves en trois groupes: oriental, illyrien (groupe du Sud-Ouest) et groupe du Nord-Ouest. Le bulgare appartiendrait, selon lui, au groupe oriental ou russe (Venediktov, 1998, p. 71). Cela montre que, dans les années 1830, le rattachement du bulgare au groupe oriental slave ou sa présentation comme dialecte du serbe ne choquaient pas les esprits.

Dans ses Recherches critiques sur l'histoire des Bulgares ... [Kritičeskie issledovanija ob istorii bolgar ...], parues en 1849 après sa mort, Venelin exclut toute division du bulgare en dialectes, probablement guidé par la conviction que le bulgare est déjà un dialecte de la langue slave commune (Venediktov, 1998, p. 74). Il ne laisse pas de description de dialectes sur les pages de la Grammaire de la langue bulgare contemporaine, objectant qu'il ne s'agit que de régionalismes d'une langue qui, par ailleurs, se distingue par son unité. Problème de méthode ou de terminologie ? Toujours est-il que Venelin postule pour la première fois l'unité du bulgare sur tout le territoire de sa diffusion. En même temps, au fil de ses hésitations, il est le premier à pressentir la division de l'espace linguistique bulgare en deux aires - Est et Ouest, ce qui est actuellement reconnu par la dialectologie bulgare.

Les travaux de Venelin, dont le plus lu en Bulgarie est *Les Bulgares anciens et contemporains...*, éveillent les esprits et suscitent de vives réactions. Une majorité de Bulgares sont sensibles au fait que quelqu'un de l'extérieur, un Russe, s'intéresse à leur destinée et redonne à leur passé historique toutes ses lettres de noblesse. M.G. Smol'janinova cite les noms de personnages célèbres de la Renaissance bulgare comme ceux de Vasil Aprilov et de Rajko Žinzifov qui, après avoir reçu une formation hellénophile, changent d'orientation à la lecture de Venelin et s'investissent dans la création d'écoles bulgares. Cependant, c'est loin d'être toujours le cas. De nombreux passages dans la correspondance de Venelin révèlent des moments de découragement où, face à un mur de silence et d'inertie, il est prêt à abandonner son travail d'éveil national auprès des Bulgares.

Les deux dernières années de la vie de Venelin sont marquées par la maladie, la misère et le rejet de sa candidature à la chaire de langue et de littérature slaves de l'Université de Moscou. Il meurt en 1839 sans voir la sortie de sa *Grammaire*. Parmi les

_

nombreux travaux, achevés comme inachevés, qu'il nous a légués, certains sont publiés après sa mort, d'autres demeurent encore aujourd'hui à l'état de manuscrits. Ces derniers sont conservés à la bibliothèque de la Société d'histoire ou dans les fonds de la Bibliothèque d'Etat russe (ancien Musée Rumjancev; voir Zlatarski, 1903, p.119-120).

Venelin repose dans le monastère Danilov à Moscou. En 1841, les Bulgares lui avaient témoigné leur reconnaissance en érigeant sur sa tombe une colonne en marbre blanc, décorée d'une croix. Malheureusement, ce monument fut détruit à l'époque stalinienne, entre 1929 et 1930.

1.2. Corpus des principales œuvres de Venelin

1828: Remarques sur les écrits de Monsieur Jakovenko sur la Moldavie et la Valachie, etc.: Première lettre adressée à l'Éditeur du Messager de Moscou [Zamečanija na sočinenija g-na Jakovenki o Moldavii i Valaxii i proč.: Pis'mo pervoe k Izdatelju Moskovskogo vestnika], Moskovskij vestnik, partie 10, N°15, Moskva, pp. 256-278.

1828: Remarques sur les écrits de Monsieur Jakovenko sur la Moldavie et la Valachie, etc.: Deuxième lettre adressée à l'Éditeur du Messager de Moscou [Zamečanija na sočinenija g-na Jakovenki o Moldavii i Valaxii i proč.: Pis'mo vtoroe k Izdatelju Moskovskogo vestnika], Moskovskij vestnik, partie 10, N°16, pp. 373-392; partie 11, N°17, pp. 160-174, Moskva.

Il s'agit d'une recension du livre de I. Jakovenko État actuel des principautés turques de Moldavie et de Valachie ainsi que de la Bessarabie russe [Nynešnee sostojanie tureckix knjažestv Moldavii, Valaxii i Rossijskoj Bessarabskoj oblasti], paru à Saint-Pétersbourg en 1829.

1829: Les Bulgares anciens et contemporains dans leurs relations politiques, ethnographiques, historiques et religieuses avec les Russes. Recherches historiques critiques [Drevnie i nynešnie bolgare v političeskom, narodopisnom, istoričeskom i

religioznom ix otnošenii k rossijanam. Istoriko-kritičeskie izyskanija], t. I VIII, Moskva, 259 p.

1834: *De la source de la poésie populaire et de la russe méridionale en particulier* [Ob istočnike narodnoj poèzii i o južnorusskoj v osobennosti], Moskva, 60 p.

: De la nature des chansons populaires des Slaves au-delà du Danube [O xaraktere narodnyx pesen u slavjan zadunaijskix], *Teleskop*, partie 27, N°9, pp. 3-33; N°10, pp. 149-183; N°11, pp. 275-326, Moskva.

: La scandinavomanie et ses adeptes ou la recherche séculaire sur les Varègues [Skandinavomanija i eë poklonniki, ili stoletnie izyskanija o varjagax], Moskovskij nabljudatel', partie 8, vol.2, août, pp. 488-525; partie 9, vol.1, octobre, pp. 269-307; partie 9, vol.2, octobre, pp. 395-426, Moskva.

1836: Extrait du 2^e tome de l'histoire de la guerre de dix ans entre la Russie méridionale et les Polonais, l'année 1651 [Otryvok iz II toma istorii desjatiletnej vojny Južnoj Rusi s poljakami 1651g.], *Žurnal Ministerstva narodnogo prosveščenija*, partie II, N°7, Sankt-Peterburg, , pp. 125-148.

: *De la genèse de la nouvelle littérature bulgare* [O zarodyše novoj bolgarskoj literatury], *Moskovskij nabljudatel*', partie 14, vol. 1, septembre, pp. 47-95.

: *La christianisation des peuples slaves avant Cyrille et Méthode* [Prinjatie xristianstva slavjanskimi narodami do Kirilla i Mefodija], *Otečestvennye zapiski*, vol. 2, n°2, Nauki, Sankt-Peterburg, pp. 1-20.

: Chartes bulgaro-valaques ou slavo-daciques, réunies et commentées par Ju.I. Venelin [Vlaxo-bolgarskie ili Dakoslavjanskie gramoty, sobrannye i ob'jasnennye Ju.I. Venelinym], Sankt-Peterburg, 359 p.

: Les Slovènes anciens et contemporains dans leurs relations politiques, ethnographiques, historiques et religieuses avec les Russes. Recherches historiques critiques [Drevnie i nynešnie slovene v političeskom, narodopisnom, istoričeskom i

religioznom ix otnošenii k rossijanam. Istoriko-kritičeskie izyskanija], t. II, Moskva, 420 p. (présentation de I.I. Molnar, bibliographie des travaux manuscrits de Venelin et liste des abonnés bulgares incluses).

: Réflexions sur l'histoire en général et sur l'histoire russe en particulier [Mysli ob istorii voobšče i russkoj v častnosti], Čtenija Obščestva istorii i drevnostej rossijskix, année 2-8/12, Issledovanija, Moskva, pp. 31-50.

: Des anciennes habitations du peuple russe [O drevnix žiliščax russkogo naroda], Čtenija Obščestva istorii i drevnostej rossijskix, année 2-9/13, Issledovanija, Moskva, pp. 41-58.

: De l'époque de l'apparition des noms : écriture grecque, latine, allemande, russe ou civile, slave ou d'église [O vremeni roždenija nazvanij : grečeskoe, latinskoe, nemeckoe, russkoe ili graždanskoe, slavjanskoe ili cerkovnoe pis'mo], Čtenija Obščestva istorii i drevnostej rossijskix, année 2-9/13, Issledovanija, Moskva, pp. 59-76.

: Complément aux recherches sur les Goths [Nečto k izyskanijam o gotax], Čtenija Obščestva istorii i drevnostej rossijskix, année 3, N° 2/15, Smes', Moskva, pp. 1-8.

: Étude critique sur l'histoire des Bulgares à partir de l'arrivée des Bulgares sur la péninsule thrace jusqu'à l'année 968, ou la conquête de la Bulgarie par le Grand Prince russe Svetoslav. Éditée aux frais du Bulgare I. N. Denkoglu [Kritičeskie issledovanija ob istorii bolgar s prixoda bolgar na Frakijskij poluostrov do 968 goda, ili pokorenija Bolgarii velikim knjazem russkim Svjatoslavom. Izdannye na iždivenie bolgarina I.N. Denkoglu], Moskva, pp. I-III, 342, I-VI.

: *Deux lettres de Ju. I. Venelin adressées à Vasil Aprilov* [Dve pisma ot Jurij Ivanoviča Venelina do Vasilija Aprilov], Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina, N° 1, Sofija, 176-190.

1896: Résumé du cours d'histoire de la langue et de la littérature slaves, rédigé par Ju. I. Venelin à la demande du Conseil de l'Université impériale de Moscou du 2 mai 1834, accompagné des remarques de P. A. Lavrov [Konspekt prepodavanija istorii slavjanskogo jazyka i literatury, sostavlennyj po opredeleniju Soveta imp. Moskovskogo universiteta ot 2 maja 1834 g. Ju.I. Venelinym, s zamečanijami P.A. Lavrova], Drevnosti : Trudy slavjanskoj komissii imp. Moskovskogo arxeologičeskogo obščestva, T.2 Materialy, Moskva, pp. 110-124.

1997: *Grammaire de la langue bulgare contemporaine* [Grammatika nynešnego bolgarskogo narečija], Moskva, Institut slavjanovedenija i balkanistiki, 252 p.

1.3. Le voyage de Venelin en Bulgarie

1.3.1. Préparation du voyage

Le vœu de Venelin de se rendre en Bulgarie qui est, selon sa propre expression, un « pays classique pour les philologues et les historiens slaves », se voit réalisé grâce aux appuis de son cercle amical et à un concours de circonstances favorable. Au cours de l'été de 1829, le président de l'Académie des sciences A.S. Šiškov se rend à Moscou avec sa jeune épouse. Venelin lui est présenté grâce à l'entremise de S.T. Aksakov et de A.A. Šaxovskoj¹¹⁷, dramaturge connu. Cette rencontre lui permet d'envoyer à l'Académie un exemplaire du premier volume des *Bulgares anciens et contemporains*, avec la proposition de réaliser un voyage à objectif scientifique. Avec l'approbation du Ministre de l'Instruction publique, le comte Karl Andreevič Liven, la décision d'envoyer le médecin Venelin dans les terres transdanubiennes fut prise le 14 décembre 1829. Venelin en est informé en janvier 1830 et il se rend le même mois à Saint-

-

¹¹⁷ Les pièces du comte Aleksandr Aleksandrovič Šaxovskoj (1777-1846) contribuèrent au développement de la comédie en Russie. Dramaturge et homme de théâtre, il fut également membre de l'Académie russe (1810) et membre honoraire de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg (1841).

Pétersbourg afin de recevoir les directives de l'Académie et l'aide financière qui lui est attribuée.

Venelin avait déjà formulé les objectifs de son voyage ainsi :

« Le voyageur doit étudier la langue bulgare au plan synthétique comme au plan analytique, c'est-à-dire examiner ses grammaire, propriétés, structure syllabique et relations avec le petit-russien, le russien carpatique (le terme utilisé est *karpatorusskoe narečie*, C.A.) et le grand-russien. » (cité d'après Venediktov, 1998, p. 58)

La version définitive de l'*Instruction*, rédigée en accord avec l'Académie et approuvée par elle, précise :

« Lors de son passage par les régions transdanubiennes, le voyageur est tenu, en dehors des recherches historiques, philologiques et archéologiques, de se consacrer en priorité à l'étude du bulgare, de recueillir tous les renseignements possibles concernant les dialectes de celui-ci, en prêtant aussi attention aux mots racines qui n'existent plus tels quels en russe mais que le russe conserve dans les mots composés et dérivés. Il rédigera une grammaire et un petit dictionnaire à partir d'exemples littéraires en prose. » (cité d'après Venediktov, 1998, p. 58)

Nous avons trouvé un exposé très détaillé du texte de l'*Instruction* dans l'article de M.V. Nikulina qui se réfère essentiellement aux pièces conservées dans les archives de l'Académie de Russie (Nikulina, 1998, pp. 126-128). En parcourant les vingt-et-un paragraphes du document, nous réalisons enfin l'ampleur des tâches confiées au voyageur. En plus de celles que nous venons de citer, Venelin devait se rendre dans les archives (dans les monastères et bibliothèques publiques) de Moldavie, Valachie et Bulgarie, étudier les collections privées de livres et de manuscrits, recueillir des écrits rares en langue slave, des images phototypiques, des échantillons d'écritures, avec l'objectif de créer une histoire de la paléographie slave ... sans oublier la recherche de renseignements sur les activités de Cyrille et Méthode! Et de surcroît, Venelin ne manque pas de prévoir une tâche supplémentaire : collecter chansons, légendes et croyances bulgares. Cette tâche, qui figure dans le programme personnel de Venelin, n'est pas retenue par l'Académie mais il décide de s'y tenir malgré tout.

L'itinéraire prévu incluait la Petite et la Grande Valachie avec la Moldavie, la Bulgarie et une partie de la Thrace. Si l'occasion lui en était donnée, Venelin devait se rendre également en Macédoine et sur le Mont Athos.

L'Académie ne fixe pas le délai du voyage. Cependant, Venelin note que, vu le caractère inédit de son expédition, l'Académie ne peut financer des recherches dépassant douze ou quinze mois tout au plus. Un tel délai, comparé à l'ampleur du travail demandé, montre bien que Venelin s'était engagé dans une entreprise impossible. Selon Nikulina, le volume de travail prévu nécessitait des années et non des mois (Nikulina, 1998, p. 128). G.K. Venediktov et Ju.I. Dem'jančik insistent plus sur l'incompatibilité des tâches demandées. En effet, alors que certaines exigent une mobilité extrême entre des points éloignés (par exemple le recueil de manuscrits d'origines diverses ou d'échantillons de dialectes), d'autres demandent plutôt de la sédentarité (l'apprentissage du bulgare, l'observation du mode de vie du peuple...). Dem'jančik remarque également que l'étude de manuscrits bulgares anciens et l'observation de la langue moderne se portent préjudice car elles demandent l'application de deux démarches bien différentes, impossibles à mener par une seule personne, et surtout dans un délai si restreint (Dem'jančik, 1930, p. 48).

Le développement de la slavistique russe au début du XIX^e siècle, tel que nous l'avons dépeint, expliquerait en grande partie ce déséquilibre entre des lacunes importantes à combler d'urgence, et l'investissement encore faible de l'État dans les nouveaux projets linguistiques. L'air du temps est présent aussi dans le choix des tâches que pose l'Instruction. Priorité est accordée à l'étude du bulgare moderne, jugée jusquelà secondaire par les Russes, mais actualisée depuis peu par les avancées serbes dans ce domaine, ressenties comme une tentative de s'approprier le bulgare. D'ailleurs, si G.K. Venediktov affirme la conformité des recherches de Venelin sur la langue bulgare avec la demande de l'Académie, E.I. Dëmina, au contraire, met le doigt sur quelques écarts importants (Venediktov, 1998, p. 59; Dëmina, 1998, p. 87). D'après elle, au lieu de se limiter à l'élaboration d'une grammaire descriptive où le bulgare serait comparé aux « petit-russien, russien carpatique et grand-russien », Venelin entreprend ni plus ni moins une réforme orthographique du bulgare en vue d'une normalisation de la langue littéraire naissante. Nous verrons plus loin que sa remarque est juste. Néanmoins, cette nouvelle orientation de Venelin reste toujours dans l'air du temps car on y entrevoit l'ombre de Karadžić.

Derrière la demande de recueillir des renseignements sur les dialectes, on reconnaît la part de Keppen. N'oublions pas pour autant que c'est un sujet à la mode, comme le confirment aussi les investigations de Kopitar. L'intérêt prononcé pour les manuscrits bulgares, surtout depuis que Vostokov avait établi la relation entre vieux slave et vieux bulgare, et la recherche de mots racines, supposés communs avec le russe à une époque reculée, étayent l'ancienneté de la nation russe et de sa slavité.

Le 17 mars 1830 Venelin retourne à Moscou et commence la préparation active de son futur voyage. Bien sûr, il pense à établir des contacts avec Keppen, connu pour son expérience de voyageur et auteur de la célèbre *Note sur le voyage à travers les terres et archives slaves* [Zapiska o putešestvii po slovenskim zemljam i arxivam] (1825). Cependant, leur échange n'a pas le résultat escompté, comme en témoigne Venelin dans sa lettre du 22 janvier 1830 adressée à M.P. Pogodin (voir Venediktov, 1998, pp. 59 et 80). Selon ses mots, Keppen se serait gardé de donner quelques recommandations que ce soit et, dès la première visite de Venelin, il aurait déclaré qu'il « ne pouvait fournir de plus amples instructions » en ne s'intéressant qu'aux projets de son invité.

Venelin ne se décourage pas et se tourne vers d'autres horizons. Il est intéressant de signaler ici l'aide qu'il obtient du célèbre voyageur polonais Kucharski (Dem'jančik, 1930, pp. 48-49; Nikulina, 1998, p. 129). Professeur à l'Université de Varsovie, Kucharski a déjà de l'expérience dans les voyages en terres slaves (hormis la Bulgarie) qu'il visite en 1825-1830. Il partage avec Venelin son « mode d'emploi » du voyage scientifique. Un exemplaire des *Voyages* de Kucharski, traduit de l'allemand en russe, figure parmi les documents posthumes de Venelin.

Évoquons aussi l'apport du poète Viktor Grigor'evič Tepljakov (1804-1842) que Venelin rencontre à Odessa avant de se rendre en Bulgarie (Nikulina, 1998, pp. 129-130). Tepljakov est à l'époque fonctionnaire chargé des missions spéciales auprès du général M.S. Voroncov, gouverneur de la province de Novorossijsk. Il avait été envoyé en Bulgarie de mars à juillet 1829 à la recherche d' « antiquités » (monnaies romaines et grecques, médailles, bas-reliefs en marbre, etc.) pour le Musée d'archéologie d'Odessa. Son itinéraire est le même que celui suivi par Venelin : Varna, Provadija, Kavarna, Babadag, Silistra etc. Tepljakov laisse une description des villes bulgares visitées dans ses Lettres de la Bulgarie [Pis'ma iz Bolgarii] (1833). On peut citer également son Rapport sur les différents monuments de l'antiquité découverts dans certains endroits

de la Bulgarie et de la Roumélie [Otčët o raznyx pamjatnikax drevnosti, otkrytyx v nekotoryx mestax Bolgarii i Rumelii], rédigé en 1829 à Odessa et que Venelin connaissait avant leur rencontre. Dans la dernière des Lettres de Bulgarie, Tepljakov décrit la Dobroudja dévastée, « offrant l'image des ruines des temps antiques et modernes ». L'empreinte du romantisme marque le portrait du peuple bulgare, soumis et éprouvé mais gardant encore les traces d'un passé glorieux. C'est à cet endroit que Tepljakov formule une pensée presque prophétique au regard des événements à venir :

« Avec le temps [...] les Bulgares pourraient encore sortir sur le devant de la scène en apportant quelques détails fort curieux ... » (Tepljakov, 1833, pp. 206-207)

1.3.2. Déroulement du voyage

Le 8 avril 1830, Venelin quitte Moscou et, en suivant l'itinéraire Kalouga, Orël, Koursk, Kharkov, Poltava, Nikolaïev, arrive à Odessa. Les nouvelles qui lui parviennent en chemin ne sont pas encourageantes. L'État-major russe s'apprêtait à quitter la ville bulgare de Burgas et l'armée préparait son retour en Russie. Le départ des Russes entraînait, en direction de la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie, des vagues d'émigrés bulgares chassés par la peur de représailles de la part des Turcs.

Venelin séjourne à Odessa plus longtemps que prévu. Son projet est très dépendant de la présence militaire russe en Bulgarie qui, seule, peut lui garantir un minimum de sécurité. En attendant des conditions favorables à son départ, Venelin rencontre à Tiraspol le feld-maréchal Dibič-Zabalkanskij qui, de retour de Bulgarie, était encore soumis à une quarantaine de sécurité. En effet, la Bulgarie, déjà dévastée par la guerre, connaissait une épidémie de choléra et les prémices d'une épidémie de peste qui causèrent la mort d'environ 200 000 personnes.

Dibič-Zabalkanskij donne à Venelin des renseignements précieux et lui recommande particulièrement de visiter la partie de la Bulgarie comprise entre les villes de Sliven, Šumen, Tărnovo et Kazanlăk (voir carte de la Bulgarie, Annexe 3), autrement dit le cœur de la partie Est du pays. Il lui fournit également des lettres de recommandation adressées au général de l'État-major Kiselev, détaché auprès de l'administration des Divans unis de Moldavie et de Valachie, ainsi qu'au commandant

du cinquième corps de l'infanterie, le général Rot, qui devait quitter la Bulgarie en dernier.

L'Odessa de l'époque était remplie d'émigrés bulgares. Le jour même de l'arrivée de Venelin à Odessa, trois cents familles bulgares originaires de Sozopol s'installent, après la période de quarantaine, dans la ville. Auprès d'elles, Venelin recueille des échantillons de langue, des chansons, des renseignements topographiques nécessaires à son futur voyage. Dans une lettre adressée à M.P. Pogodin, il parle de quarante chansons et de sept cents mots bulgares recueillis (Dem'jančik, 1930, p. 51).

Le service postal étant interrompu, Venelin perd tout espoir de se rendre en Bulgarie par voie terrestre; il embarque le 27 juin sur un navire et atteint le 4 juillet le port de Varna. Accueilli par le général Rot il obtient que soit mis à sa disposition un convoi afin de visiter la ville et ses environs. Malheureusement, ces quinze jours de recherches se révèlent infructueux. Les monastères, en partie détruits, ne disposent ni de manuscrits ni d'archives. La population de la ville, parmi laquelle Venelin ne rencontre aucune personne qui sache lire et écrire, ne peut que lui transmettre oralement des chansons, des légendes, quelques renseignements ethnographiques et linguistiques. On peut imaginer combien il a été difficile au chercheur de percevoir et de noter lui-même une langue étrangère, avec toutes les inexactitudes que cela implique... Parmi les Bulgares rencontrés, nombreux sont ceux qui, convertis à l'islam, avaient oublié leur langue maternelle ou utilisaient un mélange quasi-incompréhensible de mots bulgares et furcs

Venelin ne put se rendre dans le Sud du pays, comme le prévoyait l'*Instruction* de l'Académie. L'accès en Roumélie¹¹⁸ était soumis à l'autorisation du Vizir ou du Halil-pacha que Venelin décide de ne pas demander. Il profite des derniers jours de l'occupation russe pour se rendre à Kavarna. Sur la route, il remarque le nombre important de sources auxquelles la population attribuait depuis des siècles un pouvoir de guérison et qui avaient donné leur nom aux localités proches : Černa-voda (*Eau noire*), Bjala-voda (*Eau blanche*), Prjasna-voda (*Eau fraîche*). Par la suite, après avoir pris connaissance de la région entre Varna et Silistra, Venelin inclura dans ses carnets de voyage un article intitulé *Essai de géographie hydraulique ou quelques éléments de cette supposée science* [Opyt gidravličeskoj geografii ili nekotorye čerty

¹¹⁸ Nom donné par les Turcs à la partie européenne de l'Empire ottoman correspondant aux régions de Macédoine et de Thrace dans l'Antiquité.

predpolagaemoj nauki]. Différentes questions géologiques y sont abordées lors de la description de Dobroudja. Les archives de Venelin contiennent un autre article, celui-ci inachevé: Étude topographique de la plaine du Danube [Topografičeskoe obozrenie Dunajskoj doliny]. Venelin n'a pu se rendre dans la région des Balkans ni au Sud du massif mais des émigrés venus de différentes régions de la Turquie européenne lui fournissent de nombreux renseignements géographiques et statistiques.

À Kavarna, Venelin apprend qu'un tiers de ses 3 500 habitants sont des Bulgares convertis à l'islam. Il y rencontre deux vieux hommes qui parlent encore le bulgare et qui lui expliquent la fuite massive de la population turque et bulgare. Pour les premiers, rester sur des territoires et occuper des maisons « salies par les infidèles » est contraire à toute morale religieuse. Les seconds, décimés déjà dans les batailles contre les Russes parce qu'obligés de remplir les missions les plus périlleuses au sein de l'armée turque, risqueraient en plus de se voir accuser de sympathies russophiles et de trahison envers la Sublime Porte. Quant à la conscience d'une parenté ethnique et religieuse avec les Russes, elle serait plus présente chez les Bulgares auxquels les guerres ont permis d'observer les Russes de plus près. Du côté russe, que ce soit parmi les officiers ou dans les rangs inférieurs, les Bulgares sont encore considérés comme une tribu tatare qui parle juste un russe déformé. Dans une lettre adressée à Vasil Aprilov et datée du 27 septembre 1837, Venelin explique cela par le fait que l'itinéraire de l'armée russe ne traversait pas des lieux habités par une population bulgare autochtone et limitait les rencontres à la population turque ou valaque.

Après Kavarna, Venelin arrive le 27 juillet à Babadag (aujourd'hui en Roumanie) où il croise de nombreux émigrés bulgares de Razgrad. Séduit par la beauté de la région, il nous laisse des images très poétiques de la plaine du Danube, des Carpates et de la Valachie dans son écrit *Des anciennes habitations du peuple russe* [O drevnix žiliščax russkago naroda] ou dans son travail inachevé *Des Avars, de leur royaume et ses limites* [Ob Obrax, ix carstve i ego predelax]. Rappelons aussi l'article riche en renseignements topographiques intitulé À *propos du Lac Salé Halmyris* [O Soljanom Ozere Halmyris]. Au cours de la traversée du Danube pour se rendre à Silistra, Venelin commet l'imprudence de se baigner dans le fleuve. Atteint de fièvre typhoïde, il reste longtemps alité à Silistra. Cette maladie affaiblira sa santé pour le restant de sa vie.

Silistra était habitée par des émigrés bulgares venus de Sliven, Gabrovo, Tărnovo et même de Larissa¹¹⁹. Au cours de ses échanges avec eux, Venelin apprend enfin à s'exprimer librement en bulgare et recueille pour sa grammaire un matériau important sur les variétés dialectales. Malheureusement, ce matériau ne devait pas être des plus authentique car la tendance à effacer rapidement les traits distinctifs régionaux est une des caractéristiques de la langue des émigrés. La seconde partie des carnets de Venelin comprend des renseignements ethnographiques et topographiques sur la Macédoine, la Thrace et les zones frontalières avec l'Albanie que ces mêmes émigrés connaissaient parfaitement.

C'est à Silistra que Venelin prend conscience de l'oppression qu'exerce sur la culture et la langue bulgare la présence grecque dans le pays. Déjà à Varna, il avait été confronté au niveau plutôt médiocre des prêtres grecs et à leur refus de l'aider dans ses recherches. À Silistra, Venelin est témoin de l'office religieux systématiquement tenu en grec et incompréhensible pour les gens du peuple et constate l'absence d'un enseignement du bulgare dans les écoles grecques. Il s'agit d'une politique d'assimilation suivie : remplacement du clergé bulgare par un clergé grec, persécutions contre les livres sacrés bulgares, présence exclusive dans les écoles d'enseignants grecs... L'exemple de l'accueil réservé au recueil *Chansons bulgares des recueils de Ju.I. Venelin, N.D. Katranov et autres Bulgares* [Bolgarskie pesni iz sbornikov Ju.I. Venelina, N.D. Katranova i drugix bolgar] de P.A. Bessonov est assez évocateur. Sa première édition (1855) à Moscou en deux volumes qui comprend, outre le recueil de chansons populaires de Venelin, un aperçu historique, des commentaires grammaticaux et un lexique, est systématiquement détruite par les pouvoirs turc et grec. Bessonov riposte par une deuxième édition, en 1878, cette fois en quatre volumes.

La langue bulgare souffre autant que le folklore. Dans sa *Grammaire*, Venelin évoque la rencontre avec un jeune garçon qui écrivait des mots bulgares en caractères grecs tout en étant persuadé d'écrire en bulgare! (Venelin, 1997, pp. 206-207). On se rappelle ici le Λεξιχον τετράγλωσσον du prêtre Daniil, l'un des trois livres utilisés par Karadžič pour son *Dodatak*, dans lequel les phrases bulgares étaient orthographiées en alphabet grec afin de gommer le caractère «barbare » du bulgare. En évoquant cette particularité, N.M. Petrovskij souligne que le système d'écriture grec défigure sensiblement la sonorité des mots slaves (Petrovskij, 1913, p. 51). Venelin, lui,

_

¹¹⁹ Après avoir fait partie du royaume de la Grande Valachie (XII^e siècle) et du despotat byzantin d'Épire (XIII^e siècle), Larissa fut occupée par les Turcs de 1389 à 1881, puis devint grecque.

interprète cet épisode comme une confirmation de son hypothèse sur la formation progressive de l'alphabet cyrillique à partir de l'écriture onciale grecque, en dehors de l'implication des apôtres Cyrille et Méthode. Sa théorie est développée dans le second volume de son ouvrage *Les Slaves anciens* [Drevnie slavjane] ainsi que dans son article inachevé *De l'époque de l'apparition des noms : écriture grecque, latine, allemande, russe ou civile, slave ou d'église* [O vremeni roždenija nazvanij : grečeskoe, latinskoe, nemeckoe, russkoe ili graždanskoe, slavjanskoe ili cerkovnoe pis'mo].

Par souci d'équité, Venelin n'oublie pas de noter que les Bulgares abandonnent facilement leur langue et donne l'exemple de nombreux Bulgares instruits qui mettent un point d'honneur à se faire passer pour des Grecs. Rappelons aussi que, en 1830, ceux que l'on peut considérer comme l'intelligentsia bulgare avaient quitté le pays et vivaient dispersés entre la Russie, l'Autriche, la Hongrie et la Roumanie. Venelin sera non seulement le pionnier russe de la grammatisation du bulgare mais également l'éveilleur d'une conscience nationale chez les Bulgares eux-mêmes.

L'aggravation de la situation dans le pays, la maladie et la certitude de ne plus pouvoir se rendre dans les villes de Sofia, Tărnovo ou Vidin, située au Nord-Ouest, obligent Venelin à partir pour la Valachie avec l'espoir d'y profiter des contacts avec l'émigration bulgare. Les historiens reprennent souvent l'expression selon laquelle il avait cherché « la Bulgarie en dehors de la Bulgarie » (Dem'jančik, 1930, p.56). Mais la démarche de Venelin n'est pas uniquement due aux aléas de la situation. Elle a aussi une motivation historique. Jusqu'au XVIII^e siècle, les principautés de Moldavie et de Valachie utilisaient le slavon comme langue de la littérature et de l'église. Plus tard, après la chute de la dynastie bulgare de Vladislav, l'influence grecque se répand en Valachie. Avec le siège d'Ohrid, le lien est interrompu et le clergé valaque se voit soumis au pouvoir de l'église de Constantinople. Le slavon des livres religieux est petit à petit remplacé par le grec et le valaque. La Valachie représente pour Venelin un lieu privilégié pour la recherche de manuscrits témoins du passé « slave», du temps de la dynastie bulgare.

Dès son arrivée à Bucarest, le 26 septembre 1831, il entame un long travail dans la grande bibliothèque de la ville. En cinq mois de travail assidu, Venelin recopie quelques dizaines de chartes, réalise des reproductions phototypiques des plus importantes d'entre elles, les accompagne de remarques et d'explications. Ces documents lui permettent d'étudier l'histoire de la langue bulgare et sa paléographie.

Dans les riches fonds de la bibliothèque, Venelin retrouve les écrits, très rares, de l'historien et savant byzantin Nicéphore Grégoras (1295-1360), de Michel Doukas, l'un des meilleurs chroniqueurs byzantins du XV^e siècle dont la famille fournit trois empereurs, Constantin X, Michel VII et Alexis V, ou encore ceux de l'historien grec Laonique Chalcocondyle (1430-1480). Plusieurs notes, schémas, listes chronologiques et nominatives d'empereurs issus de la consultation de ces écrits font aujourd'hui partie des archives de Venelin.

A Bucarest, Venelin est une fois de plus témoin de l'indifférence et de la négligence des Bulgares envers leur propre langue. Il y fait la connaissance de Vasil Nenovič, directeur et enseignant de l'école slave auprès de l'église de Saint-Georges, dont les cours se déroulent exclusivement en langue roumaine. En pur représentant du romantisme et adepte de la relation organique entre langue et peuple, Venelin s'indigne que les quelque 10 000 émigrés bulgares à Bucarest, banquiers ou commerçants de leur état, ne disposent pour leurs enfants ni d'école bulgare, ni d'église qui offre un office en vieux bulgare. Venelin commence alors à entrevoir la lourdeur de sa tâche : ses efforts d'éveil national risquent d'être désapprouvés d'abord par une partie de la population bulgare qui rejette ses origines au nom d'une réussite sociale. L'exemple des Serbes, très attachés à construire des églises et des écoles pour l'enseignement de leur langue, revient souvent dans les discussions avec les émigrés bulgares.

De Bucarest, à travers la Moldavie, Venelin se rend à Kichinev, prêt à poursuivre ses recherches dans les colonies bulgares de Bessarabie. Le début d'une épidémie de choléra réduit son séjour à deux mois qu'il met à profit pour apprendre la langue albanaise. Ensuite, Venelin se rend à Kharkov où il se consacre longtemps au parler petit-russien. Très affaibli par la fatigue et la maladie, il revient à Moscou au début de l'été 1831 et s'installe à Serkovo, dans la propriété de M.P. Pogodin. Ainsi s'achève son célèbre voyage en Bulgarie.

1.3.3. Bilan

Il est intéressant de citer le bilan que Venelin dresse lui-même de son voyage :

« J'ai fais plus que je ne pouvais espérer et, dans le même temps, je suis loin d'avoir fait tout ce qu'il aurait été possible de faire » (cité d'après Dem'jančik, 1930, p. 58).

La première réflexion du chercheur fait sans doute référence aux tâches variées et inconciliables prévues par l'*Instruction* de l'Académie, au délai beaucoup trop court pour ce faire et aux moyens financiers limités. En somme, à tous les obstacles prévisibles avant le départ auxquels s'ajoutait le fait de se rendre dans un pays inconnu, en guerre, sans véritable expérience. Malgré tout, Venelin arrive à réaliser un maximum d'objectifs en exploitant de manière optimale argent, temps et occasions rencontrées.

Lorsqu'il affirme être loin d'avoir fait tout ce qui était possible, il doit d'abord penser aux conditions exceptionnellement difficiles dans lesquelles s'était déroulé le voyage, autrement dit à tout le côté non maîtrisable de son entreprise : le retrait rapide de l'armée russe, les conditions de travail sur place plus que défavorables, la peur et les privations au quotidien, les épidémies, sa propre maladie ... En effet, dans des conditions plus clémentes Venelin aurait pu visiter tous les lieux figurant sur son itinéraire, observer les Bulgares dans leur milieu authentique et non en exil, rencontrer moins de méfiance en recueillant des éléments sur la langue et le folklore. Cependant, aussi sévère que soit son jugement, le travail qu'il accomplit dépasse largement la capacité d'une seule personne.

Selon Ju.I. Dem'jančik, le voyage de Venelin se distingue avant tout par les renseignements obtenus sur la géographie et la topographie de la Bulgarie. L'auteur cite à l'appui les études topographiques et géologiques consacrées à la Dobroudja et à la région du Danube que nous avons évoquées précédemment (Dem'jančik, 1930, pp. 58-63). Le recueil de documents ethnographiques est considéré comme moins fructueux étant donné qu'il s'agit d'informations « incomplètes et recueillies au gré du hasard » (slučajnye obryvočnye dannye) alors que l'étude détaillée de la vie populaire demande de vivre longtemps dans le pays et d'en observer les endroits les plus reculés. Vuk Karadžić avait publié vingt-sept chansons populaires. Au cours de son voyage, Venelin parvient à en recueillir à peine une cinquantaine. De retour en Russie, il continue sa

recherche grâce aux contacts établis avec des Bulgares et constitue un recueil de soixante-dix chansons populaires, éditées ultérieurement par P.A. Bessonov.

Selon Dem'jančik, Venelin n'obtient pas non plus de résultats probants dans sa recherche de manuscrits anciens auprès des Bulgares. À Babadag, on promet de lui transmettre un parchemin bulgare intitulé Carostavnik mais le projet reste sans suite. Au retour de Kichenev, Venelin trouve chez le Bulgare Ivan Manojlov, fils d'un prêtre de Žeravna, un feuillet provenant de sa bibliothèque et réalisé dans l'écriture bulgare du XIV^e siècle. Ivan Manojlov apporte à Venelin d'autres feuillets, transmis par la suite à M.P. Pogodin. Grâce aux efforts de Venelin, une grande partie de ces manuscrits de Žeravna put être sauvée. Le travail dans la bibliothèque de Bucarest est le plus fructueux : soixante-six chartes et chrysobulles étudiées et vingt reproductions phototypiques réalisées. Ces documents concernent essentiellement l'organisation administrative de la Roumanie. Les chartes valaques sont écrites en bulgare alors que les Moldaves utilisent un mélange de slavon d'église et de petit-russien. Au début des années 1833, Venelin envoie ces manuscrits à l'Académie de Saint-Pétersbourg. Il joint au recueil une préface, des commentaires sur chaque document et un registre de noms bulgares issus de deux manuscrits trouvés dans la bibliothèque de Bucarest. L'ensemble est publié par l'Académie en 1840, après la mort de Venelin, sous le titre Chartes bulgaro-valaques ou slavo-daciques, réunies et commentées par Ju.I. Venelin [Vlaxobolgarskie ili Dakoslavjanskie gramoty, sobrannye i objasnënnye Ju.I. Venelinym].

Quelle que soit l'évaluation des différents axes de recherches de Venelin, les auteurs s'accordent tous pour souligner son apport inestimable à l'éveil de la conscience nationale bulgare. Et, il faut l'avouer, dans ce domaine Venelin est vraiment un pionnier. Il offre aux Bulgares le regard bienveillant et positif de l'étranger qui génère plus de confiance en ses propres forces parce qu'il témoigne d'une reconnaissance de l'extérieur. Venelin ne lésinera pas sur les moyens : il glorifiera le passé, la culture et la langue bulgares dans ses écrits, profitera de tous les échanges pour raconter aux Bulgares les faits marquants de leur histoire, leur prodiguera des conseils en utilisant l'exemple des Serbes qui ont su attirer l'attention européenne grâce à leurs chants populaires publiés en anglais, français et allemand. Il s'attachera, avec beaucoup de finesse, à faire comprendre aux Bulgares que le vrai coupable de leur anonymat n'est pas l'Europe mais eux-mêmes. Venelin comprend bien le rôle stratégique que sont

appelés à jouer dans ce combat les intellectuels bulgares. Á Bucarest, il avait déjà constitué un noyau de futurs « éveilleurs » en la personne de Ivan Dobrev, les frères Mustakov que nous avons évoqués dans le chapitre sur Keppen, Jordan Genevič et autres commerçants bulgares. De retour à Moscou, Venelin se propose de trouver un correspondant parmi les Bulgares instruits. Il cherche sans résultat en Bulgarie même, puis oriente son attention vers la Bessarabie avec, comme centre des colonies bulgares, la ville de Bolgrad. Selon le plan présenté, la future organisation devait suivre l'évolution de l'enseignement bulgare, le développement de la langue et de la littérature, recueillir des manuscrits et fonder un musée bulgare. Malheureusement, nous ne sommes encore qu'au début du XIX^e siècle, bien avant les grands événements de la libération bulgare, et ce projet reste sans suite...

Choisissant une perspective historique, M.G. Smol'janinova évoque la création, après la mort de Venelin, de centres culturels au sein de l'émigration bulgare en Ukraine, Russie et Roumanie (Smol'janinova, 1998, p. 8). Rappelons le développement du centre d'Odessa, dans les années 1840, ou encore celui des centres d'émigration de Bucarest, Brăila, Galati, dans les années 1870.

Les ouvrages de Venelin, dont le plus lu en Bulgarie est *Les Bulgares anciens et contemporains...*, éveillent les esprits et suscitent de vives réactions. Une majorité de Bulgares sont sensibles au fait que quelqu'un de l'extérieur, un Russe, s'intéresse à leur destinée et redonne à leur passé historique toutes ses lettres de noblesse. Georgi Pešakov, émigré à Bucarest compose une ode en l'honneur de Venelin (voir texte original in Zlatarski, 1903, pp. 157-160). En 1831, le libraire Širjaev reçoit de Bucarest une lettre de l'écrivain bulgare Atanas Kipilovski, dans laquelle celui-ci dit avoir relu pour la sixième fois *Les Bulgares anciens et contemporains...* et où il exprime ses regrets de ne pas avoir pu rencontrer personnellement Venelin lors de son séjour à Bucarest (Dem'jančik, 1930, p. 64).

Smol'janinova cite les noms de personnages célèbres de la Renaissance bulgare comme ceux de Vasil Aprilov et de Rajko Žinzifov qui, après avoir reçu une formation héllénophile, changent d'orientation à la lecture de Venelin et s'investissent dans la création d'écoles bulgares (Smol'janinova, 1998, pp. 10-12). Cependant, c'est loin d'être toujours le cas. De nombreux passages dans la correspondance de Venelin révèlent des moments de découragement où, face à un mur de silence et d'inertie, il est prêt à abandonner son travail d'éveil national auprès des Bulgares.

Les *Carnets* de Venelin¹²⁰, conservés dans le service des manuscrits de la Bibliothèque d'État de Russie sont encore peu étudiés. P.A. Bessonov, le premier à décrire le voyage de Venelin en Bulgarie, exprimait, en 1854, ses regrets de ne pas voir paraître les carnets, la correspondance et les autres documents relatifs à cet événement. En 1998, M.V. Nikulina formule les mêmes regrets. Depuis quelques années on assiste à un regain d'intérêt pour les œuvres de Venelin. En 2002 paraît la première (!) édition bulgare de sa *Grammaire*. En 2003, Ju.V. Kolinenko édite le manuscrit consacré aux origines des Slaves¹²¹ et très récemment, en 2006, voit le jour l'ouvrage de Venelin *Les habitants de la région de la Baltique*¹²².

_

 $^{^{120}}$ Venelin Ju.I. Dnevnik i putevye zapiski 1829-1830, 1833, OR RGB, f. 49, p. 5, ed. xr. 136, 139 a-b.

¹²¹ Kolinenko, Ju.V. 2003: «K publikacii rukopisi Ju.I. Venelina *O proisxo ždenii slavjan* » [Contribution à la publication du manuscrit de Ju.I. Venelin sur les origines des Slaves], in *Sbornik istoričeskogo obščestva*, Moskva, « Antinormanizm », t. 8 (156).

¹²² Venelin, Ju.I. 2006: *Okružnye žiteli Baltijskogo morja: slavjane. Predislovie P. V. Tulaeva* [Les habitants de la region de la Baltique. Préface de P. V. Tulaev], Moskva, izd. Tulaev, 48 p.

2. La Grammaire de la langue bulgare contemporaine : présentation générale

La rédaction d'une grammaire du bulgare, la principale tâche confiée à Venelin par l'Académie, fut terminée en 1834, trois ans environ après son retour de voyage, et envoyée à Saint-Pétersbourg en 1835 (Nikulina, 1998, p. 138). N'étant pas publiée du vivant de Venelin, elle reste près d'un siècle et demi à l'état de manuscrit. Conservée d'abord parmi les documents confiés à I.I. Molnar, cousin de Venelin, puis offerte en 1874 par sa veuve à la Socitété d'histoire et d'antiquités russes de Moscou, la Grammaire fut transmise à la Bibliothèque du musée Rumjancev. Aujourd'hui, ses fonds ont intégré la Bibliothèque d'État de Russie et on peut retrouver la grammaire de Venelin dans le Service des manuscrits, fonds 49, dossier I, unité de conservation 1). En Russie, la première édition de l'ouvrage a été réalisée en 1997, par l'Institut de slavistique et de balkanistique auprès de l'Académie des sciences russe (voir bibliographie). La Bulgarie attendra encore jusqu'en 2002, année de la publication de la grammaire par les éditions de l'Université St. Kliment Oxridski à Sofia.

Le plus curieux est que, avant ces dates, de nombreux chercheurs se sont prononcés sur le contenu sans vraiment avoir consulté le manuscrit (Venediktov, 1998, pp. 22, 31 et 32). Cela peut aller jusqu'à des affirmations erronées comme celle de Katalina Kugler qui en 1993 affirme que « la grammaire de Venelin, terminée en 1835, ne fut éditée qu'en 1840 » 123. De toute évidence, l'auteur confond la Grammaire restée inédite jusqu'à la fin du XX^e siècle, avec les Chartes bulgaro-valaques ou slavodaciques parues à Saint-Péterbourg en 1840, juste après la mort de Venelin.

La plupart des jugements ont été exprimés soit à partir de l'écrit de Venelin De la genèse de la nouvelle littérature bulgare [O zarodyše novoj bolgarskoj literatury], édité dès 1837, soit à la suite des avis de Molnar ou de Bessonov qui avaient eu la possibilité de lire l'original. En été 1897, lors d'un court séjour à Moscou, le célèbre savant bulgare Ivan Šišmanov réussit à prendre connaissance du texte et à en rédiger un commentaire critique. Parmi les travaux russes, on peut citer la brève description de la Grammaire de M.V. Lunina, parue en 1951. En dehors de ces chercheurs, nous nous

¹²³ Kugler, K. 1993 : «Ju. I. Venelin v Segede» [Ju. I. Venelin à Szeged] in Magyarok és szlávok, Szeged, p. 301.

sommes référée aux articles de Venediktov et de Dëmina et, surtout, au texte de Venelin en original, tel qu'il est présenté dans les éditions russe et bulgare de la *Grammaire*.

Il existe donc très peu de travaux critiques sur la *Grammaire du bulgare* contemporain et, parmi ceux-ci, aucun ne propose une analyse détaillée de l'ensemble du contenu. Généralement, seuls les préceptes orthographiques et les chapitres consacrés à l'histoire et à la diffusion géographique du bulgare, avec des remarques sur les turcismes, attirent l'attention des chercheurs. Cet état de choses a rendu notre travail très malaisé. En revanche, il nous a laissé la possibilité d'exprimer notre point de vue hors de toute opinion préexistante.

2.1. Les sources russes possibles de Venelin

Nous avons évoqué précédemment le fait que, en matière de linguistique, Venelin était autodidacte. Son cas est loin d'être le seul à une époque où les domaines d'étude étaient en constante évolution et les frontières entre eux encore floues. Par ailleurs, d'un point de vue idéologique, il serait prématuré d'envisager Venelin comme un représentant des slavophiles, même si chez Marlène Laruelle il est cité (à côté de Kačenovskij!) « parmi les auteurs annonçant ou participant à la mouvance aryaniste de la première moitié du XIX^e siècle » (Laruelle, 2005, p. 34). Déjà, pour la simple raison que l'œuvre que nous étudions est écrite bien avant que les courants en question ne prennent forme. Mais aussi, pour éviter de nous retrouver emportée par un mouvement de généralisation outrancière qui gomme les nuances, si précieuses, lorsque l'on parle de « découverte ». Nous nous privons donc de la commodité de voir Venelin uniquement par le prisme de la linguistique slavophile qui gardera pour nous le statut d'une perspective plutôt que d'une cause.

Plus loin, il sera question des écrits en bulgare ou sur le bulgare qui ont servi à Venelin de base d'observation. En revanche, nous n'avons trouvé nulle part des renseignements sur ses éventuelles sources russes. Or, il est évident que, lors de l'élaboration de sa *Grammaire*, Venelin a dû s'inspirer de modèles grammaticaux déjà existants en Russie. Bien sûr, cela ne pouvait être que des modèles appliqués à la langue

russe (à la rigueur à d'autres langues) et non au bulgare. Mais ils pourraient constituer une trame utile à la description de Venelin.

À la recherche de telles sources probables, nous avons sélectionné des ouvrages grammaticaux de deux types : ceux qui s'inscrivent dans la tradition lomonosovienne (écrits à la fin du XVIII^e siècle) et ceux qui sont la réplique exacte de la grammaire générale (écrits au tout début du XIX^e siècle et avant la *Grammaire* de Venelin). Nous sommes consciente du fait que Venelin, surtout si l'on tient compte de son état d'autodidacte, pouvait ne pas connaître suffisamment (ou pas du tout) tous les auteurs cités ci-dessous. Toujours est-il que, sous l'influence de l'air du temps, plusieurs aspects de leur pensée se retrouvent chez lui et que leurs écrits grammaticaux constituent pour le chercheur un excellent (et le seul!) corpus de comparaison. De tous les ouvrages encyclopédiques consultés, celui de F.M. Berezin (1979), s'est révélé le plus adapté à nos besoins. Par conséquent, nous suivrons son mode de présentation des auteurs et des œuvres.

Venelin occupe une position intermédiaire entre la tradition des grammaires slavonnes et la grammaire du russe contemporain d'alors qui s'inspire en partie des postulats de la grammaire générale. Il présente également un aspect non-conformiste qui se traduit par la coexistence chez lui d'influences diverses et variées.

Pour ce qui est de la tradition slavonne, nous ferons référence avant tout à la grammaire du slavon de Meletij Smotrickij, éditée en 1619. Le deuxième support de notre analyse sera l'incontournable *Grammaire russienne* de Lomonosov (1755, publiée en 1757). Comme le précise Berezin, « toute l'évolution [...] de la pensée grammaticale russe, jusqu'aux années 1820-1830 et la parution des grammaires de Vostokov et de Greč, peut être appelée *lomonosovienne* » (Berezin, 1979, p. 34).

Notre attention s'est arrêtée sur deux ouvrages caractéristiques de cette époque :

1. Essai de nouvelle orthographe russe fondée sur les règles de la grammaire russienne et les meilleurs exemples des écrivains russes [Opyt novogo rossijskogo pravopisanija, utverždënnogo na pravilax rossijskoj grammatiki i na lučšix primerax rossijskix pisatelej] (1773) de Vasilij Prokof'evič Svetov (1744-1783).

Svetov illustre avant tout l'évolution de la réflexion russe sur les normes orthographiques, un sujet typique de la fin du XVIII^e siècle. Or, c'est le problème majeur qui préoccupe aussi Venelin. Certaines orientations et prises de position des deux auteurs nous ont paru assez similaires.

2. *Grammaire russienne* [Rossijskaja grammatika] du membre de l'Académie russe et professeur à l'Université de Moscou, Anton Alekseevič Barsov (1730-1791).

Barsov travaille sur cet ouvrage de 1783 à 1788. C'est de loin le plus développé et le plus détaillé des ouvrages grammaticaux parus. Pourtant, mais ce n'est pas exceptionnel à l'époque, il est diffusé à l'état de manuscrit. Aujourd'hui il en existe trois copies : une à Saint-Pétersbourg et deux à Moscou. Il est fort probable que Venelin s'en soit inspiré car la grammaire de Barsov offre de nombreux points communs avec sa propre grammaire du bulgare.

Sans être un fervent adepte de la grammaire générale et prenant plutôt position contre « la science allemande », à travers laquelle les concepts de celle-ci pénétrèrent en Russie, Venelin ne pouvait tout de même pas se tenir complètement à l'écart de son influence. D'autant plus qu'il avait comme objet d'étude une langue autre que le russe et qu'il ignorait le degré d'analogie entre les deux. Une des solutions possibles face à un tel problème aurait été de s'appuyer sur le schéma établi par la grammaire générale pour l'ensemble des langues tout en cherchant progressivement à l'adapter aux particularités émergeantes du bulgare. Un peu à la manière de Lomonosov dans sa *Grammaire russienne*.

Étant donné que plusieurs caractéristiques de la *Grammaire* de Venelin nous ont confortée dans cette idée, nous avons voulu la comparer également à quelques écrits du début du XIX^e siècle situés dans le courant de la grammaire générale.

Nous avons choisi les grammaires de deux auteurs évoqués déjà dans la première partie de ce travail :

1. Nouvel exposé des règles de la grammaire russe fondé sur les règles de la grammaire générale [Novejšee načertanie pravil rossijskoj grammatiki, na načalax vseobščej osnovannyx] (1810) d'Ivan Ornatovskij.

Il s'agit d'un premier exemple de l'application des principes de la grammaire générale à la grammaire du russe (Berezin, 1979, p. 49). Malgré des positionnements éloignés de ceux de Venelin, Ornatovskij procède à une classification des éléments de la langue russe qui nous a souvent inspiré des parallèles avec les choix de Venelin.

1. Cours de grammaire générale destiné aux lycées de l'Empire russe [Načertanie vseobščej grammatiki dlja gimnazij Rossijskoj imperii] (1812) de Ludwig Heinrich Jakob (1759-1827).

La qualité de l'ouvrage lui permet d'acquérir le statut de manuel officiel pour l'enseignement de la linguistique générale. Malheureusement, il fait les frais des changements culturels et politiques en Russie. Le nouveau programme d'enseignement, prévu par le Ministère, exclut la grammaire philosophique de la liste des matières scolaires. Les raisons sont aussi d'ordre politique car, après la guerre de 1812, la grammaire générale perd de l'influence, remplacée par les méthodes anciennes (Berezin, 1979, p. 54). La grammaire de Jakob nous a intéressée surtout en tant que logique « autre » que celle de Venelin.

Le début du XIX^e siècle voit la naissance en Russie de plusieurs autres grammaires. Avant la rédaction de la *Grammaire de la langue bulgare contemporaine* dans les années 1830, paraissent aussi les grammaires de I.S. Rižskij (1806), A. Nikol'skij (1807), I.F. Timkovskij (1811) et celle de N.I. Greč (1827). Nous aurons l'occasion de les évoquer à différents moments lors de l'analyse de l'ouvrage de Venelin.

2.2. L'architecture de la Grammaire

2.2.1. Les parties de discours retenues

La *Grammaire* commence par une très brève introduction dans laquelle l'auteur annonce que « tout ce qui était possible de dire sur l'état de la langue bulgare en général et sur le présent ouvrage en particulier » a été exposé dans sa lettre de février 1834 adressée à Aleksandr Semënovič Šiškov. C'est la raison pour laquelle il a décidé de joindre cette lettre à sa *Grammaire* en guise de préface¹²⁴. Ensuite, Venelin nous invite à passer à l'observation de la langue bulgare (*pristupim k obozreniju sego narečija*). Le mot *narečie* figure également dans un titre de la *Grammaire*. Mais nous avons constaté que, dans le même texte, le bulgare est bien souvent appelé *langue* (*jazyk*). Il existe donc chez Venelin une confusion de notions qui s'explique, en partie, par les différences, assez floues au XIX^e siècle, entre les mots *jazyk* et *narečie*.

Comme le précise Venelin, le lecteur procèdera à cette observation en suivant « l'ordre connu des huit parties du discours » (Venelin, 1997, p. 2; Venelin, 2002, p. 49). Nous les retrouverons dans le sommaire qui suit immédiatement l'introduction. Nous reprenons ci-dessous le sommaire tel qu'il est présenté dans le manuscrit : sans indication des pages, sans numérotation des différentes parties et avec des intitulés qui diffèrent de ceux utilisés dans le corps du texte. Il paraît sous cette forme dans les éditions russe et bulgare. Afin de mieux illustrer notre pensée, nous avons fait figurer en gras, les intitulés qui correpondent aux huit parties du discours :

_

¹²⁴ Dans l'édition russe (1997) cette lettre est présentée à la suite du texte de la *Grammaire*.

ОГЛАВЛЕНИЕ	SOMMAIRE	
05	TD 1 4 400	
Об именах существительных	Des substantifs	
0 словопроизводных формах	Des formes dérivées	
0 числе	Du nombre	
О склонении	De la déclinaison	
О прилагательных	Des adjectifs	
0 числительных	Des numéraux	
0 местоимениях	Des pronoms	
0 глаголах	Des verbes	
О категориях глагольного	De la croissance verbale	
возрастания		
0 спряжениях	Des conjugaisons	
О требованиях глаголов	Des exigences des verbes	
О причастиях и деепричастиях	Des participes et des	
	gérondifs	
0 предлогах	Des prépositions	
0 наречиях	Des adverbes	
0 союзах	Des conjonctions	
0 словосочинении	De l'ordre des mots	
О напеве	De la mélodie	
Христоматия или Четь Болгарского	Chrestomathie ou la Vie de Sainte	
патриарха Евтимия о Св. Параскевии	Paraskeva de Tarnovo, par le	
Терновской	patriarche bulgare Evtimij	

Venelin annonce la présentation du bulgare en huit parties du discours. Cette schématisation de la langue était déjà utilisée dans les grammaires du slavon et appliquée au russe au XVIII^e siècle. Si l'on se réfère à Smotrickij et à Lomonosov, il devrait s'agir des parties suivantes: nom, pronom, verbe, adverbe, participe, préposition, conjonction et interjection. Ce modèle continue à inspirer encore les grammairiens du début du XIX^e siècle comme, par exemple, A. Nikol'skij qui le reproduit dans ses *Fondements des lettres russes* [Osnovanija rossijskoj slovesnosti]

(1807). Dans le sommaire de Venelin, les intitulés pouvant évoquer des parties du discours sont au nombre de neuf: substantif, adjectif, numéral, pronom, verbe, participe, préposition, adverbe, conjonction. Smotrickij avait déjà forgé l'habitude de réunir, dans la catégorie du nom, le substantif et l'adjectif. Son ordre de présentation des contenus étant très proche de celui de Venelin, on peut considérer que ce dernier a appliqué le même principe. Les parties du discours dont fait état le sommaire seraient alors, en effet, au nombre de huit.

Néanmoins, quelques écarts par rapport au schéma classique sont à signaler. Tout d'abord, l'absence, dans le sommaire, de la catégorie des interjections pourtant traditionnellement présente dans les grammaires latines depuis Donat (IVe siècle) et dans les grammaires russes depuis la traduction de Donat (XVI^e siècle). C'est dans le corps du texte que nous retrouvons cette partie manquante, ajoutée entre les chapitres qui traitent de l'adverbe et des conjonctions. Simple incohérence entre sommaire et corps du texte, due aux difficultés de rédaction du manuscrit ? On ignore si Venelin avait réellement prévu d'aborder les interjections ou s'il avait ajouté cette partie à la demande de l'Académie afin de respecter l'architecture requise pour ce genre d'ouvrage. Le chapitre sur les interjections ne comprend qu'une demi-page mais il est très pertinent. Après avoir expliqué que les interjections bulgares sont, dans leur majorité, identiques à celles de la langue russe, Venelin met l'accent sur les principales différences : l'emploi très fréquent du son ъ [ă] avec une durée plus ou moins longue pour exprimer une large gamme d'émotions, la négation que les Bulgares, contrairement aux autres Slaves, expriment en hochant la tête de bas en haut et en produisant avec la langue le son [cê]. Ne sont pas non plus oubliées des interjections typiques comme бре [bre], pour s'adresser à quelqu'un en haussant la voix, Mope [móre], pour s'adresser à quelqu'un d'une voix calme, зеръ [zer], pour exprimer un accord ou une confirmation... (Venelin, 1997, p. 180¹²⁵).

Vient, en second lieu, la question du numéral et du participe en tant que parties du discours autonomes. Si l'on s'en tient à la terminologie grammaticale russe, le numéral, de même que le substantif et l'adjectif, appartiendrait à la catégorie des noms

¹²⁵ Pour plus de commodité, nous nous limiterons désormais à la citation du texte de Venelin dans son édition russe de 1997. La traduction en bulgare (2002) ne sera citée que lorsqu'elle offre des éléments complémentaires importants.

(*imja čislitel'noe*). Afin de faire correspondre la «promesse» de huit parties du discours de Venelin avec le contenu du sommaire, nous avons supposé qu'il envisageait ensemble le substantif et l'adjectif. Cependant, dans le texte, deux chapitres séparés leur sont consacrés. C'est également le cas du numéral qui apparaît de ce fait comme une partie du discours autonome, même si Venelin se contente de donner une liste des formes existantes sans commentaire particulier. Par conséquent, il est fort probable que dans la conception de Venelin le numéral corresponde à une partie du discours autonome.

L'idée a déjà été concrétisée par I. Ornatovskij dans son *Nouvel exposé des* règles de la grammaire russe fondé sur les règles de la grammaire générale (1810). Ornatovskij distingue dans la langue russe neuf parties du discours réparties en deux groupes :

- variables : substantif, adjectif, numéral, pronom, verbe ;
- invariables : adverbe, préposition, conjonction, interjection.

Comme on peut le constater, le numéral apparaît ici comme une catégorie à part entière. En revanche, le participe, traditionnellement pris en compte, en est exclu. La démarche est essentiellement guidée par les besoins de la proposition pour laquelle le nom, le verbe et la conjonction sont des éléments primordiaux. Or, selon cette logique, la fonctionalité du participe peut très bien être « répartie » entre l'adjectif et le verbe.

La classification d'Ornatovskij a du succès auprès des auteurs d'ouvrages grammaticaux russes et sert de base à la plupart des classifications élaborées ultérieurement. Venelin devait connaître l'ouvrage cité, d'autant plus qu'il s'agissait d'une application assez réussie de l'esprit de la grammaire générale à l'exemple concret du russe. Sa présentation des parties de discours en bulgare pouvait très bien en être inspirée, d'où la place à part accordée au numéral. En revanche, Venelin n'accordant pas une place primordiale à la syntaxe, les participes et les gérondifs conservent leur statut.

De toute évidence, la présentation des parties du discours de Venelin est tributaire de plusieurs influences. En témoigne le flou qui s'en dégage dès que l'on se lance dans une réflexion plus poussée. Comparée à celles de Smotrickij et de Lomonosov (voir le tableau infra), elle contiendrait huit parties du discours, à condition de regrouper dans la catégorie des noms le substantif, l'adjectif et le numéral, puis d'y

ajouter l'interjection, oubliée dans le sommaire. Rapprochée des classifications des grammaires russes du début du XIX^e siècle inspirées d'Ornatovskij, elle serait composée de neuf parties du discours, à condition de ne pas considérer comme telles les participes et les gérondifs.

2.2.2. L'ordre de présentation des parties du discours

Revenons à présent à la première partie de notre travail, au chapitre consacré au rôle des traditions greque et latine. Nous y avions présenté la manière dont le métalangage grec et latin avait pénétré dans les grammaires russes du slavon pour être ensuite adapté, au XVIII^e siècle, à la spécificité de la grammaire russe par Lomonosov. Voici de nouveau quelques éléments du tableau de S. Archaimbault (Archaimbault, 1992, p. 242) qui montrent l'ordre de présentation des parties du discours dans la grammaire du slavon de Smotrickij (XVII^e siècle) et dans la grammaire du russe de Lomonosov (XVIII^e siècle), comparé à celui que l'on observe dans la *Grammaire* de Venelin:

Abréviations utilisées : (Adv) : adverbe ; (Ar) : article ; (Conj) : conjonction ; (Interj) : interjection ; (N) : nom ; (Par) : participe ; (Prep) : préposition ; (Pro) : pronom ; (V) : verbe.

JU. I. VENELIN	Smotrickij	Lomonosov
1834	(XVII ^e)	(XVIII ^e)
Imja (N)	Imja (N)	Imja (N)
Mestoimenie (Pro)	Mestoimenie (Pro)	Glagol (V)
Glagol (V)	Glagol (V)	Mestoimenie (Pro)
Pričastie	Pričastie (Par)	Pričastie (Par)
Deepričastie (Par)		
Predlog (Prep)	Predlog (Prep)	Narečie (Adv)
Narečie (Adv)	Sojuz (Conj)	Predlog (Prep)
Meždumetie (Interj)	Narečie (Adv)	Sojuz (Conj)
Sojuz (Conj)	Meždometie (Interj)	Meždumetie (Interj)

La comparaison de l'ordre de présentation des différentes parties du discours chez ces trois auteurs aboutit aux conclusions suivantes :

- 1. Venelin se distingue nettement du modèle de Lomonosov et se rapproche de celui adopté par Smotrickij.
- 2. À la différence de Smotrickij, Venelin inverse l'ordre de présentation de l'Adverbe et de la Conjonction, en présentant cette dernière après l'Adverbe.
- 3. L'Interjection chez Venelin est placée entre l'Adverbe et la Conjonction. Il est difficile de se prononcer sur ce choix étant donné que, dans tous les autres modèles qui en tiennent compte, elle est toujours abordée en dernier lieu (voir dans le chapitre évoqué supra : Donat, la traduction de Donat, Smotrickij, Lomonosov).

Comme nous l'avons déjà souligné, Smotrickij s'inspire largement du modèle latin selon lequel chaque partie du discours est présentée à côté de celles qui lui sont généralement rattachées: nom et pronom, verbe, adverbe et participe, ensuite conjonction, préposition et interjection. La seule touche personnelle que Smotrickij apporte au modèle latin est de rattacher le verbe au participe et à la préposition en dissociant ainsi le groupe verbal de l'adverbe. Cette démarche peut se justifier par la forte cohésion qui existe en slavon (et en russe) dans la séquence verbale où la sémantique du verbe appelle l'emploi d'une préposition qui, à son tour, dicte l'emploi de la forme déclinée qui suit. Venelin reproduit ce choix de Smotrickij. Cependant, comme il s'agit cette fois de la langue bulgare dans laquelle la déclinaison est en voie de disparition, on peut s'interroger sur la pertinence de son choix.

Kopitar avait déjà souligné la « latinité grammaticale » de la langue bulgare. Cependant, même si dans sa *Grammaire* Venelin compare souvent le bulgare au français, on ne peut affirmer qu'il ait préféré le modèle d'inspiration latine de Smotrickij en fonction de cette remarque. Nos réserves reposent avant tout sur les erreurs d'interprétation que Venelin commet au sujet de l'article bulgare, alors que celui-ci aurait pu constituer un élément de rapprochement par excellence avec la famille des langues romanes. Pourtant, l'existence de l'article postposé en bulgare avait déjà été soulignée à plusieurs reprises par Kopitar et, à plus forte raison, par Karadžić dont l'ouvrage accompagnait Venelin au cours de son voyage en Bulgarie.

L'absence de l'Article parmi les parties du discours abordées dans la *Grammaire*, confirme que Venelin se référait au modèle latin de Donat repris par Smotrickij plutôt qu'au modèle proposé dans la *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal* qui lui consacre le chapitre VII de sa seconde partie (Arnauld et Lancelot, 1969, pp. 135-142). En effet, alors qu'il était représenté dans le modèle grec, l'article ne figurait plus dans le modèle latin de Donat et le russe avait bien intégré ce changement conforme à la nature de sa propre évolution. L'esprit de la *Grammaire générale et raisonnée* était tout autre. La grammaire y était présentée, conformément aux ambitions de ses auteurs, comme une « science » indépendante du temps et de l'espace. Cette vision impliquait une image d'ensemble de toutes les langues connues et donc de toutes leurs composantes grammaticales. L'article y trouvait naturellement sa place. Cependant, Venelin a dû préférer s'en tenir à un modèle déjà appliqué en « milieu slave ».

Contrairement à Smotrickij, Venelin préfère présenter l'Adverbe avant la Conjonction. Cette décision le rapprocherait du modèle grec qui accorde plus d'importance à l'Adverbe qu'à la Conjonction, associée aux mots-outils exprimant des relations. Mais on peut trouver également une autre explication à ce choix. Dans la *Grammaire*, le chapitre sur les conjonctions précède immédiatement celui consacré à la syntaxe (dans la conception de Venelin et de son époque). Il est donc beaucoup plus commode de conserver cette présentation plutôt que de substituer l'Adverbe à la Conjonction.

L'ordre de présentation des parties du discours est toujours révélateur de la philosophie grammaticale de l'auteur. Nous verrons dans la suite de l'exposé que, malgré l'aspect novateur et parfois « osé » de son travail, Venelin se réfère au fond à des modèles connus de longue date et qui ont fait leurs preuves. C'est ce que l'on remarque également à travers la hiérarchie qu'il adopte et qui s'inscrit dans la tradition latine et byzantine : présenter chaque partie du discours en fonction de son poids morphologique et sémantique quelle que soit la disposition exacte choisie.

À la même époque, certains choix s'éloignent bien plus de la vieille grammaire pratique. Tel est le cas de la tendance syntaxique que l'on observe dans le *Cours de philosophie destiné aux lycées de l'Empire russe* (1812) de L.H. Jakob. Jakob organise

les parties du discours en fonction de leur implication dans la structure du jugement. Partant du fait que tout jugement se compose d'un sujet, d'un prédicat et d'une copule, il propose la classification suivante (Berezin, 1979, pp. 53-54) :

- 1) Mots sujets: substantifs et pronoms;
- 2) Mots prédicatifs : a) liés au sujet (adjectifs), b) liés au prédicat (adverbe) ;
- 3) Mots qui expriment le jugement (verbes) ;
- 4) Mots qui expriment une relation (prépositions et conjonctions);
- 5) Mots qui expriment les sensations (interjections).

Cette classification qui intègre le point de vue du locuteur à l'égard de la pensée exprimée présente une modernité dont la vision de Venelin s'éloigne sensiblement.

2.2.3. La répartition des contenus

Qu'en est-il de la répartition des contenus ?

Les grammaires slavonnes restent fidèles à la tradition grecque très présente au début du XVI^e siècle en Russie grâce aux traités de Maxime le Grec (Comtet, 1999¹, p. 7). La grammaire y était conçue comme une introduction à la philosophie comportant quatre parties : orthographe, étymologie (consacrée plutôt à la formation des mots), syntaxe, prosodie. On retrouve chez Venelin ces quatre parties développées dans des proportions différentes en fonction de la nature du matériau linguistique à sa disposition. L'orthographe et l'étymologie prédominent. La syntaxe, réduite chez lui à la rection des verbes, reste assez sommaire. La prosodie est quasi inexistante.

La partie la plus importante de la *Grammaire* est consacrée à la morphologie et, plus particulièrement, aux noms et aux verbes. En cela Venelin suit les auteurs de la grammaire générale ainsi que les auteurs de grammaires russes du début du siècle qui imitent fidèlement l'architecture et l'esprit de celle-ci.

Părveev remarque qu'il aurait été illogique qu'une place conséquente ne revienne pas à la conjugaison, étant donné la diversité formelle et sémantique de celleci. L'auteur souligne également l'utilité des schémas de déclinaison et de conjugaison

élaborés par Venelin en tant que support efficace de la compréhension (Venelin, 2002, p. 12). Toute autre était la position de l'Académie russe qui trouvait cette présentation inutilement compliquée et dépassée.

2.2.4. Les sources bulgares de Venelin

Au moment de l'élaboration de sa description du bulgare, Venelin ne pouvait s'appuyer sur d'autres descriptions de cette langue pour la simple raison que celles-ci n'existaient pas encore. L'ouvrage de Venelin était rédigé au début des années 1830, c'est-à-dire avant la publication de la *Première grammaire bulgare* [Bolgarska grammatika sega pervo sočinena] de Neofit Rilski (1835), de la *Grammaire slavobulgare* [Grammatika slaveno-bolgarska] de Xristaki Pavlovič (1836) ou encore de celle de Neofit Bozveli.

Le *Dodatak* de Vuk Karadžić constituait alors la seule source grammaticale possible. Selon l'avis exprimé par G.K. Venediktov dans l'édition bulgare de la *Grammaire*, il n'est pas certain que Venelin ait pu consulter le livre de Karadžić avant son départ (Venediktov, 2002, p. 24). Pourtant, le même auteur écrivait en 1998 que Venelin disposait en Bulgarie d'un exemplaire du *Dodatak* car, dans la lettre qu'il envoie le 2 septembre 1830 à P.I. Sokolov, il évoque les remarques de Karadžić sur l'article (Venediktov, 1998, p. 56). Nous préférons nous en tenir à cette version des faits. Quoi qu'il en soit, la *Grammaire* mérite amplement d'être considérée comme un travail linguistique personnel. Réalisée à partir de témoignages de la langue vivante recueillis par Venelin au cours de son voyage et de quelques livres bulgares manuscrits ou imprimés, très rares au début du siècle, elle constitue une œuvre originale. Le projet de son auteur d'offrir une description du bulgare moderne dans son ensemble dépasse largement celui de Karadžić qui se limite à un seul système dialectal.

Dans sa réponse aux demandes pressantes de P.I. Sokolov, secrétaire de l'Académie des sciences russe, de transmettre les documents recueillis en Bulgarie, Venelin dresse une liste des livres et manuscrits bulgares auquels il a eu recours. La liste comprend (voir Dëmina, 1998, pp. 94-95):

Quatre livres imprimés :

- 1. le *Semainier* [Kiriakodromion sireč Nedelnik] de Sofronij Vračanski (1806)
- 2. le *Nouveau Testament ou les quatre Évangiles des quatre évangélistes* [Novyj zavet sireč četirite Evangelii na četirtjax Evangelista] de Petăr Sapunov (1828)
- 3. le Florilège sacré ou cent quatre histoires saintes choisies dans l'Ancien et le Nouveau Testament [Svjaščennoe cvetobranie ili sto i četyre svjaščenny istorii, izbranii ot vetxiat i noviat zavet] de Atanas Stojanovič Kotljarina (Kipilovski) (1825)
- 4. *l'Abécédaire contenant diverses leçons* [Bukvar s različni poučenija] de Petăr Beron (1824)

Trois manuscrits:

- 1. [Tixonravovskij damaskin] (XVII^e siècle)
- 2. [Tixonravovskij B damaskin] (XVIII^e siècle)
- 3. Un recueil contenant des textes variés : *Irmologion slavo-dacique* [Irmologion Dakoslavjanskij] (XVII^e siècle), Le *Code monastique* [Inočeskij ustav] (XIV^e siècle), *la Vie de Saint Macaire* [Žitie i žizn' sv. Makarija] (daté par Venelin du XIV^e siècle) et la *Procession des moines défunts* [Posledovanie usopšim inokam].

Les sources ci-dessus permettent de comprendre plusieurs particularités de l'orthographe de Venelin que nous aborderons dans la suite de notre travail. Venelin remarque à propos du premier manuscrit: « Divers sermons pour les jours de fête en parler macédonien », et à propos du second : « Divers prêches et sermons en parler de Varna ou en parler de l'Est » (cité in Dëmina, 1998, pp. 94 et 97). Certains documents sont évalués du point de vue de leur apport grammatical. Le *Florilège sacré*, l'*Abécédaire* et le *Damaskin B* sont qualifiés de « modèles de style ».

On trouve des remarques plus détaillées concernant l'*Abécédaire* de P. Beron dans *Les Bulgares anciens et contemporains* de Venelin :

« Je n'ai vu aucun abécédaire russe que l'on puisse comparer à la qualité de ce livre fort instructif; la langue y est claire, le style est agréable et prouve la souplesse de la langue bulgare dans toutes les tournures » (Venelin, 1829, p. 16).

Il s'agit là d'un ouvrage de grande importance dont l'auteur se distingue par l'ampleur de ses connaissances. Écrivain, médecin, pédagogue, Petar Beron est célèbre aussi par l'établissement de nouveaux principes démocratiques en matière d'enseignement. Son *Abécédaire*, considéré aujourd'hui comme le premier manuel laïc bulgare, représente une véritable encyclopédie sur l'histoire grecque et romaine, la philosophie, la vie des peuples de différents pays, la flore et la faune. L'attention de Venelin est attirée exclusivement par la langue du manuel qui, malgré toutes les qualités qu'il souligne lui-même, lui apparaîtra, après consultation d'autres livres et manuscrits, trop éloignée de la norme littéraire traditionnelle (Dëmina, 1998, p. 88).

Dans la lettre adressée à P.I. Sokolov, Venelin ne se prononce pas sur les trois autres textes, ajoutant uniquement à propos du *Damaskin* du XVII^e siècle qu'il s'agit d'un « modèle de style et d'orthographe ». De toute évidence, la norme orthographique adoptée par les artisans de la langue littéraire bulgare au XVII^e siècle dans laquelle langue populaire et tradition s'articulent savamment, a dû séduire Venelin au point de choisir comme texte de référence la *Vie de Sainte Paraskeva* dans sa version proposée dans le premier manuscrit de la liste : le *Tixonravov damaskin*.

2.2.5. Quelques clés de lecture

Dans la lettre annexée à la *Grammaire* en guise de préface, Venelin exprime clairement les objectifs qu'il s'était fixés.

Avoir à l'esprit le fait que Venelin considère par définition le bulgare comme un dialecte du russe, à côté de l'ukrainien et du biélorussien, permet de comprendre le mouvement général de sa pensée. Quel que soit le problème abordé, Venelin applique systématiquement une méthode de description allant du centre vers la périphérie. Il présente toujours d'abord ce que le bulgare a d'identique avec le russe, n'oublie pas de signaler au passage les éléments qu'il partage avec l'ukrainien ou le biélorussien, et termine par une identification des points de distinction.

Prenons l'exemple de la classification des substantifs bulgares. D'un point de vue sémantique Venelin les divise en trois catégories (Venelin, 1997, pp. 4-10) :

a) substantifs identiques à ceux du russe,

b) substantifs caractéristiques du bulgare,

c) substantifs d'origine étrangère (inojazyčnye), c'est-à-dire empruntés au turc

ou au grec.

Ce premier tri illustre bien la place supposée du bulgare. Partager la plupart de

ses substantifs avec le russe est logique (Venelin souligne le fait que les substantifs

identiques dans les deux langues constituent une majorité) car le bulgare n'est qu'un

parler du russe. Par ailleurs, on remarque que dans la liste d'exemples qui suit l'auteur

est passé outre les différences d'accentuation : des mots comme ýхо oreille, вино

vin, мо́ре mer sont accentués «à la russe» au lieu d'être écrits ухо́, ви́но et

море́ selon la prononciation bulgare.

Les substantifs de la deuxième catégorie, utilisés en bulgare et non en russe, ne

sont pas encore appelés « étrangers » car perçus comme variantes dialectales d'une

langue commune. Ce n'est pas le cas de ceux qui proviennent, selon Venelin, du turc ou

du grec et qui sont nettement différenciés des deux premières catégories.

Le mouvement du centre commun vers la périphérie est visible aussi dans la

subdivision des «substantifs caractéristiques du bulgare». À l'intérieur de cette

catégorie Venelin distingue :

a) Ceux qui diffèrent des mots russes mais sont parfaitement compréhensibles

pour les Russes.

Ex.: гладъ faim, градъ ville

b) Ceux qui sont compréhensibles pour les Russes par analogie, même s'ils

proviennent d'une racine différente de celle utilisée en russe.

Ex.: каль boue avec l'équivalent en russe грязь mais qui peut être compris

grâce à l'utilisation de каль en russe dans le sens de excrément, fiente.

c) Ceux qui sont d'origine slave mais ne peuvent être compris par les Russes.

Ex.: шумъ dans le sens de forêt que les Russes, utilisant le mot лес, ne

comprennent pas malgré la racine slave que l'on retrouve dans шумный bruyant.

239

Il est parfaitement logique que Venelin utilise comme référence privilégiée sa langue maternelle. N'oublions pas non plus son objectif: faire connaître le bulgare au public russophone. Néanmoins, la volonté de prouver par tous les moyens la parenté des deux langues est évidente. Toute information sur le bulgare est amenée dans une étroite relation avec le russe, en privilégiant les similitudes et en essayant de gommer les différences. Le texte abonde en remarques qui soulignent « la parenté du parler bulgarorusse » (srodstvo bolgaro-russkogo narečija) avec les autres parlers russes, expliquent des phénomènes qui ont lieu dans ces derniers et « par conséquent en bulgare » (poeliku v russkix narečijax, posemu i v bolgarskom) ou confirment simplement que les faits relevés en bulgare sont les mêmes qu'en russe (kak ono i v russkom jazyke). Les ressemblances sont recherchées dans les éléments les plus intimes de l'identité nationale. Ainsi, en évoquant les noms patronymiques Venelin souligne que leur usage exclusif en Russie et en Bulgarie, contrairement aux habitudes des autres pays slaves, est la preuve historique que ces deux peuples ont leur berceau commun en Russie (Venelin, 1997, p. 17).

.

Cependant, ce serait une erreur de conclure que l'objectif de l'auteur était seulement d'enfermer le bulgare dans le creuset du russe. À plusieurs reprises Venelin juge l'un comme l'autre « déviants » par rapport à une norme représentée par le slavon. Afin d'empêcher la perte progressive de la déclinaison en bulgare, Venelin conseille de restaurer les anciennes désinences :

« [...] Si le grammairien doit imposer des désinences pour distinguer les cas les uns des autres, il est naturel que les plus adaptées pour cela soient les anciennes formes de cette langue (le bulgare, C.A.), telles qu'on les retrouve dans la traduction des Évangiles et qui auraient corrigé, ne serait-ce qu'en partie, la prononciation de la langue. » (Venelin, 1997, p. 59)

Et ailleurs, en signalant le vocalisme plein qui distingue le russe du bulgare, resté sur ce point plus près de l'état ancien de la langue slave, Venelin reconnaît :

« Il existe un certain nombre de mots racines (dans l'original : *korennye slova*, C.A.) qui, en bulgare comme dans d'autres langues slaves, gardent leur pureté originelle mais dont les consonnes, en russe, sont *éloignées par la répétition* d'une seule et même voyelle, ce qui fait que les mots russes doivent être considérés comme des *écarts*. » (Venelin, 1997, p. 5)

Le style de la *Grammaire* peut surprendre le lecteur moderne par sa liberté et sa diversité. La liberté s'explique par une forte présence subjective de l'auteur dans son œuvre, ce qui nous éloigne de la rigueur requise aujourd'hui pour un écrit grammatical. Elle s'exprime à travers des élans d'imagination et d'idéalisation et un penchant pour la formulation excessive d'hypothèses, typiques du tempérament de Venelin mais aussi bien présents dans les modes d'expression d'une époque teintée de romantisme. Dans l'*Avis* sur la *Grammaire* transmis à l'Académie par son Comité chargé d'évaluer les travaux scientifiques, on peut lire que « la présentation des règles de la grammaire bulgare se teint souvent de maniérisme » et que « le style est en désaccord avec le sujet abordé » (Venediktov, 2002, p. 29). Une critique encore plus sévère concerne la pureté et la correction grammaticale de la langue russe dans laquelle Venelin a rédigé sa grammaire du bulgare. Le Comité y joint le conseil de revoir certains passages jugés négligés, obscurs, voire incompréhensibles.

Poussé par un élan de révolte contre le règne de ce qu'il appelle la science allemande, Venelin s'était lancé dans l'élaboration d'une nouvelle terminologie. Malheureusement, sa tentative n'est pas plus réussie que celle que nous avons observée dans la traduction de Donat (XVI^e siècle). Se voulant libérée du carcan scientifique dominant, elle paraît surtout artificielle et artisanale à côté des autres termes, issus de la tradition gréco-latine et bien ancrés dans le métalangage grammatical russe, dont la *Grammaire* n'a pu se dispenser. Des néologismes comme *frazeografija*, *rečesočinenie* utilisés dans la partie syntaxique, *soznačitel'nye* pour nommer les substantifs synonymes ou encore toute la série de termes comme *oborotopis'*, *imenopis'*, *vidopis'* (étymologie des noms) parlent très peu au lecteur russe et encore moins au lecteur européen que Venelin prétend intéresser (voir Nikulina, 1998, p. 138).

La diversité de style est créée aussi par la multitude d'observations hétéroclites disséminées ça et là dans le texte. Des tableaux de classification et des listes d'exemples côtoient de longues digressions sur la philosophie du langage en général ou des réflexions isolées sur l'histoire et la situation politique et culturelle du peuple bulgare. Les premières rappellent les discours théoriques inspirés de la grammaire générale et familiers aux adeptes de la grammaire pholosophique et logique, une tendance répandue au début du XIX^e siècle (Rižskij, Ornatovskij, Timkovskij, Jakob ...). Les secondes portent à la fois la marque des ouvrages rédigés sur le ton emphatique du romantisme et

le poids des circonstances de la création de la *Grammaire*: observation sur place réalisée dans l'urgence et recueil d'informations de nature très disparate qui, réunies, ressemblent à un véritable patchwork. Ajoutons qu'une telle architecture, assez déroutante pour qui veut suivre la pensée de l'auteur, est très caractéristique des premiers écrits grammaticaux qui échappent encore à la spécialisation de leurs successeurs. Néanmoins, il faut reconnaître que chez Venelin chaque élément trouve sa place dans l'ensemble et contribue à sa valeur encyclopédique. D'ailleurs, il n'est pas rare que les critiques apprécient avant tout cette diversité. Zlatarski conclut que la valeur principale de la *Grammaire* consiste en la richesse de ses remarques historiques, culturelles et ethnographiques (Zlatarski, 1903, p. 115). Nous retrouvons le même avis chez Šišmanov qui, par ailleurs, reste réservé quant à la valeur grammaticale de l'ouvrage (Venediktov, 2002, p. 33).

Alors, doit-on considérer que l'intérêt de la *Grammaire* est ailleurs que dans son contenu grammatical? Nous essayerons de répondre à cette question dans la suite de notre travail.

3. Analyse critique des contenus

3.1. La morphologie nominale

3.1.1. Les substantifs

La *Grammaire* commence par la présentation de la catégorie des noms. Comme le veut la tradition, Venelin présente d'abord le substantif, la plus importante des parties du discours. On constate avec surprise que le nombre de pages consacrées uniquement au substantif (pp. 4-69 de l'édition de 1997) atteint presque celui attribué au verbe auquel revient habituellement la place centrale, que ce soit dans la grammaire de Port Royal ou dans les grammaires slavonnes ou russes. C'est dire que Venelin a vraiment réussi à faire une présentation détaillée et complète du substantif.

Elle comprend une classification des noms communs en trois grandes catégories que nous avons déjà évoquées dans le chapitre précédent afin d'illustrer la forte cohésion entre le russe et le bulgare qui caractérise la *Grammaire*. Chaque catégorie est illustrée d'une liste importante d'exemples. Soulignons le fait que Venelin « découvre » une différence phonétique de taille entre le russe et le bulgare : le traitement différent des groupes *ol et *or du slave commun qui est appliqué dans ces deux langues. Le russe a choisi la solution de doubler la voyelle (-olo-, -oro-), ce que nous appelons vocalisme plein. En bulgare, ces groupes ont donné -la- et -ra-, en restant ainsi plus proches de leur état ancien. La division des langues slaves en trois branches, en vigueur aujourd'hui, repose justement sur cette différence de traitement. On a l'habitude de la voir représentée ainsi (voir Feuillet, 1999, p. 11) :

- 4) Groupe oriental: -olo-, -oro- (korova *vache*, zoloto *or*),
- 5) Groupe occidental: -lo-, -ro- (sauf tchèque et slovaque),
- 6) Groupe méridional : -la-, -ra- (krava, zlato).

Selon la classification ci-dessus, le bulgare et le russe appartiennent à deux groupes différents : le premier est associé au groupe méridional, le second - au groupe oriental. Venelin, lui, partait du principe que le bulgare était un dialecte du russe. Il était conforté dans son idée par Lomonosov qui organisait les langues slaves en deux sousensembles : sud-oriental (russe, bulgare et serbe) et nord-oriental (polonais et tchèque). La question est loin d'être simple car aucune classification ne peut prétendre à la fiabilité absolue. Au milieu du XX^e siècle, un savant reconnu comme Pavel Jakovlevič Černyx soutient encore l'hypothèse que le russe est aussi proche du groupe occidental que du groupe méridional (Černyx, 1962, p. 59). Le phénomène de vocalisme plein en russe n'existait pas en bulgare, ce qui n'alimentait pas la thèse de leur parenté. Mais Venelin n'y accorde pas une attention particulière. Il préfère reconnaître là un regrettable écart du russe par rapport aux autres langues slaves qui ont su préserver leur pureté d'origine (Venelin, 1997, p. 5).

a) Les emprunts turcs et grecs

La catégorie des substantifs d'origine étrangère comprend, selon Venelin, des emprunts au turc et au grec, deux langues de grande influence sur le territoire de la Bulgarie. Deux listes de mots sont proposées en exemple : on y lit leur traduction en russe mais il manque l'indication des équivalents dans la langue d'origine. La liste des emprunts turcs est beaucoup plus fournie que celle des emprunts grecs qui ne contient que sept mots. La longue explication de l'histoire des emprunts en bulgare qui suit nous aide à comprendre ce choix. Venelin est convaincu que, dans la langue bulgare, les emprunts turcs sont beaucoup plus nombreux que les grecs. Malgré une longue domination grecque (1020-1180) et la présence quasi exclusive de clergé grec au sein de l'église bulgare, les emprunts à la langue grecque sont restés limités au rite religieux. Venelin en conclut que les Bulgares n'ont pas emprunté au grec plus que les Russes et que, d'ailleurs, ils l'ont fait beaucoup moins, en comparaison, que les peuples latins.

Les quelques pages consacrées à l'influence de la langue turque fournissent au lecteur des renseignements très intéressants. Venelin délimite deux zones linguistiques importantes. La première inclut la région danubienne de l'Est ou *Bulgarie* proprement

dite, selon les représentations de l'époque, comprise entre les villes de Babadag, Burgas, Šumen, Varna et Silistra (villes visitées par Venelin au cours de son voyage) ainsi que la partie maritime de la Thrace. La population bulgare y est minoritaire et vit mêlée à la population turque, ce qui explique la contamination importante de sa langue par les emprunts. La seconde zone s'étend à l'Ouest du pays et comprend les territoires près du Danube, autour de la chaîne des Balkans et l'ancienne Bulgarie (la Macédoine). Elle est peuplée avant tout de Bulgares, excepté sur la côte adriatique. La langue bulgare y est très pure, surtout dans les zones montagneuses. Venelin cite ici des villes comme Sofia, Samokov¹²⁶, Priština (aujourd'hui dans le Kosovo), Prizren, Razlog, Melnik et autres, en ajoutant que là-bas « même les musulmans parlent bulgare » (Venelin, 1997, p. 10).

Le recours à des emprunts au turc s'explique par les circonstances que l'on ne maîtrise pas, mais aussi par la négligence des Bulgares envers leur propre langue. En général, les mots entrés « de force » dans la langue bulgare concernent les domaines administratif, politique et commercial. Venelin précise que le même phénomène peut être observé dans les langues des autres peuples au sein de l'Empire ottoman : Serbes, Grecs, Albanais (Venelin utilise ici l'éthnonyme arnauty). Par souci de vérité, l'auteur n'hésite pas à mettre en évidence une fâcheuse réalité : les Bulgares préfèrent utiliser le turc, non seulement dans leur communication avec des Turcs, mais aussi entre eux, surtout s'ils souhaitent cacher le sens de leur conversation à leur entourage. Dans un esprit de sauvegarde de l'autonomie du peuple bulgare, une telle attitude a pu sembler condamnable à Venelin. Mais si nous nous rappelons le rôle du langage dans un sens communicatif large, il n'y a rien de plus naturel que d'avoir recours à un code moins accessible si la situation le demande. Pour Venelin, il ne s'agit que d'une manifestation d'indifférence (xladnokrovie) envers sa propre langue, que l'on peut observer avant tout aux alentours des villes de Varna, Burgas, Šumen, Tatar-Pazardžik, Balčik, Kavarna, Kazanlăk.

Nous avons remarqué que, malgré ce constat critique, le discours de Venelin tente de dédramatiser la situation et de diminuer l'impact des emprunts à la langue turque sur le bulgare en avançant des arguments de nature différente.

-

¹²⁶ Les noms des villes citées par Venelin diffèrent parfois sensiblement de leur version actuelle. Il s'agit tantôt d'une déformation de leur prononciation par l'oreille de l'auditeur russe (Zamakov au lieu de Samokov), tantôt de l'emploi du nom ancien de la ville (Ruščuk pour la ville de Ruse).

En voici les principaux, dans leur ordre d'apparition dans le texte original (Venelin, 1997, pp. 11-13) :

- 1. L'existence des emprunts est due aux circonstances extérieures plus qu'aux besoins de la langue.
- 2. Les mots empruntés lors des échanges quotidiens avec les Turcs ont une utilisation régionale et ne concernent pas la langue bulgare dans son ensemble.
- 3. La langue grecque parlée à Varna, Balčik, Sozopol, Burgas et ailleurs sur la la mer Noire est tellement contaminée par les turcismes que les habitants des îles voisines qui ne parlent pas turc ne peuvent la comprendre.
- 4. Les Bulgares qui emploient des mots turcs connaissent aussi leurs équivalents bulgares et peuvent s'en servir.
- Si le Turc dit pour demander l'heure : *Kač' saxat* ?, le Bulgare peut dire : *Kolko saat* ? ou *Kolko časy/časove* ? (la transcription ici reprend celle de Venelin)
- 5. Si les jeunes Bulgares, entourés par une majorité de Turcs et de Tatars, oublient leur langue, leurs pères en ont encore la maîtrise, ce qui témoigne de son épanouissement quarante ans auparavant dans toute la Dobroudja.
- 6. La concentration de populations turque et tatare qui a entraîné la prédominance de leurs langues dans le Nord-Est de la Bulgarie est la conséquence des campagnes menées par Rumjancev et Kutuzov, qui ont poussé ces populations à traverser le Danube.

Venelin souligne la prédominence slavo-bulgare dans la région de la Dobroudja en rappelant que, avant le début de son islamisation dans la première moitié du XVIII^e siècle, elle avait été peuplée par des dizaines de milliers d'esclaves originaires du Sud de la Russie, chassés par les Tatars au-delà du Danube.

7. Les emprunts au turc représentent exclusivement des substantifs, une catégorie qui ne peut s'enraciner dans la langue et donner des dérivés, même si l'on retrouve quelques adjectifs de racine turque et de suffixe slave.

Venelin donne l'exemple de кыхы́рный ¹²⁷ *triste*, avec une prononciation russifiée et qui s'écrit normalement en bulgare кахърен.

-

 $^{^{127}}$ Tous les exemples chosis dans la Grammaire sont écrits dans l'orthographe utilisée par Venelin.

8. Le bulgare n'a presque pas emprunté de verbes ou de parties du discours autres que les substantifs.

C'est la raison pour laquelle Venelin trouve pertinent d'évoquer les turcismes dans le chapitre consacré au substantif.

Six sur huit des arguments exposés ci-dessus nous ont aidé à dégager les critères qui, selon Venelin, permettent de juger de l'importance et de la longévité des emprunts étrangers dans une langue donnée.

D'abord, la nature des emprunts. S'ils se limitent à la catégorie des substantifs, sans toucher à des parties du discours plus productives comme le verbe, ils ne pourraient s'enraciner dans la langue d'accueil. Venelin explique cela par l'incapacité des substantifs de créer des familles de mots dérivés. L'existence d'adjectifs formés à partir d'emprunts n'est pas jugée dangereuse car, en général, l'inadaptation des suffixes de la langue d'origine aux formes empruntées constitue un barrage naturel. Cette certitude de Venelin paraît bien fragile vu l'évolution ultérieure de la langue bulgare. Elle trahit aussi un manque d'observation de la langue où, en réalité, les emprunts dépassent largement la catégorie des substantifs.

D'ailleurs, les informations même fournies par Venelin contredisent souvent son positionnement au sujet des emprunts. Déjà dans la partie consacrée aux suffixes qui forment des substantifs, il est obligé de signaler l'existence du suffixe –лія d'origine turque (-лъ dans sa forme originale), bien assimilé et largement employé en bulgare pour désigner la provenance : Варналія *originaire de Varna*. Or, juste avant, Venelin vient de nous expliquer que les formants sont essentiels dans une langue.

Mais Venelin se trompe aussi quant à l'origine des mots qu'il considère venus de la langue turque. Sous l'appellation « emprunts turcs » il comprend aussi, sans en faire la distinction, des mots d'origine arabe ou perse. Cette erreur a été relevée par les linguistes bulgares, notamment par Părveev, auteur de l'introduction à la *Grammaire* dans son édition bulgare de 2002.

Un autre critère concerne la distribution des emprunts. Selon Venelin, ils peuvent encore être maîtrisés tant que leur diffusion reste régionale ou tant qu'ils font double emploi à côté de leurs équivalents bulgares. Là encore, il fait preuve d'un optimisme exagéré aux yeux de la modernité qui voit les langues donner souvent la

priorité à d'autres valeurs que l'étymologie en privilégiant, par exemple, l'économie ou l'effet produit sur l'interlocuteur.

Pour Venelin, l'ancienneté d'une langue présage de sa longévité et de sa capacité à renaître. On pense ici à l'homme tourné vers le passé et à l'héritier des idées de la linguistique romantique allemande à la recherche d'une pureté originelle. Dans cette optique, le fait que bulgare soit encore parlé par les « pères » doit être interprété comme encourageant. Par ailleurs, les emprunts ont été acceptés au gré des circonstances et ne correspondent pas à un besoin organique de la langue. Tout cela est signe d'une intrusion on ne peut plus artificielle et, par conséquent, facile à supprimer.

b) Les noms propres

Comme s'il voulait souligner une fois de plus la vigueur et la créativité de l'esprit bulgare, Venelin aborde, à la suite de son exposé sur les emprunts, la question des noms propres bulgares qu'il estime bien plus authentiques que ceux des autres peuples slaves. Plus de sept pages leur sont consacrées : c'est presque inédit dans une grammaire. Nombreux sont les critiques qui relèvent la nouveauté de la démarche. Părveev rappelle que Venelin tient ce matériau de ses échanges quotidiens avec les Bulgares mais aussi du *Florilège sacré* de Kipilovski, ce qui prouverait l'attention qu'il accordait à la littérature bulgare de la Renaissance (Venelin, 2002, p. 13).

Trois listes illustrent le propos de l'auteur. La première contient des prénoms créés par le peuple dès l'époque païenne, sans référence aucune à ceux transmis par la tradition grecque. Leur originalité rivalise avec leur quantité, si importante que l'on peut en constituer un dictionnaire. À cela s'ajoute une extraordinaire vitalité combinatoire et dérivative. La liste comprend quatre colonnes qui correspondent aux quatre formes de chaque prénom : le prénom au masculin et le diminutif correspondant, le prénom au féminin et le diminutif correspondant. Parfois même deux variantes sont données pour un seul prénom ou diminutif. Ainsi, pour le prénom Mupáhb (ayant sans doute pour base le sens de *paix* ou de *communauté*), Venelin propose les formes suivantes (Venelin, 1997, p. 15):

Prénom masculin	Diminutif masculin	Prénom féminin	Diminutif féminin
Мира́нъ	Мирко, Мирчо	Мирана, Мира	Мирица

Apparemment, Venelin tient beaucoup à la question des prénoms car ils expriment, selon lui, le caractère inné d'un peuple. Il y revient dans sa présentation des suffixes à valeur diminutive et augmentative, avec une autre grille d'exemples qui comporte le prénom de base, sa forme avec suffixe augmentatif et deux variantes du diminutif (voir tableau complet in Venelin, 1997, pp. 45-46):

Augmentatif	Prénom de base	Diminutif 1	Diminutif 2
Душе	Душанъ	Душко	Душчо

Cette nouvelle évocation des prénoms est justifiée par l'éclairage qu'elle offre sur le caractère des Bulgares. Plus francs et plus directs que les Russes, ils limiteraient l'emploi de diminutifs à la catégorie des prénoms. Les Russes, trop portés sur la flatterie, seraient beaucoup plus friands de diminutifs.

Le lecteur croit avoir relevé une contradiction en trouvant dans la liste le prénom Иванъ qui paraît être une variante slave du nom d'un saint (Jean, en hebr. תירבע) et n'a, en apparence, rien en commun avec une origine païenne. Mais Venelin nous met en garde contre une telle association trop facile des prénoms bulgares à des équivalents grecs ou hébreux. Pour lui, le prénom en question provient du nom de l'arbre *saule* (en russe *iva*) ce qui est confirmé par ses autres variantes (Venelin, 1997, p. 20) :

Prénom masculin	Diminutif masculin	Prénom féminin	Diminutif féminin
Ива́нъ	Ивко, Ивчо	Ива́на, Ива	Ивка, Ивица

Venelin affirme la racine bulgare de bien d'autres prénoms. Ainsi, Данило proviendrait de дань donné et en aucun cas de l'hébreu : Даніиль ліп. Il applique le même principe à des prénoms comme Гаврило, Михайло en précisant que -ило est un suffixe slave authentique. Il est intéressant de rappeler que, dans sa recension de la *Grammaire* rédigée en 1835 à la demande du ministre de l'instruction

publique S.S. Uvarov, Vostokov relevait ce problème en s'opposant aux étymologies hypothétiques données pour les prénoms Радуль et Егорь (Venediktov, 1981³, p. 187). La prénom Егорь est cité par Venelin comme variante orthographique correcte de Игорь (Игорь serait spécifique à l'orthographe de Nestor). Et, c'est à cause de sa ressemblance sonore avec Игорь que Георгий serait utilisé par les Russes.

Les deux autres listes constituent de véritables documents historiques de l'émigration bulgare. La première représente la liste des abonnés au *Florilège sacré* de Kipilovski, édité en 1825 à Buda au profit des communautés bulgares de Bucarest et de Brașov (Kronstadt). À côté de chaque nom figure la ville bulgare dont il est originaire. Il s'agit de représentants du milieu marchand de Transylvanie dont la majorité porte des noms issus du calendrier grec. Venelin nous avait déjà fait remarquer que cette couche de la société, émancipée grâce à une certaine éducation et habituée aux voyages à l'étranger, avait honte de porter ses anciens noms bulgares. C'est ainsi que, après un séjour en Hongrie ou en Roumanie, les Dragomir, Radoul et Stojan revenaient au pays prénommés Dimitri, Evstafi, Samuil (Venelin, 1997, p. 16).

Mention est faite de l'emploi assez curieux de prénoms suivis du prénom paternel qui joue le rôle de nom de famille: ex. Генчо-Радовъ. Dans la prononciation courante, la dernière syllabe est souvent supprimée: Генчо-Радо. D'après Venelin, le fréquent emploi de ces formes patronymiques souligne la parenté des Russes et des Bulgares. Des patronymes formés à l'aide des suffixes -овъ ои -овичь sont répandus parmi les commerçants bulgares. Dans la liste des abonnés, certains noms de famille ont une consonance étrangère, grecque ou turque. Les noms à consonance turque comportent en général les suffixes -оглу (singifiant fils) et -чи (джи) (suffixe formant des noms d'agent: бостанджи jardinier).

La seconde liste comporte les noms des Bulgares de Razgrad, émigrés en 1828 dans la région de Babadag, qui avaient demandé la citoyenneté russe auprès du gouverneur de la région. D'après Venelin, cette liste devait offrir des prénoms et des patronymes plus authentiques que ceux de la précédente mais il souligne que la région de Razgrad n'avait pas été aussi préservée de l'influence étrangère que celle de Sofia ou les zones montagneuses.

c) La dérivation du substantif

Le chapitre suivant, consacré à la dérivation des substantifs (environ vingt-sept pages), est un des plus complets et des plus intéressants de la *Grammaire*. En 1834 le professeur I.I. Davydov, sollicité par le Conseil de l'Université de Moscou, confirme les connaissances solides de Venelin en matière de philologie et émet un avis favorable sur son ouvrage. Davydov est professeur de langue russe et ne connaît pas le bulgare, comme il le signale lui-même dans son avis. Néanmoins, apprécier les connaissances théoriques de Venelin et juger de la qualité de ses recherches est tout à fait dans ses compétences. C'est donc Davydov qui est le premier à souligner la valeur du chapitre sur la dérivation substantive.

On comprend encore mieux l'approbation sans réserve de ce chapitre lorsque l'on se penche attentivement sur son contenu et que l'on y ressent « l'air du temps ». En effet, on y découvre de nombreuses idées répandues à l'époque.

Par exemple, les réflexions de Venelin sur les substantifs *racines* (*korennye*) qui, grâce à des morphèmes différents, donnent naissance à d'autres substantifs : *dérivés* (*proizvodnye*) et *composés* (*složnye*).

« La formation des substantifs de cette catégorie (les *racines*, C.A.) n'est soumise ni à des règles stables ni à l'utilisation de formants mais résulte d'une simple coïncidence ou de la libre activité de l'homme, ainsi à l'aide d'une voyelle on attribue une signification particulière à une ou deux consonnes. » (Venelin, 1997, p. 22)

On retrouve ici les prises de positions de Lomonosov dans sa *Grammaire russienne*. Mais aussi les débuts de la théorie du mot en tant que signe dont les porteurs, dans la Russie du début du XIX^e siècle, sont Jakob et Greč. Dans son *Cours de grammaire générale*, Jakob définissait les mots comme « des sons articulés, destinés à la définition arbitraire des notions » (Berezin, 1979, p. 52). Un siècle plus tard, Ferdinand de Saussure définissait la langue comme un système de signes arbitraires qui expriment des idées. Comme pour Jakob, pour Greč aussi, la spécificité du mot et du signe s'exprimait dans leur nature arbitraire et conditionnée. Par la suite, les mêmes idées se retrouvent dans les travaux de J.I. Baudouin de Courtenay, N.V. Kruševskij et autres linguistes qui marquent le XIX^e siècle russe.

L'héritage de la grammaire philosophique marque tout le développement de Venelin sur le rôle de chaque catégorie de mots. Les *racines* apparaissent comme des produits de la nature, les *dérivés* comme des produits de l'homme. Les premières signifient exclusivement des objets perçus par nos sens et grâce à nos sensations. L'idée est reprise de Lomonosov qui affirmait que les sensations (il utilisait le mot *čuvstva*) étaient la source des notions exprimées par les mots. Toujours avant Venelin, Jakob avait défini le signe comme « un produit des sensations (*čuvstvennyj predmet*) utilisé pour activer une autre notion dans notre esprit » (Berezin, 1979, p. 51).

Le lien étroit entre la pensée et le langage est également une réplique des postulats de l'époque. Ainsi, selon Venelin, le développement de l'activité mentale apparaît comme fonction du nombre de formes dérivées dans la langue :

« La pensée se répand d'autant plus haut et plus loin que l'esprit, ou l'attention, se détache des objets [...] et s'habille de formes dérivées d'adverbes et d'adjectifs [...]. »

Et, plus loin:

«[...] Plus la dérivation dans une langue est développée, plus elle offre des passages à la pensée ; et plus il existe des formes dérivées, plus il y a des moyens pour faciliter et élever l'activité mentale. » (Venelin, 1997, p. 25)

Il conclut que la richesse de la langue ne dépend pas du nombre de mots qu'elle comporte mais du nombre de formes de dérivation. La dérivation et la composition de mots étaient pour Lomonosov les signes de la vie interne et de l'évolution de la langue. Comme nous l'avons évoqué précédemment, cette thèse marquait une rupture avec l'époque qui avait précédé les travaux de Lomonosov car elle s'opposait à la vision ecclésiastique de la langue. Le propos de Venelin, pur produit du mouvement d'éveil des nations, n'est en rien original lorsqu'il associe le destin de la langue au destin du peuple. Dans cette optique, il souligne le rôle des couches supérieures de la nation et des monuments écrits anciens dans l'enrichissement de la langue, tout en mettant en avant la forme populaire qui est son noyau vital.

D'après Venelin, la véritable richesse d'une langue réside dans la quantité de ses formants. Si cette quantité est suffisamment élevée, même après une période de destruction et de simplification la langue saura renaître, se développer et s'enrichir. Venelin n'échappe pas aux côtés regrettables du comparatisme lorsqu'il décide, en

prolongement de cette idée, d'établir une division entre langues « pauvres » et « riches ». Cela rappelle un peu la typologie d'August Schlegel qui, à partir de 1818, ancrait dans la pensée linguistique la théorie de la supériorité des langues flexionnelles. Voulant donner l'exemple d'une langue « pauvre », c'est-à-dire dotée d'un nombre insuffisant de formants, qui ne peut inciter l'homme à développer sa pensée et empêche le développement politique et culturel de la société, Venelin cite l'albanais. La « pauvreté » de l'albanais serait confirmée par le choix des dirigeants et de l'élite, depuis déjà l'époque d'Alexandre le Grand, d'avoir l'usage d'une langue étrangère afin d'éviter le marasme spirituel et littéraire. L'exemple n'échappe pas à la critique de Vostokov qui, dans son avis sur la *Grammaire*, s'oppose ouvertement à ce qu'il appelle le shqipetarisme¹²⁸ des Macédoniens (skipetarizm makedoncev) (Venediktov, 1981³, p. 187). Venelin considère qu'il s'agit ici d'une opinion subjective et ne modifie pas son texte. Son point de vue reste réducteur et erroné, comme le confirment les travaux ultérieurs sur l'albanais et l'appartenance de celui-ci au groupe des langues balkaniques dont le bulgare fait partie. Des noms célèbres de la linguistique russe contemporaine (A.M. Seliščev, A.V. Desnickaja, O.S. Širokov, M.A. Gabinskij et autres) sont associés à cette problématique. On doit à Seliščev¹²⁹ l'étude de la relation entre l'albanais et les langues slaves alors que Desnickaja 130 a réalisé la première description de ses dialectes. Cependant, l'étude de l'albanais ne débute vraiment qu'au milieu du XIX^e siècle et Venelin ne pouvait disposer de sources fiables à ce sujet.

La division des langues, pauvres ou riches en formants, se teinte d'un jugement sur les stades de leur évolution historique. La richesse des formes dérivées entraine des changements fréquents dans la langue. Les langues pauvres, en revanche, restent immuables. Par conséquent, on ne peut appeler langues *nouvelles* que celles qui ont vécu une première période d'épanouissement, ont laissé des monuments écrits, puis ont subi une décadence avant de renaître. C'est le cas du grec et du bulgare. À cet endroit, le texte prend des allures de poème romantique où, sur un ton engagé, Venelin fait l'éloge de la langue bulgare ancienne, langue des Évangiles d'une qualité rare, puis, par un jeu

11

¹²⁸ Venelin fait sans doute référence au nom de l'Albanie en albanais : *Shqipëria* (du mot shqip *clair*) (*Le Petit Robert des noms propres*, 2006, p. 34).

¹²⁹ Voir SELIŠČEV, A.M. 1931 : *Slavjanskoe naselenie v Albanii* [La population slave en Albanie], Sofija.

¹³⁰ Voir DESNICKAJA, A.V. 1968: Albanskij jazyk i ego dialekty [La langue albanaise et ses dialectes], Leningrad.

de contrastes, décrit sa condition déplorable actuelle de langue d'un peuple soumis (Venelin, 1997, pp. 27-28).

Le passage joue un rôle stratégique pour la compréhension de la philosophie de la Grammaire. L'auteur postule clairement l'état de la langue bulgare au moment de sa description, lorsque commence sa seconde naissance : moment délicat car la langue risque de s'écarter sensiblement de son état précédent, si cette naissance ne s'effectue pas par l'intermédiaire des monuments écrits anciens (les Évangiles et les livres religieux). Afin d'éviter au bulgare de prendre une direction qui lui est impropre, Venelin encourage son rapprochement avec le russe (dont il ne serait qu'un dialecte). Les ouvrages religieux étant d'une importance capitale, Venelin déplore la soumission de l'église bulgare au patriarche de Constantinople et à l'église grecque. Le grand danger, d'après lui, serait que les Grecs profitent de la situation pour désunir les peuples russe et bulgare. Voilà qui nous renvoie à la logique d'intégration et de dépassement des influences culturelles que nous avons abordée dans la premère partie de ce travail. Par le passé, la tradition grecque avait joué un rôle important dans la défense de l'identité slave orthodoxe face à l'Occident. À l'époque de Venelin, et avec les nouveaux intérêts politiques de la Russie, elle se transforme en menace culturelle. Et en menace de premier ordre car, parallèlement, Venelin sous-estime l'influence de la langue turque dans le bulgare moderne.

La présentation des différents suffixes de formation des substantifs qui suit, contient une multitude de remarques sur leur origine, leur sémantique et leur degré de diffusion. Des comparaisons sont établies avec les autres langues slaves, les langues romanes sont souvent invoquées et il n'est pas rare de lire des détails concernant l'emploi de tel ou tel suffixe selon les niveaux de la langue bulgare. Venelin nous présente dix-huit suffixes (parmi lesquels le suffixe —лія emprunté au turc), sans compter leurs variantes phonétiques, avec leurs principales significations et des exemples de mots formés à l'aide de ceux-ci.

Certains suffixes donnent lieu à une étude assez approfondie, comme le suffixe – ie, utilisé pour la formation de substantifs verbaux : паденіе *l'action de tomber, la chute*, виденіе *le fait de voir, la vision*, etc. Venelin explique que ce suffixe est l'équivalent du latin *-io* et que les substantifs latins du type *lectio*, *progressio* proviennent du supin (*supinum*). Cela lui donne l'occasion de mettre en évidence la

manière de former les substantifs verbaux slaves en -ie. Ils proviendraient des formes du participe passé passif, formé à partir de la troisième personne du singulier du verbe à l'aoriste, en conservant dans la plupart des cas son orthographe et son accentuation :

1) падо́хъ (1р.sg.), 2) падо́ше (3р. sg.), 3) паде́(н) participe - паде́нъ (ie) - паде́ніе (Venelin, 1997, р. 29).

Le recours à la forme participiale est tout à fait logique car elle est proche de l'adjectif, la catégorie la mieux adaptée à la formation des substantifs.

Aucune similitude avec le grand-russien, le petit-russien ou le biélorussien n'est laissée de côté. Ainsi, en évoquant –ина (-иня), un suffixe très répandu et prisé des Bulgares, Venelin va jusqu'à souligner l'accent final, aussi fréquent en bulgare que dans les mots russes correspondants : (bg) высочина́ ои высота́ hauteur — (rus) высота́ (Venelin, 1997, pp. 30-31). Et, lorsqu'il est question du suffixe —та, bien moins répandu en bulgare qu'en russe, Venelin exprime même le souhait que les Bulgares commencent à l'utiliser autant que les Russes car il est la réplique de la forme —ота, fréquente dans les Évangiles. La langue bulgare est appelée « russe du Sud » (južno-russkoe narečie) ou « bulgaro-russe » (bolgaro-russkoe narečie). Et ce lien est maintenu, même après des passages qui soulignent les différences, par l'affirmation que « le bulgaro-russe et les parlers du Nord obéissent aux mêmes lois de formation des mots » (Venelin, 1997, p. 41).

Venelin prend le soin de présenter les suffixes formant des substantifs animés du genre masculin avec leurs équivalents pour le féminin. Dans l'ensemble, la question du genre est mise en valeur grâce à des indications régulières des différences ou des similitudes par rapport au russe. Lomonosov avait isolé le groupe des substantifs du genre commun, assez nombreux dans la langue russe. Venelin n'aborde pas cette question, même si le bulgare connaît aussi l'emploi de substantifs pour qualifier des personnes à la fois du genre féminin et masculin. En voici quelques exemples proposés dans la *Grammaire synchronique du bulgare* de J. Feuillet: писару́шка gratte-papier, rond-de-cuir, родни́на parent(e), луде́тина tête folle, petit diable et autres (Feuillet, 1996, p. 129).

En revanche, une distinction est introduite entre les suffixes diminutifs et augmentatifs. La démarche s'inscrit dans la pure tradition lomonosovienne. Au début du

XIX^e siècle, nous retrouvons cette tradition reprise dans la grammaire de A. Nikol'skij (*Les fondements des lettres russes* [Osnovanija rossijskoj slovesnosti] paru en 1807), dans laquelle un grand chapitre est consacré à la dérivation, l'accord des mots, les diminutifs et les augmentatifs, la sémantique des cas, etc. Venelin est, en quelque sorte, l'héritier de cette méthode descriptive détaillée.

d) Le nombre

Nous avons déjà précisé que Venelin s'appuyait à la fois sur la tradition de la grammaire slavonne de Smotrickij et sur celle de la grammaire russe de Lomonosov. Lomonosov avait concrétisé l'idée de V.E. Adodurov selon lequel, contrairement au vieux slave, la langue russe avait sensiblement réduit l'usage du duel au point de n'envisager pratiquement que deux nombres : singulier et pluriel. La grammaire de Smotrickij, qui avait servi d'exemple à ces deux linguistes, décrivait l'état du slavon d'église tardif, vieux-slave à la base mais très influencé par la langue russe vivante. La catégorie de l'ancien duel y était forcément présente.

Venelin postule l'existence en bulgare de trois nombres : singulier, duel et pluriel. Il applique systématiquement ce schéma à la déclinaison des substantifs, des adjectifs et des pronoms même si, pour certaines formes, il choisit un modèle réduit réunissant le duel et le pluriel. Le duel ne s'étend pas à la conjugaison verbale comme cela se faisait en vieux slave.

Dans la description du bulgare moderne, les restes de l'ancien duel des substantifs figurent sous l'appellation *pluriel numéral* (chez Feuillet) ou *pluriel second* (chez Beaulieux). Ces formes concernent les substantifs masculins et s'utilisent après les numéraux à partir de deux ainsi qu'après certains quantitatifs: два (три ...) града *deux (trois ...) villes*, два (три ...) дена *deux (trois ...) jours*, няколко романа *quelques*, *un certain nombre de romans* (Feuillet, 1996, pp. 145-146).

e) La flexion nominale

La vision de Venelin

Venelin est parfaitement conscient du processus de disparition des cas en bulgare. Au tout début du chapitre qui leur est consacré, il se doit d'annoncer que les cas en bulgare ne correspondent pas, comme ceux du russe, chacun à un sens particulier. La sémantique des cas est une question couramment abordée dans les grammaires du russe, et il est naturel que Venelin cherche à l'étudier à la lumière du matériau bulgare. Cependant, il se voit contraint d'avouer que l'expression d'un sens en bulgare se fait plus à l'aide de combinaisons de mots que grâce aux désinences seules. C'est la raison pour laquelle il distingue la déclinaison classique de ce qu'il appelle la déclinaison descriptive (Declinatio periphrastica). À la fin du chapitre, Venelin nous présente un modèle de cette dernière, censé être commun pour les quatre déclinaisons des substantifs. Les désinences y sont réduites au profit de prépositions qui accompagnent les mots déclinés.

Le système des cas comprend quatre déclinaisons pour les substantifs et une déclinaison pour les adjectifs. La répartition des substantifs entre ces quatre déclinaisons est définie de la manière suivante (Annexes 5 et 6) :

```
1ère déclinaison : substantifs féminins en -a et -я;
```

2^e déclinaison : substantifs masculins en -ъ, -ь et -й;

3^e déclinaison : substantifs neutres en -0, -e et -ie déclinés selon deux modèles ;

4^e déclinaison : substantifs féminins en -ь.

Le classement des substantifs se fait en fonction de leur genre et non plus d'après leur base. Il s'agit là d'un principe qui a déjà fait ses preuves aux XVII^e-XVIII^e siècles. Le contenu de chaque déclinaison ressemble au modèle retenu pour la langue russe mais avec séparation des masculins et des neutres en deuxième et troisième déclinaisons. Le second modèle de la troisième déclinaison, proposé par Venelin, inclut des neutres comme dans l'ancienne cinquième déclinaison du vieux russe : les thèmes consonantiques créments. Les neutres qui illustrent ce modèle contiennent les créments

-ес et -ен : небе ciel (N.sg) небеси (G.sg) ; вр \pm ме temps (N.sg) врем \pm ни (G.sg).

L'originalité terminologique est laissée de côté. Les noms des cas utilisés par Venelin restent conformes à la tradition instaurée depuis Smotrickij et perpétuée jusqu'à nos jours. Leur ordre de présentation est le suivant : nominatif, génitif, datif, accusatif, vocatif et instrumental. Il correspond parfaitement à celui utilisé par Lomonosov, sauf à considérer l'absence, chez Venelin, de locatif (*predložnyj padež*), venant normalement en dernier lieu. L'auteur explique cette absence par le fait que l'observation du bulgare ne lui avait permis de rencontrer aucune forme de locatif. Les significations qui lui correspondent étaient prises en charge soit par l'accusatif précédé des prépositions за, на еt въ (роиг les emplois de О/Объ, на, в + locatif en russe), soit par le génitif précédé de la préposition при (роиг l'emploi de при + locatif en russe). Sous l'influence de la tradition antique, Lomonosov avait maintenu le vocatif dans la déclinaison russe, tout en précisant que sa forme grammaticale coïncidait avec celle du nominatif. Dans la description du bulgare les formes du vocatif, vivantes et largement employées, retrouvent à juste titre leur place.

Si l'on se tourne vers les grammaires de l'époque moderne, on remarque que l'ordre de présentation des cas choisi par Venelin correspond au premier des cinq modèles existants et le plus fréquemment employé. Il s'agit d'un schéma appliqué au russe et répandu avant tout parmi les russisants slaves, allemands et scandinaves. Comme le précise R. Comtet, en Russie il a le statut de norme qui ne tolère aucun écart et qui, à l'étranger, est suivie par des linguistes comme P. Pascal dans son Cours de russe (Paris, 1960) ou M. Sánchez Puig dans son Sinopsis de la lengua rusa (Madrid, 2000) (voir Comtet, 2000, p. 3). Le russe l'a hérité de la tradition gréco-latine à travers la traduction russe de l'Ars minor de Donat. La succession N., G., D., A. a dû paraître attractive à Venelin pour plusieurs raisons. Premièrement, elle est celle qui reflète le mieux la parenté entre les langues slaves, qu'elles soient diffusées dans l'espace orthodoxe ou romain. Deuxièmement, le tronc commun qu'elle constitue facilite le passage d'une langue slave à l'autre, un avantage précieux pour l'auteur, soucieux de présenter le bulgare en osmose avec le russe. Par ailleurs, la même succession des cas est utilisée en grec, latin et allemand en donnant ainsi accès à la Grammaire à des lecteurs non-russophones.

Comme l'indique Venelin, l'orthographe des substantifs dans les paradigmes correspond à celle du russe malgré les différences de prononciation qu'il a pu distinguer. La même remarque est valable en particulier pour les désinences qui reproduisent le modèle russe. On remarque que les désinences du singulier sont surmontées de signes diacritiques. Venelin nous explique qu'il s'agit d'un compromis entre orthographe et prononciation. Les Bulgares auraient une articulation trop relâchée des voyelles qui participent aux désinences jusqu'à les réduire au son noté par bi (c'est ainsi que Venelin perçoit la réduction des voyelles finales ressemblant au son bi [ă] bulgare). Afin de rendre compte de cette prononciation tout en conservant les désinences correctes (du modèle russe!), Venelin fait le choix de signaler les syllabes fragiles par des diacritiques (Venelin, 1997, p. 59). Cela s'inscrit dans une démarche globale de normalisation de l'orthographe que nous aborderons ultérieurement.

Après avoir présenté les paradigmes de chaque déclinaison, Venelin s'arrête plus en détail sur l'emploi de chaque cas ou, plus exactement, fait connaître au lecteur toutes les « stratégies d'évitement » du bon usage des cas, mises en place par les locuteurs bulgares. C'est justement ainsi que Venelin comprend l'emploi restreint des cas : comme une volonté consciente d'éviter l'emploi correct de la flexion et non comme le résultat de l'évolution naturelle de la langue.

L'emploi du génitif du complément de nom peut être remplacé avec succès par l'emploi des adjectifs d'appartenance, formés à l'aide des suffixes -овъ, -инъ, -енъ, -ский, -ескъ: ех. Той наслѣдоваше ба́щино си има́ніе. *Il a hérité le domaine de son père*. (Venelin, 1997, p. 63) Venelin ajoute que dans cette tournure, la forme си (au sens de свой *son, sien*) est un pronom employé au génitif à la place du substantif *père* qui ne peut être décliné au géntitif puisqu'il est déjà remplacé par un adjectif d'appartenance.

Venelin retient le fréquent remplacement du génitif par un datif, surtout grâce à l'emploi en bulgare, tout comme en latin, du verbe есмь *être* pour signifier l'existence :

Ex. Майка му беше Цв кта pour *Cveta était sa mère (Mater illi erat Zveta)*, Дрехи имъ коприн ны pour *Leurs vêtements étaient en soie*, tournures qui évitent l'emploi du verbe *avoir* comme le génitif. (Venelin, 1997, p. 64)

Venelin remarque que, dans le cas du remplacement du génitif par l'emploi d'une préposition, les Bulgares sont cependant obligés de conserver sa désinence. Comme exemple du besoin d'une désinence, il donne la phrase suivante :

Та даде му един дѣлъ отъ царство-то си. *Et lui donna une* part de son royaume. (Venelin, 1997, p. 65)

Dans le mot царство-то *le royaume*, Venelin identifie le morphème –то comme une désinence incorrecte du génitif et adresse aux jeunes écrivains bulgares le conseil de veiller à la pureté de leur langue. En réalité, il s'agit de l'article potsposé accordé avec le genre neutre du mot *royaume* en bulgare. C'est ainsi que se dessine toute une série de fausses interprétations que l'auteur défendra jusqu'à la dernière page de son ouvrage. Nous reviendrons sur le problème de l'article dans la suite de notre exposé.

Petit à petit, le lecteur comprend que presque rien dans le fonctionnement des cas en bulgare ne correspond à ce que l'on constate habituellement en russe. Des adverbes de quantité comme beaucoup, peu, quelques sont souvent suivis d'un nominatif. Le datif, jugé par Venelin plus préservé que le génitif, est souvent évité et même son emploi obligatoire après certains verbes est remplacé par des tournures contenant des prépositions. La combinaison de la préposition Ha avec l'accusatif semble remplir plusieurs fonctions, assez insolites aux yeux des locuteurs des autres langues slaves. Elle peut remplacer le sens du datif (дал на царя il donna au tsar), ou encore celui du génitif (перстъ на деснŷ-ту му рŷкŷ le doigt de sa main droite) (Venelin, 1997, pp. 67-68). Venelin remarque d'autres nuances qui, tout en apportant de nouveaux détails sémantiques, dérogent plus encore à la clarté de la déclinaison qui caractérise le russe. Dans l'exemple ci-dessus, le remplacement de l'accusatif par un locatif peut aussi exprimer le sens du génitif mais en insistant plus sur le rapport entre les deux objets, le doigt et la main: перстъ на дасно то му pŷκt. En revanche, s'il s'agit d'un doigt précis de la main droite, les Bulgares utiliseront la préposition отъ! Dans l'instrumental, la désinence n'a plus de valeur distinctive car elle est très réduite, et l'identification du cas n'est possible que grâce à la préposition съ (сосъ) qui l'accompagne toujours. Quant au locatif, Venelin avait déjà fait le choix de l'exclure du paradigme, n'ayant rencontré presque aucune occurrence de locatif pur. La seule forme vraiment conservée est celle du vocatif des

masculins. Et, pour maintenir la parenté avec le russe, les Bulgares distinguent un accusatif animé et inanimé, utilisé uniquement dans le cas des substantifs masculins et de ceux du féminin de la première déclinaison.

Toutes ces remarques créent l'impression d'un déséquilibre. Après une lecture attentive, on se demande à quoi servent les modèles de déclinaison que Venelin nous avait présentés juste avant et qui étaient établis dans la pure tradition des grammaires russes. Le déséquilibre vient justement de l'opposition entre ce que Venelin aurait souhaité (les paradigmes) et les témoignages de la langue vivante (évoqués dans les commentaires) qu'il ne peut passer sous silence.

Mise au point historique

Le décalage est encore plus important lorsque l'on compare les modèles de Venelin à la présentation, dans les grammaires modernes, de la flexion bulgare telle qu'elle était au XIX^e siècle. Nous nous référerons ici aux grammaires historique et synchronique du bulgare de Jack Feuillet qui prennent en compte également les travaux d'autres spécialistes du bulgare comme Léon Beaulieux et Ljubomir Andrejčin.

Le vieux bulgare disposait d'un système de sept cas : nominatif, vocatif, génitif, datif, accusatif, instrumental et locatif. Par rapport au sanskrit, il avait perdu l'usage de l'ablatif. De plus, des phénomènes de syncrétisme se faisaient sentir : la perte des formes distinctes des neutres au nominatif, vocatif et accusatif, le remplacement du vocatif par le nominatif au pluriel, la réduction du duel à trois formes. La répartition des substantifs entre les différentes déclinaisons obéit plus au critère du genre qu'à celui du thème (vocalique ou consonantique). Procéder par genres devint préférable à cause des modifications constantes des anciennes répartitions qui n'offraient plus qu'une image très brouillée. Ainsi, on commence à opposer des masculins en -ъ et -ь, des neutres en -o ou -e, et des féminins en -a, -ıa, -u et -ь, avec des résidus d'anciens thèmes consonantiques. Progressivement, on passe d'un système à sept cas à un système à deux cas (un *casus generalis* et un vocatif). Le passage du syncrétisme à l'analytisme s'accentue encore sous la domination ottomane. Le bulgare du XIX^e siècle, observé par Venelin, maintient encore l'accusatif-génitif des masculins personnels et l'accusatif

singulier des féminins en –a, une spécificité perdue en bulgare moderne. Seul le vocatif reste vivant. Les autres cas survivent dans des formes figées que les grammairiens traitent comme des adverbes (Feuillet, 1999, pp. 111, 112, 127 et 133).

La flexion nominale du bulgare moderne est réduite au vocatif et à quelques résidus casuels. Comme nous venons de l'évoquer, l'accusatif-génitif des masculins personnels a pratiquement disparu. S'il en reste quelques emplois, ils sont considérés comme des exceptions par rapport à la norme. Beaucoup de substantifs n'ont pas de forme spéciale pour le vocatif. C'est le cas des neutres, des pluriels, des masculins en —o et des féminins consonantiques. Les cas génitif, datif et locatif ont laissé quelques formes figées qui sont devenues des adverbes et qui, par conséquent, relèvent du lexique. En ce qui concerne le locatif que Venelin, de son temps, n'avait pas réussi à observer dans le bulgare vivant, J. Feuillet précise qu'il n'en reste qu'une seule expression, très archaïque : o бозе́ почи́вшият celui qui repose en Dieu (Feuillet, 1996, pp. 146-151). Par conséquent, même si nous prenons en compte l'état du bulgare du XIX^e siècle, pas aussi proche de l'analytisme que celui du bulgare moderne, nous devons avouer que Venelin avait largement exagéré l'ampleur et le rôle de la flexion. De toute évidence, il a souhaité couler le matériau bulgare dans un moule qui ne lui convenait plus.

Il est intéressant de connaître l'époque de l'évolution du bulgare où se situe le tournant vers l'analytisme et quelles en ont été les raisons. Dans son étude de la langue du *Psautier de Bologne* [*Psalterium Boloniense*, XIII^e siècle], V.N. Ščepkin établit la chronologie de l'évolution du bulgare suivante : période du vieux slave (X^e-XI^e siècles), période du moyen bulgare (XII^e-XIV^e siècles), période du bulgare moderne (XV^e-XX^e siècles). Elle est approuvée et reprise par E.V. Češko dont nous citerons ici l'ouvrage consacré à l'histoire de la déclinaison bulgare. Nous pouvons remarquer tout de suite que l'état de la langue sur lequel s'étaient penchés Kopitar, Karadžić, Keppen et qui avait été décrit par Venelin, correspond au bulgare moderne qui se met en place au XV^e siècle. Tous les quatre témoignent d'une importante mutation, certains en signalant ouvertement la perte des cas (Kopitar, Karadžić), d'autres (Venelin) en cherchant à gommer le côté irréversible du processus. Les travaux de S.B. Bernštejn montrent que les débuts du passage vers l'analytisme sont antérieurs à la période du bulgare moyen. Ses recherches sur la langue des chartes valaques prouvent que « la déclinaison

nominale des parlers slaves en Valachie au XIVe-XVe siècles portait des traits d'analytisme » (Bernštejn, 1948, p. 319). La même hypothèse peut être formulée pour les parlers bulgares du Nord-Est, génétiquement proches de ceux de Valachie. Par ailleurs, certains textes du XIII^e siècle (Inscription de Bojana, Évangile de Bojana ...) témoignent d'une absence des anciennes flexions dans la langue parlée par le copiste (Bernštejn, 1948, p. 236). Un autre manuscrit de la fin du XIII^e siècle, connu sous le nom de Xludovskaja triod' et analysé par Je. Rusek, montre que l'analytisme se développait également dans les parlers macédoniens (Češko, 1970, p. 10). Enfin, nous avons les précisions nécessaires dans les travaux de I. Duridanov. Selon lui, la genèse d'éléments analytiques dans la langue bulgare n'est pas envisageable avant le milieu du IX^e siècle. En revanche, à partir de la seconde moitié du IX^e siècle, plusieurs textes vieux-bulgares portent les prémices de ce processus qui a dû s'achever vers la fin du moyen bulgare. Le passage du synthétisme à l'analytisme se serait donc déroulé entre le IX^e et le XIV^e siècles, c'est-à-dire que l'ancienne déclinaison est demeurée en vigueur jusqu'à la fin de cette période. Ensuite, l'adoption d'une structure analytique s'est accélérée sous l'influence ottomane et grâce au phénomène de « balkanisation ».

De nombreux exemples dans les chartes valaques montrent que les copistes avaient une mauvaise connaissance du slave littéraire, autrement dit de la variante valaque du moyen bulgare, ce qui les amenait à commettre des erreurs reflétant les traits de leur langue maternelle. La forme écrite du vieux bulgare et les manuscrits de la période du moyen bulgare présentent, à quelques changements près, le même système de déclinaison. Cependant, il existe une différence importante : le degré d'adéquation entre la langue écrite et la langue vivante de chaque période. Il est élevé en vieux bulgare, ce qui permet de restaurer la déclinaison au cours de cette période. En revanche, la langue écrite du moyen bulgare ne reflète pas l'évolution de la déclinaison, visible uniquement à travers les erreurs des copistes. Rappelons que cette tendance est renforcée par les réformes d'Evtimij Tărnovski qui entraînent l'archaïsation forcée des écrits religieux du XIV^e siècle. Nous verrons plus loin que Venelin choisira, en guise de modèle de langue à suivre, un texte d'Evtimij Tărnovski, sans doute parce qu'il offre une meilleure préservation de l'ancienne flexion que Venelin souhaite rétablir. D'autre part, le choix portera sur une version du texte d'Evtimij Tărnovski rédigée en langue vivante populaire qui offrira plus d'authenticité et de simplicité orthographique. Encore une fois, Venelin aura tenté de concilier le passé et la modernité.

Les chercheurs se sont posé la question des facteurs qui ont provoqué l'adoption d'une structure analytique en bulgare. Selon les avis, cela peut être le résultat d'un développement interne de la langue ainsi que d'influences venues de l'extérieur. Le rôle de nouveaux éléments ethniques dans la population bulgare qui parlaient des langues à tendance analytique, n'a été nié par personne. Il doit sûrement être envisagé dans le cadre de l'ensemble balkanique. Les avis divergent plus en ce qui concerne l'évolution interne du bulgare. Certains chercheurs privilégient le rôle des phénomènes phonétiques, d'autres celui des syntagmes prépositionnels.

Selon Miletič, l'uniformisation phonétique des flexions et sa reproduction par analogie ont effacé la différence entre les cas, ce qui a créé le besoin d'utiliser d'autres moyens distinctifs (les prépositions). L.A. Bulaxovskij s'oppose à cette hypothèse en rappelant que les lois phonétiques du tchèque, tout aussi importantes pour la distinction des cas, n'ont pas favorisé la formation d'une déclinaison analytique. En revanche, il attire l'attention sur les formes régies par les prépositions (Bulaxovskij, 1922, p. 323). Karl H. Meyer avait déjà exprimé l'idée que l'usage trop fréquent de prépositions avait rendu la flexion inutile et entraîné sa disparition (Češko, 1970, p. 12). Bulaxovskij permet de relativiser cette idée également :

« La préférence pour les moyens d'expression analytiques a dû être suscitée par les nouveaux éléments ethniques dans le peuple bulgare, d'un côté parce qu'ils avaient ces habitudes dans leur langue d'origine et, de l'autre, parce que la structure analytique, plus légère, convenait mieux aux besoins du peuple d'accueil. Je suis d'autant plus enclin à envisager des influences non slaves que, à part la flexion nominale, tout le système morphologique bulgare témoigne de modifications trop profondes pour un milieu ethnique stable. » (Bulaxovskij, 1922, p. 323)

En relevant ici le rôle de l'adstrat, on ne peut s'empêcher de penser également aux postulats de la linguistique énergétique, représentée en Russie par les travaux de A.A. Potebnja et D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij, qui marque la fin du XIX^e siècle. D'après le premier, les langues modernes évoluaient vers un verbocentrisme croissant, ce qui signifiait l'abandon progressif de l'ancienne flexion nominale où le nom (la matière) avait la priorité. Le second, tout en soutenant la thèse de la supériorité des langues dotées de forme (les langues flexionnelles), soulignait que la forme grammaticale des langues modernes s'était simplifiée, ce qui permettait une économie d'énergie mentale (Andrieu, 2005, p. 467). La citation de Bulaxovskij ci-dessus reprend, en quelque sorte,

les éléments de cette réflexion. Nous avons la présence de nouvelles structures analytiques au sein d'une langue slave, flexionnelle à son origine, que l'on pourrait jugée « supérieure » à la lumière du culte de l'indo-européen. Néanmoins, ces structures n'auraient pas pris racine sans l'acceptation volontaire des locuteurs bulgares qui choisissent ainsi la voie de l'économie. Venelin a l'intuition que l'abandon de la flexion est lié à une aspiration à la simplification, pour ne pas dire à la facilité, même s'il n'en fait pas une théorie évolutive. C'est l'impression que nous donne la comparaison, assez savoureuse, du locuteur bulgare avec un élève qui récite ses déclinaisons en réduisant volontairement les désinences pour cacher ses lacunes devant le professeur (Venelin, 1997, p. 59).

Venelin ressent clairement le rôle des influences non slaves dans la langue bulgare. Dans le chapitre consacré à la déclinaison, il rappelle que le système des cas a été plus ou moins conservé selon les langues et associe le bulgare au français et à l'italien du point de vue de la fréquence d'emploi de ce qu'il nomme la *déclinaison descriptive* et dans laquelle des syntagmes prépositionnels se substituent aux seuls mots déclinés (Venelin, 1997, p. 57). Plus tard, en parlant des pronoms et de l'ordre des mots, Venelin constate d'autres ressemblances avec les habitudes morphologiques des langues latines et, en particulier, avec celles du français. Venelin poursuit cette filiation, en établissant une comparaison aves le roumain (*rimskoe kolonial'noe narečie v Transil'vanii, Moldavii, Valaxii*), l'une des langues de l'ensemble balkanique :

« Aujourd'hui, dans la déclinaison, par exemple, du mot *Casa* (lat. et it.), le Roumain du Danube (Romanus) produit un seul et même son ы : N. *la casy*, G. *de la casy*, D. *a casy*, A. *la casy*, I. *de la casy*¹³¹. Au milieu des mots on entend aussi aujourd'hui ы là où les Latins avaient d'autres voyelles, par exemple : manducatus мынкать, stringere стрындже et autres. » (Venelin, 1997, pp. 58-59)

Le relâchement des voyelles en bulgare est visible dans les deux positions caractéristiques du roumain : en position finale, lors de la déclinaison (N.sg. крава vache, autres cas кравы) ainsi qu'au milieu des mots (рыка bras, main, contrairement au russe рука). Il est important de souligner que, par ce rapprochement, Venelin témoigne en faveur du rôle d'éléments ethniques extérieurs qui auraient influencé le bulgare. Il souligne également celui des langues de proximité,

-

¹³¹ Venelin orthographie les mots roumains à l'aide de l'alphabet cyrillique, une démarche que nous avons déjà évoquée en parlant du Dictionnaire comparatif de Saint-Pétersbourg.

comme le roumain, en attirant ainsi l'attention des futurs chercheurs sur les autres langues de la péninsule.

En revanche, Venelin se montre moins perspicace lorsqu'il associe le relâchement des voyelles à l'influence du climat. D'après lui, le climat chaud affaiblit les mouvements du corps et prédispose à la production de mots plus courts et réalisés avec plus de mouillure. C'est ainsi que les Bulgares, Slaves du Sud, auraient confondu toutes leurs voyelles en un son ы (c'est ainsi que Venelin note [ă]!). Sur la « carte climatique » de Venelin figurent encore le français qui aurait réduit le vocalisme du latin, le lette qui aurait adouci le au prussien, le turc qui aurait arrondi des voyelles tatares... Malgré les critiques qui lui sont adressées, Venelin maintient cette hypothèse. Aujourd'hui, on peut facilement la remettre en question en rappelant les résultats de l'étude phonétique des voyelles du russe et du français. Malgré les similitudes apparentes, les voyelles que ces deux langues ont en commun se distinguent à un niveau plus fin. Si l'on prend l'exemple de la voyelle [i], on doit constater qu'elle est prononcée en français avec une tension beaucoup plus forte que le [i] russe (voir Billières, 1985, partie I, p. 67). Dans l'ensemble, les voyelles du russe sont prononcées de manière plus plate et relâchée que les voyelles du français, alors que les Russes occupent des territoires situés beaucoup plus au Nord!

Cependant, Venelin prend en considération un autre critère, l'ancienneté de la langue, que ses critiques ne soulignent pas assez. Dans cette optique, il serait logique que des langues qui se sont éloignées plus tôt de leurs origines (langues romanes - latin) offrent, sur le plan synchronique, des modifications plus importantes par rapport à cellesci que des langues dans lesquelles ce processus a eu lieu plus tardivement (russe – proto-slave). C'est plutôt par rapport à ce critère que le bulgare s'éloigne de sa famille linguistique. Il « n'aurait pas dû » mais il a « négligé » la déclinaison, contrairement aux autres langues slaves.

Les faits de langue recueillis par Venelin ne conduisent qu'à une seule conclusion : le bulgare abandonne presque systématiquement le rôle des désinences en tant que marqueurs des relations entre les mots au profit de tournures dans lesquelles le poids sémantique repose sur des prépositions. Venelin a beau chercher à relativiser ce phénomène par le biais de la généralisation, en citant les manières variées de

s'approprier la flexion que l'on observe dans les langues slaves, le grec, le latin, l'italien ou le français, il ne peut nier l'écart impressionnant qui s'est creusé entre le bulgare et les autres langues slaves. Dans cette situation, nous le voyons adopter une attitude semblable à celle qu'il avait eue à l'égard des emprunts. Venelin affirme que la langue bulgare dispose à la fois de cas et de tournures qui peuvent y suppléer. Il s'agit donc d'une redondance qui ne signifie en aucune manière l'abandon définitif du système de déclinaison. Bien au contraire, en faisant l'effort nécessaire, les Bulgares pourraient épurer leur langue et la rapprocher de nouveau du système de la déclinaison russe.

C'est ainsi que la perte des cas rejoint les problèmes d'ordre orthographique. À défaut de prononcer nettement les désinences, les Bulgares les notent à l'écrit de toutes les manières possibles et imaginables. Le \upmathbb{H} redondant que Venelin entend, est représenté par \upmathbb{H} , \upmathbb{H}

3.1.2. Les adjectifs

Le chapitre sur les adjectifs (pp. 70-78 de la *Grammaire*) se veut tout aussi complet que celui sur les substantifs. Nous y retrouvons une distinction entre les formes longue et courte des adjectifs, plusieurs suffixes de formation accompagnés d'exemples et de commentaires, une présentation des degrés de comparaison et le paradigme de la déclinaison adjectivale.

Selon M.V. Lunina, les points positifs de la présentation de Venelin sont avant tout (Lunina, 1951, p. 117) :

- 1) la distinction des formes longue et courte en indiquant leur différence d'emploi,
- 2) la présentation correcte de la formation des degrés de comparaison.

Nous nous permettrons de compléter et de nuancer ces affirmations.

Les deux formes de l'adjectif sont présentées exclusivement par leurs terminaisons. Selon son appartenance au type dur ou mou, la forme longue se termine en ый / ій (m.sg.), ая / яя (f.sg.), ое / ее (n.sg.). La forme courte ne possède qu'une seule terminaison pour chaque genre : ъ (m.sg.), а (f.sg.) et о (n.sg.). Venelin n'évoque pas ici les terminaisons qui caractérisent le pluriel. Aussitôt après, il déclare que les formes pleines ne s'utilisent qu'au masculin ou, parfois, au neutre. Le lecteur ne comprend pas pourquoi fallait-il alors citer des terminaisons correspondant au féminin ?

Les exemples proposés par Venelin sont tout aussi inadaptés. Il s'agit de deux syntagmes : мудрый царь roi sage et синее небе-то le ciel bleu (Venelin, 1997, р. 70). Tous deux sont empruntés au russe et ne s'emploient pas en bulgare. Dans le cas de синее небе-то, l'article postposé -то peut marquer le substantif ciel en tant que sujet du verbe синея bleuir, paraître bleu, ce qui nous permet la lecture suivante : сине́е небе́то = le ciel est bleu. Cependant, Venelin a dû présenter ici ce qu'il croyait correspondre à la signification ciel bleu car, dans sa description du bulgare, l'existence d'un article postposé n'est pas reconnue. Ainsi, nous n'avons pas d'autres véritables exemples d'adjectifs de forme pleine hormis ceux qui illustrent le degré superlatif : пречестнѣйший le plus honnête, благонадежнѣйший le plus digne de confiance et autres, réservés, comme Venelin le souligne, au style élevé ou au style épistolaire (Venelin, 1997, p. 76).

Habituée aux rapprochements fréquents entre le russe, le bulgare et le vieux slave, utilisé comme modèle d'authenticité, nous nous attendions ici à un commentaire sur l'évolution historique de la fonctionnalité des formes longue et courte. En russe moderne, l'emploi de la forme longue des adjectifs domine largement celui de la forme courte, réservée à des emplois spécifiques en fonction d'attribut. Le bulgare, resté beaucoup plus proche du vieux slave, conserve la primauté d'emploi de la forme courte. Comme l'indique Venelin, la forme longue ne s'est conservée qu'au masculin. Elle ne s'emploie plus que dans trois cas : avec l'article (новият председател le nouveau président), au vocatif (скъпи приятелю cher ami) et dans des épithètes attachées aux personnes (Ива́н Гро́зни Іvan le Terrible) (Feuillet, 1999, p. 137). Il s'agit là d'une différence notoire dans l'évolution de l'adjectif en russe et en bulgare qui, malheureusement, a échappé à l'auteur de la Grammaire.

S'il n'a pas vu ce qui reliait encore le bulgare moderne à sa forme ancienne, Venelin ne souligne pas non plus l'écart qui s'est creusé entre eux. Il rapproche artificiellement son paradigme de la déclinaison adjectivale de l'ancien modèle, en présentant des formes pour le singulier, le pluriel et le duel. On le voit également tenter de calquer la déclinaison des adjectifs sur celle des substantifs (voir Venelin, 1997, p. 78).

Ainsi, il est précisé que le -x final du pluriel ne se prononce pas car il ne s'agit que d'une aspiration de la voyelle ы. Venelin trouve ici une comparaison possible avec les Serbes qui, eux aussi, éliminaient le -x du G. pl., mais affirme sa décision de maintenir cette marque à l'écrit. Le -м de l'instrumental pose le même problème. Il existe, soutient Venelin, mais on le voit rarement car l'instrumental (c'était le cas des substantifs!) est systématiquement remplacé par des tournures avec la préposition с. Notons également une erreur surprenante dans l'original de la *Grammaire*: la forme добра écrite pour le nominatif singulier de l'adjectif masculin добръ bon. Il s'agit sans doute d'une simple inattention lors de la rédaction du texte car la suite du paradigme ne contient aucun autre mélange des genres. Les auteurs de l'édition russe du texte ont préféré conserver cette forme telle quelle alors que, dans l'édition bulgare, elle est corrigée et suivie d'une note explicative.

En revanche, Venelin se montre plus perspicace lorsqu'il ne propose pas de modèle de déclinaison pour les adjectifs du type mou. Il note ainsi une évolution importante du bulgare moderne : la quasi-disparition de ce type. Si, au XIX^e siècle, il restait encore quelques représentants du type, aujourd'hui il est réduit à un seul qualificatif (син *bleu*) et à des restes de terminaisons molles comme, par exemple, la voyelle -e qui marque le neutre de quelques adjectifs en -ши, -жи, -чи (кокоши *de poule*, пачи *de canard*) (Feuillet, 1999, p. 138).

Tout comme nous l'avons constaté au niveau de la déclinaison, la tendance analytique dans le domaine de l'adjectif est signalée entre autres, sans être vraiment mise au premier plan. À travers les remarques qui accompagnent les suffixes de formation des adjectifs, nous apprenons les particularités d'emploi suivantes (Venelin, 1997, pp. 72 et 74):

1. Pour désigner le matériau dont est fait un objet, les Bulgares préfèrent, à la formation d'un adjectif à l'aide du suffixe —енъ (желя́зо fer - желя́зенъ de fer), une construction avec la préposition отъ (ножъ отъ желя́за couteau de fer).

La « latinité » et la tendance analytique du bulgare se voient ici confirmées par la même habitude d'usage dans la langue française, pour ce sens en particulier. On remarquera également, et c'est chose fréquente dans le texte, que les exemples de Venelin illustrent la prononciation bulgare de l'Est: желязо, contrairement à железо dans les parlers de l'Ouest.

- À la place des adjectifs avec le suffixe — Скъ, désignant l'appartenance ou les origines (божескъ divin, de Dieu, шуменскій de la ville de Šumen, терновскій de la ville de Tărnovo, etc.), les Bulgares préfèrent une construction avec отъ : тôрговец от Têрнова marchand de Tărnovo (au lieu de тôрговец тêрновскій).

Lunina relève les adjectifs du type de шуменскій ои терновскій comme calqués sur le russe et incorrects en bulgare (Lunina, 1951, p. 117). Elle ne doit considérer que la forme longue —скій, orthographiée par Venelin à la russe, car des adjectifs comme шуменски ои търновски (dans l'orthographe moderne) sont non seulement corrects mais aussi courants en bulgare. Il est vrai que Venelin n'est pas

toujours très méthodique. Dans certains cas, il se contente de donner des exemples en bulgare sans ajouter leurs équivalents russes, alors qu'il ne s'agit pas de formes identiques dans les deux langues (voir Venelin, 1997, p. 74). Nous nous sommes heurtée à des traductions erronées, comme la traduction de l'adjectif врѣденъ qui signifie *nocif*, *mauvais* en bulgare et qui est traduit par нужный, важный *nécessaire*, *utile* en russe (voir Venelin, 1997, p. 70). Certaines maladresses étonnent, comme celle de citer parmi les adjectifs formés à l'aide du suffixe –инъ, en spécifiant que celui-ci note exclusivement l'appartenance à une personne du sexe féminin, le mot бащинъ *paternel* (voir Venelin, 1997, p. 75). À cela s'ajoutent des erreurs inévitables, vu les conditions dans lesquelles les faits de langue ont été recueillis : transcriptions inexactes (добаръ *bon*, au lieu de добаръ, avec indication de la place du son ъ [ă], puisque Venelin avait adopté ce principe); длу̂бокъ *profond*, où le diacritique marque un ъ après le л, alors que la forme correcte est дълбок (voir Venelin, 1997, pp. 70 et 71).

La partie consacrée à l'expression des degrés de comparaison retient l'attention. Venelin explique que, contrairement au russe, le bulgare ne dispose pas de formes synthétiques créées sur la base de suffixes. Le comparatif et le superlatif y sont formés à l'aide des particules préposées по et най, écrites chez Venelin en un seul mot avec les adjectifs concernés : голѣмъ grand, поголѣмъ plus grand, найголѣмъ le plus grand (Venelin, 1997, p. 76). Cette orthographe est aujourd'hui désuète. La règle en bulgare moderne est de relier l'élément soumis au degré par un trait d'union. Les préfixes по et най attirent l'accent principal, mais l'adjectif garde son accent propre : по-голя́м. най-голя́м.

La particule по est le seul espoir de Venelin de trouver ici un point d'attache entre le bulgare et le russe. Il suppose d'abord qu'elle représente un russisme dans la langue bulgare, en rappelant la possibilité de l'employer en russe avec presque tous les adjectifs, et donne les exemples подобрее meilleur, mieux (de caractère), получше meilleur, mieux, посильнее plus fort. Cependant, dans la même phrase, Venelin suppose déjà l'inverse : по pourrait être un bulgarisme en russe. Dans les textes vieux-slaves, nous avons rencontré un élément antéposé по, utilisé soit en tant que préverbe (погывати tuer, détruire, повъдъти informer, transmettre un message) soit, nous a-t-il semblé, comme un élément qui renforce le rapport de causalité

(поорчение conseil, instruction, похотънье désir, volonté) (voir vocabulaire de Seliščev, 1952, pp. 42-43). Sachant qu'en vieux slave les préfixes avaient une forte valeur sémantique au détriment de leur rôle, plus tardif, dans la distinction des aspects verbaux, nous y avons prêté attention. Apparement, il ne serait pas l'ancêtre du по qui forme le degré comparatif de l'adjectif bulgare. D'après J. Feuillet, l'émergence du préfixe по, un atténuatif à l'origine, se situe au XIV^e siècle. Assez rare au départ, il ne se grammaticalise que par la suite, tout comme le préfixe на й qui était à l'origine un élément de renforcement (Feuillet, 1999, p. 141).

Venelin décrit correctement la structure du groupe adjectival soumis au degré, sans entrer dans des détails. Le complément du comparatif de supériorité ainsi que celui du superlatif sont introduits, selon lui, par la préposition отъ, suivie du cas qu'elle exige: Отъ сичкихъ лю́дій е найбога́тъ, ко́й и́ма найма́лко нужды. Le plus riche de tous les hommes est celui qui a le moins de besoins (Venelin, 1997, p. 77). La possibilité d'employer le second terme avec la préposition отколкото, variante de отъ (après le comparatif de supériorité), ои между parmi (après le superlatif), n'est pas évoquée.

3.1.3. Les numéraux

La présentation des numéraux est assez succincte (pp. 79-81 de la *Grammaire*). Nous n'avons recensé aucune réaction des critiques à son sujet, sauf l'avis de Lunina qui la considère comme «l'une des parties les plus réussies » de l'ouvrage (Lunina, 1951, p. 117). D'ailleurs, elle ne précise pas ce qui justifie un tel avis et se contente d'énumérer les différentes catégories de numéraux évoquées par Venelin. Effectivement, ce chapitre de la *Grammaire* représente une liste de toutes les formes du numéral classées par catégories, avec de très rares remarques concernant leur emploi. Venelin distingue les groupes suivants :

1. Les cardinaux (količestvennye): единъ (една, едно) ил, иле, два (двѣ) deux ...

- 2. Les multiplicatifs (umnožitel'nye): еднажды une fois, дважды deux fois ...
- 3. Les collectifs (sobiratel'nye): единица, двоица, троица
- 4. Les fractionnaires (razdelitel'nye ou častevye): половина moitié, третина un tiers ...
- 5. Les ordinaux (porjadočnye): первый premier, вторый deuxième...
- 6. Les temporels ou composés (vremennye ou složnye): единодневен d'un jour, двудневен de deux jours ...

On remarque que le cadre de présentation choisi par Venelin s'inspire de celui que l'on a l'habitude de trouver encore de nos jours dans les grammaires russes (voir Comtet, 2002², Pul'kina, 1976, Pexlivanova, 1989 et autres). De l'avis de Lunina, la dernière catégorie, qui contient des mots composés à premier élément numéral, devrait être logiquement associée aux adjectifs (Lunina, 1951, p. 118). Venelin aurait privilégié la sémantique au détriment de la morphologie de l'ensemble. Dans les grammaires modernes, on peut observer la solution suivante : ces formes sont regroupées sous le nom d'adjectifs à élément numéral mais présentées toujours dans le chapitre consacré aux numéraux (voir, par exemple, Comtet, 2002², p. 158)

Dans la liste des cardinaux, Venelin a raison de souligner l'existence de formes comme една et едно, utilisées en dehors de един. D'après A. Vaillant, le Supraliensis présentait déjà une alternance vocalique entre le masculin et ces autres formes. Par conséquent, elles existaient bel et bien mais, comme elles appartenaient à la langue vulgaire, on évitait de les employer dans les manuscrits (Vaillant, 1948, p. 155). L'opposition entre два et двѣ qu'il fait apparaître est aussi une trace de l'ancien système. Ajoutons que, contrairement au russe, le bulgare utilise два avec les masculins et двъ avec les neutres et les féminins. C'est une précision que Venelin ne fournit pas. En revanche, il distingue entre prononciation « normale » et prononciation rapide: par exemple le nombre 11, prononcé единайсеть [edinajset], est réduit lors d'un débit rapide à единайсь [edinaijs']. Le réflexe de chercher ces deux manières de prononcer évoque de nouveau les grammaires de russe contemporaines (voir Abret et Viellard, 1993, p. 78). À l'époque de Venelin, prendre en considération les différentes variantes phonétiques d'un mot était une marque de modernité étonnante. Pour le nombre 1000, Venelin propose deux mots bulgares: хиляда et тысуща. Nous savons que le second mot, qui était en vieux bulgare un substantif féminin en -u

(тъкжшти, Acc. тъкжштж), fut éliminé en bulgare moderne et remplacé par le premier, emprunté au grec (Feuillet, 1999, p. 159). Venelin nous donne ici un témoignage des derniers temps de l'emploi de тысуща.

Les exemples de la troisième catégorie, dans laquelle Venelin range les numéraux collectifs (sobiratel'nye), pourraient être inerprétés de deux manières. Comme l'auteur ne nous donne aucune explication supplémentaire, nous sommes obligée d'en faire une lecture uniquement en fonction du nom de la catégorie. Il s'agirait alors de numéraux qui ne peuvent s'utiliser qu'avec des masculins désignant des personnes. Si l'on compare la série de formes proposées par Venelin avec les numéraux collectifs dans la Grammaire synchronique du bulgare de J. Feuillet (appelés chez lui numéraux personnels), on constate que Venelin ne fait état que de l'une des trois séries possibles. Voici les numéraux personnels tels que présentés par J. Feuillet. L'auteur précise que les formes entre parenthèses ne s'emploient plus de nos jours (Feuillet, 1996, p. 172):

2. два́ма	двами́на	дво́ица
3. три́ма	(трими́на)	тро́ица
4. четири́ма	(четирими́на)	четво́рица
5. пети́ма	(петми́на)	
6. шести́ма	(шесми́на)	
7.	седми́на	
8.	осми́на	
9. девети́ма	деветми́на	
10.	десетми́на	

Les trois séries sont incomplètes et leur emploi n'est pas toujours courant. La première est celle que l'on rencontre le plus fréquemment en bulgare moderne. L'emploi de la série en –мина devient plus rare aujourd'hui. Quant aux trois formes en –ица, selon Feuillet elles restent peu employées. Tout autre est l'image de cette série chez Venelin. D'abord, il s'agit de la seule série qui illustre les collectifs car Venelin n'évoque aucune forme appartenant aux deux autres. Ensuite, elle comprend des formes correspondant à tous les nombres, allant même au-delà de cent, et donne de

ce fait l'impression d'avoir un emploi très courant. Cependant, on retrouve dans cette liste une correspondance pour le nombre 1 : единица que l'on s'imagine difficilement dans un emploi de numéral collectif. Puis, on remarque la traduction en russe : двойка, тройка, четвёрка au lieu des двое, трое, четверо attendus. Nous avons donc formulé l'hypothèse que Venelin avait réuni en une seule liste des numéraux collectifs et des numéraux appellatifs, utilisés pour désigner des noms de chiffres.

3.1.4. Les pronoms

La présentation des pronoms est très succincte et ne comprend pas toutes les formes qui existent en bulgare. Venelin divise les pronoms en quatre catégories :

1) Pronoms personnels ou substantifs (*ličnye* ou *suščestvitel'nye*).

À l'intérieur de cette catégorie il distingue entre :

a) pronoms autonomes, employés sans verbe (*samostojatel'nye*): азъ *je*, ты *tu*, ны *nous* вы *vous* (les formes correctes contemporaines sont respectivement ти, ние ou ний, вие ou вий).

À la troisième personne, Venelin distingue entre pronoms déictiques et pronoms réfléchis. Et, d'après lui, leurs formes initiales sont identiques : той *il*, та *elle* (forme correcte тя), то (pour le neutre), тѣ *ils* et *elles*.

Rappelons ici que le bulgare fait partie des langues où le pronom autonome n'est pas indispensable aux 1^{res}, 2^{es} et même aux 3^{es} personnes, si le contexte ne présente pas d'ambiguïté. Il existe une nette différence entre les deux premières personnes et les troisièmes. Les troisièmes personnes sont des substituts et reflètent le genre et le nombre des groupes nominaux remplacés, alors que les deux premières sont des déictiques. Le lecteur ne trouvera pas dans la *Grammaire* ces précisions, car Venelin s'y est limité aux paradigmes de déclinaison des pronoms personnels. C'est justement en

lisant ces paradigmes que nous nous sommes rendue compte d'une confusion importante : les pronoms той, та, то et тѣ au nominatif sont présentés également comme des pronoms réfléchis, à la place du seul réfléchi en bulgare : себе. Aujourd'hui, celui-ci ne connaît qu'une forme, quelle que soit la personne à laquelle il renvoie (Feuillet, 1996, p. 250) :

```
А. се́бе, се́бе си ; се
D. се́бе, се́бе си ; си.
```

b) pronoms qui s'emploient uniquement avec verbe (*glagol'nye*). Venelin inclut dans ce groupe toutes les formes courtes des pronoms personnels :

- ми forme courte de на мене, le datif de азъ,
- ме forme courte de мене, l'accusatif de азъ,
- ны (ни en orthographe moderne) forme courte de на насъ, le datif de ны,

- etc.

Comme le confirment tous les modèles de déclinaison dans ce chapitre, Venelin est persuadé que toutes les catégories de pronoms (à l'exception de що, нъщо et нищо, cités à la fin) se déclinent au singulier et au pluriel. Dans les paradigmes des pronoms personnels, nous verrons même l'évocation d'un duel à côté du pluriel (voir Venelin, 1997, p. 82). En réalité, le nombre de formes utilisées est beaucoup plus réduit. Le bulgare moderne n'a conservé que trois cas avec, dans le cas des pronoms personnels, des formes pour le singulier et le pluriel : le nominatif, l'accusatif et le datif. En revanche, l'initiative de Venelin d'isoler et de souligner les formes courtes est très juste. L'emploi de l'accusatif et du datif de ces formes est constant dans la langue bulgare, et tend même à remplacer celui des formes longues qui sont en voie de disparition.

L'accent des pronoms auquel Venelin est habitué en tant que russophone l'a sûrement empêché de bien percevoir celui des formes bulgares. Voir dans les paradigmes des imitations du russe comme менé, тебé ou себé au lieu de мéнe, тебе, себе ou encore, plus loin, никой au lieu de никой, qui paraît très exotique aux yeux du lecteur bulgare.

2) Pronoms démontratifs (*ukazatel'nye*): той, та, то, това, тѣ, онъ, она, оно, оные, онѣ, онеи.

Les quatre premiers s'opposent aux suivants par le trait proximal/distal. On remarque tout de suite une incohérence de taille : la majorité des formes citées en tant que démonstratifs sont incorrectes en bulgare moderne. Ce problème a été signalé également par Lunina qui, cependant, ne relève que les pronoms erronés онъ, она, оно (Lunina, 1951, p. 116).

Voici, pour plus de clarté, le système actuel des démonstratifs (Feuillet, 1999, p. 151) :

Proche: celui-ci			
М то́зи /то́я	F та́зи /та́я	N това́ /ту́й	Pl те́зи /ти́я /ти́е
Éloigné : celui-là			
М о́нзи /о́ня	F она́зи /она́я	N онова́ /ону́й	Pl оне́зи /ония /они́е

Dans les propositions de Venelin, on reconnaît sans peine les anciennes formes de démonstratifs qui datent de l'époque du vieux bulgare : тъ, тъ, тъ, utilisées pour un objet proche de l'auditeur ou pour l'object proche en général, et онъ, онъ, онъ, иtilisées pour un objet éloigné en rapport avec la 3^e personne. Le démonstratif съ qui exprimait en vieux bulgare le sens de *celui-ci*, contrairement aux deux cités ci-dessus, plus proches du sens de *celui-là*, n'a pas servi à la formation des démonstratifs modernes. On retrouve ses traces dans certains adverbes comme днес *aujourd'hui*, нощес *cette nuit* et autres (Feuillet, 1999, p. 151).

Comme on peut le constater, les formes vieux-bulgares, entrées dans la composition des démonstratifs actuels, ont été élargies à l'aide des éléments suivants :

- я qui remonte au féminin sg et au N. pl сика;
- й dû à l'analogie du vieux bulgare tardif *сь + и;
- -зи élément dont on ne connaît pas bien l'origine, présent uniquement en serbo-croate et en macédonien ;
- ва élément plus récent que l'on rapproche parfois de овъ, utilisé autrefois dans l'opposition binaire овъ ... овъ celui-ci... celui-là.

Les démonstratifs évoqués par Venelin ne tiennent pas compte de ces modifications. Seuls това et оные peuvent trouver une place dans le tableau cidessus. La toute première impression est que Venelin a élaboré un mélange entre formes venant tout droit du russe (тот, та, то) et formes « ressuscitées » du vieux bulgare. Mais on comprend rapidement qu'il s'agit d'une mauvaise interprétation des faits de langue observés. Dans les remarques qui accompagnent la déclinaison des démonstratifs, nous lisons :

« Si le Bulgare souhaite souligner la proximité de l'objet indiqué, il ajoute au pronom démonstratif, pour plus de détermination, une particule ou le datif de la 3^e personne си; par exemple: Той-си человѣкъ, та си жена, то си врабче, тѣ си войници (*Cet homme, cette femme, ce moineau, ces soldats*, С.А.) [...]. Par ignorance ou par négligence, certains écrivent cette particule зи, d'autres съ, par exemple, тойзи, тоизи, тосъ, parfois au masculin този et тозъ, comme cela arrive même dans les livres imprimés bulgares, en particulier dans la traduction de l'Évangile de Petăr Sapunov Travnjanina [...]. » (Venelin, 1997, p. 85)

On prend enfin conscience de l'enchaînement de méprises qui a pu conduire aux conclusions de Venelin. Selon nous, à l'écoute du bulgare, il a dû percevoir des formes du type този, existantes et correctes en bulgare. Partant du principe théorique selon lequel le bulgare a hérité ses démonstratifs du vieux bulgare, Venelin a ressenti le dernier élément зи comme un élément à part qui ne fait pas corps avec le reste du mot. De plus, obligé de lui donner une justification étymologique, il a résolu de l'identifier au datif de la 3^e personne du pronom personnel réfléchi (то́й, selon Venelin, mais се́бе en réalité). À partir de là, Venelin considère comme négligence ou erreur des réalisations du démonstratif comme този et тозъ (dans la traduction de Sapunov) alors que ce sont des formes correctes : този (forme longue) et тозъ (sa variante courte).

Après avoir donné des exemples qui affirment l'emploi de Cu en tant que particule de détermination, Venelin prévient le lecteur :

« Il ne faut pas confondre le pronom си avec la 2^e personne du verbe са̂мъ (есмъ), utilisée avec les temps passés composés. » (Venelin, 1997, p. 85)

Venelin a en vue les temps qui utilisent des participes en -л, accompagnés de l'auxiliaire « être ». Si l'on prend l'exemple du verbe чета lire, ce sera des formes comme чел си tu as lu (parfait), ще си чел tu auras lu (futur antérieur), щеше да си чел tu aurais lu (futur-conditionnel antérieur) et autres. Cependant, en nous mettant en garde contre cette éventuelle confusion, il crée lui-même l'impression d'un си caméléon qui s'adapte à toutes les situations et qui est, tour à tour, particule, pronom ou verbe auxiliaire.

Dans la même partie explicative, Venelin aborde, incidemment, un point extrêmement important de la structure de la langue bulgare : l'article postposé. Il le fait de nouveau par une erreur d'interprétation, le confondant avec le pronom démonstratif. Nous examinerons ce problème à part, dans le sous-chapitre suivant.

3) Pronoms possessifs (pritjažateľ nye): мой, твой, свой, нѣговъ, нѣинъ, нашъ, вашъ, тѣхенъ.

Les possessifs du vieux bulgare se répartissaient en deux types morphologiques distincts (voir Feuillet, 1999, p. 154) :

- mou : par exemple нашь notre et вашь votre ;
- yodisé : par exemple мои mon, твои ton, свои (réfléchi)

Le bulgare moderne a conservé ces formes. Il s'est pourvu de possessifs de 3° personne à partir du génitif masculin et neutre не́гов, du datif féminin не́ин et du génitif locatif pour le pluriel те́хен. La version de Venelin sur les origines des formes de la 3° personne n'est pas tout à fait la même. Il préfère la filiation russe et affirme que, comme les russes его, ея et их, elles proviennent respectivement des génitifs нѣго, нѣй, et тѣхъ. Cependant, il reconnaît l'existence en russe populaire d'un bulgarisme: les formes pour la 3° personne ихний, ихняя, ихнее. Dans sa Grammaire historique, J. Feuillet remarque aussi que, dans les dialectes bulgares, on trouve la forme ни́хен, avec des terminaisons pour chaque genre et pour le pluriel. Le « bulgarisme » dont parle Venelin étant typique du petit-russien, on pourrait considérer qu'il s'agit d'un témoignage de sa similitude avec la langue bulgare (voir Zubkov, 2008, p. 233). Ajoutons que la similitude entre le bulgare et le petit-russien, qui serait plus

importante encore que celle entre le bulgare et le grand-russien, a été pour la première fois évoquée par Venelin.

L'utilisation très fréquente du datif de la 3° personne du pronom réfléchi себе est opposée à l'impossibilité d'employer celui-ci avec la 1ère ou la 2° personne, comme c'est le cas en russe. Venelin souligne aussi un autre phénomène : la possibilité pour les formes courtes des pronoms au datif de jouer le rôle de possessifs : Баща ти е твёрдѣ добаръ. *Ton père est très bon* (au lieu de *Твоят баща е твърде добър*). La fréquence d'emploi du datif des pronoms personnels courts entraîne parfois dans la même phrase deux formes identiques mais utilisées avec un sens différent : Той отъиде на Преславу да си зѣме майкŷ си. *Il est allé à Preslav prendre sa mère*. Le second си exprime réellement la possession. Le premier ne fait que la renforcer, sans nécessité absolue. D'ailleurs, Venelin ne trouve pas de correspondance pour le premier си en russe : Он поехал в Преславу взять мать свою (Venelin, 1997, pp. 88-89). La coexistence du système des possessifs avec celui des pronoms personnels au datif de la forme courte est bien un fait caractéristique du bulgare.

4) Pronoms relatifs et interrogatifs (otnositel'nye et voprositel'nye): кой, коя, кое, кои; какавъ, каква, какво, нъкакавъ, никой, нъкой; invariables: що, нъщо, нищо.

La différence entre les pronoms relatifs et interrogatifs n'est pas précisée. Les pronoms нъкакавъ, нъкой et нъщо, en réalité des pronoms indéterminés, sont associés par erreur au groupe des relatifs. Même chose pour никой et нищо qui représentent des pronoms négatifs.

3.2. La question de l'article

Lorsqu'il observe des mots comportant l'article, Venelin croit qu'il s'agit de l'emploi de pronoms démonstratifs postposés afin de mettre en valeur ces mots. Ainsi,

selon lui, pŷĸá-та *la main*, сердце-то *le cœur*, людіе-те *les hommes* devraient avoir le sens *cette main-ci*, *ce cœur-ci*, *ces hommes-ci*. Une telle interprétation a son fondement historique. Il est vrai que l'article postposé en bulgare vient de l'ancien démonstratif тъ, тъ, тъ qui pouvait se placer après les substantifs. Mais, après avoir subi des modifications phonétiques, sémantiques et fonctionnelles, ces formes ont donné naissance à une catégorie morphologique nouvelle.

Lorsqu'il s'agit d'autres langues, Venelin reconnaît la parenté qui relie l'ancien démonstratif à l'article :

« Dans la langue slave, ce pronom (le démonstratif, C.A.) a perdu sa valeur déictique et s'utilise avec tout substantif presque à l'image d'un article, comme le τo grec ou le der allemand. Dans les langues slovaque, tchèque et autres, il joue le rôle d'un démonstratif; et dans toutes les langues il précède les substantifs, sauf en bulgare et en russe où la valeur déictique s'exprime par un accent placé à la fin des mots. » (Venelin, 1997, p. 86)

Cette assertion de Venelin met l'accent sur deux points importants de sa démarche. Premièrement, le bulgare n'est envisagé que dans le cadre de la famille slave, sans tenir compte de son environnement « balkanique » immédiat, dans lequel on retrouve des représentants d'autres familles de langues comme l'albanais, le roumain, le turc ou encore le grec. Imposer au bulgare une correspondance absolue avec la structure morphologique des autres langues slaves est très éloigné de la rigueur qu'exige une démarche scientifique mais conforme à l'ambition de Venelin de mettre en avant sa slavité. Deuxièmement, et cela s'accorde au premier point évoqué, l'angle d'observation choisi est celui qui permettrait de souligner au mieux la parenté du bulgare avec le russe. Nous sommes dans une logique qui veut que le bulgare soit non seulement une langue slave mais un dialecte du russe. Ce parti pris rétrécit considérablement le champ de vision du chercheur et finit par le conduire à des conclusions bien éloignées de la vérité.

Partant du fait que les langues slaves n'ont pas d'article, Venelin dépossède le bulgare du droit d'en avoir développé un. Et il ira jusqu'à s'opposer aux affirmations de Kopitar qui avait fourni à Karadžić les bases théoriques pour son *Dodatak*, que ce dernier avait transmises, à son tour, à Keppen. Venelin décide de rompre avec cette filiation. Sa position par rapport à ses prédécesseurs conclut la partie consacrée aux démonstratifs :

« Certains, après avoir vu dans un livre bulgare la fréquente et absurde répétition de ce pronom démonstratif, l'ont pris pour un article postposé, mais à tort. » (Venelin, 1997, p. 87)

Venelin n'accorde pas aux éléments postposés en question le statut d'article. Dans le même temps, il s'applique à les mettre à profit pour témoigner une fois de plus de la parenté entre le bulgare et le russe. Nous le verrons d'abord déclarer que leur existence en bulgare n'est qu'un russisme grossier (žestokij russizm) (Venelin, 1997, p. 86). Par le qualificatif žestokij, il exprime certainement sa désapprobation de l'emploi « abusif » qui est fait en bulgare de ce qu'il assimile à des démonstratifs postposés, et rappelle que leur postposition en russe est contraire aux règles du bon usage. En guise d'exemples, Venelin rappelle des formes caractéristiques du russe populaire comme человекат, ножат, рука-та дело-то que l'on peut voir également s'appliquer à la catégorie des verbes : делать-то нечего, писать-то не хочется etc. et dont le rôle est de mettre en valeur le mot par rapport aux autres membres de la phrase. Cette mise en valeur n'est pas obligatoire en russe, précise Venelin qui donne l'exemple d'une phrase où le sujet ne bénéficie pas de ce procédé : Великие люди родятся веками. La naissance de grands hommes requiert des siècles. (Venelin, 1997, p. 86)

Si l'on compare cet exemple avec sa traduction bulgare : Великите хора се раждат с векове, on constate en effet l'emploi du –те, postposé à l'adjectif pluriel велики. Le bulgare procède ici à un emploi obligatoire de l'article avec l'adjectif qui définit le sujet de la phrase. Cependant, selon Venelin, la différence que le bulgare offre ici par rapport au russe ne témoigne que d'un usage abusif du démonstratif. Cela le conduit à inverser la relation de transmission entre les deux langues en affirmant, cette fois-ci, que l'emploi d'un démonstratif postposé en russe pouvait être en réalité un bulgarisme. Quel que soit le sens dans lequel le transfert a été opéré, cela ne change rien à l'unité russo-bulgare pronée par Venelin car il rappelle entre parenthéses :

« Peu importe ; car les Bulgares sont de toute façon une tribu russe, des descendants des Russes. » (Venelin, 1997, p. 86)

Voyons à présent quelles sont les origines des éléments postposés en russe que Venelin confond avec le matériau bulgare. Dans sa *Grammaire historique de la langue* russe, P. Ja. Černyx aborde la question de l'évolution que les pronoms démonstratifs du vieux slave ont suivie dans la langue russe (Černyx, 1962, pp. 123-126). Après une forte réduction de leur nombre, le vieux russe n'a conservé avec une valeur de démonstratifs que тъ, тъ, тъ. Серенданt, dans les manuscrits les plus anciens, comme La charte de Mstislav [Mstislavova gramota, 1130] ou La vie de Nifont [Žitie Nifonta, 1219] on ne rencontre que la forme тъ. À partir du XIII^e siècle, dans plusieurs dialectes russes ainsi que dans la langue populaire de Moscou, cette forme a été remplacée par sa variante rédupliquée тътъ qui a donné naissance à l'actuel тот. Le recours à une variante rédupliquée a eu lieu afin d'éviter la confusion ultérieure avec le N. sg du démonstratif du genre neutre то. Car, lors du processus de transformation des jers, le jer dur accentué de la forme тъ se serait vocalisé en o. Au pluriel, une forme unique ты (la lettre b est prononcée comme un e fermé, long, proche de la diphtongue ue) remplace dès le XV^e siècle ты, ты et тъ qui distinguaient avant le pluriel des trois genres.

De nos jours, on rencontre toujours dans la langue russe les démonstratifs hérités du vieux slave employés en tant qu'éléments postposés aux mots. Cet emploi caractérise avant tout le style familier et certains parlers grand-russiens. Ainsi, dans la pièce *Le malheur d'avoir trop d'esprit* [Gore ot uma] de A.S. Griboedov (acte I, scène 2), nous trouvons une imitation du style familier et populaire dans la célèbre phrase:

«И в чтеньи прок-от не велик» La lecture n'apporte rien qui $vaille^{132}$.

Le -ot postposé au mot прок *profit*, *avantage* est formé de la manière suivante :

прокъ-тъ \rightarrow chute du jer final et vocalisation du jer restant \rightarrow déplacement de la frontière syllabique : прок-от.

Dans l'état actuel de la langue russe, des éléments postposés du type -ot (avec variantes -to, -te) constituent une des particularités des dialectes russes du Nord. Ils y sont très répandus, comme le montre l'exemple du parler du village de Teleutskaja situé sur le fleuve Ob (voir Annexe 7).

Aujourd'hui, une majorité de linguistes considèrent qu'il s'agit de particules qui ne peuvent être assimilées à des articles, vu leur différence sémantique et fonctionnelle importante. Néanmoins, il est intéressant de voir comment leur existence en russe et

¹³² GRIBOEDOV, A.S. 1963 : *Gore ot uma* [Le malheur d'avoir trop d'esprit], Moskva, Izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, p. 26 ; traduction de N. Voeikoff, Éditions « La Boétie », 1945.

l'emploi de l'article postposé en bulgare ont pu servir la thèse de la parenté des deux langues. Venelin ramenait les deux phénomènes à la postposition du démonstratif, connue déjà en vieux slave. Il « russifiait » en quelque sorte les faits de langue bulgare. Quelques années plus tard, d'autres savants s'attachaient à souligner la parenté du russe et du bulgare en prétendant que les deux possèdent, à des degrés différents, un article qui prenait forme déjà à l'époque du vieux slave. Cette deuxième démarche aboutit à une « bulgarisation » des faits de langue russe. Mais elle se nourrit surtout de la volonté de démontrer que l'article est une catégorie « slave » et non un élément étranger dans la langue bulgare. Nous sommes donc toujours dans la valorisation dix-huitiémiste des langues « pures » qui, contrairement aux langues « impures », seraient restées fidèles à leur racine et imperméables aux influences extérieures.

L'hypothèse selon laquelle les éléments postposés du russe représenteraient un phénomène identique à l'article en bulgare, s'exprime avec force vers la fin du XIX^e siècle. Le refus de Venelin de reconnaître l'existence de l'article est déjà dépassé et la polémique s'organise autour des origines de cette catégorie en bulgare. Comme nous l'avons déjà évoqué, quelques années avant Venelin, Kopitar signalait dans les *Wiener Jahrbücher der Litteratur* (1829) des faits linguistiques spécifiques aux langues balkaniques :

« So dass also nördlich der Donau, in der Bukovina, Moldau und Walachey, Siebenbürgen, Ungarn, ferner, jenseits der Donau, in der eigentlichen Bulgarey, dann in der ganzen Alpenkette des Hämus, in der ausgedehntesten alten Bedeutung dieses Gebirges, von einemeere zum anderen, in den Gebirgen Mazedoniens, im Pindus und durch ganz Albanien nur eine Sprachform herrscht, aber mit dreyerlei Sprachmaterie.» (Kopitar, 1829, p. 86, cité d'après Sandfeld, 1930, p. 11)

On remarque que Kopitar ne mentionne pas ci-dessus le grec, car la conception d'une unité linguistique balkanique n'en est qu'à ses débuts. Les études contemporaines témoignent parfois d'une autre tendance : celle d'inclure dans cette unité toutes les langues parlées sur la péninsule. Ainsi, à côté des principales langues balkaniques, l'article de Jacques Allières fait mention du tsigane (Allières, 1997, p. 13). Il nous semble que, si l'on fait le choix de l'exhaustivité, on ne devrait pas alors faire

abstraction ni de l'italien, de l'espagnol¹³³ ou de l'arménien, parlés dans les Balkans par des minorités plus ou moins nombreuses. L'«oubli» de l'arménien irait même à l'encontre d'une hypothèse, peu explorée mais qui ne manque pas de fondement, selon laquelle l'article serait une conséquence de l'influence de l'arménien, ou des langues qui lui sont apparentées, sur les langues balkaniques. Elle fut soutenue par Brugmann qui attribuait l'article bulgare à l'influence des Arméniens domiciliés en Bulgarie (Sandfeld, 1930, p. 166). D'après la conception traditionnelle de la famille balkanique, celle-ci est composée des langues suivantes : le grec, l'albanais, le bulgare, le serbocroate, le roumain et le turc (ou plutôt l'osmanli, répandu surtout en Asie). Les concordances entre ces langues en dehors du lexique s'expriment surtout au sein d'un noyau constitué par le grec, l'albanais, le bulgare et le roumain. Le serbo-croate est concerné plus rarement, alors que le turc n'entre plus ici en ligne de compte. Pour ce qui est de l'article postposé, l'essentiel des débats s'organise autour de l'albanais, du bulgare et du roumain (Sandfeld, 1930, p. 166).

Dans ses réflexions sur l'article, Kopitar fut suivi par le slaviste slovène Franz Miklosich qui affirmait les origines thraco-illyriennes de l'article, hérité des Traces par les Albanais et transmis par ces derniers aux Bulgares ainsi qu'aux Roumains. Ainsi, Miklosich réduisait bien le problème à la zone géographique de la péninsule balkanique en insistant sur le fait qu'il n'était ni un héritage slave ni un héritage latin :

« [...] die unromanische Stellung des dem Slavischen ursprünglich fremden Artikels hinter dem Nomen [...] » (Die slavischen Elemente im Rumunischen, p. 7; cité d'après Miletič, 1901, p. 6).

À la suite de Kopitar, Miklosich fut le premier à rassembler les traits communs des langues de l'aire balkanique, parmi lesquels l'article postposé serait le plus saillant. Il en donne un aperçu dans son mémoire Die slavischen Elemente im Rumunischen où il explique la majorité des particularités partagées par le roumain, le bulgare, l'albanais et le grec, par l'influence d'un substrat commun, sans se prononcer sur un pareil développement. Sa thèse fut reprise aussi par Hugo Schuchardt dans Der Vokalismus des Vulgärlateins (1868) (Sandfeld, 1930, pp. 12, 13 et 163).

¹³³ L'espagnol était parlé dans une variante archaïque (ladino) par une communauté assez importante, formée par les descendants des émigrants juifs qui avaient dû quitter l'Espagne en 1492. K. Sandfeld évoque, pour l'année 1905, l'existence de 50 000 Juifs espagnols à Constantinople, 75 000 à Salonique, 17 000 à Andrinople, 6000 à Monastir (Sandfeld, 1930, pp. 3-4).

À cette hypothèse s'oppose l'hypothèse « roumaine » de V. Jagić, élève de Miklosich. Selon celle-ci, la perte des cas et l'apparition d'un article postposé en bulgare sont le résultat des contacts avec la langue roumaine qui avait connu les mêmes phénomènes auparavant. Jagić reçoit l'appui de V.N. Ščepkin qui, dans ses Études sur la langue du Livre de Savva [Rassuždenie o jazyke Savvinoj knigi] parues en 1899, revient sur l'importance de l'influence roumaine en Bulgarie au XII^e siècle, à l'époque du Second royaume bulgare ¹³⁴ (Ščepkin, 1899, p. XI). À ces considérations historiques s'ajoute la preuve des aires de diffusion du roumain. Il est vrai que la Roumanie actuelle est située au nord de la limite officiellement admise pour l'unité balkanique. Cependant, rappelons que l'aroumain 135 (appelé encore macédo-roumain) qui représente l'une des quatre branches de la langue roumaine, est parlé un peu partout en Macédoine et sur certains points en Albanie. Cela implique un contact et une possibilité de transmission entre l'aroumain, d'un côté, et l'albanais et certains parlers bulgares de l'autre. Les rapports directs entre le bulgare et l'albanais sont relativement peu nombreux et, pour la plupart, confinés à la Macédoine. Cela incite certains savants comme H. Weigand, à exagérer l'influence du roumain sur le bulgare, sans que cela puisse expliquer de manière satisfaisante tous les phénomènes communs (Sandfeld, 1930, p. 171).

Dans son article *Structure du langage*, Holger Pedersen suivi en cela par Gustav Meyer, tous les deux cités par K. Sandfeld, avait fait remarquer que l'on négligait souvent la supériorité culturelle des Grecs dans leurs rapports avec les autres peuples de la péninsule. Pedersen donnait comme exemple la perte de l'infinitif (un trait typique du bulgare) qu'il expliquait comme une particularité grecque transmise aux autres langues. Dans sa thèse de doctorat intitulée *Rumænske studier* (Copenhague, 1900), Sandfeld s'associe à eux et cherche à démontrer l'influence du grec non seulement dans le cas de l'infinitif mais aussi sur d'autres points (Sandfeld, 1930, p. 165). De son côté, lorsqu'elle aborde l'article en macédonien (non envisagé à part par Sandfeld car reconnu en tant que langue autonome seulement en 1944), Jordanka Foulon évoque à la fois l'influence de l'aroumain, dont l'article suit le modèle bas-latin *ille homo*, et celle

_

¹³⁴ Le Second royaume bulgare avec, pour capitale, la ville de Tărnovo, fut constitué par les Asénides. Sous leur impulsion, il devint une puissance dominante dans les Balkans. Il déclina après les premières incursions mongoles (1272).

¹³⁵ On peut rappeler ici les recherches de G. Weigand sur l'aroumain et les dialectes roumains. Il est également l'auteur d'une grammaire du bulgare moderne : *Bulgarische Grammatik*, parue à Leipzig en 1907 et rééditée en 1917.

de la langue grecque. Le même contexte peut être envisagé dans le cas de la langue bulgare.

 $\label{eq:linear_line$

- a) Chez Homère (VIII^e–VII^e siècles avant notre ère), il n'était pas obligatoire et gardait sa fonction démonstrative.
- b) À l'époque classique $(V^e-IV^e\ siècles\ avant\ notre\ ère)\ il$ était obligatoire mais avait perdu sa fonction déictique.
- c) Au moment où les Slaves macédoniens établissaient des contacts avec la langue grecque, l'emploi de l'article en grec était devenu trop courant et il ne suffisait pas pour assurer la détermination. Par conséquent, il devait être complété par un pronom démonstratif (Foulon, 1996, p. 9).

On comprend difficilement comment l'article grec, toujours antéposé, aurait pu se transformer en article postposé en bulgare (comme, d'ailleurs, en macédonien). En revanche, on comprend plus aisément comment une association entre les articles dans ces deux langues a pu être établie (voir Conev cité in Courtin, 1985, p. 49). Les copistes bulgares, dont la langue possédait un article postposé, traduisaient le plus souvent des textes du grec, contenant des articles antéposés. En dehors du souci de perpétuer la tradition slave (le vieux slave dans sa forme pure ignorait l'article), les difficultés liées à la traduction des articles grecs antéposés en articles bulgares postposés devaient contribuer au refus systématique de faire apparaître l'article dans les textes bulgares. En revanche, la mémoire du lien entre ces articles a dû alimenter l'idée que le bulgare avait hérité le sien du grec. Nous verrons que certains écrivains de la Renaissance bulgare rejetteront l'article, envisagé comme un élément venu du grec. Leur attitude sera, en partie, motivée par les critiques de Venelin, persuadé de déceler un emploi abusif. Cependant, n'oublions pas que ces critiques leur paraîtront d'autant plus justifiées que l'article grec, l'ancêtre supposé du bulgare, aura également connu, au dernier stade de son développement, un emploi beaucoup trop fréquent.

C'est dans ce contexte qu'apparaissent les travaux du savant bulgare L. Miletič qui, tel un Venelin au tournant du XX^e siècle, tente de prouver les racines slaves de l'article. Il lui consacre de nombreux écrits parmi lesquels sa thèse intitulée À *propos de*

l'article dans la langue bulgare [O članu u bugarskom jeziku]. Voici comment Miletič résume le résultat de ses recherches :

« On sait que l'article est le trait morphologique qui distingue le plus la langue bulgare des autres langues slaves. Mais il est beaucoup moins connu qu'il existe une autre langue slave, il s'agit en l'occurence du russe, qui possède également un article postposé issu du pronom démonstratif Tb Ta To, comme celui du bulgare, même si l'article russe n'a pas atteint le degré de développement de l'article dans notre langue, en particulier dans sa forme littéraire. » (Miletič, 1901, p. 5)

À l'appui de ses conclusions, Miletič évoque l'avis de A.I. Sobolevskij ¹³⁶ qui, dans son *Cours d'histoire de la langue russe* [Lekcii po istorii russkogo jazyka] (1^{ère} édition en 1888 et 2^e en 1891), affirme l'existence en russe d'un article similaire à celui du bulgare moderne. Cet avis se confirme dans un autre ouvrage de Sobolevskij, son *Essai de dialectologie russe* [Opyt russkoj dialectologii] (1897). Des échantillons de langue recueillis permettent à l'auteur de conclure que des formes d'article existent, à des degrés différents, dans tous les parlers qui se caractérisent par le phénomène de *okan'e*, qu'ils manifestent en même temps le trait dialectal de *cokan'e* ou non. On remarque ainsi que, à côté des très nombreux échantillons de langue des provinces du Nord, on n'en compte que deux qui illustrent les parlers grand-russiens du Sud (deux exemples de Rjazan' caractérisés par le *akan'e*). L'étude attentive des matériaux de Sobolevskij oblige Miletič à constater que le biélorussien et le petit-russien n'offrent pas d'exemples d'article, sans que cela lui inspire le moindre doute quant au bien-fondé de son hypothèse.

Miletič précise que Sobolevskij est le premier linguiste russe à soutenir ouvertement cette hypothèse. Et, en effet, elle n'a pas été retenue par les autres linguistes russes, même si Miletič apporte aussi le témoignage de P.A. Lavrov qui, dans sa thèse *Étude des particularités phonétiques et formelles de la langue bulgare* [Obzor zvukovyx i formal'nyx osobennostej bolgarskogo jazyka] éditée à Moscou en 1893, se serait prononcé contre l'origine thraco- illyrienne de l'article en bulgare en lui opposant les «traces » d'article dans la langue russe (Miletič, 1901, p. 28). En revanche, cette

-

¹³⁶ Aleksej Ivanovič Sobolevskij (1856-1929) est spécialiste du russe et de l'ukrainien, slaviste, paléographe et pédagogue. En 1895-1896, il effectue un voyage scientifique en Tchéquie, Autriche, Serbie et Bulgarie. Parmi plus de 450 publications consacrées à la linguistique comparée des langues slaves et à la description de manuscrits anciens d'origine diverse, on compte des travaux sur le vieux et le moyen bulgare. Il est également l'auteur d'une recension (1894) de la thèse de P.A. Lavrov sur les particularités phonétiques du bulgare (voir Bulaxov, 1978, t. 3, pp. 200-215).

hypothèse a trouvé des adeptes parmi les linguistes bulgares (voir les travaux de I. Gălăbov, 1962).

Selon Miletič, il est impossible de considérer l'article comme un élément non slave ne serait-ce qu'à cause des transformations syntaxiques qui ont conditionné son apparition. Le savant cite ici l'emploi préférentiel du démonstratif à la fin des mots, très répandu avec les adjectifs depuis l'époque du slave commun, et même depuis celle de l'unité balto-slave (sic!). L'emploi des adjectifs avec des démonstratifs postposés serait à l'origine de la déclinaison longue des adjectifs qui n'est autre chose que la déclinaison courte, enrichie de l'élément postposé. Miletič voit dans l'article bulgare une survivance de la déclinaison longue adjectivale qui s'est étendue, dans le cas particulier du russe et du bulgare, à la catégorie des substantifs. L'existence, dans les dialectes bulgares, des trois séries d'articles от/ът (-та, -то), ос/ъс (-са, -со) et он/ън (-на, -но)¹³⁷ qui sont la réplique des trois anciens démonstratifs (voir la présentation des pronoms démonstratifs ci-dessus), ne font que conforter Miletič dans son hypothèse sur les origines slaves de l'article (Miletič, 1901, pp. 9 et 12). Quant à l'existence d'un article identique en russe, elle devient pour lui une évidence, suite à l'étude de chansons russes présentées dans des recueils comme ceux de P.N. Rybnikov ou de A. Smirnov¹³⁸ ainsi que de celle d'autres écrits dont nous pouvons citer une description de l'Empire ottoman du XVII^e siècle éditée par P.A. Syrku en 1890¹³⁹.

Afin de prouver l'existence d'un article en russe et en bulgare, Miletic commettait l'erreur de la généralisation excessive, en situant les phénomènes qui avaient lieu dans ces deux langues en dehors de leurs aires de diffusion. De même, il ne prêtait pas attention à des faits russes comme OH-OT, Ha3a μ -OT qui n'ont pas de correspondance en bulgare moderne et qui ne peuvent être confondus avec des articles.

Aujourd'hui, dans les milieux linguistiques russes on peut encore rencontrer des chercheurs comme V.I. Koduxov qui, sans vouloir faire des rapprochements abusifs entre le russe et le bulgare, n'abandonnent pas l'idée d'une source historique commune qui aurait donné naissance aux particules postposées en russe et à l'article en bulgare (voir Koduxov, 1953, p. 112 et passim). Du côté des linguistes bulgares, les travaux de

_

¹³⁷ Dans l'article de Jordanka Foulon, l'existence des mêmes séries d'articles en macédonien est citée en tant que caractéristique reliant celui-ci aux langues balkaniques (Foulon, 1996, p. 8).

¹³⁸ SMIRNOV, A. 1882: Recueil de manuscrits vieux-russes et d'échantillons de la langue populaire russe [Sbornik drevne russkix pamjatnikov i obrazcev narodnoj russkoj reči], Varšava.

¹³⁹ SYRKU, P.A. (réd.) 1890: Opisanie tureckoj imperii, sostavlennoe russkim, byvšim v plenu u turok v XVII veke [Description de l'Empire ottoman par un Russe, prisonnier turc au XVII^e siècle], Izdanie imperatorskogo pravoslavnogo palestinskogo obščestva.

Ivan Gălăbov représentent une tendance plus « extrême », fidèle à l'héritage de Miletič. Gălăbov s'appuie sur l'étude de textes russes très anciens (*Xoždenie igumena Daniila*, rédigé avant la deuxième moitié du XV^e siècle ou encore le texte de Nestor *Žitie Feodosija Pečerskogo* de la fin du XI^e siècle) affirmant y trouver des éléments presque identiques à l'article en bulgare moderne et qui s'emploient aussi fréquemment que ce dernier (Gălăbov, 1962, pp. 101-108). Bien évidemment, de tels points de vue doivent être considérés avec beaucoup de précaution car ils laissent de côté un paramètre important : l'éloignement géographique des aires de diffusion du bulgare et des parlers grand-russiens qui rend difficile, voire impossible une transmission entre les deux langues.

Revenons à présent à l'interprétation que Venelin faisait de l'article en bulgare. Accordant à la structure morphologique du vieux slave le statut d'étalon immuable, il refusait de voir dans les articles postposés en bulgare autre chose que des démonstratifs. Le russe lui offrait des exemples en apparence similaires, ce qui le confortait dans sa thèse de la parenté des deux langues. Cependant, cette déformation de la réalité grammaticale entraîne automatiquement une incompréhension de la fréquence du phénomène en question :

« Ainsi, ajoutons au nombre de toutes les incorrections et erreurs que les Bulgares commettent à l'égard de leur langue lors de l'écriture (erreurs causées d'habitude par le manque de savoir philologique), l'emploi incorrect de ce pronom démonstratif (l'article, N.A.) car, si le Bulgare de base guidé par l'instinct emploie le démonstratif uniquement lorsque cela est nécessaire, le Bulgare qui écrit mais ignore la grammaire de sa langue utilise souvent ce dernier sans besoin, là où il n'a pas à être employé, comme on peut le constater plus ou moins chez ceux qui écrivent actuellement et, en particulier, dans la traduction du Nouveau Testament de P. Sapunov. » (Venelin, 1997, p. 87)

À cet endroit, Venelin revient à ses remarques sur la pureté de la langue bulgare selon ses aires de diffusion. Il aurait rencontré l'emploi abusif du démonstratif surtout dans la langue des Bulgares habitant à l'Est du pays. Les habitants de l'Ouest ou de la Macédoine utilisent le démonstratif avec mesure, ce qui serait une nouvelle preuve de la pureté de leur langue.

Le sort de l'article dans la langue des écrivains bulgares permet de mesurer l'impact important que l'ouvrage de Venelin a eu en son temps. Déjà, à l'époque médiévale, l'article, installé dans la langue parlée, était perçu comme un écart par rapport à la norme. C'est la raison pour laquelle Evtimij Tărnovski, partisan d'un retour aux normes classiques, l'avait totalement exclu de ses œuvres (voir Ivanova-Mirčeva citée in Courtin, 1985, p. 49). Ce n'est que vers la fin du XVIe siècle, avec les Damaskini rédigés suivant le modèle de Damascène le Studite¹⁴⁰, dans la langue commune, que l'existence de l'article commence à s'affirmer progressivement (voir à ce sujet les études de Petkanova-Toševa¹⁴¹ et de E. Dëmina¹⁴²). Cependant, l'attitude des écrivains face à l'article n'est pas toujours la même. Le Lexique quadrilingue de Daniil offre des exemples de nombreuses formes articulées, adaptées aux trois genres et au pluriel, alors que dans la langue de Joakim Kărčovski l'article n'est employé qu'avec les noms communs et son emploi n'est pas systématique (A. Ničev et R. Cojnska in Courtin, 1985, p. 50). Dans l'Histoire slavo-bulgare de Paisij Xilendarski (1762) les formes déterminées sont pratiquement absentes. En revanche, l'Abécédaire au poisson [Riben bukvar] (1824) de Petăr Beron contient même un chapitre spécial consacré à l'accord de l'article et intitulé Emploi des articles avec les substantifs et les adjectifs [Členove s imena i prilagatelni] (Courtin, 1985, p. 51). Dans sa grammaire (1835), Neofit Rilski recommande également l'emploi de l'article. On note chez lui l'idée d'une origine slavonne de l'article qui rappelle celle que défendra plus tard Miletič (voir cidessus). À la fin du XIX^e siècle, Miletič considérait l'article bulgare comme une survivance de la déclinaison longue adjectivale. Bien avant lui, Rilski avait tenté d'attribuer à l'article des fonctions casuelles. D'après lui, la forme -o notait le nominatif masculin singulier, -a le génitif et -ът l'accusatif (Courtin, 1985, p. 51).

Il est intéressant de noter ici que, contrairement à ce que l'on observe dans les langues latines, l'emploi de l'article dans les langues slaves du Sud n'exclut pas obligatoirement celui de la déclinaison. C'est du moins la conclusion de Jordanka

-

¹⁴⁰ L'œuvre de Damascène le Studite, écrite en grec moderne et connue parmi les Slaves du Sud sous le nom de « Damaskini », fut traduite et éditée à maintes reprises de 1557 jusqu'au XIX° siècle. La première traduction fut réalisée en Macédoine par Grigorij Pelagonski vers 1565-1570. Cette traduction est d'une importance particulière car elle présente presque tous les traits typiques du macédonien en tant que langue balkanique (voir Foulon, 1996).

¹⁴¹ PETKANOVA-TOŠEVA, D. 1965: *Damaskinite v bălgarskata literatura* [Les *Damaskini* dans la littérature bulgare], Sofija.

¹⁴² DËMINA, E. 1968: Tixonravovski Damaskin, Sofija.

Foulon dans son étude consacrée à l'article en macédonien. La comparaison du français et du macédonien permet à l'auteur de constater que, si que les premiers emplois de l'article en français coïncident avec la disparition des désinences nominales et adjectivales, la constitution de l'article en macédonien en tant que catégorie distincte s'est faite avant la disparition des désinences casuelles. En guise d'exemple, Jordanka Foulon évoque certains parlers des régions de Korca au Sud ou de Lesnovo au Nord dans lesquels l'article et la déclinaison à morphèmes font encore bon ménage : СТАРЦОТОГА de ce vieux, СТАРЦОВОГА de ce vieux-ci, СТАРЦОНОГА de ce vieux-là (Foulon, 1996, p. 9). Cette constatation souligne une fois de plus le lien qui unit l'article et la déclinaison en le replaçant dans le contexte particulier des langues slaves

L'opposition de Venelin à l'emploi de l'article est suivie par plusieurs hommes de lettres bulgares. Le poète révolutionnaire Georgi Rakovski qui utilisait régulièrement l'article dans sa correspondance des premiers temps l'exclut, sous l'influence de Venelin, de son célèbre poème *Le voyageur dans la forêt* [Gorski pătnik] (1857). Le changement d'attitude se traduit chez lui par la restauration des flexions et par la conception de l'article comme un élément impropre à la langue bulgare, car emprunté au grec. Toutefois, dans un article consacré à la langue de Rakovski, Mixail Văglenov précise que celui-ci revient à l'emploi de l'article dans ses dernières œuvres (voir Văglenov, 1979).

L'article est absent des traductions bulgares de *De la genèse...* de Venelin, réalisées par M. Kifalov (Bucarest, 1842) et N. Daskalov (Constantinople, 1860). Vasil Drumev, écrivain, membre du parti russophile et fondateur de l'Académie bulgare, adopte la même attitude dans sa nouvelle *La famille malheureuse* [Neštasten rod] (1860). Cependant, dans sa deuxième édition en 1873, il réintroduit l'article après avoir pris conscience de la légitimité de son existence en bulgare (Smol'janinova, 1998, p. 7).

Il est intéressant d'observer plus en détail l'impact de Venelin sur l'évolution de Xristaki Pavlovič Dupničanina, auteur d'une grammaire du bulgare, et de Rajko Žinzifov, poète et publiciste bulgare.

Autant dans la première édition de sa grammaire Xristaki Pavlovič acceptait volontiers la présence de l'article, autant dans la seconde il campait sur des positions conservatrices. Selon Karl Gutschmidt, la reprise de l'*Histoire* de Paisij sous le titre de *Carstvennik* que Pavlovič réalise en 1844, porte incontestablement l'empreinte de

Venelin (Karl Gutschmidt in Courtin, 1985, p. 51). Toutefois, comme le précise Hélène Courtin, l'article n'y est pas complètement absent. Xristaki Pavlovič renonce avant tout à l'emploi de l'article masculin singulier en -o qu'il utilisait dans ses premières œuvres. Ainsi, dans son *Manuel d'écrit à l'usage de tous* [Pismenik obštepolezen], nous retrouvons encore des exemples comme: человьческї-о умь е като желѣзо-то *l'esprit humain est comme le fer*. L'auteur conseille l'emploi de la forme longue des adjectifs car cela permet d'exprimer la détermination tout en respectant une continuité avec le slavon. Cette idée sera reprise par l'école de Plovdiv, fondée par Najden Gerov et Joakim Gruev, qui met l'accent sur l'emploi de -ый/-ий comme article postposé à l'adjectif. De telles formes sont fréquentes dans le *Dictionnaire de bulgare* [Rečnik na bălgarski ezik] (1895-1904) de Najden Gerov (ех. достойный *digne*). Marin Drinov est aussi adepte de l'emploi de l'article en -ий. Еп revanche, l'école de Tărnovo, à laquelle sont liés les noms de Mixajlovski et de Momčilov, adopte les formes -иятъ/-ыятъ et -ия/-ыя (Courtin, 1985, p. 53).

L'influence de Venelin sur Rajko Žinzifov s'exerce de manière plus profonde, dans l'orientation même de sa vie. Le père de Rajko, fervent hellénophile, lui avait donné le prénom grec de Ksenofont, l'avait inscrit dans une école grecque et lui enseignait lui-même la langue grecque. Inspiré par les écrits de Venelin, le fils abandonne son nom pour un nom bulgare, poursuit des études supérieures en Russie, rejoint les milieux slavophiles et s'engage dans la lutte contre l'influence grecque dans les écoles et les églises bulgares (Smol'janinova, 1998, p. 11). En revanche, pour ce qui est de l'attitude à l'égard de l'article, Rajko Žinzifov se montre plus modéré que Venelin, malgré la thèse répandue selon laquelle l'article était un élément emprunté au grec. Dans un article consacré à la langue de Rajko Žinzifov, Stojan Žerev cite l'emploi de formes du masculin singulier en -ътъ, mais aussi les formes -от et -o. Pour les masculins en -й on note la forme -тъ (райтъ le paradis), mais aussi pour le pronom (мойть le mien) et pour l'adjectif (до самыйть облакь jusqu'au nuage même) (Žerev cité d'après Courtin, 1985, p. 53). Si l'on se réfère à l'inventaire des formes de l'article masculin singulier tel qu'il est présenté dans la préface aux Chansons populaires bulgares [Bălgarski narodni pesni] des frères Miladinov (1861), on doit constater que Rajko Žinzifov en utilise une assez large gamme. Des cinq formes citées par les frères Miladinov (-ът, -ат, -а, -о, -от) et réparties selon les aires géographiques de leur diffusion, Žinzifov en emploie trois, plus la variante -тъ:

- -ът: utilisé le long du Danube et jusqu'à la région de Tărnovo;
- -o : utilisé entre Serès et la région qui longe les Rhodopes, à Samokov et au nord de la Macédoine ;
 - -OT: typique des régions occidentales, Oxrid, Prilep;
- -тъ : chez lui, variante de -ятъ, utilisé avec les substantifs masculins du type mou en -й (сарай сараятъ *sérail*) (Beaulieux, 1950, p. 76).

Ainsi, malgré une première vague de réactions contre l'article suscitées par la position de Venelin, les écrivains bulgares abandonnent peu à peu les tentatives de suppression et acceptent de rendre compte de l'état réel de la langue bulgare.

3.3. Le verbe

3.3.1. Généralités

Le chapitre que Venelin consacre au verbe en bulgare est le plus volumineux. Il comprend les pages 92-167 de la Grammaire dans son édition de 1997, soit soixantequinze pages dans lesquelles nous incluons les dernières trois pages et demie qui présentent les participes et le gérondif. Que le verbe occupe une place centrale dans la description de la langue n'est pas étonnant en soi. La grammaire de Port-Royal en avait déjà donné l'exemple et les grammaires d'auteurs russes restent fidèles à cette tradition. Ce qui suscite le plus souvent des critiques, c'est le manque de points de synthèse ainsi que la présentation peu claire, entrecoupée de nombreuses digressions et remarques. Les digressions, qu'elles soient de nature philosophique, ethnographique ou historique, sont l'apanage des ouvrages grammaticaux de l'époque romantique et nous pouvons difficilement reprocher à Venelin d'être un représentant de son temps. Quant au manque de clarté et de synthèse, nous verrons qu'il est dû à la vision que Venelin a du verbe bulgare et aucunement à un oubli maladroit d'illustrer son propos à l'aide de tableaux et de paradigmes. C'est justement cette vision par trop détaillée, et en définitive faussée, du verbe bulgare qui constituera l'argument principal contre l'édition de la Grammaire du vivant de Venelin. M.V. Lunina déplore également un emploi abusif de verbes russes

lorsqu'il est question d'illustrer les particularités du système verbal slave (Lunina, 1951, p. 118). Cette remarque, certes justifiée, devrait toutefois être nuancée par le rappel du fait que le bulgare est envisagé ici comme un parler du russe.

Venelin informe d'abord le lecteur de la difficulté de classer les verbes bulgares en conjugaisons ou formes sans présenter au préalable les catégories communes à la famille des langues slaves. Par conséquent, le chapitre commence par quelques remarques générales réunies sous le titre De la distinction entre les différentes actions qui entraîne une distinction des formes [O različii raznyx dejstvij, proizvodjaščem različie v formax]. Toute action s'accomplit en une durée plus ou moins importante, parfois d'une minute (Venelin donne l'exemple du verbe CTYYY je frappe) ou encore d'une heure (обедаю je déjeune). Ainsi, on pourrait constituer, en allant des actions les plus courtes aux actions les plus longues, une échelle de verbes (lestnica iz glagolov) qui, divisée en deux, permettrait de distinguer deux catégories : des actions courtes (kratkovremennye) et des actions longues (dolgovremennye). De plus, on obtiendrait deux types de présent : celui des actions qui se déroulent au moment de la parole (движу *je bouge*, шлю *j'envoie*) et celui qui dépasse ce cadre pour prendre le sens que veut lui attribuer l'auditeur et peut, de ce fait, se rapprocher du passé ou du futur (двигаю je bouge, посылаю j'envoie: Я за говядиной посылаю в город N.N. Je fais venir la viande de bœuf de N.N.) (Venelin, 1997, pp. 93-94).

C'est ainsi que Venelin introduit dans son exposé la catégorie de l'aspect qu'il fonde uniquement sur la notion de durée, en laissant de côté le caractère achevé ou inachevé de l'action. De plus, il ne fera pas de distinction nette entre l'aspect du verbe, dont la formation est purement formelle, et les modalités qui accompagnent le déroulement de l'action. Cela apparaît clairement lorsque Venelin, voulant souligner la précision du verbe slave, se penche sur les valeurs sémantiques « originelles » contenues dans quelques formes choisies en exemple. Ainsi, il se refuse à considérer que l'action exprimée par le verbe сплю *je dors* peut être une action répétée car il s'agit d'une action que l'homme est obligé naturellement de renouveler jusqu'à son dernier jour (Venelin, 1997, p. 96). De là, on observera également un mélange des notions de temps et d'aspect qui va même jusque la fusion des deux termes. Dans le chapitre qui traite du rôle des préverbes (appelés chez lui *predlogi*), Venelin choisira le terme время *temps* pour désigner l'aspect, aujourd'hui *вид* en russe. Le titre même du chapitre О предлогах, входящих в состав форм, или о временах предложных [*Des préverbes qui entrent dans la composition des*

formes, ou des formes aspectuelles préverbées] en est déjà la preuve. Et, dans le corps du texte, nous trouvons des affirmations comme celle qui dit que « [...] le préverbe joue un rôle très important dans la dérivation verbale et [...] permet d'exprimer les aspects¹⁴³ » (Venelin, 1997, p. 96). Les exemples qui illustrent cette remarque (І. шлю II. посылаю j'envoie ; I. режу II. изрезаю je coupe, je découpe etc.), classés selon les catégories établies par Venelin et présentées ci-dessous, confirment notre idée (Venelin, 1997, p. 97). Ce manque de clarté finira par instaurer une confusion totale entre aspect, modalité et temps.

Venelin affirme que, selon la modalité de l'action qu'ils expriment, les verbes peuvent être divisés en neuf catégories, utilisées pour la formation du présent (Venelin, 1997, p. 95):

- 1) actions courtes, définies
- 2) actions courtes, uniques
- 3) actions courtes, indéfinies
- 4) actions courtes, répétées
- 5) actions définies, uniques
- 6) actions longues, définies
- 7) actions définies, répétées
- 8) actions longues, uniques
- 9) actions indéfinies, uniques.

Comme ces neuf catégories ne sont que le résultat des combinaisons possibles entre trois paramètres (durée courte ou longue, caractère défini ou indéfini, unité ou répétition de l'action), Venelin trouve raisonnable de réduire leur nombre à trois catégories analogues entre elles. Il illustre sa démarche par le tableau suivant où les exemples appartiennent à la langue russe (Venelin, 1997, p. 95):

¹⁴³ En original : «[...] Предлог играет важнейшую роль в производстве глагольного возрастания [...] и подпомогает [...] выражать времена]. »

I. Action définie	II. Action indéfinie	III. Action répétée
у, ю	аю, ею	ываю
паду je tombe	падаю	падываю
ломлю je casse	ломаю	ламываю
белю <i>je blanchis</i>	белею	побеливаю
etc.	etc.	etc.

Lunina avait souligné à juste titre la présence exclusive de formes russes en guise d'exemples, une faiblesse incontestable de cette partie de la *Grammaire*. Et, en effet, ce n'est que quatre pages plus loin, à la page 99, que nous trouverons les premiers verbes bulgares. Venelin les répartit entre les trois catégories ci-dessus, en se contentant de souligner juste quelques changements de terminaisons par rapport au russe (-амъ pour les indéfinis et -увамъ qui marque la répétition):

I	П	III
паду̂ je tombe	падамъ	падувамъ
чету̂ j'honore	почитамъ	по/чтувамъ
гинŷ <i>je péris</i>	загинамъ	загинувамъ
etc.	etc.	etc.

Dans un *nota bene*, toujours à la page 99, Venelin, conscient de la présence exclusive d'exemples russes dans la partie théorique, tente de justifier sa démarche face aux éventuelles critiques. Premièrement, les remarques générales concernent le russe autant que le bulgare. Deuxièmement, le lecteur russe sera plus sensible aux nuances des exemples dans sa langue maternelle, même si les remarques exposées concernent également la langue bulgare.

L'existence des trois catégories présentées ci-dessus est, d'après Venelin, une preuve indiscutable de la supériorité du verbe slave, comparée à ce que l'on observe dans d'autres langues. Elle s'exprime, tout d'abord, à travers la symbiose qui se crée entre l'allongement des formes par le biais des morphèmes et l'allongement de la durée de l'action. Plus la durée d'une action est importante, plus la forme verbale qui

l'exprime est longue. Les verbes définis, courts et exprimant des actions uniques (Venelin les appelle des verbes *simples* ou *racines*) sont constitués d'une syllabe (мну *j'écrase, je broie*, тру *je frotte*) ou de deux, afin de faciliter la prononciation (30By *j'appelle*, беру *je prends*). Ceux qui appartiennent aux deux autres catégories, sont enrichis d'éléments de plus en plus longs: -аю, -ываю (voir падаю et падываю). Venelin, pour qui cela serait le signe d'une grande capacité de traduire fidèlement la réalité, s'exclame:

« Je ne connais pas de langue, autre que la langue slave, capable d'atteindre une définition aussi rigoureuse. » (Venelin, 1997, p. 96)

Notons qu'à cet endroit de son discours théorique, il met pour la première fois en relief la langue bulgare, dans laquelle s'exprimeraient le mieux la richesse et la précision du verbe slave.

Le chapitre consacré à la conjugaison des trois catégories initialement définies par Venelin débute par un tableau des différentes formes du verbe *tomber*, tel qu'il existe en russe :

	I	II	III
Présent	паду	падаю	падываю
Passé	пал	падал	падывал
Passé préverbé	упал	упадал	упадывал
Futur	падну или	буду падать	буду падывать
	упаду		

Ici, l'occasion se présente de comparer le système verbal slave avec celui du latin, représentant type des langues européennes. Sans vraiment avoir recours à la terminologie dont nous avons l'habitude aujourd'hui, Venelin souligne une divergence de taille : l'absence d'aspect dans le modèle latin qui remplace cette fonction par un système d'emploi des temps :

« Pendant que ce dernier (le latin, C.A.) ne marque que le temps écoulé entre les actions, le premier (le slave, C.A.) prend en compte, au-delà du temps qui sépare les

actions, la durée de ces mêmes actions, leur caractère défini et leur fréquence.» (Venelin, 1997, p. 98)

Cette spécificité de la langue slave trouverait son expression naturelle dans les trois conjugaisons du verbe, sacrifiées, selon Venelin, par les linguistes slaves lors de l'imitation du modèle grammatical latin. Le modèle latin aurait réduit les trois conjugaisons à une, en appelant *imparfait* (*Imperfectum*) la forme du passé indéfini de la catégorie II et, celle du passé réitéré de la catégorie III, *plus-que-parfait* (*Plusquam Perfectum*). La linguistique russe du début du XIX^e siècle, comme d'ailleurs la linguistique européenne, continue à se nourrir de raisonnements et de rapprochements bien peu scientifiques. Venelin n'échappe pas à cette tendance en affirmant la slavité du latin:

« Il est d'ailleurs remarquable que la langue latine, que je trouve, suite à une stricte et critique comparaison avec d'autres langues, de structure presque slave (le terme utilisé est *poluslavjanskij*, C.A.), ait conservé dans ses modèles verbaux beaucoup de formes slaves. » (Venelin, 1997, p. 98)

Cette affirmation trouverait sa preuve dans l'utilisation de la consonne в dans les désinences de la catégorie III en priorité, mais aussi dans celles de la catégorie II (-аваю, -ываю, -иваю). Les Romains qui prononçaient cette consonne [b] (elle rendait aussi le v), l'auraient conservée dans les désinences de l'imparfait : *amabat*, *dicebat*. Venelin rappelle que l'imparfait latin exprimait également l'action répétée, en donnant l'exemple Цицерон говаривал *Cicero dicebat*. Par conséquent, il serait dommage d'appauvrir la triple conjugaison slave en cherchant à la conformer au modèle latin qui représenterait, en fait, un vestige de cette dernière.

3.3.2. La conjugaison

Dans la partie qui suit, Venelin expose les règles de la conjugaison bulgare. Il tient ici le rôle du pionnier qui refuse de s'appuyer sur les acquis de ses prédécesseurs et cela, qu'il s'agisse d'adeptes de la tradition latine ou de slavisants affirmés.

Le modèle de conjugaison établi par les grammairiens latins est écarté à cause de son inadaptation à la réalité slave et à l'image réductrice qu'il en offre (voir le problème des trois conjugaisons du verbe slave évoquées ci-dessus). Ce modèle propose une classification des verbes à partir de leurs formes de présent et d'imparfait. Ce fut là la seule solution qui permît de contourner l'importante et ingérable disparité des formes du prétérit et des supins. La forme du passé la plus stable au vu des quatre conjugaisons fut choisie comme règle alors que toutes les autres étaient classées dans la catégorie des exceptions. Venelin rappelle que, conformément à la tradition latine, le présent et l'imparfait sont aussi à la base des modèles de conjugaison dans des langues latines modernes. L'abandon des formes verbales exprimant le passé au profit de participes précédés d'auxiliaires justifie d'autant plus cette démarche. Les Allemands y ont adhéré à leur tour en donnant, dans leurs classifications, la priorité au présent et en consacrant aux formes du passé, c'est-à-dire aux participes, des remarques à part.

Les formes du présent des verbes en bulgare, très différentes de celles des mêmes verbes au passé, n'ont pas paru suffisantes à Venelin pour rendre compte de la richesse de la conjugaison de cette langue. Abandonnant ainsi tout recours au modèle latin, il aurait pu trouver un schéma à suivre dans les grammaires descriptives des autres langues slaves, parues bien avant son travail. Cependant, Venelin abandonne également cette deuxième solution. Selon lui, le bulgare offre l'avantage inestimable d'avoir conservé des formes déjà disparues de la conjugaison des autres langues slaves. Cela lui confère la place d'étalon plutôt que celle de langue qui s'inspire de la structure des autres. Il s'agit d'un « avantage génétique » (genetičeskoe preimuščestvo) qui permettrait de mettre en lumière la structure moderne du verbe slave.

Il existe déjà un modèle de conjugaison adapté au russe que Venelin connaît bien: il s'agit du modèle établi par A.X. Vostokov. À la page 108 de la *Grammaire*, nous trouvons un commentaire de la méthode appliquée par Vostokov. Le rapprochement des formes du présent avec celles de l'aoriste et de l'imparfait l'aurait conduit à dégager dix catégories, constituées de quatre-vingt-dix paradigmes de conjugaison. Vostokov choisit alors trois critères: la première personne du présent de l'indicatif, la forme du participe passé et la forme du participe exprimant une action répétée. Ensuite, il procède à une nouvelle division en deux conjugaisons principales, basées sur les formes du présent : celle en -ешь et celle en -ишь. La comparaison de la première conjugaison avec les autres formes aboutit ensuite à sa subdivision en huit conjugaisons différentes.

Malheureusement, le modèle de conjugaison adapté au russe n'est pas plus utile à Venelin que les modèles qui existent pour les autres langues slaves. Car la relation de filiation qu'il appliquait dans le domaine de la déclinaison apparaît ici inversée :

«[...] Le Russe trouvera la source des participes verbaux comme чёл, пас, видел, пострижен etc. uniquement dans les formes bulgares. » (Venelin, 1997, p. 108)

À la lumière de la conjugaison bulgare, très conservatrice, celles des autres langues slaves paraîssent *tronquées* (oblomočnye) (Venelin, 1997, p. 108)

Venelin recherche longuement le point de départ qui lui permettrait d'établir une classification adaptée au système verbal bulgare. Il se pose comme condition de prendre en compte les particularités suivantes (Venelin, 1997, p. 109) :

1) L'existence d'une série de trois formes pour la plupart des verbes simples, une exclusivité des langues slaves par rapport aux autres langues européennes.

Venelin reconnaît qu'elle ne s'exprime nulle part autant qu'en bulgare mais, fidèle à son idée de ne jamais dissocier celui-ci du russe, il donne l'exemple du verbe russe *lire* : чту, читаю, читываю.

2) La nécessité de prendre comme éléments de distinction les voyelles et non les consonnes

Il donne l'exemple des verbes (russes!) comme дуть *souffler*, грѣть *chauffer*, бить *battre*, *frapper* dans lesquels, contrairement aux voyelles y, ѣ et и, la consonne т n'apporte aucune information sur leur appartenance à une conjugaison précise.

- 3) Le besoin de tenir compte du double classement possible des verbes :
- a) en trois paradigmes, pour chaque verbe qui présente une série de trois formes ;
- b) selon les conjugaisons communes à tous les verbes, ce qui implique de son côté :
- la répartition en trois conjugaisons à partir des formes du présent ;
- la répartition en cinq conjugaisons selon les formes du passé.

C'est justement dans l'aoriste que Venelin trouve le point commun si nécessaire à l'élaboration d'un système de conjugaison fiable. Cela le conduit à identifier cinq conjugaisons, représentées par les terminaisons -axь, -txь, -иxь, -оxь, -уxь, qui permettent de répartir tous les verbes bulgares simples ou composés, et cela sans exception. Une telle stabilité formelle issue, qui plus est, de l'aoriste, soulignerait davantage la pureté de la langue slave. C'est l'argument principal de Venelin contre l'application du modèle latin à la description du bulgare. La langue latine est privée de l'atout que représente la régularité formelle du verbe au passé. Le bulgare qui ne connaît pas d'irrégularités dans ce domaine, offre une image harmonieuse et monolithique.

Néanmoins, Venelin se sent obligé de justifier le choix de l'aoriste comme point de départ pour la construction de la conjugaison bulgare. Il faut rappeler que sa démarche s'oppose, d'un côté, au poids de la tradition latine, très répandue au début du XIX^e siècle grâce aux grammaires russes inspirées de la grammaire générale, et, de l'autre, aux méthodes de description du russe et des autres langues slaves, déjà officialisées par le grand slavisant Vostokov (voir supra). Venelin avance six arguments expliquant sa préférence pour le passé représenté par l'aoriste (Venelin, 1997, p. 110):

- 1) C'est le seul temps qui permette l'identification immédiate de la voyelle distinctive.
- 2) Il est à la base de la formation des participes verbaux, utilisés par les temps composés, mais aussi des participes passifs et de nombreux substantifs dont l'orthographe dépend de la voyelle distinctive.

Venelin ajoute qu'ainsi nous arrivons à comprendre pourquoi un même son s'écrit e dans le mot παденіе *chute* et t dans le mot видѣніе *vision, forme*. Nous ne pouvons ne pas voir ici les traces de la polémique avec Vuk Karadžić qui préconisait l'emploi du seul signe graphique e. Si, précédemment, nous y avions vu une manière de gommer l'étymologie, Venelin laisse maintenant entendre qu'il pourrait même s'agir d'une atteinte à la structure grammaticale de la langue.

3) Les formes de la première personne du présent des verbes qui, par ailleurs, appartiennent à deux conjugaisons différentes (en -ешь ou en -ишь), sont souvent similaires et non significatives en matière de conjugaison.

Cette remarque concerne directement la démarche adoptée par Vostokov dont l'un des principaux paramètres était la première personne du présent du verbe à l'indicatif. Elle est renforcée par la remarque suivante qui s'inspire d'une caractéristique du verbe bulgare :

- 4) Comme la grande majorité des verbes bulgares se termine, au présent, par la terminaison -амъ, leur distinction réelle ne peut être établie qu'à partir des formes du passé.
- 5) Les formes du passé sont beaucoup plus nombreuses que celles du présent et occupent ainsi une place beaucoup plus importante dans la conjugaison.
 - 6) Les formes du futur sont souvent dépendantes de celles du passé.

Cependant, quels que soient les mérites du passé, Venelin n'ignore pas l'importance du présent. Il procède ainsi à ce qu'il appelle une *double classification* générale des verbes (dvojakoe obščee podrazdelenie glagolov) (Venelin, 1997, p. 111).

Au présent, Venelin distingue trois conjugaisons :

1ère conjugaison : verbes avec la voyelle thématique - e : ведŷ *je conduis*, ведешь *tu conduis*, веде *il conduit* ;

2^e conjugaison : verbes avec la voyelle thématique - и : губю̂ *je perds*, губишь *tu perds*, губи *il perd* ;

3^e conjugaison : verbes avec la voyelle thématique - a : викамъ *je crie*, викаш *tu cries*, вика *il crie*.

Dans les listes de verbes qui suivent immédiatement, et où l'on s'attend à trouver des exemples qui illustrent chacune des conjugaisons, nous ne trouverons pas de représentants de la troisième conjugaison. L'explication de cet « oubli » est dans la spécificité de la démarche de Venelin. Les verbes appartenant aux deux premières conjugaisons sont, d'après lui, des verbes simples. Il leur consacre, d'ailleurs, un chapitre à part, intitulé *De la conjugaison des verbes simples* [O sprjaženii prostyx glagolov] (pp. 115-122 de la *Grammaire*). Ceux de la troisième conjugaison, appelés

dérivés et composés (proizvodnye i složnye), sont traîtés à part. Nous en aurons de « vrais » exemples bien plus loin, après la conjugaison du verbe être (à partir de la page 123). La distinction entre verbes simples et verbes dérivés ou composés est étroitement liée aux trois catégories (actions définies, indéfinies, répétitives) précédemment identifiées par Venelin comme typiques du verbe slave. Ainsi, les verbes simples (1 ère et 2 conjugaisons) expriment en majorité des actions définies, réalisées une seule fois, et leurs paradigmes ne peuvent être représentatifs des trois catégories à la fois. Les verbes en - ашь (3 conjugaison) ont un spectre plus large : ils peuvent appartenir à la catégorie des actions indéfinies (2 conjugaison) comme à celle des actions répétitives (3 c).

Il faut avouer que ce mélange permanent entre conjugaisons et modalités de l'action nuit vraiment à la compréhension du texte. Elle deviendra encore plus difficile lorsque Venelin y superposera une distinction complémentaire, en fonction des formes du passé. À la base de cette démarche on retrouve l'idée suivante : la difficulté de classer les verbes bulgares réside dans la possibilité de les rattacher à des conjugaisons différentes selon que l'on envisage leur présent ou leur prétérit (prošedšee i perexodjaščee).

Aujourd'hui, on admet communément l'existence en bulgare de trois classes de verbes qui se distinguent selon la voyelle thématique de la troisième personne du singulier du présent : classe I - voyelle e ; classe II - voyelle µ ; classe III - voyelle a (Я). On peut reconnaître ici l'actualité du travail de Venelin. Plusieurs de ses remarques n'ont pas perdu de leur valeur. Celle, par exemple, qui soulignait le peu d'informations que donne sur la classe du verbe la 1^{ère} personne du présent du singulier et que nous retrouvons dans la *Grammaire synchronique du bulgare* de J. Feuillet :

« Les désinences de première personne du singulier (et de troisième du pluriel) ne permettent pas de savoir si le verbe apppartient à la classe I ou à la classe II, et il convient de connaître la deuxième personne du singulier. » (Feuillet, 1996, p. 62)

Ou encore cette autre idée pionnière de Venelin que J. Feuillet formule ainsi :

« La conjugaison bulgare s'organise autour de deux thèmes, celui du présent et celui de l'aoriste. La connaissance de ces deux thèmes permet de former tous les autres temps. » (Feuillet, 1996, p. 62)

L'erreur de Venelin vient plutôt de l'usage inapproprié qu'il fait de ses observations sur l'aoriste en bulgare. Dans la vision moderne du système verbal du

bulgare, l'aoriste vient compléter l'organisation en trois classes fondée sur le présent. Ainsi, nous verrons dans la grammaire de J. Feuillet une superposition des deux schémas. En prenant en considération les trois classes, il divise l'aoriste en deux grands types (Feuillet, 1996, p. 73):

- $Type\ 1$: Il se caractérise par un accolement des désinences à la racine sans voyelle thématique et concerne uniquement des verbes de la classe I;
- *Type* 2 : Ce type possède une voyelle thématique entre la racine et les désinences. Il concerne des verbes de la classe I, les verbes irréguliers дам *donner* et ям *manger* ainsi que les verbes des classes II et III, tous soumis à une subdivision plus fine selon leurs désinences à l'aoriste.

Sans entrer dans les détails, soulignons qu'une telle synthèse permet de présenter avec plus de clarté l'aoriste en bulgare, déjà assez complexe à l'origine, et d'appréhender plus facilement le verbe dans son ensemble. La possibilité d'une présentation de synthèse a échappé à Venelin qui ne disposait pas de sources de comparaison établies pour le bulgare. Par ailleurs, soucieux de mettre en valeur la richesse du verbe bulgare, il devait être plus enclin à une mise en valeur de tous les détails qu'à une simplification éventuelle des faits de langue. Et, comme il le disait dans sa lettre adressée à A.S. Šiškov jointe à sa *Grammaire* en guise de préface, cet ouvrage devait avoir un caractère « philologique et investigateur » (*izyskatel'no-filologičeskij*) et non celui des ouvrages grammaticaux utilisés dans les écoles « pour lesquelles on écrit de manière dogmatique » (*dlja koix pišut dogmatičeski*) (Venelin, 1997, p. 245).

Venelin va donc ajouter à sa première (et tout à fait juste) répartition des verbes en trois conjugaisons, une nouvelle, établie selon la voyelle thématique de l'aoriste et composée de cinq conjugaisons (voir aussi ci-dessus) :

1 ère conjugaison, avec voyelle thématique - a *crier* : викамъ - викахъ, *cueillir* : собирамъ - собирахъ ...

2^e conjugaison, avec voyelle thématique - the crucifier: распинамъ - распинамъ, mépriser: призирамъ-призръхъ (Venelin note par erreur призирамъ au lieu de презирамъ)...

3^e conjugaison, avec voyelle thématique - и *attraper* : хващамъ - хватихъ, *croire, avoir la foi* : верувамъ - вѣрихъ ...

4^e conjugaison, avec voyelle thématique - о *tomber* : падамъ - падохъ, *honorer*, *respecter* : почитамъ - почетохъ ...

5^e conjugaison, avec voyelle thématique - у *chausser* : обувамъ - обухъ, *enlever, déchausser* : изувамъ - изухъ, *entendre* (Venelin donne à ce verbe le sens de стерегу *garder*) : чувамъ - чухъ ...

L'introduction de ce schéma supplémentaire, nous l'avons déjà souligné, alourdit considérablement la présentation des conjugaisons en bulgare. Cependant, si l'on s'en tient à l'identification des différents types d'aoristes, on constate que, à quelques détails près, Venelin a su dégager l'essentiel.

Prenons de nouveau comme ouvrage de comparaison la grammaire de J. Feuillet. Conformément à l'approche moderne du système verbal du bulgare, les types d'aoristes y sont étudiés selon les trois classes, ce qui correspondait également à la démarche adoptée par L. Beaulieux dans sa Grammaire de la langue bulgare. À l'intérieur de chaque classe, l'auteur évoque les différentes désinences que les verbes appartenant à cette classe peuvent avoir. Pour la classe I des verbes à voyelle thématique - e au présent, on recense, selon les cas, des aoristes qui peuvent se terminer en - ox, en - ax (ou - 9x, lorsque – ax est précédé de consonne molle ou d'un jod venu de la forme du présent) et en - x (sans voyelle thématique). La classe II des verbes à voyelle thématique - и peut avoir des aoristes en - их et - я́х (- ax après chuintante). Quant à la classe III en -a, elle présente pour tous les verbes un aoriste en - ax (- ях après consonne molle) (Feuillet, 1996, pp. 66-73). Si l'on brise cette présentation de l'aoriste en fonction des trois classes pour regrouper simplement ses désinences, on retrouve facilement les cinq conjugaisons prônées par Venelin. Il reste le problème de la répartition des verbes de sa deuxième conjugaison en - \(\mathbf{t}, \) selon les différentes positions décrites par Feuillet qui aboutissent à la réalisation orthographique - ях. On pourrait rectifier également la définition de la cinquième conjugaison, celle à voyelle thématique -y chez Venelin, qui devrait être rattachée, en réalité, à l'aoriste -x, sans voyelle thématique. Ainsi, les exemples de Venelin des verbes chausser et entendre sont cités par Feuillet dans le sous-groupe des verbes dont la racine se termine en -y (-ю) mais qui suivent le modèle général des aoriste sans voyelle thématique (Feuillet, 1996, p. 70):

	Би́я battre	Игра́я jouer
Singulier	1. би -х	1. игра -х
	2. би -	2. игра -
	3. би -	3. игра -
Pluriel	1. би -хме	1. игра -хме
	2. би -хте	2. игра -хте
	3. би -ха	3. игра -ха

3.3.3. Le genre et le nombre du verbe

Un chapitre à part est consacré à la conjugaison des verbes simples, un autre traite spécialement de l'accord de l'auxiliaire et du participe verbal en genre et en nombre. Comme il l'avait fait pour les substantifs et les adjectifs, Venelin évoque ici l'existence d'un duel (Venelin, 1997, p. 112):

Duel féminin : Двѣ жене водиле сŷ

Duel neutre: Два момчета водила су̂

Les pratiques, tout autres, qui ont cours en bulgare parlé sont signalées et attribuées au décalage entre l'écrit et l'oral :

«[...] En ce qui concerne les formes verbales, l'homme du peuple ne distingue pas nettement le duel du pluriel. Voilà pourquoi, la distinction des formes du duel ne peut avoir lieu qu'à l'écrit. » (Venelin, 1997, p. 122)

Apparemment, Venelin est conscient que faire revivre en bulgare le duel des temps du vieux slave ne sera pas chose facile. On le comprend lorsqu'il prend du recul en reconnaissant que, si dans la langue populaire on continue à employer pour le duel водихте 2p. pl. (au lieu de водисте), tous ses efforts seraient vains. Et il confie la solution du problème aux futurs grammairiens de langue maternelle bulgare.

Après une présentation de la conjugaison du verbe auxiliaire есмь *être*, Venelin se lance dans une description, pour le moins vertigineuse, des paradigmes des verbes établis à partir des terminaisons de l'aoriste. Nous avons plus d'une trentaine de pages de tableaux et de remarques dans lesquels même l'œil expérimenté du linguiste pourrait se perdre.

3.3.4. Les temps

Le système des temps décrit dans la *Grammaire* est extrêmement compliqué. Venelin a bien noté l'existence des catégories du défini et de l'indéfini mais il n'a pas su dégager la différence entre elles. C'est, d'ailleurs, la raison pour laquelle les temps indéfinis coïncident souvent chez lui avec les temps formés à partir de verbes perfectifs. Ainsi, nous découvrons dans ses paradigmes :

- un futur accompli indéfini (buduščee soveršennoe neopredelënnoe): азъ
 щŷ да викамъ je crierai, j'appelerai)
- et un *futur défini simple* (buduščee opredelënnoe prostoe) : азъ ще̂ викну *je crierai, j'appelerai*)

(voir pour ces exemples Venelin, 1997, p. 125)

La confusion apparaît rapidement. Venelin voit la différence entre les formes викамъ et викну (викам et викна, en bulgare moderne) à la lumière de sa théorie des trois formes : викамъ s'utiliserait pour une action indéfinie, викну exprimerait une action simple, réalisée une seule fois. Cette différence justifie pour lui la formation de temps différents à partir de ces formes. Cependant, le futur qui utilise викамъ, se construit aussi avec ще (ancien auxiliaire *vouloir* à la 3^e pers. du sg.) et да (qui transmet aussi le sens de subjonctif au verbe qu'il précède) et, logiquement, ne peut signifier l'inaccompli. Venelin le nomme donc *futur accompli indéfini*, en mettant ainsi ensemble des catégories sémantiquement opposées.

Venelin utilise la notion de *temps préfixé* (*predložnoe vremja*, *predlog* signifiant *préfixe*), courante dans la terminologie grammmaticale russe du XIX^e siècle. Cette

notion indique des temps qui emploient des formes de verbes perfectifs à préfixe, par exemple :

- futur accompli préfixé (buduščee soveršennoe predložnoe): азъ ще̂ повикамъ j'appellerai
- futur défini préfixé (buduščee opredelënnoe predložnoe): азъ щê повикнŷ j'appellerai
- passé préfixé (prošedšee predložnoe): азъ повикахъ j'appelai
- etc.

(Venelin, 1997, pp. 124-125)

Le nombre très conséquent des temps bulgares évoqués dans la *Grammaire* est le résultat, d'une part, de la confusion entre temps et aspect et, d'autre part, de la volonté de l'auteur de voir trois temps différents là où il s'agit d'un seul temps, formé à l'aide de verbes perfectifs, imperfectifs ou exprimant des actions uniques. Dans les paradigmes retenus par Venelin figurent des temps comme (voir certains exemples dans l'Annexe 8):

- 1) futur défini simple (buduščee opredelënnoe prostoe)
- 2) futur unique (buduščee odnokratnoe)
- 3) passé défini simple (prošedšee opredelënnoe prostoe)
- 4) passé défini composé I (prošedšee opredelënnoe složnoe I)
- 5) passé défini composé II (prošedšee opredelënnoe složnoe II)
- 6) Plus-que-parfait (davno prošedšee)
- 7) Passé éloigné (otdalënnoe)
- 8) Passé très éloigné (otdalënnejšee)

Les temps de l'impératif s'organisent de manière similaire :

- 1) présent unique (nastojaščee odnokratnoe)
- 2) présent itératif (*nastojaščee mnogokratnoe*)
- 3) impératif accompli (povelitel'noe soveršennoe)
- 4) futur accompli préfixé (soveršennoe predložnoe, ili buduščee)
- 5) impératif d'instance (povelitel'noe neotstupnoe)
- 6) accompli d'instance (neotstupnoe sover šennoe)

Après avoir écarté tous les temps qui sont le résultat d'une confusion entre temps et aspect, M.V Lunina propose l'image de synthèse du système temporel de Venelin suivante (Lunina, 1951, p. 121) :

Temps de l'indicatif

- 1) Présent (nastojaščee vremja): падамъ je tombe, викамъ je crie, j'apppelle
- 2) Imparfait (prexodjaščee prostoe): падахь je tombais, викахь je criais, j'apppelais
- 3) Aoriste (prošedšee prostoe) : падохъ je tombai, викохъ je criai, j'apppelai
- 4) Parfait (prexodjaščee složnoe I) : азъ са̂мъ падаль je suis tombé, викамъ j'ai crié, j'ai appelé
- 5) Plus-que-parfait (*prexodjaščee složnoe II*) : азъ бѣхъ падаль *j'étais tombé*, азъ бѣхъ викаль *j'avais crié*, *appelé*
- 6) Futur défini unique (buduščee odnokratnoe opredelënnoe) : азъ ще падамъ je tomberai, азъ ще викамъ je crierai, j'appellerai
- 7) Futur accompli¹⁴⁴ (buduščee soveršennoe):
 - Défini : щŷ да падамъ
 - Indéfini : щŷ да пада

Comparé au système des temps bulgares dont les grammaires contemporaines font état, celui de Venelin présente des éléments communs indéniables. Il note bien l'existence de temps comme le présent, l'imparfait, l'aoriste, le futur, le parfait et le plus-que-parfait. Cependant, malgré une volonté prononcée de recenser toutes les formes verbales, l'ensemble des temps du futur chez Venelin se révèle plus pauvre qu'il n'est en réalité. Il n'y est pas fait mention de l'existence des temps suivants (exemples in Feuillet, 1996, pp. 75 et 81-83):

1) futur-conditionnel : formé de l'imparfait de **ща** + **да** + présent du verbe conjugué щях да чета *je lirais*.

¹⁴⁴ M.V Lunina ne propose pas d'équivalents latins pour ces deux derniers temps. Le futur accompli correspond à un ancien futur, formé à l'aide de l'auxiliaire ща suivi de l'infinitif du verbe conjugué.

2) futur antérieur : formé du futur de l'auxiliaire *être* (съм ои бъда) + participe parfait du verbe

ще съм чел ои ще бъда чел j'airai lu

3) futur-conditionnel antérieur : щях conjugué + да + съм (бъда) conjugué + participe parfait. Toutefois, il faut avouer que ce temps est très rarement employé. щях да съм (бъда) (про)чел (-а) *j'aurais lu*

On peut supposer que ces temps ont été « négligés » au profit de l'attention particulière accordée à l'aoriste. Mais aussi que Venelin n'a pas eu la possibilité, parmi les Bulgares pas toujours fins connaisseurs de leur langue, d'observer souvent leur emploi qui demande une construction de phrase plus élaborée. Cette raison pourrait expliquer en partie l'absence, dans la *Grammaire*, de remarques concernant les temps seconds. Or, tous les temps bulgares, à l'exception du présent, de l'aoriste et du futur, possèdent une seconde variante qui ajoute la nuance de paroles rapportées au sens du verbe principal, exprimé soit par un participe imparfait (pour l'imparfait second), soit par un participe parfait (pour les autres temps). Ainsi, par rapport au sens de l'imparfait premier четях je lisais, l'imparfait second четял(а) съм ajoute le sens on dit que je lisais. Dans le cas des futurs, on remplace щях, щеше etc. par щял(a) съм, щял(а) си etc. Par exemple, le futur-conditionnel second aura le modèle suivant: щял(а) съм да чета on dit que je lirais. On comprend encore mieux que les temps seconds ne soient pas identifiés et mentionnés, lorsque l'on se rappelle le peu de place accordé à la syntaxe dans les grammaires russes du début du XIX^e siècle. Alors que, il est vrai, les temps seconds compliquent à leur manière la syntaxe de la phrase.

3.3.5. Les modes

Revenons maintenant à la synthèse que Lunina fait du système temporel bulgare chez Venelin. Après les temps de l'indicatif, elle présente ceux de l'impératif et du conditionnel car, rappelons-nous, Venelin attribue à chaque mode son propre ensemble de temps.

a) L'impératif

Venelin donne des formes de l'impératif pour toutes les personnes du singulier et du pluriel, à l'exception de la première personne du singulier. La forme qu'il attribue à la première personne du pluriel (падайме ны du verbe *tomber*) est, de toute évidence empruntée au vieux slave. Mais, même le vieux slave dont la structure pourrait inspirer Venelin, ne possède pas d'autres formes à l'impératif que la 2^e personne du singulier et la 1^{ère} et la 2^e personne du pluriel. Par exemple, pour le verbe покадати *montrer* nous aurons покажи (2p.sg.), покажимъ (1p.pl.), покажитє (2p.pl.). Cette réduction de formes est ancienne. Rappelons que l'impératif indo-européen avait complètement disparu de la langue slave qui a préféré utiliser un autre mode, l'optatif¹⁴⁵. En ce qui concerne le bulgare moderne, il n'a conservé que les deuxièmes personnes et s'est beaucoup simplifié du point de vue de la formation de l'impératif. Celle-ci y ressemble, d'ailleurs, à celle de la langue russe : emploi de -и sg / -ете pl., après un radical en consonne (en russe -и/ -ите), et de -й/-йте, après un radical en voyelle + yod.

Pourquoi Venelin évoque-t-il alors l'existence d'une troisième personne à l'impératif? On remarque qu'elle se construit, d'après lui, avec la particule не́ка 146 qui se traduirait en français par *que* suivi de subjonctif (нека влезе *qu'il entre*). Le russe dispose bien d'une construction avec la particule да, équivalente à celle formée avec нека : да исполнится наше желание *que notre vœu soit exaucé*. Il est probable que Venelin a confondu ces constructions russe et bulgare qui comportent, en effet, des verbes à la troisième personne (mais à l'indicatif!), avec des formes conjuguées à la troisième personne de l'impératif.

Voici une synthèse du paradigme du présent de l'impératif proposé par Venelin (Venelin, 1997, pp. 126 et 150) :

¹⁴⁵ Les propositions optatives sont généralement construites avec дано (accompagné parfois dans la langue moderne de да) qui signifie qu'il (me) soit donné de ...: дано да успееш qu'il te soit donné de réussir.

¹⁴⁶ Selon L. Beaulieux, les constructions dans lesquelles entre нека ont la valeur impérative bien plus que la valeur optative (Beaulieux, 1950, p. 343).

Présent	Impératif de verbes <i>crier (appeler)</i> et <i>tomber</i>
Singuilier	1
	2. викай ты, падай ты
	3. не́ка вика той, нека пада той
Pluriel	1. викайме ны, падайме ны
	2. викайте вы, падайте вы
	3. нека викатъ тъ, нека падаятъ тъ

Mais il ne s'arrête pas là. En dehors du présent, Venelin cite trois autres temps de l'impératif (voir Annexe 8) :

- 1) Impératif accompli (povelitel'noe soveršennoe): повикай ты, повикайте вы
- 2) Impératif d'instance (povelitel'noe neotstupnoe): викни ты, викните вы
- 3) Futur d'instance (budu ščee neotstupnoe): повикни ты, повикните вы

Nous observons de nouveau le mélange entre temps, aspects et modalités de l'action. A priori, les formes викай et повикай, associées respectivement au présent et à l'accompli chez Venelin, se distinguent par leurs aspects : imperfectif, pour la première et perfectif, pour la seconde. Venelin les attribue à des temps distincts car il ne perçoit ici qu'une opposition entre l'accompli (повикай) et l'inaccompli (викай), sans forcément aborder la question de l'aspect ni formuler des remarques sur la modalité des deux formes. En réalité, повикай peut exprimer aussi le sens de *crier* ou *appeler un certain nombre de fois* sans signifier à tout prix l'accomplissement de l'action, ce qui place le problème de son interprétation entre aspect et modalité. Dans le cas de викай (présent) et викни (impératif d'instance), la distinction concerne l'aspect et la modalité à la fois (викни signifiant une action unique). Cette dernière est le seul critère sur lequel s'appuie Venelin pour créer deux temps différents. Cependant, si cette démarche ne paraît pas justifiée, on doit reconnaître que le nom du temps *impératif d'instance (povelitel'noe neotstupnoe*) est bien choisi car la forme perfective викни a une valeur d'injonction plus marquée. La perfectif est, d'ailleurs, employé de

préférence lorsque l'on veut donner un ordre ¹⁴⁷. Викни et повикни ne présentent pas de différence d'aspect ou de *catégorie*, dans l'acception de Venelin. Sans vouloir trop nous avancer, nous supposons que, pour interpréter повикни comme un futur, Venelin a tenu compte de la langue russe dans laquelle le préfixe по- marque souvent les formes de futur simple (au présent morphologique) des verbes.

b) Le conditionnel

Comme à l'impératif, au conditionnel Venelin distingue plusieurs temps parmi lesquels des présents, des passés ou des temps conditionnels proprement dits. Nous en présentons ci-dessous un échantillon (voir Annexe 8). Notons ici que toutes les formes qui portent l'intitulé *présent* ou *passé* appartiennent, selon Venelin, à la fois aux modes conditionnel et subjonctif. C'est du moins ce que nous déduisons des appellations qui sont mises en place.

Dans la *Grammaire*, la première série de temps que nous citons porte un grand titre *Subjonctif et conditionnel* [Soslagatel'noe i uslovnoe] réunissant les temps qui suivent immédiatement : présent défini, présent indéfini et passé simple. Plus loin, après avoir présenté la série des temps réservés uniquement au conditionnel, Venelin évoque de nouveau le subjonctif, cette fois dans l'intitulé des passés composés subjonctifs (složnye prošedšie soslagatel'nye). Pourtant, il faut constater que, en dehors de quelques remarques ça et là dans le texte, à aucun moment la question du subjonctif n'est vraiment abordée. Nous lui avons donc réservé une place en dehors du cadre strict de la *Grammaire*.

Voici le schéma du conditionnel élaboré par Venelin, à travers l'exemple du verbe *crier (appeler)* (Venelin, 1997, pp. 126-127) :

Subjonctif et conditionnel

1) présent défini (nastojaščee opredelënnoe) : да викнŷ азъ

¹⁴⁷ L. Beaulieux nous rappelle juste l'exception du langage militaire bulgare où, à l'imitation du russe, les commandements se font à l'imperfectif et au singulier collectif (Beaulieux, 1950, p. 329).

- 2) présent indéfini (nastojaščee neopredelënnoe): да викамъ азъ
- 3) passés simples (prošedšie): чи повикахъ азъ, чи викнахъ азъ

Conditionnels

- 4) conditionnel indéfini I (uslovnoe neopredelënnoe I): викалъ быхъ азъ
- 5) conditionnel indéfini II (uslovnoe neopredelënnoe II) : викаль бахь азь
- 6) conditionnel défini I (uslovnoe opredelënnoe I) : повикаль быхь азъ
- 7) conditionnel défini II (uslovnoe opredelënnoe II) : повикаль бъхь азъ
- 8) conditionnel unique I (uslovnoe odnokratnoe I): викналь быхъ азъ
- 9) conditionnel unique II (uslovnoe odnokratnoe II) : викналь бахь азъ
- 10) conditionnel assertif I (uslovnoe položiteľ noe I): повикналь быхъ азъ
- 11) conditionnel assertif II (uslovnoe položiteľ noe II): повикналь бъхъ азъ
- 12) conditionnels suppositifs (uslovnye predpoložiteľnye): азъ бы са̂мъ викалъ, азъ бы са̂мъ повикалъ, азъ бы са̂мъ викналъ, азъ бы са̂мъ повикалъ
- 13) passés composés subjonctifs (složnye prošedšie soslagateľ nye): чи са̂мъ викаль азъ, чи са̂мъ повикаль азъ, чи са̂мъ викналь азъ, чи са̂мъ повикналь азъ

Le mode conditionnel (ou hypothétique) est représenté en bulgare moderne par une séquence composée d'une forme spéciale (бих) de l'auxiliaire съм et du participe parfait. Cette construction correspond au conditionnel présent qui apparaît dans la narration directe (Ако имах време, бих чел, бих се разхождал... Si j'avais eu le temps, j'aurais lu, je me serais promené...). Voici un modèle de conjugaison où l'on voit aussi que бих utilise des désinences de l'aoriste (Feuillet, 1996, p. 83):

Singulier	1. бих чел (а)	Pluriel	1. бихме чели
	j'aurais lu		nous aurions lu
	2. би чел (а)		2. бихте чели
	tu auras lu		vous auriez lu
	3. би чел (а, о)		3. биха чели
	Il (elle) aura lu		ils (elles) auraient lu

Dans le système décrit par Venelin, les formes qui se rapportent directement au mode hypothétique sont celles des temps qu'il appelle *conditionnels*. À part l'évocation du conditionnel présent, on ne trouve pas chez Venelin de construction qui corresponde au conditionnel passé, formé à l'aide de la forme auxiliaire щях, щеше etc., suivie de да et du présent: щях да пиша *j'aurais écrit*. La présence de да est observable dans ce que Venelin appelle *présents* du conditionnel (да викнŷ азъ, да викамъ азъ) mais il est difficile d'envisager une quelconque équivalence entre ces derniers et le conditionnel passé, privé de toute façon chez Venelin de son auxiliaire щях.

Précédemment, nous avons souligné l'absence du système temporel, décrit dans la *Grammaire*, du futur-conditionnel antérieur (щях да съм паднал *je serais tombé* (*j'aurais déjà été tombé*). Et, comme dans le cas des autres temps seconds, nous ne verrons pas ici de conditionnel second (щял съм да пиша *on dit que j'aurais écrit*) ni de conditionnel passé second (щял съм бил да пиша *on dit que j'aurais eu écrit*), réservés à la narration indirecte.

Le fait d'évoquer, à l'intérieur du système du conditionnel, des *passés simples* du type чи повикахъ азъ, чи викнахъ азъ paraît, au départ assez curieux. Nous nous sommes demandé si Venelin n'avait pas cité ici une autre manière de former le conditionnel passé, recensée par L. Beaulieux. Il s'agit d'un emploi dialectal de la forme auxiliaire impersonnelle **ще** et de l'imparfait qui s'utilise dans la narration directe : ще учех много по-добре, ако бях поставен в по-добри условия *j'aurais fait de bien meilleures études si j'avais été placé dans des conditions plus favorables* (Beaulieux, 1950, p. 342). Est-il possible que Venelin ait interprété ce « ще » comme un « чи » à l'écrit, sous l'influence de la prononciation « molle », connue dans les parlers bulgares de l'Est?

c) Le subjonctif

Nous l'avons déjà signalé, Venelin n'aborde pas vraiment la question de l'existence d'un subjonctif en bulgare, et pour cause! Comme l'affirme J. Feuillet, utiliser le terme de *subjonctif* en parlant du bulgare ou des autres langues slaves, peut sembler presque un abus (Feuillet, 1996, p. 110). Il est vrai que les langues slaves (y compris le bulgare) n'ont jamais possédé de désinences spécifiques de subjonctif. Cependant, l'existence en bulgare de la périphrase avec π 0 présent (en général perfectif) du verbe, qui correspondrait à la fois au subjonctif et à l'infinitif en français, incite à s'arrêter sur la question.

Dans le vieux slave, la conjonction да utilisée pour introduire les *verba voluntatis*, était courante dans les constructions après χοτ'κτω *vouloir*. Elle apparaissait également après les verbes de prière ou de commandement. À l'instar du grec ινα qui, rappelle J. Feuillet, a exercé une influence incontestable sur la conjonction slave, да associé au verbe qui suit permet une double interprétation : celle d'un infinitif ou celle d'un subjonctif. La première possibilité a suppléé à la disparition de l'infinitif en bulgare. La seconde a contribué à la création de l'opposition indicatif/subjonctif, caractéristique des langues balkaniques.

Chez Venelin, да est souvent subordonnant. Rappelons-nous le modèle du futur accompli défini (щŷ да падамъ) et indéfini (щŷ да пада). Mais nous le retrouvons également lorsqu'il s'agit d'exprimer un souhait, comme dans le cas du présent conditionnel de Venelin : да викамъ азъ avec valeur de *je crierais*, *si je criais* ... Venelin cite également la conjonction да comme élément qui entre dans la composition du futur de l'indicatif ou du conditionnel (щŷ да водю au lieu de водити), utilisé pour exprimer l'infinitif (voir ci-dessous). En revanche, il ne nous donne pas d'exemples dans lesquels да apparaît après un subordonnant dans une dépendante, un emploi qui lui confère la valeur de marqueur modal. J. Feuillet illustre clairement ce sens en comparant les deux phrases suivantes, avec et sans да (Feuillet, 1996, p. 110):

Търся човек, който има пари. Je cherche un homme qui a de l'argent. Търся човек, който да има пари. Je cherche un homme qui ait de l'argent. Venelin disposait d'échantillons de langue qui pouvaient l'inciter à une réflexion sur l'expression du subjonctif en bulgare. De plus, dans sa *Grammaire*, il pratique souvent la comparaison du bulgare avec le français, une langue qu'il prétend maîtriser. Il est donc curieux que les exemples de phrases bulgares avec leur traduction en français ne lui aient pas suggéré des idées à ce sujet. N'oublions pas, toutefois, que l'attention de Venelin se porte de préférence sur des points communs entre le russe et le bulgare et que le subjonctif n'en fait pas partie. Nous devons donc accepter le fait que, malgré la présence de tous les éléments nécessaires à l'identification d'une construction à valeur subjonctive en bulgare, Venelin ait passé cette question sous silence.

d) L'infinitif

Venelin distingue donc quatre modes en bulgare : l'indicatif, l'impératif, le conditionnel et l'indéfini. Comme nous l'avons évoqué, chaque mode possède un système de temps qui diffère selon les conjugaisons. Seul l'indéfini fait exception de cette règle.

Venelin affirme que le mode indéfini ne dispose pas de forme particulière. Il évoque deux manières de l'exprimer en utilisant l'exemple de l'équivalent bulgare du verbe *mener*, *conduire* (Venelin, 1997, p. 121) :

- a) par l'auxiliaire ща *vouloir*, suivi de l'infinitif vieux-slave водити, réduit au radical води : щу̂ води
 - b) par le futur de l'indicatif ou du conditionnel :

щу̂ да водю̂ au lieu de водити

щу̂ да веду̂ au lieu de вести

щу̂ да поведу̂ au lieu de повести

On sait que, dans l'histoire de la langue bulgare, l'évolution de l'infinitif et celle du supin furent assez liées. Malgré leur différence d'emploi apparente (le supin s'employait comme complément directn des verbes de mouvement), ils furent souvent

mis en concurrence. Dès le moyen bulgare, l'infinitif évincera le supin et, en bulgare moderne, on ne trouvera plus de traces de ce dernier. L'infinitif, à son tour, perdit peu à peu du terrain. Dans la *Grammaire historique du bulgare*, J. Feuillet évoque ses principales modifications (Feuillet, 1999, p. 104). Dès le XIV^e siècle, l'infinitif fut abrégé en -t, puis vécut la perte de cette dentale avant de disparaître lui-même. Au XIX^e siècle, on en trouve de nombreuses traces dans les parlers orientaux qui l'ont conservé plus longtemps. Rappelons que Venelin puise ses exemples prioritairement dans ces parlers. Par ailleurs, la périphrase avec ща suivi de l'infinitif abrégé (щŷ води) que Venelin donne en exemple, mais qui n'est plus actuellement en usage, fait aussi partie des tournures encore vivantes au XIX^e siècle. J. Feuillet signale que, dans la langue moderne, l'infinitif est identique dans la majorité des cas à la deuxième ou à la troisième personne du singulier de l'aoriste: видя́ *il supporta* et *supporter*, намéри *il trouva* et *trouver* (Feuillet, 1996, p. 80).

Dans l'aire dialectale bulgaro-macédonienne, l'infinitif fut remplacé par une construction personnelle avec la particule да (искам да чета « je veux que je lise » = je veux lire) qui, aujourd'hui, bénéficie d'un emploi très large. Venelin aussi fait état d'une construction qui emploie, à côté de l'auxiliaire ща (chez lui щŷ), la particule да (щŷ да водю̂) sans ajouter de commentaire concernant son aire de diffusion

Le manque complet ou partiel de l'infinitif et son remplacement par des propositions subordonnées constitue un des principaux traits balkaniques (voir K. Sandfeld, J. Allières, J. Feuillet). Le bulgare a seulement gardé quelques restes de l'emploi de l'infinitif, comme régime d'un petit nombre de verbes (notamment *pouvoir*) ou encore dans des cas comme : не е нещо за крити *il n'y a rien à cacher l'48*. L'albanais du Sud ne connaît que quelques cas isolés (do me thënë *ça veut dire*). En revanche, l'emploi de l'infinitif dans l'albanais du Nord reste vivant. En roumain, l'infinitif peut s'employer comme dans les langues romanes. Cependant, la réalité montre que, dans la langue parlée et dans les dialectes les souvent remplacé par des

_

 $^{^{148}}$ Les exemples sont cités dans l'ouvrage de K. Sandfeld, 1930, pp. 173-174.

¹⁴⁹ L'étude des différentes langues dérivées du roumain montre que :

⁻ l'**aroumain** a remplacé l'infinitif comme tel par des propositions subordonnées (il s'y est conservé sous sa pleine forme comme substantif verbal) ;

⁻ en **méglénite**, l'infinitif est encore vivant dans des emplois qui coïncident avec ceux que l'on connaît en bulgare mais la construction normale est celle utilisant des propositions subordonnées;

propositions subordonnées. Le serbo-croate préfère l'infinitif à la possibilité, pourtant existante, de le remplacer par des constructions équivalentes.

Selon les observations de K. Sandfeld ce trait, qui s'est propagé à travers les langues balkaniques en venant du Sud, est certainement dû à l'influence exercée par le grec sur ces dernières. En effet, mis à part le futur, l'infinitif est tout à fait inusité en grec comme forme verbale. Il s'est conservé uniquement en tant que substantif (ex. $\phi \alpha \gamma \iota' manger$ de $\phi \alpha \gamma \epsilon \iota' \upsilon$). L'auteur souligne que son hypothèse repose moins sur le constat d'un refoulement de l'infinitif que sur les similitudes dans la manière dont celuici fut remplacé dans les langues abordées. Plus encore que de similitudes, il s'agit du développement d'un système homogène de propositions subordonnées.

Ainsi, dans les langues balkaniques, à l'exception du serbo-croate, on peut distinguer deux types de propositions bien différentes de celles des langues d'Europe qui emploient les conjonctions que, che, dass, that etc. indifféremment du contenu de la proposition. Le premier type est représenté par des propositions à sens plus ou moins final, introduites en roumain par $s\ddot{a}$, en bulgare par $\mathcal{A}a$, en albanais par $t\ddot{e}$. Elles ont comme équivalents en grec des propositions introduites par νά. En grec, en roumain et en albanais, toutes ces conjonctions sont suivies d'un subjonctif qui ne diffère pas de l'indicatif. Même le bulgare qui, en tant que langue slave, ne possède pas de subjonctif à l'origine, s'en est créé un sous la forme de да + verbe. Le second type comprend des propositions sans sens final, introduites en roumain par că, en bulgare par че ои що, en albanais par $q\ddot{e}$ ou se, et dont les équivalents en grec sont introduits par $\pi \ddot{\omega} \varsigma$, $\pi o \ddot{\upsilon}$, ὄτι. À l'exception d'un seul point - l'emploi en grec de υά derrière les verbes « voir » et «entendre» (que l'on trouve, cependant, en aroumain ou en bulgare : той го видя да плаче il l'a vu pleurer), on constate une conformité complète entre les langues évoquées ici, que ce soit dans la distinction des deux types de propositions ou dans l'ordre des mots les composant.

D'après Sandfeld, l'existence des structures que nous venons de citer rend évident le rapport étroit entre les langues citées et le grec. À l'appui de cette hypothèse viennent aussi certaines modifications de la syntaxe des propositions subordonnées en question qui se sont transmises du grec aux autres langues et que Sandfeld illustre à

⁻ en istro-roumain, sans doute sous l'influence du croate et de l'italien, l'infinitif s'est maintenu et, si des propositions subordonnées sont employées, leur forme diffère complètement de celle des propositions qui remplacent l'infinitif dans les autres langues (Sandfeld, 1930, p. 174).

travers de nombreux exemples. Nous n'aborderons pas cet aspect syntaxique dans notre exposé.

Attribuer le manque ou le recul de l'infinitif à l'influence du grec dans les Balkans s'oppose à la position adoptée par d'autres savants parmi lesquels A.M. Seliščev qui, en 1925, déclarait à ce propos :

«L'hypothèse est vraisemblable, mais – tant que l'on ne connaîtra pas l'évolution du même phénomène en vieil albanais, on ne doit pas la tenir pour certaine. » (Seliščev, 1925, p. 50)

Si l'on suit Seliščev, l'origine du remplacement de l'infinitif par des propositions subordonnées serait à rechercher dans la langue albanaise. Et, par conséquent, il faudrait supposer que le grec a subi l'influence de cette langue très tôt, avant le début de notre ère. D'un autre côté, il est pratiquement impossible de démontrer que les ancêtres des Albanais, les Thraces ou les Thraco-Illlyriens, ne possédaient pas d'infinitif. Rappelons que l'albanais du Nord en possède un, ce qui oblige d'abord à prouver qu'il est d'origine récente et non hérité de la langue ancienne. Sandfeld fait aussi appel au bon sens linguistique selon lequel on ne peut s'imaginer « qu'une langue de civilisation comme le grec ait pu subir sur ce point capital l'influence d'une langue barbare qui ne s'appuyait sur aucune autorité politique » (Sandfeld, 1930, p. 178). Et il ajoute que, si les influences de l'albanais sur le grec sont peu nombreuses et limitées au lexique, le grec a exercé une influence puissante sur l'albanais comme sur les langues voisines.

Dans le cas de l'infinitif, le raisonnement ne sera donc pas le même que celui pour la déclinaison.

3.4. La rection des verbes

Les dernières pages de la partie consacrée au verbe contiennent quelques réflexions sur la rection des verbes ainsi qu'une présentation des participes et des gérondifs en bulgare.

Les remarques de Venelin sur la rection des verbes (pp. 160-164 de la *Grammaire*) n'ont pas attiré l'attention des rares chercheurs qui nous ont laissé des notes critiques sur son ouvrage. I. Šišmanov comme M.V. Lunina signalent à peine d'une phrase l'existence d'un tel chapitre. Il est vrai que celui-ci n'est pas d'une importance primordiale pour la description du système verbal. En revanche, il nous éclaire sur certaines prises de position de l'auteur, met en évidence ses hésitations terminologiques et donne, malgré lui, un aperçu de quelques divergences importantes entre le russe et le bulgare.

En premier lieu, Venelin rappelle l'étroite relation entre la rection verbale et le système de déclinaison. Il explique au lecteur le rôle complémentaire que jouent les prépositions et les cas. Le système de sept cas que l'on emploie dans les langues slaves ne suffit pas pour exprimer toutes les relations possibles entre l'action et son objet. Cela explique le fait que les langues slaves aient développé à la fois un ensemble de désinences casuelles et de prépositions. En l'absence de ces dernières, la langue aurait été obligée de recourir à un nombre de cas équivalent à celui des prépositions existantes. À l'appui de cette affirmation, Venelin cite l'exemple de langues qui disposent de dix à douze cas. Le discours donne rapidement lieu à une glorification des langues flexionnelles (l'héritage scientifique allemand n'est jamais très loin), en dépit de laquelle l'auteur tente de prouver que la situation du bulgare est encore « rattrapable » :

« L'observation des langues slaves actuelles permet tout de suite de remarquer qu'elles appartiennent à la catégorie des langues anciennes et, pour ainsi dire, intactes dans leur plénitude de leurs formes (Venelin utilise ici les adjectifs *cel'nye* et *polnoformnye*, C.A.); il suffit de comparer (par exemple, le russe avec le grec et le latin, et les langues nouvelles) pour s'en convaincre. Ainsi, de toutes les langues slaves, seul le bulgare a emprunté le chemin d'une renaissance. D'ailleurs, il n'a pas encore rempli toutes les conditions pour devenir une langue nouvelle, et on peut l'appeler nouveau bulgare uniquement par comparaison avec le vieux bulgare, c'est-à-dire, notre slavon d'église. » (Venelin, 1997, p. 162)

Le terme de *nouvelle langue* s'applique chez Venelin aux langues qui ont abandonné les cas pour « se jeter » sur les prépositions (*brosilis' na predlogi*) (Venelin, 1997, p. 161). Les premières visées ici sont les langues latines : le roumain, l'italien, le français, l'espagnol.

En parlant de l'existence de langues qui possèdent un nombre de cas conséquent, Venelin cite des exemples de langues agglutinantes en les intégrant au groupe des flexionnelles. Le magyar (ou le hongrois), choisi comme représentant du groupe turcotatare, vient illustrer le cas des langues sans prépositions qui ont développé un nombre de morphèmes postposés aux mots suffisant pour pallier ce manque. Ces éléments portent chez Venelin le nom de *zalogi* (*postpositiones*) et constituent des équivalents des désinences des cas. Un tel point de vue témoigne de l'état des connaissances au début du XIX^e siècle.

Aujourd'hui, la linguistique a établi une distinction nette entre langues agglutinantes et flexionnelles. Dans les premières, les rapports grammaticaux sont exprimés par la juxtaposition après le radical d'affixes distincts. Dans ces langues les mots sont analysables en une suite de morphèmes distincts. Ainsi, le mot turc *evleri* se décompose en trois éléments : *ev*, le radical « maison », *ler*, la marque du pluriel, et *i*, la marque du possessif. Contrairement à ceux des langues agglutinantes, les morphèmes grammaticaux utilisés dans les langues flexionnelles ne peuvent être segmentés. Dans le mot latin *boni*, par exemple, le *i* est à la fois la marque du pluriel, du nominatif et du masculin (*Dictionnaire de linguistique*, 2002, pp. 22 et 204).

Dans le chapitre consacré à la rection des verbes, Venelin reprend souvent le terme de *predlog* (traduit habituellement *préposition* en linguistique) en l'assimilant à différents éléments de la langue. Selon l'usage de l'époque, il est, tour à tour, la préposition qui accompagne le mot décliné, le préfixe utilisé avec le verbe, le suffixe qui marque la dérivation verbale :

« ... La préposition est un cas mobile, errant et autonome ; elle se pose entre l'action et son objet, elle est soudée tantôt au verbe, tantôt au substantif ; dans les deux cas elle précède. La préposition est non seulement une déclinaison générale (chez Venelin vseobščee sklonenie, C.A.) car elle détermine toutes les relations de l'action à la préposition (sic!) dans l'espace, mais elle est de plus une conjugaison générale (surtout dans les langues slaves), en cas de manque de formes, elle détermine l'action dans le temps. Rappelons-nous, à propos des conjugaisons, que les nuances de répétition, d'accomplissement et de durée sont exprimées par la préposition, tout comme les temps passés et futurs et, enfin, les catégories de dérivation verbale. » (Venelin, 1997, p. 161)

À la fin, en rappelant le phénomène de remplacement des cas par des tournures prépositionnelles, Venelin nommera même la préposition du terme général de *particule* (*častica*). Nous sommes là dans une confusion terminologique totale, où le lecteur moderne ne retrouve le véritable sens des propos que grâce à ses propres bases linguistiques. À cela s'ajoutent la permanente hésitation entre *jazyk* et *narečie* pour évoquer la langue, ainsi que le mélange entre temps, aspect et modalités de l'action que nous avons évoqué à plusieurs reprises.

Cependant, Venelin relève ici un point très important, qui ne corrobore pas la parfaite similitude qu'il souhaiterait voir entre le russe et le bulgare : les écarts dans la construction des syntagmes verbaux. D'ailleurs, il reconnaît lui-même que là réside la différence la plus saillante rencontrée dans l'étude du bulgare. Cela peut se traduire par le choix de la préposition :

«[...] là où le Russe du Nord utilisera к (приходи ко мне), où le Russe du Sud emploiera до (пріиди до мене), le Bulgare mettra при (доиди при мене) etc. » (Venelin, 1997, p. 162)

Mais, derrière ce choix des prépositions, se cache une différence plus profonde que Venelin avait voulu gommer: la perte progressive des déclinaisons et leur remplacement par des constructions mettant en œuvre des prépositions. C'est ainsi, par exemple, que les verbes qui en russe exigent l'emploi du datif, se retrouvent en bulgare suivis de la préposition на : да се покланят на бездушны идолы qu'ils vénèrent des idoles sans vie (par гаррогt au russe кланяться бездушным идолам, C.A.) (Venelin, 1997, p. 163).

Gardant toujours l'espoir de faire revivre la déclinaison bulgare, Venelin insiste sur le fait que les écarts observés dépendent exclusivement du type de déclinaison auquel appartiennent les substantifs dans le syntagme verbal. À cet effet, il illustre les variantes possibles avec le verbe *se moquer*, en bulgare присмѣвамъ се:

- І. Той ми се присм**ъ**ва. *Il se moque de moi*.
- II. Той се присмѣва безумному человѣку. Il se moque de l'homme dément.
- III. Той се присмѣва на безумнаго человѣка. Il se moque de l'homme dément.

IV. Той се присмѣва на безумнŷ женŷ. Il se moque de la femme démente.

V. Той се присмѣва на безумны человѣцы. Il se moque des hommes déments.

VI. Той се присмѣва на безумны жены. Il se moque des femmes démentes.

(Venelin, 1997, p. 164)

Ces exemples confirment les assertions que nous avions lues dans le chapitre consacré à la déclinaison. Lorsque le substantif appartient au genre masculin animé, la construction avec le datif et celle avec la proposition на, suivie d'un accusatif /génitif, sont également possibles. Avec les féminins singuliers en -a/-я, ainsi qu'avec les pluriels en général, l'emploi du datif est rare. On lui préfère une construction avec la préposition на. En revanche, et Venelin fait là une remarque très pertinente, l'emploi du datif ne peut être évité avec les pronoms personnels (той ми се присмѣва).

3.5. Les participes et les gérondifs

Venelin ne consacre à ce sujet que quelques brèves remarques. Les participes sont initialement divisés en deux ensembles, participes actifs et participes passifs, comme l'indiquent les intitulés *À propos des participes actifs* [O pričastijax dejstvitel'nyx] (pp. 164-166 de la *Grammaire*) et *À propos des participes passifs* [O pričastijax stradatel'nyx] (pp. 166-167 de la *Grammaire*). C'est à l'intérieur de ces chapitres que nous retrouvons çà et là des remarques sur les formes du présent et du passé.

3.5.1. Le participe actif

Venelin signale l'absence du participe actif dans la langue bulgare parlée et son remplacement par des tournures qui utilisent les relatifs кой, коя, кое, що ои дето, suivis d'un verbe. Cette habitude lui rappelle fortement ce que l'on observe dans la langue française. C'est la raison pour laquelle Venelin présente au lecteur plusieurs exemples de phrases dans leur version russe, bulgare et française, destinées à faire apparaître les disparités et les similitudes. En voici quelques témoignages qui, malheureusement ne se distinguent pas par une bonne maîtrise du français (Venelin, 1997, p. 165):

«Бывшие здесь купцы все разъехались.

Торговцы, що быше дотекли тука, сички разидоше се.

Tous les marchands qui étaient arrivés ici, se sont en allés 150 (sic!).

Всяк возвеличающийся унизается.

Кой се оголъмява ще да е понижен.

Qui s'enorgue illit (sic!) trouvera des humiliations. »

Venelin se contente d'illustrer le remplacement du participe actif par des tournures, sans établir de distinction entre les participes actifs présents et passés (que l'on retrouve, d'ailleurs, dans les exemples ci-dessus), ni aborder la question de leur formation et des différences possibles dans leur diffusion.

Une telle manière d'aborder le sujet peut s'expliquer en partie par l'état de la langue bulgare au moment de sa description par Venelin. Le cas du participe présent actif est particulièrement parlant. Le moyen bulgare avait éliminé ses trois anciennes formes (à partir des thèmes иджшт- allant, химжшт- sachant avec la variante глаголжшт- parlant, et мольшт- priant) et en avait reconstitué de nouvelles. Au fil du temps, ce participe est devenu un simple adjectif et c'est exactement de cet état des choses que témoigne la Grammaire. Venelin souligne la « vétusté », en quelque sorte,

-

¹⁵⁰ La traduction française de ces exemples est l'œuvre de Venelin.

du participe lorsqu'il signale son emploi réservé à la répétition ou à l'imitation du texte des Évangiles (Venelin, 1997, p. 164).

Afin d'atténuer les faits, Venelin suppose que le participe n'a déserté que la langue populaire. L'exemple des Russes qui réservent leurs participes à la langue littéraire tout en les évitant dans leurs échanges quotidiens lui vient en aide. Une analogie pourrait alors être établie entre les habitudes linguistiques des Russes et des Bulgares, selon laquelle ces derniers n'auraient pas perdu mais simplement mis de côté les participes actifs. Ainsi, il est encore possible d'œuvrer à leur restauration dans la langue bulgare en suivant le modèle russe. Ici Venelin sort du cercle fermé russobulgare pour évoquer les Polonais qui préféreraient au participe des constructions avec un relatif même dans le style littéraire (Venelin, 1997, p.166). La démarche vise, à notre avis, à renforcer l'espoir en une renaissance du participe dans la langue bulgare. D'un côté, contrairement au polonais, l'abandon du participe n'y concerne que la langue parlée. De l'autre, si le bulgare ressemble au russe par des phénomènes oraux, pourquoi ne l'imiterait-il pas lorsqu'il s'agit de faire revivre le participe dans le style plus élevé ?

J. Feuillet et L. Beaulieux notent, en effet, un regain d'intérêt pour le participe dans la langue bulgare du XIX^e siècle. Sous l'influence du russe et du slavon, le participe en -щ aurait été introduit dans le bulgare littéraire et serait devenu même la « bête noire » des grammairiens puristes soucieux de le chasser de la langue contemporaine. Quelques russismes ont réussi à s'intégrer dans le registre administratif ou commercial : живу́щ domicilié, теку́щ courant etc. (Feuillet, 1999, p. 102). D'autres formes participiales en -ущ -ющ, empruntées au russe, ont été condamnées par l'usage littéraire : пи́шуща маши́на machine à écrire, ве́рующ croyant, жела́ющ désirant etc. (Beaulieux, 1950, p. 196).

Comme nous l'avons déjà précisé, les conseils de Venelin visant à s'inspirer de l'usage en russe concernent l'ensemble des participes actifs. On peut se demander pourquoi, puisque le participe passé actif est loin d'être une forme rare en bulgare. L'explication se trouve, peut être, dans le positionnement de l'auteur. Le participe passé actif en bulgare moderne est formé à partir de la forme de la première personne du singulier de l'aoriste. On enlève le –x final que l'on remplace par -л pour le masculin, -ла pour le féminin, -ло pour le neutre et –ли pour le pluriel. En voici quelques exemples :

```
Плаках - плакал (ayant) pleuré
```

гледах - гледал (ayant) regardé

четох - чел (ayant) lu (avec chute de la consonne т)

дойдох - дошъл (étant) venu (cas particulier en formation en –шъл)

etc.

Сереndant, ce ne sont pas ces participes, souvent cités dans la *Grammaire*, ne serait-ce que dans la partie consacrée aux temps verbaux, que Venelin doit considérer. Pour lui, ils représentent des éléments constituants et indissociables des temps composés. En revanche, il doit s'intéresser aux formes participiales à l'origine des participes passés actifs en russe comme плакавший (*ayant*) *pleuré*, пришедший (*étant*) *venu*, etc. Le vieux bulgare en possédait trois types formés sur le thème de l'infinitif dont le plus persistant s'est révélé celui en —въ, G. —въша: глаголавъ (*ayant*) *parlé*. En vieux russe, ces participes se sont maintenus avec des formes courtes et des formes longues, comme le montrent les participes du verbe *porter*: несъ (N. masc. et n. sg., f. courte) несъщия (N. fém. sg., f. longue) несъщия (N. fém. sg., f. courte) несъщия (N. fém. sg., f. longue) (Černyx, 1962, pp. 90-91). Ce modèle de participe passé actif s'est conservé en russe moderne sous sa forme longue. En revanche, malgré la conservation en bulgare moyen de la forme du nominatif pluriel en (въше, il a totalement disparu du bulgare moderne, comme le remarque à juste titre Venelin.

3.5.2. Le participe passif

D'après Venelin, l'emploi des participes passifs et, en particulier, pour former le passé est assez fréquent.

Les participes présents passifs expriment un état subi par la personne ou l'objet, ce qui motive souvent leur remplacement par des verbes pronominaux ou par des constructions composées de prépositions et de substantifs. Les exemples donnés par l'auteur portent l'empreinte d'une forte russification. Il affirme que les Bulgares pourraient très bien dire со̂жигаема книга livre que l'on brûle ои душа непогубима l'âme est éternelle (ne pouvant être détruite), cependant, dans le

решрle, on préfère des tournures comme книга що со̂жигать et душа що неможе да се погуби (Venelin, 1997, р. 166). Si le moyen ou la raison de l'action sont exprimés, le participe passif est remplacé par une construction active. Par exemple, au lieu de dire движимый любовью poussé, animé par l'amour, подстрекаемый завистью provoqué par la jalousie, l'envie, on utilisera en bulgare les constructions avec le verbe à la voix active suivantes : воспали го любовь et возбуди го зависть ... Venelin rééquilibre tout de suite son propos en rappelant que la langue russe, elle aussi, a souvent recours à des tournures avec préposition et substantif telles que из сострадания par compassion, из злобы par méchanceté, etc...

Il est vrai que le participe présent passif en —мъ (несомъ étant porté, ведомъ étant conduit) avait un emploi régulier en vieux slave. Cependant, en dehors de quelques slavonismes, il a disparu dans les langues slaves en tant que tel. On retrouve des formes en -м avec la fonction d'adjectifs. Le bulgare moderne emploie fréquemment des formes en -им: любим aimé, видим visible, зависим dépendant, etc. En revanche, le participe passé passif, construit avec les morphèmes —т et —н (anciens morphèmes -тъ et —нъ) s'est très bien conservé en bulgare moderne. Le —т s'est imposé avec les verbes à base vocalique (aoriste en —х): обут chaussé, познат connu. Le morphème —н a été utilisé pour tous les autres cas: носен porté, четен lu (voir pour plus de détails Feuillet, 1999, pp. 103 et 105).

La fréquence d'emploi des participes passés passifs en bulgare donne à Venelin l'occasion de poser un signe d'égalité avec le russe : «leur emploi est aussi généralisé que dans la langue russe» (*upotreblenie ix stol' že obščee, kak i v russkom*) (Venelin, 1997, p. 167). Pour ce qui est de leur formation (c'est bien la première fois que Venelin aborde cet aspect dans le chapitre), le lecteur est prié de se référer aux tableaux qui accompagnent la présentation des conjugaisons et qui contiennent, entre autres, les participes et le substantif verbal formés à partir de chaque verbe cité (voir Annexe 9).

Quelques disparités phonétiques et morphologiques n'ont pas échappé à l'auteur :

1. L'absence du «1» épenthétique après labiale dans les participes bulgares : влюбень *amoureux* au lieu de влюблёнь en russe. Venelin appelle cela une tendance à « supprimer la mouillure » (*uničtoženie umjagčenija*)

- 2. L'absence d'alternance д жд : пробуденъ réveillé, éveillé au lieu de пробуждёнъ en russe.
- 3. L'apparition d'un «a» devant «л» (pour les verbes à l'aoriste en -охъ): рекаль (*il*) *dit*, могаль (*il*) *put* au lieu de рекль, могль.

3.5.3. Le gérondif

Le gérondif est le parent pauvre de ce chapitre. Venelin n'y consacre que neuf lignes. L'existence d'une seule forme est signalée : celle formée à l'aide du morphème шкомь. Venelin en donne peu d'exemples dont l'orthographe et la traduction russe laissent parfois à désirer : сѣдишкомь étant assis, молчишкомь en gardant le silence (au lieu de мълчешкомь : Venelin oublie de signaler le son [ă] dans la premère syllabe), течешкомь (au lieu de тичешкомь) qui signifie en courant mais que Venelin traduit раг идя en allant, en arrivant, etc. On retrouve même la forme правишкомь, très surprenante et on ne peut plus artificielle, équivalente, selon l'auteur au russe делая faisant. (Venelin, 1997, p. 167).

Le gérondif que Venelin appelle aussi un «adverbe verbal» (glagol'noe narecie) peut très bien être remplacé par des constructions comme celles évoquées cidessus au sujet des participes. Ainsi, au lieu de dire: Много писавши, он лишился зрения À force d'écrire (ayant beaucoup écrit), il a perdu la vue, on peut utiliser: Отъ много писанія той ослѣпѣ (Venelin, 1997, р. 167). Le problème est que le bulgare moderne ne possède pas de gérondif passé comme писавши et que, là encore, Venelin transfère des faits de la langue russe dans la langue bulgare.

En fin de compte, Venelin n'évoque qu'une seule manière de former le gérondif qui, de plus, ne correspond pas à celle qui s'est généralisée aujourd'hui. Le bulgare moderne ne connaît que le gérondif présent (l'adjectif бивш *ancien* reste encore comme vestige du gérondif passé de l'auxiliaire съм) qui se caractérise par des désinences d'origine macédonienne en -йки adaptées au thème du présent : четейки *en lisant* pour le thème en -е, носейки *en portant* pour le thème en -и, питайки

en interrogeant pour le thème en -a. Le gérondif présent ne peut être formé qu'à partir de verbes imperfectifs et revêt un caractère très littéraire.

L. Beaulieux rappelle que certains parlers ont conservé des formes de gérondif en -ещец/-ащец, -ещи/-ащи, -ещем/-ащем et autres, mais que ces formes sont actuellement exclues de la langue littéraire (Beaulieux, 1950, p. 195).

3.6. Les prépositions, les adverbes et les conjonctions

3.6.1. Les prépositions

La présentation des prépositions dans la langue bulgare fait partie des qualités de la *Grammaire* de Venelin. Elle se distingue par son caractère complet et détaillé. Une vingtaine de prépositions y sont énumérées par ordre alphabétique, étudiées avec toutes les nuances de sens qu'elles peuvent exprimer et comparées aux équivalents que le russe utilise dans chacun de ces sens.

Venelin cite les prépositions suivantes, en affirmant qu'elles sont presque toutes identiques à celles du russe: безъ, въ, до, за, къ ои камто, на, надъ, низъ, о, освенъ, отъ, по, подъ, помежду, предъ, при, презъ, преко, сосъ ои съ, у, сръщу. La principale différence concernerait leur sémantique et leur emploi dans les deux langues. Venelin avait déjà évoqué ce problème dans le chapitre consacré à la rection des verbes.

I. Šišmanov qui, dans l'article cité, s'est contenté de retracer le contenu de la *Grammaire* sans y apporter un regard critique de linguiste, ne s'arrête presque pas sur les prépositions. Le seul élément qui attire sont attention, sans qu'il nous en explique la raison, est la présence d'une préposition Kamto (en bulgare moderne Kbm vers, en direction de) au sujet de laquelle Venelin précise qu'elle connaît les variantes de prononciation Kato et Kata : Kata mode en direction

de la mer (Šišmanov, 1897, p. 56). M.V. Lunina ne propose pas plus d'informations mais relève la valeur de ce chapitre au sein de l'ensemble.

Certaines prépositions donnant lieu à des commentaires sur une demi-page, voire une page entière, nous avons choisi d'apporter ici un exemple du travail de l'auteur. Prenons à cet effet la présentation de la préposition за (Venelin, 1997, р. 169). Venelin cite d'abord son sens premier, identique à celui de la même préposition en russe : Той го улови за ру̂ку̂-ту̂ и му рече. Он его взял за руку и сказал ему. (*Il l'a pris par la main et lui dit.*) Comme cela a été souvent le cas, dans cet exemple ainsi que dans les exemples suivants, nous observons une russification de l'orthographe, typique de Venelin, et l'interprétation de l'article comme une particule postposée.

Suivent ensuite les autres significations de 3a en bulgare, envisagées systématiquement dans leur réalisation en russe, avec la préposition appropriée :

- за avec équivalent russe для:

За добро ги создаде Господь. Для блага их сотворил Бог. *Dieu les a créés au nom du bien*.

- за avec équivalent russe по причине, ради : За тебе щŷ да идŷ на сме̂рть. Ради тебя я пойду на смерть. Pour toi j'irai jusqu'à la mort.

- за avec équivalent russe въ:

Азъ за нищо ги имамъ. Я ни во что их не ставлю.

Ils ne représentent rien pour moi.

- за avec équivalent russe o, об:

Много ми хортуваха за тебе. Мне много говорили о тебе. On m'a beaucoup parlé de toi.

Il est intéressant de voir aussi une remarque sur l'éventuelle valeur subjonctive de за lorsque cette préposition peut être suivie d'un substantif verbal. Venelin, qui ne s'était pas penché spécialement sur l'expression du subjonctif en bulgare, relève ici l'existence d'une tournure « spécifique à la langue bulgare » (oborot, svojstvennyj tol'ko bolgarskomu narečiju): Той ми даде иманіе си за да го чювамь. Он поручил мне своё сокровище для хранения. Il m'a confié la garde

de ses biens. Venelin souligne ici le subjonctif: Il m'a confié ses biens pour que je les garde. Sa conclusion, exprimée en nota bene, est que les Bulgares ont à leur disposition deux solutions: former un subjonctif (за да го чювамь) ou utiliser un substantif verbal (за чюваніе). On réalise que la formulation de Venelin du début n'était pas très réussie. Ce n'est pas la présence, dans la séquence, du substantif verbal чюваніе qui assure la valeur de subjonctif, mais plutôt l'emploi de за avec la structure typique du subjonctif, composée de да et de verbe conjugué au présent (да чювамь) (voir ci-dessus le chapitre sur les modes).

3.6.2. Les adverbes

La partie consacrée aux adverbes se résume à leur classement en différentes catégories et à la présentation de quelques exemples suivis de leur traduction en russe. Venelin distingue neuf catégories :

- 1) Adverbes de lieu (*narečija mesta*): (bg) тукъ, тука (r) здесь, *ici*; (bg) близо, близу (r) близко *à proximité* etc.
- 2) Adverbes de temps (*narečija vremeni*): (bg) кога (r) когда *ici*; (bg) днесъ, днеска (r) ныне *aujourd'hui* etc.
- 3) Adverbes de qualité (narečija kačestva)

Ils sont divisés en six sous-catégories :

- formels ($kategori\check{c}eskie$): bg) какъ? (r) как? comment, de quelle $mani\`ere$; (bg) tай, (r) tак ainsi etc.
- adjectivaux (prilagatel'nye), c'est-à-dire formés à partir d'adjectifs.

À l'intérieur de ce groupe, Venelin évoque deux terminaisons possibles :

- a) terminaison en -o : (bg) право (r) прямо (tout) droit; (bg) лесно, (r) легко, facilement etc.;
- b) terminaison en -ta : (bg) добрta (r) хорошо *bien*; (bg) злta, (r) плохо, *mal* etc.
- comparatifs (*sravnitel'nye*)

Venelin note qu'il s'agit d'adverbes qui contiennent à la base les formes adjectivales pour le comparatif et le superlatif mais terminées en -o ou en -ѣ: (bg) похубаво (r) лучше *mieux*.

- d'intensité (naprjagatel'nye) : (bg) тве̂рдѣ (r) очень très.
- collectifs (sobiratel'nye): (bg) наедно, вкŷп**t** (r) аместе (sûrement orthographe erronée de вместе, C.A.), вкупе, ensemble.
- d'appréciation (*upodobitel'nye*): (bg) наприлику (r) на подобие, подобно *à l'image de, de manière similaire*.
- 4) Adverbes de quantité (*narečija količestva*): (bg) колко? колико? (r) сколько *combien*; (bg) малко (r) мало *peu*, etc.
- 5) Adverbes numéraux (*čislitel'nye*): (bg) пе̂рво, пе̂рвенъ (r) во-первых *premièrement*.
- 6) Adverbes interrogatifs (voprositel'nye): (bg) ли? нели? защо? (r) почему pourquoi, pour quelle raison; (bg) отъ що? (r) отчего, зачем pourquoi, dans quel but.
- 7) Adverbes d'affirmation (podtverditel'nye) : (bg) хы, хы! (r) да, да oui ; (bg) сирѣчь (r) то есть c'est-à-dire.
- 8) Adverbes de négation (otricatel'nye)
- 9) Adverbes de doute (somnitel'nye)

Aucun exemple ne vient illustrer les deux dernières catégories.

Que Venelin se soit limité ici à une simple catégorisation n'est pas étonnant en soi. L'adverbe reste encore aujourd'hui une partie du discours difficile à analyser. La principale difficulté réside dans sa particularité d'être invariable, un trait qui ne suffit pas pour le différencier pleinement d'autres éléments morphologiques de la langue. Il faut donc trouver des critères supplémentaires et, dans ce domaine, chaque linguiste propose sa propre solution. Ainsi, dans la *Grammaire synchronique de la langue bulgare*, J. Feuillet choisit de définir l'adverbe comme un groupe qui ne peut occuper de fonctions actancielles ou qualificatives dans une unité linguistique, afin de le distinguer du pronom et de l'adjectif (Feuillet, 1996, p. 275). Chargé de la lourde tâche de réaliser

une première description du bulgare, Venelin n'a pas le recul nécessaire pour analyser l'adverbe à un niveau linguistique supérieur. Il reprend dans les grandes lignes la catégorisation adoptée par la langue russe, sans chercher à la dépasser.

D'ailleurs, même dans le recensement des formes adverbiales, on trouve encore beaucoup d'inexactitudes : confusion entre différentes parties du discours, déformation des mots bulgares, traduction erronée en russe. Ainsi, des prépositions sont citées parmi les adverbes de lieu (ex. около *autour de*) ou les adverbes de temps (ex. подиръ *après*), la particule interrogative ли se transforme en adverbe interrogatif, l'interjection ъ (entendue par Venelin comme хы) s'insère dans la catégorie des adverbes d'affirmation (voir Venelin, 1997, pp. 176-179). Nombreuses sont les formes qui s'éloignent sensiblement de leur réalisation en bulgare : отнŷтрѣ au lieu de отвътре *de dedans*, тога-си au lieu de тогава *alors*, à *l'époque*, etc.

Il arrive fréquemment que la traduction proposée par Venelin ne corresponde pas au véritable sens du mot bulgare ou bien qu'elle ignore toutes ses facettes. En voici quelques preuves :

- нататакъ (chez Venelin orthographié на та-такъ) traduit en russe в сию сторону dans cette direction, sans mention des significations à partir de, plus loin.
- напрасно traduit par тотчас, вдруг *aussitôt*, *soudain* alors que son vrai sens est *vainement*, *inutilement*.
- толико (au)tant, tellement qui marque l'intensité, est rattaché par Venelin aux adverbes de quantité et traduit par сколько combien.

Et cette liste peut être enrichie d'autres remarques portant aussi bien sur la forme que sur le contenu de la présentation ...

3.6.3. Les conjonctions

_

Le chapitre consacré aux conjonctions est incomplet. Venelin ne cite qu'une petite partie des ressources importantes dont dispose le bulgare. Comme il l'avait fait pour les adverbes, il classe les conjonctions en neuf catégories ¹⁵¹:

¹⁵¹ Pour la traduction des noms des catégories, nous nous sommes inspirée en grande partie de la présentation des prépositions dans la Grammaire de la langue bulgare de Léon Beaulieux.

- 1) adversatives (prekoslovnye): a, но mais ...
- 2) causales (vinoslovnye): защо parce que, puisque, понеже attendu que ...
- 3) concessives (ustupitel'nye): макаръ bien que, ако и quand bien même ...
- 4) hypothétiques (uslovnye): ако si, ако не sinon ...
- 5) de succession (soedinitel'nye): и et, тако и de même
- 6) finales (zaključitel'nye): итакъ, итако par conséquent, ainsi, сѣтнѣ puis
- 7) alternatives (*isčislitel'nye*): ли-или *ou* ... (*ou non*)
- 8) subjonctives (soslagatel'nye): чи, что да que
- 9) négatives (otricatel'nye): не ne, ни-ни ne ni, ni ni

Les remarques critiques formulées précédemment sont valables ici aussi. Comme on peut l'observer déjà à travers les formes citées pour illustrer les différentes catégories, la confusion entre conjonctions et adverbes existe. En témoigne la présence, parmi les conjonctions finales, de l'adverbe сътнъ puis, plus tard auquel Venelin attribue la traduction russe таким образом, следовательно par conséquent. D'autre part, on constate d'autres confusions entre formes bulgares et russes : ex. le russe итакъ cité comme étant une forme bulgare. En revanche, cette fois-ci Venelin accompagne sa présentation d'exemples de phrases qui permettent d'expliciter l'emploi des conjonctions « en situation » ainsi que de faire ressortir d'éventuels écarts par rapport à leur statut dans la langue russe.

3.7. Les interjections

Entre les adverbes et les conjonctions, Venelin intercale une demi-page consacrée aux interjections, sans même les faire figurer au sommaire de l'ouvrage. Malgré sa pertinence, ce petit chapitre n'a pas retenu l'attention de M. Lunina qui, pourtant, est la seule à envisager le contenu de la *Grammaire* de manière plus détaillée. De son côté, I. Šišmanov se contente d'en faire un résumé sans émettre de jugement personnel sur sa valeur (Šišmanov, 1897, pp. 56-57).

Pourtant, dans ce chapitre, Venelin fait preuve d'une fine observation de la langue et de son usage. Comme nous l'avons déjà signalé dans nos réflexions sur le choix des parties du discours, il parvient à dégager quelques traits spécifiques au bulgare qui se révèlent uniquement lors d'un travail « sur le terrain ». Parmi ces traits, citons d'abord l'émission de la voyelle longue [ă] par laquelle les Bulgares expriment la joie ou l'affirmation. L'existence de degrés d'intensité n'a pas échappé à Venelin : la répétition de ce son marque le degré élevé d'implication du locuteur.

La gestuelle est également prise en compte. Au contraire des autres Slaves, les Bulgares expriment la négation en hochant de la tête de bas en haut et accompagnent ce geste d'un son цъ [că] (noté цê par Venelin), produit avec la langue.

Des interjections typiques de la langue bulgare sont citées (Venelin, 1997, p. 180) :

- бре [bre], pour s'adresser à quelqu'un en haussant la voix : Стойко бре ! *Hé*, *Stojko* !

Мило бре! Hé, Milo!

- мо́ре [more], pour s'adresser à quelqu'un d'une voix calme : Стой море traduit en russe par Слышь, постой *Écoute, arrête-toi* (Venelin a trouvé ici une belle solution pour signifier la proximité des interlocuteurs). L'auteur ajoute une remarque importante : море est répandu dans toute l'aire transdanubienne.
- зеръ [zer], pour souligner la confirmation : Твоя ли та майка ? Моя зеръ. *Est-ce ta mère ? C'est bien la mienne*.

Nous avons remarqué que les particules, si répandues en bulgare, ne sont pas abordées dans la *Grammaire*. Cela est d'autant plus surprenant que Venelin puisait son corpus dans le « vivier » des particules : la langue bulgare parlée, qui en fait le plus ample usage.

3.8. L'ordre des mots dans la phrase

Ce chapitre contient dans son titre À propos de l'ordre des mots [O slovosočinenii] un néologisme, soigneusement choisi par Venelin : slovosočinenie que l'on pourrait traduire littéralement par manière de disposer les mots. Du coup, l'auteur se voit obligé d'expliquer aux lecteurs le sens de ce nouveau terme. Il ne s'agit pas ici des exigences (regimen) des parties du discours mais de l'ordre de disposition (syntaxis) de ces parties, et même de l'ordre de disposition de phrases entières (Venelin, 1997, p.184). Le projet paraît nouveau et ambitieux car la linguistique russe du début du XIX^e siècle est encore loin des véritables développements syntaxiques. D'ailleurs, cet état de fait se voit confirmé par la suite : l'auteur traite exclusivement de propositions simples sans aborder la phrase complexe.

Pour être encore plus clair, Venelin établit une distinction entre grammatika et slovosočinenie. La grammaire s'intéresse aux formes envisagées à l'unité et obéissant chacune à ses propres règles. Contrairement à ce caractère analytique de la grammaire, ce que Venelin appelle slovosočinenie est un regard synthétique sur les parties du discours en tant que matière unique qui obéit à un ensemble de règles communes. Les images métaphoriques de la relation entre grammatika et slovosočinenie se suivent dans la plus pure tradition romantique. Certaines, venues du domaine musical, comparent l'objet de la grammaire aux tons ou accords qui composent une mélodie (slovosočinenie) pour créer de la vraie musique (la langue). D'autres, inspirées des sciences naturelles, présentent la grammaire comme un squelette auquel le slovosočinenie insuffle « le mouvement, la pensée et la vie » (Venelin, 1997, p.184).

L'élément romantique est présent aussi dans l'évocation des tournures spécifiques à une langue, à travers lesquelles s'exprime son identité. Leur rôle est comparé à celui des chansons, des mélodies et des accents qui distinguent un peuple des autres peuples (Venelin, 1997, p.184). Dans un élan libérateur des schémas existants, Venelin décide de donner à la composition de tels énoncés le nom de *oborotopis*' qui, d'après lui, serait en russe le correspondant du terme *phraseographia*. Si la grammaire procède à un premier tri de la matière linguistique, l' *oborotopis*' apporterait à la langue sa souplesse et sa beauté.

Dans notre exposé, nous avons opté pour le mot *phraséologie* qui, comme le *Dictionnaire de linguistique* l'indique, évoque aussi bien les constructions propres à une

langue que celles propres à un individu ou à un groupe d'individus (*Dictionnaire de linguistique*, 2002, p. 366). Il nous a été beaucoup plus difficile de trouver une formulation unique pour le terme *slovosočinenie*. Cela s'explique par le flottement permanent que Venelin maintient entre les notions. Tantôt il semble approprié de parler d'*ordre des mots* (notre choix pour le sommaire) tantôt, compte tenu des développements dans le chapitre en question, on ressent le besoin d'une formulation plus restrictive qui oriente vers les expressions, tournures et locutions propres à la langue. Notre hésitation se confirme lorsque, plus loin, l'auteur pose l'égalité entre *slovosočinenie* et *oborotopis*' (Venelin, 1997, p. 185). Ce tronc commun lui permet de dégager, d'un côté, des tournures de nature modifiable (*oboroty*), et, de l'autre, des expressions idiomatiques de sens et de forme figés qu'il est impossible de traduire littéralement dans une autre langue (*idiotizmy*).

Conscient de l'importance des ces derniers dans l'apprentissage d'une langue, Venelin leur consacre un petit chapitre à part, plus par souci de proposer une grammaire complète que par la présence réelle, dans ses carnets, de matériau linguistique qui justifierait une telle démarche. Les exemples que l'on peut y lire concernent certains emplois de particules et de conjonctions que Venelin s'avoue incapable d'expliquer. Ainsi, connaissant la palette sémantique de да + verbe conjugué, il se demande pourquoi les Bulgares disent: Случи се и засыромашѣ au lieu de Случи се да засыромашѣ Il lui est arrivé de se retrouver dans le besoin (Venelin, 1997, р. 198). La redondance de la phrase bulgare est considérée comme idiomatique. Elle est illustrée par l'expression Остави се отъ това да піешь вино Arrête de boire du vin (littér. Arrête ceci de boire du vin) dans laquelle отъ това qui est la reprise, par un pronom, du syntagme да піешь вино paraît superflu aux yeux de Venelin (Venelin, 1997, р. 198). Il ne s'agit donc pas ici de présenter les idiotismes bulgares à côté de leurs équivalents sémantiques russes mais plutôt de poser la base de l'édifice qu'est leur étude en général.

Dans le chapitre qui traite de l'ordre des mots, les tournures et les idiotismes sont donc abordés avant tout pour inciter les futurs auteurs de grammaires à leur attribuer, désormais, une place significative dans leurs travaux. Les Anciens, aussi bien les Grecs que les Romains, les ont ignorés car ils n'accordaient d'attention qu'à leur

propre langue. Or, l'importance des tournures et des expressions idiomatiques ne se révèle que dans la comparaison avec des langues autres que la sienne. La rhétorique, un art cultivé par les Anciens, n'a point permis de les mettre en valeur car elle se satisfait de l'agencement savant d'énoncés éloignés des usages populaires et authentiques. Par conséquent, Venelin souhaite rompre avec une tradition qui a conduit les auteurs français et russes à ignorer la variété dialectale de leurs langues. L'absence de systématisation des tournures populaires et de démarche raisonnée à leur égard engendre des situations curieuses que l'auteur tient à rappeler :

« D'aucuns disent souvent, à propos de certaines expressions, que *ceci ne ressemble pas à du russe*, qu'en russe cela ne se dit pas, sans se rendre compte euxmêmes pourquoi ceci ou cela n'est pas du russe, malgré le fait que l'énoncé est composé de mots russes authentiques et selon les règles de la grammaire russe. » (Venelin, 1997, p. 186)

Venelin reconnaît que modifier cette situation est un travail de longue haleine, surtout lorsqu'il s'agit d'une langue comme le bulgare, qui bénéficie pour la première fois d'une description grammaticale. Il se fixe donc une tâche modeste et adaptée au contexte : décrire quelques tournures et idiotismes bulgares qui attirent rapidement l'attention de l'observateur et illustrent mieux cet aspect de la langue.

Les différents points spécifiques que Venelin expose sur les onze pages suivantes (pp. 187- 197 de la *Grammaire*) ont peu à voir avec de véritables problèmes de syntaxe, telle que nous l'envisageons aujourd'hui. Ils restent limités à la rection des verbes ou à l'ordre des mots dans des énoncés courts. En revanche, certains d'entre eux constituent réellement une découverte pour l'époque. Pour la première fois Venelin délaisse sensiblement l'objectif de privilégier les similitudes entre le russe et le bulgare. Son regard s'élargit à d'autres langues comme le latin, le français et même l'anglais. Des phrases françaises apparaissent systématiquement à côté des versions bulgare et russe. Elles ne sont pas toujours correctes (voir, par exemple, à la page 197 la phrase *Quand l'homme commence à connaître tout ce qu'il* (sic) *existe et comment existe*), mais la volonté de l'auteur de les noter est indéniable. C'est que Venelin a découvert qu'en matière de disposition des mots, en particulier des pronoms par rapport au verbe, le bulgare se rapproche plus du français que du russe.

L'exemple suivant démontre qu'en présence de deux pronoms, habituellement au datif et à l'accusatif, dans les énoncés bulgares et français et contrairement à ce que l'on observe en russe, celui à l'accusatif précède toujours le verbe (Venelin, 1997, p. 190):

bulgare	Азъ го просихъ да ми го да. (la forme correcte serait : даде)	
français	Je le priais de me le donner. Ou Je voulais qu'il me le donne.	
russe	Я его просил, чтобы он мне дал его.	

La remarque, illustrée par d'autres exemples de ce genre, est juste et pertinente. Séduit par cette constatation, Venelin va parfois jusqu'à forcer le trait. Comme dans les exemples censés illustrer le cas où, lorsque les deux pronoms sont à la même personne, en l'occurrence à la troisième, c'est celui au datif qui se place immédiatement devant le verbe (Venelin, 1997, p. 190):

bulgare	Той го просяше, да го му покаже.
français	Il le priait de le lui montrer.
russe	Он просил его, чтоб ему показал его .

La structure de la phrase bulgare ci-dessus est artificiellement calquée sur celle du français. L'ordre naturel des éléments qui la composent serait, si l'on reprend l'idée de Venelin: Той го просяще, да му го покаже. Mais, dans ce cas, l'exemple ne serait pas représentatif. Quant à la phrase française, Venelin considère qu'elle procède à un tel emplacement des pronoms par souci de sonorité (il est plus agréable d'entendre de le lui que de lui le) ou au nom de la clarté sémantique, étant donné la confusion possible entre de lui le donner et de l'huile donner (Venelin emprunte le verbe donner à un exemple similaire) (Venelin, 1997, p. 190-191).

Il n'est pas rare de lire des exemples bulgares qui sonnent faux, même lorsque l'on garde en mémoire le fait qu'il s'agit d'un état de la langue du début du XIX^e siècle. En voici un, assez choquant pour l'oreille bulgare, qui vient illustrer, dans le cadre des temps composés, la place du pronom au datif devant l'auxiliaire et celle du pronom à l'accusatif devant le participe. Notons, dans le même exemple, le « vous » de politesse

dans la version française, utilisé sans raison apparente. Cela nous amène à penser que Venelin a dû puiser ses phrases françaises dans un corpus déjà existant (Venelin, 1997, p. 192):

bulgare	Не ли ми си го далъ ?
français	Ne me l 'avez-vous pas donné ?
russe	Разве ты не дал мне его ?

Ici, la séquence Не ли ми си го даль?, préconisée par l'auteur, est bien éloignée de ce qu'il convient de dire en bulgare correct : Не си ли ми го даль? Le même décalage apparaît lorsqu'il est question de la particule interrogative ли. Dans les formes négatives des verbes, Venelin veut à tout prix placer cette particule après la particule de négation не : Не ли сâмь го видѣль? au lieu du correct Не сâмь ли го видѣль? *Ne l'aurais-je pas vu*? (Venelin, 1997, p. 192).

La ressemblance syntaxique évidente entre le bulgare et le français est expliquée par leur appartenance au groupe des langues *nouvelles*, c'est-à-dire les langues qui se sont éloignées du modèle classique. Ce dernier serait conservé dans la langue russe qui, sur ce plan, se révèle plus proche des *langues anciennes disposant de toutes leurs formes (starye polnoformnye jazyki)*, comme le latin. Venelin en apporte la preuve en comparant les deux phrases suivantes (Venelin, 1997, pp. 194-195):

russe	Он хотел донести на него, чтобы лишить его имения.
latin	Is cupiebat cum incusare, ut cum privaret divitiis.

Le bulgare et le français se différencieraient de la structure ci-dessus par la mise en avant superflue de l'idée de possesion. En bulgare, cela se traduirait par l'emploi du pronom au datif му à lui au lieu de celui du possessif нѣгово son : Той щѣше да го объяви да се извади иманіе му. En français, si l'on peut dire : Il désirait de (sic!) le dénoncer pour que son trésor lui soit ôté 152, on pourrait également décider de mettre l'accent sur la possession en utilisant la formule son trésor à lui soit ôté.

-

¹⁵² Proposition de traduction de Venelin.

Pour les lecteurs non encore convaincus du « schisme » du bulgare, Venelin ajoute un autre trait qui le relie, cette fois-ci, à l'anglais moderne (novosaksonskij jazyk). Il s'agit de l'emploi du verbe vouloir (щŷ I will¹⁵³) pour exprimer le futur : Азъ щý писа́ (sic) I will write *J'écrirai*. Et de sa conclusion émane une certaine déception :

« Ainsi, lorsqu'ils se distinguent des Français, les Bulgares s'accordent avec les Anglais! » (Venelin, 1997, p. 195)

3.9. De la mélodie

Dès le début du chapitre, Venelin donne une définition de ce qu'il entend par *mélodie* (napev) de la langue. Il s'agit de la corrélation entre deux notions : l'accent (udarenie ou accentus) qu'il envisage en terme de hauteur, et la mesure (mera ou quantitas) qui, pour lui, se traduit par une durée plus ou moins importante. Ces deux catégories sont étroitement liées à la prononciation des consonnes (proiznošenie soglasnyx) qui constitue un paramètre mécanique de la mélodie.

Même si une telle présentation paraît inexacte et pour le moins maladroite aux yeux de la phonétique contemporaine, Venelin pressent déjà certaines caractéristiques importantes de la mélodie, autrement dit dans notre terminologie moderne, de la prosodie. D'abord, son statut d'élément indissociable d'une langue, qu'il s'agisse de la forme ou du sens. En témoignent les affirmations suivantes :

« La mélodie, indépendamment de la grammaire, représente une catégorie de la langue ainsi que de la forme. »

« Une langue peut se distinguer d'une autre non seulement par sa forme mais aussi par sa mélodie. » (Venelin, 1997, p. 199)

On remarque tout de suite les traces des postulats répandus au XIX^e siècle : la vision de la prosodie comme quelque chose d'extérieur à la grammaire et la dichotomie entre la norme grammaticale, en tant qu'objet théorique, et la prononciation. C'est dans ce sens-là qu'il convient d'interpréter l'opposition que Venelin fait entre *langue* et

.

¹⁵³ La traduction anglaise est l'œuvre de Venelin.

forme ou encore entre mélodie et forme. Mais, malgré ce rappel du contexte scientifique existant, l'auteur prend ses distances. Déjà, par la décision de traiter de la mélodie au sein de sa *Grammaire*. Ensuite, en identifiant dans la prosodie un aspect théorique (catégorie de la forme) et un aspect pratique (catégorie de la langue).

Cependant, il ne faut pas voir ici une révolution linguistique. Comme dans le cas des expressions idiomatiques, il s'agit juste d'un pas timide vers une nouvelle approche de la langue. On ne saurait en déduire plus lorsque Venelin rappelle que, si l'on souhaite étudier la mélodie sous tous ses aspects, on se doit de recourir à la systématisation.

La fluctuation entre les diverses notions persiste. Que dire, par exemple, de la définition suivante :

« Bien sûr, la mélodie de la langue appartient à la partie de la linguistique nommée *prosodie* ou *accent* (dans l'original *udarenie*, C.A.), si l'on utilise le terme russe. » (Venelin, 1997, p. 200)

Alors qu'au début du chapitre Venelin avait présenté l'accent comme une des composantes de la mélodie, voici maintenant une inversion de cette relation. L'accent est défini comme une catégorie qui englobe la mélodie. S'agirait-il ici du mot accent utilisé dans le sens large de prononciation? Pourtant, tout de suite après Venelin aborde la question des types d'accent (fixe, mobile, syllabique, de groupe) en confirmant, pour ainsi dire, une conception plus étroite de ce mot. Dans la citation ci-dessus, l'auteur réduit la prosodie à l'accent. Aujourd'hui, on pourrait dire que Venelin n'a tenu compte que de la prosodie lexicale, celle qui se résume à l'accent morphologique. Or, les travaux contemporains accordent une part importante à la prosodie postlexicale qui englobe les groupements syntactico-sémantiques, l'intonation ou encore le rythme (voir Lacheret-Dujour et Beaugendre, 1999). Bien évidemment, il n'est pas question ici de lui reprocher cette lacune dans un domaine qui n'a pris son essor qu'à partir des années 1970! Par ailleurs, Venelin assume parfaitement son rôle de pionnier, malgré le manque évident de moyens. On le verra même donner de nouveau naissance à un néologisme : языкописная напевопись, censé traduire en russe le terme oedeographia philologica et exprimer l'action coordonnée des divers accents ainsi que les règles de lecture et de déclamation.

Il est intéressant de voir la classification des accents réalisée par Venelin. Malgré son caractère rudimentaire, le lecteur peut y déceler les germes des classifications

modernes, qui seront bien sûr beaucoup plus détaillées. Venelin distingue les types suivants (voir Venelin, 1997, p. 200) :

- accent fixe qui frappe toujours la même syllabe,
- accent mobile qui, au cours de la dérivation ou des changements grammaticaux, peut se déplacer d'une syllabe à l'autre,
- accent « de tournure » (*oborotnoe udarenie*) qui vient s'ajouter à l'accent de mot, selon la position que le mot occupe dans la phrase et, parfois, coïncider avec cet accent.

Si l'on adapte cette classification à la vision contemporaine, on dira que Venelin reste à un niveau d'interprétation morphophonologique, c'est-à-dire ne relève que l'accent désigné aujourd'hui par le terme d'accent primaire effectif. Les accents secondaires auxquels peuvent être associées les fonctions énonciative, expressive ou rythmique, restent en dehors de son analyse. Seule l'identification d'un accent « de tournure » pourrait éventuellement évoquer le niveau suprasegmental. Cependant, la définition que lui donne Venelin indique clairement qu'il ne s'agit que d'un accent de groupe de mots liés d'un point de vue prosodique. Par conséquent, même si ce n'est pas un accent de mot isolé, nous restons toujours dans la catégorie de l'accent primaire.

Venelin a une idée claire quant aux endroits appropriés à la présentation et à l'explication des accents qu'il décrit. Le meilleur endroit pour indiquer l'accent fixe serait le dictionnaire, alors que l'étude de la grammaire offrirait une très bonne occasion d'aborder l'accent mobile. Le troisième, l'accent « de tournure », serait à envisager par la phraséologie ou, ce que Venelin appelle оборотопись.

Il est à noter que les termes accent fixe et accent mobile ne revêtent pas chez Venelin le sens courant que nous leur connaissons. Aujourd'hui, nous avons l'habitude de les rencontrer dans des classifications qui distinguent, d'une part, les langues à accent et, d'autre part, les langues à ton. C'est à l'intérieur du groupe des langues à accent, que l'on parle de langues à accent fixe (comme le français où l'accent est toujours sur la dernière syllabe pleine d'un mot lexical) et de langues à accent libre ou mobile (comme le russe où la place de l'accent change selon les contraintes morphologiques) (Lacheret-Dujour et Beaugendre, 1999, pp. 39-40). La distinction établie par Venelin est critiquable car elle ne relate que des états temporaires. Si l'on suit sa logique, tous les accents du russe seraient à la fois fixes (dans les formes initiales des mots) et mobiles (dans leurs dérivés morphologiques ou grammaticaux). À

l'exception, bien évidemment, des mots invariables dont l'accent restera toujours fixe. La prescription d'étudier l'accent « de tournure » uniquement dans le cadre de la phraséologie dénote une vision très fragmentaire des phénomènes prosodiques, qui se confirme, d'ailleurs, dans la suite de l'exposé.

En revanche, Venelin fait preuve d'une modernité étonnante lorsqu'il replace la mélodie (l'intonation ?) parmi les autres éléments qui forment la langue :

« ... L'étude de la mélodie est la plus difficile, la plus haute, la plus philosophique, elle est le dernier niveau de l'étude d'une langue. » (Venelin, 1997, p. 200)

Lorsque plus loin dans le même passage Venelin affirme que, si la grammaire et la phraséologie peuvent s'apprendre dans les livres « secs et sans vie », selon son expression, la mélodie n'est accessible qu'à travers l'expérience vivante, nous percevons là une polémique sous-jacente avec l'esprit de la grammaire générale. Cependant, cette dernière recouvre aussitôt ses droits avec la déclaration de Venelin selon laquelle la mélodie d'une langue doit être affinée suivant le modèle de prononciation de la haute société, car « c'est dans la bouche de la haute société que la langue prend la sonorité la plus agréable » (Venelin, 1997, p. 200).

La grammaire générale est présente également dans le positionnement par rapport aux différences de prononciation à l'intérieur d'une langue, ce qui dénote déjà une attitude vis-à-vis de la variété dialectale. L'uniformité de la prononciation est perçue comme une preuve de pureté. Ainsi, Venelin déclarera qu'elle représente un avantage du russe, langue *entière* (*cel'nyj jazyk*), sur le grec et le latin. Comme, précédemment, il avait expliqué l'articulation des voyelles par l'influence du climat, Venelin établit ici une relation entre la prononciation et la géographie de l'aire de diffusion de la langue :

«[...] Voilà pourquoi les habitants des zones ouvertes, où l'activité et la communication ne rencontrent pas l'obstacle des montagnes, des rivières ou des mers importantes, parlent de manière uniforme. » (Venelin, 1997, p. 201)

L'auteur nous confie que la mélodie est ce que la langue possède de plus intime. Loin du pays, on peut oublier celle de sa langue maternelle. Et, lorsqu'un expatrié rencontre des compatriotes, plutôt que les mots, ce sont les intonations de la langue qui le touchent profondément. Les exemples de Venelin portent à l'évidence la marque nostalgique du romantisme, mais cela n'enlève rien à leur justesse. Nul doute que l'intonation et le rythme constituent bien le dernier obstacle qui résiste au plus habile des apprenants d'une langue étrangère. Les dernières études sur la prosodie confirment cette réalité. Rappelons les travaux de la linguiste polonaise J. Dąbrowska, qui prouvent que, linguistiquement, nous sommes conditionnés par le rythme de notre langue maternelle et que, par conséquent, apprendre une langue étrangère signifie subir une sorte de « recyclage » rythmique et intonatif (Lacheret-Dujour et Beaugendre, 1999, p. 36).

Malheureusement, après avoir exprimé ces idées très justes sur la prosodie en général, Venelin n'apporte pas d'informations concrètes sur le bulgare. Il n'est question ni de ses principaux contours intonatifs ni de l'usage des moyens prosodiques dans cette langue. Nous retrouvons seulement une comparaison, fort libre, de la mélodie (*napev*) du bulgare avec celle d'autres langues slaves. En guise de point de départ, un signe d'égalité est posé entre le russe et le bulgare :

« La mélodie de la langue bulgare est, dans l'ensemble, celle du russe, malgré les quelques écarts dus à la particularité de la langue. Mais, comme le terme russe englobe deux parlers russes, celui du Nord et celui du Sud, légèrement différents du point de vue de la mélodie, il convient de dire, pour décrire plus clairement le bulgare, que la mélodie du bulgare est celle du russe du Nord (du grand-russien), alors que les exceptions qu'il présente ont leur correspondance dans le russe du Sud. » (Venelin, 1997, p. 202)

Et, de nouveau, Venelin rappelle que les Bulgares sont une tribu russe de la Volga (volžskoe russkoe plemja).

Dans la suite de l'exposé, l'auteur s'attaque aux affirmations formulées dans l'ouvrage de Vuk Karadžić. Les éventuelles ressemblances de la mélodie du bulgare avec celle du serbe, du croate et du dalmate, ne sont dues qu'aux aléas de l'histoire. À l'appui de sa thèse, Venelin souligne que, de toute façon, les langues citées ne partagent pas les mêmes origines (les Bulgares sont un peuple scythe, les Serbes - un peuple germanique!). Son rappel historique joue aussi sur l'inversion des rôles tels qu'ils étaient présentés par Karadžić. Le transfert de traits prosodiques se serait opéré du bulgare vers les langues serbe, croate et dalmate et il serait le résultat des migrations des

populations entre ces pays, sous le règne de la Bulgarie. Venelin ajoute ici que la mélodie d'une langue, de même qu'elle peut s'apprendre et se désapprendre, peut aussi être dénaturée sous l'influence d'une autre langue. Son exemple type est l'influence prosodique du polonais sur le parler russe du Sud qui, par conséquent, s'est éloigné du russe du Nord et du russe de la Volga (alias le bulgare). Dans ce contexte, Venelin voit comme une compensation le transfert de traits bulgares, c'est-à-dire de traits russes, vers des langues au-delà du Danube.

À la remarque que le bulgare est beaucoup plus mélodieux que le serbe, Venelin ajoute quelques observations concernant la prononciation de certains sons. Une fois de plus, il n'est pas vraiment question de prosodie mais de réalisations phonétiques isolées.

Parmi les particularités signalées, nous retrouvons les suivantes :

1) L'absence de mouillure des consonnes bulgares lorsqu'elles sont suivies des voyelles d'avant e et и.

Ce trait, en effet, représente un écart important par rapport aux lois phonétiques du russe. Venelin voit ici une similitude entre le bulgare et l'ukrainien où тебе, forme du datif ou du locatif du pronom personnel ты tu, sera prononcé тэбе.

2) Les voyelles bulgares qui confèrent à la consonne le trait de mouillure sont : я, ѣ, i, ю et, dans les terminaisons des mots, le ь.

On note que Venelin n'associe pas cette remarque à des considérations d'ordre orthographique. Pourtant, la survie de i et de & avait souvent été remise en cause par ses prédécesseurs. On pourrait objecter que le sujet ici n'est pas la simplification de l'orthographe. Pourtant, nous verrons que, contrairement à nos attentes, toute la suite du chapitre y est consacrée.

La remarque concernant les terminaisons molles notées рагь paraît très éloignée de la réalité. Elle est sans doute le produit d'une russification du bulgare, souvent pratiquée par Venelin. D'ailleurs, il reconnaît lui-même la prononciation dure de la combinaison - сть. L'exemple donné est celui de l'expression Sa Grâce, écrite en bulgare Его Милость, et dans laquelle le mot grâce est prononcé comme s'il était terminé par un signe dur (Милость), ou même sous une forme raccourcie (Милоссь). Que les observations de Venelin révèlent l'existence d'une orthographe de l'expression citée avec un signe mou est fort probable, à une époque où l'influence

des modèles anciens est encore très vivante. Cependant, le décalage évident entre écriture et prononciation ne le conduit pas à admettre l'évolution de la langue et il réduit le phénomène aux habitudes langagières populaires. En bulgare contemporain, le signe ь, appelé « petit jer », n'apparaît que devant la voyelle о (ex. Синьо forme du neutre de l'adjectif *bleu*). Dans cette position, il note, effectivement, la mouillure de la consonne précédente (Feuillet, 1996, p. 32).

3) La graphie щ est toujours prononcée шт.

Venelin remarque que, pour ce qui est de la prononctiation шт [št], les Bulgares sont restés fidèles à l'héritage du vieux slave où la graphie ψ ne représentait que la ligature de ш et de τ et, par conséquent, correspondait à la prononciation de deux sons. Souvenons-nous que la question fut déjà posée par Karadžić qui avait opté pour l'utilisation exclusive de шт, conformément à une logique phonétique. Sa solution avait rencontré les critiques des locuteurs bulgares, sceptiques quant au bien-fondé d'une telle démarche. Soucieux de respecter les avis divergents, Keppen avait même supposé des différences dans la prononciation de щ et de шт en bulgare!

- 4) Des particularités dans la prononciation des voyelles μ, e et o chez les Bulgares habitant près de la mer Noire sont signalées :
- біуль au lieu de биволь buffle
- чюлякь au lieu de человѣкь *homme* (човек en bulgare moderne) Venelin voit ici une imitation du son turc ю̈ [ü]
- уда̂ au lieu de вода eau, улове au lieu de волове bœufs

Venelin n'accompagne d'aucun commentaire la première et la dernière observation. Dans la mesure où rapprocher la prononciation bulgare de celles des parlers russes du Nord et du Sud faisait partie de ses objectifs, nous avons voulu évoquer un phénomène semblable, datant de l'époque du vieux russe. Des formes bulgares, comme біуль ou уда̂ citées dans la quatrième remarque de Venelin cidessus, résultent de la disparition de la consonne |v| devant |o| et de la réalisation, à la place de celle-ci, du son |u| : вода → уда̂, биволь → біуль. En vieux russe

aussi, |v| pouvait avoir un comportement ambigu qui aboutissait à deux réalisations, selon les dialectes : labio-dentale [v] et bilabiale [w]. La prononciation de la labio-dentale [v] pouvait faire suite à l'apparition d'un [v] prothétique ou épenthétique devant les voyelles labialisées, comme le montrent les exemples d'évolution de formes vieux-slaves en russe : осмь → восемь huit, Иоаннъ → Иван Jean. La réalisation de la bilabiale [w] résultait de la disparition de |v| devant |u|, comme on peut l'observer dans les formes du verbe habiter, être : живуще → жиуще. Rappelons que, dans les dérivés du même radical, [v] apparaît souvent devant [o] : живомый реирlé, животина animal, être animé, etc (Sreznevskij, 1903, III, p. 865-866). Les modifications en bulgare se manifestent de préférence dans cette dernière combinaison, mais il s'agit, dans tous les cas, d'un résultat similaire.

Les écarts énumérés ci-dessus sont considérés par l'auteur comme des *provincialismes* (*provincializmy*). Le lecteur remarquera que cette étiquette les éloigne de l'état, plus signifiant, de caractéristiques dialectales. Derrière une telle démarche, l'on perçoit toute l'hésitation de Venelin à reconnaître l'existence de dialectes en bulgare, même si lui-même en avait formulé l'idée au début de sa *Grammaire*. La réalité d'une division dialectale du bulgare pourrait, d'une part, altérer l'image de sa pureté et, d'autre part, jeter un doute sur son statut de ramification du russe. Telles sont, du moins, les deux hypothèses qui nous ont semblé les plus probables.

À la fin du passage, lorsque l'auteur affirme que, quoi qu'il en soit, « la meilleure intonation 154, la plus correcte et la plus agréable » est celle de la Macédoine, nous sommes portée à croire qu'il ne s'agit pas d'une remarque désitéressée. Bien au contraire, elle s'inscrirait dans la conception vénélienne d'une Macédoine antique, berceau de l'esprit bulgare et rempart contre l'influence linguistique et politique étrangère, telle qu'il l'avait décrite sur les premières pages de sa *Grammaire* (comparer Venelin, 1997, pp. 10 et 203). Ici la Macédoine serait, en quelque sorte, le contre-exemple de ce que Venelin avait pu observer, au cours de son voyage, dans la Bulgarie de l'Est.

_

¹⁵⁴ C'est la première fois que le mot *intonacija*, suivi d'un équivalent russe à la Venelin оглашение, apparaît dans le chapitre sur la mélodie.

3.10. La modernisation de l'orthographe

Dans la *Grammaire*, l'orthographe du bulgare ne sera pas directement abordée. À part quelques remarques disséminées ça et là dans l'ensemble du texte, ou les considérations sur l'emploi des signes diacritiques grecs dans les textes en langue slave, à la fin du chapitre sur la mélodie, nous ne trouverons dans cet ouvrage aucun autre passage réservé à l'orthographe. En revanche, les positions de l'auteur sur la question s'exprimeront souvent dans sa correspondance et, surtout, dans son écrit *De la genèse...* consacré à la formation de la nouvelle littérature bulgare.

Pour comprendre cette attitude, nous devons revenir aux raisons qui ont guidé Venelin dans la rédaction de sa *Grammaire*. Il s'agit avant tout d'un texte à caractère prescriptif dans lequel la présentation d'ensemble de la langue est soumise à l'objectif de normalisation, telle que l'imaginait Venelin. C'est pourquoi, à ceux qui l'accusent de classifications trop compliquées et inutilement exhaustives, Venelin répond que son travail a une portée scientifique et non scolaire. D'après lui, seule la description complète des paradigmes de déclinaison et de conjugaison permettra d'établir une norme orthographique. La réponse à notre interrogation est donc là : inutile de chercher un chapitre composé de conseils en matière d'orthographe car celle-ci est déjà partout présente dans la *Grammaire*, à travers les mots qui composent les paradigmes, les tableaux, les citations, bref, à travers toutes les expressions du bulgare que l'auteur conçoit comme des exemples à suivre.

Le rôle important de l'orthographe est souligné dans *De la genèse...*: c'est « une chose sacrée que l'on ne doit pas manipuler à sa guise comme un jouet » (Venelin, 1838, p. 31). Et Venelin donne l'exemple du désordre orthographique qui règne dans la littérature serbe, car en Serbie l'édition a précédé l'élaboration d'une grammaire. Les Bulgares devraient éviter cet écueil à un moment où leur langue subit des changements importants, suite à une démocratisation de sa forme littéraire.

Comme nous l'avons évoqué, les observations de Venelin montrent que le bulgare contemporain s'est déjà sensiblement écarté du vieux bulgare et des autres langues slaves. Afin que cet écart ne s'accentue pas davantage, il propose d'opérer un retour vers la langue primitive, le vieux bulgare, en prenant comme modèle les Écritures et les livres à usage religieux, ce qui aurait aussi pour avantage de rapprocher la nouvelle langue bulgare du russe - et nous reconnaissons là les idées exposées

précédemment. En tant que grammairien non bulgare, Venelin considère qu'il ne doit pas imposer ses choix aux futurs écrivains bulgares. Cependant, il se montre parfois assez catégorique, jusqu'à commettre des erreurs d'interprétation de certains faits de langue.

Contrairement à Vuk Karadžić, Venelin choisit la voie de l'orthographe étymologique, la seule qui puisse empêcher la langue de prendre une orientation contraire à ses racines. C'est là son principal argument. Venelin apporte aussi la précision suivante :

« Pour ce qui est des raisons du choix des règles orthographiques, je me suis laissé guider par l'axiome d'après lequel l'orthographe et la prononciation sont deux choses parfaitement différentes et opposées car, si l'on écrit selon la prononciation populaire dans des régions différentes, on peut recenser, au sein d'un seul et même peuple, soixante-dix sept prononciations diverses. De cette manière, le peuple peut tarir la source de sa culture. » (Venelin, 1838, p. 31)

Ensuite, Venelin se réfère à l'exemple des Allemands, des Français et des Anglais pour rappeler que, contrairement à certains savants slaves (on y reconnaît aisément Kopitar et son disciple Karadžić, ou Lomonosov, pour la partie russe), ils ont fondé leur orthographe sur l'étymologie de la langue. À cet exemple s'ajoute, d'autre part, le besoin de rapprochement entre les Bulgares et les Russes qui se pare d'un voile ethnico-politique lorsque Venelin revient sur l'éloignement créé entre eux par la domination culturelle et religieuse des Grecs dans les Balkans.

3.10.1. Le choix du modèle

Conformément à une tradition chez les auteurs slaves, attestée dès le Moyen Age, Venelin joint à sa *Grammaire* un texte en guise de modèle à imiter. L'intérêt en est de fournir aux lecteurs un mode opératoire explicite qui ne nécessite pas de préparation théorique préalable et qui représente, pour ainsi dire, un outil « prêt à l'emploi ». La même démarche fut adoptée dans les ouvrages de P. Beron (1824), de A.S. Kipilovski (1825) ou de P. Sapunov (1828).

Venelin porte son choix sur la *Vie de Petka Tărnovska* [Čet' o svjatoj Pjatnice (Paraskevii) Ternovskoj], écrite autour des années 1376-1382 par le patriarche Evtimij Tărnovski, dans sa version manuscrite en nouveau bulgare telle qu'elle est présentée dans le recueil de textes du XVII^e siècle intitulé *Tixonravov damaskin*.

Plusieurs raisons pourraient motiver ce choix. D'abord, la grande popularité de sainte Parascève (connue aussi sous les noms de Paraskevi, Petka, Paraschiva) d'Épivatos dont la vénération dans les cultures du Sud-Est européen est à comparer au culte de la Vierge. Née et promue sainte en terre grecque, son culte se généralise vers la fin du XIV^e siècle et, au cours du XV^e siècle, chez les Slaves du Sud et chez les Roumains. C'est un des cultes les mieux attestés dans les pays bulgares et serbes entre le XIV^e et le XIX^e siècles, et cela dans un vaste registre de nuances allant d'un culte strictement encadré par le pouvoir et la hiérarchie ecclésiastique à l'exubérance de la dévotion populaire.

Le culte de sainte Parascève est porteur à la fois d'un fort élément national et d'un élément commun slave. C'est une autre raison de choix non négligéable, surtout lorsque l'on se rappelle les prises de position de Venelin. En effet, au cours de l'histoire, la relique de la sainte fut transférée dans différents pays slaves. Elle séjourna, tour à tour, en Serbie, en Roumanie, en Moldavie et en Bulgarie. De plus, et il s'agit d'un détail important, le lecteur russe auquel s'adressait la *Grammaire* n'ignorait pas non plus l'existence de cette sainte (voir Valtchinova, 2000).

Une autre raison, expliquant le choix de la version en nouveau bulgare en particulier, résidait dans le fait que cette version était réalisée en langue vivante et populaire. Il s'agit d'un échantillon de la langue typique de la région du Grand Balkan ou, plus exactement, des zones à proximité des massifs qui portent en bulgare les noms de Sredna Stara Planina et de Sredna Gora. Le principal avantage de ce parler central est de réunir des traits des parlers de l'Ouest et de l'Est du pays par rapport à l'isoglosse de diffusion du th. E.I. Dëmina souligne la perspicacité de Venelin qui a pressenti quelle serait la base dialectale de la future langue littéraire bulgare (Dëmina, 1998, p. 98). Aux yeux de Venelin, la version en nouveau bulgare présentait un autre avantage. Si l'original daté du XIV^e siècle était composé suivant le modèle grammatical synthétique, cette version témoignait version déjà de la tendance analytique attestée dans la langue parlée. Par ailleurs, elle conciliait des traits anciens avec des éléments de la langue

vivante. Dëmina fournit quelques preuves¹⁵⁵ de cette symbiose, parmi lesquelles l'absence de réduction des voyelles inaccentuées (колькото *autant*, патрїарьхь *patriarche*), l'assimilation par le trait surdité /sonorité¹⁵⁶ (и сё исплыни срдцето *son cœur se remplit*, contrairement à се изпълни en orthographe moderne), la conservation systématique de la consonne [x] (хубост *beauté*, au lieu de убост, emploi dialectal), l'utilisation des lettres t et ы (съсьмудрыте дтвици *avec les jeunes filles sages*), etc. Le texte permettait ainsi de préserver un équilibre entre tradition et modernité. Cela explique le fait que Venelin n'ait pas choisi les récits de l'*Abécédaire* de Beron ni ceux d'une autre source.

Le texte est présenté en trois colonnes. La première donne l'orthographe de l'original, la deuxième – l'adaptation de Venelin qui devrait servir de modèle d'orthographe étymologique, la troisième – la traduction du texte, assez libre, en russe. Dans l'article cité de M.V. Lunina, notre attention a été attirée par l'affirmation selon laquelle Venelin avait réalisé une traduction de la *Vie de Petka Tărnovska* du vieux bulgare en nouveau bulgare (Lunina, 1951, p. 110). Cette affirmation, contestée d'ailleurs dans les travaux de Dëmina, est erronée et il convient de la corriger. Le texte présenté en deuxième colonne n'est en aucun cas une traduction mais une adaptation de l'original, en fonction de l'expérience acquise par Venelin dans ce domaine. D'ailleurs, l'auteur exprime clairement son intention dans les pages de *De la genèse de la nouvelle littérature bulgare* :

«[...] Ainsi, mon intention fut d'élaborer pour les Bulgares un modèle d'orthographe étymologique [...]. J'ai corrigé la chrestomathie bulgare, jointe à ma *Grammaire*, conformément aux exigences de cette expérience. » (Venelin, 1838, p. 32)

Dans un souci de renouveau, Venelin utilise pour le manuscrit de son adaptation de l'original l'écriture civile, très répandue au début du XIX^e siècle. Il espère que, en vue de la future édition, l'impression du texte de la *Grammaire* sera réalisé également

-

¹⁵⁵ Les exemples du texte qui illustrent le propos de Dēmina ont été choisis par nos propres soins.
156 Dans son Abécédaire, P. Beron applique la réduction, contrairement au modèle de Venelin, des voyelles inaccentuées et l'assimilation par le trait surdité /sonorité. Venelin découvre que ces particularités sont loin d'être présentes, du moins à l'écrit, dans les autres sources consultées. En ce qui concerne la notation de l'assimilation, rappelons que l'orthographe vieux-slave était phonétique, comme celle du grec. On pouvait alors rencontrer diverses variantes du même mot, comme le montre l'exemple de la préposition вех « sans » qui apparaît sous les formes вех грѣҳа sans péché, вес плода sans fruit et aussi веж-йего sans lui.

dans cet alphabet. Rappelons ici que sa démarche est révolutionnaire car les ouvrages d'auteurs bulgares dont il dispose sont, à l'exception de l'avant-propos de Kipilovski, imprimés en alphabet slavon.

3.10.2. Les propositions de Venelin

Voici les principales modifications du texte original apportées par Venelin, accompagnées de quelques remarques concernant leur bien-fondé.

Après avoir rétabli la coupe entre les différents mots, Venelin procède à la suppression des accents hérités des manuscrits grecs et à la réduction sensible du nombre de lettres utilisées. La question des accents, ou plutôt de la nécessité de leur notation à l'écrit, est abordée de manière assez détaillée à la fin du chapitre consacré à la mélodie. Si nous l'évoquons ici, c'est parce qu'en bulgare, contrairement au grec, ces accents ont perdu toute valeur prosodique pour n'être plus que de simples ornements orthographiques. Venelin, lui, les envisage dans le cadre de la prosodie, en se référant à leur rôle de marqueurs de modifications dans la prononciation des mots grecs.

Venelin situe d'abord les différents types d'accents dans leur environnement grec. Ceux qui se présentent sous la forme de virgules au-dessus des voyelles assurent la distinction entre sons aspirés et non-aspirés. Les non-aspirés portent une petite virgule orientée vers la gauche : $\dot{\alpha}$, $\dot{\epsilon}$, $\dot{\eta}$, \dot{o} , où. Les aspirés ont la même virgule mais orientée à droite : α' , ϵ' (qu'il convient de lire [ha], [he]) etc. L'emploi de ces accents n'est opportun qu'à l'initiale des mots car c'est là que peuvent intervenir des modifications suite à la jonction des mots (ex. $\kappa\alpha\tau\dot{\alpha}+\ddot{\delta}\lambda\sigma\zeta=\kappa\alpha\theta$ $\ddot{\delta}\lambda\sigma\nu$ *en tout*, où τ [t] se prononce θ [f] devant la voyelle aspirée). Venelin critique l'imitation inutile des mêmes signes dans les textes slaves, d'autant que les auteurs en font un usage abusif, jusqu'à les écrire au-dessus de voyelles contenant le yod comme κ , κ etc.

Les accents représentés par un trait vertical tourné vers la gauche ou vers la droite (´ et `) ne sont pas non plus repris à bon escient. En grec, l'accent aigu note une élévation de ton. En vieux slave, il aurait pu servir éventuellement à la notation de l'accent des mots. En revanche, l'accent grave qui correspond en grec à une baisse de la voyelle finale accentuée ne trouve pas de correspondance dans la langue slave. Pourtant,

à la lecture de la *Vie de Petka Tărnovska*, nous sommes obligée de constater, avec Venelin, que son emploi est fréquent : сичько трьпѣше (elle) supportait tout, ѝдиси па́кь наза́дь натвоѐ ѿчь́ство reviens de nouveau dans ton pays natal (Venelin, 1997, pp. 212 et 216).

L'imitation du grec est encore plus déplacée lorsqu'il s'agit de la combinaison des deux signes diacritiques ´ et ` qui aboutit à la formation d'un accent circonflexe pouvant prendre la forme d'un arc ^ ou d'un trait légèrement ondulé ^ (titlo). En grec, ce signe indique l'union de deux voyelles dont la première est marquée par une élévation et la seconde par une baisse de ton ($6+\delta=\hat{0}$), comme dans le mot $\sigma \hat{\omega} \mu \alpha \nu i$ union de $\sigma \hat{\omega} \mu \alpha \nu i$ une dans le mot $\sigma \hat{\omega} \mu \alpha \nu i$ une d'un de au lieu de $\sigma \hat{\omega} \mu \alpha \nu i$ le titlo a son utilité dans la notation des mots habituellement abrégés, comme les *nomina sacra*. Dans la *Vie de Petka Tărnovska* il apparaît également à l'intérieur des autres mots, entre deux consonnes ($\sigma \mu \alpha \nu i$) y xáe sent bon, $\sigma \mu i$ 0 u à la place des deux yers ($\sigma \mu i$ 1 doux, humble, σi 2 prép. σi 3 vec). Venelin décide de le supprimer dans toutes ces positions, en ne conservant que quelques abréviations.

La même démarche est appliquée aux autres accents. Seuls l'accent aigu (ó) et l'accent circonflexe (ô) sont conservés : le premier dans le rôle d'accent de mot, et le second pour la notation des voyelles réduites au son [â].

La réduction du nombre de lettres utilisées dans l'original témoigne de la volonté de Venelin de démocratiser le texte. Les lettres du vieux slave comme \mathfrak{o}_V , \mathfrak{k} , \mathfrak{g} , \mathfrak{k} , \mathfrak{g} , \mathfrak

À la fin des mots, Venelin utilise les lettres ь et ъ selon les règles de l'orthographe russe : ъ après consonne finale dure (отецъ *père*, свъть *monde*) et ь après consonne finale molle de couple (добродътель ici œuvre de bienfaisance,

мысль *pensée*). Les jers sont supprimés partout ailleurs, là où ils ne sont pas vocalisés.

La lettre ы est très largement utilisée, en accord avec les normes du slavon. Rappelons qu'elle est également présente dans l'original, mais dans une moindre mesure. On remarque que Venelin a remplacé certains ї de l'original par des ы (ex. ивії transcrit и вы *et vous*). L'emploi de la lettre t coïncide, dans la majorité des cas, avec celui de l'original en nouveau bulgare.

De nombreuses transformations sont d'un caractère plus grammatical, sans correspondre pour autant à la réalité de la langue bulgare. Leur raison d'être est expliquée dans les pages de la *Grammaire* où Venelin développe sa vision de la langue par catégories morphologiques. Prenons l'exemple de l'article bulgare que Venelin interprétait comme un emploi abusif du démonstratif postposé. Conformément à cette idée, les articles du texte original sont supprimés dans l'adaptation de Venelin, tel que le prouvent les extraits suivants auxquels on peut en ajouter bien d'autres :

Texte original	Adaptation de Venelin
да оставишь пустыната	да оста́вишь пу́стыню̂
que tu quittes le désert	
да очисти члку дшта	да очи́сти челов к ку душу̂, etc.
pour purifier l'âme humaine	

Ajoutons que, pour marquer le pluriel, Venelin utilise systématiquement l'article —тѣ, au lieu de —тє, utilisé dans le texte en nouveau bulgare (очи-тѣ *les yeux* au lieu de очите, мои-тѣ *les miens* au lieu de моите etc). D'après Dëmina, les ouvrages de Beron et de Kipilovski ont pu lui inspirer cette transformation (Dëmina, 1998, pp. 100-101).

Une autre illustration des postulats de Venelin, toujours en désaccord avec les normes du bulgare, est offerte par le traitement des pronoms démonstratifs et des adverbes en - зи (този *celui-ci*, онази *celle-là*, тогази *alors*). Considérant l'emploi de ce morphème comme inesthétique et même erroné, Venelin le remplace partout par —си qu'il écrit d'ailleurs tantôt séparé par un trait, tantôt comme un enclitique autonome :

Texte original	Adaptation de Venelin
чю̂ о"н̂зи гла ^с	чю́ онъ-си гласъ
entendit cette voix	
оста́ви фнъ́зи пу́стыни	оста́ви ону̂-си пу́стыню
quitta ce désert	
то́изи	той си etc.
celui-ci	

Il est vrai que, aux yeux du lecteur contemporain, l'essai de Venelin d'enfermer le bulgare dans un cadre théorique préétabli paraît pour le moins réducteur. De plus, en apparence, cette démarche est contradictoire : d'un côté, on « allège » la langue de tout élément superflu, de l'autre, on lui impose des structures qu'elle a abandonnées au cours de son évolution naturelle. Mais, en réalité, le projet du chercheur est loin d'être dépourvu de logique. C'est avant tout ce qui est étranger aux langues slaves qui est jugé « encombrant », et c'est toujours l'« authentiquement slave » qui est privilégié.

4. L'accueil de la Grammaire par les savants russes et bulgares.

Dans la littérature sur Venelin, il existe plusieurs versions concernant l'accueil de sa *Grammaire* en Russie. Les divergences concernent aussi bien le nombre d'avis émis que leur interprétation. Un éclairage satisfaisant de la question nous est proposé dans les articles de Venediktov qui confirme que, du vivant de son auteur, la *Grammaire* fit l'objet de trois avis officiels distincts émanant d'instances scientifiques russes (voir Venediktov, 1981 et 2002).

Une fois la rédaction de son ouvrage terminée, Venelin adresse le manuscrit au Conseil de l'Université de Moscou. Soutenu dans cette démarche par M.P. Pogodin, il espère motiver ainsi sa candidature à un poste au sein de la section d'histoire et de littérature des langues slaves dont la création était prévue en 1835. Le même jour, le 14 mars 1834, le Conseil de l'Université confie à I.I. Davydov, professeur de langue russe, le soin d'émettre un avis sur la Grammaire. Le professeur Davydov rend son avis le 2 mai 1834. Il y confirme le bon niveau de connaissances philologiques de Venelin, note que son ouvrage mérite de l'attention et lui propose de rédiger un résumé de cours général d'histoire de la langue et de la littérature slaves. Comme le souligne Davydov, qui ne cache pas son ignorance du bulgare, l'avis ne porte pas sur des aspects spécifiques à cette langue. En revanche, il a su apprécier, en particulier, « le chapitre sur les formes dérivées ». Parmi les faiblesses de la Grammaire, Davydov cite la présentation de la syntaxe comme une science à part, le manque de clarté dans la classification verbale et la confusion entre slavon d'église et vieux bulgare. Les erreurs de russe que l'on retrouve dans le manuscrit n'ont pas non plus échappé au regard critique de Davydov¹⁵⁷. (Venediktov, 1981, p. 180). Malgré un avis plutôt favorable, il affirme que l'enseignement du bulgare en tant que matière à part ne s'impose pas et motive cela par l'emploi du temps, déjà assez chargé, des étudiants. Suivant les conseils de Davydov, Venelin rédige le résumé de cours demandé, sans pour autant se voir attribuer le poste qui, finalement, revint au recteur de l'Université, M.T. Kačenovskij.

_

¹⁵⁷ Si Venelin accepte cette critique de Davydov, il se montre beaucoup plus affecté lorsqu'elle lui est renouvelée par le Comité auprès de l'Académie, chargé de se prononcer sur la qualité de la *Grammaire*. Pourtant, des écarts par rapport au bon usage de la langue russe sont bel et bien présents dans le texte.

Le deuxième avis sur la *Grammaire* fut établi par A.X. Vostokov, linguiste émérite et membre de l'Académie russe, à la demande du ministre de l'Instruction publique de l'époque, S.S. Uvarov. Mais l'intitiateur de la démarche est Venelin qui, doutant de la volonté de l'Académie russe d'éditer rapidement son ouvrage, croit contourner ainsi les obstacles. Venelin fut informé de l'avis obtenu le 20 septembre 1835, comme l'indique la lettre que lui adresse P.A. Širinskij-Šaxmatov, responsable de département auprès du Ministère.

Après avoir exposé ses remarques critiques, Vostokov conclut :

« Malgré certains passages du texte sur lesquels je ne puis être d'accord avec Monsieur Venelin, je trouve que la *Grammaire* contient beaucoup de choses utiles et je considère que son édition apportera beaucoup à la slavistique. » (cité d'après Venediktov, 1981, p. 182)

L'avis de Vostokov est évoqué souvent dans les travaux de beaucoup d'auteurs, parmi lesquels Bessonov, Lunina, Šišmanov, Bajcura ou encore Zlatarski. Mais c'est Lunina qui en offre la meilleure synthèse. Elle distingue trois points principaux dans les critiques de Vostokov (Lunina, 1951, p. 110):

1) La contestation de l'hypothèse de Venelin selon laquelle le bulgare serait un dialecte du russe.

Vostokov considère que, malgré les similitudes entre le russe et le bulgare, ce dernier ne peut être rattaché à la branche orientale des langues slaves car il contient beaucoup trop de caractéristiques qui lui sont strictement particulières.

2) L'opposiiton au modèle choisi par Venelin pour présenter le nom et le verbe.

Lunina ajoute que Vostokov, ne connaissant pas suffisamment le bulgare, n'a pas su prouver l'inadaptation du modèle de Venelin.

3) La réfutation de l'idée que l'alphabet slave a été emprunté aux Grecs et non élaboré par Cyrille et Méthode.

Il est fréquent de lire que l'avis de Vostokov sur la *Grammaire* fut défavorable, ce qui aurait provoqué ensuite la réponse négative du Comité de l'Académie chargé d'examiner celle-ci. Cette affirmation est démentie par Venediktov qui rappelle que, malgré les critiques formulées, Vostokov avait trouvé l'ouvrage fort utile et avait

encouragé son auteur. La condition posée était de corriger et de compléter le texte de la *Grammaire* conformément aux remarques suscitées et de la retourner, dans sa nouvelle version, au Ministère de l'Instruction publique.

Les réponses de Venelin aux remarques de Vostokov se trouvent dans la brochure *De la genèse...* . Il s'agit, d'après lui, de deux types de réactions : des remarques concernant des maladresses, ou des passages qui pourraient être développés, d'une part, et d'opinions personnelles, d'autre part (Venelin, 1838, pp. 24 et 25). Et, par conséquent, il accepte les premières mais refuse de se soumettre aux secondes. Parmi les remarques que Venelin rejette en les considérant comme des opinions personnelles de Vostokov on peut noter, entre autres, la contestation de l'origine des mots человѣкъ, Радулъ, Егоръ, l'opposition à l'emploi systématique de -си au lieu de -зи (то́изи *celui-ci* – chez Venelin той си) ou encore la réaction contre le maintien de la graphie ы. En ce qui concerne le mot человѣкъ (qui viendrait du serbe et non du bulgare) et la volonté de supprimer la graphie ы, Vostokov se réfère aux écrits de Karadžić. Il provoque ainsi la colère de Venelin, déjà fermement opposé à la réforme de ce dernier qu'il nomme, sur un ton ironique, *orthographe déformée à la serbe (serbskoe krivopisanie*). Venediktov souligne que, dans ces deux cas, c'est bien Vostokov qui avait raison (Venediktov, 1981, p. 187).

Les événements qui s'en suivent compromettent définitivement l'édition de la *Grammaire*. Venelin prend la décision de retourner le manuscrit au Ministère de l'Instruction publique sous sa forme itiniale, sans y apporter les modifications conseillées. Il prétexte gagner ainsi du temps, en affirmant que les dernières corrections pourront être réalisées au moment de l'impression. Sa démarche est interprétée comme une non prise en compte des avis compétents. En janvier 1837, un troisième avis, défavorable, est remis cette fois par le Comité chargé de l'évaluation des travaux scientifiques auprès de l'Académie russe, dans la composition duquel figurent les noms de A.X. Vostokov, M.E. Lobanov, V.I. Panaev, B.M. Fëdorov. Il reprend, dans les grandes lignes, les critiques de Vostokov, en y ajoutant de nouvelles précisions. Selon le Comité, Venelin n'a pas réussi à approfondir ses observations du bulgare ni à présenter des renseignements suffisamment précis sur cette langue. L'affirmation que le bulgare est un dialecte du russe et la classification des verbes en cinq conjugaisons à partir des formes du passé, suscitent la plus grande méfiance. Le même accueil, mais nous savons qu'il est beaucoup moins justifié, est réservé à l'affirmation de la disparition des cas en

bulgare. L'expression en russe de Venelin, jugée peu claire, maniérée et souvent incorrecte est de nouveau soulignée. En conclusion, le Comité invite l'auteur à rédiger plutôt une courte chrestomathie en y joignant un lexique (Nikulina, 1998, pp. 138-139).

Il est intéressant de comparer les réactions des milieux scientifiques russes à celles que la Grammaire de Venelin a pu provoquer chez des savants bulgares. En Bulgarie, contrairement au regard bienveillant que l'on pourrait supposer, l'ouvrage suscite souvent des avis mitigés, voire ouvertement négatifs (voir Venediktov, 2002, p. 33). À l'enthousiasme de grandes figures de la renaissance bulgare comme V. Aprilov et N. Palauzov, pour qui la Grammaire joue un rôle important dans la formation de la nouvelle langue littéraire, s'oppose le rejet de l'enseignant hellénophile R. Popovič, exprimé dans une lettre du 18 novembre 1838 à l'attention de Neofit Rilski. Vers la fin du XIX^e siècle, le savant D. Matov refuse de croire à un quelconque effet positif de l'édition de l'ouvrage. Le linguiste russe P.A. Lavrov se sent même obligé d'intervenir en faveur de Venelin en soulignant le caractère partial du jugement de Matov, par ailleurs défendu par I.V. Jagić. L'opinion de I. Šišmanov est très réservée, malgré la reconnaissance de qualités indéniables comme les nombreux renseignements historiques et ethnographiques que la Grammaire propose au lecteur. Pour ce qui est de son édition, I. Šišmanov s'en remet à l'avis de Lavrov, selon lui le mieux placé pour en juger. D'après certaines sources, O.M. Bodjanskij avait l'intention de publier la Grammaire dans les Čtenija Obščestva istorii i drevnostej rossijskix sans que ce projet ait pu aboutir.

Découragé par l'avis défavorable de l'Académie, Venelin renonce à l'édition de la *Grammaire* qui est conservée à l'état de manuscrit. Dans les années 1850, à l'initiative de la Deuxième section de l'Académie des sciences russe récemment créée, un jeune chercheur, P.A. Bessonov, s'appuie largement sur les travaux de Venelin dans l'élaboration d'une grammaire intitulée *Principales questions de la langue bulgare contemporaine* [Glavnye voprosy jazyka novobolgarskogo]. La parution en 1855 de cet ouvrage, reconnu en Russie comme la nouvelle description systématique de la langue bulgare, fait oublier jusqu'à la fin du XX^e siècle l'idée d'éditer la *Grammaire* de Venelin (Nikulina, 1998, p. 140). Quant à la suggestion du Comité de rédiger un lexique du bulgare, elle est concrétisée par un autre linguiste russe, A.L. Djuvernua, auquel nous consacrons la suite de notre travail.

Néanmoins, Venelin restera sans conteste le premier à avoir élaboré une présentation scientifique et complète de la langue bulgare. Il se démarquera dans l'histoire de la linguistique par l'originalité de ses hypothèses et ouvrira à ses successeurs des axes de recherche inexplorés jusque-là. Sa démarche a le mérite d'aborder la langue en étroite relation avec l'histoire et la culture du peuple dont elle est l'expression. Même si ses écrits portent une empreinte romantique et russophile trop prononcée, Venelin n'en reste pas moins soucieux de l'avenir du peuple bulgare qu'il dote d'une identité, d'une conscience nationale et d'une vision pratique de l'évolution de sa langue.

II. Le premier dictionnaire du bulgare de A.L. Djuvernua



Александр Львович Дювернуа (1838-1886)

1. Le contexte linguistique russe dans la seconde moitié du XIX^e siècle

1.1. Evolution des études du bulgare

Dans la deuxième partie de ce travail, nous avons décrit les grandes lignes qui ont guidé le développement de la slavistique russe jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle. L'expérience de plusieurs années de réflexion sur les origines et les langues des peuples slaves a donné naissance aux premiers écrits grammaticaux sur la langue bulgare d'auteurs slaves. En Russie, ce processus s'est concrétisé par la création de la *Grammaire du bulgare contemporain* de Venelin. En amont, nous avons évoqué les recherches d'autres chercheurs d'origine slave, Jernej Kopitar et Vuk Karadžić, qui ont éveillé et transmis l'intérêt pour cette langue au sein des milieux scientifiques russes. Même si l'édition de l'ouvrage de Venelin n'a pu aboutir, les découvertes de celui-ci contribuèrent à l'élargissement du regard sur le monde slave et à la consécration finale du bulgare en tant qu'objet d'étude à part entière.

Un exemple très parlant nous est offert par l'ensemble de questions proposées aux premiers examens de magistère de slavistique (*magisterskie èkzameny po special'nosti slavjanskie narečija*) organisés en Russie. Les noms de Bodjanskij (1836) et de Grigorovič (1841) figurent parmi les premiers candidats soumis à ces examens. Les cinq questions tirées au sort par Grigorovič exigèrent de lui une parfaite connaissance de la famille des langues slaves, des différences entre elles et des théories développées sur le sujet. La connaissance de la littérature et de l'histoire des langues slaves fut aussi obligatoire (Grigorovič doit parler de la littérature polonaise du XVI^e siècle). Et, pour que le tour d'horizon soit complet, la cinquième question porta sur le développement de la slavistique à partir du premier quart du XIX^e siècle. Grigorovič fut interrogé sur la renaissance des peuples slaves et les écrivains acteurs de cette renaissance. La dernière question complémentaire concerna les littératures wende et bulgare et leurs représentants les plus illustres! (extrait des archives de l'Académie, cité in Markov et Djakov, 1988, p. 95). Un peu plus tard, en 1843, nous verrons F.I. Buslaev apprendre le bulgare et le serbe dans le cadre de sa préparation à ces mêmes examens.

L'étude des langues slaves est d'ores et déjà institutionnalisée. Dans les années 1850, Bodjanskij se consacre au projet de création des premiers manuels qui, au départ, étaient conçus comme des grammaires historiques comparées de ces langues. Les disciples de Bodjanskij (A.F. Gil'ferding, A.L. Djuvernua, A.A. Kotljarevskij, A.A. Kočubinskij, A.A. Majkov, E.P. Novikov, M.S. Drinov) se distinguent par la diversité de leurs conceptions sociales et scientifiques. On remarque parmi eux le nom de Marin Drinov, un grand slaviste d'origine bulgare. L'étude des Slaves du Sud s'approfondit et se spécialise. En 1850, Majkov propose à l'appréciation de Bodjanskij des écrits comme Le lien ethnique et linguistique des Croates avec les Serbes [Plemennoe i jazyčnoe otnošenie xorvatov k serbam] ou encore Les relations littéraires entre Tchèques et Slovaques [Literaturnye snošenija čexov s slovakami] où l'on voit que la réflexion a dépassé le stade de l'identification des grands ensembles de langues pour s'intéresser aux relations qui existent entre eux.

Des renseignements sur les Bulgares apparaissent dans les ouvrages encyclopédiques. Citons ici le Dictionnaire encyclopédique [Ènciclopédičeskij leksikon], édité entre 1835 et 1841 à Saint-Pétersbourg dans la typographie de A. Pliusar. Parmi les peuples slaves abordés dans les dix-sept volumes de l'ouvrage, le lecteur retrouve les Bulgares à côté des Tchèques et des Polonais, ainsi que des documents sur l'histoire des études slaves en Russie et à l'étranger. C'est dire que les travaux de Venelin ont enrichi le capital scientifique russe. D'ailleurs, le nom de Venelin figure désormais dans ces mêmes ouvrages. Nous le verrons cité en tant que représentant des études du bulgare dans le troisième volume du Dictionnaire encyclopédique de référence [Spravočnyj ènciklopedičeskij slovar'] de A. Starčevskij et K. Kraj, édité en douze volumes à Saint-Pétersbourg, de 1847 à 1855). Les matériaux bulgares recueillis par Venelin, enrichis de ceux de V. Aprilov et d'échantillons parus dans quelques éditions russes et étrangères, furent assemblés par le spécialiste du folklore P.A. Bessonov dont le nom a été cité à plusieurs reprises ici. En 1855, il édite en deux volumes un recueil de chansons populaires bulgares. Le premier volume contient son étude La poésie épique des Serbes et des Bulgares dans leur relation mutuelle historique et géographique [Èpos serbskij i bolgarskij vo vzaimnom otnošenii, istoričeskom i geografičeskom] qui fit longtemps référence en Russie. Un autre historien, statisticien et ethnographe, A.A. Skal'kovskij (1808-1898), édite en 1848 à Odessa un ouvrage sous le titre Les colonies bulgares en Bessarabie et dans la région

de Novorossijsk [Bolgarskie kolonii v Bessarabii i Novorossijskom krae]. Il s'agit d'une étude statistique qui contient les observations de l'auteur recueillies au cours de sa mission auprès de la chancellerie du général gouverneur M.S. Voroncov.

Dans le cadre général d'un intérêt ravivé pour la thématique slave, le monde journalistique accorde également de l'attention au bulgare. Citons l'exemple de la revue *Sovremennik*, dirigée à partir de 1847 par N.A. Nekrasov et I.I. Panaev, qui publie une série de recensions sur les études consacrées aux langues, à l'histoire et à la littérature des Slaves méridionaux et occidentaux. Les travaux de Venelin tout comme ceux de Grigorovič, Gil'ferding ou Sreznevskij y sont également abordés. Il est important de rappeler que l'intérêt pour les postulats de Venelin dépasse les conflits existants entre slavophiles et occidentalistes. Dans le camp des premiers, N.V. Savel'ev-Rostislavovič (1815-1854) qui se désigne comme le successeur direct de Venelin, consacre des études à la renaissance bulgare et au rôle des relations russo-bulgares dans ce processus. Dans celui des seconds, T.N. Granovskij (1813-1855), revient encore sur la même problématique pour alimenter cette fois sa polémique avec les slavophiles.

Dans la suite de notre réflexion sur l'évolution de la slavistique et les intérêts politiques de la Russie, soulignons que le gouvernement envisage avec méfiance les possibles conséquences d'un regain d'empathie avec le sort des Slaves, qu'il soit manifesté par des journaux de tendance slavophile ou ouvertement révolutionnaire. La peur d'être impliqué dans les mouvements de libération des Slaves, contrairement à la ligne directrice choisie par l'État, reste une constante. En 1847, sur l'ordre du tsar, le ministre de l'Instruction publique S.S. Uvarov envoie aux responsables de zones éducatives une circulaire qui indique que les « rêveries » d'union culturelle et politique des Slaves sont néfastes et que l'enseignement universitaire devrait mettre en valeur le concept de « nation russe issue de ses sources premières » en inculquant l'esprit patriotique (Bernštejn, 1979, p. 15). De telles mesures limitaient sensiblement la part des Slaves méridionaux et occidentaux dans les programmes de l'enseignement universitaire. On voit aussi, dans les années 1850, une véritable campagne organisée contre les slavophiles et les slavistes en général. Le fils de I.I. Sreznevskij, V.I. Sreznevskij, écrit dans la biographie de son père :

« C'était l'époque de la peur de l'idée slave et de la persécution aussi bien des slavophiles que de tous ceux qui rêvaient d'une union slave en dehors de la politique. » (cité d'après Markov et Djakov, 1988, p. 163)

Ce climat hostile conduisit I.I. Sreznevskij à abandonner l'étude des langues et de la culture slaves en laissant à l'état brut les précieux matériaux qu'il avait rassemblés.

Un nouveau cap est franchi une dizaine d'années plus tard lorsque, après la révolte de 1863-1864, la Russie se lance dans une offensive de russification de la Pologne, la Lituanie, la Biélorussie et l'Ukraine. Dans ce contexte s'inscrivent le Congrès slave, réuni à Moscou en 1867, la « crise d'Orient » de 1876, la guerre russoturque de 1877-1878 qui aboutit à la libération de la Bulgarie de la domination turque, ainsi que d'autres événements importants de la politique intérieure et étrangère. Tous ces événements ponctuent en toile de fond le parcours de Djuvernua, sans pour autant en faire un slaviste impliqué directement dans les questions politiques.

La slavistique russe de la seconde moitié du XIX^e siècle s'intéresse avant tout à l'histoire de la Bulgarie. L'*Histoire des Serbes et des Bulgares* [Istorija serbov i bolgar] de Gil'ferding constitue l'élément déterminant de ce mouvement. Au début des années 1870 paraissent les travaux de V.V. Makušev qui retracent la période des XII^e-XIII^e siècles ainsi que celle de la domination ottomane aux XV^e-XVI^e siècles. En 1879, à Saint-Pétersbourg, paraît l'ouvrage *La formation du Deuxième Royaume bulgare* [Obrazovanie Vtorogo Bolgarskogo carstva] de F.I. Uspenskij, spécialiste de l'époque byzantine. À cela s'ajoutent les études du mouvement bogomile de M.I. Sokolov, professeur à l'université de Moscou, ceux de P.A. Syrku, élève de V.I. Lamanskij à l'université de Saint-Pétersbourg, consacrés à la littérature bulgare créée entre le XV^e et le XVII^e siècles, et beaucoup d'autres. Seule la période des XVIII^e-XIX^e siècles est encore peu abordée.

Quant à l'étude de la littérature bulgare, elle se traduit avant tout par la rédaction d'ouvrages qui traitent du mouvement bogomile ou par l'analyse d'apocryphes. La littérature bulgare plus tardive n'attire pas encore suffisamment l'attention. En dehors de quelques articles, Paisij Xilendarski ou Sofronij Vračanski ne sont cités que dans les ouvrages de synthèse consacrés à la littérature des peuples slaves. Bernštejn évoque en particulier l'*Histoire des littératures slaves* [Istorija slavjanskix literatur], parue sous la

direction de A.N. Pypin avec la collaboration de V.D. Spasovič, qui a connu deux éditions: une première version courte en 1865 (sous le titre exact *Aperçu de l'histoire des littératures slaves*), suivie d'une version revue et augmentée en 1879-1881. Il s'agit, d'après lui, du premier ouvrage de synthèse qui retrace l'histoire des littératures bulgare, serbo-croate, slovène, tchèque, sorabe et polonaise de l'antiquité jusqu'à l'époque de la renaissance nationale, mise en parallèle avec l'histoire des littératures russe et ukrainienne. La réalisation de deux éditions, la traduction de l'ouvrage en plusieurs langues (allemand, français, tchèque et sorabe) ainsi que le prix Uvarov que l'Académie des sciences lui décerna en 1866, témoignent de sa reconnaissance au sein des milieux scientifiques (Bernštejn, 1979, p. 23-24). Il nous faut cependant convenir que les œuvres bulgares, créées au cours du mouvement de libération nationale, font surtout l'objet de publications dans la presse. Les travaux que le savant A.N. Sirotinin consacre à la même époque à l'écrivain bulgare I. Vazov sont plutôt une exception.

À partir des années 1860, une nouvelle génération de slavistes russes, moins préoccupés par la question du vieux slave et avec une préférence affichée pour la langue, la culture et l'histoire des autres Slaves, investit les milieux scientifiques. Suite à la différenciation et à la spécialisation dans ces domaines d'étude, la slavistique devient une discipline exigeante. Il est de plus en plus difficile de concilier une bonne connaissance de l'histoire du monde slave avec le besoin de développer, en parallèle, la linguistique comparée des langues indo-européennes. Le parcours de Djuvernua, évoqué ci-dessous, nous montrera que, comme ses congénères, il n'échappe pas à ce dilemme. Selon les circonstances, Djuvernua balancera entre étude historique et grammaire comparée. D'autres savants, comme A.A. Kočubinskij, chercheront à être philologues, linguistes et historiens à la fois, ce qui ne donnera pas les résultats espérés. Plutôt que de mener une « double vie » scientifique, le slaviste N.P. Nekrasov choisira la solution de se consacrer exclusivement à l'étude de la langue russe, un domaine en pleine expansion dans la seconde moitié du siècle. D'ailleurs la slavistique, qui se caractérise encore par une faible connaissance des variantes littéraires et dialectales, ne peut en aucun cas rivaliser avec le niveau des études russes de l'époque.

Les deux points encore peu abordés de la slavistique, les langues littéraires et la dialectologie, seront le thème, dans le cas du bulgare, des travaux de l'un des disciples de Bodjanskij, Marin Drinov. Désireux de mettre fin à la polémique engagée entre les différentes écoles orthographiques apparues en Bulgarie à la veille de la libération, il

expose en 1870, dans la revue *Periodičesko spisanie*, son projet de réforme de l'orthographe. Sa proposition sera approuvée et, après quelques modifications, mise en application. La formation de la nouvelle langue littéraire bulgare fera l'objet de plusieurs articles du savant tout comme l'histoire de la langue bulgare en général. Dans le domaine de la dialectologie, Drinov sera le premier à réaliser le recueil systématique et le classement d'échantillons de langue, suivis de la publication de tout un programme d'étude des dialectes.

Notons aussi que ces sujets sont abordés dans des travaux de savants russes comme Lamanskij, Ščepkin et Deržavin. L'article de V.I. Lamanskij, La question irrésolue [Neporesënnyj vopros] (1869), pose les débuts de l'étude de l'orthographe bulgare moderne. V.N. Ščepkin utilise les résultats de ses recherches sur les particularités des anciens parlers bulgares pour en tirer des conclusions sur la langue vivante. L'étude des dialectes bulgares lui permet d'éclaircir plusieurs questions sur l'orthographe des manuscrits anciens. Au tout début du XX^e siècle, la description et l'étude systématique des parlers bulgares diffusés sur le territoire russe font partie des travaux du savant N.S. Deržavin. Avec le soutien de l'Académie des sciences, il se rend à deux reprises en Bulgarie. Au cours de son premier voyage en 1903, il visite la Bulgarie et la Turquie. Le second, réalisé en 1909-1910, l'amène en Bulgarie et en Bessarabie. Les publications du savant portent avant tout sur les parlers bulgares recensés dans le district de Berdjansk (province de Tauride), dans le village de Ternovka du district de Melitopol' de la même province, ainsi que dans la province de Xerson. En 1916, Deržavin soutient sa thèse intitulée Les colonies bulgares en Russie [Bolgarskie kolonii v Rossii] et, en 1946, il est élu membre honoraire de l'Académie des sciences bulgare (Bulaxov, 1977, t. II, p. 173-174).

Si l'on jette un regard d'ensemble sur la période qui sépare le début et la fin du XIX^e siècle, on remarque une évolution certaine de l'image du bulgare. Sa place et son rôle au sein de la famille linguistique slave ne sont plus contestés. On note également l'apparition de travaux qui s'inscrivent, certains plus que d'autres, dans l'héritage de Venelin et de Karadžić. En revanche, par rapport à celle des pionniers, l'approche du bulgare s'est débarrassée de son intensité émotionnelle au profit d'une réflexion scientifique plus poussée. Cependant, ce même processus conduit à une certaine « banalisation » de la thématique dans la mesure où le bulgare quitte sa sphère d'exclusivité pour rejoindre une plus large problématique accompagnant l'étude des

langues slaves en général. Il sera désormais question de le doter d'un dictionnaire qui fixe et officialise les acquis dans sa connaissance grammaticale tout en répondant à la principale préoccupation de la seconde moitié du siècle : l'étude détaillée des langues slaves littéraires et celle de leurs dialectes.

1.2. Les grandes tendances de la lexicographie

Dans la première partie de notre travail, nous avons évoqué l'élaboration de lexiques et de dictionnaires à côté de celle d'autres écrits de nature linguistique visant à poser les repères d'un contexte naissant d'étude des langues. En décrivant l'état de la connaissance linguistique en Russie, nous avons également cité plusieurs productions lexicographiques qui ne pouvaient être dissociées de la description des langues et, en particulier, de celle du bulgare. Il ne s'agit donc pas ici de reprendre cet exposé, mais de s'arrêter sur les grandes tendances qui caractérisent la lexicographie de l'époque de Djuvernua, afin de mieux comprendre les objectifs qui l'ont guidé dans la rédaction de son *Dictionnaire*.

Deux mouvements importants s'expriment dès le début du XIX^e siècle : la volonté d'établir une distinction claire entre dictionnaire et encyclopédie, jusque-là souvent confondus, et l'intérêt accru pour la langue vivante russe, étudiée dans son environnement urbain et paysan. Leur concrétisation débute par la mise en œuvre d'un nouveau dictionnaire de l'Académie qui devait remplacer la version précédente, rééditée encore en 1806-1822. Un nouveau *Dictionnaire des langues slavonne et russe* [Slovar' cerkovnoslavjanskogo i russkogo jazyka] paraît en 1847 en quatre volumes. La confusion entre le slavon et le russe étant dépassée, l'objectif est de fixer les zones de proximité maximale entre ces deux langues pour décrire ainsi la langue littéraire russe à un tournant important de sa formation, le milieu du XIX^e siècle. Le renseignement des différents champs prévus dans le dictionnaire est déjà un modèle en soi. Il se caractérise par un lien étroit entre lexique, grammaire et phonétique. Des formes dérivées et des variantes orthographiques sont proposées pour chaque lexème. Les nuances sémantiques sont mises en valeur, sans oublier les cas d'homonymie (voir Sorokoletov,

1998, pp. 127-128). Cette réflexion philologique est poursuivie par l'académicien Ja.K. Grot, dans le premier volume (comportant les lettres de A à Д) du troisième dictionnaire de l'Académie, paru en 1895. La langue littéraire contemporaine étant au centre de l'attention de Grot, la variété sémantique et les nuances stylistiques sont mises en valeur. Le deuxième volume, dirigé par A.A. Šaxmatov, complète le lexique littéraire de Grot par celui issu d'autres sous-systèmes de la langue. Šaxmatov refuse d'adopter une attitude prescriptive vis-à-vis du lexique et consacre ses efforts à l'analyse de ses différentes réalisations.

L'intérêt pour la langue russe littéraire va de pair avec le besoin d'approfondir l'étude des sources populaires qui la nourissent. Le dictionnaire de V.I. Dal' (Dahl), paru dans les années 1860, en était le témoignage le plus représentatif. On se souvient de la célèbre phrase de Dal' prononcée le 21 avril 1862 à la réunion de la Société des amateurs des lettres russes :

« Le temps est venu de prendre conscience de la valeur de la langue populaire et d'en construire la langue des érudits » (Dal', 1935, t. I, pp. I-II).

Cet appel, suivi par les plus grands écrivains russes du XIX^e siècle, complète la vision du lexique prônée par l'Académie et influence, dans une certaine mesure, la conception de Šaxmatov. Le dictionnaire de Djuvernua s'inscrit largement dans ce mouvement par sa préférence pour les recueils de chansons populaires bulgares en tant que sources de lexique.

Progressivement, le travail sur la langue russe gagne en profondeur et en valeur. C'est justement cette évolution qui permet le développement des dictionnaires de langues étrangères, le domaine qui nous intéresse. La relation est aisément déductible : plus on acquiert une conscience philologique de sa langue nationale, plus on éprouve le besoin de la comparer aux autres langues pour approfondir la connaissance de cette dernière. Par ailleurs, l'histoire de la grammatisation a déjà bien prouvé que la connaissance de soi passait obligatoirement par la connaissance de l'autre. La recherche d'équivalents étrangers pour les mots russes permet de mieux comprendre et de nuancer le sens de ces derniers. À cette époque, cela s'inscrit également dans un contexte de familiarisation du public avec les emprunts nouvellement arrivés dans la langue russe. À côté des dictionnaires de langues étrangères, les encyclopédies et les dictionnaires spécialisés représentent des sources de savoir sur la réalité non négligeables. Le XIX^e

siècle voit la naissance d'ouvrages encyclopédiques fondamentaux, constitués de plusieurs volumes, comme ceux de Pljušar, Kraj, Toll', Berezin, Brockhaus et Efron, Granat et autres.

Les aspects historiques de la langue sont toujours à l'ordre du jour. Le Dictionnaire slavon et russe contient déjà beaucoup de mots issus d'anciens manuscrits. Rappelons aussi les Éléments pour le Dictionnaire du vieux russe recueillis dans les manuscrits de I.I. Sreznevskij dont le premier volume paraît pour la première fois en 1893, après la mort de l'auteur¹⁵⁸. Une série d'ouvrages s'inscrit dans les recherches sur l'étymologie des mots. Parmi les plus marquants, la Distribution étymologique des mots [Ètimologičeskoe slovoraspisanie] de A.X. Vostokov, commencée autour de 1808 et jamais publiée dans son intégralité, le dictionnaire de F.I. Rejf (1835-1836) et celui de F.S. Šimkevič (1842) qui, sans reposer vraiment sur une méthode d'analyse des mots, se distinguent par leur originalité.

L'ouvrage de Rejf, intitulé *Dictionnaire russe-français dans lequel les mots russes sont disposés selon leurs origines, autrement dit lexique étymologique de la langue russe* [Russko-francuzskij slovar', v kotorom russkie slova raspoloženy po proisxoždeniju, ili ètimologičeskij leksikon russkogo jazyka] contient, en dehors des mots d'usage courant, des archaïsmes, des régionalismes, des mots du langage populaire ou des mots étrangers, issus essentiellement du dictionnaire de Janovskij (voir infra). Cette diversité du lexique sera révélatrice d'une tendance encore vivace (et le *Dictionnaire* de Djuvernua en garde quelques traces), qui privilégie la quantité des mots au préjudice de leur organisation par domaines. Ses origines remontent aux abécédaires du Moyen âge, rédigés selon les principes de la lexicographie byzantine, qui réunissaient une quantité importante de mots de nature très diverse. Le résultat en était un mélange de mots slaves et de mots étrangers dans lequel les archaïsmes et les régionalismes côtoyaient des mots à valeur symbolique. Ainsi, la recherche philologique allait de pair avec un goût prononcé pour l'encyclopédisme.

Déjà par son titre, l'ouvrage de Šimkevič *Les racines des mots de la langue russe, comparée à toutes les langues slaves importantes et à vingt-quatre langues étrangères* [Korneslov russkogo jazyka, sravnënnogo so vsemi glavnejšimi slavjanskimi

1

¹⁵⁸ Après l'édition en 1893 du premier volume (1420 colonnes + 49 pages), paraît en 1895 le deuxième volume (1802 colonnes), puis en 1903 le troisième (1684 colonnes), suivi en 1911 des compléments (1-12, 272 colonnes + 13 pages) (Bulaxov, 1976, p. 226). La référence qui figure dans notre bibliographie est celle d'un reprint.

narečijami i s dvadcat'ju četyr'mja inostrannymi jazykami] affiche cette tendance à l'exubérance et à l'exhaustivité. Mais il nous montre aussi que, dans les années 1850, la slavistique russe n'était pas encore complètement débarrassée des erreurs du passé. Parmi les critiques que I.I. Sreznevskij formule au sujet de l'ouvrage de Šimkevič, celle-ci retient particulièrement notre attention :

« [...] Le dictionnaire évoque vingt langues slaves. Le serbe, par exemple, figure sous cinq appellations : bosnien, dalmate, serbe de Raguse, serbe, slavon ; de plus, chacune de ces appellations est interprétée comme une langue à part. » (Cejtlin, 1958, p. 53).

On constate que l'empreinte des Dictionnaires comparatifs qui faisaient autorité au XVIII^e siècle est encore très forte et que, malgré les progrès réalisés depuis dans l'étude des langues slaves, leurs imperfections se perpétuent. En revanche, le lexique slave devient un « rempart » de l'identité russe. La rédaction de la nouvelle version du dictionnaire de l'Académie, dirigée par Šiškov dans les années 1830, en est l'exemple parfait. Šiškov comprenait que constituer un dictionnaire de type thesaurus, où tous les mots seraient représentés, était une tâche irréalisable. Par conséquent, il décida de conserver uniquement le lexique caractéristique du russe (svojstvennaja russkomu jazyku leksika) en excluant tous les emprunts jugés non caractéristiques. À leur place, le dictionnaire proposait des équivalents russes (ex. землемерие pour геодезия géodésie, трупоразъятие pour анатомия anatomie) ou des équivalents empruntés aux autres langues slaves (ex. le tchèque чистнарь pour алхимик alchimiste, le croate срешнек pour министр ministre). Seuls quelques termes spécialisés résistèrent à cette « épuration » : pekpyt recrue, recrutement, peectp liste, registre, etc. (Sorokoletov, 1998, p. 142). La démarche de Šiškov souligne un nouvel aspect de l'utilité d'étudier le lexique des langues slaves qui vient compléter leur importance pour les recherches étymologiques sur le russe. Bien sûr, sous cet angle de vision le bulgare tient une place honorable en tant que source de lexique qui, de plus, comme l'avait remarqué Venelin, se distingue par une meilleure préservation des anciennes formes slaves.

Nous avons dit précédemment que, après Venelin, l'étude du bulgare avait perdu de son aura romantique pour rejoindre des modèles linguistiques plus neutres, appliqués à l'ensemble des langues slaves. Cependant, si l'approche de la langue se situe moins

sur un régistre émotionnel, les ouvrages linguistiques continuent à être la vitrine de l'idéologie et du milieu social de leurs auteurs. Déjà chez N.M. Janovskij, auteur d'un dictionnaire intitulé *Nouvelle interprétation du lexique* [Novyj slovotolkovatel'] (1803-1806), la signification des mots est accompagnée d'un jugement personnel. Dans l'article consacré au mot ateuct athée, on peut lire : « Les athées ne doivent être tolérés dans aucune société car ils détruisent ses fondements ». Ou encore, lors de la présentation du mot aharpamma anagramme : «La composition d'anagrammes est un passe-temps infantile » (cité d'après Sorokoletov, 1998, p. 136).

Un exemple similaire est offert par le *Dictionnaire de poche des mots étrangers dans la langue russe* [Karmannyj slovar' inostrannyx slov, vošedšix v sostav russkogo jazyka] (1845-1846). Paru sous le régime réactionnaire de Nicolas I^{er}, l'ouvrage devient le porte-parole du cercle de Petraševskij et de tous les milieux révolutionnaires et progressistes. En témoigne le choix privilégié de mots comme *aristocratie*, *despotisme*, *république française*, *idéal*, *idéalisme* etc. dont l'explication dans la deuxième édition est confiée à Petraševskij lui-même (Cejtlin, 1958, p. 43).

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'intérêt pour la lexicographie slave se développe. Les noms les plus connus dans ce domaine sont ceux de R.F. Brandt et de A.L. Djuvernua. Dans les années 1870-1880, P.A. Lavrovskij édite les premiers dictionnaires serbo-croate-russe, même s'il s'agit de traductions. P.D. Draganov recueille des documents sur la langue, la littérature, l'ethnographie et l'histoire des Balkans, avec l'objectif de rédiger un dictionnaire russe-bulgare. Au début du XX^e siècle, à l'initiative de Šaxmatov, l'Académie des sciences édite des dictionnaires de plusieurs langues slaves. La parution du dictionnaire du bulgare de Djuvernua auquel est consacrée la suite de notre exposé, représente un des événements clés de cette période.

1.3. Quelques modèles d'approche lexicographique

Il nous a semblé important d'évoquer, à côté des grandes tendances de la lexicographie russe du XIX^e siècle, l'exemple concret de quelques approches appliquées

au traitement du lexique. Nous avons sélectionné celles qui, à notre avis, présentent le plus d'éléments communs avec la démarche adoptée par Djuvernua : les initiatives de Šiškov, de Sokolov et de Vostokov.

Dès 1815, Šiškov commence à publier dans Izvestija Rossijskoj Akademii de nombreux articles où il expose ses positions dans le domaine de la lexicographie. L'idée qui les relie est celle d'élaborer un dictionnaire de la dérivation des mots de la langue russe¹⁵⁹ en utilisant les données des autres langues slaves afin d'approfondir l'analyse historique de la sémantique et de la dérivation. Cet objectif fait que Šiškov rejette la présentation par ordre alphabétique car, selon lui, celui-ci « brise le lien puissant entre les mots » (Šiškov cité d'après Sorokoletov, 1998, p. 141). Cette remarque avait déjà été formulée par Kopitar au sujet de la présentation adoptée dans les Dictionnaires comparatifs de Saint-Pétersbourg. Šiškov conseille, avant toute chose, de s'assurer de la signification exacte des mots en examinant leurs racines de la manière la plus fiable, c'est-à-dire à l'aide du matériau fourni par les langues slaves. Fidèle aux principes de Dobrovský exposés dans son Projet de dictionnaire étymologique de toutes les langues slaves [Plan ètimologičeskogo slovarja vsex slavjanskix jazykov], Šiškov propose de réserver aux emprunts les dernières pages du dictionnaire et, comme il a déjà été dit, de substituer aux mots d'origine étrangère (non slave) des équivalents sélectionnés dans les langues slaves. Rappelons que cette dernière approche avait déjà été appliquée par d'autres lexicographes slavisants, en particulier par le Tchèque Josef Jungmann.

Le dictionnaire des dérivés était conçu comme un ensemble de racines qui auraient donné naissance « aux arbres des mots avec leurs ramifications » (Sorokoletov, 1998, p. 141). L'image très ancienne de l'arbre est ainsi de nouveau mise à contribution. Les mots sont disposés selon trois paliers (1. koren' *racine*, 2. koleno *ramification*, 3. vetv' *branche*) dont l'objectif est de montrer comment l'association d'une pensée à la racine donne vie à d'autres pensées et à d'autres formes. En partant de la racine composée des phonèmes consonantiques /mr/, Šiškov donne, par exemple, au deuxième palier trois variantes intégrant les phonèmes /e/et /i/ dont chacune comporte un nombre de mots - « branches » différent : мереть *périr*, *cesser de battre* (se dit pour le cœur

-

¹⁵⁹ Voir l'Essai de dictionnaire de dérivation des mots contenant l'arbre constitué à partir de la racine Mp. Avec présentation de 24 ramifications et de 920 branches. [Opyt slovoproizvodnogo slovarja, soderžščij v sebe derevo, stojaščee na korne Mp. S označeniem 24 kolen i 920 vetvej] de Šiškov, édité en 1833 à Saint-Pétersbourg.

dans le style populaire) (112 mots), мерлуха *astrakan* (3 mots) et мир *monde*, *paix, mir (communauté)* (76 mots) (voir Sorokoletov, 1998, p. 142).

La construction d'arborescences de mots pour appréhender la matière lexicale n'est aucunement un fait nouveau. Elle remonte à la tradition des étymologistes du XVIII^e siècle et du début du XIX^e. La nouveauté, c'est l'application de ce principe au tissu des langues slaves dont la linguistique russe des années 1830, période où se poursuit l'élaboration du dictionnaire de Šiškov, a une bien meilleure connaissance. Soulignons par ailleurs que, même si la présentation alphabétique paraît en effet inadaptée à un projet qui vise à mettre en valeur la dérivation, elle continue à être pratiquée dans d'autres ouvrages lexicographiques. Parallèlement aux recherches étymologiques, surtout vers la fin des années 1820, l'Académie continue à développer des schémas alphabétiques pour la présentation du lexique.

La dernière réalisation lexicographique de Šiškov est la réédition du célèbre Dictionnaire comparatif de Pallas, à laquelle il apporte sa touche personnelle. Si, dans l'édition de 1786, face aux mots russes on ne trouvait que leur traduction, à présent ceux-ci sont accompagnés de remarques détaillées concernant leur probable origine et leurs similitudes phonétiques avec des mots de différentes langues. Dans la réalisation d'un travail d'une telle envergure, Šiškov reçoit l'aide précieuse de K. Grossheinrich, traducteur auprès de l'Académie et connaisseur des langues anciennes et modernes, qui rédige la maquette manuscrite du dictionnaire. Les sources utilisées sont les glossaires conservés dans la bibliothèque de l'Académie mais aussi la collection linguistique d'Adelung, impressionnante par sa richesse.

Un autre modèle nous est fourni par le *Dictionnaire fondamental slavon-russe* [Obščij cerkovno-slavjano-rossijskij slovar'], rédigé par le secrétaire permanent de l'Académie P.I. Sokolov et édité en 1834. Certes, nous sommes encore loin de la parution du dictionnaire de bulgare de Djuvernua, mais plusieurs particularités du travail de Sokolov y seront reprises. Sokolov n'en est pas à ses débuts. On lui doit déjà la rédaction des *Bases de la grammaire russienne* [Načal'nye osnovy rossijskoj grammatiki] (1788) qui furent plébiscitées et rééditées en 1802 sous le titre de *Grammaire russienne*. L'intérêt de la démarche de Sokolov réside justement dans sa qualité de linguiste capable d'envisager la langue sous ses deux principales facettes intimement liées : la grammaire et le dictionnaire. La relation entre ces deux visions de la langue a très bien été expliquée par Vostokov pour qui la grammaire donnait

l'ensemble des règles de disposition des mots dans le texte alors que le dictionnaire permettait de confirmer les idées exposées dans celle-ci et de remplir les paradigmes grammaticaux à l'aide de matériau linguistique vivant. Si l'on en juge par les archives de Lomonosov, le créateur de la première grammaire du russe s'appuyait sur les mêmes principes (voir Sorokoletov, 1998, p. 148).

Le dictionnaire de Sokolov appartient aux ouvrages de type référentiel qui incluent l'ensemble des mots recueillis par l'auteur : des mots du russe moderne, des mots slavons ainsi que des mots employés en vieux russe. Sokolov y applique des procédés lexicographiques qui seront repris par les futurs auteurs de dictionnaires. L'interprétation des mots dans le style encyclopédique est remplacée par des définitions courtes et pertinentes qui ne retiennent que les traits les plus caractéristiques. C'est déjà une nouveauté importante. De plus, pour la première fois, Sokolov met en place un système de disposition des mots par catégories de formes dérivées : substantifs, adjectifs et adverbes, sans oublier les suffixes de valeur appréciative qui peuvent y être ajoutés. Dans les dictionnaires académiques précédents, ces catégories, considérées comme des variantes spécifiques, étaient évoquées sous l'enseigne d'un mot principal. Sokolov leur attribue une place individuelle dans le glossaire en les accompagnant d'articles explicatifs. Il invente également une manière plus pratique de noter les genres à l'aide des abréviations M., X., CD. qui signifient respectivement le masculin, le féminin et le neutre. Que ce soit par les solutions techniques ou par la philosophie générale de la présentation, le dictionnaire s'impose comme un modèle indispensable pour la génération suivante de lexicographes.

La troisième approche que nous évoquerons est celle pratiquée par Vostokov qui marque successivement, au fur et à mesure de l'évolution de la vision lexicographique de celui-ci, les dictionnaires parus en 1847, 1852 et 1858-1861 dont il dirige la rédaction. Pour les besoins de notre travail, nous nous intéresserons principalement au premier de ces trois ouvrages.

Le 24 janvier 1842, lors d'une réunion de l'Académie, Vostokov est désigné comme rédacteur du second volume du dictionnaire qu'elle projette d'éditer. Peu avant la sortie, le 15 février 1847, l'Académie propose à Vostokov de rédiger une proposition de préface au dictionnaire qui, après approbation, devint une sorte de programme pour le développement des travaux en lexicographie. Rappelons qu'à cette époque il n'existait pas encore de méthode de travail sur les dictionnaires officiellement reconnue.

Le contenu du lexique, les remarques stylistiques et grammaticales étaient laissés à l'initiative de chaque académicien. L'objectif des projets lexicographiques en cours consistait avant tout dans la définition des limites de la langue russe restreinte à sa variante littéraire. Progressivement, on prend conscience du fait que les *régionalismes* (*oblastnye slova*) dans la langue russe repoussent le lexique slavon (les *bibléismes*, pour utiliser le terme de Vostokov) au-delà des frontières de la langue vivante. La suppression des archaïsmes, toujours présents dans les textes anciens mais non plus considérés comme une norme, est à l'ordre du jour. Ce mouvement affectera aussi le regard que, plus tard, Djuvernua portera sur le bulgare. Si Venelin, malgré le choix d'un texte ancien rédigé dans une version populaire, manifestait encore une préférence pour les mots vestiges du vieux slave, celle de Djuvernua ira aux sources du folklore, en incluant divers registres de langue et n'écartant pas les emprunts au turc. En cela, il se révélera être un héritier de Vostokov qui, lui aussi, privilégiait les mots de la langue vivante, même dans leurs variantes familières.

Une part importante dans l'activité lexicographique de Vostokov revient à la réflexion sur l'étymologie. Dans ses archives 160 sont conservés des documents qui rendent compte des étapes successives de son travail sur les mots, de l'analyse étymologique jusqu'à la rédaction finale des dictionnaires. Les mots racines d'origine slave sont répartis en trois colonnes : noms (adjectifs à la forme courte inclus), verbes et autres parties du discours. A priori, la classification repose sur le critère grammatical mais ce principe n'est pas toujours respecté. On remarque des séries comme оѣсь, оѣшусь, à côté d'autres comme вижду, видь, свидѣтель, зависть, ненависть, video, visum où la relation grammaticale est rompue. Le second exemple de séquence indique que, concentré sur la recherche du sens originel du radical désigné par le terme *image interne* (vnutrennij obraz), Vostokov privilégiait encore le critère étymologique. L'indication des caractéristiques grammaticales des mots n'est utilisée que pour mieux se repérer dans la masse lexicale.

Cependant, il ne faut pas en déduire que la répartition du matériau linguistique n'est que le fruit du hasard. La composition des séries vise à mettre en évidence des alternances phonétiques similaires qui seront par la suite d'une importance cruciale pour l'évolution de la méthode comparative. Ainsi, dans le manuscrit de la *Distribution* étymologique des mots, on retrouve des séries contenant des centaines de mots russes

¹⁶⁰ Archives de l'Académie des sciences russe, fonds 108, unité 1.

suivis souvent de mots polonais issus du dictionnaire de Linde, réunies par Vostokov dans le but de réunir un maximum de racines similaires à la recherche d'un étymon commun. Ce travail exige de vérifier constamment la pertinence de chaque élément à l'intérieur de la série. Selon Sorokoletov, cela expliquerait aussi pourquoi Vostokov s'attachait à trouver, partout où la possibilité s'en présentait, des origines slaves aux mots cités. L'exemple du mot глаз æil (en réalité un emprunt de l'allemand Glas verre) est très parlant. Vostokov tente d'expliquer la racine de ce mot par les formes du verbe slave regarder: гляжу, глядь. De cette manière, pense-t-il, on arrivera à diminuer sciemment le nombre de mots que l'on considérait auparavant comme non slaves (Sorokoletov, 1998, p. 152). On ne peut s'empêcher de voir ici une réplique de l'enthousiasme linguistique avec lequel Venelin s'attachait à «slaviser» les faits bulgares afin de les rendre conformes à son projet. Mais l'étude des alternances phonétiques de Vostokov ouvrit cependant une perspective pour les travaux de la génération suivante. La thèse de Djuvernua consacrée à l'héritage historique dans la formation des mots slaves (1865) et que nous aborderons ci-dessous, est l'exemple parfait de l'évolution de la linguistique comparée en Russie dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

La faiblesse de la démarche de Vostokov s'explique par le fait que l'histoire des différents mots qui composent les séries ne figure pas parmi ses préoccupations. De ce fait, on ne peut vraiment parler d'« étymologie ». Vostokov en est d'ailleurs pleinement conscient et tente de compenser ce manque en se concentrant sur l'étymologie de mots plus « transparents », comme les ethnonymes ou les toponymes. Il se montre beaucoup plus perspicace lorsqu'il découvre que l'étymologie d'un mot ne peut être révélée grâce à l'analyse du matériau d'une seule langue, quelle que soit la richesse des exemples recueillis. Vostokov défend cette idée dans sa recension du dictionnaire russe-français de Rejf (1832). D'après lui, l'auteur du dictionnaire n'a pas mis à profit la comparaison des mots russes avec leurs équivalents français pour souligner les nuances sémantiques propres au russe. Ainsi, parmi les exemples fournis, nous verrons le savant contester la présence, dans un même article, de mots comme самовольный et своеволие pour lesquels Rejf choisit la traduction commune volontaire, libre, non forcé. Vostokov affirme que la traduction française néglige les nuances de sens des mots russes. Самовольный qualifierait celui qui agit sans permission, alors своевольный désigne celui qui ne tient compte que de sa propre volonté (Vostokov cité in Sorokoletov, 1998, p. 157). La similitude apparente des racines représente donc un risque car elle peut dissimuler à l'auteur le véritable sens des mots. Nous verrons ultérieurement que de telles erreurs surviennent, et peut-être plus souvent encore, dans le cas d'une langue étrangère expliquée à travers sa langue maternelle. Le *Dictionnaire* de Djuvernua nous en fournira de nombreux exemples.

2. État des dictionnaires du bulgare parus avant les années 1890

Notre travail porte sur le premier dictionnaire de la langue bulgare rédigé par un linguiste russe dans le cadre de la grammatisation des langues slaves entamée en Russie au XIX^e siècle. C'est dans cette circonstance qu'il faut entendre l'adjectif « premier ». En revanche, si l'on se situe dans une logique purement chronologique, plusieurs travaux lexicographiques concernant le bulgare peuvent être cités. Mais la qualité et le contenu souvent médiocres de ces travaux permettent au savant bulgare M. Drinov d'affirmer, malgré l'existence de la plupart d'entre eux au moment de la rédaction du *Dictionnaire* de Djuvernua, la supériorité de ce dernier ainsi que la légitimité de le considérer comme le premier ouvrage complet sur la langue bulgare populaire (Drinov, 1892, p. 10). Même si ces travaux n'ont pas été obligatoirement consultés ou utilisés par Djuvernua, nous en faisons une rapide présentation dans l'objectif de recréer le contexte lexicographique bulgare de l'époque.

Pour que la liste soit complète, il convient d'évoquer de nouveau le petit glossaire bulgare joint au lexique quadrilingue (grec-albanais-valaque-bulgare), rédigé sur le modèle des *Januae linguarum* de Comenius (nom latin de l'humaniste tchèque Jan Amos Komenský) et paru en 1770 à Moskopole (Albanie). Comme nous l'avions souligné précédemment, les mots bulgares y étaient orthographiés en alphabet grec. Cependant, le choix du lexique, représentant l'un des parlers de la Macédoine occidentale (probablement le parler de Bitola), se distingue par sa rigueur au point d'être, en 1774, une source d'inspiration pour Tunmann lors de la rédaction de ses *Untersuchungen über die Geschichte der Oestlich-Europäischen Völker*. Après un certain silence sur le sujet, Vuk Karadžić rappelle au public l'existence de ce lexique et publie, dans le *Dodatak*, son propre glossaire de 273 mots. Vient ensuite la *Grammaire* de Venelin, qui donne l'élan nécessaire à une multitude de travaux y compris des essais de description du lexique bulgare.

En 1836, à Pest, Atanas Stojanovič Kipilovski annonce officiellement la future parution, prévue à Buda¹⁶¹, d'un dictionnaire slavo-russe traduit en bulgare et en grec. Notons que, comme cela s'était produit déjà en Russie, les traductions de dictionnaires d'auteurs étrangers étaient une manière rapide de disposer d'un référentiel. Kipilovski envoie à Šafařík une feuille corrigée du dictionnaire afin qu'il puisse constater l'avancement des travaux. Elle est conservée aujourd'hui dans les archives de ce dernier. Et, en 1852 à Bucarest, quelques carnets de l'ouvrage sont présentés au poète bulgare Petko Slavejkov. À peu près à la même époque, Vasil Nenovič entreprend l'édition d'un dictionnaire bulgare-grec-roumain-russe. Selon l'intention de l'auteur, ce dictionnaire, conçu sur le modèle d'un guide de conversation, devait paraître en alphabet grec (Bojadžiev, 2003, pp. 19, 20 et 51). Finalement, ces deux projets ne furent pas réalisés.

En revanche, celui d'un dictionnaire mettant en relation le grec et le bulgare, initié par Neofit Rilski, connaît plus de succès. Drinov relate que, au cours des années 1837-1838, Rilski fut sollicité à plusieurs reprises par Aprilov et Palauzov, tous deux continuateurs de l'oeuvre de Venelin. Dans une lettre du 24 avril 1838, ils l'informent de l'urgence de rédiger un dictionnaire bulgare ou, du moins, de traduire en bulgare le dictionnaire de l'Académie (Drinov, 1892, p. 6). Et, lors de son passage en Bulgarie, en 1845, Grigorovič trouve Rilski occupé à la rédaction de son dictionnaire. Dans son Récit du voyage en Turquie européenne, Grigorovič note que l'idée initiale était de rendre compte des différences entre les parlers bulgares, observables dans les mots, leurs formes, les diverses tournures, en offrant aussi des exemples de proverbes. Le dictionnaire devait paraître en deux volumes : grec-bulgare et bulgare-grec. Plus tard, Rilski décide de se limiter à la rédaction de la partie bulgare-grec dont l'édition débute en 1875 à Constantinople. La situation politique et la déclaration de guerre russo-turque font que l'ouvrage, tant attendu par toute la communauté des slavistes, n'est édité que jusqu'à la page 64 et que sa distribution n'a jamais eu lieu. Après la mort de Rilski, l'étude de ses manuscrits montre que la partie prête à l'édition s'arrêtait à la lettre O (au mot овца brebis) et que la suite n'existait que sous forme de brouillon.

_

¹⁶¹ Rappelons qu'avant 1873, Buda et Pest étaient deux villes indépendantes. Après cette date, elles furent réunies pour former Budapest.

Sous l'influence de Sreznevskij, Najden Gerov entreprend la rédaction d'un dictionnaire du bulgare dont la présentation rappelle beaucoup celle du dictionnaire serbe de Vuk Karadžic. Il contient une majorité de mots et d'expressions populaires, accompagnés de leur signification courante, mais aussi des mots slavons, réservés à l'écrit, et des emprunts, essentiellement au turc, largement répandus dans la langue parlée. Les turcismes sont marqués d'un astérisque. Pour Rusinov, cela signifie que Gerov considérait leur remplacement par des mots bulgares comme possible et même nécessaire (Rusinov, 1999, p. 212). L'accentuation des formes principales des mots constitue un autre atout de l'ouvrage. Malheureusement, seule la première partie, composée des lettres A, B et B (jusqu'au mot BARKA traîner, mener) voit le jour. Elle fut éditée par l'Académie des sciences impériale en 1856, dans le troisième volume des Éléments pour le dictionnaire comparatif et descriptif et pour la grammaire du russe et des autres langues slaves [Materialy dlja sravnitel'nogo i ob''jasnitel'nogo slovarja i grammatiki russkogo jazyka i drugix slavjanskix narečij] (Rusinov, 1999, p. 211).

Un dictionnaire bulgare-français est édité en 1871 par Ivan Bogorov¹⁶². Le lexique présenté (environ 30 000 mots) illustre assez fidèlement l'état de la langue bulgare à la fin de l'époque de la renaissance. En l'absence d'outil lexicographique complet et centré exclusivement sur le bulgare, le dictionnaire de Bogorov demeura un certain temps la seule référence disponible. Mais Drinov nous donne un avis plutôt défavorable sur ce travail. Il y relève la surabondance de mots étrangers d'emploi rare et limité à la langue écrite. Selon lui, les mots populaires occupent une part beaucoup trop modeste et leurs équivalents français ne rendent que leur sens premier (Drinov, 1892, p. 8). En 1881, Bogorov publie une petite brochure de soixante-quatre pages qui porte un titre bien prometteur : *Dictionnaire bulgare. Tous nos mots réunis, accompagnés d'équivalents français et expliqués en détail en bulgare.* [B''lgarski rečnik. S''branie sičkite naši dumi, posreštnati s frenski i ist''lkuvani d''lgo i široko b''lgarski]. L'ouvrage qui contient 1117 mots répertoriant les lettres A, B, B et en partie la lettre Γ, ne semble pas correspondre au projet grandiose annoncé. C'est du moins ce qu'affirme Drinov, soutenu par le philologue bulgare Todorov qui lui aussi constate la

¹⁶² Les auteurs de dictionnaires I. Bogorov et N. Gerov sont issus de la génération des Bulgares formés dans les écoles russes qui, à partir de 1834, reviennent au pays afin d'y propager le savoir acquis en Russie.

présence de mots inventés par Bogorov qui « prennent la place d'autres, d'usage courant, mais que ce dernier à omis de citer » (Drinov, 1892, p. 8). Il est utile de rappeler que cette particularité de Bogorov est la manifestation de son « purisme » de plus en plus rigide. Si, jusqu'aux années 1870, il se limite à la préservation du lexique bulgare authentique en l'enrichissant de quelques mots nouveaux (ex. вестник journal, чакалня salle d'attente, молба demande, etc.), plus tard il combattra tous les emprunts, même ceux du russe qui sont pourtant déjà bien intégrés. C'est à cette période qu'il envisagera des remplacements comme celui de история histoire, récit раг бивалица ou de правосъдие justice par пазиправда (voir Rusinov, 1999, p. 215). À la démarche de Bogorov s'oppose celle d'un Slavejkov qui elle-même rappelle la position adoptée, dans le cas de la langue russe, par Šiškov. Lorsque la racine d'un mot bulgare donné existe dans d'autres langues slaves, Slaveikov ne voit aucun inconvénient à l'emprunt de dérivés de celles-ci. Si cette condition n'est pas remplie, il suggère de puiser en priorité dans la langue russe qu'il juge très proche du bulgare, tout en respectant la spécificité phonétique de ce dernier (Rusinov, 1999, p. 214).

D'autres petits dictionnaires bulgares peuvent être mentionnés. Citons d'abord celui joint à la grammaire des frères Cankov éditée en 1852, dont le principal mérite est la sélection de mots populaires authentiques et leur accentuation. En 1855, Bessonov complète son recueil de chansons populaires bulgares par un lexique qui propose la traduction en russe des mots bulgares et leur explication, avec renvoi à la page où ces mots figurent. En 1860 à Constantinople, paraît *An English and Bulgarian Vocabulary in two parts English and Bulgarian and Bulgarian and English* rédigé par C.F. Morse avec la collaboration de K. Vasil'ev. La part du bulgare correspond à 121 pages du livre. Pour Lavrov, l'intérêt de cet ouvrage réside avant tout dans l'indication des accents. En revanche, il conteste le choix du lexique constitué en grande partie d'emprunts russes ou slavons dont l'emploi était réservé au style écrit (Lavrov, 1887¹, p. II).

Marin Drinov recense également le lexique joint par Verković à ses *Chants* populaires des Bulgares de Macédoine [Pesme Makedonski Bugara] (1860), celui de Karavelov dans ses *Témoignages de la vie populaire bulgare* [Pamjatniki narodnogo byta bolgar] (1861), celui de Lamanskij qui accompagne sa description du manuscrit de

Ljubljana (1869) ou encore le lexique qui clôt le recueil de chansons populaires bulgares inédites de Dozon (1875).

Paraissent aussi des dictionnaires spécialisés : Dictionnaire des mots turcs et grecs dans la langue bulgare [Rečnik na dumi turski i gr''cki v jazika b''lgarskij] de Mixail Pavlov en collaboration avec Aleksandăr Živkov-Plevnjanin (Bucarest, 1855) et le Petit dictionnaire des mots étrangers dans la langue bulgare [Krat"k rečnik za čuždestranni reči v b''lgarskija ezik] de Xrulev (Braila, 1863). Le premier ouvrage contient mille cinq cents mots dont une centaine de mots grecs. Dans la préface, le collaborateur de Pavlov Živkov-Plevnjanin défend la pureté de la langue bulgare qu'il entend rétablir en supprimant les emprunts turcs et en utilisant à leur place des mots slavons ou russes. Dans cet esprit, sont proposés des équivalents comme повар cuisinier au lieu de ахчия, бой combat, pugilat au lieu de кютек, конник chevalier au lieu de атлия etc. (Rusinov, 1999, 213). Il est intéressant d'observer que la langue bulgare moderne n'a pu se séparer complètement des emprunts pourchassés. Ainsi, dans le *Dictionnaire bulgare-russe* [Bolgarsko-russkij slovar'] (2^e édition de 1975) de S. Bernštejn, on retrouve toujours ахчия traduit en russe par повар et assorti même d'un féminin ахчийка pour le russe повариха (Bernštejn, 1975, р. 23). Živkov-Plevnjanin n'est pas non plus étranger à la création de néologismes « bulgarisés », pratiquée par Bogorov. En l'absence d'équivalents existants, il a recours à sa propre imagination. C'est ainsi qu'apparaissent des mots comme клъцка pour кюфте boulette de viande ou купилище pour пазар marché (Rusinov, 1999, p. 213). Cependant, une fois encore, le bulgare a préféré s'en tenir aux formes anciennement acquises et utilisées couramment. Les écrivains de la renaissance (Drumev, Blaskov, Karavelov, Botev) adoptent une démarche plus modérée qui consiste simplement à réduire l'emploi des emprunts en le limitant à des domaines bien précis comme celui de la vie sociale et administrative où ces emprunts, comme l'avait constaté Venelin, étaient bien implantés. Les emprunts ont aussi une fonction stylistique. Dans les écrits journalistiques de Botev, Karavelov et d'autres, l'emploi de turcismes apporte souvent une connotation péjorative.

La production lexicographique est en pleine expansion au moment de la préparation pour l'impression du *Dictionnaire* de Djuvernua. Todor Kodžev édite en 1860-1862 à Sofia un dictionnaire de 4000 mots étrangers de la langue bulgare en s'inspirant du modèle russe existant. On note les lexiques qui accompagnent les recueils

de Kačanovskij (1882) et de Iliev (1889). En 1888, Draganov compose un lexique de 300 mots qu'il juge, à tort, rares et limités à deux parlers macédoniens. Drinov souligne que, dans leur majorité, ces mots figurent dans les manuscrits anciens connus et ont été pris en compte par Djuvernua (Drinov, 1892, p. 9). Il est intéressant de citer également le nom de Veženov qui publie en 1883-1884, dans la revue *Nauka*, la liste des principales plantes connues en Bulgarie et esquisse ainsi le début d'un dictionnaire botanique spécialisé. Peu de temps après, en 1890, G. Xristovič édite une liste des appellations en bulgare de nombreux oiseaux alors que le slaviste bulgare Matov recueille des matériaux pour un dictionnaire des termes régionaux.

Les nombreux travaux énumérés ci-dessus prouvent que le contexte qui accompagne la création du *Dictionnaire* de Djuvernua n'a pas grand-chose de commun avec celui qui existait au moment de la rédaction de la *Grammaire* de Venelin. Nous assistons cette fois à une riche activité lexicographique, aussi bien dans l'environnement scientifique centré sur le russe que dans le domaine, plus spécifique, des travaux consacrés au bulgare. Djuvernua pourra bénéficier d'une expérience déjà acquise mais, dans le même temps, les exigences auxquelles il se devra de répondre seront beaucoup plus importantes. Les chapitres suivants retracent les différentes étapes de son évolution en tant que savant et l'aboutissement de ses études sur le bulgare.

3. Aleksandr L'vovič Diuvernua (1838-1886)

3.1. Le parcours du chercheur

Malgré sa présence dans la plupart des ouvrages encyclopédiques consultés, il plane comme un mystère autour du nom du premier auteur russe d'un dictionnaire de bulgare. Derrière l'orthographe russifiée Дювернуа, on devine facilement des origines étrangères, probablement même françaises. Pourtant, les historiens de la linguistique ne relèvent jamais ce fait et, lors de nos recherches bibliographiques, nous avons constaté que le nom du savant apparaîssait systématiquement dans sa version russe.

Face à l'absence d'informations précisant les origines de Djuvernua, nous avons été tentée de formuler une hypothèse hardie mais qui ne nous semble pas dénuée d'intérêt. Dans son article consacré aux habitants de Montbéliard¹⁶³ émigrés en Russie entre le XVIII^e siècle et 1917, Marie Martin cite le nom d'un certain Jean Georges Duvernoy, l'un des pionniers de ce mouvement migratoire 164 (Martin, 2004, pp. 634-635). Né en 1691, il commence à étudier la médecine à Tübingen, une ville qui a vu de nombreux futurs Russiens poursuivre leurs études dans les facultés de théologie et de sciences. Lors de la fondation de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, Jean Georges Duvernoy est invité pour y participer dans le cadre de la Faculté d'anatomie. Il y mène une brillante carrière jusqu'à sa mort, en 1759. Son parcours devient emblématique pour le XVIII^e siècle qui voit souvent des jeunes gens, sortis du collège de Montbéliard, achever leurs formations de pasteurs ou de scientifiques et partir ensuite pour la Russie où ils occupaient des postes importants et devenaient célèbres. Il est donc fort probable que les ancêtres du linguiste Djuvernua soient arrivés en Russie dans le cadre de ces échanges. D'autre part, la similitude des noms incite également à se demander si le Montbéliardais Jean Georges Duvernoy n'avait pas de lien de parenté avec Aleksandr Djuvernua.

_

¹⁶³ Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Montbéliard est encore une cité wurtembergeoise. Plus tard, après la défaite de Napoléon, la population de Montbéliard présente à Alexandre I^{er} une supplique pour être définitivement rattachée à la France, ce qui est entériné dans les règlements de paix (Martin, 2004, p. 630).

¹⁶⁴ Ce mouvement connaît une forte expansion après le mariage, en septembre 1776, de Sophie-Dorothée de Wurtemberg, élevée à Montbéliard, avec le grand-duc Pavel Petrovič, fils de Catherine II.

La date de naissance de Djuvernua demeure également un mystère. Si tout le monde s'accorde sur le jour et l'année de son décès (16 mars 1886), nous avons été surprise par la diversité des assertions concernant la naissance du linguiste. Le dictionnaire encyclopédique de Brockhaus et Efron (Brokgauz, Efron éd., 1893, vol. 21, p. 365) indique l'année 1840. La même information est reprise dans les bases de recherches électroniques. Dans son dictionnaire bibliographique consacré à la slavistique russe d'avant la révolution, S.B. Bernštejn évoque le 24 août 1839 (Bernštejn, 1979, p. 151). Mais, à la lecture du parcours de Djuvernua rédigé par A.I. Sobolevskij¹⁶⁵ à l'occasion de la mort du linguiste, on comprend que le problème n'est toujours pas résolu. Car, dès les premières lignes, Sobolevskij informe la communauté scientifique de la disparition de Djuvernua à l'âge de quarante-huit ans (Sobolevskij, 1886, p. 67). Finalement, le plus fiable sur le sujet serait l'ouvrage de Markov et de Djakov qui situe bien la naissance de Djuvernua en 1838 (Markov et Djakov, 1988, p. 197). Tout cela est loin, certes, de nos préoccupations principales mais prouve combien le champ d'observation choisi se montre parfois imprévisible.

Si l'on compare l'année de la mort de Venelin (1839) avec celle de la naissance de Djuvernua (1838), on constate, sans vouloir verser dans un déterminisme historique outrancier, que le second succède au premier presque comme s'il s'agissait d'un renouvellement naturel et logique des études du bulgare. Et, lorsque l'on se penche sur les ouvrages encyclopédiques, on remarque que les années 1860-70 en Russie, époque à laquelle on associe traditionnellement le nom de Djuvernua, sont en effet marquées par l'arrivée d'une nouvelle génération de slavisants universitaires (voir Markov et Djakov, 1988, p. 195). D'un côté, ils sont les descendants de pionniers comme Venelin et Keppen, restés parfois en marge des milieux linguistiques. De l'autre, ils ont pu suivre une solide formation universitaire en tant que disciples de linguistes reconnus comme O.M. Bodjanskij, V.I. Grigorovič ou encore I.I. Sreznevskij. Ils ont pu également bénéficier d'une conjoncture d'échange de savoirs plus favorable. Les statuts des universités russes, établis en 1863, prescrivaient des missions à l'étranger d'une durée de deux ans pour tous les candidats au professorat. Ces derniers avaient la possibilité de visiter les pays slaves, de travailler dans les archives et les bibliothèques d'Allemagne,

¹⁶⁵ Aleksej Ivanovič Sobolevskij (1856-1929) est connu en tant qu'historien de la langue russe et spécialiste de grammaire comparée des langues slaves, parmi lesquelles le slave commun et le vieux slave. Diplômé de la faculté d'histoire et de philologie de l'université de Moscou, il est le disciple de Buslaev, Tixonravov et Djuvernua.

d'Autriche, d'Italie et d'autres pays, d'établir des contacts avec des savants étrangers. Cela n'était pas le cas à l'époque de Venelin où les voyages scientifiques de chercheurs russes à l'étranger étaient rares. La nouvelle génération de slavisants se distingue également de ses maîtres d'un point de vue idéologique et méthodologique. Elle ne partage pas obligatoirement l'enthousiasme et le romantisme avec lesquels on avait envisagé le monde slave jusqu'alors, elle se montre plus réaliste et libre dans ses jugements. Nous retrouverons la plupart de ces éléments dans le parcours de Djuvernua.

Très peu d'informations nous sont parvenues sur l'enfance du savant. Des auteurs consultés, seuls Lavrov et Bernštejn jugent utile de signaler que la famille appartenait aux milieux moscovites instruits et que la mère avait joué un rôle essentiel dans l'éducation des enfants. Lavrov précise que, malgré la disparition prématurée du père, Djuvernua et ses deux frères réussirent de brillantes études. Bernštejn nous apprend aussi que le frère aîné, N. L. Djuvernua, fut un célèbre avocat de droit civil. (Lavrov, 1886, p. 254; Bernštejn, 1979, p. 151). C'est probablement à l'initiative de sa famille que Djuvernua s'inscrit, comme son frère, à la faculté de droit de l'université de Moscou. Mais, à l'image de Venelin qui avait abandonné la médecine pour la slavistique, il décide rapidement de privilégier sa véritable vocation. Le cours d'histoire de l'Orient que le professeur I.I. Kudrjavcev lé dispensait aux étudiants de droit, incite Djuvernua à orienter son choix vers la faculté d'histoire et de philologie.

Les principaux points qui différencient son parcours de celui de Venelin sont déjà bien visibles. Contrairement à Venelin, Djuvernua profitera de l'avantage de se trouver, dès le départ, dans les milieux moscovites et de pouvoir acquérir une formation solide en histoire et en linguistique. Il suit le premier enseignement en Russie de linguistique historique comparative sous la direction de F.I. Buslaev et se familiarise avec la slavistique grâce aux cours de O.M. Bodjanskij sur les différentes langues slaves. Buslaev lui apprend la méthode de travail sur les manuscrits anciens et lui obtient l'accès à la bibliothèque du Saint Synode qui abrite les fonds anciens. Bodjanskij éveille en lui l'intérêt pour l'histoire culturelle des Slaves, rédige les

.

¹⁶⁶ Les biographes témoignent du rôle majeur du professeur I.I. Kudrjavcev dans la future orientation de Djuvernua. Dans les années 1850, Kudrjavcev enseigne l'histoire dans le lycée où Djuvernua fait ses études. Plus tard, devenu professeur d'université, il contribue à la publication des premiers travaux scientifiques du jeune Djuvernua et dirige son mémoire sur les origines varègues de la Russie (voir Lapteva, 1978).

recensions des rapports que Djuvernua envoie lors de ses missions scientifiques à l'étranger et, parfois, en assure la publication (voir Lapteva, 1978). Parmi ses autres professeurs, Djuvernua cite souvent R.F. Brandt et I.V. Jagič auxquels il dédie la deuxième édition du *Dictionnaire du bulgare*.

Si Venelin pouvait s'appuyer essentiellement sur sa connaissance de l'ukrainien et sur celle, assez hésitante, du bulgare, Djuvernua se verra offrir la possibilité d'apprendre plusieurs langues. À l'université, il suit des cours de grec ancien, de gotique, de lituanien et de sanskrit. La conscience de l'importance du lituanien pour la recherche sur les langues slaves lui est transmise grâce au cours de Buslaev. Le sanskrit lui est enseigné par le célèbre polyglotte orientaliste P.Ja. Petrov qui l'initie également à l'arabe et au perse. Quant à son excellente connaissance du latin, Djuvernua commence à l'acquérir dès les bancs du lycée. Il est intéressant de noter qu'elle trouve sa pleine expression dans une des dernières œuvres du linguiste, le dictionnaire de vieux russe intitulé Glossarium linguae Rossicae veteris dialecti qui présente un riche corpus pouvant rivaliser avec celui utilisé par Sreznevskij pour ses Éléments pour le Dictionnaire du vieux russe. La particularité du dictionnaire de Djuvernua réside dans le fait que, suivant l'exemple de Vostokov et de Miklosich, toutes les significations des mots et les remarques explicatives sont rédigées en latin en mettant ainsi en valeur l'érudition de l'auteur. Cette présentation fut jugée comme un obstacle à l'utilisation de l'ouvrage dont l'édition ne put avoir lieu qu'en 1894¹⁶⁷ (voir Lapteva, 1978).

Djuvernua est encore étudiant lorsqu'il écrit ses premiers travaux. D'abord, une recension de la toute récente *Revue de psychologie populaire et de linguistique* [Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft] de Lazarus et de Steinthal, rédigée à la demande de N. S. Tixonravov et publiée dans *Mémoires de la littérature et de l'antiquité russes* [Letopisi russkoj literatury i drevnosti, tome 2, livre 3, Moscou, 1859]. Sa deuxième publication, éditée en 1861 dans la même revue et intitulée *Analyse de certaines explications philologiques de M. Kostomarov dans l'article « Les débuts de la Rus'* » [Razbor nekotoryx filologičeskix ob''jasnenij g. Kostomarova v stat'e « Načalo Rusi »], est une réponse aux affirmations de ce dernier concernant les origines lituaniennes de la Russie.

¹⁶⁷ Le dictionnaire paraît en 1894 à Moscou, sous le titre Éléments pour le Dictionnaire du vieux russe [Materialy dlja Slovarja drevnerusskogo jazyka] qui n'est qu'un calque du titre du dictionnaire de Sreznevskij.

Djuvernua obtient la médaille d'or pour son mémoire universitaire intitulé *Des origines des Varègues de la Rus'* [O proisxoždenii Varjag Rusi], paru en 1862 dans le livre 4 de *Čtenija v Obščestve istorii i drevnostej rossijskix pri Moskovskom universitete*. Le mémoire s'appuie sur un riche corpus de chroniques d'Europe occidentale, de sagas scandinaves, d'écrits de géographes arabes et de manuscrits russes. En 1861, au terme de son cursus universitaire, Djuvernua reste à l'université et se consacre durant trois ans au recueil de matériaux pour le dictionnaire du vieux russe. Son article « De l'année de création de l'écriture slave » [O gode izobretenija slavjanskix pis'men] voit le jour au cours de cette période.

On remarquera que l'histoire et la linguistique sont deux centres d'intérêt intimement liées dans les recherches de Djuvernua et envisagés souvent dans une perspective comparatiste. Le voyage de deux ans entrepris en 1865 s'inscrit également dans cette optique. Djuvernua se rend successivement à Prague, Vienne, Tübingen, Berlin et Heidelberg pour se familiariser avec la grammaire comparative des langues indo-européennes. Au cours de ces deux années, l'histoire et la culture slave auxquelles il a accès grâce aux manuscrits conservés dans les universités de Prague et de Vienne ainsi que le sanscrit que lui enseignent Roth et Weber, constituent ses principales occupations. Les rapports que Djuvernua rédige à la suite de ce voyage concernent à la fois la slavistique (comme, par exemple, la description du manuscrit de Jan Blahoslav en vieux tchèque *Codex Bohemicus bibliotecae Jenensis haereticus* ou celle des *Actes de Tübingen* imprimés en écriture slave en ce lieu¹⁶⁸) et la linguistique comparative (le rapport sur les deux premiers hymnes du Rig-Veda¹⁶⁹).

En 1867, de retour en Russie, Djuvernua soutient sa thèse *Des strates historiques dans la formation des mots slaves* [Ob istoričeskom nasloenii v slavjanskom slovoobrazovanii]. Ce travail est d'une importance majeure malgré les reproches formulés à son égard. Ces derniers concernent essentiellement la forme, trop compacte et chargée d'exemples de plusieurs langues incorporés dans un texte de deux cents pages, sans division en chapitres et sans titres permettant de se repérer. La démarche scientifique est aussi mise en cause car elle laisse apparaître des erreurs dans la

¹⁶⁸ Djuvernua apporte ici, pour la première fois dans la littérature historique, des renseignements sur l'imprimerie de Primož Trubar (1508-1586), ecclésiastique slovène et l'un des chefs de file de la propagande luthérienne dans son pays. Djuvernua évoque en particulier les traductions en langues slaves méridionales du Catéchisme et du Nouveau Testament.

¹⁶⁹ Composé au cours du - II^e millénaire et rédigé peu avant notre ère, le Rig-Veda, le plus ancien des quatre Veda de l'Inde antique, recueille plus de 1000 hymnes religieux.

compréhension des alternances phonétiques entraînant l'emploi d'étymologies beaucoup trop libres. Pourtant, l'ouvrage témoigne d'une impressionnante richesse des connaissances linguistiques, évoquée dans presque tous les écrits consacrés à Djuvernua. Un des postulats retient particulièrement l'attention : la découverte que « la composition phonétique du radical est fonction de sa relation avec les différents morphèmes » (Djuvernua, 1867, p. 202). Ce postulat, formulé ultérieurement par le linguiste suisse Ferdinand de Saussure et admis communément par les milieux scientifiques, ne retient pas l'attention au moment de la parution du travail de Djuvernua. Lapteva explique ce paradoxe par le niveau insuffisant de la science russe de l'époque, incapable encore d'assurer son application à la recherche (Lapteva, 1978).

Nous avons procédé à une lecture de l'ouvrage orientée sur la manière dont la langue bulgare, souvent convoquée pour illustrer la pensée de l'auteur, y est présentée. Cette lecture nous a permis de dégager quelques points de divergence importants entre Djuvernua et Venelin. D'abord, en ce qui concerne la place du bulgare au sein des autres langues slaves. Si Venelin affirmait sans hésitation l'appartenance du bulgare au groupe constitué aujourd'hui par le russe, l'ukrainien et le biélorussien, Djuvernua défend une autre hypothèse, plus proche de celle de Vostokov.

Dans la présentation d'ensemble du paysage linguistique slave par laquelle débute son ouvrage, il évoque la Pannonie en tant que probable aire de diffusion de la langue slave commune. Cette dernière serait aussi un lieu de croisement entre deux branches distinctes: la branche du Sud-Est qui comprend le serbe, le bulgare et le slovène et la branche russe dite du Nord-Est. Le bulgare est non seulement dissocié du russe mais rapproché du serbe. Pourtant, cette nouvelle présentation ne s'accompagne pas d'une recherche de similitudes entre le bulgare et le serbe. Comme nous le constaterons lors de l'analyse du *Dictionnaire* de Djuvernua, prouver l'étroite parenté entre le bulgare et le russe demeure une priorité. Venelin jugeait le serbe plutôt tributaire d'une influence germanique. Selon Djuvernua, l'influence germanique a été la plus sensible dans le cas du tchèque qui, dans sa variante moderne, s'est le plus éloigné du slave commun. Quant à l'interprétation de l'importance du vieux slave, elle reste conforme aux avancées datant du début du siècle : le vieux slave serait le meilleur témoin de la communion linguistique slave (Djuvernua, 1867, pp. 1-2).

On ne pourra plus reprocher à Djuvernua des confusions, comme on en recensait chez Venelin, entre le russe et le bulgare d'une part, et entre le bulgare moderne et le

slavon d'église d'autre part. L'image de l'évolution historique de la langue et de ses limites nationales a gagné en clarté. Il n'est plus question non plus de prouver le rôle du bulgare dans l'étude des langues slaves. Dans une note à la page 30, Djuvernua rappellera avec assurance un des atouts incontestables du bulgare moderne : la conservation de suffixes témoins de l'ancienne première palatalisation. En revanche, la représentation des disparités dialectales manque de précision. Cela est confirmé par l'utilisation quasi exclusive du recueil de chansons populaires de l'archéologue bosniaque Stefan Verković (1821-1893)¹⁷⁰ en tant que source d'exemples de langue. L'ouvrage, intitulé Chants populaires des Bulgares de Macédoine (1860), offre des échantillons représentatifs des parlers bulgares occidentaux, proches de l'aire de diffusion du serbe. Le lecteur se trouve de nouveau limité au champ d'observation déjà exploité par Vuk Karadžić. D'ailleurs, des exemples du serbe choisis dans le dictionnaire de Karadžić se mêlent à ceux d'autres langues (voir Djuvernua, 1867, p. 78). Dans cet esprit, Djuvernua illustre l'extension de la racine > par la forme du verbe bulgare трошити casser, briser, présenté à l'infinitif (Djuvernua, 1867, p. 22). Parfois même, des mots dits du bulgare moderne sont orthographiés en caractères latins. Tel est, par exemple, le cas de quelques noms propres cités pour leur forme du vocatif enrichie du suffixe ancien <le>: Jancele, Božnele, Vyšnele, etc. (Djuvernua, 1867, p. 78).

¹⁷⁰ Après la mort de Verković, sur la base de ses riches archives, sont composés deux autres grands corpus de chants et de contes populaires bulgares, édités par P.A. Lavrov et I. Polivka. Le nom de Verković est également lié à la célèbre mystification folklorique *Veda slovena* dont il devient un intermédiaire involontaire sous l'influence des idées romantiques. Elle suscite une grande discussion parmi les scientifiques en Bulgarie et à l'étranger (Stojkova, 2001, p. 201).

dans l'exposé, évoquant les deux formes conservées en slovène pour exprimer la notion de *père*, at-ej et ot-ac, Djuvernua soulignera la similitude entre le slovène et le bulgare moderne dans le domaine des archaïsmes, en donnant l'exemple de la forme dialectale bulgare тейко *père*. D'après lui, ce mot serait formé à partir de « at-ej » par apocope de la voyelle [a] et ajout du suffixe secondaire <къ> (Djuvernua, 1867, pp. 45-46). D'autres exemples seront l'occasion d'établir un lien entre le bulgare et des langues comme le vieux slave, le russe ou encore le serbe. Une telle démarche, très utile pour rendre compte de la parenté des langues slaves, prouve l'importante avancée réalisée dans la slavistique russe depuis l'époque de Venelin.

À partir de 1867, Djuvernua obtient la chaire de grammaire comparative des langues indo-européennes, créée trois ans auparavant à Moscou. Son cours d'introduction, prononcé le 9 novembre et intitulé *De la méthode et des avancées de la linguistique comparative* [O metode i uspexax sravnitel'nogo jazykovedenija], paraît en 1867 dans les *Moskovskie universitetskie izvestija*. La même année, à l'occasion de l'ouverture de l'Exposition ethnographique slave, il publie une série d'articles consacrés aux grands représentants de la culture slave. Après le départ de Bodjanskij en 1869, Djuvernua se voit confier la chaire de slavistique. Ses préoccupations du moment concernent en priorité le XV^e siècle tchèque. Il publie un discours sur Georges de Poděbrady¹⁷¹ ainsi qu'une monographie sur Ladislas Znoemski et Jan Hus, dans laquelle il s'oppose aux opinions traditionnellement admises. C'est probablement la raison pour laquelle Djuvernua ne fut pas autorisé à soutenir ce travail de thèse qui lui aurait permis d'accéder au titre de docteur.

L'article de L.P. Lapteva propose une analyse plus détaillée des idées de Djuvernua exprimées dans les deux œuvres précitées. Il est important de rappeler qu'elles sont écrites dans le contexte des années 1860 en Russie, lorsque la science russe s'oriente vers le positivisme et que la critique des conceptions slavophiles, encore très présentes, s'intensifie. Les tensions idéologiques sont inévitables entre, d'un côté, un fondement théorique basé sur les principes de l'idéologie idéaliste allemande du début du XIX^e siècle et, de l'autre, l'aspiration romantique à un retour à l'identité russe « authentique » d'avant Pierre le Grand. Selon Lapteva, Djuvernua

.

¹⁷¹ Georges de Poděbrady, roi de Bohême de 1458 à 1471, fut hussite et chef du parti utraquiste.
Proclamé roi à la mort de Ladislas V, il affronta la croisade de Mathias Corvin (1468-1479) et parvint à la mettre en échec. Son successeur fut Ladislas II Jagellon.

répond aux questionnements de son époque par une idéalisation du pouvoir et de l'ordre ainsi que par une condamnation de tout mouvement contestataire, y compris de celui mené par les peuples slaves. L'écrit sur le roi tchèque Georges de Poděbrady est ouvertement dirigé contre le mouvement hussite et, surtout, contre ses éléments les plus radicaux. Georges de Poděbrady est représenté comme un démocrate et un artisan du siècle d'or tchèque dont le mérite réside avant tout dans sa capacité à maîtriser les instincts destructeurs du peuple, envisagés ici hors de tout contexte historique. Il faudrait rappeler que, dans la tradition slavophile, Georges de Poděbrady bénéficie également d'une image très positive. Dans le chapitre de ses Œuvres complètes (1868) consacré à l'histoire tchèque, A.F. Gil'ferding cite Poděbrady comme un idéal qui dirige les éléments progressistes de l'Europe occidentale du XV^e siècle. Le roi Georges apparaît comme un dirigeant patriote qui défend à la fois son pouvoir, l'ordre national, et les droits de ses sujets (Gil'ferding, vol. I, p. 378). La vision de Djuvernua se révèle donc proche de celle des milieux slavophiles. Cela étant, sa manière d'envisager le rôle de l'individu dans l'histoire reste fortement conservatrice, même au regard de l'état de la science historique russe des années 1860.

Djuvernua reconnaît au mouvement hussite le rôle de précurseur de la Réforme en Europe :

« La Tchéquie a réalisé de manière anticipée ce qui fut le rêve caché de l'avantgarde allemande. » (Djuvernua, 1868, p. 208)

Cette fois, l'auteur s'écarte de la position slavophile qui établit une nette distinction entre le mouvement hussite et le protestantisme. Lapteva considère que Djuvernua est plus proche ici de la vision des hussites que l'on retrouve chez les historiographes représentants du catholicisme. Selon elle, l'écart qui sépare Djuvernua des slavophiles apparaît plus nettement dans la monographie *Stanislav Znoemskijet Jan Hus. Deux chapitres sur l'histoire de l'Université de Prague* [Stanislav Znoemski i Jan Gus. Dve glavy ob istorii Pražskogo universiteta] (1870). Une des questions cruciales qui les séparent concerne l'époque de l'apparition des conflits germano-tchèques. Les slavophiles considéraient que ces conflits étaient nés dès les premiers contacts entre les deux peuples. Djuvernua, lui, les situe vers le XIV^e siècle, au moment de l'éveil national des Slaves de Bohême. Et, en effet, il est plus proche de la réalité car il s'appuie sur les sources, hors des a priori imposés par un courant particulier.

Il est curieux d'observer à quel point Djuvernua et Venelin sont éloignés et, cependant, proches. Ce qui frappe d'abord c'est leur différence. Le premier dispose de tous les savoirs nécessaires à la bonne conduite de ses travaux, occupe une position confortable et reconnue dans les milieux scientifiques. Le second agit en « amateur », guidé par une incroyable intuition linguistique qui, si elle ne lui assure pas la reconnaissance officielle, lui permet de sonder librement le terrain et de faire nombre de découvertes qui, certes, demandent à être ensuite repensées et affinées. Cependant, il y a chez tous les deux un sens du décalage, un goût du paradoxe, autrement dit, une volonté de se singulariser que chacun exprime selon le contexte de son époque. Lorsque Venelin prônait la grandeur des Slaves en s'opposant aux théories scientifiques dominantes, il agissait en amont des futurs slavophiles, dans un environnement politique où l'orientation pro-slave se dessinait à peine. Djuvernua, qui a vécu l'époque d'épanouissement des idées slavophiles, ne se sent plus obligé de s'y conformer et choisit sa propre voie. On voit que l'un comme l'autre revendiquent une liberté de penser difficile à défendre.

La fin des années 1860 est marquée par les activités de Djuvernua au sein de la Société des amateurs de sciences naturelles, d'anthropologie et d'ethnographie [Obščestvo ljubitelej estestvoznanija, antropologii i ètnografii] auprès de l'Université de Moscou, où il remplit les fonctions de premier secrétaire du département d'ethnographie. L'échec de son dernier écrit, consacré à l'histoire tchèque, incite Djuvernua à se tourner de nouveau vers la linguistique. En 1870, il retourne à Prague puis, en 1872, soutient une thèse de doctorat intitulée Ensemble des principaux éléments et formes des langues slaves [Sistema osnovnyx èlementov i form sljavjanskix narečij]. Dans sa nécrologie consacrée à Djuvernua, A. Sobolevskij exprime un jugement peu flatteur sur ce travail. D'après lui, il s'agit d'une œuvre « faible, écrite précipitamment et qui ne se distingue pas par la richesse des matériaux utilisés ou des pensées formulées » (Sobolevskij, 1886, p. 69). Néanmoins, grâce à cet écrit, Djuvernua obtient le statut de professeur suivi, en 1877, de celui de professeur titulaire, et devient membre de la Société d'histoire et des antiquités russes [Obščestvo istorii i drevnostej rossijskix] en 1878. Rappelons que dans les années 1870, déjà largement connu en tant que philologue et connaisseur de manuscrits anciens, Djuvernua se consacre à son projet de dictionnaire de vieux russe. Parallèlement à ce travail, il présente de nombreuses

publications qui complètent et enrichissent le sujet: un article sur l'Évangile d'Arkhangelsk [Arxangel'skoe evangelie] (1878), un autre sur le Recueil de Svjatoslav [Svjatoslavov Izbornik] daté de 1073, joint à l'édition du travail que Bodjanskij avait consacré à ce manuscrit (1882), ou encore celui sur le contexte historique d'emploi du mot vieux-russe kolobjaga (1884).

Les travaux de Djuvernua ne rompent pas pour autant le lien avec l'apprentissage des langues. En 1872, il publie à Moscou un *Manuel d'apprentissage des langues : vieux slave, polonais et tchèque* [Praktičeskoe rukovodstvo k izučeniju narečij : staroslavjanskogo, pol'skogo i češskogo]. Les dernières années de sa vie sont consacrées à la rédaction d'un dictionnaire de la langue bulgare entamée vers le milieu des années 1870. Nous évoquerons plus en détail les étapes de la réalisation de cette œuvre, au centre de notre travail de recherche, dans les chapitres suivants.

Dans la littérature critique, les travaux de Djuvernua des années 1870 ne reçoivent pas toujours un jugement positif. Tel est le cas de la présentation de V.I. Toporov, publiée dans les pages du dictionnaire bibliographique de S. Bernštejn (1979). En guise de conclusion, Toporov déclare :

« Par rapport à ses confrères, au cours des années 1870 Djuvernua prend beaucoup de retard dans le domaine de la méthodologie linguistique en général, ainsi que dans les procédés de recherche historique et comparative. Son centre d'intérêt se rétrécit et son influence sur les étudiants slavisants diminue. » (Bernštejn, 1979, p. 153)

Ce jugement heurte par sa sévérité et son illogisme. Il implique, tout d'abord, une dépréciation de la qualité de la dernière œuvre de Djuvernua, son dictionnaire du bulgare. Et, en même temps, une désapprobation du choix du bulgare comme objet de recherche, apparemment trop restreint pour être intéressant. Il apparaît également illogique d'affirmer que, après une évolution constante et remarquable en tant que linguiste, Djuvernua aurait subitement perdu la valeur de ses acquis pour décliner durant près de quinze ans, jusqu'à sa mort. Nous verrons dans la suite de cet exposé que Toporov a pu vouloir exprimer ici, non seulement une critique limitée à la production scientifique de Djuvernua, mais aussi une contestation de ses prises de position politiques et idéologiques. Quelles que soient ses réelles motivations, il nous semble fort injuste de conclure un article sur Djuvernua en ramenant celui-ci à une banale

définition du linguiste, quelle que soit l'époque : « un maillon entre la génération précédente et la génération suivante » (Bernštejn, 1979, p. 153).

Parler d'une perte de vitesse dans les activités du savant est d'autant plus difficile que, lorsqu'en 1886 il succombe à une infection pulmonaire fulgurante, la mort le surprend en pleine préparation du deuxième volume du dictionnaire du bulgare (voir Sobolevskij, 1886, p. 70). Après la disparition de Djuvernua, la chaire de slavistique qu'il occupait en tant que professeur titulaire, est reprise par R. Brandt, diplômé de l'Université de Saint-Pétersbourg. En dehors du fait qu'aucun des disciples de Djuvernua (Lavrov, Ščepkin ou encore Kulakovskij) n'ait pu lui succéder, on peut voir dans ce fait un changement de ligne directrice. Il n'est un secret pour personne que, contrairement à ce que l'on observe à Moscou, les milieux linguistiques saint-pétersbourgeois du XIX^e siècle, malgré une activité honorable dans le domaine, se montrent moins impliqués dans les problèmes de la slavistique. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la première grammaire et le premier dictionnaire du bulgare furent l'œuvre d'auteurs proches de l'école moscovite. L'examen rapide des bibliographies de Venelin et de Djuvernua que nous proposons, montre également que la majorité de leurs œuvres paraissent grâce à des maisons d'édition et au sein de revues moscovites.

3.2. Liste des principales œuvres de Djuvernua

Nous proposons ci-dessous un choix de références qui permet de mieux connaître l'ensemble des travaux de A.L. Djuvernua. La plupart d'entre elles sont recensées dans les dictionnaires encyclopédiques. Nous avons pu prendre connaissance de leur contenu, soit grâce à l'autorisation de les consulter sur place, soit par le biais d'extraits de leur contenu proposés dans la littérature critique. Les ouvrages qui nous ont été prêtés dans leur intégralité figurent également dans la bibliographie qui clôt notre travail.

1862: « Des origines des Varègues de la Rus' » [O proisxoždenii Varjag-Rusi], *Čtenija* v *Obščestve istorii i drevnostej rossijskix pri Moskovskom universitete*, livre 4, oct-déc, pp. 1-80.

: Des strates historiques dans la formation des mots slaves [Ob istoričeskom nasloenii v slavjanskom slovoobrazovanii], Moskva, 203 p.

: « De la méthode et des avancées de la linguistique comparative » [O metode i uspexax sravnitel'nogo jazykovedenija], *Moskovskie universitetskie izvestija*, n° 12, pp. 1179-1200.

: « Jurij Podebrad – izbrannik češskogo naroda » [Georges de Poděbrady – l'élu du peuple tchèque], *Moskovskie universitetskie izvestija*, N° 3, Moskva, pp. 191-215.

: Les Actes de Tübingen de l'imprimerie slave du Wurtemberg [Tjubingenskie akty slavjanskoj knigopečatni v Vjurtemberge], Moskovskie universitetskie izvestija, n° 4, pp. 275-315.

: « Ensemble des principaux éléments et formes des langues slaves » [Sistema osnovnyx èlementov i form sljavjanskix narečij], *Moskovskie universitetskie izvestija*, n° 2, pp. 1-167.

1885-1889: Dictionnaire de la langue bulgare d'après les sources populaires et les ouvrages édités récemment [Slovar' bolgarskogo jazyka po pamjatnikam narodnoj slovesnosti i proizvedenijam novejšej pečati], paru en neuf tomes : volumes I-II (1885-1886), III (1887), IV,V et VI (1888), VII, VIII et IX (1889), Moskva, Universitetskaja tipografija, 2622 p.

4. Le Dictionnaire de la langue bulgare de A.L. Djuvernua

4.1. La rédaction de l'ouvrage

4.1.1. Étapes principales

Comme nous l'avons déjà évoqué, Djuvernua consacre les dernières années de sa vie à la rédaction d'un dictionnaire de la langue bulgare. En soulignant sa faible production scientifique sur d'autres sujets dans la période entre 1872 et 1884, Sobolevskij rappelle à juste titre l'ampleur du travail de préparation et les efforts que demande la réalisation d'un tel projet.

P.A. Lavrov souligne deux raisons qui auraient incité Djuvernua à relever un tel défi. Curieusement, elles sont très proches de celles qui avaient guidé Venelin un demisiècle auparavant. La première est liée au besoin de pallier le manque d'un dictionnaire de bulgare de qualité qui compléterait logiquement les manuels de cette langue déjà parus. Pour étayer son idée, Lavrov souligne le caractère « incomplet et insatisfaisant » des dictionnaires de bulgare existants (Lavrov, 1887¹, p. III). De même, lorsque Venelin avait commencé le travail sur sa *Grammaire*, c'était pour mettre fin à l'absence d'une véritable description du bulgare. La deuxième raison évoquée par Lavrov porte une connotation plus politique :

« Le défunt a commencé cet ouvrage en cette année mémorable où les succès des armes russes ont appelé à une existence politique la Bulgarie et sa population dont les belles qualités ont gagné totalement le respect et la sympathie des savants voyageurs. » (Lavrov, 1887¹, p. III)

Ces mots nous donnent l'impression de revenir à l'époque romantique de Venelin pour revivre l'élan d'émancipation des peuples slaves. Cependant, sans vouloir minimiser les sympathies politiques de Lavrov ou de Djuvernua, rappelons que partager l'enthousiasme des victoires militaires russes s'inscrit dans un contexte politique de propagande officielle. Tandis que, en affirmant la slavité des Bulgares, Venelin avait endossé la pénible tâche de s'opposer à l'autorité scientifique de son temps.

En amont de la rédaction du Dictionnaire, Djuvernua étudie un riche corpus d'ouvrages édités en bulgare moderne. Puis il complète les listes de mots et les extraits de textes réunis par le recueil de matériau lexical sur le terrain, grâce à un voyage en Bulgarie réalisé au cours de l'été 1880. Le schéma, semblable à celui suivi par Venelin, est en réalité une démarche couramment utilisée : prise de connaissance de la littérature existante, puis vérification et recueil de faits nouveaux dans le pays concerné. Mais on observe aussi d'autres similitudes dans les conditions de travail des deux savants. D'abord, une durée du séjour en Bulgarie trop courte par rapport à la difficulté de la tâche entreprise. Ensuite, un manque de moyens qui ne fut pas sans conséquences pour la réalisation du projet. Nous avons déjà évoqué les sacrifices imposés à Venelin. Drinov mentionne les difficultés auxquelles Diuvernua, contraint de financer par ses propres moyens son déplacement, a dû faire face (Drinov, 1892, p. 13). S'y ajoute immanquablement l'obstacle de la langue. La rédaction d'un dictionnaire demande une connaissance approfondie du bulgare, à la fois théorique et pratique. Le contexte sociopolitique et culturel des années 1880 faisait que cette connaissance n'était parfois même pas chose acquise pour les premiers philologues bulgares. On ne pouvait donc pas l'exiger d'un savant pour qui le bulgare n'était pas sa langue maternelle. Nous verrons ci-dessous que Djuvernua cherche à résoudre ce problème en impliquant dans le travail de rédaction des savants et des écrivains natifs du pays. La conscience de ces difficultés explique également la décision de Djuvernua de transférer en Bulgarie l'édition des volumes qui devaient paraître à la suite du premier (Drinov, 1892, p. 24).

Le premier volume du *Dictionnaire* paraît au cours de l'été 1885 dans les *Učënye zapiski Moskovskogo universiteta*. Composé de 272 pages¹⁷², il comprend des mots commençant par les lettres *a*, σ et quelques-uns par la lettre *B* (le dernier mot recensé est le mot вратига¹⁷³) (Sobolevskij, 1886, p. 70). Le deuxième volume, préparé par Djuvernua, ne put être édité de son vivant. Les sept autres volumes parurent après la mort du savant (le neuvième et dernier volume fut édité en 1889), grâce aux efforts de ses disciples et de son épouse.

¹⁷² Le nombre total de pages correspondant aux neuf volumes du *Dictionnaire* est de 2622.

¹⁷³ Le mot вратига trouvé dans le recueil de chansons de Dozon signifie, selon Djuvernua, род приворотного зелья. Dans le petit lexique joint à son ouvrage, Dozon ne nous fournit pas plus de précisions en indiquant seulement qu'il s'agit d'un *nom de plante* (Dozon, 1875, p. 353). D'ailleurs, dans la chanson *La nymphe sous la forme d'un ours* où il est employé, le mot вратига est simplement transcrit en caractères latins: *vratiga*.

a) Le rôle des différents collaborateurs

C'est dans la correspondance de cette dernière que Lapteva a trouvé des informations sur les éditions posthumes du *Dictionnaire*. Le plus grand mérite en reviendrait à P.A. Lavrov qui énumère dans ses lettres tous les bienfaits que ce travail a pu lui procurer, malgré le temps et les efforts investis. D'abord, il aurait amélioré sa connaissance du bulgare, indispensable à la rédaction de sa thèse. Ensuite, il aurait été reconnu par de grands savants comme F.E. Korš et A.A. Šaxmatov en tant que collaborateur en chef pour la préparation de l'ouvrage à l'édition. De plus, une source bibliographique aurait même présenté le *Dictionnaire* sous le titre *Dictionnaire de A. Djuvernua, complété par P. Lavrov*. (voir Lapteva, 1978). Pour mieux comprendre cette dernière observation, rappelons que la thèse de Lavrov¹⁷⁴, dans laquelle il traite de la relation entre phonétique et orthographe en bulgare, fut d'abord publiée en annexe au *Dictionnaire* (Bernštejn, 1979, p. 153).

Une part importante dans la publication de l'ouvrage revient à d'autres proches collaborateurs, B.M. Ljapunov et V.N. Ščepkin, à la veuve de Djuvernua, G.A. Djuvernua, ainsi qu'à des participants invités comme F.E. Korš ou encore l'écrivain T.G. Vlajkov et le savant M. S. Drinov, tous deux Bulgares.

Le cas de V.N. Ščepkin mérite une attention particulière. Son intérêt pour la langue bulgare s'éveille justement grâce à son implication dans la rédaction du *Dictionnaire* et à l'enseignement des langues slaves que lui dispense Djuvernua. Au début du XX^e siècle, ses cours de vieux slave, de bulgare et d'histoire des Slaves du Sud¹⁷⁵ rencontrent un grand succès (Bernštejn, 1979, p. 376). Ščepkin est aussi l'auteur d'un *Manuel de bulgare* [Učebnik bolgarskogo jazyka], paru en 1904 à Moscou. La grammaire historique du bulgare retient l'attention du chercheur. Il parvient à y dégager les principaux traits phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicaux qui différenciaient les dialectes de l'ancienne langue bulgare. C'est déjà une manière

¹⁷⁴ La thèse de Lavrov, intitulée Étude des particularités phonétiques et formelles de la langue bulgare [Obzor zvukovyx i formal'nyx osobennostej bolgarskogo jazyka], est une des premières études de fond sur la langue bulgare. Lavrov y joint pour la première fois un choix de textes rédigés entre le XIV° et le XVIII° siècles ainsi qu'un petit dictionnaire historique de la langue bulgare.

¹⁷⁵ ŠČEPKIN, V. N. Histoire des Slaves du Sud. Cours délivré à l'université impériale de Moscou en 1909/1910 [Istorija južnyx slavjan. Kurs, čitannyj v imperatorskom Moskovskom universitete v 1909/1910 ak. g.], Moskva, 1912, 332 p.

indirecte de contester les affirmations de Venelin qui, dans les derniers chapitres de sa grammaire du bulgare, cherchait à gommer les disparités dialectales en les présentant comme des provincialismes.

Cependant dans un article intitulé La Renaissance slave [Slavjanskoe vozroždenie], Ščepkin exprime des idées très proches de celles émanant des œuvres de Venelin. Les Bulgares y sont décrits comme le peuple le plus opprimé au sein de l'Empire ottoman. Les éléments clés, cités déjà par Venelin, sont là : souvenir d'un état national disparu depuis longtemps, église nationale dont la liturgie en slave est mise à mal depuis plus de trois cents ans par le clergé grec... Des considérations d'ordre géographique et climatique étayent les propos de Ščepkin. Selon lui, le relief plat de la région du Danube et de la Thrace n'aurait pas facilité les manœuvres en cas de guerre populaire. En revanche, par rapport à la Serbie, la Bulgarie possédait l'avantage d'un sol plus riche, d'un climat plus méditerranéen et, surtout, d'un meilleur développement des villes. C'est ainsi qu'au cours du XVIII^e siècle, les Bulgares regagnèrent les villes, autrefois détruites et repeuplées de population turque, et formèrent une classe bourgeoise qui aspirait à s'instruire, avant tout dans un objectif commercial. D'un autre côté, la domination grecque, spirituelle et matérielle, avait donné aux Bulgares un dessein national : la création d'une église nationale et d'une école de langue bulgare. Ščepkin arrive à la conclusion que la renaissance serbe avait un objectif politique alors que celle des Bulgares était avant tout culturelle (Ščepkin, 1914, p. 3-4).

Il est curieux de constater que Ščepkin, disciple et successeur de Djuvernua, a construit sa vision de l'histoire et de la langue bulgares sous l'influence de son maître pour ce qui est des questions linguistiques, et sous celle de Venelin, le pionnier, pour ce qui est de la perspective historique. Une synthèse s'est ainsi opérée entre passé et modernité de la science russe.

Un professeur de l'université de Moscou, F.E. Korš, fut sollicité pour donner son avis sur les explications des mots d'origine turque répertoriés dans le *Dictionnaire*. Déjà célèbre pour ses travaux sur la syntaxe comparée des langues indo-européennes, il connaissait également le persan qu'il fut appelé à enseigner, à partir de 1892, à l'Institut des langues orientales Lazarev. Dans ce domaine, on lui doit aussi une étude des étymologies perses parue en 1912 (Bulaxov, 1976, t. I, pp. 125-126).

Par respect pour le travail réalisé par son mari et afin de contribuer à son achèvement, G.A. Djuvernua apprend le bulgare et rédige les contenus correspondant à la lettre E ainsi qu'une partie de la lettre 3. Les lettres Д (à partir du mot доба *temps*,

heure¹⁷⁶), Ж, 3 (en partie) et И sont prises en charge par Lavrov. On doit à Ščepkin les articles réunis sous la lettre К (voir Lavrov, 1887¹, р. X). Ljapunov intervient à partir de la lettre П jusqu'au verbe пиж boire, prépare également l'article sur la préposition по sur, de et présente la série de mots comprise entre le verbe раздумамъ faire changer d'avis mais aussi consoler et le substantif рая troupeau, utilisé par les Turcs pour désigner les sujets non musulmans (Dictionnaire, 1889, pp. 1997 et 2042).

L'écrivain bulgare T.G. Vlajkov, à l'époque étudiant à la faculté d'histoire et de philologie de l'université de Moscou, joue un rôle très important dans l'élaboration du lexique. Il représente, pour ainsi dire, le collaborateur natif « parfait » : jeune homme érudit qui complète des études secondaires terminées en Bulgarie par une formation supérieure dans une université russe. En 1885, juste avant son départ pour Moscou, Vlajkov avait édité sous le pseudonyme de Veselin un premier récit mettant en scène la vie populaire. Mais il devient vraiment connu du public bulgare grâce à sa nouvelle *La petite fille de Slavčo* [Za djadovata Slavčova unuka], parue en 1889, qui est l'une des premières œuvres de la littérature bulgare rédigées dans une langue populaire vivante et authentique. Les successeurs de Djuvernua confient à Vlajkov la disposition des accents dans le *Dictionnaire*, tâche dont il s'acquitte avec beaucoup de sérieux. Mais les temps ont changé et l'avis d'un seul locuteur natif ne suffit pas. Vlajkov présente un essai de cinq feuilles manuscrites accentuées, soumises ensuite à la vérification du savant d'origine bulgare Marin Drinov, professeur à l'université de Kharkov.

Originaire du village de Pirdop, situé dans la région de Sofia, Vlajkov ne peut évidemment garantir la prononciation des mots sur tout le territoire bulgare. Mais l'accentuation qu'il applique couvre également, avec des écarts minimes, la région danubienne, les parlers de Thrace et des Rhodopes, ainsi que la plupart des parlers diffusés dans le Sud et dans l'Est de la Macédoine. Des différences sensibles existent uniquement par rapport à la Macédoine de l'Ouest. D'après le savant Drinov, ce fait n'a pas d'incidence majeure sur la qualité du travail de Vlajkov car la prononciation pratiquée dans l'Ouest de la Macédoine obéit à des règles strictes : accentuation de la pénultième dans les mots bi-syllabiques (вбда eau,) et de l'antépénultième dans les mots polysyllabiques (студена froide). La seule exception serait celle du parler de Kostur qui préfère l'accentuation de la pénultième dans tous les cas (Matov cité in

 $^{^{176}}$ Les mots qui précèdent le mot доба, présenté à la page 520 du Dictionnaire, furent préparés par Djuvernua de son vivant.

Drinov, 1892, pp. 15-16). Les solutions de Vlajkov sont donc jugées correctes et reçoivent l'approbation de Drinov. Par ailleurs, l'équipe de rédaction du *Dictionnaire* décide de ne pas indiquer l'accent des mots composés d'une seule syllabe, de ceux pour lesquels il persiste encore un doute, ainsi que de certains mots d'origine turque.

Vlajkov intervient également dans la correction d'erreurs concernant la formation des aspects verbaux, dans l'ajout de significations et d'exemples manquant surtout dans le 4^e volume, à partir de la lettre K. La conclusion jointe au neuvième volume du *Dictionnaire* mentionne aussi le rôle de Vlajkov, avec la participation de Ščepkin, dans la rédaction des lettres T et Π (à partir de προ-).

La mise en commun des compétences permet la création d'un ouvrage de qualité. Nous en avons le témoignage dans la communication de A. Stepovič, parue en 1896 dans la rubrique *Nouvelles slaves* [Slavjanskie izvestija] des *Filologičeskie zapiski* (n° 1):

« Travail très consciencieux et d'une minutie rare. Tous les mots sont accompagnés de remarques, parfois fournies en quantité importante, ce qui constitue un trait particulièrement précieux de l'ouvrage. » (Stepovič, 1896, pp. 137-138)

b) Méthode de travail et choix de présentation

Dans son Introduction au 3^e volume du *Dictionnaire*, Lavrov nous donne des détails très précis sur la méthode choisie pour le traitement des matériaux présentés (voir Lavrov, 1887¹, pp. VI-VIII). Djuvernua rédigeait des fiches de deux formats: grand (1/16 d'une feuille de papier à lettres standard) et petit (1/32). Le premier format était réservé aux mots dont l'usage lui semblait fréquent, le second était destiné aux autres mots. En haut de chaque fiche figurait la forme initiale du mot, suivie de ses significations et des citations d'auteurs recueillies. De l'avis de Lavrov, le contenu des fiches ainsi remplies aurait suffi à l'édition de huit volumes supplémentaires d'épaisseur égale à celle des deux premiers. En confirmation de cette évaluation, il donne l'exemple de la préposition 3a *pour* qui occupe chez Djuvernua

quinze fiches de grand format et trente-sept de petit ou encore celui du verbe 3emæ *prendre*, développé sur dix-huit fiches de grand format.

Pour chaque mot, les rédacteurs ont dû d'abord trier les exemples en fonction des significations qu'ils devaient illustrer, puis classer les significations selon leur proximité plus ou moins importante avec le sens premier du mot. Le choix des bons exemples vint ensuite. La richesse des matériaux permettait d'en écarter certains pour ne garder que les plus adaptés. Les exemples redondants furent supprimés. Lavrov précise que les extraits de chansons populaires et les proverbes furent conservés d'office. Aucun mot porté sur les fiches de Djuvernua ne fut oublié, même dans les cas où le sens n'était pas connu, ce que les auteurs indiquaient par un point d'interrogation à côté du mot.

Une attention particulière fut accordée à l'uniformisation de l'orthographe des mots, tout en conservant, dans les exemples, leurs diverses réalisations selon les sources. Dans ce domaine, les auteurs s'en sont tenus aux recommandations de Marin Drinov publiées dans *Periodičesko spisanie*, la revue officielle de la *Société bulgare des lettres* [Bălgarsko knižovno družestvo] qui fut constituée le 29 septembre 1869 à Brăila et présidée par ce dernier. Drinov expose son projet de réforme de la langue littéraire dans l'article *Des lettres bulgares modernes* [Za novob''lgarskoto azbuke], paru en 1870 dans le numéro 2 de la revue. La position est claire : la formation de la langue bulgare moderne doit s'appuyer sur ses deux piliers, la langue vivante populaire et l'héritage du vieux bulgare. Ainsi, un équilibre devrait être trouvé dans les conflits entre l'École de Plovdiv, attachée à la conservation des vestiges de l'ancienne langue, et celle de Tărnovo, plus ouverte à la langue populaire et conforme au contexte linguistique de l'époque. La symbiose de ces deux tendances s'exprime chez Drinov dans le principe suivant (Rusinov, 1999, p. 160-161) :

1) Lorsqu'un mot (ou une forme grammaticale) a une seule prononciation sur tout le territoire bulgare, cette prononciation est considérée comme normative, même si elle ne coïncide pas avec la réalité du vieux bulgare.

Ainsi, le mot bulgare *temps*, répandu dans tout le pays sous la forme време (cité à la page 278 du *Dictionnaire*), conservera celle-ci plutôt que la forme connue en vieux bulgare връма.

2) Lorsqu'un mot connaît différentes prononciations selon les dialectes, il convient de retenir celle qui est la plus proche du vieux bulgare.

La forme courte du pronom personnel réfléchi fournit ici un bon exemple. Selon les régions, elle peut avoir les réalisations ca, cs ou ce. Cependant, ce se révèle être la plus proche du ca vieux bulgare où la nasale a est en lien étroit avec le e.

Face à la nécessité d'établir un ordre dans la multitude d'échantillons de langue recueillis par Djuvernua, ses successeurs ont recours à ce principe pour sélectionner les entrées du *Dictionnaire*.

L'uniformisation de l'orthographe des mots s'inspire également des normes établies par Drinov. Elle repose sur les principes suivants, annoncés par Lavrov dans l'*Introduction* au troisième volume du *Dictionnaire* (Lavrov, 1887¹, p. VIII):

1. Suppression de la lettre ы et son remplacement par и (exception faite de quelques mots du volume déjà paru de Djuvernua).

Drinov avait déjà procédé à cette simplification de la représentation du phonème /i/ en supprimant ainsi les variantes ы et i.

2. Distinction des jers ь et ъ uniquement en finale et emploi du seul ъ à l'intérieur des mots.

Selon Drinov, la lettre ъ pouvait parfaitement se substituer aux deux réalisations ь et ъ à l'intérieur des mots, puisque toutes les deux correspondaient à une seule et même prononciation [ă]. Il conservait le ь en finale afin de signifier la mouillure de la consonne précédente. Quant au ъ final, son souhait était de le supprimer. Cependant, selon ses propres mots, il « n'avait pas osé appliquer ce principe tout de suite » (Drinov, 1870, p. 22).

3. Conservation de l'emploi des signes x et x.

Le ж, tout comme км et th, faisait partie du modèle d'alphabet modernisé proposé par Drinov qui était composé de trente et un signes¹⁷⁷. L'utilisation de ces trois lettres du slavon était très stricte. La lettre ж était réservée aux désinences de la 1ère personne du singulier et de la 3° personne du pluriel des verbes des conjugaisons I et II au présent (четж je lis - четжть ils lisent). Elle marquait également la désinence de l'aoriste imparfait à la 3° personne du pluriel - хж, les formes du pronom féminin elle неж еt км, ainsi que le radical de quelques mots. Drinov supprimait la distinction à l'écrit entre le nominatif et l'accusatif singulier des féminins terminés en -a. Quant à la lettre th, elle n'était conservée que là où, selon les parlers, elle pouvait être prononcée [e] ou ['a].

4. Emploi de π à l'intérieur des mots uniquement là où il correspond à une prononciation nasale dans d'autres langues slaves; dans tous les autres cas, π était remplacé par \mathbf{b} .

Cette démarche rejoint le choix de Drinov de conserver x dans le radical de certains mots. Mais, selon nous, on peut voir ici un élargissement de la perspective à d'autres langues slaves. En effet, la rédaction d'un dictionnaire du bulgare par des savants russes implique logiquement de se situer au-delà du débat strictement national.

5. Orthographe de voyelles dites « dures » après les chuintantes.

C'est également l'un des principes adoptés par Drinov qui écrit systématiquement a ou y après les consonnes ж, ч, ш (ex. чувство sentiment, sensation, жаба grenouille).

Cette uniformisation du contenu du *Dictonnaire* permit d'éviter la répétition de mots identiques mais orthographiés de manière différente. Elle facilita surtout la consultation de l'ouvrage car, dans le premier volume, le lecteur pouvait ne pas retrouver un mot donné uniquement à cause des hésitations orthographiques.

¹⁷⁷ Suivant une logique phonétique, Drinov juge d'abord la lettre μι comme superflue et la remplace par la combinaison μιτ. Cependant, quelques années plus tard, il intervient en faveur de son utilisation dans un article publié en 1876 dans *Periodičesko spisanie* (Rusinov, 1999, p. 162).

4.1.2. L'architecture de l'ouvrage

Comme il a été évoqué précédemment, le *Dictionnaire* de Djuvernua, édité en neuf volumes, contient un nombre total de 2622 pages auxquelles s'ajoutent des annexes constituant environ 116 pages. Drinov affirme que l'architecture de l'ensemble et la disposition des mots rappellent celles du dictionnaire de la langue russe de Dal' [forme russifiée de Dahl]. Selon lui, même si l'ouvrage de Dal' est plus complet, celui de Djuvernua s'impose par sa richesse documentaire. La source de chaque mot y est indiquée, toutes les significations sont illustrées d'exemples avec renvoi aux documents dont ils sont issus (Drinov, 1892, p. 11).

Les annexes sont réparties entre les volumes 2, 3, 4, 5 et 9. Le deuxième volume, préparé personnellement par Djuvernua, propose en introduction une Étude des voyelles de la langue bulgare [Obzor glasnyx bolgarskogo jazyka] (pp. I-XXIV) et la liste des sources utilisées lors de la rédaction de l'ouvrage [Spisok istočnikov] (pp. XXV-XXVI). Le troisième volume contient également une Introduction, rédigée et signée par le disciple de Djuvernua, P.A. Lavrov (pp. I-X). Nous y faisons souvent référence car elle offre des renseignements importants sur l'histoire de la rédaction et de l'édition du Dictionnaire. En dehors de la liste des errata concernant son propre contenu [Popravki i dopolnenija k III-mu vypusku] (pp. X-XI), le troisième volume contient deux compléments aux deux volumes précédents : une liste des mots des volumes I et II, avec indication de leur accentuation [Spisok slov I i II vv. s vystavlennymi na nix udarenijami] (pp. XII-XXXIV) et une courte liste des mots inclus par inadvertance dans les volumes I et II [Perečen' slov, popavšīx v I i II vyp. po nedosmotru] qui dans le reprint du Dictionnaire, est présentée à la page LXIX (voir Bibliographie).

Malheureusement, comme le souligne aussi Drinov, il arrive de constater des incohérences entre les titres annoncés et le contenu des compléments. C'est le cas de la liste de mots accentués qui renferme aussi des corrections importantes que le lecteur n'aurait pas idée de rechercher précisément à cet endroit. Dans sa recension du *Dictionnaire*, Drinov exprime le regret de voir cette absence d'unité dans la présentation (Drinov, 1892, p. 11). Au lieu d'en faire une synthèse à la fin de la série, les rédacteurs ont disséminé les corrections et les compléments dans les différents volumes. Ainsi, le quatrième et le cinquième volume se terminent chacun par des errata et des

compléments, alors que le neuvième contient des errata concernant également les volumes VI, VII et VIII précédents.

C'est le neuvième volume qui est le plus riche en annexes. Nous y trouvons :

- 1) Une liste de noms propres recueillis par Vlajkov, Karavelov et Miladinov (pp. 1-9),
- 2) L'indication de six cents mots absents du dictionnaire (pp. 10-25),
- 3) Presque huit cents références complémentaires concernant des variantes dialectales et des mots dérivés non signalés dans l'ordre alphabétique général (pp. 26-31),
- 4) Une conclusion [Posleslovie] (pp. 35-36) conçue comme supplément à l'introduction de Lavrov au troisième volume. Elle rappelle le rôle des différents rédacteurs de l'ouvrage, en particulier celui de Vlajkov, dans l'ajout d'exemples et dans l'accentuation des mots. On y trouve également des remarques intéressantes sur la méthode de présentation du lexique adoptée.
- 5) Des précisions sur le mode d'emploi général de l'ouvrage. Ces dernières figurent sur une feuille détachée afin que l'utilisateur puisse s'en servir lors de la consultation du volume de son choix. Dans le reprint du *Dictionnaire*, elles occupent les pages CXV-CXVI

Malgré une présentation assez difficile à appréhender, la richesse des matériaux inclus dans l'ouvrage est incontestablement une de ses qualités premières. Elle dénote la volonté de Djuvernua et de ses successeurs de constituer un ensemble le plus complet et le plus détaillé possible. La disposition des annexes pourrait certainement gagner en cohérence, mais n'oublions pas le contexte dans lequel le *Dictionnaire* fut élaboré : édition étalée sur plusieurs années, changement dans l'équipe de rédaction, hésitations dans l'évolution de la lexicographie russe ... Le résultat, s'il n'est pas parfait, est à l'image de tous ces aléas.

4.1.3. Les sources utilisées

Dans sa recension de l'ouvrage de Djuvernua, Drinov constate, non sans regrets, que celui-ci n'a presque pas eu recours aux dictionnaires du bulgare parus précédemment et dont nous avons déjà fait l'inventaire (Drinov, 1892, p. 18). Šljakov fait la même observation, sans pour autant le déplorer. Bien au contraire, il considère que, malgré les lacunes qu'elle a pu engendrer, la démarche de Djuvernua témoigne de sa créativité de savant (Šljakov, 1886, p. 125). Dans tous les cas, chez Djuvernua comme chez Venelin, se manifeste le réflexe du pionnier qui prend le risque de s'affranchir des avis préexistants.

Drinov avance que Djuvernua ne put avoir accès au dictionnaire édité à Moskopole, aux extraits de celui de Rilski (publiés dans *B''lgarski knižici*) ainsi qu'aux ouvrages spécialisés de Pavlov et de Xrulev. Mais il semble peu probable que Djuvernua ignorât aussi le dictionnaire de Gerov, dont un extrait fut publié par l'Académie impériale des sciences. Pourtant, rien ne témoigne d'une éventuelle prise en compte de son contenu. Il existe également très peu de traces de la consultation des dictionnaires de Bogorov, des frères Cankov et de Morse, qui ne commencèrent à servir de référence qu'au moment où le travail de rédaction fut repris par les successeurs de Djuvernua. Cela, bien sûr, conduit à se priver d'un lexique populaire qui n'aurait pu qu'enrichir le contenu du *Dictionnaire*. Drinov évoque une centaine de mots intéressants que Djuvernua aurait pu recueillir dans les travaux de ses prédécesseurs (Drinov, 1892, pp. 18-19). Parmi ceux-ci, nous avons retrouvé des mots couramment employés aujourd'hui:

- беседимъ *je parle*, présenté dans le dictionnaire de Rilski comme une forme répandue dans l'Ouest de la Macédoine,
- варякамъ *pleurer fort, hurler* (en bulgare moderne врякам), indiqué dans le dictionnaire de Gerov,
- вирых hisser, dresser, attesté par Gerov et Morse, etc.

Même s'il est plus indulgent, Śljakov remarque que même le petit lexique de Šarkov contient des mots absents, ou présentés avec une signification différente, chez Djuvernua. Rejeter l'argument évident de l'absence d'un mot serait difficile. En revanche, nous avons voulu vérifier les différences de signification relevées par Šljakov. Notre conclusion fut entièrement en faveur de l'ouvrage de Djuvernua, beaucoup plus précis, fidèle à l'emploi du mot dans le contexte bulgare et respectueux de ses nuances sémantiques. Chez Šarkov, par exemple, le mot време reçoit la traduction погода temps, état de l'atmosphère à un moment donné que Djuvernua n'a pas jugé utile de présenter à part. En revanche, chez ce dernier, nous trouvons quatre significations de време: 1) пространство времени espace de temps 2) время le temps considéré dans sa durée 3) период беременности période de la grossesse 4) пора époque, saison, suivies de plusieurs locutions adverbiales où apparaît ce mot (Dictionnaire, t. II, pp. 278-279). De toute évidence, la connaissance du bulgare de Šljakov ne lui a pas permis de dépasser la simple constatation que la traduction погода ne figure pas parmi celles que Djuvernua attribue au mot време. Et il n'a pas su apprécier toutes les nuances de la présentation du mot dont le quatrième sens, пора, pourrait bien se rapprocher de погода.

Il est possible que Djuvernua se soit gardé de consulter les dictionnaires des autres auteurs pour une raison très simple : son projet était de recueillir exclusivement le présent lexique dans les sources populaires et les éditions récentes en bulgare. Et, au moment où son projet prenait forme, il en existait déjà une quantité importante. Si, dans les années 1820, la nouvelle littérature bulgare se limitait à trois ou quatre ouvrages, vers les années 1870 on comptait déjà près de mille ouvrages, parmi lesquels de nombreux témoignages de parlers de différentes régions. Il est compréhensible que Djuvernua ne pût, à lui seul, assumer la consultation d'un corpus si conséquent, ni les frais financiers que ce travail impliquait.

La liste des sources utilisées par Djuvernua est présentée en annexe au deuxième volume du *Dictionnaire* (pp. XXV-XXVI), immédiatement après l'introduction (voir Annexe 10). Y figurent une trentaine d'ouvrages bulgares, parmi lesquels les huit volumes du très populaire (dans les années 1870) calendrier *Letostruj* [Letostruj ili Domašen kalendar] de Xristo Danov et la revue *Periodičesko spisanie na b''lgarskoto knižovno družestvo*, avec douze numéros édités à Brăila et douze numéros édités à Sofia.

La liste comprend tous les ouvrages ethnographiques parus jusqu'au début des années 1880 (les recueils de Pëtr Bessonov, des frères Dimităr et Konstantin Miladinov, de Vasil Čolakov, de Stefan Verković, de Ljuben Karavelov, d'Auguste Dozon ainsi que l'*Index* [Pokazalec ili Răkovodstvo, kak da se iziskvat naj stari čerti našego bytija i pr.] de Georgi Rakovski). En dehors de la revue *Periodičesko spisanie na b''lgarskoto knižovno družestvo*, on y trouve également des périodiques, tout aussi riches en renseignements sur la langue et la vie quotidienne des Bulgares : la revue de Karavelov *Znanie* (1875), et celle de Rakovski, *B''lgarska starina* (1865), toutes deux éditées à Bucarest.

Dans la liste des sources énumérées par Djuvernua, Drinov signale l'absence de deux parutions qui, à son avis, y avaient leur place. Il s'agit des chansons et proverbes bulgares publiés en annexe dans les *Izvestija Imperatorskoj Akademii Nauk* (1852-1862) ainsi que de la revue *B''lgarski knižici* au sein de laquelle paraissaient des chansons régionales, des proverbes (choisis dans le recueil de Petko Slavejkov¹⁷⁸), mais aussi les écrits des meilleurs écrivains bulgares des années 1860. Comme nous l'avons souligné ci-dessus, dans cette même revue furent publiés des extraits du dictionnaire de Rilski.

Confronté à un large éventail de sources ethnographiques, Djuvernua aurait un peu modéré son ambition de recenser le lexique des parutions bulgares les plus récentes, c'est-à-dire de celles qui avaient vu le jour dans les années 1880. Il faut rappeler que ces années furent surtout marquées par la production de manuels à usage scolaire et de traductions d'auteurs étrangers. Très peu d'ouvrages de l'époque présentaient un intérêt dans le cadre des recherches sur le lexique, et ceux qui en avaient un étaient sélectionnés par Djuvernua. Dans la liste de ses sources sont mentionnés : le poème *Le voyageur dans la forêt* [Gorski p''tnik] (1857), de Georgi Rakovski, quelques récits de Ljuben Karavelov, deux nouvelles : *La famille malheureuse* [Neštastna familija] (1873) de Vasil Drumev et *La malheureuse Kristinka* [Zločesta Kr''stinka] (1870) de Ilija Blăskov, ou encore le drame en cinq actes *Tančo l'indigent* [Siromax Tančo] (1879), de Kiro Petrov. On note aussi, avec curiosité, la présence d'un livre de cuisine [*Gotvarska kniga ili Nastavlenija za vsjakakvi gostbi*] (1870), choix apprécié par Drinov. En revanche, il regrette de ne pas voir figurer les œuvres de Slavejkov, plus particulièrement ses calendriers humoristiques et le journal *Gajda* (Drinov, 1892, p. 22).

_

¹⁷⁸ Le poète Petko Slavejkov (1827-1895) introduit en Bulgarie la plupart des genres poétiques. Traducteur de la Bible, il fut aussi l'auteur d'un recueil de proverbes et de dictons bulgares.

Il serait utile de noter quelques particularités des ouvrages cités ci-dessus, qui traduisent la position des auteurs vis-à-vis de la nouvelle langue bulgare et qui n'ont certainement pas échappé à l'attention de Djuvernua. Lors de la composition de son poème Le voyageur dans la forêt (1857), Rakovski ignorait encore la métrique russe. En revanche, en tant que bon connaisseur du grec moderne, il s'était appliqué à reproduire le modèle poétique de celui-ci. Il s'en suit une fréquente réduction de certains mots bulgares qui, aux yeux du lecteur contemporain, apparaît presque comme un défaut de talent du poète. En réalité, Rakovski exprimait ainsi son souhait romantique de rapprocher, à l'image de ce que l'on pouvait observer dans la poésie grecque, la nouvelle langue bulgare de son ancêtre, le vieux bulgare. Cet objectif le rapproche de l'école de Plovdiv, suivant laquelle il orthographie les voyelles я et ю après chuintante (ex. учястие participation, начяло début) et abandonne l'emploi de l'article. Rakovski va même jusqu'à exhumer certains vestiges de cas qu'il ne réussit pas à employer dans leur fonction correcte : il restaure le participe présent du type ажщь (занимажщь occupant, обящажщи promettant), procède à une véritable archaïsation de la phonétique et de l'orthographe (отьчество patrie, грьчески grec) (voir aussi Rusinov, 1999, p. 166). Cependant, ce retour volontaire à un lexique slavon qui, par endroits, subit l'influence de la langue serbe, ne ternit pas la richesse de la langue populaire dans l'œuvre de Rakovski. Cette qualité a dû certainement influencer Diuvernua dans le choix de cette source. Il n'en reste pas moins que le maniement du lexique utilisé par Rakovski est une tâche extrêmement délicate.

La langue de récits comme *La famille malheureuse* (2^e éd. 1873), de Drumev, et *La malheureuse Kristinka* (1870), de Blăskov, illustre mieux le modèle préconisé par l'école de Tărnovo, développé dans les années 1860 par l'un des créateurs de l'école, Ivan Momčilov¹⁷⁹, et fidèle aux principes de Petăr Beron. Ce modèle, établi sur une base linguistique commune, est davantage en accord avec la situation réelle de la langue bulgare. Conformément aux exigences de l'école, Drumev et Blăskov employaient systématiquement des désinences molles au présent de la 1^{ère} personne du singulier et de la 3^e personne du pluriel des verbes de la deuxième conjugaison (ex. мислы *je pense* мислыть *ils pensent*) alors que, dans le même cas, l'école de Plovdiv conservait la mouillure uniquement à la 3^e personne du pluriel. Blăskov utilise les formes ма, та, са pour les pronoms personnels enclitiques (respectivement мя, тя, ся, selon

_

¹⁷⁹ En 1868, Momčilov édite une *Grammaire de la nouvelle langue bulgare* [Gramatika za novob''lgarskija ezik] qui fixe la norme linguistique adoptée par l'école de Tărnovo.

l'école de Plovdiv), et les combinaisons ър/ъл et ръ/ль typiques des parlers bulgares du Nord-Ouest (кръвь sang кървавь couvert de sang), alors que l'école de Plovdiv reprend les anciennes sonantes uniquement sous la forme ръ, рь, ль, ль. À cela s'ajoute, chez les deux auteurs, l'emploi de la désinence –ий pour le singulier des adjectifs masculins, un principe soutenu par l'école de Drinov (говоримий езикъ langue parlée) (Rusinov, 1999, р. 154).

Toutes ces particularités ne peuvent être ignorées lors d'une étude critique de la présentation du lexique adoptée par Djuvernua. D'autant qu'elles ont, comme nous le voyons, une forte incidence sur le choix des formes initiales des mots, autrement dit des entrées du *Dictionnaire*. Rappelons que la 1^{ère} personne singulier du présent du verbe remplace en bulgare l'infinitif, et que l'adjectif apparaît dans les dictionnaires d'abord sous la forme du masculin singulier. Par ailleurs, le choix d'œuvres littéraires qui sont l'illustration des divers points de vue sur le bulgare de l'époque, prouve que Djuvernua aspirait à offrir aux lecteurs l'image du bulgare la plus juste et la plus objective possible.

Parmi les œuvres traduites en bulgare et retenues par Djuvernua, on peut citer, entre autres, *Robinson* [en angl. *The Life and Strange Surprising Adventures of Robinson Crusoe of York, Mariner*], de De Foe, les *Fables* d'Ésope (traduites en 1852 par Slavejkov), *Les Aventures de Télémaque*, de Fénelon (traduction de Mixajlovski), *Tarass Boulba*, de Gogol ou encore *Les Brigands*, de Schiller, tous deux traduits par N. Bončev.

Les successeurs de Djuvernua ont considérablement enrichi ce corpus d'ouvrages anciens (l'Abécédaire de Berović, la Bible) mais aussi d'éditions plus récentes qui sont de véritables réserves de mots populaires : les chansons populaires éditées par Blăskov et Bončev, le recueil d'Iliev, celui de Kačanovskij, les devinettes de Marinov, les contes de Šapkarev... Ils ont eu recours également à des documents comme une liste de mots contenant des voyelles nasales, parue dans le recueil d'Iliev ou le dictionnaire de Draganov. Certaines lacunes dans le corpus de Djuvernua ont été comblées par la consultation des œuvres récemment parues d'Ivan Vazov, de Xristo Botev et de Ljuben Karavelov. Quelques journaux bulgares nouvellement créés complètent cette liste : Nauka, Trud, Knižici za pročit.

On peut supposer toutes les difficultés que Djuvernua et ses successeurs ont dû affronter lors du traitement des nombreuses sources énumérées ci-dessus. Hormis les fautes d'impression, phénomène fréquent dans les premières éditions bulgares, les recueils abondaient également en inexactitudes commises par leurs auteurs lors de la transmission du lexique populaire. Quoi de plus logique pour une langue qui se développe en l'absence d'une politique littéraire nationale et sous l'influence, pas toujours maîtrisée ni raisonnée, des langues voisines : turc, grec, albanais, roumain, serbe ... Ajoutons à cela la liberté illimitée dont disposaient les écrivains bulgares, privés des repères d'une tradition littéraire ou des prescriptions d'une école communément reconnue. Dans ce contexte, ils donnaient libre cours aux emprunts, à des néologismes maladroits et contraires aux règles de base de la langue bulgare.

Il fallait donc, non seulement recueillir soigneusement et classer les mots selon une procédure stricte, mais aussi savoir trier l'exact de l'inexact et anticiper les faiblesses dues à la démarche de chaque auteur. Le travail des rédacteurs du *Dictionnaire* suscite d'autant plus la considération.

4.2. Analyse critique des contenus

Dans la littérature critique, il est fréquent de lire que les travaux de rédaction du *Dictionnaire* se sont étalés sur une période de près de six années, entre 1880 et 1886 (Lavrov, 1887, Lapteva, 1978 et autres). Nous nous devons de préciser que, comme tout travail de cette ampleur, le projet a demandé bien plus de temps, si l'on prend en compte la compilation, la vérification et le classement des matériaux.

Les deux premiers volumes ont fait l'objet de quelques recensions dont les plus connues sont celles de Lavrov, Stepovič, Šljakov et Drinov. Markov et Djakov évoquent aussi un extrait de l'article *Le rôle et l'objectif de notre ethnographie* [Značenieto i zadačata na našata etnografija] écrit par I.I. Šišmanov. Nous avons déjà cité l'article que ce savant consacrait à la *Grammaire* de Venelin et dans lequel, à côté du simple inventaire du contenu de l'ouvrage, nous ne trouvions pas l'analyse critique espérée. En

parlant du *Dictionnaire* de Djuvernua, Šišmanov s'implique beaucoup plus et fait même preuve d'intransigeance :

« Malheureusement, Djuvernua a déçu nos espoirs. Son dictionnaire regorge d'erreurs et je doute qu'il soit d'une importance quelconque pour nous, les Bulgares. » (Šišmanov cité d'après Markov et Djakov, 1988, p. 268)

Ci-après, nous essaierons d'apporter des arguments qui atténuent cet avis, d'une étonnante sévérité.

Dans le présent chapitre, nous nous appuierons plus particulièrement sur les recensions de N. Šljakov qui nous fournit l'exemple d'un regard russe sur l'ouvrage, et sur celles du savant M. Drinov¹⁸⁰ qui nous donne l'avis compétent d'un natif bulgare.

4.2.1. Analyse de l'Étude des voyelles bulgares

Comme nous l'avons signalé précédemment, l'Étude des voyelles bulgares est jointe par Djuvernua en guise d'introduction au deuxième volume du Dictionnaire (pp. I-XXIV). En réalité, il s'agit d'un écrit bien plus conséquent - tant par le volume (vingt-quatre pages) et le développement des idées - que celui habituellement dévolu à une introduction. Une analyse approfondie de cette partie de l'ouvrage qui pourrait donc avoir tout à fait le statut d'un traité autonome, demanderait une recherche parallèle sur les acquis de la science russe dans le domaine de la phonétique des langues slaves, anciennes et modernes, ainsi qu'une projection sur les travaux ultérieurs à l'époque de Djuvernua. Ceci n'étant pas l'objectif de notre travail, centré sur la première grammaire et le premier dictionnaire de bulgare d'auteurs russes, nous aborderons cette Étude uniquement en tant que clé pour mieux comprendre la vision du bulgare de Djuvernua, vision qui se manifeste à travers la présentation du lexique dans l'ouvrage étudié.

Nous utiliserons comme point d'appui pour notre réflexion la recension de N.V. Šljakov¹⁸¹, rédigée à l'occasion de la sortie du deuxième volume du *Dictionnaire*, dans

-

¹⁸⁰ Marin Stojanov Drinov (1838-1906), spécialiste en histoire, philologie et ethnographie slaves, fait partie des savants bulgares ayant été accueillis et formés en Russie au XIX^e siècle. Diplômé d'histoire et de philologie de l'université de Moscou, il doit l'essentiel de sa formation en slavistique à Bodjanskij et à Buslaev. Parmi les disciples de Drinov figurent M. Xalanskij, D. Matov, B. Ljapunov et V. Zlatarski.

laquelle l'analyse critique de cette partie introductive occupe une place prépondérante. On comprend que Šljakov, qui n'est pas un spécialiste du bulgare au sens stricte du terme, s'en soit tenu presque exclusivement aux considérations de Djuvernua sur la place du bulgare au sein de la famille slave. Šljakov est connu avant tout pour ses études de manuscrits vieux-slaves et vieux-russes. Néanmoins, son regard de « généraliste » s'est révélé fort utile pour situer les idées de Djuvernua dans le contexte de la slavistique russe de la seconde moitié du XIX^e siècle.

L'Étude des voyelles bulgares présente deux aspects qui attirent prioritairement notre attention. Le premier concerne la place du bulgare parmi les autres langues slaves. Comme nous le verrons, Djuvernua cherche ici à s'éloigner des points de vue exprimés dans le temps par Karadžić (vision pro-serbe) ou par Venelin (vision pro-russe) en traçant sa propre voie. D'ailleurs, si le nom de Karadžić apparaît quelquefois dans le texte, celui de Venelin n'est jamais cité explicitement. Pourtant, nous en retrouverons souvent les traces car, tout en modifiant le système de preuves, Djuvernua reste toujours à la recherche d'une parenté particulière entre le russe et le bulgare. Rappelons que le contexte politique de la dernière guerre russo-turque est encore plus favorable à une telle démarche que le contexte dans lequel vit et travaille Venelin. Le second aspect touche justement à tout ce qui unit les deux langues. La quête de similitudes conduit Djuvernua à doter le bulgare de lois phonétiques assez contestables, ce qui rapproche une fois de plus sa démarche, malgré une couverture plus scientifique, de celle de Venelin.

Comme le titre de l'Étude l'indique, la réflexion du linguiste prend forme à partir de phénomènes prosodiques. Si Venelin en parlait plutôt timidement, mais avec déjà l'intuition de leur importance dans les niveaux les plus intimes de la langue, dans la seconde moitié du siècle l'idée a fait du chemin. Selon Djuvernua, la prosodie est l'esprit qui transforme la langue en organisme vivant. C'est ainsi qu'il érige l'accent en

-

¹⁸¹ Le nom de Nikolaj Vasil'evič Šljakov, né en 1861 et décédé en 1932 à Uglič, est cité dans les ouvrages consacrés à la slavistique russe parmi les philologues et les pédagogues ayant marqué le passage à l'époque soviétique (voir Bulaxov, 1978, t. III, p. 285). Successivement élève de Brandt, Sokolov et Jagić, il s'illustre d'abord par la traduction en russe du célèbre travail de Miklosich sur la morphologie des langues slaves (*Sravnitel'naja morfologija slavjanskix jazykov*, Moskva, 1883-1886). On compte également parmi ses publications une série d'articles consacrés aux langues slaves et au russe (*Stat'i po slavjanskim narečijam i russkomu jazyku*, Varšava, vol. 1-1896 et vol. 2-1900).

critère primordial dans l'éclairage des liens qui existent entre les langues slaves en déclarant :

« Le niveau de parenté dépend directement et incontestablement des caractéristiques de l'accent. » (*Dictionnaire*, vol. 2, p. V)

La comparaison de l'accentuation bulgare et serbe obéit, selon Djuvernua, à des principes radicalement opposés, ce qui le conduit à rejeter l'idée d'une parenté proche entre ces deux langues. Les similitudes lexicales, sur lesquelles s'appuyait Venelin dans sa tentative de prouver la parenté du russe et du bulgare, sont à présent repoussées au second plan en tant qu'élément dépendant exclusivement de la culture des peuples et, par conséquent, de moindre importance par rapport à la prosodie. En partant du seul critère de l'accentuation, Djuvernua s'oppose au schéma proposé dans la grammaire de Miklosich qui accorde au bulgare une place intermédiaire entre le serbe et le slovène. Le serbe aurait conservé une accentuation plus ancienne qui respecte la distinction quantitative et qualitative entre les voyelles. Á l'appui de cette affirmation, l'auteur évoque les travaux de Karadžić qui définit quatre marques prosodiques pour les voyelles serbes : ^ et ' pour les voyelles longues ; ` et " pour les voyelles courtes (Dictionnaire, vol. 2, p. IV). Contrairement au serbe, le russe et le bulgare auraient sacrifié ces nuances au profit d'un traitement plus grossier (gruboe sme ščenie) des voyelles, c'est-à-dire de leur forte réduction en position inaccentuée. L'éloignement de la langue d'un moule ancien est donc toujours perçu comme un appauvrissement, tout comme la perte de la déclinaison en bulgare que Djuvernua interprète comme un facteur favorisant la nécrose prosodique :

« ... L'oubli de la durée [vocalique, C.A.] conjugué à une certaine destruction des flexions étymologiques du nom, remplacées par l'article, auraient pu affaiblir de manière significative l'expression des mouvements prosodiques [...] et les imprégner de l'esprit mortifère de la monotonie qui emprisonne le polonais, composé entièrement de paroxytons. » (*Dictionnaire*, vol. 2, p. VII)

Et ce n'est pas Šljakov, opposé sur beaucoup d'autres points à Djuvernua, qui prendra la défense d'une structure privée de déclinaisons. On lira dans sa recension la conclusion suivante :

« L'histoire de la langue bulgare nous est encore parfaitement inconnue (sic !), mais les importantes transformations qui ont réduit la déclinaison bulgare à une existence si déplorable [...] ne pouvaient épargner l'intégrité et la richesse prosodiques. » (Šljakov, 1886, p. 104)

Force est de constater que, dans cette seconde moitié du XIX^e siècle, la slavistique russe ne s'est toujours pas résignée à voir le bulgare accuser un si important écart par rapport à la famille slave. Il est intéressant de remarquer également qu'à aucun moment Djuvernua n'envisage le bulgare en relation avec les autres langues balkaniques, comme l'avait fait Venelin, ne serait-ce que pour enrichir d'exemples son corpus.

Cependant, Djuvernua trouvera à l'article bulgare un bon côté: celui de préserver une certaine vivacité prosodique. Cette caractéristique s'exprime lorsque l'article attire l'accent dans les mots monosyllabiques (ex. сол sel — солта le sel) ou lorsque, dans les mots bi-syllabiques, il tolère la conservation de l'accent sur la dernière syllabe de la forme initiale (ex. место endroit - местото l'endroit à côté de мя́сто - мя́стото). Ainsi, un mouvement prosodique s'installe, relayé par l'accentuation souple des nombreux dérivés nominaux et verbaux qui, Venelin l'avait également souligné, caractérisent si bien le bulgare.

Le lecteur est d'abord surpris par la suprématie de la prosodie dans les hypothèses de Djuvernua. Dès les premières lignes de son *Étude*, il souligne la nouveauté d'une démarche qui mettrait au centre le vocalisme du bulgare dont « seuls quelques éléments isolés avaient attiré jusqu'à présent l'attention des slavistes » (*Dictionnaire*, vol. 2, p. I). Cette dernière remarque ne concerne pas les écrits légués par Keppen ou Venelin. Djuvernua précise lui-même, en note de bas de page, qu'il a en vue en particulier des articles de Jagić et le traité sur les sons bulgares de Miklosich, paru en 1884. Aucune filiation n'est donc signalée avec les pionniers russes des études du bulgare.

Tout en contestant la trop grande importance accordée à la prosodie, Šljakov essaye de suivre le raisonnement de Djuvernua et, même dans cette optique, il se heurte à des contre-arguments. D'abord, la vision de l'accentuation serbe de Djuvernua ne tient pas compte de la spécificité de l'accent croate (čakavien). Or, s'il distingue la durée des voyelles, son emplacement coïncide avec celui de l'accent russe, ce qui met en doute l'opposition entre serbe, d'un côté, et bulgare et russe, de l'autre. Par ailleurs, l'étroite

parenté entre deux langues ne suppose pas obligatoirement une accentuation identique. Le cas du sorabe et du polonais, très proches mais ayant des accents différents, en est l'exemple. Enfin, si l'on envisage prioritairement le paramètre de durée vocalique, on voit qu'il a été préservé en tchèque sans pour autant en faire la langue slave la plus proche du serbe. Toutes ces observations incitent Šljakov à proposer de s'éloigner des classifications traditionnelles, visant surtout à définir le nombre des langues slaves et à mettre des frontières entre elles, pour adopter un système plus souple qui accepterait un partage de traits distinctifs ou communs à plusieurs langues à la fois (Šljakov, 1886, p. 105). L'idée n'est pas mauvaise en soi, mais avouons que sa mise en pratique ne devient possible que lorsque l'on dispose déjà des classifications qui paraissent trop rigides à Šljakov.

Il reste toujours la question de savoir à partir de quels échantillons du bulgare Djuvernua a pu conclure que celui-ci était radicalement opposé au serbe d'un point de vue prosodique. Dès la page III de son *Étude*, Djuvernua nous révèle qu'il a suivi les conseils du célèbre voyageur austro-hongrois Felix Philipp Kanitz¹⁸² qui, dans *Donau-Bulgarien und der Balkan*¹⁸³, préconise de prendre comme modèle le parler de Kalofer, ville située dans la région de la Thrace. Kanitz, non suspect de partialité culturelle, historique ou géographique, aurait fait ce choix après avoir consulté l'opinion de Bulgares natifs. C'est donc la prononciation répandue à Kalofer qui permet à Djuvernua de formuler des conclusions sur la prononciation bulgare dans son ensemble. Un exemple tiré des contes recueillis par Čolakov nous est fourni :

«Иднж ба́бичкж има́лж идно́ мо̀мче́нци и гу пръща́лж на шкуло́-ту (subst. neutre, C.A.) и му джва́лж ся́кж за́ржнь пу иднж пжри́цж да́ си купу́вж ля́бъ да́ мину́вж динж́тъ. [...]» (Dictionnaire, vol. 2, p. III)

Une grand-mère avait un petit garçon et l'envoyait à l'école et lui donnait chaque matin une pièce pour s'acheter du pain pour passer la journée. [...]

_

¹⁸² Né dans une riche famille juive de Budapest, Felix Philipp Kanitz (1829-1904) fait d'abord des études d'art à l'Université de Vienne. Entre 1858 et 1889 il réalise de nombreux voyages dans les Balkans : en Bosnie et Herzégovine, en Serbie, au Monténégro et dans les régions de la Turquie à population bulgare, ce qui lui vaut le surnom de Colomb des Balkans. En Bulgarie, un village aux environs de Vidin porte le nom de Kanitz en signe de reconnaissance envers le célèbre géographe et ethnographe.

¹⁸³ Dans cet ouvrage, écrit en 1860 et traduit en russe en 1876, Kanitz décrit avec beaucoup de sympathie la vie et les mœurs des Slaves du Sud. Des exemplaires de l'ouvrage furent brûlés à Istanbul en signe de représailles contre l'auteur qui s'opposait ouvertement à la domination ottomane.

L'observation de cet échantillon de langue parlée nous permet de comprendre l'image phonétique du bulgare que Djuvernua défend. Les voyelles [a], [e] et [o] conservent leur timbre uniquement lorsqu'elles sont accentuées. En dehors de l'accent, [a] se réduit à un son orthographié ъ ou ж, [e] se rapproche du [i] et [o] du [u]. La réduction opère de manière systématique, en frappant même les enclitiques (ex. la forme déclinée du pronom personnel neutre à la 3° p. sg., prononcée гу au lieu de го).

Le modèle de Kalofer sert de référence pour théoriser la réalisation phonétique et orthographique de certains signes ayant déjà attiré l'attention de Keppen et de Venelin. Il s'agit notamment des signes ѣ, ъ et ж. Lorsqu'il en sera question dans le chapitre suivant, nous verrons que l'ordre alphabétique adopté par Djuvernua pour présenter le lexique bulgare suscitera souvent la contestation.

Parmi les critiques, nous trouverons celle de Šljakov qui reproche le regroupement dans la même série, autrement dit la non distinction, des mots dont la première syllabe contient un t ou un e. Comme si les deux signes étaient totalement interchangeables. L'explication se trouve, peut-être, dans la théorie exposée par Djuvernua au sujet du traitement du signe \(\). D'après Djuvernua, le véritable équivalent du t en bulgare est la voyelle ['a], orthographiée я. La preuve lui est fournie par des exemples trouvés dans les contes cités ci-dessus et, en général, par des échantillons caractéristiques des régions de la Bulgarie centrale, de la Thrace et de la Macédoine où, en position accentuée, & est toujours prononcé ['a]. Seules les régions de l'Ouest, frontalières avec la Serbie, tolèrent le mélange de t et de e, un phénomène que l'on observe aussi en russe. Ce mélange marquera une distinction entre les Serbes de l'Est du pays, qui confondent t et e et se rapprochent ainsi des Russes, et les Serbes habitant le Sud et l'Ouest du pays. Par conséquent, Djuvernua notera plus loin que la prononciation de t ne peut être un critère tangible dans la classification des langues slaves (Dictionnaire, vol. 2, pp. VIII-XI). La réduction de la variante [e] à une interprétation phonétique de 1 régionale, et plutôt marginale, pourrait en effet expliquer pourquoi l'auteur du Dictionnaire n'accorde pas aux mots qui en témoignent une place à part.

Une autre remarque de Šljakov concerne la présentation, dans des séries bien distinctes, des mots dont la syllabe initiale comporte les signes ъ et ж. Cette dissociation lui paraît inutile puisque, comme il le précise, les deux signes ont la même prononciation (Šljakov, 1886, p. 124). Cependant, la logique de Djuvernua dans ce cas précis est plutôt étymologique que phonétique. Il ne consteste pas la prononciation généralisée [ă] des signes en question mais avance plusieurs arguments qui jouent contre leur rapide assimilation.

Le phonème /ă/ est reconnu par Djuvernua comme un élément organique du vocalisme bulgare, indépendant des variations prosodiques et réalisé aussi bien sous l'accent qu'en dehors de lui (*Dictionnaire*, vol. 2, pp. XIII et XVI). On prend conscience du chemin parcouru depuis les premières observations in situ transmises par Venelin. Il ne s'agit plus de ramener la réalité bulgare à ce que l'on connaît en russe, ni de la considérer comme un écart par rapport à une prononciation jugée « correcte ». La sensibilité phonétique s'est affinée car Djuvernua insiste sur la nécessité de distinguer les différentes positions dans lesquelles /ă/ peut apparaître à l'intérieur des mots, un facteur que Venelin avait ignoré à l'époque. C'est justement cette position qui permettrait de définir si le phonème faisait partie du mot dès son origine ou s'il était apparu plus tardivement, pour se substituer à un autre élément. C'est là que surgissent les différences entre ъ et ».

Djuvernua souligne d'abord les occurrences de prononciation d'un [ă] à la place de la voyelle nasale ж [q] qui conserve encore son timbre initial en Macédoine. Cela est confirmé par la présence, parmi les entrées du *Dictionnaire*, à la fois d'un adjectif ванзалиьивь *noueux* (l'auteur a précisé entre parenthèses qu'il s'agit d'une pronociation macédonienne de ж) et d'un substantif вжзель *nœud* illustré, à son tour, de citations qui font état de l'orthographe възел (*Dictionnaire*, pp. 193 et 331). De tels phénomènes sont rares, reconnaît Djuvernua, mais observables aussi en dehors de la Macédoine, parmi les Bulgares de Sedmigrad, dont le parler porte l'empreinte des langues roumaine et hongroise. Une raison de plus pour ne pas simplifier la réalité.

Et comment prononcer ж lorsque l'étymologie lui accorde une place interdite à son remplaçant attitré? Ici, Djuvernua envisage l'apparition de ж à l'initiale des mots (exemples cités: жгълъ angle, жзилиште prison) où il

considère la prononciation de [ă] exclue¹⁸⁴. Les écrivains bulgares conservateurs maintiennent l'orthographe du ж (Rakovski écrit ыз илиште pour une prononciation яз илиште) alors que de moins pédants témoignent de la réalité (le mot жгълъ est orthographié chez Slavejkov avec я à l'initiale). Mais, en dehors de tout point de vue subjectif, cette position ne tolère pas le remplacement de la nasale par [ă], ce qui pour Djuvernua est une occasion supplémentaire de dissocier les réalisations graphiques en ж et en ъ.

L'auteur étend cette distinction aux cas de réalisation de /o/ en [o], recensés dans l'Ouest de la Macédoine et influencés par la phonétique slovène, ou encore ceux où /o/ est prononcé comme un [u], à l'image du traitement qui lui est réservé en serbe ou en russe, typique des extrêmes Ouest ou Est du pays. Ainsi, face aux nombreuses preuves avancées par Djuvernua pour démontrer que les graphies ж et ъ ne sont pas automatiquement interchangeables, nous pouvons, sans être obligatoirement d'accord sur tout, comprendre sa logique. Mais les doutes s'accumulent dès que Djuvernua essaye de prouver, à sa manière, la parenté du russe et du bulgare.

Jusque-là, nous avions l'impression que Djuvernua avait emprunté une voie autre que celle suivie par Venelin, qui pouvait le conduire à des conclusions inédites. La modernité de la démarche centrée sur la prosodie, la souplesse dans le maniement des arguments, le choix du parler de Kalofer comme modèle de bulgare, contestable mais différent de celui retenu par Venelin: tout nous paraissait aller dans ce sens. Puis, soudainement, Djuvernua revient au vieil objectif de prouver la proche parenté du russe et du bulgare. Sauf que, pour ce faire, il utilisera des moyens phonétiques et, somme toute, aussi contestables que ceux mis en place par l'auteur de la première grammaire russe du bulgare.

Après avoir écarté l'hypothèse d'une parenté prosodique et, par conséquent, d'une parenté tout court entre le serbe et le bulgare, Djuvenua avance trois éléments qui uniraient ce dernier au russe : 1) la nature de l'accent, 2) le traitement des liquides voyelles /r/ et /l/ du vieux slave, 3) le vocalisme plein. Nous avons déjà évoqué les conséquences de l'accentuation qui, selon Djuvernua, opposent le bulgare et le russe au serbe. Arrêtons-nous maintenant aux deux autres arguments.

-

¹⁸⁴ Aujourd'hui, on rencontre [ă] seulement à l'initiale du mot ъгъл *angle* ainsi que de ses dérivés : ъглест *angulaire*, ъглов *au (du) coin, d'angle*, ъгловатост *angularité* etc. (voir, par exemple, le dictionnaire bulgare-russe de Bernštejn, p. 728).

Djuvernua reconnaît la présence, en bulgare, de /r/ et /l/ voyelles lorsqu'il évoque l'impossibilité de remplacer la nasale ж рат ъ à l'initiale des mots. Il affirme que c'est une occasion de résoudre le problème par l'association du son [ă] aux liquides ci-dessus. Ces combinaisons correspondraient à des sons uniques et indissociables (*Dictionnaire*, vol. 2, p. XVII). Mais, affirme l'auteur, en serbe la liquide forme toujours une syllabe avec la consonne qui la précède alors que la langue bulgare laisse apparaître un trait qui confirme sa parenté avec le russe. Il s'agit de l'accentuation de la syllabe composée de [ă] suivi d'une liquide qui prive cette dernière de sa fonction de former une syllabe à elle seule. Les exemples suivants sont censés démontrer, d'un côté, les écarts entre le serbe et le bulgare et, de l'autre, la proximité de ce dernier avec le russe : srb брдо bg бърдо rus бёрдо реідпе (utilisé pour peigner les fibres textiles dans le filage à la main); srb први bg първи rus первый *premier*, etc. (*Dictionnaire*, vol. 2, p. XI).

Šljakov conteste cette soi-disant règle, en rappelant que le [ă] mobile est apparu dès l'assourdissement des voyelles liquides et que son emplacement par rapport à elles n'obéit pas à une règle précise. Tout s'est fait conformément aux besoins du moment, ce qui nous permet d'observer, selon les régions bulgares, des combinaisons comme трът, търт ou трт. Quoi qu'il en soit, les associations de [ă] avec les anciennes voyelles sonantes se sont réalisées dans cette langue de manière autonome et, en aucun cas, en relation avec la langue russe (Šljakov, 1886, pp. 106-107).

Quant au «vocalisme plein» que Djuvernua croit observer en bulgare, il se limite à une combinaison bien précise correspondant au voisinage immédiat de /č/ et de /r/ (Dictionnaire, vol. 2, pp. XI-XIII). Djuvernua évoque d'abord le groupe de sons [cr], très stable dans la langue serbe et toujours réalisé avec une prononciation dure : црква église, цријево ventre, intestin, црвен rouge. Dans ces cas, et Djuvernua y voit une analogie avec le russe, le bulgare a tendance à remplacer la sifflante /c/ par la palatale /č/ : черкова, черво, червенъ. Si des exceptions à ce principe existent, elles peuvent, selon lui, être appelées « fantômes » (prizračnye), tant elles sont rares et insignifiantes. L'analogie entre les deux langues est poussée à l'extrême lorsque Djuvernua cherche à prouver l'existence en bulgare du vocalisme plein, caractéristique du système phonétique russe. Parmi les exemples fournis, nous trouvons le mot bulgare чирепче роиг le russe черепок tesson, черешя роиг черешня сегізіег, сегізе, чиряпица роиг черепица tuile et autres.

L'interprétation erronée de plusieurs phénomènes fait ainsi surface. Il est vrai que la combinaison [čr] paraît difficile aux yeux du locuteur bulgare. D'après Śljakov, cette difficulté est confirmée par le fait que, dans les régions ayant conservé la voyelle /r/, [čr] se transforme en [cr] conformément à ce que l'on observe en serbe. Il cite à l'appui des formes bulgares recensées dans le recueil de chansons éditées par Drinov : ex. црн noir, црвен rouge, црква église etc. (Šljakov, 1886, p. 108). La voyelle /e/, que l'on retrouve dans les exemples rapportés par Djuvernua, est une voyelle mobile qui se réalise comme [i] en position inaccentuée et qui sert à éviter le voisinage immédiat de /č/ et /r/. À l'origine de ce [e], on peut retrouver souvent le t du vieux slave. Šljakov souligne que cette manifestation de « vocalisme plein bulgare » se limite uniquement à la combinaison [čr], lorsque celle-ci est accentuée. Par conséquent, elle n'a rien à voir avec le phénomène qui se produit en russe quelles que soient les consonnes entourant la liquide et indépendamment de l'accent. Il conclut que les preuves avancées par Djuvernua en faveur d'une parenté entre le russe et le bulgare mettent plutôt en évidence ce qui distingue les deux langues. Parmi les exemples de traits distictifs, Šljakov rappelle que le traitement des anciens groupes ol et or se traduit en bulgare par la et ra, contrairement aux réalisations russes oro et olo. Cette spécificité du bulgare le rapprocherait du vieux slave, du slovène, du serbe et du tchèque (Šljakov ne cite pas ici le slovaque).

Nous voilà de nouveau face à une situation bien complexe dans laquelle il est difficile de faire la part des choses. Douter des compétences scientifiques de Djuvernua nous paraît dérisoire. Pourtant, ces compétences donnent l'impression de s'estomper lorsqu'il s'agit de remplir une tâche linguistique qui n'est pas exempte de signification politique. Le projet de Djuvernua, tel qu'il apparaît à travers les réflexions dans son *Étude*, est d'éloigner le bulgare du serbe au profit du russe. Heureusement, ce côté tendancieux disparaît de la présentation du lexique bulgare dans le *Dictionnaire*.

4.2.2. Analyse du lexique présenté dans les deux premiers volumes

Nous avons déjà évoqué les difficultés inhérentes à l'utilisation des sources dans lesquelles Djuvernua a puisé le lexique qui compose le contenu de son *Dictionnaire*.

Les erreurs et les lacunes que nous mettrons ici en évidence concernent particulièrement les deux premiers volumes de l'ouvrage, rédigé par Djuvernua sans recours à une aide extérieure. Celles-ci ont été en grande partie corrigées dans les volumes suivants, grâce au travail collectif de ses successeurs et à l'aide précieuse de l'écrivain bulgare T. Vlajkov.

a) Problèmes concernant le choix, le classement et la présentation des entrées

L'un des principaux reproches que Šljakov adresse à l'égard de l'ouvrage concerne la bizarre disposition des lettres (strannoe raspoloženie bukv) dans l'ordre alphabétique adopté par Djuvenua (Šljakov, 1886, p. 123). Sans cacher sa préférence pour l'orthographe étymologique, Šljakov reconnaît toutefois le besoin de privilégier la réalisation phonétique lorsque l'on présente le lexique d'une langue en cours de développement et encore privée de règles orthographiques stables. C'est une condition qui faciliterait considérablement l'usage du Dictionnaire. Or, il constate que Djuvernua, tout en attribuant aux sons une place honorable, n'applique pas ce principe de manière systématique. Si les mots orthographiés avec un e ou un t sont évoqués les uns à la suite des autres (voir des séries comme втра foi, confession, вергия impôt, taille, втренъ fidèle, вересия crédit...), се n'est pas le cas de ceux qui contiennent un ъ ou un т. Pourtant, affirme Šljakov, c'est justement ces deux dernières lettres qui ont une prononciation identique, contrairement à e et t qui ne se confondent pas toujours. Le lecteur se rappellera que nous avions tenté de donner une explication à la démarche de Djuvernua dans le chapitre précédent de notre travail.

En outre, Šljakov dit se trouver face à une véritable *tour de Babel* lorsqu'il remarque qu'un mot comme вржчж¹⁸⁵ offrir, transmettre est présenté, contrairement à toute logique, après врясъкъ *cri* et, par conséquent, après la série des mots contenant ръ (връба *saule*, връбалакъ *saulaie*, *saussaie* etc.) qui précède normalement tout mot commençant par вря- (Šljakov, 1886, p. 124). À côté d'une telle différenciation, on peut trouver la démarche contraire: le choix d'une seule orthographe retenue dans l'ordre alphabétique, les autres possibilités ne figurant que

_

¹⁸⁵ Tous les exemples sont présentés selon l'orthographe utilisée dans le *Dictionnaire*.

dans le texte des exemples. Tel est le cas du mot *sein*, *poitrine* représenté par la variante гръдъ et repris seulement dans les exemples avec l'orthographe гржда (*Dictionnaire*, t. II, p. 421). Cependant que, pour d'autres mots, les deux variantes orthographiques sont recensées dans l'ordre alphabétique général. Parmi ceux-ci, on note le mot *champignon* présenté deux fois dans le *Dictionnaire*: comme гъба, à la page 434, et comme гжба, à la page 440.

La métaphore de la tour de Babel paraît donc bien choisie face à tant de disparités qui, de plus, augmentent inutilement le volume de l'ouvrage. Il existe cependant plusieurs facteurs dont la prise en compte permet, sinon d'excuser, au moins de comprendre un pareil résultat : la manipulation d'une quantité de lexique fort importante, l'aspiration à une représentation exhaustive du contenu des sources, qui gêne inévitablement tout processus de généralisation, les fluctuations orthographiques typiques du bulgare de l'époque ... Par ailleurs, il ne faut pas oublier que tout problème de forme est inévitablement un problème de fond et vice versa. Comme nous le verrons plus loin, la disposition des mots par ordre alphabétique se révèle souvent dépendante de l'image que Djuvernua a du bulgare et de sa variété dialectale. C'est ainsi qu'il choisira, conformément à ses propres critères, les variantes dialectales à faire apparaître parmi les entrées et celles qui ne seront évoquées que dans les citations. Et les variantes dialectales inégrées lui imposeront une réalisation orthographique parfois délicate à intégrer à l'ensemble. De même, le contenu des œuvres utilisées comme sources de lexique traduira la vision du bulgare littéraire de leurs auteurs. Djuvernua, qui se méfie de toute modification des textes originaux, produira forcément l'écriture spécifique à chaque auteur dans la présentation générale des mots.

Si l'on envisage le choix, le classement et la présentation des entrées en dehors du niveau orthographique, on constate qu'il s'agit essentiellement de problèmes survenus lors de la segmentation du matériau linguistique, dus soit à une mauvaise perception des frontières entre les différents mots, soit au découpage erroné des mots en morphèmes.

Prenons, par exemple, le cas de la préposition въ *dans*. En bulgare, elle se réalise souvent sous la forme doublée въвъ (orthographiée във en bg. mod.) Dans les sources à sa disposition, Djuvernua rencontre la variante dialectale авъ (de вавъ) de cette forme doublée. Et, pour compliquer les choses, celle-ci apparaissait souvent dans le recueil de Verković en deux éléments distincts : un a, suivi de въ. De cette

erreur de Verković, Djuvernua déduisit que a en bulgare possédait également la signification de la préposition Bb et intégra cette information, tout à fait inadaptée, à l'article consacré à cette conjonction (voir *Dictionnaire*, p. 2).

Des erreurs dans le découpage des mots bulgares en morphèmes conduisent Djuvernua à considérer, par exemple, le mot буренецъ comme étant le diminutif de буре *baril*, *petit tonneau* alors qu'en réalité il s'agit d'un diminutif de бурень *mauvaise herbe* (*Dictionnaire*, pp. 173 et 174).

L'homonymie de certaines formes évoquées dans les sources peut conduire aussi à de fausses conclusions. Ainsi, à la page 137 (voir Annexe 11) parmi les exemples illustrant le mot борь *pin*, on retrouve l'expression «сички борь млади юнаци», dans laquelle la forme борь n'est autre chose qu'une aphérèse du mot отборь, l'ensemble désignant *tous des jeunes hommes de choix* (comparer avec l'expression «все отбор юнаци» *tous de choix* in Stefanova, *Dictionnaire bulgare-français*, 1973, р. 541).

Une confusion semblable s'est produite avec l'adverbe bulgare баре, баремъ, баръ une fois, du moins, au moins, cité à la page 59 du Dictionnaire. Après l'avoir évoqué une première fois, Djuvernua cite de nouveau plus loin la variante баръ en essayant de lui rattacher le mot бара, utilisé par les frères Miladinov dans la phrase: «О мой бара премена-та Премена-та направена Бѣло лице завіено, Со флорини на челото » Oh, mon Dieu, elle est toute apprêtée, son visage blanc entouré, le front orné de pièces (Dictionnaire, p. 60). Drinov soulève cette fausse association en rappelant que, dans ce dernier cas, il s'agit d'une modification du mot serbe бора, utilisé déjà chez Karadžić pour désigner Dieu: Не умри, сынко, за бора ! Pour l'amour de Dieu, ne meure pas mon fils ! (Drinov, 1892, p. 26). Un adverbe est donc confondu avec un substantif dont le sens a vraiment échappé à l'auteur du Dictionnaire.

Cependant, les mêmes raisons qui suscitent la critique témoignent aussi de l'énorme investissement de Djuvernua dans son projet. L'attachement à recenser le plus possible de mots présents dans les sources le place dans la situation délicate de devoir en fournir l'explication. Le sens d'un mot comme бара est déjà bien énigmatique pour le natif bulgare. Malgré l'erreur commise, Djuvernua fait preuve de courage intellectuel en voulant éclaircir sa signification au lieu d'ignorer simplement son existence.

Voici un autre exemple qui témoigne de l'énorme difficulté d'isoler des mots qui apparaissent, dans les sources, sous une forme adaptée aux exigences qui assurent la

cohérence grammaticale et syntaxique du texte. Obligé de « deviner » la forme initiale du mot акъль intelligence, esprit à partir de l'expression болело го глава от акъла му le trop d'esprit lui donnait le mal de tête, Djuvernua oublie d'enlever l'article postposé –a et prend comme forme initiale la forme акъла, en lui attribuant le genre féminin. Puis, piégé par la recherche d'un sens logique à l'expression, il attribue à la forme incorrecte акъла le sens de многоядение indigestion (Dictionnaire, p. 21 ; voir Annexe 11).

La déduction de la forme initiale des mots bulgares se révèle un exercice périlleux, comme le prouvent d'autres exemples. Ainsi, pour le mot главоболици tracas, soucis, présent dans les exemples choisis toujours sous la forme du pluriel, Djuvernua propose la forme initiale главоболець du genre masculin qui sonne faux, comparée à la forme correcte du féminin главоболица (Dictionnaire, p. 356). La même chose s'est produite avec le mot гущерь lézard, que Djuvernua a imaginé cette fois au féminin : гущера (Dictionnaire, p. 434).

Il est amusant de constater que, face à la profusion des erreurs de forme initiale, Drinov commence à en trouver même là où elles n'existent pas. Il critique, par exemple, une forme comme жегла (f) en affirmant que la seule correcte est жегълъ (m) brancard (Drinov, 1892, pp. 30-31). Or, les dictionnaires bulgare-français et bulgarerusse que nous avons consultés présentent ces deux formes comme correctes (Stefanova, 1973, p. 213; Bernštejn, 1975, p. 152). En revanche, il nous est plus difficile d'intervenir en faveur de Djuvernua lorsqu'il invente des singuliers comme готовановец (voir Dictionnaire, p. 398) là où le bulgare n'utilise le morphème овци qu'au pluriel : готовановци écornifleurs, parasites. Cette maladresse n'a pas échappé à Šljakov, qui regrette que Djuvernua ait « oublié les remarques des frères Cankov et de Miklosich concernant les pluriels bulgares formés à partir de la base овьц» (Šljakov, 1886, p. 127). Mais les observations de Šljakov qui, comme nous l'avons déjà supposé, n'avait pas la même maîtrise du bulgare que Djuvernua, restent souvent limitées à la forme. C'est ainsi qu'il déplore une faute d'impression dans la forme шепне (3p. sg. du présent du verbe chuchoter), orthographiée par erreur гиепне et relevée dans les citations qui précisent le sens du substantif гатанка devinette (Dictionnaire, p. 343). Certes, les fautes d'impression sont très malvenues, surtout dans un ouvrage de type dictionnaire, mais il y avait tant de points importants à souligner au préalable!

On se permettra d'être plus critique lorsque les problèmes survenus auraient pu être évités grâce à la consultation des dictionnaires de bulgare existants du temps de Djuvernua. Voici quelques illustrations de maladresses qui n'auraient peut-être pas lieu sans l'ignorance de travaux comme ceux de Najden Gerov ou de Neofit Rilski. Dans l'article consacré à l'emprunt au turc айлжкъ revenu mensuel, Djuvernua note aussi le mot айлякъ en pensant, sans doute, qu'il ne s'agit que d'une variante orthographique (Dictionnaire, p. 18). Or, dans le dictionnaire de Gerov, айлякъ est évoqué avec son véritable sens adjectival: sans travail, inoccupé. Le même mot, orthographié айлак, est repris dans le Dictionnaire bulgare-russe de Bernštejn avec l'indication de deux sens en russe : безработный sans travail et вакантный libre (Bernštejn, 1975, p. 15). Il est important d'ajouter que, dans la Liste des mots des volumes I et II, avec indication de leur accentuation jointe au troisième volume par les successeurs de Djuvernua, ce mot apparaît déjà avec son sens correct.

On constate la même méprise dans l'article explicatif concernant le verbe perfectif врънж rendre (Dictionnaire, pp. 290-291). Parmi les exemples, figure une citation du recueil de Verković: «Кога м Ана тбрчиха, Жешки каменя в'рнеха» Au moment où ils convertissaient Jana à l'islam, des pierres brûlantes pleuvaient du ciel. Dans cette phrase, le verbe à la 3^e personne du pluriel врнеха devrait être interprété tombaient du ciel comme de la pluie (voir Annexe 11). Si Djuvernua s'était référé au dictionnaire de Gerov, il y aurait trouvé une aide fort utile. En effet, Gerov recense le mot варни, variante de връне pleuvoir, répandue dans les parlers bulgares de l'Est, ce qui aurait certainement contribué à la bonne compréhension du verbe utilisé dans l'ouvrage de Verković.

La connaissance des dictionnaires de Rilski et de Gerov aurait également pu aider à compléter la présentation de certains mots dans celui de Djuvernua. Grâce à elle, un verbe comme бѣлых aurait été signalé non seulement dans le sens de *laver*, *blanchir* mais aussi dans le sens, tout aussi courant, d'éplucher. Mais, au lieu d'ajouter cette seconde signification déjà fournie par les deux auteurs cités, Djuvernua en invente une autre, inexistante, qui proviendrait du substantif беля malheur. C'est ainsi que l'on retrouve, juste au-dessus de la forme бѣлых, une variante orthographique белых supposée signifier rendre malheureux (Dictionnaire, p. 86). L'invention a dû être tellement convaincante qu'elle fut reproduite dans la Liste des mots des volumes I et

II... dans laquelle, toutefois, le sens d'éplucher est ajouté. Quant au substantif беля malheur, il n'est décidément pas la source de bonnes intuitions. À en juger par les exemples qui l'accompagnent, Djuvernua le confond avec la forme белю (vocatif de бѣлъ blanc), nom courant donné aux chiens à robe blanche, ou encore lui attribue le sens du russe прореха déchirure, fente que ce substantif ne possède pas (Dictionnaire, pp. 83 et 86).

Beaucoup de choses paraissent évidentes à l'utilisateur qui a devant lui l'ouvrage sous sa forme achevée. Notons, toutefois, que la répartition des exemples entre les différentes significations d'un mot n'est pas forcément tâche facile, surtout si l'on tient compte de la quantité importante de matériau linguistique à traiter. Ainsi, nous relevons avec surprise, mais non sans compréhension, des incohérences comme le recours à l'expression да си вадят очите qu'ils s'arrachent les yeux pour illustrer la sixième signification du verbe вадых, correspondant selon Djuvernua, au russe орошать arroser. En réalité, cette expression aurait plutôt sa place à côté des significations вынимать faire sortir, extraire ои выцаралывать arracher, cités séparément chez Djuvernua (Dictionnaire, pp. 187-188). Il s'agit ici incontestablement d'un faux sens.

Parfois, la trop grande importance accordée à l'étymologie des mots fausse les recherches. Le verbe връчж, que Djuvernua trouve dans le calendrier *Letostruj* de Danov, représente un exemple éloquent. Selon Djuvernua, il s'agirait d'un verbe autonome signifiant *gronder*, *faire du bruit*, *ramager* (*Dictionnaire*, p. 298). L'indication du dernier sens conduit Drinov à penser que Djuvernua rapprochait ce verbe du vieux-slave връкати. Cependant, même si la relation étymologique entre les deux est possible, elle n'est pas suffisante pour en tirer des conclusions sur le sens de връчж en bulgare moderne. Drinov souligne que, dans le cas présent, връчж n'est qu'une variante orthographique de фръчж, хвръчж, utilisés couramment dans le sens de *voler*, *voleter* (Drinov, 1892, p. 29). Nous nous sommes demandé si Djuvernua n'avait pas également été influencé dans sa réflexion par la forme russe ворчать *gronder*, proche de връчж du point de vue phonétique. Toujours est-il que tous les ехеmples гаррогtés pour illustrer l'emploi de връчж en bulgare (« пак птицы връчяли » *les oiseaux continuaient à voler*; « насъкомы лъскавы като

брилянти връчяли по въздуха » des insectes luisants comme des diamants volaient dans l'air ...) ne nous conduisent qu'à une seule et unique interprétation possible, celle de voler, proposée par Drinov.

L'interprétation erronée des mots rencontrés dans les textes sources peut aussi provenir de l'ignorance ou de la négligence des particularités dialectales de la langue bulgare. Tel est le cas du nom de св. Герасъмъ, cité comme entrée dans l'ordre alphabétique des mots bulgares, orthographié св. Геразмъ dans la citation du recueil des frères Miladinov qui suit, et traduit en russe par Djuvernua св. Герасимъ (*Dictionnaire*, р. 346). Apparemment, l'interprétation de Djuvernua ne tient pas compte d'une particularité importante : dans certains parlers bulgares, le nom de Св. Герасъмъ saint Érasme, qui correspond en réalité au russe св. Горазд, est prononcé avec un [g] aspiré. Pourtant, le recueil des frères Miladinov offre d'autres exemples du même type : гяребица au lieu de яребица perdrix, гязъ au lieu de язъ digue, barrage, etc.

On peut évoquer aussi des mots pour lesquels Djuvernua signale des formes dialectales qui n'existent pas en réalité. Prenons l'exemple de l'interjection ахъ ah, oh, hélas, tiens. Dans le dernier exemple choisi pour illustrer son emploi, nous trouvons la forme ахту que Djuvernua a considérée comme une variante dialectale de ахъ alors que ахту n'est qu'une modification du mot d'origine turque ахтъ soif de vengeance (Dictionnaire, p. 41). Ou encore celui du mot викъ cri, représenté dans la dernière citation (du recueil de Verković) par la forme вика qui serait, selon Djuvernua, sa variante en dialecte macédonien. Роштант, à travers la citation où figure вика («Кога си дошла кралица, Отъ далекъ иде вика : Излези мом Милице... » Lorsque la reine revint chez elle, elle s'écria de loin : Viens dehors, Milica...) il apparaît clairement que cette forme n'est autre chose que la troisième personne du singulier du verbe викамъ appeler, crier (Dictionnaire, p. 233).

Ce dernier exemple met également en évidence un autre type d'erreurs, dues à la mauvaise identification des fonctions grammaticales des mots. À côté des mots бабо, бабайко *père*, figure une citation comportant le mot баби (datif de баба *grand-mère*) qui, d'après Djuvernua, serait un diminutif affectif de бабо (*Dictionnaire*, p. 46). À la lettre B, nous voyons le nom propre Врачешь (du recueil de Kanitz),

désignant un village situé près du col d'Araba-Konak, que Djuvernua a pris pour un nom commun et traduit en russe par воротца diminutif de *porte*, *passage* (*Dictionnaire*, p. 274). On note une autre confusion concernant le mot гавтанджи fabricant de cafetans, provenant de гавтань cafetan ¹⁸⁶, que Djuvernua a considéré comme une variante de гайтанджи fabricant, marchand de ganse, ce dernier issu de гайтань ganse (Dictionnaire, p. 335).

Les verbes bulgares sont également souvent source de confusions. Ainsi, le verbe бесых (ои бъсых) pendre est traduit en russe par la forme du perfectif повъщу alors que les exemples choisis montrent bien qu'il est employé avec valeur d'imperfectif. À côté de блъвамъ avoir la nausée, vomir, nous trouvons la forme блыкамъ, considérée par Djuvernua comme sa variante exprimant la répétition et la fréquence de l'action. En réalité, блыкамъ est l'imperfectif d'un autre verbe, le verbe бликных jaillir (Dictionnaire, pp. 92 et 112).

Dans l'article consacré au verbe *donner*, à côté des formes даднж, дадж, дамъ, давамъ, Djuvernua évoque deux formes sélectionnées par erreur (Djuvernua, pp. 455 et 458). La première, дейди, est considérée comme étant une forme d'impératif. En réalité, дейди est une variante de la particule populaire d'intensité гиди, présente aussi dans le *Dictionnaire*, que l'on emploie en bulgare pour exprimer un reproche ou un appel insistant : ех гиди мръсници ! *ah* ! *sacrés voyous* ! (Stefanova, 1973, p. 114). La seconde, дай, est citée dans le dernier exemple : де дай отъ коль отъ вжже. De toute évidence, Djuvernua a confondu cette forme avec la forme de l'impératif дай car il attribue à la combinaison дай отъ une possible traduction par le verbe russe спасти *délivrer* à l'impératif. On assiste ainsi à un véritable non sens. En réalité, dans l'exemple en question, дай résulte de la contraction des mots да et e et ne présente aucun lien avec le sens de *donner*. Dans la proposition де дай отъ коль отъ вжже, дай introduit seulement une précision : *de ces hommes qui sont de sac et de corde*.

Il est utile d'ajouter quelques mots concernant le choix du lexique présent dans le *Dictionnaire*. Il semblerait que Djuvernua ait évité les mots étrangers rencontrés dans les éditions bulgares récentes mais absents des recueils de langue populaire. Nous en

-

¹⁸⁶ Vêtement oriental, ample et long.

avons la preuve dès la lettre A, sous laquelle des mots comme архангелскій archangélique, архангель archange, архидіаконскій d'archidiacre, архиепископскій archiépiscopal, etc. ne sont pas cités. Notons que Gerov avait accordé à chacun de ces mots une place à part dans sa présentation par ordre alphabétique. De même, nous ne trouverons pas chez Djuvernua des mots comme магнитень magnétique, магнить aimant, маг mage, мадера madère, etc. qui remplissent le dictionnaire bulgare-français de Bogorov. Djuvernua va jusqu'à exclure des mots bien intégrés dans la langue bulgare comme вліяніе influence, значеніе importance. Selon Drinov, cela n'a pu que contribuer à alléger utilement le contenu du Dictionnaire dont la langue cible est le russe, car c'est justement à travers le russe que ces mots sont passés en bulgare (Drinov, 1892, p. 32).

Cependant, cette remarque en faveur de l'économie ne s'applique pas lorsque Djuvernua décide d'intégrer à son ouvrage des mots inventés par certains écrivains bulgares et absents de la langue populaire. On compte parmi eux des inventions de Rakovski (бракосчисление *cérémonie du mariage*, пѣняжникъ *banquier*, храбренъ *brave*, *courageux*), mais aussi des néologismes trouvés dans le calendrier *Letostruj* de Danov ou dans le recueil de Verković (voir les exemples in *Dictionnaire*, pp. 143, 1615 et 2496).

Il est difficile de juger dans quelle mesure l'ensemble du lexique offert par les sources a été pris en compte. Notons que, dans tous les cas, une distinction doit être établie entre les deux premiers volumes du *Dictionnaire*, dont le contenu est composé à partir des sources énumérées dans la liste jointe au deuxième volume, et les volumes suivants (à compter surtout du quatrième), rédigés par les successeurs de Djuvernua. Drinov reproche à ces derniers d'être passés à côté de mots fort intéressants que l'on peut rencontrer dans les contes de Šapkarev ou dans le recueil d'Atanas Iliev. Des termes comme дихании *animaux sauvages* (au singulier дихания f.), иманье *bétail, animaux domestiques*, utilisés dans les contes de Šapkarev mais aussi recensés, pour ce qui est du mot иманье, dans le dictionnaire édité à Moskopole, auraient apporté encore plus de saveur à l'ensemble. Quant aux volumes dirigés par Djuvernua, Drinov regrette de ne pas y avoir trouvé des termes comme безтрага *sans laisser de traces* (Karavelov), глухъ ои глувъ *souris* (frères Miladonov), ои карамула, variante du bulgare крамола *querelle*, *chamaillerie*, présenté dans le recueil de

Verković qui, de son côté, avait pris ce mot pour un nom propre turc (Drinov, 1892, pp. 33-34).

Ces quelques lacunes mises à part, il faut admettre que l'essentiel du potentiel lexical des sources utilisées pour la rédaction du *Dictionnaire* fut exploité et mis en valeur avec succès. L'ouvrage présente la plupart des mots d'usage courant à l'époque et, lorsqu'il s'agit de mots régionaux plus rares, leur intérêt est incontestable. L'impressionnante richesse du lexique fut souvent soulignée par les linguistes. Rappelons ici que, sur ce point, Drinov considérait le *Dictionnaire* de Djuvernua équivalent à celui rédigé par Karadžić pour la langue serbe et qui faisait référence à l'époque (Drinov, 1892, p. 35).

b) Problèmes concernant l'interprétation grammaticale et dialectale des unités

Le traitement d'une telle quantité de mots exige une connaissance infaillible de la langue bulgare. L'autre impératif est le choix d'une logique dans la disposition des unités, à la fois sémantique et grammaticale, qui faciliterait au mieux le travail des usagers. Même si ces deux critères sont, dans l'ensemble, respectés, nous nous devons de souligner dans cette étude critique quelques imperfections.

Examinons d'abord la présentation des verbes. Une apparente incohérence caractérise la présentation des formes dérivées auxquelles les lexicographes russes avaient déjà pris l'habitude d'accorder une place autonome dans la présentation par ordre alphabétique. Chez Djuvernua, on remarque l'alternance de deux démarches. Certaines formes aspectuelles sont évoquées séparément, comme par exemple втъкнж et втикамъ enfoncer, кажж et казувамъ dire (Dictionnaire, pp. 303, 306, 908 et 910). D'autres, et cela concerne la majorité des verbes, sont indiquées sous une forme choisie comme forme initiale. Ce dernier modèle de présentation serait, en effet, plus adapté lorsque les dérivés ne s'écartent pas beaucoup du verbe entrée, comme c'est le cas de грабіж, грабінж, грабінувамъ, грабінять dégoutter, s'emparer brusquement ou de капіж, капіч, капічувамъ dégoutter, tomber (Dictionnaire,

pp. 399 et 934). Cependant, lorsque les dérivés présentent des modifications phonétiques importantes, et c'est souvent le cas en bulgare, une telle démarche ne peut que mettre en difficulté ceux qui débutent dans l'apprentissage de la langue. Il est peu probable que les usagers du *Dictionnaire* devinent rapidement que des formes comme наряждамь et наревамь se rattachent à наредых ranger, placer ou que промичамь est lié à промъкных faire entrer qqn en cachette (Dictionnaire, pp. 1343 et 1943).

À côté de certains verbes, Djuvernua évoque parfois des formes proches du point de vue de la sémantique mais provenant de racines différentes. C'est le cas de исцѣры, исцѣрявамъ citées sous le verbe исцѣлы guérir, rétablir (Dictionnaire, p. 898). Il est vrai que les trois formes partagent la même signification, mais il n'en reste pas moins que leur formation n'est pas identique. Drinov suppose que Djuvernua a pu être influencé par l'hypothèse selon laquelle цѣры se serait formé à partir de цѣлы suite au remplacement du л par le p. Afin de prouver l'illégitimité de cette hypothèse, Drinov rappelle que le mot bulgare цѣръ, цяръ remède, médicament est une variante dialectale du mot чаръ enchantement, utilisé dans certains manuscrits avec le sens de цяръ. Cela expliquerait la coexistence des deux formes du verbe guérir citées ci-dessus (Drinov, 1892, p. 36).

Les dérivés des substantifs et des adjectifs sont aussi rarement présentés à part. En général, ils sont associés à une forme initiale qui, parfois, s'en éloigne sensiblement par la composition de son radical. Ainsi, l'adjectif гжши d'oie est cité sous le substantif гжска oie, le substantif verbal клане abattage, massacre sous le verbe кольж égorger, tuer, le diminutif снашица sous le substantif correspondant снаха belle-fille (Dictionnaire, pp. 442, 1007 et 2208). Ces exemples sont également significatifs de la logique morphologique adoptée lors de la répartition des formes dérivées.

C'est probablement la volonté de témoigner d'un maximum de faits de langue qui a conduit Djuvernua à proposer souvent, en guise d'exemples, des phrases contenant des formes dérivées. Malheureusement, cette abondance n'est pas structurée ni mise en valeur. Les dérivés utilisés dans les exemples ne sont pas repris dans la présentation

générale par ordre alphabétique. Et, comme c'est le cas d'autres éléments, ils se fondent dans le texte des exemples, ce qui rend leur repérage très difficile.

Parmi ces dérivés, on rencontre souvent des participes passés passifs jouant le rôle d'adjectifs. Djuvernua n'a pas indiqué les verbes à partir desquels ils sont formés, en supposant, sans doute, que le lecteur ferait cette démarche de lui-même. Pourtant, la forme initiale des verbes dans le *Dictionnaire* est toujours celle du présent; or, le présent ne coïncide pas toujours avec l'aoriste à partir duquel ces participes sont formés. Cette lacune n'a pas échappé à Drinov qui souligne que même un connaisseur du bulgare pourrait ne pas deviner derrière небрано *non cueilli, non vendangé* dans l'expression съм в небрано лозе (littéralement *être dans un vignoble non vendangé*, mais employée comme équivalent phraséologique de l'expression française *être dans de beaux draps*) le verbe берых *cueillir* (Drinov, 1892, p. 37).

Les adverbes bulgares issus d'anciennes formes déclinées ont une place autonome dans la présentation par ordre alphabétique. Nous y retrouvons des formes comme долу en-bas, зимѣ en hiver, лѣтѣ en été, снощи hier soir, etc. (Dictionnaire, pp. 540, 775, 1115 et 2212). Cependant, là aussi, certains représentants de cette catégorie d'usage très courant ne sont évoqués que pour exemples. Насънѣ en dormant n'apparaît que dans des citations qui illustrent l'emploi du substantif сънъ rêve, songe (Dictionnaire, p. 2302). Plus inattendu encore, памтивѣка utilisé dans le syntagme отъ памтивѣка de temps immémorial, est cité dans l'article consacré à l'adverbe още encore, toujours (Dictionnaire, p. 1576). Ces maladresses ont été corrigées dans les dictionnaires bulgare-russe parus ultérieurement (voir celui de Bernštejn, 1975, pp. 356 et 434).

On note aussi des problèmes liés au traitement des variantes dialectales des mots. Il va de soi que l'utilisation de sources mettant en œuvre la langue populaire bulgare aboutit au recueil de plusieurs formes régionales pour un seul mot. Si ces formes présentent des modifications sensibles dans le radical, il conviendrait de les signaler en tant qu'unités autonomes dans la présentation générale par ordre alphabétique. Djuvernua s'attache à respecter ce principe, mais il ne le fait pas de manière systématique. Prenons, par exemple, le mot bulgare бъчва barrique, tonneau, fût. Dans les sources utilisées par Djuvernua, ce mot apparaît sous quatre

variantes : бъчва, бачва, бочва et бочка. Les deux premières sont évoquées dans l'ordre alphabétique (*Dictionnaire*, pp. 63 et 182). Ce n'est pas le cas de la troisième, бочва, signalée seulement dans les compléments au *Dictionnaire* (*Index* joint au volume IX, p. 26). Quant à la quatrième variante, бочка, elle n'apparaît que dans les exemples consacrés à бъчва (*Dictionnaire*, p. 182). Il est peu probable que les lecteurs l'identifient rapidement à cet endroit, d'autant plus que, phonétiquement, elle est la plus éloignée de la forme бъчва. On note ici une faiblesse de méthode, même si l'explication d'une telle démarche pourrait être la similitude de cette variante avec le russe бочка, un mot que Djuvernua a dû juger transparent pour le public russe.

Drinov souligne l'existence de plusieurs autres variantes dialectales, fréquentes dans les citations et non présentées à part : гяволь de дяволь diable, мажь, можъ, моажъ de мжжъ homme, époux, юме de име nom, etc. (Dictionnaire, pp. 590, 856, 1260 et 1261). Il retient également des incohérences dans la présentation des prépositions qui, par ailleurs, font l'objet d'explications sémantiques très détaillées. Il existe, rien que pour la préposition въ, douze variantes selon les différents parlers bulgares : въ, во, ва, les variantes doublées въвъ, вовъ, вавъ et фъфъ, фофъ, фафъ (avec transformation du в en ф), авъ, аф (avec aphérèse du в ou du ф initial) et увъ, formé à partir de овъ suite à la transformation du о en y (Drinov, 1892, p. 39). De ces douze variantes, seule въ est indiquée dans l'ordre alphabétique suivie, sur la même ligne et toujours en caractères gras, de въвъ et de ybb. La plupart des autres variantes ne figurent que dans le texte des exemples, malheureusement, à l'exception de BOB (sic!), sans mise en relief particulière (Dictionnaire, pp. 309-312). On constate la même démarche lors de la présentation de la préposition съ, suivie immédiatement de съсъ, et dont les autres variantes (со, сосъ) ne sont signalées que dans les exemples (Dictionnaire, p. 2287).

Il est vrai que la richesse dialectale de la langue bulgare mériterait une meilleure mise en valeur. Néanmoins, et surtout en ce qui concerne les variantes de prépositions, nous nous permettrons de nous dissocier des critiques de Drinov à l'égard de Djuvernua. Dans un ouvrage d'une telle envergure qui demande de maintenir en permanence un équilibre entre l'abondance des sources et la nécessité d'une sélection stricte des contenus, il nous semblerait superflu de prévoir une place à part pour chaque variante de préposition.

Се sont plutôt les erreurs d'interprétation des formes qui entraînent un certain « аррацитізмент » du contenu. Un exemple typique nous est offert par la forme добель que Djuvernua a considérée, à égalité avec la forme дибель, comme une variante dialectale de l'adjectif дебель gros, fort, épais. Or, cette simplification gomme une particularité importante de добель utilisé, comme le souligne aussi Drinov, exclusivement en tant qu'épithète du mot pierre (Drinov, 1892, p. 41). Cette spécificité est, d'ailleurs, bien visible à travers l'extrait du recueil de Verković que Djuvernua a choisi pour illustrer le premier emploi de дебель comme équivalent de толстый gros : «Ка си юзе добель камень, Ка си микна добель камень, Натф'рльи го добель камень, Та си юзе бела ана » Il prit la grosse pierre, Il lança la grosse pierre, La grosse pierre s'envola plus haut que lui, Et il emmena avec lui la belle Jana. (Dictionnaire, p. 473). On regrette ici l'absence d'une analyse plus fine de l'emploi de добель qui aurait certainement incité Djuvernua à nuancer sa présentation et, peut être même, à accorder à добель une place autonome.

Les tentatives de Djuvernua de définir l'aire de diffusion des formes dialectales n'aboutissent pas toujours à des résultats probants. Il faut rappeler qu'à l'époque de la rédaction du *Dictionnaire* les dialectes bulgares étaient encore peu étudiés, et que même les chercheurs qui se consacraient exclusivement à la question pouvaient faire fausse route.

On remarquera, entre autres, que Djuvernua présente l'emploi des mots вранъ *moreau*, оглавы се *se fiancer* comme limité à la Macédoine alors que, comme il ressort des exemples accompagnant ces mêmes mots, il s'étend également aux parlers bulgares de l'Est (*Dictionnaire*, pp. 271 et 1458). Il en va de même pour le verbe чины *faire*, *valoir* que l'auteur a attribué aux parlers bulgares de l'Est mais qui a une diffusion beaucoup plus large.

Parfois, à côté de la première personne singulier du présent, retenue en tant que forme initiale des verbes, Djuvernua donne une autre forme en –мъ. Ainsi, pour le verbe крадж *voler*, il propose entre parenthèses la forme крадамъ en précisant qu'elle caractérise les parlers macédoniens. Une telle affirmation manque d'objectivité. La terminaison –мъ, non seulement n'est pas caractéristique de tous les verbes

macédoniens, mais elle marque également certains verbes utilisés dans les parlers de l'Est.

c) Problèmes concernant la définition et l'explication des mots

Si l'on se fie à la recension de Drinov qui porte sur les deux premiers volumes du *Dictionnaire*, les erreurs et lacunes dans la définition des mots qu'ils contiennent seraient de l'ordre d'une centaine (Drinov, 1892, p. 47). Le chiffre paraît assez conséquent. Notons, toutefois, que la plupart d'entre elles furent corrigées par les successeurs de Diuvernua dans le texte des différentes annexes à l'ouvrage.

Les lacunes correspondent le plus souvent à des mots qui figurent dans l'ordre alphabétique mais que Djuvernua, pour une raison ou pour une autre, a laissés sans aucune définition. C'est le cas, par exemple, des mots ластагарка et мисирь, relevés aussi par Drinov. Djuvernua les a fait suivre d'un point d'interrogation, sans pour autant oublier de noter que ластагарка est un substantif du genre féminin. Le mot мисирь est cité deux fois de suite. La première, pour indiquer la signification que Djuvernua n'a pu identifier, sans précision concernant la catégorie grammaticale et le genre du mot. La seconde fois, мисирь apparaît comme un substantif masculin ayant le sens de кукуруза maïs, sens connu par Djuvernua. On note également que, quelles que soient les lacunes dans la présentation des deux mots, Djuvernua cite systématiquement les extraits dans lesquels ils ont été rencontrés, ce qui témoigne du sérieux de sa méthode (*Dictionnaire*, pp. 1102 et 1217).

Dans sa recension du *Dictionnaire*, Drinov se propose d'éclaircir la signification des deux mots ci-dessus (voir Drinov, 1892, pp. 49-50). Le mot ластагарка désigne un long bâton utilisé comme support lors du chargement des chevaux. Il existe, en bulgare, des synonymes de ce mot : товарникъ, индивакъ, помагалкя etc. D'ailleurs, ce dernier mot figure dans le *Dictionnaire* mais il est traduit par erreur *fusil*. On peut supposer que le contexte dans lequel ластагарка apparaissait dans les sources consultées par Djuvernua n'offrait pas suffisamment d'éléments pour en déduire une signification précise. Drinov mentionne la parution, dans les *Knižici* édités

à Thessalonique, de matériaux pour un dictionnaire de bulgare recueillis par le slaviste bulgare Matov. Dans ce fascicule de vingt-sept pages, figureraient le mot ластагарка et ses synonymes. Malheureusement, Djuvernua ne pouvait connaître cette parution de 1889.

Djuvernua rencontre le mot мисиръ dans une des chansons recueillies par Verković où un jeune homme promet à son amie de porter le jour le bouquet de fleurs qu'elle lui a offert et de conserver le soir ce bouquet dans un мисиръ rempli d'eau. Cette fois, le contexte indique clairement qu'il s'agit d'un récipient. Une variante légèrement modifiée de ce mot, мисуръ traduit par le plat, figure dans le lexique de régionalismes bulgares édité en 1882 à Plovdiv, dans la revue Nauka. De toute évidence, Djuvernua n'a pu avoir accès à cette source. Il n'a pas non plus envisagé l'éventuelle parenté entre мисиръ et le mot russe миска écuelle, jatte, terrine, reliés tous les deux à l'ancien mot slave Muca qui apparaît dans le Marianus, le Zographensis et autres manuscrits dans le sens de plat : « на мисѣ » на блюдѣ. Dans ses Éléments pour le Dictionnaire de vieux russe, Sreznevskij note que миса est utilisé dans toutes les langues slaves. Selon lui, le mot aurait deux significations : plat et table. La première se serait maintenue en russe, tchèque et polonais alors que la seconde serait fréquente dans d'autres langues slaves comme, par exemple, le croate (Sreznevskij, 1895, vol. II, p. 153). Afin d'éclaireir le mystère du mot мисиръ, Drinov sollicite N.A. Načev, à l'époque directeur de collège à Thessalonique, qui recueillait des matériaux pour un dictionnaire de bulgare dialectal. Ce dernier confirme que мисиръ (sans les suffixes ур ou ир) s'était maintenu dans le Nord-Est de la Macédoine avec le sens de l'ancien Muca. Drinov voit ici un argument contre les partisans des origines pannoniennes de la première traduction des Évangiles en langue slave, qui niaient l'existence du mot Muca en bulgare (Drinov, 1892, p. 50). Il est possible que, sous l'influence de la théorie pannonienne justement, Djuvernua n'ait pas fait de relation entre миса et мисиръ. On est tenté par cette hypothèse face aux nombreux « pannonismes » dans le Dictionnaire.

La réflexion soulevée par un seul mot, comme le mot мисиръ, témoigne de l'énorme poids et de la responsabilité du travail lexicographique. Lorsque l'on en prend conscience, les avis critiques s'effacent devant les qualités indéniables du *Dictionnaire*. C'est dans cet état d'esprit que nous aborderons les quelques points discutables suivants.

Notons d'abord des décalages entre les traductions proposées par Djuvernua et les significations exactes des mots. Tel est le cas de паламарка, traduit рукоятка серпа manche de faucille (Dictionnaire, p. 1590). En réalité, il s'agit d'un gant de bois porté par les moissonneurs sur la main gauche qui sert à attraper les tiges de blé et à se protéger en même temps des coups de faucille. L'erreur est corrigée dans le Dictionnaire bulgare-russe de Bernštejn, dans lequel паламарка est repris tel quel en russe, avec l'explication «деревянное приспособление, употреблявшееся при жатве серпом» (Вегнštejn, 1975, р. 434). Un cas similaire se présente avec le mot плѣникъ, плѣници qui, selon l'auteur, désigne une cordelette que les femmes entrelacent dans leurs cheveux alors qu'il s'agit simplement de tresses de cheveux (Dictionnaire, p. 1662). Le plus curieux est que, dans ces deux cas, les exemples fournis par Djuvernua ne laissent guère de doute quant au sens exact des mots.

Nous avons remarqué que Drinov classe - à notre avis à tort - parmi les erreurs ci-dessus le mot темничар(ин)ъ (*Dictionnaire*, p. 2335), en affirmant qu'il ne signifie pas *un geôlier*, comme l'indique Djuvernua, mais le prisonnier lui-même (Drinov, 1892, pp. 51-52). C'est ce que l'on devrait comprendre, d'après Drinov, des exemples qui accompagnent le mot. Une telle hypothèse est en effet plausible à partir de la dernière citation «Послуша я царица-кралица, Та пустила темни темничаре», si, sans connaître vraiment le contexte, on choisit la traduction suivante : *La reine-souveraine l'écouta et libéra les prisonniers rembrunis*. Mais les autres citations proposées par Djuvernua n'autorisent pas cette interprétation qui représente une exception. Rappelons ici que le rôle d'un dictionnaire n'est pas d'ériger en règle une exception par rapport à l'emploi courant des mots. Par conséquent, la traduction de Djuvernua nous paraît tout à fait à propos. Elle est aussi conforme à l'interprétation du mot тъмничар que l'on retrouve dans les dictionnaires modernes.

En dehors de ces quelques remarques critiques, on se doit de souligner le choix minutieux d'exemples qui mettent en valeur les moindres nuances de sens de chaque mot. Dans ce domaine, Djuvernua va beaucoup plus loin que les autres auteurs de dictionnaires du bulgare, en particulier Gerov et Bogorov. Ainsi, dans le dictionnaire de Gerov, le mot вече ne possède que la signification *déjà*, illustrée d'une seule phrase dont Gerov est lui-même l'auteur : « Азъ съмъ вече старъ » *Je suis déjà vieux*. (cité d'après Drinov, 1892, p. 52). Djuvernua propose en outre la signification *plus*,

qu'il indique d'ailleurs en premier lieu: « ... Зима'те колко можете, И за мене оставайте, Че старъ сжмъ, вече немога.» Prenez autant que vous pouvez, Et laissez-en pour moi, Car je suis vieux et je ne peux plus (faire seul). (Dictionnaire, p. 221; voir Annexe 11). L'intérêt de placer en premier cette signification réside surtout dans le lien que le lecteur peut établir entre le bulgare вече et le vieux-slave выштє. Et, nous l'avons déjà souligné, cette vision étymologique constitue l'un des principaux atouts de l'ouvrage. La qualité de la présentation est d'autant plus importante que Djuvernua relie вече à ses variantes dialectales вечь et веке, référenciées chacune comme des entrées autonomes (Dictionnaire, pp. 207 et 223). Si l'on considère l'ensemble, la signification déjà est illustrée par une vingtaine d'exemples qui, non seulement dépassent en nombre l'unique phrase proposée par Gerov, mais permettent également de comprendre comment la signification plus s'est progressivement confondue avec la signification déjà.

La même conception, plus fine et respectueuse de l'étymologie, se manifeste lorsque l'on compare la démarche de Djuvernua à celle de Bogorov. Chez Bogorov, le verbe говъж n'est cité qu'avec le sens de *jeûner*. Djuvernua lui réserve la troisième place en indiquant d'abord d'autres sens, selon lui plus importants et fréquents dans les sources consultées: 1) *exprimer son respect par un silence*, être poli, s'incliner pour saluer; 2) offrir avec respect (Dictionnaire, pp. 372-373). Djuvernua rapporte, à l'appui de son choix, de nombreux extraits de chansons populaires et décrit même une coutume bulgare assez répandue, qui veut que la jeune épouse garde le silence (говъе) pendant un certain temps en signe de respect envers sa belle-famille. On se doit de souligner ici l'impressionnante richesse de l'ouvrage d'un point de vue ethnographique. Le lecteur y trouve l'évocation d'un grand nombre de fêtes, rituels, coutumes et croyances bulgares, comme en témoigne l'exemple présenté ci-dessus. Sur ce point, affirme Drinov, le Dictionnaire de Djuvernua ne le cède en rien à celui de Vuk Karadžić (Drinov, 1892, p. 54).

Les significations que Djuvernua attribue au verbe говъты remontent au vieuxslave говъти. Cette filiation paraît évidente, comme le confirme le *Dictionnaire* étymologique de la langue russe qui présente la forme russe говеть (équivalent du bulgare говъты) comme un emprunt au vieux slave. À l'origine, nous aurions le verbe говъти jeûner dont la signification était issue d'un champ sémantique préalable plus vaste, incluant les significations vénérer, complaire à qqn. (Šanskij, 1972, p. 111). Par conséquent, la présence, chez Bogorov, de la seule signification *jeûner* apparaît comme une restriction de la richesse du verbe. Quant à l'ordre de priorité que Djuvernua adopte pour évoquer les différentes significations de говъм, il se retrouve dans le dictionnaire de vieux russe de Sreznevskij. Nous y remarquons que l'identification de говъти à поститься *jeûner* vient en troisième position, après благоговеть vénérer et воздерживаться s'abstenir (Sreznevskij, 1895, t. I, p. 533).

En dehors de l'exemple ci-dessus, la richesse du *Dictionnaire* de Djuvernua ressort de la présentation de plusieurs autres mots. Le verbe карамъ y est présenté avec huit significations différentes, dont la moitié sont absentes de l'ouvrage de Bogorov, notamment des significations fort intéressantes comme : *forcer*, *contraindre* et *guider*, *conseiller* (*Dictionnaire*, p. 937). Drinov évoque aussi le mot лѣса traduit par Bogorov comme *râtelier* et qui, chez Djuvernua, possède quatre significations distinctes, toutes illustrées par des exemples (Drinov, 1892, p. 54).

Ce goût prononcé pour le détail et la précision se manifeste également dans la manière d'aborder les prépositions et les particules bulgares, souvent ignorées par les prédécesseurs de Djuvernua, mais investies d'un rôle important dans une langue en perte de déclinaisons. Déjà Venelin avait pressenti cette spécificité et accordé une attention particulière à leur description. Djuvernua suit fidèlement la voie tracée par Venelin en leur consacrant plusieurs pages : cinq pages pour la seule préposition за et tout autant pour la préposition на, trois pages pour la préposition въ, et sept pages entières consacrées aux divers emplois de la conjonction да.

Précédemment, nous avions évoqué des cas de mots que l'auteur avait laissés sans traduction. Pourtant, à côté de ces « lacunes », nous ne pouvons ignorer le mérite de Djuvernua dans l'explication de certains mots restés obscurs, même pour les savants bulgares. Par exemple, le nom propre Арвентино, rencontré dans la chanson n°144 du recueil des frères Miladinov : «Ми ж (не'еста-та) дале дури преку море – дури Арвентино » Ma fiancée est loin, (jusque) à l'autre bout de la mer, en Mésopotamie (Dictionnaire, t. 1, p. 34). Le philologue bulgare Todorov, considéré par Drinov comme l'un des meilleurs spécialistes de l'époque, avait interprété Арвентино comme le nom d'une mer (Drinov, 1892, p. 56). Djuvernua dissipe ce malentendu en apportant une explication claire et logique. Арвентино proviendrait

de l'appellation turque du fleuve Tigre *ervend* et désignerait la Mésopotamie. Le sens général de la chanson en question confirme bien cette hypothèse.

Il fait également preuve d'une excellente intuition lorsqu'il associe le mot вигла *lunette*, *longue-vue*, employé dans la chanson n° 156 du recueil des frères Miladinov, à la forme ἡ βίγλα du grec moderne (*Dictionnaire*, t. I, p. 226). Cette comparaison infirme l'hypothèse de Todorov selon laquelle la lettre г, dans le mot вигла, ne serait qu'une faute d'impression et qu'à la place de вигла il faudrait lire видла (Drinov, 1892, p. 56).

Ces derniers exemples montrent que, contrairement à la Grammaire de Venelin, le Dictionnaire de Djuvernua bénéficie de l'évolution de la slavistique et des progrés de la méthode comparative à la fin du XIX^e siècle. Les remarques critiques que nous avons formulées et qui concernent, d'ailleurs, une part minime du riche lexique présenté dans l'ouvrage, ne sont que le témoignage des difficultés inhérentes à tout travail d'une pareille envergure. Elles marquent inévitablement la réalisation d'une tâche aussi importante qui demande en premier lieu de concilier les contraires : le respect de l'exhaustivité du matériau et le besoin de choisir les entrées, la nécessité de se reposer sur une norme et la liberté caractéristique de la langue populaire et régionale, l'obligation d'uniformiser l'orthographe afin de faciliter l'utilisateur et la variété des formes recensées dans les sources utilisées ... On doit reconnaître que Djuvernua et ses collaborateurs ont le mérite d'avoir surmonté avec succès tous ces obstacles. L'existence de connaissances fondamentales sur le bulgare a été, sans doute, d'une aide utile. Cependant, nous voyons une fois de plus que les frontières entre la réalité et ce que l'on veut prouver restent floues. Sans aller jusqu'à assimiler le bulgare au russe, Djuvernua n'abandonne pas, comme en témoigne son Étude des voyelles bulgares, le projet de mettre en évidence une similitude exclusive entre ces deux langues.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, nous pouvons dresser le bilan du chemin parcouru. Le sujet de la présente thèse, consacré à la découverte de la langue bulgare par les linguistes russes du XIX^e siècle, nous a conduite sur un terrain inconnu. À défaut de témoignages suffisants évoquant cet événement, nous avons dû nous inspirer des étapes dans la découverte d'autres langues, afin de recréer le cadre historique et scientifique dans lequel la découverte du bulgare a pu avoir lieu. L'analyse critique de la première grammaire et du premier dictionnaire de bulgare par des auteurs russes représenta un défi plus difficile encore. Dans cette tâche, nous n'avons pu prendre appui sur pratiquement aucune autre analyse produite auparavant. Cette analyse s'est donc construite à partir des textes originaux de Venelin et de Djuvernua, étudiés à la lumière d'un corpus d'ouvrages linguistiques du XIX^e siècle, choisis par nous-mêmes pour certaines similitudes de problématique et de méthode qu'ils offraient avec ces textes, et à l'aide des grammaires et des dictionnaires de bulgare qui font référence aujourd'hui.

Dans la phase initiale de nos recherches, nous avons sélectionné quelques fondements historiques et scientifiques qui, à notre avis, pouvaient jouer un rôle dans l'évolution des études des langues et, notamment, des études des langues slaves. Nous avons ainsi élargi considérablement notre champ d'observation afin de pouvoir déceler tous les éléments ayant préparé la découverte du bulgare au début du XIX^e siècle. Cette ouverture, aussi risquée qu'elle fût, à cause des multiples facteurs à prendre en compte et à évaluer en fonction de l'objectif principal de ce travail, s'est révélée très positive. Elle a clairement démontré que la découverte d'une langue n'est jamais un événement isolé, mais s'inscrit obligatoirement dans un contexte structuré grâce à de longues années de réflexion humaine. L'héritage grammatical grec et latin, la perception des langues comme un ensemble transmis par la grammaire générale, les avancées des études linguistiques réalisées au XVIII^e siècle par des savants de différents pays, ont laissé des traces visibles dans tous les travaux qui leur ont succédé. Et cela est d'autant plus vrai pour la production linguistique dans la Russie du XIX^e siècle, malgré l'effort constant de « russification » et d'adaptation au terrain national des acquis européens.

Nous avons également constaté que le cloisonnement des domaines n'existe pas dans la pratique. La linguistique se trouve toujours étroitement liée à un contexte

historique et politique donné, qui peut lui être favorable ou constituer une entrave pour son développement. À l'époque où a eu lieu la découverte de la langue bulgare par les linguistes russes, ce contexte était fortement marqué par l'aspiration des nations slaves à une autonomie politique et culturelle, ainsi que par le positionnement de la Russie sur l'arène internationale. Rappelons que c'est à l'occasion des campagnes militaires du début du XIX^e siècle que les Russes ont pu découvrir l'existence de peuples slaves jusque-là ignorés, et manifester de la curiosité pour leurs langues. Par ailleurs, c'est également à la suite d'une ouverture de la politique russe vers l'étranger - cette fois grâce aux échanges entre savants et aux voyages à visées scientifiques - que la slavistique a vraiment connu un approfondissement. L'étude du bulgare a doublement bénéficié de ce mouvement vers l'extérieur. Les premières guerres russo-turques ont permis d'attester la présence d'un peuple bulgare doté d'une langue proche du russe. Plus tard, c'est dans un élan de rivalité avec les travaux réalisés par d'autres Slaves que le bulgare devient en Russie un objet de recherche à part entière. On se rappelle les répercussions du *Dodatak* du Serbe Vuk Karadžić dans les milieux scientifiques russes et la reprise immédiate par P.I. Keppen, puis par Ju.I. Venelin, de la problématique bulgare.

Déjà dans le chapitre consacré à l'endo- et à l'exo-grammatisation de la première partie, mais aussi tout au long de notre exposé, nous avions souligné le rôle de l'élément étranger dans la découverte des langues. L'aperçu historique montrait que souvent les premières descriptions étaient le fait d'étrangers. Quelles peuvent en être les raisons? Il s'agit sans doute de nouveau d'une perspective spécifique dont bénéficie le regard projeté de l'extérieur, et d'une curiosité particulière qui accompagne tout désir de s'aventurer sur le terrain d'autrui. Les origines ruthènes que Venelin tente de gommer en allant jusqu'à changer de nom afin d'être mieux accepté par la communauté russe, ou l'élément étranger dont le nom Djuvernua est déjà la preuve, ont sûrement constitué un avantage dans leurs travaux, aussi bien par la capacité d'adaptation à d'autres milieux linguistiques et culturels que par l'expérience du plurilinguisme, si précieuse dans l'observation des langues.

Cependant, malgré cet avantage certain, le travail sur une langue étrangère demeure délicat et risqué. Les difficultés qui accompagnent la rédaction de la *Grammaire* de Venelin en sont la preuve évidente. L'appréciation de la qualité des échantillons de bulgare collectés ne peut se faire dans l'ignorance du niveau de connaissances et de la région d'origine des locuteurs natifs sollicités. Or, Venelin ne

dispose pas de critères pour évaluer le niveau de ses interlocuteurs, ni de la possibilité de vérifier personnellement le découpage du pays en aires dialectales. De plus, les échantillons sont transmis oralement. Venelin convertit cette forme orale à l'écrit selon les moyens perceptifs et graphiques que lui offre la langue russe. On peut présager toutes les erreurs que peut induire une telle méthode de travail. Dans le même temps, les écarts induits par la perception erronée mettent l'accent sur le rôle important que joue la phonétique dans la description d'une langue étrangère. C'est une problématique qui mériterait un plus ample développement dans les futurs travaux de recherche.

À la fin du XIX^e siècle, Djuvenua évolue dans un contexte de savoirs sur le bulgare autrement plus favorable. Contrairement à Venelin, qui ne disposait comme référence que de quelques rares ouvrages en bulgare, Djuvernua a l'embarras du choix. Cependant, c'est dans cette multitude de textes, où les mots sont déjà accordés conformément à leur fonction dans les phrases, qu'il doit faire preuve de discernement pour reconstituer les formes initiales et déduire leurs caractéristiques grammaticales. Djuvernua assume donc aussi un rôle de « découvreur », un demi-siècle après le découvreur Venelin.

Comme nous l'avons souligné, le statut de pionnier dans la description d'une langue entraîne inévitablement erreurs et confusions. Cela demande de redéfinir les critères permettant de juger de la valeur d'une découverte. Les résultats de notre étude montrent que cette valeur n'est pas à rechercher à tout prix dans l'équivalence entre les observations des linguistes et l'état réel de la langue décrite. La découverte vaut plus par l'observation minutieuse, par l'attention accordée à tous les aspects de la langue, quitte à remettre en question ultérieurement certaines conclusions. Il s'agit là de fournir le matériau qui suscitera ultérieurement d'autres études sur la langue en question, de mettre en place les bases d'une controverse beaucoup plus large qui permettra, avec le temps, d'approfondir le sujet et de se rapprocher de la « vérité » de la langue. Dans notre cas précis, la première description du bulgare, réalisée par Venelin, présente la qualité d'être détaillée et, dans la mesure du possible, exhaustive. Cette tendance à l'exhaustivité caractérise également le dictionnaire de Djuvernua. Certes, nous n'y trouvons pas certains mots bulgares, absents des œuvres ayant constitué son corpus. En revanche, le lexique des œuvres retenues y est décrit scrupuleusement, avec le risque assumé de laisser les mots de sens obscur sans traduction. Lors des premières investigations dans un domaine, le regard analytique prévaut donc sur l'esprit de synthèse. Cependant, gardons-nous d'inclure globalement ce dernier parmi les faiblesses des ouvrages de Venelin ou de Djuvernua. Malgré les critiques que nous avons pu formuler à l'égard de leurs conclusions, certaines d'entre elles nous étonnent encore par leur justesse et leur pertinence. Il suffit de rappeler les remarques concernant la catégorie du nom et sa distribution selon les régions chez Venelin, ou encore la finesse des parallèles entre emploi et nuances sémantiques des unités lexicales chez Djuvernua.

On note également la liberté intellectuelle revendiquée par les savants du XIX^e siècle qui, malgré des conclusions parfois contestables, reste néanmoins une marque de leur créativité. Ces conclusions sont rarement reprises comme des vérités absolues par les successeurs. C'est ainsi que Venelin, tout en connaissant les solutions retenues par Karadžić pour réformer l'orthographe bulgare, s'autorise un regard nouveau sur la question, ce que Keppen avait encore scrupule à faire. De même Djuvernua, un demisiècle après Venelin, n'hésitera pas à contester la supériorité du parler de Tărnovo, érigé en modèle de langue bulgare par ce dernier, et choisira de s'appuyer sur l'hypothèse de Kanitz en faveur du parler de Kalofer. La réflexion des savants n'évolue donc pas sur un axe rectiligne où chaque information est reprise et approfondie ultérieurement. Il s'agit plutôt d'un mouvement irrégulier dans lequel seuls les sujets abordés précédemment sont repris, mais traités par chaque savant selon sa méthode.

L'analyse détaillée de la *Grammaire* de Venelin et du *Dictionnaire* de Djuvernua, qui fait l'objet de la troisième partie de notre travail, a permis d'identifier les principaux centres d'intérêt autour desquels a pris forme l'étude du bulgare en Russie au XIX^e siècle. Il s'agit en priorité d'une réflexion sur la normalisation orthographique, sur l'état du système de déclinaison et sur la diversité dialectale de la langue. Ces trois axes correspondent parfaitement au contexte historique et scientifique de l'époque. D'un côté, ils représentent une réplique des débats internes sur la langue russe qui avaient animé les milieux scientifiques russes depuis la fin du XVIII^e siècle, mais appliqués cette fois à l'étude d'une autre langue slave. De l'autre, ils témoignent d'une aspiration à se situer par rapport au monde slave et, par conséquent, au monde européen.

L'orthographe était devenue une question majeure depuis la création de l'imprimerie. Comme nous l'avons souligné, les traités sur l'orthographe des langues vernaculaires européennes précédaient souvent la création de leurs premières grammaires. Avec le processus d'éveil des nations slaves, la normalisation de

l'orthographe bulgare devient pour les linguistes russes un enjeu politique. Nous avons évoqué le rapprochement avec le système orthographique serbe, prôné par Karadžić. Les savants russes y verront une atteinte à l'identité bulgare ou, plus exactement, l'atteinte à une langue qui, si sa parenté proche avec le russe était prouvée, pourrait confirmer l'ancienneté des racines slaves de celui-ci. C'est dans cette perspective que les linguistes russes tentent d'appliquer à la langue bulgare des schémas déjà utilisés pour leur propre langue.

La question de la déclinaison et celle des dialectes bulgares sont abordées dans la même optique de rapprochement avec la langue russe. Lorsque les savants russes refusent d'admettre la perte de la déclinaison en bulgare, on ressent encore les effets de la polémique engagée par A. Schlegel pour qui ce processus prouvait l'éloignement de l'ancêtre « noble », l'indo-européen. Vostokov avait identifié la filiation entre le vieux slave et le vieux bulgare. Il s'agissait désormais, par la recherche d'éléments vieuxslaves dans la langue bulgare contemporaine et par la mise en avant de similitudes avec cette dernière, d'asseoir la pureté originelle du russe. Et cela, quitte à gommer les « imperfections » qui avaient, entre temps, envahi le bulgare. La division du bulgare en dialectes était le signe de son évolution, mais aussi de l'éloignement de ses racines. Face à la ténacité des faits, les linguistes russes acceptent la réalité tout en essayant de l'envisager sous un angle positif. Dans la lignée de l'héritage de Grimm, les dialectes vivants seront mis en valeur comme une source de langue populaire vivante, tout aussi digne d'intérêt que la langue littéraire. Cette évolution est nettement visible si l'on compare la Grammaire, où Venelin hésite à reconnaître l'existence de dialectes en bulgare, et le Dictionnaire de Diuvernua dont la richesse en formes dialectales est le principal atout.

Le regard sur le développement des études du bulgare dans les années 1920 montre que les aspects historiques de la langue et la dialectologie continuent à susciter l'intérêt de la génération qui succède à celle de Djuvernua et que les ouvrages encyclopédiques nomment « la quatrième génération » de slavistes (Markov et Djakov, 1988, pp. 368-373).

La tendance historique est représentée par des savants comme G.A. Il'inskij (1876-1937) et S.M. Kul'bakin (1873-1941) qui se consacrent en priorité à l'étude, à la description et à l'édition de manuscrits rédigés en moyen bulgare. Les *Chartes des tsars bulgares* [Gramoty bolgarskix carej] (1911), le meilleur travail de Il'inskij d'après

Markov et D'jakov, sont accompagnées de précieux commentaires concernant l'histoire et la géographie. On y trouve de nombreux toponymes, avec précision de leur étymologie et indication de leur emplacement sur la carte de la Bulgarie du Moyen âge et celle de l'époque moderne. L'analyse du lexique des Chartes apporte des informations importantes sur la vie quotidienne, spirituelle et matérielle des Bulgares. Kul'bakin s'illustre par ses Éléments pour la description du moyen bulgare [Materialy dlja xarakteristiki srednebolgarskogo jazyka] (1899-1901), mais aussi par son étude des strates linguistiques bulgare et serbe dans le texte du Recueil de Berlin [Berlinskij sbornik], daté du XIII^e siècle. Cette tendance historique dans l'étude du bulgare correspond à un regain d'intérêt pour la culture byzantine au sein des milieux intellectuel et politique russes. Rappelons seulement la fondation, en 1895, de l'Institut archéologique russe de Constantinople [Russkij arxeologičeskij institut v Konstantinopole] qui se consacre à l'étude des antiquités de tous les peuples ayant fait autrefois partie de l'Empire byzantin et, en particulier, aux peuples de la Péninsule balkanique. Ses activités prennent fin en 1914, à la demande expresse du gouvernement turc qui s'engage dans Première guerre mondiale. Les événements suivent réorientent l'attention vers l'histoire moderne des politiques relations entre peuples slaves et vers les questions économiques.

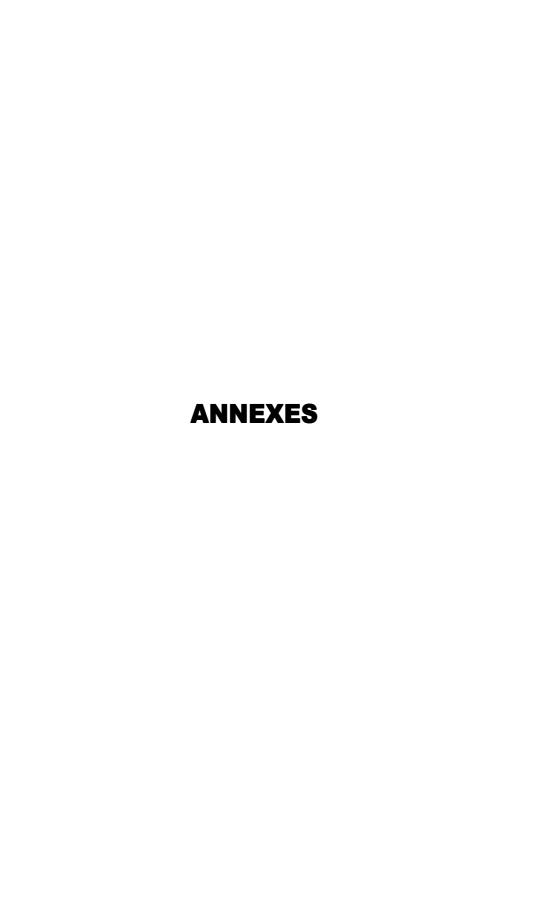
La dialectologie bulgare fera l'objet des travaux de linguistes comme N.S. Deržavin (1877-1953), M.G. Dolobko (1884-1935) et A.M. Seliščev (1886-1942). Nous avons évoqué les travaux de Deržavin dans le chapitre consacré au contexte linguistique russe dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Rappelons ici son ouvrage capital intitulé *Les colonies bulgares en Russie* dont le second volume, consacré à la description des parlers bulgares du Sud de la Russie, lui vaut le magistère de philologie slave. Ce volume fait l'objet d'une recension rédigée par Dolobko. Les travaux de Seliščev portent essentiellement sur les parlers macédoniens. En 1915, à la suite d'un voyage effectué l'année précédente en Bulgarie et en Macédoine, il publie d'abord à Kazan' un *Rapport des activités au cours de l'été 1914* [Otčët o zanjatijax v letnee vakancionnoe vremja 1914 goda]. Plus tard, en 1918, Seliščev se consacre à l'élaboration d'un ouvrage sur les parlers macédoniens : *Essais de dialectologie macédonienne* [Očerki po makedonskoj dialektologii]. Ainsi, nous constatons que, avec des adaptations imposées par l'évolution dans l'étude du bulgare, les grands sujets abordés par Venelin et Djuvernua sont repris et développés par les linguistes qui leur ont succédé.

Le cadre historique de notre étude pourrait inciter à la situer du côté de la théorie plutôt que de la pratique. Pourtant, elle engage la réflexion sur plusieurs questions liées à l'enseignement des langues vivantes.

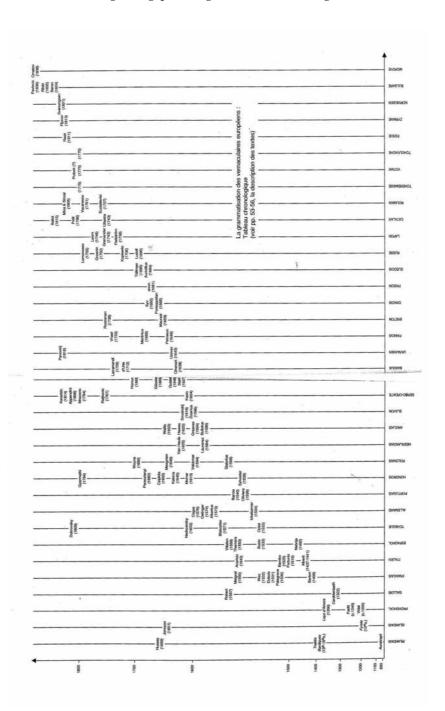
En premier lieu, celle du contexte d'utilisation de la grammaire et du dictionnaire en tant qu'outils de l'apprentissage. La première grammaire et le premier dictionnaire de bulgare, rédigés par des linguistes russes, furent conçus essentiellement à l'usage d'un public russophone. Néanmoins, l'expérience montre que des ouvrages d'auteurs étrangers peuvent se révéler fort utiles pour les locuteurs natifs, ne serait-ce que par la perspective nouvelle et l'objectivité qu'offre un regard extérieur. Dans cette optique, on peut envisager une comparaison ultérieure des ouvrages de Venelin et de Djuvernua avec des grammaires et des dictionnaires créés par des Bulgares. En quoi les deux conceptions se complètent ou se contredisent-elles ? Tel pourrait être l'objet d'une recherche ultérieure, susceptible de nous éclairer sur le maniement d'outils pédagogiques d'origines diverses.

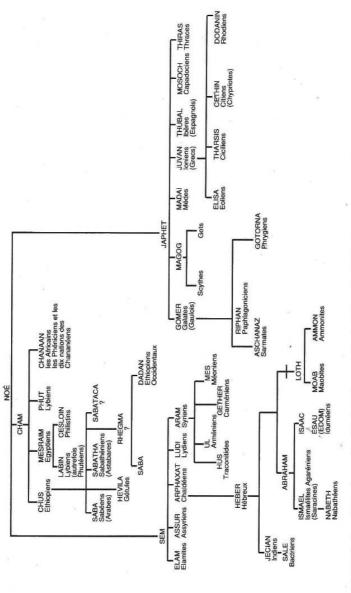
L'efficacité des méthodes de description de la langue pourrait constituer un autre axe de recherche intéressant. Nous avons vu, surtout lors de la collecte de matériaux bulgares pour la grammaire de Venelin, à quel point la mauvaise perception auditive pouvait fausser les conclusions sur la langue. Il serait sans doute nécessaire d'approfondir l'étude du rôle de la phonétique lors des premiers contacts avec une langue étrangère.

À cela s'ajoutent d'autres pistes de réflexion qui touchent aux difficultés, mais aussi aux avantages, qu'offre à la création le contexte interculturel, et qui, nous l'espérons, trouveront une concrétisation dans les futurs travaux de recherche.



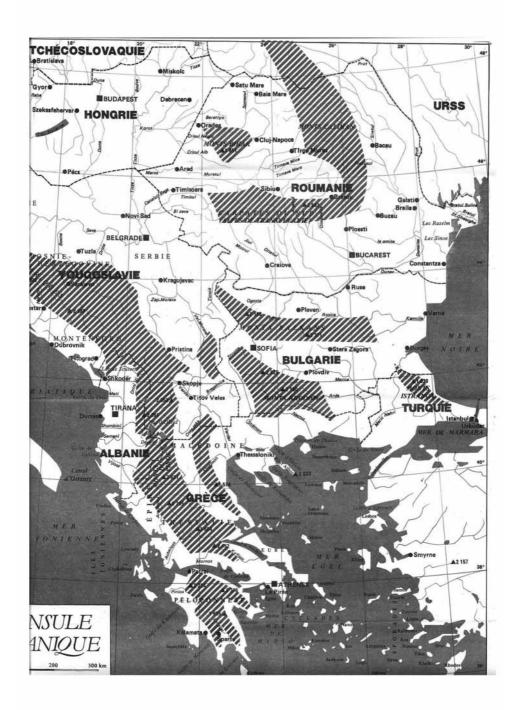
ANNEXE 1 : Tableau généalogique de la grammatisation des langues vernaculaires



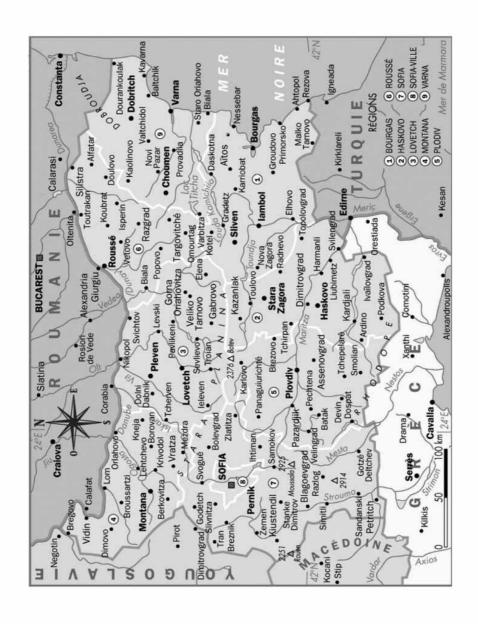


La généalogie des nations du monde et de leurs langues d'après Isidore de Séville, Etymologia Lib. IX.

ANNEXE 3 : Carte géographique de la Péninsule balkanique (Cahiers balkaniques N°10, Publications Langues'O, 1986)



ANNEXE 3 : Carte de la Bulgarie



Рецензія Копитаря на "Писменицу" появилась въ свѣтъ 9 іюня 1815 г., а приблизительно въ ноябрѣ²) вышелъ второй выпускъ "Пѣснарицы" Караджича; здѣсь подъ № 101 была напечатана слѣдующая:

"Пвена [sic. Н. П.] Бугарска³).

Не рани рано на вода Дозъ белодико.4) Не клопай ведри ковани На тыя быстри кладенцы. Кални са друми широки, Длги са ношти длбоки, Легнештемъ, либе заспаштемъ, У тыя трите дворове. У трите двора три бора, На трите бора три гнезда, У трите гнезда три славья Едно ми пев у вечеръ, Второ ми пре в' полношти, Трекьо ми пре у зора. Што то ми пев у вечеръ, Оно ми тихомъ говори: Легайте легай два млада, Што то ми пре в' полношти, Оно ми тихомъ говори: Преграштайте са два млада, Што то ми нев у зора, Оно ми тихомъ говори: Стаяйте стаяй два млада".

сблизится с древним, с русским и отчасти с другими славянскими наречиями.

Итак, вообще можно отличить четыре рода склонений: І. По первому имена женского роду на а и я; П. По второму имена мужеского роду на в, в и й; ПП. По третьему имена среднего роду на о и е, ie в двух образцах; IV. Имена женского роду на в по четвертному.

І∞ склоненне Единственное число

	Louise	DOMINOC THE	440	
Им.	крава,	душа,	дупка,	земля
Род.	кравы,	души,	дупки,	земли̂
Дат.	кравѣ,	душѣ,	дупкѣ,	земл\$
Вин.	краву,	душу̂,	дупкŷ,	землю
Зв.	краво,	душе,	дупко,	земле
Тв.	сос кравой,	душёй,	дупкой,	землёй
	Д60	йственное		
Все пад.	краве,	душе,	дупцѣ,	землѣ
	Мног	кественное		
Им. и Вин.	кравы,	души,	ду́пки,	земли
Род.	кравѐ,	душѐ,	дупкѐ,	земле
Дат.	кравамъ,	душамъ,	дупкамъ,	землімъ
	Род. Дат. Вин. Зв. Тв. Все пад. Им. и Вин. Род.	Им. кра́ва, Род. кра́ва, Дат. кравѣ, Вин. кравѣ, Зв. краво, Тв. со̂с краво̂й, Део Все пад. краве, Миоз Им. и Вин. кра́вы, Род. краве,	Род. кра́вы́, души̂, Дат. кравъ̂, душъ̂, Вин. кравъ̂, душъ̂, Зв. краво, душе, Тв. сос кравой, душей, Доойственное душе, душе, миожественное Им. и Вин. кра́вы, ду́ши, Род. кравъ̂, душè,	Им. кра́ва, душа, душка, Род. кра́ва̂, душћ, душка, Дат. краѣ, душ², душк², Вин. кравô, душ², душко, Зв. краво, душей, душко, Тв. сос кравой, душён, душка, Все пад. краве, душе, душц, Им. и Вии. кра́вы, души, душки, Род. кравè, душè, душк,

Замеч. І. Правописание для разных имен сего первого склонения сохранено так, как оно и в русском языке, ибо и в болгарском слышен в выговоре некоторый оттенок имен на ка, жа, ща, ща, ча, ха, га от имен остальных окончаний. Посему если и в богослужебных книгах встречается душы или душья вместо души или душе, то это более приписать можно несоблюденню или недостатку правил правописания.

Замеч. II. Имена одушевленные, а преимущественно личные как майка, сестра, драга, дбщера и проч., равно и собственные личные Краса, Цефпа, Люба, Драга и проч. в звательном имеют и уменьшительную форму, когда взывают, преимущественно в песиях, с нежностью; так майко, майко, майколе, майксоле, сестроле; драго, драголе, дойно, дойнеле (отсюда и доня дочь); равно Красоле, Цефполе и проч. Замеч. III. Дательный множественного на омь чаще заменяется оборотным выражением.

II склонение

	Единстве	нное чис	70	
Им.	человѣкъ,	богъ,	родитель,	обычай
Род.	человѣка,	бога,	родителя,	обычая
Дат.	человѣку,	богу,	родителю,	обычаю
Вин.	человіка,	бога,	родителя,	обычай
Зв.	человіче,	боже,	родителю,	обычае
Тв.	сосъ человѣко̂,	бого̂, твенное	родителе,	обычаё
Все падежи		бога и	родителя,	обычая
	Множес	ственное		
Им., Зв.	человьцы	бози и богове,	родители,	обычан
Род., Вин. Дат.	человѣкаа [так!], человѣкамъ,		родителе, родителемъ,	обычае обычаемъ

Замеч. Имена по сему склонению довольно хорошо выговариваются, как и пишутся.

III склонение 1 образен

		инственное	
Им.	село,	лице,	пладнуваніе
Род.	села,	лица,	пладнуванія
Дат.	селу,	лицу,	пладнуванію
Вин.	село,	лице,	пладнуваніе
Твор.	сосъ село,	лицо̂,	пладнуваніё.
	Дв. и л	ножественное	
Им., Вин.	села,	лица,	пладнуванія
Род.	селаа,	лицаа,	пладнуваніаа
Лат.	селамъ	липамъ.	плалиуваніяму

60

2 образец Единственное

**			3	
Им.	вра́бче,	не́бе,	рамо,	врѣме
Род.	врабчета,	небеси,	рамени,	врѣмени
Дат.	врабчети,	небеси,	рамени,	врѣмени
Вин.	врабче,	не́бе,	рамо,	врѣме
Твор.	сосъ врабче,	небѐ,	рамене,	вр т мене̂
	Дв. и	множествен	ное	•
Им., Вин.	врабчета,	небеса,	рамена,	врѣмена
Род.	врабчетаа,	небесаа,	раменаа,	врѣменаа
Дат.	врабчетамъ,	небесамъ,	раменамъ,	врѣменамъ.

Замеч. Может статься, что иной скажет и селове во множ.; по крайней мере так случилось мне слышать от одного болгарина. Подобная аномалия в языке принадлежать может разве живущим посреди турков болгарам, каков был и сей житель берегов Камчика.

IV склонение Единственное

Им.	трость,	хитрость,	клѣть
Род.	трости,	хитрости,	клѣти
Дат.	трости,	хитрости,	клѣти
Вин.	трость,	хитрость,	клѣть
Твор.	сосъ тросте, Двойст	хитросте̂, пвенное	клвте
Все падежи	тросте,	хитросте, ственное	клѣте.
Им., Вин.	тростіе,	хитрости,	клттіе
Род.	тростій,	хитростей,	клѣтей
Дат.	тростемъ,	хитростемъ,	клѣтемъ.

Exemple de dialecte septentrional:

Говор деревни Телеутской на р. Оби

(Буква "ь в этой ваписн обозначает иягкость согласных.)

Тонут, девонька, шыпко, тонут у нас на реке то. Вот лонись об эту пору молодуха Ивана Горденіца пошла в огорот поливать, а огорот-от ихний на самой што ни на есь горе. Пошла этта она, пошла уш фсё, да огурешну гряду стала поливать, а она на самом крайшике обрыва была. Полила уж боле половины, стала другу-то поливать, а берег-от возьми да и отвалися. Она и щубурах в Опьту. А тут старих-беженес нидэлеще, услыхал кто-то булькат, прибежал в деревню и говорит: Там то ли тонёт хто, то ли робятишки балуюг. - А дело уш к закату. Мы и думасм: "Каки же топерица робятишки? Айдате, мол, мужыки, поглядите, що там тако. Свинья аль корова может с берегу сорвалася!" Пошли мужики, поглядели-поглядели, — никово нету-ка. К нощи-те хватилися, а молодухи-то Ивана Горденіца дома-то и нету. Пошли в огорот ихний, глянули, а полгряды огурешной и нету-ка. Обвалилась гряда-то, она, видно, с ней и хлобыстнулась, родимая, в реку.

Изъявительное

Настоящее

Азъ викамъ

Ны викаме

Ты викашь

Вы викате

Той вика

Тт викатъ.

Преходящее простое Азъ викахъ Ны викахме Ты викаше Вы викахте Той викаше Тѣ викахŷ Преходящее сложное І Азъ самъ викалъ Ны сме викали Ты си викалъ Вы сте викали Той е викалъ Т\$ сŷ викали Преходящее сложное П Азъ 64хъ викалъ Ны бұхме викали Ты бые викаль Вы бъхте викали Той 6t викалъ Тѣ бѣхŷ викали Прошедшее предложное Азъ повикахъ Ны повикахме Ты повикаше Вы повикахте Той повика Tt повикахŷ Прошедшее предложное сложное і Азъ самъ повикалъ Ны сме повикали Ты си повикалъ Вы сте повикали Той е повикалъ Т\$ сŷ повикали Прошедшее предложи. сложное П Азъ 64хъ повикалъ Ны бұхме повикали Ты быле повикаль Вы біхте повикали Той 61 повикалъ Тt 6tхŷ повикали Прош. определенное простое Азъ викнахъ Ны викнахме Ты викнаше Вы викнахте Той викна Т\$ викнахŷ Прош. определ. сложное І Азъ самъ викналъ Ны сме викнали Ты си викналъ Вы сте викнали Той е викналъ Tt сў викнали Прош. определ. сложное II Азъ бѣхъ викналъ Ны бъхме викнали Ты бые викналь Вы бұхте викиали

Той бѣ викналъ

124

Тt 6tхŷ викнали

Прош. определенное предложное Азъ повикнахъ Ны повикнахме Ты повикнаше Вы повикнахте Тѣ повикнахŷ Той повикна Пр. определ. предл. сложное I Азъ самъ повикналъ Ны сме повикнали Ты си повикналъ Вы сте повикнали Тѣ сŷ повикнали Той е повикналъ Пр. определ. предл. сложное II Ны быхме повикнали Азъ біхъ повикналъ Вы быхте повикнали Ты быле повикналь Тѣ бѣхŷ повикнали Той бѣ повикналъ Будущее однокр. неопределенное Азъ щу вика Ны щемъ вика Ты щешь вика Вы щете вика Тѣ щуть вика Той ще вика Будущее однократи. определенное Ны щё викаме Азъ щё викамъ Вы щё викате Ты щё викашь Tt щё викать Той щё вика Будущее совершенное неопределенное Азъ щу̂ да викамъ Ны щемъ да викаме Ты щешь да викашь Вы щете да викате Тѣ щу̂ть да викать Той ще да вика Бидущее совершенное предложное Ны щё повикаме Азъ щё повикамъ Вы щё повикате Ты шё повикашь Той щё повика Tt mê повикать Будущее определ. простое Ны щё викиемъ Азъ щё викну Вы щё викнете Ты щё викиешь Той щё викне Тѣ щё викнуть Будущее определ, предложное Ны щё повикнемъ Азъ щё повикиў Вы щё повикнете Ты щё повикнешь Тѣ щё повикиўть Той щё повикие

125

Настоящее Викали бъхме ны Викалъ бъхъ азъ Викайме ны Викаль бын ты Викали бъхте вы Викай ты Викайте вы Викаль бые той Викали бые ть [так!] Нека вика той Нека викать тѣ Определенное І Повел. совершенное Повикаль быхъ азъ Повикали быхте ны Повикайме ны Повикай ты Повикайте вы Определенное II Нека повика той Нека повикать тѣ Повикаль быхь азъ Повикали быхме ны Повелит. неотступное Викитме ны Однократное 1 Викни ты Викните вы Викналь быхъ азъ Викнали быхме ны Нека викве той Нека викиуть та и проч. Будущее неотступное Однократное II Повикнеме ны Викналь быхь азъ Викнали бъхме ны Повикни ты Повикните вы и проч. Нека повикне той Нека повикнуть ть Положительное І Повикналь быхъ азъ Повикнали быхме ны Сослагательное и условное Настоящее неопределенное Положительное II Да викамъ азъ Да викаме ны Повикналь быхь азъ Повикнали быхме ны Да викашь ты Да викате вы и проч. Да вика той Да викать тѣ Условные предположительные Настоящее определенное Азъ бы самъ викалъ Ны бы сме викали Да викну азъ Да викнеме ны Ты бы си викалъ Вы бы сте викали Да викнешь ты Да викнете вы Той бы е викаль Тѣ 6ѣ сŷ викали Да викне той Да викнать т Прошедшие Азъ бы самъ повикалъ Ны бы сме повикали etc. Чи повикахъ азъ и проч. Чи викнахъ азъ и проч. Азъ бы самъ викналъ Ны бы сме викнали еtc. Азъ бы самъ повикналъ Ны бы сме повикнали еtc. Неопределенное І Викаль быхь азъ Викали быхме ны Сложн. прошедшие сослагательные Викалъ быше ти Викали быхте вы а) Чи самъ викалъ азъ в) Чи самъ викналъ азъ Викалъ бы той Викали быха ть б) Чи самъ повикалъ г) Чи самъ повикналъ азъ

Повелительное

Heonpeделенное II

Примерная таблица глагольного производства спряжения в

Настоящее	Пр. неопр.	З лицо	Прич.	Прич.	Cy-	Простое	Зе лицо	Прич.	Пр.	Cy-
	или преход.		глаг.	стр.	ществ.			LJ.	стр.	ществ.
Призирамъ	призирахъ	призира/ше	JI'S	HЪ	Hie	призрѣхъ	призрѣ	JTb	НЪ	ніе
Препирамъ	препирахъ	- a/me	JIS	H.b	Hie	препрѣхъ	npenpt	ЛЪ	HЪ	Hie
Оскудфвамъ	оскудфвахъ	- a/me	41	HP	Hie	оскудфхъ	оскудь	JTb	HЪ	Hie
Возвирамъ	возвирахъ	- a/me	JI.	H.b	Hie	возврѣхъ	возврф	JI.	НЪ	ніе
Претерпѣвамъ	- axb	a/me	JI'b	Hb	Hie	претериѣхъ	nperepnt	ЛЪ		Hie
Владамъ	- axb	- a/me	ЛЪ	H.b	ніе	владѣхъ	владь	ЛЪ	HЪ	ніе
Завиждамъ	- ждахъ	- a/me	ЛЪ	H'b		завидехъ	завидь	ЛЪ	H.D	ніе
Повелевамъ	- axъ	- a/me	ATb.	H.D	Hie	повелькъ	повель	IIb	ПЪ	ніе
Припевамъ	припевахъ	- a/me	ЛЪ	КЪ	Hie	припахъ	припр	JTD	H.b	ніе
Уразумѣвамъ	- axb	- a/me	Alb.	H7b	Hie	уразумфхъ	уразумѣ	ЛЪ	HЪ	Hie
и проч.		и проч.				и проч.				

 ${\bf ANNEXE~9:La~d\acute{e}rivation~verbale:le~participe~passif~(suite)~(\it{Grammaire}~de~Venelin, 1997,~p.~137)}$

Примерная таблица

Настоящее	Прех.	При- частия	Существ.	Пр. пр.	3 ^е ли- цо	првч.	Прич. стр.	Су- ществ.
Распинамъ Взимамъ Обимамъ Починамъ Отверзамъ	нахъ махъ махъ нахъ захъ	лъ, нъ лъ, нъ лъ, нъ лъ, нъ лъ, нъ	распинаніе взима́ніе обима́ніе починаніе отве̂рзаніе	pacntxъ взѣхъ объѣхъ почѣхъ отврѣхъ	at/ at/ at/ at/ at/	лъ лъ лъ лъ лъ	ТЪ ТЪ ТЪ ТЪ рсгъ	распѣтіе взѣтіе объѣтіе почѣтіе отвёр- стіе
Отви́рамъ	рахъ	лъ, нъ	отви́раніе	отврѣхъ	+	ЛЪ	ртъ	

ANNEXE 10 : Liste des sources utilisées pour le Dictionnaire de Djuvernua

списокъ источниковъ.

- ВС. Българска Отарина. Книга първа Издание първо. Букурештъ 1865.
- Бв. Вждинёть вечера на коледа. Побалгариль Павель Ст. Вобековъ. Въ Цариградъ. 1871.
- В. Везсонова Волгарскія пісня поз сборникова Венелина, Катранова и др. Издала Петра Везсонова. Месква. 1855.
- Вв. Веда Словена. Издалъ Отефанъ И. Верковичъ. Книга 1. Веоградъ. 1874.
- В. Народво песме македонски Бугара. Скупіо Стефанъ И. Верковикъ. У Београду. 1860.
- Гв. Готварска книга или Наставленія за всявання гостби. Цариградъ. 1870.
- Ги. Горскій патинкь, Повъскантельнь спінь от Г. С. Раковскаго. У Новий Садь. 1857.
- J. Chansons populaires bulgares inédites publiées et traduites par Auguste Dozon. Paris. 1876.
- Залочеста Крыстинна. Повість народно-българска отъ Ил. Блъскопъ. Русчюкъ, 1870.
- Знаиме. Въстникъ за наука и литература. Година парва Букурещъ. 1875.
- J. Кратка всеобща Исторія въ прости развазы. Преведъ отъ Русский языкъ Г. О. Іомевъ. Балградъ. 1861.
 Ки. Паматиции народнаго быта Болгаръ, издаваемие Любевомъ Кара-
- ведовимъ. Кинга 1. Москва. 1861. Л.Д. Лэтоструй или Домашент, календаръ. Издава внижиривца-та на
- Хр. Г. Дановь и С-ie въ Пловдивъ, Русивъъ, Велесъ. Восень кингъ за 1869, 1870, 1871, 1872, 1873, 1874, 1875, 1876.
- М. Балгарски народни въсни собрани одъ братън Миладиновци Димитрія и Константина и надани одъ Константина. Въ Загребъ. 1861.

XXVI

- Нф. Нещаства фамялія. Българска пародна пов'ясть отъ В. Друменъ, Руссе. 1873.
- Ик. Показалецъ или Раководство, какъ да са изисквать най стари чърти нашего бытна и пр. оть Г. С. Раковскаго. Часть 1, Одесса. 1859.
- Пс. Перподическо Списание. 1—12 (1870—1876). Врация. 1882—1884. Сраденъ.
- П. Правила върху живота на человъва. Издава инижарницата на II. Р. Скавейкова. Царитрадъ. 1871.
- РА. Чахосінтъ на Робенсина Крусо побългарени отъ И. Андреонъ. Цариградъ. 1849.
- РС. Робинсовъ отъ П. Р. Славейкова. Цариградъ. 1869.
- Рш. Разбейници. Драма из петь действия отъ Шиллера. Преведе И. Боичевъ въ Период. Спис. Бранля. 1—6 (1870—1872).
- Р. Райна, бъвгарска паркина. Приказъ на А. Ө. Вельумана (Библіотека для чтенія. 1843. Іюнь.) пріведе отъ руски Елена Мутіева. Сапитнетербургъ. 1852.
- Сб. Евоповы басин. Преветь и наредиль П. Р. Славейковъ. Букурещъ. 1852.
- Ст. Сиромахъ Танчо. Дража въ Петъ Дъйствия. Саставияъ Киро Петровъ. Тариово. 1879.
 Тъб Тарасъ Булба. Повъстъ на Н. Гогода преведе Н. Бончекъ въ Петровъ при преведе Н. Вончекъ при при преведе Н. Вончекъ при преведе на при преведе Н. Вончекъ при преведе на при преведе на при при при преведе на при при преведе на при преведе на при преведе на преведе на при преведе на при при преведе на преведе на при преведе на преведе на при преведе на при преведе на при при преведе на пр
- Тараса Булба. Повъсть на Н. Гогоди преведе Н. Бончевъ въ Период. Спис. Бранда. 7—10 (1872—1874).
- Т. Приключеніята на Теленаха отъ Фенелова. Преводъ Н. Михиймовскаго. Цариградъ. 1873.
- Х. Халяма или баснословии арабски новъствости пріведени от-И. И. Манвова. Парвій святаль. Бранла. 1864. Вторій святаль. Русчілет. 1867.
- Вългарский народенъ сбориниъ. Събранъ, нареденъ и нададенъ отъ Василія Чолакова. Часть 1. Болградъ. 1872.
- Э.Г. Лессията Emilia Galotti. Ein Trauerspiel in funf Außugen. 1773. (Эквениляръ болгарскаго перевода загерился, и потому бозгарскій титуль адвел не приводител).
- Oupexhaenia турециихь слоэз схламия по Dictionnaire turc-français pos L.D. Kieffer et T. X. Bianchi. Tomeprèmier. Paris. MOCCOXXXV Tome Second. Paris. MOCCOXXXVII.

ANNEXE 11 : Quelques exemples du Dictionnaire de Djuvernua

підка да бадать увіф'ваны че Царнградь не ся призсиа. Р. 6. Ако би че вна по въвадъ курникъ, той не е метенъ отъ кат' са е направил. Л. Д. 1675 р. 87. И сали такая може в да инъ си похобить и поръдать орждіств, ако би да си насилять безь мірж 21. В. Вт. такала тръсен, ако би да си предуштъ на си насилять съ на ровита прасть, тій сталъ таръдъ добри инва. 10. р. 238. Та ако да ист. д. д. 238. Да ако да ист. д. д. 238. Да ако да ист. 257. В. 248. Да ако да ист. 257. В д. 248. Па на прастатъ отъ задъ (Тиобъ прикрыества изглатъ, ако би да поизать отъ задъ (Тиобъ прикрыества пупь она преслюбованій. Вельплаять) Р. 272.

Ако ще бы и—хоги бы и: Всихой чловёкь на ако ще бы и найлошійть, припозна потрёшка-та си. *І. д. 1869 р. 114.* Докий баде и о между ны незналийе, ако ще бы и у найдолья рака хора, до тога щать бадеть и ислемени запиш. 55. 1870 р. 126. Да останим опитуттъ за изм. каза своичти изодойчич урощь, ако ще бы и да бадать явлео докучкия. 50. 1872 р. 142. Првев, кой-то си подвель да правити пражды, закубще с доста иркия като работные изът такъ, ако ще бы и да са были там за прави пать отъ драво. 50. 1873 р. 214.

Ако да—если: Ако да станине чловъкъ на столче съ стъклеваситрине. Л. д. 1869 р. 79. Потъ Пръвить конава на соистк съсине, какио ще бъдо п-б-нипесно и п-б-полезно из дъхъ и за добътътъъ зао да го не пасатъ из да го хранить на ясла. 16. р. 132. Тръбев папсина да бъхъ едно добиче, ако да не почнахъ да лѣн стяхове! 46. 1875 р. 128. О! ако да бъ нозможно да го плахи да свяхове! 46. 1875 р.

Ако (и) (да)-хотя: Пущи, пущи змія гройногла'я, Пущи ми го мое мило брате! Ак' ти влеза, на дворъ ке т' иста'а, Ак' и бунаръ гриста сжжин глобокъ. М. 142. Ако и да е обычала царь-отъ, не щёла да примие св. прещение. (Какъ ни мобила короля, но креспивнеся не хопила. Велемняна). Р. 106. Ако и да падик копис-то негово въ ногж воневж, той поче, а дружниа-та му довръши побъдж-тж. вб. 31. Крилтонъ, акъ и да быде нараненъ тъжко въ рамото, приния връзъ убійпъ-гъ. П. 30. Вътрецъ-гъ, който ако и слабо да духаще, но все пакъ Pc. 20. Но н человъкъ ако да е (Du moins, si c'est un 282. Татаріе-ти см пюслинане и ако да см ноперастни на османско-то Правителство принознавать и свой наследственъ ханъ. Л. Д. 1869 р. 69. Кехрибарътъ тепли камъ себе тъпкы дамчини, които са одбиять о него. Това също-то става, ако и пона другыть человъцы, и поhomme-), той много мылко наприличва вече на богове-тв. помогаше.

слабо, като потрывамы червень воське или друга ніков скола, іб р. 7. Тыя діяти и отт ясліво віод де біха, все пакт пісах да си стропитя въ раціс-те низ отт ясліво віод де біха, все пакт пісах да си стропитя въ раціс-те низ отта пазді, то трібов тучасн да повина діхвара, іб. р. 190. А това гдіто едно ибішо ин ислосиниддо, в пакт отта друго яко и да арителаю, а то залую пропаддилю. іб. 1871 р. 154. Па помитить та применть за тави исторія тай точно, като мене, яко и памитить в внасть сумащить да кранить. В. 1875 р. 129. Униятско-то солувско движение бі взыпавно оть русенский-ть попа Дила, ако и пами-те едняокравня браттаруй скоро петовит, да не го послудняха за далто време, защоогру узваха тав дакор петовит, да на го послудняха за далто време, защоого узваха таваро петовиті, зап напорешна, іб. 1876 р. 9.

21

AELITAMES (akksham, s. t. 1. Sop. 2. Nuti. Akishtan namāse, Quatriène prère, faite ving minutes après le coucher du soleil) c. n. serepe. Aoroka e Orpya bola benepeto akmant. I. 352. че го больло глава отъ якала му, а другъ окка, че го втръсло откамъ

Авляв (ull, ulul, s. a. Tout се qui se mange) с. ж. -многоз-

дойде да призема Цариградъ, але ниа да го воспре челик-атъ. 15. 5 6. 101. Сланце Стояну дунаше: -А свять ти видяль прилика, Ала е тварде далеко, Презъ Дунавъ дури во Влашко. Ала е младо годено, Въ педеля му е свадба-та. : в. 119. Сига диветж гудина, Какво сж. сью, уженихъ, Хубжва челядь дубивамь-Яла ми челядь ин трас. 301. Девет са цѣле годинки От както сме са женили, Ала си рожба Спитнило и аргисало (имани-то), Ала хапра нему! 10. р. 244. Але мащиха не в следа майка. Р. Э. Въсъдникъ ще Але въ книгохраниянще-го помежду пшеннца-та намираха ся и плънелы. іб. 108. Св. подсмевать Янкула добаръ юнакъ, И имъ велитъ Пящить тога страшенъ делибаша: "Аль слушате, Солунски гражане!" зя съм тебе хвалила И пак щех те похвали, Ала съм чула тъз' дума, Аля Але Али Аль Алалемъ-союзь но, однако: Ала отцѣ да на свътне тая божія свѣтлина? Л. Д. 1871 р. 159. Да му си повиши заплага-та съ 2000 гр., ала ако даде отъ тол вишъкъ половина-та ай да съ обидамъ, Аль сумъ юнакъ за да ве прескочамъ". М. 96. Тичба личить млада Марко'нца: "Да слушайте Солунски гражани!" цж прави. :b. 19, 38—39. Ние си всичко събражин... Аля вемаки Ситпи дребии детчица, Ни мъжко, либе, ни женско. Борянка, Ала го неще Борянка. ід. EECIM-TA MV. J. A. 1872 p. 263. пениме. Д. 16, 13—15. -8. Залибил Отони

ми не струва пари. Зк. 125.

Воричъ назв. мпота (ср. увозъ Воричевъ у *Нестора*): Въ Боричъ касаба голфиа. М. 76. Ворія с. м. бочка виннам: Единъ ще стоп у зимникъ-гъ при 50ріи-тв и точи вино. Ч. 74.

Bodia** (bowy et bory, s. p. 1. Pompe, trompette) c. se. tyvés, pynops: Créta l'epru me nocrephas megaera sypia. Cp. node ca. Arberts. y. 115.

Ворса с. ж. баржа: Диевна-та борса из Галата. Д. Д. 1869 р. 179. Ворците названіе цевинка. Ср. подъ са. оченца.

Борче с. с. паскальное війне, выдержавшев борьбу поступиванія стата и окружиле своиму децогу. Отъ съка една страна; само една бълата и буджата негова слирута, която носи борчета, само една бълата и буджата негова слирута, която носи борчета, съ далинать гръбенъ, са отдълла отъ дружината и расположила са на най-високото мъсто на дарвото. З. 274.

Ворчив (bord), s. t. 1. Dette. 3. Prél. 3. Oblégation, devoir) с. м. долгъ: Наши-та тръговци само съдять та мыслять на борчеве-ты си. Д. Д. 12667 р. 172. Па послё чакъ стани старии да учи ситъ-тъ си на учу; но що да види" дѣ са обърне борче и борчове, тамамът той наместиль всичко и работа-та пакъ трагивала. йъ. 1876 р. 60. Съ-дала Рада, Радоте Деветъ. години въ темница, За бащине си борчове, За братови си далове, За Николови краленин, По гори и по планини. З. 206. Дава Никола, зацлаща И си борчове исплати, Та си ли-бето откупи Отъ тал темница. З. 260. Споредъ думуе на нашите чорбаджие, царского давание било бащинъ бордать Ст. 19. Азъ дадоъъ дамен си на балгаринъ само за това, за да плаща борчовете ин. З. 292. Ти си, мамо, исплати на насъ борча, отрасти и до гови ръдъ. Зк. 75. Віе имате борчь да ореге на чорбаджіята, да му сесте, да му жените, а той да си седи тукъ при менѣ и да расправиля да да.

Ворчакъ ((bourthaq, s. t. Vesce, grain pour les pigeons) с. м. выка, журавлиный горохь: По край плъвника има друга обграда отъпътъ, дъ имать купы отъ съно, фичь, борчакъ, просяница, и друг. Ик. 35. Еди-кой воль борчакъть испасаль. Зк. 77. Ср. подо са. дълница.

туген кладенец. Д. 32, 30—31. Да обере (Самодиоа) вити ехли и 60вете викрат в покріє вито кале. М. 10. Дабоветв и бороветв са виждахж че са смичать оть вырховеть на планиныть (Les chênes et les pins). Т. ж. Патътъ каиъ село Глибово са варти презъ такова гаста борова тера, щото окото ти не може види нищо презъ нел. 3. 65. Край мала врага ливада, Во ливада-та боръ, Подъ боръ студенъ кладенецъ Край вляденец-отъ глрпеза. М. 33. Конь до коня, юнакъ до юнака, А байзапи како боры горски. : В. 68. И подъ бора си седеха Радини брате вать Сички боръ млади юнаци. : в. 98. Нать село река да течитъ Воръ с. м. 1) сосна, ель: В инва-та има зелен бор, Подъ бор-ът топца. 85. 71. Янкула го войска обколила, Конь до коня, како честа тера, А юнаци, какъ борю високи. 10. 96. Въ тжиница, Мати, да леврай река джрво бурово, Бурово, тенко високо. : 301. Що сѣ боря из кореня корибть? Не се боря отъ кореня корибть, Тук' св деитъ девойка отъ майка. М. 525. Видъхъ го да истръгва отъ земята в стары джбове. Т. 245 2) мачта: Трѣскавпцага строши по голѣмый оръ и ето и вторый толкозь си клати, щого тръбва да ся пресъче ить връха на бора извыка: "земл! земл!" .75. Корабътъ му си видъ ольза дървяна гора, на която си намираха три гольми дървје (като выслеше бороветв). ід. 147. Начнаха да праватъ боръ за сала си, дого да могать да отпнать и да си дохождать отъ кораба безъ да см мезъ никол мака съ едната си рака высокы борове (les hauts sapins) в да ся хвърди въ морето. РА. 9. Седмый двив, единъ отъ гемиджинъ пенждени да члкатъ водного оттеглюваніе. ід. 156.

Ворянка соб. имп жен. Д. 43, 1. Земпи го (Стояна), спяко Бо-

Боры 14. да. 1) оредняю значенія ділаю усиліс: Стоянка усідіяти силить й я уставить, ит, за да не й са присм'ять, та борете (та жемпаста). Зк. 110. 2) одол'яваю: В' хлёбъ пила бѣше остра скарита, С' кляго жел'язно, кто камень бори. Гл. 55. Него не го бората сега масли за гол'яла быдинна. Зк. 122. 3) О пътугъ во отношете пурамя: Пусни п'ятель на купище, да ти бори кокошки-т'я Ч. 215.

Ворые са 1м. дл. борвось. Воркункамса (Бол.) 1м. учащ. Тве Са борба боратъ, Коя да надвия Мома да грабия. D. S. 9, 24. Нева дойде на сабор-отъ, Да с' боремо два вичка... Со Промета сѣ боріз. М. 12. Та ся ся двама бориле, Та ся ся три дви бо-

те ще поблёднёе, ако вытрёшны-ты орыдія запрыть или зеза захныть. ib. 1874 р. 76. И красный твой цвётець Подъ прозахне. ib. p. 180. (П. Славейнова).

Віхьть Вітькь Віть пр. старый, древній. Віктькъ Вългичъкъ ум. старенькій: Ела, ела мой кьосеме, Къд' си да 📼 📆 да дойдешъ На ови вътки бачила, Край тая бъла Дуне-Ж. 205. Криво магаренце, съсъ вехто самаренце. Ч. 6. Воденвамыть, колко то е по-въхть, толкова е и по-тынькъ. Ч. 135. трахъ, покаяніе ново. ib. 140. Кой-то въхтичко и закрыченко жел и каща-та му е богата. ib. 178. На въхто село, новъ законъ не побем (им. не прави). ib. 188. Новъ лъжецъ, въхтакъ врадецъ. ib. По има ново-вехто? Что новато? Р. 158. Ветхы и съборены во-≡ ≡ сламены курницы. Л. Д. 1869 р. 131. Членове-ти на ветхо-то выпательство могать да быдыть избраны за ново. ів. 1870 р. 124. ал обади, чи на ветко село новъ законъ не можалъ да бъде. ib. 273. Исторіописци, кои-то до сега тырсяха истина-та вырху в'яхтитамни събитія. ib. 1871 p. 206. Да възварната въ Европа в'ехтитравленія и привилегій. ib. 1872 р. 189. Барзате да пръскочите жита на въта-та година. ib. 1875 p. 7. Въ това кюше му занасяли тарий малко храна въ една въта ущарбена глиняна паница. въ р. 182. Най-въхтить Персійски царье. X. I, 1. Нъ обычаять е тов, невѣжеството е вѣхто, та нѣма що да сторимь. ib. II, 58.—Да сладко поприкажимъ съ този мой вътъ другарь. Зк. 177.

Вече тоже что веке 1) болье, скорье (ср. сл. повече, повече-то). Най-вече особенно: Султанъ Стояну думаще: "Зима'те, холанъ тъне, Зима'те, холанъ Стовне, Зима'те колко можете, И за мене оставай-че старъ сжмъ, вече немога. М. 99. Яхнія ся прави отъ трупъ-тъ на проваты, съ по-вечко лукъ и червенъ пиперъ чюканъ. И. 76. Захваща за ся піе по-вече винце до опійваніе. ib. 89. Сега малко посвътиж, нъ наго день, а вече като да е близу огънь. Л. Д. 1874 р. 119. На ловъ не ходи. ib. 1875 р. 147. Проклътъ да е день-тъ У кой-то си ромы, А най-вече часъ-тъ Кога жена здобихъ. ib. р. 72. А най вече придумваніето на 3. ся смирили. Х. І, 116. 2) уже: Не си вече придумваніето на Ст. Ст. Кон-то объдувать у чюжды хора, тръбува да ся въпръжять отъ четеніе вече по приличіе и деликатность. ib. р. 88. Ср.

Вѣченъ пр. вѣчный: Англичани-тѣ преди да оттеглять запалыпрадъ-тъ, съ това да оставять единъ веченъ памятникъ на Негритъ Л. Л. 1876 р. 12.

доситина пръсти въ пръчинка дебелина, та въ свободно пръмя отвижа да могатъ, да си китерить ученище-ти по нева. Д. д. 1869 р. 24в остритва" са два высоку забити сухи (стълнове), на върха интали дому при корену иля то же индиста или съ напранени учка. На горин и на долна визи стокть два върхита, на коихъ è наръдена размената основа между ком тимтъ вътъкъ. Па. 86 °). Що на варлика, то и на гърбинка. Д. 244. Надъ шишетата на една върши са напизани герреци. 3г. 80.

27. Азъ доведох върла мечка. ід. 85, 26. Тритѣ му снахи заклаха, Върл дойдать и най-варлите душмани. З. 115. Днесь ти е приятель, а утрети става най-варлиять неприятель. 10. 307. Най-варлите поганци г най-свирените элодейци. Ст. 18. Онзи островъ струваще ми си като 2) спавний (о жавтов), краний (объ арамь, о водия): Азъ ся заклат съ, върла клѣтва. Х. I, 85. Вачва е върла ракил. Д. 25, 13. Наточ върга бистра ракия Да ги наред послужи. :0. 48-49. Нито свав хл ница. «В. 659. Чеперъ лаго вжрлаго, крена нога на рамо, погледай п ги мъкн мъчека, — И виз ненки-те режека. Ч. 317. Чи ща та, брате, ударт За пусто воврлу хайдутче. : 6. 322. При предсыжртната постеля тръба да да бъще "Земній Рай," а тал пропасть като "върлій ядъ." З. ІІ, 20 барка Нито свать врачмарка, Не вино продавать, Не варла ракил (син. потъ): Ваща плать врълз душкания. И. 53. На майка сп п говоре: "Ти си варла магесница, Ти варзи му патищага, Баздригант тук' д' остане. ід. 385. Отпдоха во вирла грамада, Донесоха замя осол-Връдъ пр. 1) склоний къ насилю, злой, свирбиий, грозима. нурецъ. ib. 664. Да-ли ти п', спну, зла дружина, Ил' ти см върли овчари Д. 7. 9-10. Люта ме треска затресе, Върла ме глава заболћ. 10. 21, 26-II. A. 1876 p. 156.

Д. 1876 р. 156.
 Врътна на ов. позаращу: Немой ме назад вращащ⁸ Но си ме въргнала.
 Д. 384, 159—160.
 Употребителет са мостолнима объемналам.
 Д. 384, 159—160.
 Употребителет са мостолнима са объемнала.
 Д. 385, 3—4.
 Море ке изстинкър ке те грамъ, Та да нестрет зрект зримъ, Тъ да нестрет зримъ.
 Д. 289.
 Д. 280.
 <

е види прим'ярк за доизаателство на това. Л. Д. 1869 р. 166. Кога вления мунаса. Тота са россия. Бъта а Ава териха, Жешки пления мунаса. Тотай си чяди Али-бетс. Што сова чудо годемой бразая росси? Жешки камена што вренгът? В. 366. Връъня са позвращусь. Връщамтъ ся позвращаюсь: Калокиръ са годения на Пръблямъ. Р. 8. Мина си мень, друга, двър Петъръ ве са връща. 45. Д. Есенесъ, кога Сантославъ са пръщаще отъ война. 34. Да му ся порадовамъ, кога са връща. 65. 56. Не се въръя сред да мунаса. Д. 45, 64. Врат Съ, врати Юанъ Поповъ, Не одай ми из Бългуен—на орване. М. 1. «Сомить, млади Столить, газа ми пресечи—, въздът не съ вършамъ. € 45. 169. Наши-та курстей идать по чоления уме и печала, на неполисанть вече пъкота за връщаніе у драз да пресемъ за пращаніе у трата.

. Б. Бръта. Връссента пр. взросний: Майка-та, щомъ ся здобне съ върстиж ппери, та си отбива гримка-та и поотъёква въ капи. 4. 62.

Връстникъ с. и. Връсстния с. ж. Връсстние с. с. ум. резесникъ, ровесница: (Тодорка) Както нейти-те връссити В. изрока рествица. И. 1872 р. 141. Нътолко-то обрби, които заситать по-тостница. И. 1872 р. 141. Нътолко-то обрби, които заситать по-заклать на едно ифето зе е връсситица, обирать с.и. б. 1874 р. 195. Да коождать на едно ифето зе е връсситица обирать с.и. б. 1877. Како попорище дъбъето, права-та му игра е: есль връситета-та си дъвойчета да игра на кукла. И. б. Петове, древии врастипци на заклта (des forets sussi опетония дие te derro). Т. 158.

Връсте с. м. и в. 1) позраста: Неколку девойчит па 'спте Връсте с. м. и в. 1) позраста: Неколку девойчит па 'спте с. м. и в. 1) позраста: Неколку девойчит па 'спте с. В. В. 17 душтавате гуда-то пабролявать досега ужръди все млядя и въдени па тавате гуда-то пабролявать досега ужръди все млядя и въдени па тавате гуда-то пабролявать досега ужръди все млядя и въдени па тавате па престъ Д. Д. 1869 р. 110. От въдени прастъ сой усфинал сегобримо васчене кам'я лованеско жите, й. 1576 р. 85. Декапъ страта бъде прътенство съ мостъ браговисть, положе бужке на сдиветств. Ж. Д. 127. 3) персти: Вствол страня (мя возимомжа-та стваж)

Врътемъ с. м. вращаніе, верченіе: Гжентие зданье от силиздутьить. Им. 48. Тіп ньргежи и віянія (дърчичим) пощѣ повѣчь тазять. 19. 190.

BIBLIOGRAPHIE¹⁸⁷

ABRET, A., VIELLARD, S. 1993 : *Entraînement à la grammaire russe*, Nancy, CRDP de Lorraine, 230 p.

ADELUNG, J.Ch., VATER, J.S., 1806-1817 : *Mithridates, oder allgemeine Sprachenkunde*, en 6 volumes, présentés sur microfiches, Paris, Microéditions Hachette.

AKSËNOVA E.P. 1980 : « Voprosy istorii narodov Central'noj i Jugo-Vostočnoj Evropy na stranicax "Sovremennika" (1854-1862) » [Questions sur l'histoire des peuples d'Europe centrale et du Sud-Est dans les pages de "Sovremennik" (1854-1862)], *Sovetskoe slavjanovedenie*, n°4, Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », pp. 43-56.

AKSËNOVA E.P. 1981: « Istorija narodov Central'noj i Jugo-Vostočnoj Evropy v žurnale "Sovremennik" (1863-1866) » [L'histoire des peuples d'Europe centrale et du Sud-Est dans la revue "Sovremennik" (1863-1866)], *Issledovanija po istoriografii slavjanovedenija i balkanistiki*, Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », pp. 237-260.

ALEKSEEV, P.V. 1999: *Filosofy Rossii XIX-XX stoletij. Biografii, idei, trudy* [Les philosophes de la Russie des XIX^e-XX^e siècles. Biographies, idées, travaux], Moskva, MGU, « Akademičeskij proekt », 944 p.

ALLIERES, J. 1997: « Les Balkans linguistiques », *Slavica Occitania*, 5, Europe Centrale, Toulouse, pp. 13-22.

AMIROVA, T.A., OL'XOVIKOV, B.A., ROŽDESTVENSKIJ, Yu.V. 1975: *Očerki po istorii lingvistiki* [Aperçu d'histoire de la linguistique], Moskva, Glavnaja redakcija vostočnoj literatury izdatel'stva Nauka, 559 p.

-

¹⁸⁷ La pagination de quelques rares articles, consultés en ligne, n'a pu être indiquée.

ANČEV, A. 1981 : « Ruskata obštestvenost i balgarskoto nacionalno vazraždane prez 30-50te godini na XIXv. » [La société russe et la renaissance nationale bulgare dans les années 30-50 du XIX^e siècle], in *Balgarskoto vazraždane i Rusija*, 1981, pp. 338-358.

ANDREJČIN, L. 1997 : *Iz istorijata na našeto ezikovo stroitelstvo* [De l'histoire de la formation de notre langue], Sofija, Narodna prosveta, 253 p.

ANDRIEU, C. 2005 : « E. Simonato. Une linguistique énergétique en Russie au seuil du XX^e siècle. Essai d'analyse épistémologique », *Slavica occitania*, 21, Toulouse, Département de Slavistique de l'Université de Toulouse-Le Mirail, pp. 465-468.

APRILOV, V. 1841: *Dennica novobolgarskogo obrazovanija* [À l'aube du nouveau système d'enseignement bulgare], vol. I, Odessa, Gorodskaja tipografija, 146 p.

ARCHAIMBAULT, S. 1992: « Les premières grammaires du slavon », in AUROUX, t. 2, 1992, pp. 239-250.

ARCHAIMBAULT, S., FOURNIER, J.-M. 1995: « Le temps dans les grammaires générales russes », *Histoire épistémologie langage*, t. XVII, fascicule 2, Paris, SHESL, PUV, pp. 53-70.

ARCHAIMBAULT, S. 1999: Préhistoire de l'aspect verbal. L'émergence de la notion dans les grammaires russes, Paris, CNRS Editions, 251p.

ARETOV, N. 1995: *B''lgarskoto v''zraždane i Evropa* [La Renaissance bulgare et l'Europe], Sofija, 265 p.

ARNAUD, A. et LANCELOT, C. 1969 : *Grammaire générale et raisonnée contenant les fondements de l'art de parler*, Introduction de Michel Foucault (III-XXVIII), Paris, Republications Paulet, 157 p.

Arxiv AN SSSR, LO: Dnevniki P.I. Keppena [Les carnets de P.I. Keppen], f.30, op. 1, ed. xr. 138-142.

Arxiv vnešnej politiki Rossii. Otčët MID za 1866. [Archives de la politique extérieure de la Russie. Rapport du Ministère des Affaires étrangères pour l'année 1866].

AUROUX, S. (dir.) 1989: Histoire des idées linguistiques. La naissance des métalangages en Orient et en Occident, t.1, Philosophie et langages, Liège-Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, 510 p.

AUROUX, S. (dir.) 1992 : *Histoire des idées linguistiques. Le développement de la grammaire occidentale*, t.2, Philosophie et langages, Liège, Pierre Mardaga éditeur, 683 p.

AUROUX, S. 1992¹: « Le processus de grammatisation et ses enjeux », in AUROUX, t. 2, 1992, pp. 11-64.

AUROUX, S. 1992²: «Les parties du discours et leurs critères. Appendice 1 », in AUROUX, t. 2, 1992, pp. 581-589.

AUROUX, S., HORDÉ, T. 1992 : « Les grandes compilations et les modèles de mobilité », in AUROUX, t. 2, 1992, pp. 538-579.

AUROUX, S. 1996 : « Langue, Etat, Nation : le modèle politique », in SERIOT (éd.), 1996, pp. 1-19.

AUROUX, S., DELESALLE, S., MESCHONNIC, H. (dir.) 1996: *Histoire et grammaire du sens. Hommage à Jean-Claude Chevalier*, Paris, Armand Colin, 253 p.

AUROUX, S. (dir.) 2000: *Histoire des idées linguistiques. L'hégémonie du comparatisme*, t.3, Philosophie et langages, Sprimont (Belgique), Pierre Mardaga éditeur, 594 p.

AUTY, R. 1966 : « Problèmes de la formation des langues littéraires slaves », *Revue des études slaves*, t.45, Paris, Institut d'Etudes slaves, pp. 7-18.

B''lgarski istoričeski arxiv [Archives historiques bulgares], f. 22, n°417, l.17-18; n°80, l. 1-2 (ob), Narodna biblioteka Kiril I Metodij, Sofija.

B''lgarskoto v''zraždane i Rusija (red. koll. Kosev D.) [La renaissance bulgare et la Russie] 1981 : Sofija, Nauka i izkustvo (Institut za istorija pri BAN, Institut za slavjanovedenie i balkanistika pri AN SSSR), 595 p.

BEAULIEUX, L. 1950 : *Grammaire de la langue bulgare*, Paris, Institut d'Études slaves, 409 p.

BEREZIN, F.M. 1979 : *Istorija russkogo jazykoznanija* [Histoire de la linguistique russe], Moskva, Vysšaja škola, 223 p.

BERKOV P.N. 1946 : « Slavjanovedčeskie interesy Lomonosova » [Les réflexions de Lomonosov dans le domaine de la slavistique], *Naučnyj bjulleten' Leningradskogo universiteta*, n° 11/12, Leningrad, LGU im. A.A. Ždanova.

BERKOV, V.P. 1973: *Voprosy dvujazyčnoj leksikografii* [Questions sur les lexiques bilingues], Leningrad, Izdatel'stvo LGU, 189 p.

BERNARD A. (dir.) 2003 : *Histoire de la slavistique. Le rôle des institutions*, Paris, Institut d'études slaves, 267 p.

BERNŠTEJN S.B. 1948: *Razyskanija v oblasti bolgarskoj istoričeskoj dialectologii. Jazyk valašskix gramot XIV-XV vekov* [Recherches en dialectologie historique du bulgare. La langue des chartes valaques des XIV^e-XV^e siècles], t. 1, Moskva, Leningrad, Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR, 367 p.

BERNŠTEJN, S.B. 1955: *Vjačeslav Nikolaevič Ščepkin* [Vjačeslav Nikolaevič Ščepkin], Moskva, Izdatel'stvo moskovskogo universiteta, 41 p.

BERNŠTEJN S.B. 1957: « Vklad učenyx Moskovskogo universiteta v izučenie bolgarskogo jazyka » [La contribution des savants de l'Université de Moscou à l'étude de la langue bulgare], *Izvestija na instituta za bălgarski ezik*, kn. 5, Sofija, pp. 383-392.

BERNŠTEJN S.B. 1957¹: « M.S. Drinov – jazykoved » [M.S. Drinov – le linguiste], *Kratkie soobščenija Instituta slavjanovedenija Akademii nauk SSSR*, vyp. 21, Moskva, pp. 37-50.

BERNŠTEJN S.B. 1957²: « Iz istorii izučenija južnyx slavjanskix jazykov v Rossii i v SSSR» [De l'histoire de l'étude des langues slaves méridionales en Russie et en URSS], *Voprosy slavjanskogo jazykoznanija*, vyp. 2, Moskva, pp. 123-152.

BERNŠTEJN, S.B. 1975 : *Bolgarsko-russkij slovar'* [Dictionnaire bulgare-russe], Moskva, Russkij jazyk, 768 p.

BERNŠTEJN S.B. 1976: « Iz istorii russkogo slavjanovedenija :Viktor Ivanovič Grigorovič » [Pages d'histoire de la slavistique russe: Viktor Ivanovič Grigorovič], *Izvestija Akademii nauk. Serija literatury i jazyka.*, t. 35, vyp. 6, Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », pp. 123-152.

BERNŠTEJN, S.B. (éd.) 1978: *Nacional'noe vozroždenie i formirovanie slavjanskix literaturnyx jazykov* [La renaissance nationale et la formation des langues slaves littéraires], Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », 353 p.

BERNŠTEJN, S.B. (éd.) 1979 : *Slavjanovedenie v dorevoljucionnoj Rossii. Bibliografičeskij slovar*' [La slavistique dans la Russie d'avant la révolution. Dictionnaire bibliographique], Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », 426 p.

BERNŠTEJN S.B. 1982: « Akademik P.S. Biljarskij i ego vklad v izučenie jazyka srednebolgrskoj pis'mennosti » [L'académicien P.S. Biljarskij et sa contribution à l'étude de la langue des écrits en bulgare moyen], *Jazyk i pis'mennost' srednebolgarskogo perioda*, Moskva, pp. 131-144.

BESSONOV P.A. 1855: *Bolgarskie pesni iz sbornikov Ju. I. Venelina, N.D. Katranova i drugix bolgar* [Les chansons bulgares des recueils de Ju.I. Venelin, de N.D. Katranov et d'autres Bulgares], vyp. 1, 268 p., vyp. 2, 46 p., Moskva, izdal P. Bessonov.

BESSONOV P.A. 1855¹: *Glavnye voprosy jazyka novobolgarskogo* [Principales questions concernant la nouvelle langue bulgare], in BESSONOV, P.A., reprint, vyp. 1, 1855, pp. 1-156.

BESSONOV, P.A. 1857: *Nekotorye čerty putešestvija Ju. I. Venelina v Bolgariju* [Quelques aspects du voyage de Ju. I. Venelin en Bulgarie], Moskva, 40 p.

BIEDERMANN, J. (éd.) 1984: Texts and studies on Russian universal grammar 1806-1812, vol. 2: The universal grammars of I. Rižskij, N. Jazvickij, I. Timkovskij, L. G. Jakob, München, Sagner, 414 p.

BILLIERES, M. 1985: Contribution à l'étude des erreurs de prononciation des russophones apprenant le français en vue de l'application à des pratiques de phonétique corrective, Thèse de Doctorat de Troisième cycle, en 2 parties, Université de Toulouse le Mirail, Section Sciences du Langage, 447 p.

BILLIERES, M. 1997 : « Mémoire auditive, processus de compréhension et phonétique corrective en langue étrangère », *Cahiers du Centre Interdisciplinaire des Sciences du langage*, N°12, pp. 6 -33.

BILLIERES, M. 1998 : « Perception de la matière phonique du russe par les Français et enseignement de la prononciation (aspects phonétiques, psycholinguistiques et méthodologiques) », *Slavica Occitania*, N°6, Toulouse, Département de Slavistique de l'Université de Toulouse-Le Mirail, pp. 55-83.

BILLIERES, M., SALSIGNAC, J. et BORRELL, A. 1998 : « Etude perceptivo-acoustique de l'accent lexical en russe contemporain », *Slavica Occitania*, N°6, Toulouse, Département de Slavistique de l'Université de Toulouse-Le Mirail, pp. 85-117.

BILUNOV B.N. et all. 1982 : « Istoričeskaja bolgaristika v Moskovskom universitete v XIX-XX vekax » [Les études historiques du bulgare à l'Université de Moscou aux XIX^e-XX^e siècles], in *Universitetski izsledvanija na b''lgarskata istorija u nas i v čužbina*, Sofija, pp. 72-91.

BILUNOV B.N. 1983 : « K istorii slavjanovedenija v Moskovskom universitete (1811-1835 godax)» [Complément à l'histoire de la slavistique à l'Université de Moscou (1811-1835)], in *Iz istorii universitetskogo slavjanovedenija v SSSR*, Moskva, pp. 3-33.

BROKGAUZ, F.A., EFRON, I.A. (éd.) 1893 : *Ènciklopedičeskij slovar' I.E. Andreevskogo* [Dictionnaire encyclopédique d'Andreevskij I.E.], t. 21, Sankt-Peterburg, Semënovskaja tipografija (Efrona), 466 p.

BOCADOROVA, N. 1993 : « Comparaison de la tradition linguistique russe et de la tradition des sciences du langage en Occident (X-XVII^e siècles) », *Bulletin d'information de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage SHESL*, n° 31, Paris, 1993, pp. 59-60.

BOCADOROVA, N. 2000: «Les savants russes et leurs écoles », in AUROUX, t.3, 2000, pp. 127-138.

BOJADŽIEV, P. 2003: *Bukureščki s''vremennici na Pet''r Beron* [Les contemporains de Petăr Beron à Bukarest], Sofija, Akademično izdatelstvo « Marin Drinov », 133 p.

BOŽILOVA, R. (éd. et traduction du croate) 1996 : *Ljubomir Miletič do Vatroslav Jagič, Pisma 1896-1914g*. [De Ljubomir Miletič à Vatroslav Jagič, Lettres 1896-1914], Sofija, Akademično izdatelstvo « Marin Drinov », 382 p.

BRANCA-ROSOFF, S. 2000: «Normes et dialectes», in AUROUX, t. 3, 2000, pp. 45-54

BREUILLARD, J., POLUEKTOV, Ju. 1994: «Vassili Trediakovski (1703-1709), Samuel Bochard et l'origine des Russes », *la Revue russe*, 6, Paris, Institut d'études slaves, pp. 45-58.

BROZOVIČ, D. 1967: «Slavjanskie standartnye jazyki i sravnitel'nyj metod» [Les langues slaves normalisées et la méthode comparative], *Voprosy jazykoznanija*, 1, Institut russkogo jazyka, pp. 3-33.

BULAXOV, M.G. 1976: *Vostočnoslavjanskie jazykovedy. Bibliografičeskij slovar'* [Linguistes slaves orientaux. Dictionnaire bibliographique], t.1 (313 p.), t.2 (340 p.) et t.3 (383 p.), Minsk, Izdatel'stvo BGU im. V.I. Lenina.

BULAXOV M.G. 1978: « Osnovnye ètapy razvitija slavjanskogo jazykoznanija v Rossii (do 1917 goda) [Principales étapes du développement de la slavistique en Russie (jusqu'en 1917)]», in *Metodologi českie problemy istorii slavistiki*, Moskva, pp. 56-87.

BULAXOVSKIJ, L.A. 1922 : «Padenie sintetičeskogo sklonenija v bolgarskom jazyke » [La disparition de la déclinaison synthétique dans la langue bulgare], *Nauka na Ukraini*, N°4, Xarkiv.

BULIČ S.K. 1893: «Cerkovno-slavjanskie elementy v sovremennom literaturnom i narodnom russkom jazyke » [Les éléments slavons dans la langue russe contemporaine, littéraire et populaire] in *Zapiski istoriko-filologičeskago fakul'teta imperatorskago Sankt-Peterburgskago universiteta*, vol. 32, Sankt-Peterburg, tipografija I.N. Skoroxodova, 409 p.

BULIČ S.K. 1904: *Očerk istorii jazykoznanija v Rossii*. I. (XIIIv.-1825g.) [Essai sur l'histoire de la linguistique en Russie. I. Du XIII^e siècle à 1825], Sankt-Peterburg (repr. avec préface de H. Keipert, München, Verlag Otto Sagner, 1989).

CASTELLAN G. 1988 : « A propos de l'ouvrage de Bernard Lory, le Sort de l'héritage ottoman en Bulgarie : l'exemple des villes (1878-1900) », *Revue des études slaves*, t. 60, fasc. 2, édition I.E.S. et I.M.S.E.C.O., pp. 493-498.

CAUSSAT, P. 1996 : « Déplacement et renouvellement du problème de l'imitation : migrations et greffes de formes dans le développement des cultures de l'Europe », in SERIOT (éd.), 1996, pp. 33-56.

CAUSSAT, P., ADAMSKI, D., CREPON, M. 1996: La langue source de la nation.

Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale (du XVIII^e au XX^e siècle),

Sprimont, Pierre Margada éditeur, 539 p.

CEJTLIN, R.M. 1958: Kratkij očerk istorii russkoj leksikografii (slovari russkogo jazyka) [Précis d'histoire de la lexicographie russe (les dictionnaires de la langue russe)], Moskva.

ČERNYX, P.Ja. 1962: *Istoričeskaja grammatika russkogo jazyka* [Grammaire historique de la langue russe], Moskva, Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel'stvo Ministerstva prosveščenija, 374 p.

ČEŠKO, E.V. 1970: *Istorija bolgarskogo sklonenija* [Histoire de la déclinaison bulgare], Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », 311 p.

CINCILEI, G. 1996: « Les notions de langue et de nation roumaine à l'Est du Prut », in SERIOT (éd.), 1996, pp. 75-92.

CLAYER, N. 2007: Aux origines du nationalisme albanais. La naissance d'une nation majoritairement musulmane en Europe, Paris, Éditions Karthala, 794 p.

COCRON, F. 1953: La langue russe dans la seconde moitié du XVIIe siècle (Morphologie), Wien, Adolf Holzhausens, 278 p.

COJNSKA R. 1988 : « Les tendances de la codification grammaticale à l'époque de la renaissance bulgare », *Revue des études slaves*, t. 60, fasc. 2, édition I.E.S. et I.M.S.E.C.O., pp. 353-359.

If *Colloque franco-bulgare de linguistique contrastive (1^{er} et 2^e décembre 1982), Paris, Institut d'Etudes slaves, 290 p.

COMTET, R. 1995 : « La tradition russe des dictionnaires des mots étrangers », *Slavica occitania*, 1, Toulouse, Département de Slavistique de l'Université de Toulouse-Le Mirail, pp. 25-47.

COMTET, R. 1997 : « L'apport germanique à la réflexion sur la langue en Russie : des origines aux slavophiles », *Slavica occitania*, 4, Toulouse, Département de Slavistique de l'Université de Toulouse-Le Mirail, pp. 25-69.

COMTET, R. 1997¹: «Langue et nation en Europe centrale et orientale du XVIII^e siècle à nos jours », éd. P. Sériot, Note de lecture », *Slavica occitania*, 5, Toulouse, Département de Slavistique de l'Université de Toulouse-Le Mirail, pp. 299-304.

COMTET, R. 1997²: « Alf Grannes, Turco-Bulgarica. Articles in English and French concerning Turkish influence on Bulgarian, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 1996, 320 p. », Note de lecture », *Slavica occitania*, 5, Toulouse, Département de Slavistique de l'Université de Toulouse-Le Mirail, pp. 289-294.

COMTET, R. 1999 : « La découverte du sanscrit en Russie au XIX esiècle », *Slavica occitania*, 8, Toulouse, Département de Slavistique de l'Université de Toulouse-Le Mirail, pp. 115-142.

COMTET, R. 1999¹: « Norme graphique et orthographique dans la réflexion linguistique russe au XVIII^e siècle », *Histoire Epistémologie Langage*, t. XXI, fasc.1, Paris, SHESL, pp. 5-25.

COMTET, R. 2000 : « O porjadke padežej v russkom jazyke » [De l'ordre des cas dans la langue russe], *Rusística española*, 9-10, Madrid, pp. 3-9.

COMTET, R. 2002 : « Le latin des Lumières en Russie », *Slavica occitania*, 15, Toulouse, Département de Slavistique de l'Université de Toulouse-Le Mirail, pp. 225-274.

COMTET, R. 2002¹: « Les langues slaves méridionales et les linguistes russes jusqu'à la fin du XIX^e siècle », *Linguistique balkanique* XLII, 2, Sofija, Académie bulgare des sciences, pp. 125-137.

COMTET, R. 2002²: *Grammaire du russe contemporain*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, p. 505.

CONEV, B. 1901: « Uvod v istorijata na balgarskija ezik. Pregled varxu balgarskite govori » [Introduction à l'histoire de la langue bulgare. Présentation des parlers bulgares], *Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina*, kn. XVIII, I. Naučen otdel, Sofija, Ministerstvo na narodnoto obrazovanie, pp. 354-425.

COURTIN, H. 1985: « Histoire d'un article », in II^e Colloque franco-bulgare de linguistique contrastive, pp. 44-54.

ČURKINA, I.V. 1981: « Russko-slovenskie naučnye svjazi v pervoj polovine XIX v. » [Les relations scientifiques russo-slovènes dans la première moitié du XIX^e siècle], in *Issledovanija po istoriografii slavjanovedenija i balkanistiki*, Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », pp. 159-176.

DAL', V.I. 1935: *Tolkovyj slovar' živogo velikorusskogo jazyka* [Dictionnaire raisonné du grand-russien vivant], t. I, Moskva, Xudožestvennaja literatura, 723 p.

DËMINA, E.I. 1998 : « O pervom opyte kodificacii bolgarskogo literaturnogo jazyka èpoxi Vozroždenija. Koncepcija Ju. I. Venelina » [Du premier essai de codification de la langue littéraire bulgare à l'époque de la Renaissance. La conception de Ju. I. Venelin], in VENEDIKTOV 1998, pp. 84-121.

DEM'JANČIK, Ju.I. 1930: « Venelin sredi bolgar » [Venelin parmi les Bulgares], in *Naučno-literaturnyj sbornik Galicko-russkoj maticy*, vol. 65, pp. 46-64.

Dictionnaire de linguistique (Dubois, J. et all.) 2002 : Paris, Larousse, 514 p.

DINEKOV P. 1988 : « Un coup d'œil sur l'histoire de la slavistique bulgare. Mémoires inédits d'Alexandre Teodorov-Balan », *Revue des études slaves*, t. 60, fasc. 2, édition I.E.S. et I.M.S.E.C.O., pp. 475-480.

DINEKOV, P. 2001: *Razmisli v''rxu b''lgarskata literatura i kultura* [Réflexions sur la littérature et la culture bulgares], Sofija, Izdatelstvo « B''lgarska knižnica », 299 p.

DJUVERNUA, A.L. 1867 : *Ob istoričeskom nasloenii v slavjanskom slovoobrazovanii* [Des strates historiques dans la formation des mots slaves], Moskva, Tipografija Gračëva i K°, 203 p.

DJUVERNUA, A.L. 1868 : « Jurij Podebrad – izbrannik češskogo naroda » [Georges de Poděbrady – l'élu du peuple tchèque], *Moskovskie universitetskie izvestija*, N° 3, Moskva, pp. 191-215.

DJUVERNUA, A.L. 1889: *Slovar' bolgarskogo jazyka po pamjatnikam narodnoj slovesnosti i proizvedenijam novejšej pečati* [Dictionnaire de la langue bulgare d'après les sources populaires et les ouvrages édités récemment], reprint des volumes I-II (1885-1886), III (1887), IV, V et VI (1888), VII, VIII et IX (1889), Moskva, Universitetskaja tipografija, 2622 p., reprint 1975-1978 Sofija.

DOBRAŠINOVIČ, G. 1964: « Petar Ivanovič Keppen i Vuk » [Petar Ivanovič Keppen et Vuk], *Anali Filološkog fakulteta*, n°4, Beograd.

DOBRAŠINOVIČ, G. 1975: «B''lgarski materiali v arxiva na Vuk Karadžič» [Documents sur le bulgare dans les archives de Vuk Karadžič], *Literaturna misăl*, kn.6, Sofija, Institut za literatura pri BAN.

DOSTAL', M.Ju. 1981 : « Obščestvenno-političeskie vzgljady I.I. Sreznevskogo » [Les idées socio-politiques de I.I. Sreznevskij], in *Issledovanija po istoriografii slavjanovedenija i balkanistiki*, Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », pp. 191-215.

DOSTJAN I.S. 1975 : « Učastie dekabristov v izučenii Balkan i russko-tureckix voin XVIII-načala XIX veka » [La contribution des décembristes à l'étude des Balkans et des guerres russo-turques du XVIII^e - début du XIX^e siècles], *Sovetskoe slavjanovedenie*, n°6, Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », pp. 32-33.

DOSTJAN I.S. 1980 : Russkaja obščestvennaja mysl' i balkanskie narody : ot Radiščeva do dekabristov [La pensée sociale russe et les peuples balkaniques : de Radiščev aux décembristes], Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », 325 p.

DOSTJAN, I.S. 1981 : « B''lgarite v ruskata literatura i periodičen pečat prez p''rvite desetiletija na XIX v. » [Les Bulgares dans la littérature et la presse périodique russes au cours des premières décennies du XIX^e siècle], in *Balgarskoto vazraždane i Rusija*, 1981, pp. 193-209.

DRINOV, M. 1870 : « Za novob''lgarskoto azbuke » [Des lettres bulgares modernes], *Periodičesko spisanie*, année I, n°2, Brăila, pp. 7-22.

DRINOV, M. 1892 : *O bolgarskom slovare A.L. Djuvernua* [Du dictionnaire bulgare de A.L. Djuvenua], Sankt-Peterburg, Tipografija Imperatorskoj akademii nauk, pp. 1-57.

DROIXHE, D. 1978: La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positives, Genève-Paris, Librairie Droz S.A., 455 p.

DUBOIS, J. et Cl. 1971: *Introduction à la lexicographie : le dictionnaire*, Paris, Librairie Larousse, 217 p.

DURIDANOV, I. 1956: *K''m problemata za razvoja na b''lgarskija ezik ot sinkretiz''m k''m analitiz''m* [Complément au problème du passage de la langue bulgare du syncrétisme à l'analytisme], Godišnik na Sofijskija universitet, filologičeski fakultet, t. LI, 3, Sofija, Nauka i Izkustvo, 272 p.

ELISTRATOV, V.S. 2004: *Jazyk staroj Moskvy. Lingvoènciklopedičeskij slovar'* [Le vieux parler moscovite. Dictionnaire encyclopédique], Moskva, MGU, Astrel', 797 p.

FEL'DMAN, N.I. 1952: «O specifike nebol'šix dvujazyčnyx slovarej» [De la spécificité des petits dictionnaires bilingues], *Voprosy jazykoznanija*, vol. 2, Institut russkogo jazyka, pp. 62-84.

FERENČUHOVÁ, G. 1996: « La langue et la nation : le cas slovaque », in SERIOT (éd.), 1996, pp. 103-122.

FERRAND, M. 2008 : « Comment les Roumains changèrent d'alphabet », *Slavica occitania*, N°27, La Roumanie aux marches du monde slave, Département de slavistique de l'Université Toulouse II, pp. 167-188.

FEUILLET, J. 1985: « Les déterminants du groupe nominal en bulgare et en français », in II^e Colloque franco-bulgare de linguistique contrastive, pp. 127-143.

FEUILLET, J. 1988 : « Réflexions sur la diachronie du bulgare », *Revue des études slaves*, t. 60, fasc. 2, édition I.E.S. et I.M.S.E.C.O., pp. 343-352.

FEUILLET J. 1996 : « La codification du bulgare littéraire au XIX estècle », *Cahiers balkaniques*, 23, Publications Langues'O, pp. 101-104.

FEUILLET, J. 1996¹ : *Grammaire synchronique du bulgare*, Paris, Institut d'Études slaves, 416 p.

FEUILLET, J. 1999 : *Grammaire historique du bulgare*, Paris, Institut d'Études slaves, 352 p.

FILIN, F.P. 1963: « O sostavlenii dialektologičeskix slovarej slavjanskix jazykov » [De la rédaction de dictionnaires dialectologiques des langues slaves], in *Slavjanskoe jazykoznanie*. V Meždunarodnyj s''ezd slavistov, Sofija, pp. 318-346.

FOULON I. 1996 : « Les articles définis en macédonien », *Cahiers balkaniques*, 23, Paris, Publications Langues'O, pp. 7-29.

FRANČUK V.Ju. 2003: «Rol' kafedry slavistiki xar'kovskogo universiteta v podgotovke slavistov dorevoljucionnoj Rossii » [Le rôle de la chaire de slavistique de l'université de Xar'kov dans la formation des slavistes avant la Révolution russe], in BERNARD (dir.), 2003, pp. 100-105.

FREIDHOF, G. (éd.) 1976: *Juraj Križanić, Gramatično izkazanje ob ruskom jeziku.* 1666 [Juraj Križanić, Aperçu grammatical sur la langue russe. 1666], Frankfurt am Main, Kubon & Sagner, 256 p.

FROLOV, I.T. (réd.) 1980 : *Filosofskij slovar*' [Dictionnaire de philosophie], 4^e édition, Moskva, Izdatel'stvo političeskoj literatury, 444 p.

GAK, V.G. 1973: «Jazyk i reč' v dvujazyčnyx slovarjax» [Langue et discours dans les dictionnaires bilingues], in *Slovo a slovník*, Bratislava, Vydavatel'stvo Slovenskej akadémie vied, pp. 93-102.

GAK, V.G. 1983 : *Sravnitel'naja tipologija francuzskogo i russkogo jazykov* [Typologie comparative du russe et du français], Moskva, « Prosveščenie », 287 p.

GAK, V.G. 1984 : «Grammatika i tip slovarja » [Grammaire et type de dictionnaire], in JARCEVA, V.N., KARAULOV, Ju. N. (réd.), 1984, pp. 42-50.

GĂLĂBOV, I. 1962 : *Problem''t za člena v b''lgarski i rum''nski ezik* [Le problème de l'article en bulgare et en roumain], Sofija, Izdatelstvo na Bălgarskata akademija na naukite, 150 p.

GARDE, P. 1996 : « Langue et nation : le cas serbe, croate et bosniaque», in SERIOT (éd.), 1996, pp. 123-148.

GASPAROV, B. 1995 : « La linguistique slavophile », *Histoire épistémologie langage*, t. XVII, fascicule 2, Paris, SHESL, PUV, pp. 125-145.

GIL'FERDING, A.F. 1868: *Sobranie sočinenij* [Œuvres choisies], tome I: *Istorija Serbov i Bolgar* [Histoire des Serbes et des Bulgares], *Kirill i Mefodij* [Cyrille et Méthode], *Obzor češskoj istorii* [Aperçu sur l'histoire tchèque], 440 p.; tome II: *Stat'i po sovremennym voprosam slavjanskim* [Articles sur les questions slaves d'actualité], 494 p., Sankt-Peterburg, Pečatnja V. Golovina.

GLADKOVA, G. & LIKOMANOVA, I. 2002: *Jazykovaja situacija*: *istoki i perspektivy* (*bolgarsko-češskie paralleli*) [Situation du langage: origines et perspectives (parallèles bulgaro-tchèques)] Praha, Univerzita Karlova v Praze, 452 p.

GORINA L.V. 1983 : « Lekcii po istorii zarubežnyx slavjanskix narodov M. Drinova v Xar'kovskom universitete (1873-1906) » [Cours d'histoire des peuples slaves non russophones donné par M. Drinov à l'Université de Kharkov], *Sovetskoe slavjanovedenie*, n°6, Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », pp. 58-66.

GORKIN, A.P. (réd.) 1999: *Otečestvo. Ènciklopedičeskij slovar'* [Patrie. Dictionnaire encyclopédique], Moskva, Bol'šaja rossijskaja ènciklopedija, p. 795.

GORŠKOV, A.I. 2004: *Staroslavjanskij jazyk* [Le vieux slave], Moskva, Astrel', 141 p.

GOUZEVITCH, D. et I. 2006 : « Les mathématiques à l'européenne comme outil de modernisation : le cas de la Russie pétrovienne », *Quaderns d'Història de l'Enginyeria*, vol. VII, pp. 197-229.

Grammatičeskie koncepcii v jazykoznanii XIX veka [Les conceptions grammaticales dans la linguistique du XIX^e siècle] 1985 : Akademija nauk SSSR, Leningrad, Nauka, 292 p.

GRANNES, A. 1996: Turco-Bulgarica: articles in English and French concerning Turkish influence on Bulgarian, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 320 p.

GRIGOROVIČ V.I. 1841 : « Kratkoe obozrenie slavjanskix literatur » [Court aperçu sur les littératures slaves], *Učënye zapiski Kazanskogo universiteta*, kn. 1, Kazan', pp. 19-23.

GRIGOROVIČ V.I. 1843 : *Opyt izloženija literatury slavjan v eë glavnejšīx èpoxax* [Essai de présentation des principales périodes de la littérature slave], Kazan', Pečatano v universitetskoj tipografii, NP.

GRIGOROVIČ V.I. 1843¹: *Programma prepodavanija teorii slavjanskix jazykov i literatury slavjan v eë glavnejšix èpoxax* [Programme d'enseignement théorique des langues et de la littérature slaves au cours de ses principales périodes], Kazan', NP.

GRIGOROVIČ V.I. 1847: Národní vychovaní u Bulharů, n° 34, 35, Květy.

GRIGOROVIČ V.I. 1848 : *Očerk putešestvija po evropejskoj Turcii*, [Récit du voyage à travers la Turquie européenne], Kazan', 214 p.

GRIGOROVIČ V.I. 1884 : *Slavjanskie narečija. Lekcii* [Les parlers slaves. Cours.], Varšava, Tipografija M. Zemkeviča, 158 p.

GRIGOROVIČ V.I. 1915: Donesenija V.I. Grigoroviča ob ego putešestvii po slavjanskim zemljam [Rapport de V.I. Grigorovič sur son voyage en terres slaves], Kazan', 256 p.

HÜLTENSCHMIDT, E. 2000 : « La professionnalisation de la recherche allemande », in AUROUX, t.3, 2000, pp. 79-96.

ISSATSCHENKO, A. 1937 : « Á propos des voyelles nasales », *Bulletin de slavistique de Paris*, N° 38, Paris, pp. 267-279.

ISTRIN V.M. 1912: « Russkie putešestvenniki po slavjanskim zemljam v načale XIX stoletija » [Les voyageurs russes en terres slaves au début du XIX^e siècle], *Žurnal Ministerstva narodnogo prosveščenija*, n°9, Sankt-Peterburg, pp. 78-109.

IVANOV, J. 1908: *B''lgarski starini iz Makedonija* [Antiquités bulgares de Macédoine], Sofija, Izdatelstvo bălgarskoto knižovno družestvo, Dăržavna pečatnica, 310 p.

IVANOV V.V. 1979 : « Sravnitel'no-istoriceskij analiz kategorii opredelënnosti – neopredelënnosti v slavjanskix, baltijskix i drevnebalkanskix jazykax v svete indoevropeistiki i nostratiki» [Analyse historique et comparative de la catégorie de la détermination-indétermination dans les langues slaves, baltes et balkaniques anciennes, à la lumière des études indo-européennes et nostratiques], in *Kategorija opredelënnosti – neopredelënnosti v slavjanskix i balkanskix jazykax*, Moskva, pp. 11-62.

IVANOVA-MIRČEVA D. 1988 : « Aperçu sur la périodisation de la langue bulgare littéraire jusqu'à l'époque de la Renaissance : les problèmes du XVI^e siècle », *Revue des études slaves*, t. 60, fasc. 2, édition I.E.S. et I.M.S.E.C.O., pp. 333-340.

Izvestija Otdelenija russkago jazyka i slovesnosti (ORJAS) [Bulletin de la Section de langue et de littérature russes (ORJAS)], t. XIV, fasc. 2, Imperatorskaja Akademija Nauk, 1909.

JAGIČ I.V. 1885 : *Istočniki dlja istorii slavjanskoj filologii* [Matériaux pour une histoire de la philologie slave], Sankt-Peterburg, Tipografija Imperatorskoj Akademii Nauk, 751 p. [reprint Moskva, « INDRIK », 2003]

JAGIČ I.V. 1910 : *Istorija slavjanskoj filologii* [Histoire de la philologie slave], Sankt-Peterburg, Tipografija Imperatorskoj Akademii Nauk, 961 p.

JARCEVA, V.N., KARAULOV, Ju.N. (réd.) 1984 : *Slovo v grammatike i slovare* [Le mot dans la grammaire et dans le dictionnaire], Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », 221 p.

JEANTHEAU, J.-P. 2003 : « Bélarus : de la langue à l'Etat », *GLOTTOPOL*, Revue de sociolinguistique en ligne, 1, 2003, http://www.univ-rouen.fr, pp. 98-109.

JOBERT, A. 1965: *Histoire de la Pologne*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection « Que sais-je? », 591, 127 p.

JOUKOVSKY, A. 1975: Contribution à l'histoire de l'Académie de Kiev (1615-1817), centre culturel et d'enseignement en Europe Orientale, t.1 (p. 416) et t.2 (p. 303), Thèse pour le Doctorat, Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III).

JOUTEUR, I., MERVAUD, M. 2004 : « Les origines de la Russie de Gottlieb Bayer (1741) », numéro hors série de *Slavica Occitania*, Specimina Slavica Tolosana, IX, Toulouse, 2004, 153 p.

JUXAS, P. 1981: «B''lgarskoto nacionalno v''zraždane i knigopečataneto v B''lgarija », in *B''lgaristika i b''lgaristi*, Kastelov, B. (éd.), Sofija, Izdatelstvo «Nauka i izkustvo », pp. 168-175.

KARAG'OZOV P. 2003: «Istoriografii slavjanskix literatur kak svoeobraznaja naučnaja institucija» [Les historiographies des littératures slaves en tant qu'institution scientifique particulière], in BERNARD (dir.), 2003, pp. 227-236.

KARAG'OZOVA S. 2003 : « Slavistika v Sofijskom universitete » [La slavistique à l'Université de Sofia], in BERNARD (dir.), 2003, pp. 227-236.

Kategorija opredelënnosti – neopredelënnosti v slavjanskix i balkanskix jazykax [La catégorie de la détermination-indétermination dans les langues slaves et balkaniques], Akademija nauk SSSR, Institut slavjanovedenija i balkanistiki, Moskva, Nauka, 1979, 348 p.

KEPPEN, F.P. 1911 : *Biografija P.I. Keppena* [La biographie de P.I. Keppen], Sbornik ORJAS, t. 89, n° 5, pp. 1-170.

KIEFFER, J.-D., BIANCHI, T. X. 1835-1837: Dictionnaire turc-français à l'usage des agents diplomatiques et consulaires, des commerçants, des navigateurs, et des autres voyageurs dans le Levant, 2 vol., Paris, Impr. royale, 1307 p.

KOČUBINSKIJ A.A. 1887-1888: *Načal'nye gody russkogo slavjanovedenija: Admiral Šiškov i kancler graf N.P. Rumjancev* [Les premières années de la slavistique russe: l'amiral Šiškov et le chancelier, comte N.P. Rumjancev], Annexes, Odessa, p. CXVII-CXLIV.

KODUXOV, V.I. 1953 : « K voprosu o « postpozitivnom člene » v russkom jazyke » [Complément au problème de l'« article postposé » en russe], *Učënye zapiski Leningradskogo gos. ped. instituta im. A.I. Gercena*, t.92, Lenigrad, pp. 103-152.

KOHN, H. 1963: Le panslavisme, son histoire et son idéologie, Paris, Payot, 261 p.

KOSEV, K. 1981: «Roljata na Rusija v političeskata strategija na Aprilskoto v''stanie» [Le rôle de la Russie dans la stratégie politique de l'Insurrection d'avril], in *B''lgarskoto v''zraždane i Rusija*, 1981, pp. 9-30.

KOTLJAREVSKIJ A.A. 1889: « Obzor uspexov slavjanovedenija za poslednie gody, 1873-1876 » [Panorama des progrès de la slavistique au cours des dernières années, 1873-1876], *Sočinenija*, t. 2, Sankt-Peterburg, pp. 359-382.

KOTLJAREVSKIJ, A.A. 1890 : « Uspexi slavjanovedenija za poslednee vremja, 1876» [Les progrès de la slavistique au cours des dernières années, 1876], *Sbornik Otdelenija russkogo jazyka i slovesnosti Akademii nauk*, t. 48, Sankt-Peterburg, pp. 359-382.

KRĂSTEV, B. 1985: «L'article et la loi d'économie linguistique en bulgare et en français », in II^e Colloque franco-bulgare de linguistique contrastive, pp. 179-188.

KRIŽANIĆ, Ju. 1976 (reprint): « Gramatično izkazanje ob ruskom jeziku: 1666 » [Traité grammatical sur la langue russe: 1666] in *Specimina philologiae Slavicae*, band 10, 1848/59, Frankfurt am Main, 256 p.

KULAKOVSKIJ, P.A. 1882: *Vuk Karadžić. Ego dejateľ nosť i značenie v serbskoj literature* [Vuk Karadžić. Ses activités et son rôle dans la littérature serbe], Moskva, Maškov, 250 p.

LACHERET-DUJOUR, A. et BEAUGENDRE, F. 1999: *La prosodie du français*, Paris, CNRS Éditions, 354 p.

LALOY, E. 1913 : «Les plans de Catherine II pour la conquête de Constantinople», in *Mélanges offerts à Monsieur Emile Picot par ses amis et ses élèves*, t.1, Paris, Librairie Damascène Morgand, pp. 135-150.

LAMANSKIJ V.I. 1867 : « Izučenie slavjanstva i russkoe samosoznanie » [L'étude des Slaves et la conscience nationale russe], *Žurnal Ministerstva narodnogo prosveščenija*, n°1, Petrograd.

LAPTEVA L.P. 1977 : « Osnovnye linii razvitija naučnogo slavjanovedenija v Rossii v XIX- načale XX v. » [Principaux axes dans l'évolution de la slavistique scientifique en Russie aux XIX^e – début du XX^e siècles], *Vestnik Moskovskogo universiteta. Istorija*, n°2, Moskva, pp. 52-66.

LAPTEVA L.P. 1978 : « A.L. Djuvernua i ego raboty po istorii slavjan » [A.L. Djuvernua et ses travaux sur l'histoire des Slaves], *Sovetskoe slavjanovedenie*, n°3, Moskva, Izdatel'stvo « Nauka ».

LAPTEVA L.P. 1979 : « Slavjanovedenie v Moskovskom universitete s 1835 po 1917 g.: k postanovke voprosa) » [La slavistique à l'Université de Moscou de 1835 à 1917 : les fondements de la question], *Vestnik Moskovskogo universiteta. Istorija*, n°2, Moskva, pp. 38-50.

LAPTEVA L.P. 1981 : « Razvitie slavjanovedenija v Rossii s 90-x godov XIX v. po 1917 god » [Le développement de la slavistique en Russie, des années 1890 à 1917], in *Istorija na slavistikata ot kraja na XIX i načaloto na XX vek*, Sofija, pp. 34-58.

LAPTEVA, L.P. 1981¹: «S"ezd russkix slavistov 1903g.» [Le congrès des slavistes russes en 1903], in *Issledovanija po istorii slavjanovedenija i balkanistiki*, Moskva, Izdatel'stvo «Nauka», pp. 261-279.

LAPTEVA L.P. 1983 : « Razvitie russkoj istoričeskoj mysli v XIX v. v oblasti slavjanovedenija » [Le développement de la pensée historique russe au XIX^e siècle, dans le domaine de la slavistique], *Vestnik Moskovskogo universiteta*. *Istorija*, n°1, Moskva, pp. 32-42.

LAPTEVA L.P. 1983¹ : « Prepodavanie slavističeskix disciplin v Moskovskom universitete v XIX - načale XX v.» (L'enseignement de la slavistique à l'Université de Moscou aux XIX^e - et début du XX^e siècles], in *Iz istorii universitetskogo slavjanovedenija v SSSR*, Moskva, pp. 34-66.

LARUELLE, M. 2005 : Mythe aryen et rêve impérial dans la Russie du XIX^e siècle, Paris, CNRS Editions, 223 p.

LAVROV, P.A. 1887: « Aleksandr L'vovič Djuvernua. Reč' i otčët, čitannye v toržestvennom sobranii Moskovskogo universiteta 12 janvarja 1887 » [Aleksandr L'vovič Djuvernua. Discours et rapport présentés à l'assemblée solennelle de l'Université de Moscou le 12 janvier 1887], *Otčëty Moskovskogo Universiteta*, Moskva, 1882-1904, Universitetskaja tipografija, pp. 254-264.

LAVROV, P.A. 1887¹: « Predislovie » [Introduction], in *Slovar' bolgarskogo jazyka* ... *sostavil A. Djuvernua*, vol. III, Moskva, Universitetskaja tipografija, pp. I-XI.

LAVROV, P.A. 1893: *Obzor zvukovyx i formal'nyx osobennostej bolgarskogo jazyka* [Étude des particularités phonétiques et formelles de la langue bulgare], Moskva, Universitetskaja tipografija, 235 p., annexes 176 p.

LAVROV, P.A. 1898: «Konspekt prepodavanija istorii slavjanskogo jazyka i literatury, sostavlennyj po opredeleniju Soveta Moskovskogo universiteta ot 2 maja 1834 g. Ju. I. Venelinym» [Cours d'histoire de la langue et de la littérature slaves, rédigé par Ju. I. Venelin à la demande du Conseil de l'Université de Moscou du 2 mai 1834], in *Drevnosti. Trudy Slavjanskoj komissii Moskovskogo arxeologičeskogo obščestva*, t. 2, Moskva.

LEÈMETS, X.D. 1984: « Otraženie semantiki slova v dvujazyčnom slovare (Na materiale Russko-èstonskogo slovarja AN SSSR) » [L'expression du sens du mot dans le dictionnaire bilingue (À partir du Dictionnaire russe-estonien de l'Académie des sciences de l'URSS)], in JARCEVA, V.N., KARAULOV, Ju. N. (réd.), 1984, pp. 200-205.

LEIBNIZ, G.W. 1994 : *Le droit de la raison*, textes réunis et présentés par René Sève, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 256 p.

LEIBNIZ, G.W. 2000 : *L'harmonie des langues*, présenté, traduit et commenté par Marc Crépon, Paris, Editions du Seuil, 240 p.

LEKOMCEVA M.I. 1979 : « Semantika ličnyx i ukazatel'nyx mestoimenij v staroslavjanskom jazyke » [La sémantique des pronoms personnels et démonstratifs en vieux slave], in *Kategorija opredelënnosti – neopredelënnosti v slavjanskix i balkanskix jazykax*, Moskva, pp. 204-230.

L'HERMITTE R. 1974 : *Eléments de grammaire historique du russe*, Paris, Institut d'Etudes slaves, 54 p.

Lingvističeskij ènciklopedičeskij slovar' [Dictionnaire encyclopédique de linguistique] 2002 : sous la rédaction de Jarceva V.N., Moskva, Izdatel'stvo « Bol'šaja Rossijskaja ènciklopedija », 709 p.

LJAPUNOV B.M. 1905 : *Kratkij očerk naučnoj dejatel nosti M. Drinova* [Résumé des travaux scientifiques de M. Drinov], Xar'kov, 15 p.

LOMONOSOV, M.V. 1952: *Polnoe sobranie sočinenij. Trudy po filologii.* [Œuvres complètes. Travaux de philologie.], 7, Moskva-Leningrad, Izdanie Akademii nauk SSSR, 993 p.

LORY B. 1988 : « Quelques aspects du nationalisme en Bulgarie 1878-1918 », *Revue des études slaves*, t. 60, fasc. 2, édition I.E.S. et I.M.S.E.C.O., pp. 499-505.

LOSIEVSKIJ I. 1982 : « Aleksandr Potebnja i Marin Drinov : Èpizody iz istorii otečestvennogo slavjanovedenija [Aleksandr Potebnja et Marin Drinov : Pages de l'histoire de la slavistique dans notre pays], *Sovetskoe slavjanovedenie*, n°6, Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », pp. 98-103.

LUNINA M.V. 1951 : « Grammatika nynešnego bolgarskogo narečija Ju.I. Venelina » [La Grammaire du bulgare contemporain de Ju.I. Venelin] in *Slavjanskaja filologija : sbornik statej*, Moskva, Izdatel'stvo Moskovskogo universiteta, pp. 108-123.

MAKEEVA V.N. 1964 : « Proekt plana "Sravnitel'nogo slovarja vsex slavjanskix narečij" akademika Vostokova » [Projet de plan pour le "Dictionnaire comparatif de toutes les langues slaves" de l'académicien Vostokov], *Izvestija AN SSSR*, *Serija literatury i jazyka*, t. XXIII, vyp. 4, Moskva.

MARKOV, D.F., D'JAKOV, V.A. (éd.) 1988: *Slavjanovedenie v dorevoljucionnoj Rossii. Izučenie južnyx i zapadnyx slavjan* [La slavistique dans la Russie d'avant la révolution. L'Etude des Slaves méridionaux et occidentaux], Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », 414 p.

MARTEL, A. 1933 : *Michel Lomonosov et la langue littéraire russe*, Paris, Honoré Champion, 135 p.

MARTIN, M. 2004: « Montbéliard et la Russie, 1750-1917 », in POUSSOU (dir.), 2004, pp. 629-658.

MARTYNENKO A.K. 1982 : «Iz istorii razvitija istoričeskoj bolgaristiki v Kievskom universitete» [De l'histoire du développement des études historiques du bulgare à l'Université de Kiev], in *Universitetski izsledvanija i prepodavanija na balgarskata istorija u nas i v čužbina*, Sofija, pp. 92-109.

MASLOV, Ju.S. 1959: *Morfologija glagol'nogo vida v sovremennom bolgarskom literaturnom jazyke (Značenie i upotreblenie)* [Morphologie de l'aspect verbal dans la langue bulgare littéraire contemporaine (Rôle et emploi)], Moskva-Leningrad, Izdatel'stvo AN SSSR, 184 p.

MASLOV, Ju.S. 1963: «Značenie dannyx bolgarskogo jazyka dlja obščej teorii slavjanskogo glagol'nogo vida» [Importance des faits de la langue bulgare pour une théorie générale de l'aspect du verbe slave], in *Slavjanskoe jazykoznanie. V Meždunarodnyj s''ezd slavistov*, Sofija, pp. 197-227.

MAZON, A. 1958: *Vid v slavjanskix jazykax (Principy i problemy)* [L'aspect dans les langues slaves (Principes et problèmes)], Moskva, Izdatel'stvo AN SSSR, 62 p.

MAZON, A. 1913 : «La notion morphologique de l'aspect des verbes chez les grammairiens russes», in *Mélanges offerts à Monsieur Emile Picot par ses amis et ses élèves*, t.1, Paris, Librairie Damascène Morgand, pp. 343-367.

MELAMED, G. 2000 : « La pénétration des idées de J.-J. Rousseau en Bulgarie au XIX^e siècle », *Etudes balkaniques*, 2, Sofija, Académie des sciences de Bulgarie, pp. 10-15.

MIKLAS, H. 2003: «Zur Rolle der Wiener akademischen Institutionen in der Geschichte der Slavistik des 19. Jahrhunderts », in BERNARD (dir.), 2003, pp. 17-44.

MIKLOSICH, F. 1883: Geschichte der Lautbezeichnung im Bulgarischen, Wien, Carl Gerold's Sohn, 47 p.

MILETIČ, L. 1901: «Člen''t v b'''lgarskija i v ruskija ezik » [L'article en bulgare et en russe], *Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina*, kn. XVIII, I. Naučen otdel, Sofija, Ministerstvo na narodnoto obrazovanie, pp. 4-67.

MINKOVA L. 1978: *Osip Maksimovič Bodjanski i B''lgarskoto v''zraždane* [Osip Maksimovič Bodjanskij et la renaissance bulgare], Sofija, Izdatelstvo na BAN, 199 p.

MODZALEVSKIJ, L.B. 1932 : «Dnevniki P.I. Keppena» [Les Carnets de P.I. Keppen], *Vestnik AN SSSR*, N° 12, Moskva.

MOUNIN, G. 1967: *Histoire de la linguistique des origines au XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, Le linguiste, 230 p.

MOŽAEVA I.E. 1969 : *Južnoslavjanskie jazyki : Annotirovannyj bibliografičeskij ukazatel' literatury, opublikovannoj v Rossii i v SSSR s 1835 po 1965 g.* [Les langues slaves méridionales : Index bibliographique annoté des œuvres littéraires publiées en Russie et en URSS de 1835 à 1965], Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », 184 p.

MURZAKEVIČ N.N. 1838: « Nynešnee sostojanie prosveščenija v Bolgarii » [État actuel de l'enseignement en Bulgarie], *Žurnal Ministerstva narodnogo prosveščenija*, n°18, Petrograd, pp. 114-123.

MYL'NIKOV A.S. 1983 : « Slavjanskaja tematika v russkix ènciklopedijax 1830-1870-x godov » [La thématique slave dans les encyclopédies russes des années 1830-1870], in *Duxovnaja kul'tura slavjanskix narodov : Literatura, fol'klor, istorija*, Leningrad, pp. 189-196.

NELIDOV, F.F. 1914: «Zapadniki» [Les occidentalistes], in *Kniga dlja čtenija po istorii novago vremeni*, t. IV (II), Moskva, izdanie T-va I.D. Sytina, pp. 261-290.

NERLICH, B. 1988 : *Anthologie de la linguistique allemande au XIX^e siècle*, Münster, Nodus Publikationen, 259 p.

NICULESCU, A. 2008 : « Roumanité et Slavité », *Slavica occitania*, N°27, La Roumanie aux marches du monde slave, Toulouse, Département de slavistique de l'Université Toulouse II, pp. 147-166.

NIKITIN, S.A. 1970: *Očerki po istorii južnyx slavjan i russko-balkanskix svjazej v 50-70-e gody XIX v*. [Essais sur l'histoire des Slaves du Sud et des relations russobalkaniques dans les années 1850-1870], Moskva, 259 p.

NIKULINA, M.V. 1981 : « Slavjanskaja problematika v obščestvenno-literaturnoj bor'be pervoj treti XIX v. (Na materiale russkix periodičeskix izdanij » [La problématique slave dans la lutte sociale et littéraire du premier tiers du XIX^e siècle.

(D'après les textes des éditions périodiques russes)], in *Issledovanija po istoriografii* slavjanovedenija i balkanistiki, Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », pp. 136-159.

NIKULINA M.V. 1984 : « J. Dobrovskij i russkie učenye : Iz istorii russkogo slavjanovedenija pervoj treti XIX v. » [J. Dobrovský et les savants russes : De l'histoire de la slavistique russe dans le premier tiers du XIX^e siècle], in *Istoriografičeskie issledovanja po slavjanovedeniju i balkanistike*, Moskva, pp. 43-63.

NIKULINA M.V. 1986: « Ju.I. Venelin v russkom slavjanovedenii pervoj treti XIX v.» [Ju.I. Venelin et la slavistique russe du premier tiers du XIX^e siècle], in *Istoriografija i istočnikovedenie stran Central'noj i Jugo-Vostočnoj Evropy*, Moskva, pp. 23-40.

NIKULINA, M.V. 1998: «Putešestvie Ju. I. Venelina v Bolgariju i ego mesto v načal'noj bolgaristike v Rossii» [Le voyage de Ju. I. Venelin en Bulgarie et sa place dans la bulgaristique naissante en Russie], in VENEDIKTOV (éd.) 1998, pp. 122-147.

ORNATOVSKIJ, I. 1984: *Novejšee načertanie pravil rossijskoj grammatiki, na načalax vseobščej osnovannyx* [Toute dernière rédaction des règles de la grammaire russienne à partir des données de la grammaire générale], reprint de l'ouvrage de 1810, München, Sagner, 311 p.

PERCIVAL, W.K. 1992: « La connaissance des langues du monde », traduit de l'anglais par S. Auroux et I.Rosier, in AUROUX, t. 2, 1992, pp. 226-238.

PETROVSKIJ N.M. 1914 : « O zanjatijax V. Kopitarja bolgarskim jazykom » [Des travaux de V. Kopitar sur la langue bulgare], *Spisanie na BAN*, kn. 8, Sofija, Dăržavna pečatnica, pp. 19-74.

PEXLIVANOVA, K.I., LEBEDEVA, M. N. 1989 : *Grammatika russkogo jazyka v illustracijax* [Grammaire de la langue russe illustrée], Moskva, Izdatel'stvo « Russkij jazyk », 352 p.

POPOVIĆ, L. 1996: « Deux approches idéologiques de la vernacularisation de la langue littéraire chez les Serbes à la fin du XVIII^e et dans la première moitié du XIX^e siècle », in SERIOT (éd.), 1996, pp. 209-240.

POPRUŽENKO, M.G. 1903: *Ju. I. Venelin i negovoto značenie v istorijata na bălgarskoto văzraždane* [Ju. I. Venelin et son rôle dans l'histoire de la renaissance bulgare], Sofija, Pravoslaven propovednik, 24 p.

POTEPALOV, S.G. 1962: «O roli P.I. Keppena v istorii russko-slavjanskix kul'turnyx svjazej v 20-30x gg. XIX v.» [Du rôle de P.I. Keppen dans l'histoire des relations culturelles russo-slaves dans les années 1820-30], *Voprosy slavjanskogo jazykoznanija*, vyp. 6, Moskva, Izdatel'stvo AN SSSR, pp. 177-213.

POTEPALOV, S.G. 1963: «Putešestvie P.I. Keppena po slavjanskim zemljam» [Le voyage de P.I. Keppen en terres slaves], *Iz istorii russko-slavjanskix literaturnyx svjazej XIXv.*, Moskva-Leningrad, pp. 9-15.

POUSSOU, J.-P., MEZIN, A., PERRET-GENTIL, J. (dir.) 2004 : L'influence française en Russie au XVIII^e siècle : Colloque international organisé par le Centre Roland-Mousnier, 14 et 15 mars 2003, Intstitut d'Études slaves, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 735 p.

PUL'KINA, I.M. 1976: *Učebnik russkogo jazyka dlja studentov-inostrancev* [Manuel de langue russe à l'usage des étudiants étrangers], Moskva, Izdatel'stvo « Russkij jazyk », 517 p.

PUZYNINA, Ja. 1996 : « La nation et la langue dans la pensée polonaise des trois derniers siècles », in SERIOT (éd.), 1996, pp. 241-260.

RAJKOV, B. 1972: *Istorija slavjano-bolgarskaja: p''rvi Sofroniev prepis ot 1765 godina [Histoire slavo-bulgare:* première copie de Sofronij daté de 1765], vol. 1 (130 p.) et vol. 2 (174 p.), Sofija, Izdatelstvo « Nauka i izkustvo ».

REFORMATSKIJ, A.A. 1967: *Vvedenie v jazykovedenie* [Introduction à la linguistique], Moskva, izdatel'stvo Prosveščenie, 542 p.

RÉMI-GIRAUD, S., RÉTAT, P. (dir.) 1996 : *Les mots de la nation*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 321 p.

RÉMI, G. 1996 : « Aux sources du nationalisme allemand ? Sur *nation* et *patrie* dans *l'Esprit du temps* d'Arndt et les *Discours à la nation allemande* de Fichte », in RÉMI-GIRAUD, S. & RÉTAT, P. (dir.) 1996, pp. 261-283.

RÉMI-GIRAUD, S. 1996: «Le micro-champ lexical français: *peuple*, *nation*, *État*, *pays*, *patrie* », in RÉMI-GIRAUD, S. & RÉTAT, P. (dir.) 1996, pp. 19-39.

REZVIN, I.I. 1969: « Ob ierarxii grammatičeskix kategorij slavjanskix jazykov (na primere kategorii imeni suščestvitel'nogo) [De la hiérarchie des catégories grammaticales dans les langues slaves (d'après l'exemple de la catégorie du substantif)] », *Sovetskoe slavjanovedenie*, N° 3, 1969, Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », pp. 167-168.

REVZINA, O.G. 1979: « Funkcional'nyj podxod k jazyku i kategorija opredelënnosti - neopredelënnosti » [La démarche fonctionnelle vis-à-vis de la langue et la catégorie de la détermination-indétermination], in *Kategorija opredelënnosti – neopredelënnosti...*, Moskva, pp. 64-89.

RIASANOVSKY, N.V. 1952: Russia and the West in the Teaching of the Slavophiles. A study of Romantic Ideology, Cambridge, Harvard University Press, 244 p.

RIASANOVSKY, N.V. 1987: *Histoire de la Russie: des origines à 1984*, trad. de l'américain, Paris, Robert Laffont (Bouquins), 843 p.

ROBINS, R.H. 1992: «Les grammairiens byzantins», traduit de l'anglais par S. Auroux, in AUROUX, t. 2, 1992, pp. 65-75.

ROBINSON, M.A. 1981: « Izučenie novoj istorii južnyx slavjan v russkoj istoriografii načala XXv.» [Étude de l'histoire moderne des Slaves du Sud dans l'historiographie russe du début du XX^e siècle], in *Issledovanija po istorii slavjanovedenija i balkanistiki*, Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », pp. 279-300.

ROBINSON, M.A. 2003: «Otdelenie russkogo jazyka i slovesnosti Rossijskoj Akademii nauk (konec 1910-x – 1920e gody) » [La section de langue et littérature russes de l'Académie des sciences de Russie (fin des années 1910 et années 1920)], in BERNARD (dir.), 2003, pp. 68-87.

ROMANSKI, S. 1937 : « B''lgarski v''prosi v prepiskata na I.I. Sreznevski i V.I. Grigorovič » [La question bulgare dans la correspondance de I.I. Sreznevskij et de V.I. Grigorovič], *Spisanie na BAN*, kn.54, Sofija, Glyškov, pp. 95-176.

RUSINOV, R. 1999: *Istorija na novob''lgarskija knižoven ezik* [Histoire de la nouvelle langue littéraire bulgare], Veliko Tărnovo, Izdatelstvo « Abagar », 528 p.

SAMARA, M. 1996 : « Le problème de la langue et de la nation albanaise (XIX^e-XX^e siècles) », in SERIOT (éd.), 1996, pp. 261-276.

SANDFELD, K. 1930: Linguistique balkanique. Problèmes et résultats, Paris, Librairie C. Klincksieck, 239 p.

ŠANSKIJ, N.M. 1972: *Ètimologičeskij slovar' russkogo jazyka* [Dictionnaire étymologique de la langue russe] t. 1, Moskva, Izdatel'stvo Moskovskogo universiteta, 215 p.

ŠANSKIJ, N.M. 1980: *Ètimologičeskij slovar' russkogo jazyka* [Dictionnaire étymologique de la langue russe] t. 2, vyp. 7, Moskva, Izdatel'stvo Moskovskogo universiteta, 146 p.

ŠČEPKIN, V.N. 1899 : *Rassuždenie o jazyke Savvinoj knigi* [Études sur la langue du *Livre de Savva*], Sankt-Peterburg, 349 p.

ŠČEPKIN, V.N. 1906: *Bolonskaja psaltyr*' [Le Psautier de Bologne], Sankt-Peterburg, Imperatorskaja Akademija nauk, 267 p.

ŠČEPKIN, V.N. 1914 : « Slavjanskoe vozroždenie » [La renaissance slave], in *Kniga dlja čtenija po istorii novogo vremeni*, t. IV (II) : Slavjanstvo v načale XIX v. i Rossija v carstvovanie imperatora Nikolaja I. [Les Slaves au début du XIX^e siècle et la Russie sous le règne de l'empreur Nicolas I^{er}], Moskva, izdanie T-va I.D. Sytina, pp. 1-50.

SCHMITTER, P. 2000: «Le savoir romantique», traduit de l'allemand par Barbara Kaltz, in AUROUX, t. 3, 2000, pp. 63-78.

SCHLÖZER, A.L. 1771: Allgemeine nordische Geschichte: Aus den neuesten und besten nordischen Schriftstellern und nach eigenen Untersuchungen beschrieben, und als eine geographische und historische Einleitung zur richtigern Kenntniss aller skandinavischen, finnischen, slavischen, lettischen, und sibirischen Völker, besonders in alten und mittleren Zeiten herausgegeben, Halle, J. J. Gebauer, 637 p.

SELIŠČEV, A.M. 1925: « Des traits linguistiques communs aux langues balkaniques », *Revue des Études slaves*, 5, 1925, Paris, Institut d'Études slaves, pp. 38-57.

SELIŠČEV, A.M. 1952: *Staroslavjanskij jazyk* [Le vieux slave], vol. II, Moskva, Učpedgiz, 205 p.

SERGEEV, A.V. 1981 : « V.I. Grigorovič i problemite na b''lgarskoto v''zraždane » [V.I. Grigorovič et les problèmes de la renaissance bulgare], in *B''lgarskoto v''zraždane i Rusija*, 1981, pp. 317-335.

SÉRIOT, P. (éd.) 1996: Langue et nation en Europe centrale et orientale du XVIII^e siècle à nos jours, Cahiers de l'ILSL, N° 8, Lausanne, Presses Centrales de Lausanne, 358 p.

SÉRIOT, P. 1996 : « La linguistique spontanée des traceurs de frontières », in SERIOT (éd.), 1996, pp. 277-304.

SÉRIOT, P. 2000: « Eurasistes et marristes », in AUROUX, t. 3, 2000, pp. 473-497.

ŠIROKOVA, A.G., NEŠČIMENKO, G.P. 1978: «Stanovlenie literaturnogo jazyka češskoj nacii » [La formation de la langue littéraire de la nation tchèque], in *Nacional'noe vozroždenie...*, réd. S. BERNŠTEJN, 1978, pp. 9-85.

ŠIŠMANOV, I. 1897: « Venelinovite kniža v Moskva. I. » [Les documents de Venelin à Moscou. I.], *Bălgarski pregled*, g. IV, kn. 9, Sofija, pp. 36-70.

ŠKILJAN, D. 1996: « La langue entre symboles et signes: le cas serbo-croate », in SERIOT (éd.), 1996, pp. 305-328.

ŠLJAKOV, N. 1886: «Slovar' bolgarskogo jazyka ... sostavil A. Djuvernua » [Dictionnaire de la langue bulgare ... rédigé par A. Djuvernua], *Russkij filologičeskij vestnik*, vol. 2, N°3, Moskva, pp. 102-127.

SMOL'JANINOVA, M.G. 1998 : «Ju. Venelin i bolgarskaja literatura èpoxi nacional'nogo Vozroždenija» [Ju. Venelin et la littérature bulgare à l'époque de la Renaissance nationale], in VENEDIKTOV 1998, p. 5-26.

SOBOLEVA, P.A. 1984: «Sposoby glagol'nogo dejstvija i slovoobrazovatel'nye razrjady glagolov» [Aspects de l'action verbale et les catégories dérivatives des verbes], in JARCEVA, V.N., KARAULOV, Ju. N. (réd.), 1984, pp. 93-101.

SOBOLEVSKIJ, A.I. 1886: «Aleksandr L'vovič Djuvernua» [Aleksandr L'vovič Djuvernua], *Žurnal Ministerstva narodnogo prosveščenija*, vol. 245, N°5, Petrograd, pp. 67-70.

SOROKOLETOV, F.P. 1998: *Istorija russkoj leksikografii* [Histoire de la lexicographie russe], Sankt-Peterburg, Nauka, 610 p.

SREZNEVSKIJ, I.I. 1860: *Jubilej P.I. Keppena* [Le jubilé de P.I. Keppen], Sankt-Peterburg.

SREZNEVSKIJ, I.I. 1895: *Materialy dlja Slovarja drevnerusskogo jazyka po pis'mennym pamjatnikam* [Éléments pour le Dictionnaire de vieux russe recueillis dans les manuscrits], reprint, t. I (1419 p., 49 p.), t. II (1802 p.) et t. III (1684 p., 272 p., 13 p.), Sankt-Peterburg, Tipografija Imperatorskoj Akademii nauk.

STEFANOVA, L., RADEV, A. (éd.) 1973 : *B''lgarsko-frenski rečnik* [Dictionnaire bulgare-français], Sofia, Nauka i izkustvo, 978 p.

STEPOVIČ, A. 1896: «Slavjanskie izvestija» [Nouvelles slaves], reprint, Filologičeskie zapiski, vyp.1, Voronež, Tipografija V. I. Isaeva, pp. 117-148.

STOJANOV, S. 1980: *Gramatičeskata kategorija opredelenost v b''lgarskija ezik* (*členuvane na imenata*) [La catégorie grammaticale de la détermination dans la langue bulgare (l'article du nom)], Sofija, Narodna prosveta, 208 p.

STOJKOV, S. 1967 : « Vuk Karadžič i b''lgarskijat ezik » [Vuk Karadžić et la langue bulgare], B''lgarski ezik, kn.4-5, Sofija, BAN, Institut za bălgarski ezik, pp. 293-314.

STOJKOVA S. 2001: « Naissance et développement du folklore bulgare au XIX^e siècle », *Ethnologie française* 2001/2, tome XXXVII, pp. 199-207.

ŠVEDOVA, N.Ju. 1984: «Ob aktivnyx potencijax, zaključennyx v slove» [Des potentialités dynamiques du mot], in JARCEVA, V.N., KARAULOV, Ju.N. (réd.), 1984, pp. 7-15.

SUXOMLINOV, M.I. 1878: *Istorija Rossijskoj Akademi* [Histoire de l'Académie de Russie], vyp. 4, Sankt-Peterburg, Tipografija Imperatorskoj Akademii Nauk, 522 p.

SYROMJATNIKOV, B.I. 1914: «Slavjanofil'stvo» [Le mouvement slavophile], in *Kniga dlja čtenija po istorii novago vremeni*, t. IV (II), Moskva, izdanie T-va I.D. Sytina, pp. 291-339.

TEPLJAKOV, V.G 1833: *Pis'ma iz Bolgarii (Pisany vo vremja kampanii 1829 goda)* [Lettres de Bulgarie (Écrites au cours de la campagne de 1829)], Moskva, Tipografija Avgusta Semena, 210 p.

THIESSE, A.-M. 1999: La création des identités nationales. Europe XVIII^e – XX^e siècle, Paris, Éditons du Seuil, 307 p.

THOMAS, P.-L. 1999: «Frontières linguistiques, frontières politiques», *Histoire*, *Epistémologie*, *Langage*, t. XXI, fasc.1, Paris, SHESL, pp. 63-82.

TOLSTOJ, N.I. 1978 : « Literaturnyj jazyk u serbov v konce XVIII – načale XIX veka » [La langue littéraire des Serbes entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècles], in S. BERNŠTEJN (réd.), 1978, pp. 269-328.

UNBEGAUN, B. 1965 : « Le russe littéraire est-il d'origine russe ? », *Revue des études slaves*, t.44, Paris, Institut d'Etudes slaves, pp. 19-28.

VÂGLENOV, M. 1979: «Ezik i grafičeska praktika u Rakovski » [Langue et pratique graphique chez Rakovski] in *Izsledvanija iz istorijata na b''lgarskija knižoven ezik ot minalija vek*, Sofija.

VAILLANT, A. 1948: *Grammaire du vieux slave*, t.I (375 p.) et t. II (125 p.), Paris, Institut d'Etudes slaves.

VAILLANT, A. 1958: *Grammaire comparée des langues slaves*, t. I (320 p.), t. II: vol. 1 (362 p.) et vol. 2 (374 p.), Lyon-Paris, IAC.

VALTCHINOVA, G. 2000 : « Visages nationaux du culte de Sainte Parascève / Petka d'Epivatos : une approche historico-anthropologique », *Etudes balkaniques*, 2, Sofija, Académie des sciences de Bulgarie, pp. 96-111.

VENEDIKTOV, G.K. 1974 : *U istokov bolgarskoj dialectologii (V pamet na prof. St. Stojkov)*, [Aux origines de la dialectologie bulgare (En mémoire du prof. St. Stojkov], Sofija.

VENEDIKTOV, G.K. 1978: « Nekotorye voprosy formirovanija bolgarskogo literaturnogo jazyka v èpoxu vozroždenija » [Quelques questions sur la formation de la langue bulgare littéraire à l'époque de la renaissance], in BERNŠTEJN (réd.), 1978, pp. 207-268.

VENEDIKTOV, G.K. 1981: «P''rva stranica v istorijata na izučavaneto na b''lgarskija ezik ot ruski učeni » [Première page de l'histoire de l'étude de la langue bulgare par des savants russes], in *B''lgarskoto v''zraždane i Rusija*, 1981, pp. 212-235.

VENEDIKTOV, G.K. 1981¹: *Iz istorii sovremennogo bolgarskogo literaturnogo jazyka* [De l'histoire de la langue littéraire bulgare contemporaine], Sofija, Izdatelstvo na Bălgarskata akademija na naukite, 269 p.

VENEDIKTOV, G.K. 1981²: « Pervye otzyvy o Grammatike nynešnego bolgarskogo narečija Ju.I. Venelina » [Premières opinions sur la Grammaire du bulgare contemporain de Ju.I. Venelin], in *Issledovanija po istorii slavjanovedenija i balkanistiki*, Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », pp. 176-191.

VENEDIKTOV, G.K. 1983 : « Novye materialy k biografii Ju. I. Venelina » [Éléments nouveaux sur la biographie de Ju.I. Venelin], *Učënye zapiski Tartuskogo Gosudarstvennogo universiteta*, N° 649, fasc. II, Tartu, 1983, pp. 30-54.

VENEDIKTOV, G.K. 1990: *Bolgarskij literaturnyj jazyk èpoxi Vozroždenija*. *Problemy normalizacii i vybora dialektnoj osnovy* [La langue littéraire bulgare à l'époque de la Renaissance. Problèmes de normalisation et de choix d'une base dialectale], Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », 206 p.

VENEDIKTOV, G.K. (éd.) 1998: *Ju.I. Venelin v bolgarskom Vozroždenii* [Ju.I. Venelin dans la Renaissance bulgare], Moskva, RAN, Institut slavjanovedenija i balkanistiki, 205 p.

VENEDIKTOV, G.K. 1998: «Ju.I. Venelin o bolgarskom jazyke» [Ju.I. Venelin à propos de la langue bulgare], in VENEDIKTOV (éd.), 1998, pp. 52-83.

VENEDIKTOV, G.K. 2002 : « Za s''dbata na Venelinovata Grammatika nynešnego bolgarskogo narečija » [La destinée de la Grammaire du bulgare contemporain de Venelin], in VENELIN, 2002, pp. 22-38.

VENELIN, Ju.I. 1829: Drevnie i nynešnie bolgare v političeskom, narodopisnom, istoričeskom i religioznom ix otnošenii k rossijanam. Istoriko-kritičeskie izyskanija [Les Bulgares anciens et contemporains dans leurs relations politiques, ethnographiques, historiques et religieuses avec les Russes. Recherches historiques et critiques], t.1, Moskva, 241 p.

VENELIN, Ju.I. 1838 : *O zarodyše novoj bolgarskoj literatury* [De la genèse de la nouvelle littérature bulgare], Moskva, 48 p.

VENELIN, Ju.I. 1997: *Grammatika nynešnego bolgarskogo narečija* [Grammaire de la langue bulgare contemporaine], Moskva, Institut slavjanovedenija i balkanistiki, 252 p.

VENELIN, Ju.I. 2002: *Gramatika na dnešnoto b''lgarsko narečie* [Grammaire de la langue bulgare contemporaine], trad. du russe, Préface du prof. Xristo Parveev (pp. 9-21), Sofija, Universitetsko izdatelstvo "Sv. Kliment Oxrisdki", 291 p.

VINOGRADOV, V.V. 1949 : *Očerki po istorii russkogo literaturnogo jazyka XVII-XIX vv*. [Essais sur l'histoire de la langue russe littéraire du XIII^e au XIX^e siècle], 2^e édition, Lejden, E.I. Brill, 443 p.

VOMPERSKIJ, V.P. 1986 : *Slovari XVIII veka* [Les dictionnaires du XVIII^e siècle], Moskva, Izdatel'stvo « Nauka », 135 p.

WEIGAND, G. 1907: Bulgarische Grammatik, Leipzig, J.A. Barth, 187 p.

ZAIMOVA, R. 2000: «L'Histoire du moine Paissij (1762) dans le contexte européen», *Etudes balkaniques*, 2, Sofija, Académie des sciences de Bulgarie, pp. 31-35.

ZLATARSKI, V. 1903: Ju. Venelin i značenieto mu za b''lgarite : po slučaj 100-godišninata ot roždenieto mu (1802-1902) [Ju. Venelin et son importance pour les Bulgares : à l'occasion du centenaire de sa naissance (1802-1902)], Sofija, 71 p.

ZORINA, V.A. (réd.) 1963 : *Istorija diplomatii* [Histoire de la diplomatie], t. II : *Diplomatija v novoe vremja : 1871-1914* [La diplomatie de l'époque moderne : 1871-1914], Moskva, 820 p.

ZUBKOV, M.G. 2008: *Ukraïns'ka mova: Universal'nij dovidnik* [L'ukrainien: guide général], Xar'kiv, VD « Škola », 496 p.

Index des noms propres

Cyrille et Méthode, 43, 76, 127, 129, 145, 176, 206, A 209, 216, 360, 493 Adelung, J.C. 29, 58, 66, 133, 134, 151, 169, 379 Adelung, F. 175 Č Adodurov, V.E. 37, 161, 256 Aksakov, S.T. 198, 208 Aleksej Mixajlovič, 113 Čelakovský, F.L. 124 Alexandre Ier, 30, 391 Čintulov, D. 201 Alexandre le Grand, 253 Čolakov, V. 418, 426 Alexis V. 217 Čujkovič, major 91, 93 Anne Ire, 35 Aprilov, V. 158, 201, 204, 207, 214, 362, 368, 386 Arnauld, A. 24, 25, 26, 234 Arndt, E.M. 81, 82, 83, 87, 506 D Dal', V.I. 9, 374, 414 B Damascène, 47, 291, 498, 502 Daniil, prêtre 168, 170, 215, 249, 291 Bacmeister, L.C. 152 Danov, X. 417, 437, 440 Barsov, A.A. 29, 226 Daskalov, N. 292 Baudouin de Courtenay, J.I. 252 Davydov, I.I. 251, 359 Bayer, G.S. 57, 114, 115, 496 De Foe, D. 420 Benfey, T. 13 Deržavin, G.R. 146 Beron, P. 18, 237, 238, 291, 352, 354, 357, 419, 485 Deržavin, N.S. 372, 458 Berynda, P. 32, 33, 34, 110, 111 Descartes, R. 51 Bessonov, P.A. 80, 99, 102, 215, 219, 221, 223, 360, Dibič-Zabalkanskij, feld-maréchal 212 362, 368, 388, 418, 483 Diderot, D. 36 Bistrickij, F. archimandrite grec 178 Diomède, 52 Blăskov, I. 389, 418, 419, 420 Djuvernua, 8, 9, 36, 37, 39, 56, 70, 99, 103, 124, 132, Blagodarov, J.I. 111 143, 191, 362, 368, 370, 371, 373, 374, 375, 377, Blahoslav, J. 16, 395 378, 379, 381, 382, 383, 385, 389, 390, 391, 392, Bodjanskij, O.M. 101, 117, 121, 125, 362, 367, 368, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 371, 392, 393, 398, 401, 422, 503 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 414, 415, Bodmer, J.J. 76 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, Bogorov, I. 387, 389, 416, 440, 448, 449, 450 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, Bohorić, 16, 17 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, Böhtlingk, O. 59 446, 447, 448, 449, 450, 451, 453, 454, 455, 456, Bončev, N. 201, 420 457, 458, 459, 473, 474, 491, 499, 500, 509, 510 Bopp, F. 13, 57, 67, 68, 69, 71 Dobrev, I. 220 Boroolu, G. 189 Dobrovský, J. 60, 71, 124, 126, 128, 151, 153, 155, Bošković, jésuite 136 181, 378 Botev, X. 201, 389, 420 Dolobko, M.G. 458 Bozveli, N. 236 Donat, 26, 28, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 52, 230, Brandt, R.F. 377, 394, 402, 423 233, 234, 241, 258 Broca, P. 66 Dormidontov, G.F. 153 Brockhaus F.A. et Efron I.A., 375, 392 Doukas, M. 217 Brugmann, K. 285 Dozon, A. 389, 406, 418 Burckhardt von Purkenstein, A.E. 20 Drinov, M. 293, 368, 371, 385, 386, 387, 388, 390, Buslaev, F.I. 367, 392, 393, 394, 422 406, 407, 409, 411, 412, 413, 414, 416, 418, 420, 421, 422, 431, 434, 435, 437, 440, 441, 442, 443, C 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 483, 485, 494, 501 Calepino, A. 32, 34 Drumev, V. 201, 292, 389, 418, 419 Cankov, frères 388, 416, 435 Duperron, A. 58 Catherine II, 30, 35, 63, 76, 116, 120, 146, 149, 151, Duvernoy, J.G. 391 152, 175, 391, 498 Chalcocondyle, L. 217 E

Engel, J.C. 134, 136

Ésope, 420

Chamberlain, J. 135, 150 Cœurdoux, père 58

Constantin X, 217

F K Fëdorov, I. 19, 109, 361 Fénelon, 420 Kačanovskij, V.V. 390, 420 Fichte, J.G. 81, 82, 83, 87, 506 Kačenovskij, M.T. 91, 121, 125, 224, 359 Fonvizin, D.I. 146 Kajsarov, A.S. 122, 189 Frähn, C.M. 134 Kalajdovič, K.F. 137, 145 Kanitz, F.P. 426, 438, 456 Francisci, E. 135 Frušić, 155 Karadjordje, 80, 90 Karadžić, V. 8, 132, 135, 139, 140, 141, 142, 143, $144,\,145,\,146,\,147,\,148,\,149,\,150,\,151,\,152,\,153,$ G 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, Gébelin, C. de 29 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 210, 218, Genevič, J. 220 233, 236, 454, 456, 457, 465, 498 Georges de Poděbrady, 398, 399, 403, 490 Karamzin, N.M. 54, 124, 134, 145, 146, 198 Gerasimov, D. 45 Karavelov, L. 201, 388, 389, 415, 418, 420, 440 Gerov, N. 201, 293, 387, 416, 436, 440, 448 Kărčovski, J. 159, 291 Gilberti, M. 17 Karskij, E.F. 15 Gil'ferding, A.F. 159, 172, 175, 368, 369, 370, 399 Kašić, B. 16, 17 Giidara, 175 Katov, 180 Gogol, N.V. 420 Keppen, P.I. 8, 9, 35, 63, 71, 92, 93, 94, 99, 121, 124, Gol'dermann, Ž.B.D. 111 Gorlickij, I.S. 34, 35 125, 129, 132, 142, 143, 147, 163, 165, 169, 170, 171, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, Gorčakov, A.M. 99, 102 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 211, 220, Grabjanka, G.I. 111 Granovskij, T.N. 369 263, 281, 349, 392, 425, 427, 454, 456, 480, 490, 497, 503, 505, 510 Greč, N.I. 225, 227, 251 Kifalov, M. 292 Grégoras, N. 217 Kipilovski, A.S. 160, 201, 220, 237, 248, 250, 352, Griboedov, A.S. 283 355, 357, 386 Grigorovič, V.I. 101, 108, 367, 369, 386, 392, 483, Kiselev, général 212 495, 507, 509 Klaproth, H.J. von 65, 134, 188, 189 Grimm, J. 13, 67, 69, 71, 72, 457 Kočubinskij, A.A. 189, 368, 371 Greč, N.I. 225, 227, 251 Kodžev, T. 389 Grossheinrich, K. 379 Kollár, J. 60 Grot, J.K. 374 Komenský, J.A. 385 Gruev, J. 293 Kondrakovič, K.A. 111 Kopijewitz, 37 Н Kopitar, J. 122, 124, 125, 126, 131, 132, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 145, 148, 149, Hanka, V. 124 150, 152, 155, 159, 164, 165, 166, 167, 168, 169, Hegel, G.W.F. 72 170, 177, 182, 183, 188, 190, 211, 233, 263, 281, Herder, J.G. 77, 78, 79, 80, 82, 87, 133 284, 285, 352, 367, 378, 505 Homère, 287 Koreckij-Satanovskij, A. 32 Korš, F.E. 407, 408 I Kosickij, G.V. 120 Kostov, 76 Ignjatovič, D. 189 Kotljarevskij, A.A. 368 Iliev, 390, 420, 440 Kraj, K. 368, 375 Il'inskij, I.I. 34, 457 Krajkov, I. 135 Inzov, I.N. 160 Križanić, J. 17, 53, 121, 492 Ivan III, 39, 44 Kruševskij, N.V. 252 Krylov, I.A. 146 Kucharski, 211 Kudrjavcev, I.I. 393 Kulakovskij, P. 146, 157, 402 J Kul'bakin, S.M. 457 Jagić, I.V. 46, 47, 139, 143, 145, 146, 147, 286, 362,

L

La Tour d'Auvergne, T. Malo Corret de 76 Ladislas Znoemskij, 398, 399 Lamanskij, V.I. 370, 372, 388 Lancelot, C. 24, 25, 26, 158, 234 Lascaris, C. 47 Lavrov, P.A. 37, 99, 208, 288, 362, 388, 393, 397, 402, 405, 407, 409, 410, 411, 412, 414, 415, 421

Jakob, L. 30, 227, 234, 241, 251, 252, 484

Jan Hus, 398, 399

Janovskij, N.M. 375, 377

Jungmann, J. 60, 124, 378

Jones, W. 13, 57, 59

Janković, 151

Lavrovskij, P.A. 377
Leaves, G.D. 157
Lebedev, G.S. 58, 59
Lehrberg, C. 176
Leibniz, G.W. 62, 78
Letourneur, L.F. 76
Levski, V. 201
Linde, S.B. 124, 382
Liven, K.A. 208
Ljapunov, B.M. 407, 409, 422
Lomonosov, M.V. 29, 30, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 54, 59, 60, 61, 63, 110, 115, 117, 119, 120, 126, 146, 162, 225, 226, 229, 231, 232, 233, 244, 252, 255, 256, 258, 380, 482, 502
Ludolf, H.W. 16, 18, 37, 38, 54

M

Macpherson, J. 75 Magnickij, M.L. 176 Majewski, W. 60 Maikov, A.A. 368 Major, P. 46, 138 Makušev, V.V. 370 Malte-Brun, C. 95, 96 Manojlov, I. 219 Maria Aleksandrova, tsarine 103 Martin Leake, W. 138, 140, 169 Matov, D. 362, 390, 409, 422, 447 Maxime le Grec, 235 Messerschmidt, D.G. 58 Michel VII, 217 Mičatek, L.A. 37 Mihanović, A. 60 Miklosich, F. 71, 137, 285, 286, 394, 423, 424, 425, Miladinov, K.et D. frères 201, 293, 415, 418, 434, 438, 450, 451 Miletič, L. 264, 285, 287, 288, 289, 290, 291, 485 Miljutin, D.A. 99, 103 Milutinović, S. 148 Mixajlovski, 293, 420 Mohyla, P. 44 Molnar, I.I. 198, 207, 223 Momčilov, 293, 419 Montesquieu, C. de Secondat 82 Morse, C.F. 388, 416 Müller, G.F. 114, 115 Mušicki, 148 Musin-Puškin, A.I. 76 Mustakov, D.I. 163, 164, 178, 180, 181, 183, 184, 188, 189, 220

N

Načev, N.A. 447 Nadeždin, N.I. 125 Napoléon I°r, 85, 90, 91, 174, 391 Nekrasov, N.A. 369, 371 Nenovič, V. 217, 386 Nestor, 114, 128, 133, 250, 290 Nicolas I°r, 124 Niedzeski, 15 Nikolaj Nikolaevič, Grand prince 103 Nikol'skij, A.A. 227, 229, 256 Nikon, 43 Novikov, N. 54, 368 Nudožerský, B. 16

0

Obradović, D. 137, 151 Omatov, 15 Orbini, M. 96, 113 Omatovskij, I. 30, 226, 227, 231, 232, 241 Ovsjaniko-Kulikovskij, D.N. 265

P

Palacký, F. 204 Palauzov, N. 201, 362, 386 Pallas, S. 35, 63, 64, 136, 146, 149, 151, 153, 167, 379 Palsgrave, J. 18, 38 Panaev, V.I. 361, 369 Parascève, sainte 353, 512 Pavlovič, X. 18, 66, 159, 236, 292 Pejčinovič, K. 159 Pešakov, G. 220 Petraševskij, M.V. 377 Petrov, P.J. 394 Petrov, K. 418 Pierre le Grand, 19, 35, 37, 39, 43, 62, 64, 96, 113, 114, 145, 161, 162, 398 Pini, A.A. 178 Pljušar, A. 176, 368, 375 Pogodin, M.P. 198, 200, 211, 213, 217, 219, 359 Polenakovič, 188 Polevoj, K. 95, 203 Polikarpov-Orlov, F.P. 34, 110 Popovič, 201 Popović-Mostarski, J. 168 Potebnja, A.A. 265, 501 Potocki, J. 188, 189 Pouqueville, F. 95 Prejs, P.I. 101 Priscien, 52 Puškin, A.S. 180 Pypin, A.N. 371

R

Raguzinskij-Vladislavić, S.L. 113
Raić, J. 96,
Raić, archimandrite 136
Rakovski, G.S. 201, 292, 418, 419, 429, 440, 511
Rask, R.K. 69, 70, 71
Rejf, F.I. 375, 382
Rilski, N. 18, 201, 236, 291, 362, 386, 416, 418, 436
Rižskij, I.S. 30, 227, 241, 484
Rot, général 213
Roth, W.R. von 59, 395
Rumjancev, N.P. 125, 145, 176, 205, 223, 246, 497
Rybnikov, P.N. 289

S

Sandfeld, K. 284, 285, 286, 319, 320, 321 Sapunov, P. 178, 181, 237, 278, 290, 352 Satarov, I.P. 34 Saussure, F. de 251, 396 Savel'ev-Rostislavovič, N.V. 369 Schelling, F.W.J. von 72 Schiller, F. von 420 Schlegel, A. W. et F. von 55, 57, 59, 65, 66, 67, 72, 169, 253, 457 Schleicher, A. 13 Schlözer, A.L. 114, 131, 133, 134, 136, 137 Schuchardt, H. 285 Seliščev, A.M. 253, 272, 321, 458 Séville, saint Isidore de 27 Sirotinin, A.N. 371 Skal'kovskij, A.A. 368 Slavejkov, 386, 388, 418, 420, 429 Slavineckij, E. 32 Smirnov, A. 289 Smotrickij, M. 48, 49, 50, 52, 53, 109, 225, 229, 231, 232, 233, 234, 256, 258 Sobolevskij, A.I. 288, 392, 400, 402, 405, 406 Sokolov, P.I. 171, 236, 238, 370, 378, 379, 380, 423 Solarić, P. 144, 148 Spasovič, V.D. 371 Špilevski, 15 Spiridov, A.M. 91, 92, 93, 94, 95, 178, 179, 180, 181 Sreznevskij, I.I. 84, 85, 101, 123, 125, 159, 185, 190, 350, 369, 370, 375, 376, 387, 392, 394, 447, 450, 490, 507 Starčevskij, A. 368 Statorius / Stojeński, P. 17 Sumarokov, A.P. 146 Svetov, V.P. 225, 226 Syrku, P.A. 289, 370

Š

Šafařík, P. J. 60, 124, 134, 140, 141, 203, 386 Šarkov, 416 Šaxmatov, A.A. 360, 374, 377, 407 Šaxovskoj, A.A. 208 Ščepkin, V.N. 262, 286, 372, 402, 407, 408, 409, 410, 482 Šimkevič, F.S. 375 Širjaev, 220 Šiškov, A.S. 124, 125, 145, 208, 228, 305, 376, 378, 379, 388, 497 Šišmanov, I. 223, 242, 322, 331, 336, 360, 362, 421, 422

T

Tărnovski, E., 36, 263, 291, 353
Tatarinov, A. 112
Tatiščev, V.N. 115, 117, 118, 119, 120, 161
Tekel, S. 151
Tepljakov, V.G. 211, 212
Thevet, A. 17, 58
Timkovskij, I.F. 227, 241, 484
Tixonravov, N.S. 238, 353, 392, 394
Toll', K.F. 375
Trediakovskij, V.K. 35, 54, 115, 116, 117, 158, 161, 162, 352
Trubar, P. 16, 395
Tumanskij, F.O. 111
Tunmann, J. 134, 385
Turgenev, A.I. 122, 145, 189

U

Uspenskij, F.I. 370 Uvarov, S.S. 250, 360, 369, 371 Uževič, I. 16

V

Valvazor, J.W. 135, 150 Vasil'ev, K. 388 Vater, J.S. 55, 58 Vaugelas, C. Favre 159 Vazov I., 371, 420 Venelin Ju.I., 8, 9, 23, 25, 26, 36, 40, 41, 45, 52, 55, 61, 64, 67, 69, 70, 71, 79, 89, 94, 96, 99, 100, 101, 102, 108, 113, 114, 116, 118, 125, 129, 132, 134, 142, 143, 165, 170, 171, 179, 182, 185, 187, 191, 195, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 284, 287, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 316, 317, 318, 319, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 367, 368, 369, 372, 376, 381, 382, 385, 386, 389, 390, 392, 393, 394, 396, 397, 400, 402, 405, 406, 408, 416, 421, 423, 424, 425, 427, 428, 429, 450, 451, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 466, 467, 469, 470, 471, 472, 483, 484, 489, 500, 501, 504, 505, 509, 512, 513, 514 Verković, S. 388, 397, 418, 433, 436, 438, 440, 441, 445, 447 Veženov, 390 Vladimir de Kiev, 43 Vlajkov, T.G. 407, 409, 410, 415, 432 Volčkov, S.S. 35 Voroncov, M.S. 211, 369 Vostokov, A.X. 19, 55, 68, 69, 119, 121, 125, 126, 127, 128, 129, 131, 132, 137, 140, 142, 171, 176, 190, 211, 225, 250, 253, 300, 302, 303, 360, 361, 375, 378, 379, 380, 381, 382, 394, 396, 457, 501 Vračanski, S. 139, 159, 201, 237, 370

W

Walch, R. 96 Weigand, H. 286 Weismann, E. 34, 37

Vrančić, F. 34

X

Xilendarski, P. 201, 291 Xomjakov, A.S. 116 Xristovič, G. 390 Xrulev, 389, 416 Y

Young, Th et E. 76

 \mathbf{Z}

Zagurovič, I. 135 Zeuss, J.K. 69 Zizanij, L. 16, 33, 48, 52, 53, 54, 109, 161 Ž

Žinzifov, R. 204, 220, 292, 293 Živkov-Plevnjanin, A. 389 Žukovskij, V.A. 145

ABSTRACT

« Discovery of the Bulgarian Language by the 19th Century Russian Linguists »

In the history of Slavistics, little is known about the period of the Bulgarian language discovery by the 19th century Russian linguists. The author of the present thesis endeavours to recreate, despite the rarity of documents on the topic, the historical and scientific context which prepared the event. For that purpose, she draws her inspiration from the conditions which accompanied the first descriptions of other languages than Bulgarian. By doing so, many important factors emerge, underlining the whole complexity of the process of discovering the other. In this work, the reader will find an original, comprehensive and detailed analysis of the first grammar, of the first dictionary of the Bulgarian language written by Russian linguists in the 19th century. Besides the fact that this analysis is filling a gap maintained for too long in the history of the Bulgarian language studies, it also brings about a new way of looking upon the state of the language at that time and allows, thanks to a game of perspectives between the linguistic conceptions of the 19th century and those in use today, to follow the main stages of its evolution.

The results of this tremendous learning study open up to new research orientations, in the field of Slavistics as well as in the field of Linguistics in general. They would also find a useful application to other subjects directed towards creation and perception in cross-cultural context.

Key words: Bulgarian language, Venelin, Djuvernua, Russian Linguistics, 19th century, Slavistics (the study of Slavic languages)

SLAVICA OCCITANIA

N° 1 – *Miscellanea* (1995) (4,57 €)

Paul Castaing, La formation du vocabulaire de l'architecture religieuse en Russie. – Roger Comtet, La tradition russe des dictionnaires des mots étrangers. – Sylvie Martin, Un exemple de littérature de propagande : les États-Unis dans l'œuvre de Konstantin Simonov. – Christiane Ronquet, L'image de Molière dans la pièce de M. Boulgakov La Cabale des dévots.

Nº 2 - Spécial (1996)

Paul Castaing, L'église russe en bois de Sylvanès (Aveyron) (épuisé).

N° 3 – *Miscellanea* (1996) (7,62 €)

Roger Comtet, Les emprunts linguistiques dans le débat sur la langue en Russie : d'une révolution à l'autre. — Hélène Menegaldo, De l'Allemagne hitlérienne à la Résistance à Limoges : l'itinéraire de Joseph Ratz, émigré russe. — Pierre-Yves Péchoux, La Lituanie d'aujourd'hui : la restauration d'un État national dans son territoire. — Michel Roux, Serbes et Albanais au Kosovo. — Olga Cadars, Souvenirs de Georges Berg : du corps des cadets de Kiev au Sud-Ouest de la France. — Notes de lecture.

N° 4 – *Germanoslavica* (1997) (16 €)

Paul Castaing, Sigismund von Herberstein et la Moscovie entre Moyen Âge et Temps modernes. — Roger Comtet, L'apport germanique à la réflexion sur la langue en Russie : des origines aux slavophiles. — Dominique Iehl, Quelques aspects de la rencontre entre Dostoïevski et les romanciers allemands. — Alain Cozic, Portraits de pères en monstres : familles en crise chez Ivan Tourguéniev et Theodor Storm. — Viviane Andrieu, La Russie vue par Bismarck. Le séjour à Saint-Pétersbourg (1859-1862). — Jean-Paul Boyer, Hermann von Keyserling et les interférences germano-slaves. — Maryse Dennes, Husserl et l'école russe de phénoménologie. — Kinga Joucaviel, La crise de la monarchie austro-hongroise dans la littérature polonaise de Galicie. — Yves Iehl, Stefan Zweig et la Russie. — Hélène Menegaldo, Les Russes à Berlin (1919-1937). — Emmanuel Demadre, Vladimir Khodassévitch: un poète russe en Allemagne au début des années vingt. — Sylvie Martin, Un mouvement ultra-nationaliste russe : l'Unité nationale russe d'Aleksandr Barkašov.

N° 5 – *Europe centrale* (1997) (16 €)

Jacques Allières, Les Balkans linguistiques. – Viviane Andrieu, Bismarck et la question polonaise. – Pierre-Yves Boissan, E. M. Cioran: les racines slaves d'un auteur francophone. – Patrick Cabanel, František Palacký, Ernest Denis et Thomas Garrique

Masaryk: le protestantisme dans le récit historique et dans l'idée nationale tchèques au XIX° siècle. — *Philippe Carbonne*, Jean Boudou, écrivain occitan, la Silésie, l'Allemagne, l'Ukraine et la Pologne. — *Roger Comtet*, L'école « yougoslave » de Montauban (Tarn-et-Garonne). — *Michel Duc Goninaz*, « En Pologne, c'est-à-dire nulle part ». Réflexions sur les origines de l'espéranto. — *Zoltán Hajnády*, La littérature russe classique vue par la critique hongroise. — *Laurent Mercier*, Étienne Fournol « Tchèque honoraire ». De Saint-Affrique au « Robot », l'itinéraire d'un intercesseur oublié. — *Markus Osterrieder*, Pèlerins pour l'Europe. Les relations culturelles entre l'Europe centrale et Kiev (X°-XIII° siècles): le rôle des Irlandais. — *Stanko Tenšek*, Les félibres traduits en croate. — Notes de lecture.

N° 6 – Autour du russe : études perceptives et comparatives (1998) (16 €)

Sylvie Archaimbault, Jean-Baptiste Maudru ou le regard de la Grammaire générale française sur la langue russe. - Lorraine Baqué, Prosodie des productions d'apprenants de russe langue étrangère. – Michel Billières, Perception de la matière phonique du russe par les Français en enseignement de la prononciation. - Michel Billières, André Borrell et Jeanne Salsignac, Étude perceptivo-acoustique de l'accent lexical en russe contemporain. - Jean Breuillard, Les enjeux de la traduction dans la Russie du XVIIIe siècle et du début du XIXe. - Marielle Bruyninckx et Bernard Harmegnies, Spécificités acoustiques des segments palataux produits par des russophones. - Roger Comtet, L'accent allemand dans la littérature russe. - Zheng-min Dong, À propos de la présentation des propositions subordonnées russes aux apprenants. – Françoise Dubourg et Stanko Tenšek, Articae Horulae... d'Adam Bohoric (1520-1598) et le monde slave. - Aleksandr et Ljudmila Duličenko, Remarques à propos de 1'« accent » finno-ougrien en russe. -Jacqueline Fontaine, Comparaison de la perspective syntaxique de l'énoncé russe et de l'énoncé français. - Ferenc Papp, Mixail Vasil'evič Lomonosov (1711-1765), la langue hongroise et les Hongrois. - Robert Roudet, Esquisse d'une comparaison de l'emploi des formes courtes des adjectifs en russe et en tchèque. - Notes de lecture.

N° 7 - Toulouse, Occitanie, Russie (1998) (16 €)

Raymond Borde, Histoire du fonds russe de la Cinémathèque de Toulouse. - Jean Breuillard, Jean-Claude Lanne et Iouri Polouéktov, Vassili Trediakovski (1703-1769) et la théorie du Rouergue russe. - Olga Cadars, Le fonds russe de la Bibliothèque de l'Université de Toulouse-Le Mirail. – Paul Castaing, Les icônes russes du collectionneur toulousain Georges Labit (1862-1899). - Jacqueline Charrier, Les fonds russes des bibliothèques universitaires de science et médecine de Toulouse. - Louis Claeys, Théophile Delcassé (1852-1923) et la Russie. - Roger Comtet, Vins d'Occitanie et tradition russe. - Roger Comtet, Vladimir Korolenko (1853-1921): un écrivain russe à Toulouse en 1914-1915. - Zakhar Davydov, Le poète et artiste Maksimilian Vološin (1858-1932): trois lettres de Biarritz. - Françoise Dubourg, Les étudiants russes à Toulouse entre le XIXe et le XXe siècle. - Françoise Dubourg, Le fonds russe de la Bibliothèque municipale de Toulouse. – Bernard Kreise, La littérature russe aux éditions Ombres. - Claire Le Poittevin, L'Association «France-URSS» à Toulouse. -Claire Le Poittevin, L'enseignement de la langue russe dans les établissements publics secondaires de l'Académie de Toulouse. - Hélène Menegaldo, Les Russes dans le Sud-Ouest de la France. – Hélène Menegaldo, Ariane Scriabina (1906-1944), héroïne de la Résistance française à Toulouse. — Jean-Luc Moreno, Agen-sur-Moskova. — Pierre-Yves Péchoux, De trois géographes liés à Toulouse et de leurs géographies de la Russie. — Marie-Hélène Puntonet, Le jumelage Toulouse-Kiev. — Didier Vacquier, Entre Montauban et la Russie : une longue histoire. — Colette Zytnicki, De l'Ukraine au Languedoc : des étudiants russes à Toulouse à la veille de la Grande Guerre.

N° 8 – Les Russes et l'Orient (1999) (16 €)

Michel Niqueux, Les Orients de la Russie. — Georges Adassovsky, Les découvertes russes en Polynésie française. — Jean Breuillard, Les Russes envahisseurs et occupants en France (1814-1818). Fantasmes et réalités. — Roger Comtet, La découverte du sanskrit en Russie au XIX° siècle. — Maryse Dennes, Les « Glorificateurs du Nom » : une rencontre de l'hésychasme et de la philosophie au début du XX°siècle en Russie. — Alf Grannes, « Les individus de nationalité caucasienne » : stéréotypes négatifs russes. — Véronique Jobert, L'Orient des émigrés russes en Mandchourie : une vie en symbiose avec la Russie. — Takafumi Kudo, L'Idiot selon Akira Kurosawa. — Jean-Claude Lanne, V. Xlebnikov et l'Orient. — Marlène Laruelle, L'Orient « intérieur » de la Russie : Asie steppique et Empire mongol dans la pensée eurasiste. — Jean-François Pérouse, Irruption et éclipse des navetteurs « russes » à Istanbul (1988-1999) : remous et rumeurs dans la mégapole. — Edgard Weber, Ibn Fadlan chez les Russes. — Zoïa Tagryn'a-Weinstein et Charles Weinstein, Les Russes et la Tchoukotka. — Nataly (Narspy) Zilberg, L'intelligentsia russo-juive en Israël en quête de nouveaux modèles d'intégration. — Notes de lecture.

N° 9 – Germanoslavica II. Religion et interculturalité germano-slave (1999) (16 \in)

I. THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE

Françoise Lesourd, La question du « filioque » : entre les chrétientés d'Orient et d'Occident. – Édouard Sans, Léon Tolstoï lecteur de Schopenhauer. – Maryse Dennes, S. S. Khorouji et la phénoménologie dans les recherches contemporaines sur l'identité religieuse de la Russie.

II. RELIGION ET HISTOIRE

Roger Comtet, La Grammatica russica de Ludolf (1696) comme grammaire piétiste. – Patrice Neau, La politique religieuse des Habsbourg en Transylvanie et l'éveil du sentiment national. – Patrick Cabanel, Religion et nation entre Allemagne et Bohême : l'épisode du « Los von Rom » à la fin du XIX^e siècle.

III. RELIGION, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

Dominique Iehl, Religion et roman: L'Idiot de Dostoevskij et L'Homme sans qualités de Musil. – Manuel Durand-Barthez, Du problème religieux en Galicie orientale au tournant du siècle: autour de Joseph Roth. – Catherine Grünbeck, Le sculpteur Ernst Barlach (1870-1938) en Russie. – Notes de lecture.

N° 10 – Regards comparatistes : les littératures slaves (2000) (16 €)

Pierre-Yves Boissau, Tolstoï, lecteur de Cioran, ou La virilité n'est pas là où l'on croit. – Michel Cadot, Quelques remarques sur l'interprétation des Frères Karamazov par Hermann Hesse. – Danièle Chauvin, Le drame romantique : le héros et l'histoire dans

Le Prince de Hombourg de Kleist, Kordian de Słowacki et Lorenzaccio de Musset. -Roger Comtet, La versification russe et ses modèles étrangers. - Anne Faivre Dupaigre, À la recherche d'Eurydice : Mandelstam et Gluck. - Régis Gayraud, Retour sur une polémique: le lettrisme d'Isidore Isou face à la zaum'd'Il'ja Zdanevič. Essai de comparaison de deux systèmes en conflit. - Catherine Géry, Pouchkine, critique de la littérature française. - Raïssa Gorbounova, La Rhétorique de Feofan Prokopovič (1681-1736) et ses modèles classiques. - Alexander Graf, La poésie de Heinrich Heine vue à travers la traduction d'Apollon Nikolaevič Majkov. – Hélène Henry, Verlaine, poète russe. « Un étranger si familier ». – Vladimir Khazan, « Le monde par mon souffle vit. » (Contribution à la biographie d'Ariane Skriabine). – Jean-Claude Lanne, De la peinture par les sons au langage d'outre-entendement : l'utopie poétique de V. Xlebnikov et ses sources américaines. - Françoise Lesourd, Lev Karsavin et l'expérience de la tout-unité temporelle chez Marcel Proust. Texte inédit présenté et traduit. - Hélène Menegaldo, La jeune génération des avant-gardistes russes à Paris (1921-1930). - Michel Niqueux, La femme fatale russe chez Joséphin Péladan (1858-1918). - Sophie Ollivier, Regards irlandais sur la Russie (Seamus Heaney, Paul Durcan, Brian Friel). - Isabelle Poulin, Vladimir Nabokov, traducteur de Pouchkine. - Ewa Skorupa, Adam Mickiewicz, symbole de la patrie dans la Pologne sous domination prussienne (1830-1914). -Nicole Taillade, Jacob et l'ange : Bruno Schulz et Rainer Maria Rilke. – Eugène Ternovsky, Commentaire d'un procès : le prince Sergej Voroncov contre le prince Petr Dolgorukov. - Olga Weinstein, Matthew Arnold et Léon Tolstoï.

N° 11 – La Russie et le monde au seuil du XXF siècle (2000) (16 €)

Gérard Abensour, Le post-modernisme en Russie entre ruse et naïveté. - Laurent Attal, Les démocrates russes depuis 1989 : évolutions d'une espèce, perspectives de survie. – François Bafoil, L'entreprise post-communiste : gestion privée de la main d'œuvre et politiques publiques de l'emploi en Pologne. - Anne Coldefy-Faucard, Les jeunes Russes ou la lente construction d'une identité. - Evelyne Enderlein, Les femmes russes dans le monde du travail : nouveaux défis. - Isabelle Facon, Le facteur militaire russe dans les relations internationales. – Véronique Jobert, Simbirsk hier, Oulianovsk aujourd'hui. – Marlène Larnelle, Le renouveau des courants eurasistes en Russie : socle idéologique commun et diversité d'approches. - Patrick Lemoine, La Russie entrera-t-elle dans le XXIe siècle à reculons? - Sylvie Martin, Les deux guerres de Tchétchénie, reflet de l'évolution du pouvoir et de la société russes. – Hélène Mélat, De la Mongolie intérieure à l'Empire britannique, les nouveaux horizons de la littérature russe grand public. -Antoine Nivière, L'Église orthodoxe russe aujourd'hui, entre tradition et modernité. -Ludovic Royer, La guerre de l'aluminium en Russie. - Marianne Gourg, Le palimpseste dostoïevkien dans Le Tour du malheur de Joseph Kessel. – Reinhard Lauer, Les échanges littéraires germano-russes à l'époque du réalisme. – Notes de lecture.

N° 12 – Alphabets slaves et interculturalité (2001) (16 €)

Vladimir Alpatov, Un projet peu connu de latinisation de l'alphabet russe. – Sylvie Archaimbault, Transcription et translittération utilisées dans la Grammaire et méthode russes et françaises de Jean Sohier (1724). – Olivier Azam, L'histoire controversée de la naissance du premier alphabet slave. – Jean Breuillard, À propos de la forme de quelques lettres cyrilliques : l'hypothèse articulatoire. – Michel Chicouène, Observations

sur le système graphique du russe moderne. — Roger Comtet, Aux sources de la transcription du russe en allemand: Wilhelm Heinrich Ludolf (1655-1712). — Aleksandr Duličenko, Changements d'alphabets et doubles alphabets dans les langues slaves orientales: histoire et pratique. — Xavier Galmiche, Romaine contre gothique: aspects culturels des options alphabétiques et typographiques dans les Pays tchèques au XIX° siècle. — Emile Kruba, Histoire de l'orthographe de l'ukrainien. — Anatolij Kuznecov, La glagolite et les alphabets des langues sacrées. — Werner Lehfeldt, L'écriture arabe chez les Slaves. — Patrice Pognan, Introduction aux systèmes d'écriture des langues slaves de l'Ouest. — Ian Press, La question orthographique dans les langues slaves comparée à celle d'autres langues européennes comme le breton. — Jos Schaeken, L'orthographe de la charte de Smolensk de 1229, version A. — Paul-Louis Thomas, Les quatre alphabets du serbo-croate: bosniaque, croate, monténégrin, serbe. — Elena Uxanova, L'alphabet glagolitique et les alphabets « missionnaires » de l'Orient orthodoxe. — Irina Vilkon-Poustovaïa, Le roumain / moldave: histoire d'une guerre des alphabets. — Notes de lecture.

N° 13 – Littérature russe et cinémas du monde (2001) (16 €)

Roger Comtet, La littérature russe au miroir des cinémas étrangers suivi de : Essai de répertoire des adaptations cinématographiques étrangères de la littérature russe. -François Albéra et Valérie Posener, Le Violon de Rothschild de Tchekhov par Edgardo Cozarinsky via l'opéra de Fleischmann. – Pierre-Yves Boissau, Dersou Ouzala de Kurosawa: contredire et dire le temps qui passe. Ou: Un tombeau anti-utopique. -Michel Cadé, L'interprétation de Guerre et paix de Tolstoï dans Guerre et amour (Love and death) de Woody Allen. - Raphaëlle Costa de Beauregard, Les regards croisés de deux cultures, hollywoodienne et soviétique, à travers deux versions de Guerre et paix de Léon Tolstoï: King Vidor (1956) et Bondartchouk (1966). - Christian Galan, Kurosawa Akira et la littérature russe. – Tadeusz Lubelski, Dostoïevski et Andrzej Wajda: du théâtre au cinéma. - Gilles Menegaldo, Le Manteau de Nicolas Gogol revisité par Jack Clayton: un hommage en forme de subversion. - Hélène Menegaldo, Anna Karénine: une transposition problématique, entre censure et stéréotypes. - Paulina Michgelsen, Adaptations néerlandaises d'œuvres littéraires russes Natalia Noussinova, La Dame de pique des cinéastes russes, de la Russie à l'émigration. - Riccardo Pineri, Les Nuits blanches au cinéma : Dostoïevski et Visconti. – Philippe Ragel, Il sole anche di notte des frères Taviani d'après Le Père Serge de Tolstoï : une méditation prérévolutionnaire ? - Yves Reboul, Choumiatski à Paris ? Quelques remarques sur Les Basfonds de Renoir. - Roger Comtet, Essai de répertoire des adaptations cinématographiques russes de la littérature russe. - Notes de lecture.

N° 14 – Le voyage en Russie et en URSS (2002) (16 €)

Jean-Louis Backès, Nerval et les Slaves du Nord. — Pierre-Yves Boissau, David chez Goliath. Au sujet de deux romans albanais : Le crépuscule des dieux de la steppe d'Ismaïl Kadaré et Le dragon d'ivoire de Fatos Kongoli. — Marie-Pierre Bonnery, Le voyage en Russie dans Moravagine : de l'écriture de la révolution à la révolution de l'écriture. — Jacques Brethome, Le voyage en URSS de Brigitte Reimann ou à la recherche de l'homme nouveau. — Philippe Chardin, Le voyage en URSS : la quête du sens ou le kaléidoscope des analogies. — Anne Ducrey, Le Voyage en Russie d'Alexandre Dumas ou

la tentation romanesque. - Catherine Dumas, De Vogüé et l'éveil de la Russie. - Marie-Bernadette Fantin-Epstein, Les voyages en Russie d'Hector Berlioz (1847 et 1867). -Claude Foucart, Egon Erwin Kisch et André Gide: l'originalité du voyage en train à travers l'URSS. - Catherine Géry, La poétique de l'hiver dans le Voyage en Russie et Spirite de Théophile Gautier. - Mariane Gourg, La partie de chasse : un voyage imaginaire en Russie soviétique. – Zóltan Hajnady, Dusan Makovický passeur de la culture hongroise à Iasnaïa Poliana. - Sébastien Hubier, Rilke en Russie : une odyssée poétique. - Anne-Laure Imbert, Autour d'Aristotele Fioravanti : quelques ambassades de la Renaissance italienne à Moscou. - Christophe Imbert, La Russie de Valery Larbaud : une provincefrontière de l'esprit européen. - Robert Kahn, « Hôtel Liverpool » : Walter Benjamin à Moscou. - Pierre Lamblé, Rilke, voyage au pays de l'âme. - Michel Mervaud, Mission impossible ? Le voyage de Jacques Jubé en Russie. - Alice Pintiaux, Un début dans la vie : le voyage en Russie de Blaise Cendrars. - Frédéric Sounac, Une Russie d'opérette ? Rouletabille chez le Tsar et Les Ténébreuses de Gaston Leroux. - Frédérique Toudoire-Surlapierre, Voyage scandinave en Russie: l'exotisme en question? L'Æventyrland de Knut Hamsun (1903). - Colette Valat, Un voyage de Kateb Yacine en URSS: le « Caucase réparateur ». – Walter Zidaric, Le voyage en Russie de Francesco Algarotti : entre réalité et fiction littéraire. - Notes de lecture.

N° 15 – Les Russes et la Méditerrannée (2002) (16 €)

Alain Blondy, Malte entre la Russie et la France au XVIII^e siècle. — Emmanuel Demadre, Vladislav Khodassévitch (1886-1939) et l'Italie. — Anatoly Livry, « La Méditerranée de Nietzsche » dans l'œuvre de Vladimir Nabokov. — Marlène Laruelle, La Méditerranée antique chez les historiens slavophiles : le rêve autochtoniste. — Pascale Melani, L'image de la Grèce antique dans le théâtre musical de l'Âge d'argent russe. — Antoine Nivière, Les Russes au Mont Athos au XIX^e siècle. — Sophie Ollivier, Les églises orthodoxes russes de la Côte d'Azur. — Jean-François Pérouse, Les Russes « à la piscine » : l'afflux récent vers la Méditerranée turque. — Serge Sakhno, Autour des prépositions russes o(b)-et pro- : le problème des parallèles sémantiques slavo-latins. — Igor Sokologorsky, L'Athènes de Chestov. — Plamen Tzyetkov, La poussée moscovite vers Constantinople et l'identité nationale des peuples balkaniques. — Walter Zidaric, L'Espagne, la France et l'Italie dans les œuvres musicales de Glinka, Dargomyjski et Tchaïkovski.

DOSSIER: Roger Comtet, Le latin des Lumières en Russie.

N° 16 – Bogomiles, Patarins et Cathares (2003) (30 €)

REGARDS CROISÉS SUR L'HISTOIRE DES BOGOMILES, DES PATARINS ET DES CATHARES I. Bogomiles et Patarins

Sylvain Patri. – Le nom de Bogomilii. – Petar Dimitrov Angelov, L'image des Bogomiles dans la littérature anti-hérétique. – Anisava Miltenova, Littérature apocryphe bogomile et pseudo-bogomile dans la Bulgarie médiévale. – Dimitrinka Dimitrova-Marinova, Thèmes et sujets bogomiles dans la littérature médiévale écrite et la tradition orale bulgares. – Théofanis Drakopoulos, L'aspect ascétique du bogomilisme. – Veselin Panaïotov, Vie de Pionios. – Franjo Šanjek, Les « chrétiens » (krstjani) bosniens : un amalgame de catharisme et de valdéisme. – Paul-Louis Thomas, L'Église médiévale de Bosnie était-elle dualiste?

II. Les Cathares

Jean-Louis Biget, Les bons hommes sont-ils les fils des Bogomiles? Examen critique d'une idée reçue. — Jean Duvernoy, Les noms et la chose. — Edina Bozoky, Le « Livre secret » des Cathares : un lien entre l'Orient et l'Occident. — Pilar Jimenez Sanchez, Le catharisme : une origine orientale à deux tendances? — Julien Roche, La Charte de Niquinta : un point sur la controverse. — Ylva Hagman, La Cosmogonie de l'Ecclesia Sclavoniae et les controverses sur la Charte de Niquinta. — Anne Brenon, Le sermon des hérétiques. Modes et pratiques de la prédication cathare méridionale aux XIIIe et XIVe siècles d'après les archives inquisitoriales. — Francesco Zambon, Les événements du « monde supérieur » dans la doctrine des Albanais et de Jean de Lugio.

RESONANCES DES THÈMES HÉRÉTIQUES DANS LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE, LA LITTÉRATURE ET L'ART.

Georgi Vasilev, Idée et images dualistes dans les œuvres de William Tyndale. – Sava Andjelkovič, Le dualisme dans La lumière du microcosme du prince-évêque et poète P. P. Njegos. – Françoise Lesourd, Le catharisme dans l'œuvre de Lev Karsavin. – Hanifa Kapidžić-Osmanagić, Mak Dizdar, poète hérétique. – Hélène Menegaldo, Boris Poplavski, ou la tentation gnostique. – Philippe Carbonne, Joan Bodon et les Bolgres. – Jordan Plevneš, 100 minutes pour 1000 ans, ou voyage entre la copie et l'original. À propos du scénario du film Le livre secret. – Patrick Sériot, Jamais l'Un sans l'Autre (Bref éloge du manichéisme)

ISBN 978-2-9532020-1-4

N° 17 – Entre Russie et Europe : itinéraires croisés des linguistes et des idées linguistiques (2003) (16 \in)

Antonia Bernard, Les correspondants russes de Jernej Kopitar (1780-1844). — Aleksandr Duličenko, Jan Baudouin de Courtenay et la naissance de la géographie linguistique. — Jean-Marie Fournier, La théorie des temps dans les Vrais principes de la langue française (1747) de l'Abbé Girard, grammairien et « secrétaire-interprète du roi pour la langue russe ». — Valérie Geronimi, Les grammaires russes de Juraj Križanič (1617-1693) entre Smotrickij et Lomonosov : de la théorie xénophobe à une pratique nationale. — Irina Lvanova, Les contacts franco-russes en phonétique expérimentale : l'abbé Rousselot et ses stagiaires russes. — Patrick Sériot, L'affaire du petit drame : filiation franco-russe ou communauté de pensée ? (Tesnière et Dmitrievskij). — Ekaterina Velmezova, Lucien Lévy-Bruhl lu par Nikolaj Marr : deux théories des langues dites primitives. — Serhii Wakulenko, Les « théories dépassées » dans le domaine de l'étude du langage selon Alexandre Potebnia.

BAKHTINNIANA ET ALIA

Delphine Huser Khomiakov, « Discours », « Énonciation », « Sujet parlant » : la question de la légitimité des termes choisis dans la traduction de Marxisme et philosophie du langage de Vološinov/Baxtin par Marina Yaguello. — Bénédicte Vauthier, Roman Jakobson face à Bakhtine et à ses disciples. — Karine Zhinden, Du dialogisme à l'intertextualité : une relecture de la réception de Bakhtine en France (1967-1980). — Serguei Tchongounnikon, Les modèles allemands dans la genèse de la pensée formaliste et structuraliste russe. — Vladimir Bazylev, La tradition des grammaires parodiques européennes dans la Russie des XVIII°-XIX° siècles.

DOSSIER: Roger Comtet, La classification du verbe slave comme enjeu franco-russe dans la première moitié du XX^e siècle: Paul Boyer, Serge Karcevski et Antoine Meillet. – Notes de lecture.

N° 18 – Psyché en tous ses états. Les « sciences de l'esprit » en Russie et Union soviétique (2004) (30 €)

LE CONTEXTE ET LES ACTEURS

Cyrille Konpernik et Michel Gourevitch, La psychiatrie russe avant 1917 et après. — Hélène Menegaldo, La psychologie soviétique : quelques jalons. — Elena Simonato Kokochkina, Le raisonnement énergétique chez les psychologues russes de la fin du XIXº siècle : espoirs et illusions. — Marie Morisseau, Clinique de l'Homme à l'étui / Tchékov psychiatre ? — Maryse Dennes, La place du corps et la critique de la psychologie classique dans l'Introduction à la psychologie ethnique de Gustav Chpet. — Ivan Ivič, Lev Semionovitch Vygotski. — Constantin Sinelnikoff, Wilhelm Reich et la Russie.

LES REPRÉSENTATIONS

Jacques Catteau, Un dossier controversé: le cas Dostoïevski par Freud. — Catherine Depretto, Avant le lever du soleil (1943) de Mikhaïl Zochtchenko: une autobiographie psychanalytique. — Anne Coldefy-Faucard, Loups, machines, femmes-araignées... l'inventaire de Boris Pilniak, ou comment parler de l'inconscient sans en avoir l'air. — Oksana Boulgakova, Serge Eisenstein et son « Berlin psychologique ».

TEXTES ET TÉMOIGNAGES

I. La voix des écrivains

Nicolas Bokov, Amour et psyché. - Vladimir Batchev, Les écrivains russes et l'HP.

II. Interviews et témoignages

Victoria Potapova et Pavel Katchalov, La psychanalyse en Russie: état des lieux et perspectives. – Vladimir Gavrilov et A. Migounov, Alexandre Lobanov, ou l'art-thérapie à Iaroslavl.

III. Les textes

Lev Vygotski et Alexandre Luria, Avant-propos à la traduction russe de l'ouvrage Au-delà du principe de plaisir. — Véra Schmidt, Éducation psychanalytique en Russie soviétique. — Lev Vygotski, L'art et la psychanalyse.

DOSSIER: Hélène Menegaldo et Jean Breuillard, La psychanalyse russe prise aux mots.

N° 19 – La mise en images de la Russie (2004)(16 €)

IMAGES FIXES

Stéphane Lokjine, La Russie de Leprince vue par Diderot. — Jean-Pierre Zubiate, Nikolaï Shin, peintre de l'ombre et de la mémoire. — Laurie Viala, Vers la perte du sens de l'Art et des identités nationales. Un projet russe : Komar et Mélamid. — Philippe Ortel, Photographie humanitaire ou nouvel humanisme ? — Muriel Plana, Les décors des Pitoëff. — Gilles Wolf, Images de la Russie pendant la Grande Guerre.

IMAGES MOBILES: LE CINÉMA

François-Charles Gaudard, Le Joneur de Dostoïevski vu par Claude Autant-Lara. – Frédéric Sounac, Filmer les icônes : Richter, Oïstrakh.

LITTERÉTURE ET IMAGES

Tatiana Victoroff, Le témoignage sur la Russie d'Olearius, ambassadeur du Holstein en Moscovie. — Marianne Gourg, La Russie et les Russes de V. Tissot. — Bénédicte Le Ru, L'image de la Russie dans la littérature de jeunesse. — Bernadette Rey-Mimoso-Ruiz, La Russie de la Comtesse de Ségur. — Pierre-Yves Boissau, Bouddha, Staline et le chameau. — Notes de lecture.

N° 20 – Mosaïques germano-slaves et minorités d'Europe centrale et orientale (2005)(30 €)

EUROPE BALKANIQUE ET MÉDIANE

Michel Roux, Le concept de minorité à l'épreuve des Balkans. — Sébastien Moret, Le problème des minorités d'Europe centrale et orientale lors des conférences de paix de 1919-1920. — Antonia Bernard, Slovènes et Allemands: une histoire et une historiographie problématiques. — Hélène Leclere, La représentation de l'antagonisme germano-tchèque dans le roman historique allemand du Vormiirz: l'exemple de Carl Herloßsohn. — Xavier Galmiche, L'« utraquisme », une dénomination de l'indifférence nationale dans la Bohême du XIX° et XX° siècle. — Roland Marti, Dans la gueule du loup: les Sorabes en Allemagne. — Irina Ivanova, Un dialecte sorabe oriental de Ščerba, premier essai de linguistique de la parole. — Jadniga Wala, La faiblesse congénitale de la Pologne de l'entre-deux-guerres: des minorités nombreuses et non assumées. — Leszek Kuk, La minorité allemande dans la Pologne postcommuniste: les composantes historiques et géopolitiques de sa reconstruction identitaire. — Jacqueline Dera-Fischer, Entre Prusse et Pologne: l'expression littéraire du dilemme kachoube. — Aleksandr Duličenko, Une page de l'histoire de la germanisation des Slaves: les Slovinces de Poméranie.

CONFINS EST-EUROPÉENS

Daniel Beauvois, Le multi-palimpseste des cultures lituano-ruthènes : variations sur le mineur et le majeur. — Virginie Symaniec, Les nationalités dans le théâtre biélorussianophone : l'exemple de Comédie (1787-1990). — Anne Sommerlat, L'insertion de la Russie dans l'Europe des Lumières : le point de vue germano-balte. — Alain Cozic, De la « langue sauvée » à la langue maîtrisée : l'itinéraire d'Elias Canetti. — Manuel Durand-Barthez, Judéité galicienne : la situation à Lemberg à la fin de l'Empire des Habsbourg.

MARGES EURASIENNES

Ekaterina Velmezova, Nations et minorités nationales dans la « Nouvelle théorie du langage »: de la célébration à la négation. — Roger Comtet, Allemands de Russie et théorie des îlots linguistiques dans la tradition russe et chez Viktor Žirmunskij (1891-1971). — Jean-François Bourret, La lutte anti-religieuse dans la poésie soviétique de langue allemande. — Bakyt Alicheva-Himy, Les Allemands du Kazakhstan: des steppes de l'Asie centrale aux dunes de la Baltique. — Sébastien Peyrouse, Une majorité devenue minorité: les Russes du Kazakhstan. — Elena Simonato, Le kabarde, langue minoritaire du Caucase, et la réflexion linguistique dans l'URSS des années 1920-1930. — Gayaneh Armaganian-Le Vu, Le regard des écrivains russes sur l'Arménie. — Notes de lecture.

N° 21 – Présence du bouddhisme en Russie (2005) (30 €)

EN GUISE DE PRÉSENTATION

Dany Savelli, Penser le bouddhisme et la Russie.

Connaître

Viktorija Lysenko, La philosophie bouddhique en Russie : brève histoire de l'approche et des méthodes d'étude de la fin du XIX^e siècle aux années 1940. – Sergej Serebrjanyj, Lev Tolstoj et le bouddhisme.

RELIER (AUTOUR D'AGVAN DORZIEV)

Tat'jana Śaumjan, Agvan Dorždiev: les missions tibétaines auprès du tsar (1900-1901). – Aleksandr Andreev, La maison du Bouddha dans le Nord de la Russie (Histoire du

temple bouddhique de Saint-Pétersbourg). – *Galina Dordžieva*, Le *lharamba* Agvan Doržiev et le clergé kalmouk.

SOIGNER (LA MÉDÉCINE TIBÉTAINE ET LA FAMILLE BADMAEV)

Tat'jana Grekova, Pëtr Badmaev (1851-1920), « médecin tibétain » converti à l'orthodoxie (Réflexions d'un biographe). – *Jurij Kuz'min*, Pëtr Badmaev, entrepreneur en Transbaïkalie et en Mongolie. – *Tat'jana Grekova*, Nikolaj Badmaev (1879-1939), « médecin tibétain » des dirigeants du Kremlin.

Rêver

Marlène Laruelle, La place du bouddhisme dans les discours nationalistes russes du XIX^e siècle. – Vladimir Rosov, La mission bouddhique de Nikolaj Roerich au Tibet (1927-1928).

ÉCRIRE ET PEINDRE

Natalija Ozerova, Bouddhisme et tolérance religieuse dans l'œuvre de N. Leskov. — Frédéric Bertrand, Le peintre Vasilij Vereščagin, l'Himalaya et le bouddhisme tibétain. — Jean-Claude Lanne, Velimir Khlebnikov et le bouddhisme. — Dany Savelli, Une lecture du Retour du Bouddha de Vsevolod Ivanov ou le fantastique à la jonction du bouddhisme et de la révolution.

TERRES DE TRADITION BOUDDHIQUE (BOURIATIE, KALMOUKIE, TOUVA)

Natalija Žukovskaja, Le bouddhisme en Bouriatie. Passé et présent. – Luboš Bělka, Histoire et renouveau du bouddhisme en Sibérie: l'exemple du datsan d'Aga. – Èl'za Bakaeva, Le bouddhisme en Kalmoukie. – Marina Monguš, Le renouveau bouddhique à Touva. – Vladimir Dacyšen, Le sangha de Touva durant le protectorat russe (1911-1921).

ASPECTS DU BOUDDHISME EN RUSSIE OCCIDENTALE (LA SECTE KARMA-KAGYÜ)

Ksenja Pimenova, Formes recomposées de traditions et d'innovations dans le bouddhisme Karma-Kagyü: le cas du centre de Moscou. — Engène Giovanelli, L'activité du lama danois Ole Nydahl en Russie (Entretien avec Aleksandr Kojbagarov) — Notes de lecture.

ISBN 978-2-9532020-6-9

N° 22 – Monde slave et interculturalité. Mélanges offerts à Roger Comtet (2006) (30 €)

Bibliographie de Roger Comtet

Ekaterina Velmezova, La sémasiologie de M. Pokrovskij. – Christina Andrieu, Jurij Venelin (1802·1839): les ambitions du découvreur de la langue bulgare en Russie. – Francesca Fici, Influences germaniques sur la linguistique russe à la fin du XIXe siècle. La pensée de Jan Baudoin de Courtenay. – Irina Ivanova, Du développement des langues au bilinguisme: la question du mélange des langues dans la conception linguistique de Lev Ščerba. – Marcel Ferrand, La science incertaine de Wilhelm von Humboldt. – Jack Fenillet, La composante slavo-russe dans le bulgare du début du XIXe siècle. – Robert Roudet, Origine et histoire de ment « flic »: anglicisme, polonisme ou autre ? – Jean Durin, La licorne ou comment 1'« aspect perfectif » n'a rien à voir avec l'aspect. – Ian Press, Les participes et la combinatoire des propositions dans plusieurs aires linguistiques européennes. – Stéphane Viellard, Vladimir Dahl et la question de la langue russe. – Christine Meunier-Bracquenier, Voyage spatio-temporel à travers quelques grammaires. – Patrick Sériot, Droit au nom et droit du nom: les Ruthènes sont-ils une minorité ? – Alain Cozie, Espace, temps et mémoire dans la poésie de Rose Auslander. – Pierre-Yves Boissan, Empire austro-hongrois, minorités nationales et écriture à

l'épreuve de la guerre. Les cas de L. Rebreanu (La Forêt des pendus) et M. Crnjanski (Le Journal de Čarnojevič). - Daniel Beauvois, Les hésitations identitaires d'un hetman ukrainien d'après son journal (1720-1733). - Kinga Joucaviel, Lituanie, paradis perdu. Réflexion sur les relations polono-lituaniennes. - Françoise Knopper, Le voyage de l'archiduc Jean en Russie (1837) ou l'art de préserver la paix. - Michel Mervaud, Le russophile et le russophobe : Voltaire et Chappe d'Auteroche. - Jean Brenillard, Trois motifs russes dans l'œuvre de Rouget de l'Isle. - Catherine Géry, L'éloge du récit : Nikolaj Leskov et Sholem Aleikhem. – Boris Czerny, L'arbre chez Anton Čexov. Essai d'une double lecture. - Michel Niqueux, Qu'en est-il de l'influence de Nietzsche sur Gor'kij? - Jean-Claude Lanne, Nous et l'Occident: la question des rapports entre futurisme russe et futurisme italien. – Hélène Menegaldo, L'exposition des arts décoratifs de 1925 : l'« art de gauche » à Paris. - Pascale Melani, Une page oubliée du « Paris russe » de l'entre-deux-guerres : l'entreprise d'Ida Rubinstein vue à travers les carnets d'Alexandre Benois. - Christiane Rouquet, La pièce de Bulgakov L'Appartement de Zoïka au théâtre du Vieux-Colombier. - Françoise Lesourd, L'œuvre de Lev Karsavin, un débat avec les sources de la pensée européenne. - Dany Savelli, L'exotisme impossible. De Pierre Loti, de l'image du Japon et de l'autocensure dans Pierres et racines de Boris Pil'njak. - Frédéric Bertrand, Le temps des autres et le temps des siens : l'anthropologie soviétique et post-soviétique dans ses rapports problématiques à la temporalité. - Note de lecture.

N° 23 – Accords majeurs. Les échanges musicaux entre la Russie et le monde (XIX°- XX°) (2006) (25 €)

Pascale Melani, Sur l'histoire des échanges musicaux entre la Russie et le monde. — Anne Swartz, Facteurs de pianos en Russie au XIX°siècle. — Elena Spirin, La musique dans la tradition du ballet russe de la seconde moitié du XIX°siècle. — Laurent Croizie, « Meure quiconque ici me bravera! » Ivan IV, Bizet et la Russie. — Walter Zidarie, Sujets russes dans l'opéra italien des XIX°-XX° siècles : de Il Falegname di Livonia (1819) à Risurrezione (1904). — Lioubov Berger, Chostakovitch et son école dans le contexte de la culture musicale slave. — Gilles Condere, Britten et les Russes : itinéraires croisés. — Frédéric Sounae, Le « Roman de Tchaïkovski ». Musique, personnage et récit chez Nina Berberova, Jacques Brenner, Klaus Mann et Dominique Fernandez. — Werner Lebfeld, Rythme et musique dans la prose de Tchékhov : au-delà des interprétations de la slavistique russe et étrangère.

PUBLICATION

Pascale Melani (éd.), Carnets d'Alexandre Benois (extraits). Archives Dimitri Vicheney (Paris). – Notes de lecture.

N° 24 – La franc-maçonnerie et la culture russe (2007) (35 €)

Roger Comtet, Dédicace à Tatiana Bakounina-Ossorguina

Jean Breuillard et Irina Ivanova, Avant-propos

Franc-maçonnerie russe et sociabilité : voyages et réseaux (xviii° siècle et début du xix °)

Pierre-Yves Beaurepaire, Marie-Daniel Bourrée de Corberon et Karl-Heinrich von Heyking: deux itinéraires maçonniques entre Paris, Varsovie et Saint-Pétersbourg, à la tombée des Lumières. – Alexandre Stroev, Francs-maçons aventuriers

et voyageurs au XVIII^e siècle. – *Vladislav Rjéoutski*, Les Français dans la francmaçonnerie russe au siècle des Lumières : hypothèses et pistes de recherche.

CONTRIBUTIONS À L'HISTOIRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE RUSSE

Fabian Linde et Sergei Tchougounnikov, Les influences suédoises sur la franc-maçonnerie russe: des "architectes" du Nord parmi les "bâtisseurs" russes. — Natalia Kotchekova, Les femmes et la franc-maçonnerie russe du XVIIIe siècle et du début du XIXe. — Hélène Yvert-Jallu, La Société Savante Amicale. — Elena Bespalova, Les francs-maçons de Simbirsk au XVIIIe siècle et au début du XIXe — Galina Mirolionbova et Irina Oukhanova, Objets maçonniques russes de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe dans les collections de l'Ermitage. — Mikhail Lepèkhine, Iakov Ivanovitch de Saint-Glin (1776-1864), franc-maçon pour le service du tsar. — Jean Brenillard, La loge russe de Maubeuge (1817-1818)

LA FRANC-MAÇONNERIE RUSSE ET LE POUVOIR

Philippe Evreinoff, La franc-maçonnerie russe et le pouvoir (1698-1825). Des liaisons dangereuses. — Andreï Serkov, Franc-maçonnerie et politique en Russie au début du XX^e siècle (1910-1917). — Vitali Starsev, Les émigrés russes francs-maçons en France (1918-1939).

FRANC-MAÇONNERIE ET PHILOSPHIE

Vsevolod Sakharov, Les espérances du vieil Adam : l'homme dans la philosophie des francs-maçons russes. – Gleb Urman, Tchaadaev.

Franc-maçonnerie et littérature

Alexander Levitsky, Mikhaïl Kheraskov aux sources des Lumières russes: l'influence du "Poète de l'immortelle Rossiade" sur Gavriil Derjavine et Nikolaï Novikov. — Jean Breuillard, Bog [Dien], de Mikhaïl Kheraskov (traduction). — Stéphane Viellard, Proverbe et franc-maçonnerie. L'expérience du proverbe chez Nikolaï Novikov. — Rodolphe Bandin, La symbolique maçonnique dans Le Gentilhomme philosophe de Fëdor Ivanovitch Dmitriev-Mamonov [1769]. — Leonid Heller, « Tout est arrangé d'après le nombre », ou les codes ésotériques de Zamiatine. — Zsuzsa Hetényi, Un pont sur la rivière. Code maçonnique et code dantesque dans le roman de Vladimir Nabokov La Défense Loujine.

Annexes

Jean Breuillard (éd.), Cantiques maçonniques russes en langue française. – Jean Breuillard (éd.), Un incident à la loge du Sphinx Mourant.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

N° 25 - Bakhtine, Volochinov et Medvedev (2007) (25 €)

Bénédicte Vauthier, Préface

PHILOSOPHIE ET SCIENCES HUMAINES

Tatiana Bubnova, Être sans alibi. Pour un autre itinéraire bakhtinien. — Michael Gardiner, Le défi dialogique de Bakhtine aux sciences sociales. — Patrick Sériot, Volochinov, la sociologie et les lumières. — Alexander Haardt, Répondre de quelque chose, c'est répondre à quelqu'un: un dialogue imaginaire entre Bakhtine et Lévinas. — Galin Tibanov, Micha et Kolia: penser le frère en tant qu'autre. — Michel Aucouturier, Le cercle de Bakhtine et la psychanalyse. — Serguei Tchongounnikov, Quelques sources allemandes de la linguistique' sociologique' (Volochinov) et de la 'psychologie matérialiste' (Vygotski). — Augusto Ponzio, Dialogue, intertextualité et intercorporéité dans l'œuvre de Bakhtine et du cercle.

ESTHÉTIQUE DE L'ART VERBAL ET POÉTIQUE

Matthias Aumüller, Le cercle de Bakhtine et la méthodologie en science de la littérature dans les années 1920. – Roger Comtet, Viktor Maksimovitch Jirmounski et le formalisme. – Viktor Jirmounski, Les problèmes formels dans la science littéraire russe » (1925) (texte inédit traduit par R. Comtet). – Luis Beltrán Almería, Bakhtine et Dostoïevski. – Tomás Albaladejo, La pluralité communicative comme élément constituant de l'œuvre littéraire narrative: l'actualité de Mikhaïl Bakhtine.

LINGUISTIQUES ET MÉTA-LINGUISTIQUE

Irina Popova, Le carnaval lexical de François Rabelais. Le livre de M. M. Bakhtine dans le contexte des discussions méthodologiques franco-allemandes des années 1910-1920. — Vladimir Alpatov, Saussure, Volochinov, Bakhtine. — Ekaterina Velmezova, Volochinov et Marr sur les origines du langage. — Catherine Depretto, Aleksandr Romm (1898-1943), lecteur de Marxisme et philosophie du langage (1929). — Marie-Cécile Berteau, Le vécu de la langue dans la forme et la voix. Une approche de Iakoubinski et Volochinov. — Jacques Bres & Laurence Rosier, Réfractions: pohybonie et dialogisme: deux exemples de reconfigurations théoriques dans les sciences du langage francophones. — Notes de lecture.

ISBN 978-2-9532020-0-7

N°26 – Gustave Chpet et son héritage aux sources russes du structuralisme et de la sémiotique (2008) (30 €)

Maryse Dennes, Avant-propos

Maryse Dennes, Introduction : la structure du mot et de l'expression dans l'œuvre de Gustave Chpet, et sa signification pour l'histoire du structuralisme.

Première partie : Gustave Chpet et son époque

Galin Tihanov, Gustave Chpet: Problèmes théoriques de littérature et de théâtre dans les années 1920 (le CLM et le GAKhN) - Lioudmila Gogotishvili, G. Chpet et M. Bakhtine: Divergences attendues et rapprochements inattendus - Rainer Gruebel, Esthétique de la poésie et esthétique de la prose. Gustave Chpet et Mikhail Bakhtine – Nikolaï Vasiliev, G. Chpet et M. Bakhtine : aux sources de la métalangue du « cercle de Bakhtine» - Natalia Anisimova-Frappé, Gustave Chpet et le problème de la forme interne du mot : ouverture à la linguistique - Natalia Poleva, L'influence des travaux de G. Chpet sur l'étude des problèmes de la forme artistique, dans le cadre du l'Académie d'État de Sciences Artistiques (GAKhN) - Maria Candida Ghidini, Trois publications du Département de Philosophie du GAKhN: Variations sur le thème de la forme interne - Vladimir Feshchenko, G. Chpet et la tradition cachée de la sémiotique profonde en Russie – Ékatérina Velmezova, Sémantique et sémiotique chez Gustave Chpet et Nikolaï Marr - Denis Ioffe, Gustave Chpet, la religion et le problème du signe (Glorification du nom vs phénoménologie et sémiologie) - Olga Mazaeva, G. Chpet et A. Biély dans l'horizon phénoménologique de l'Âge d'argent – Vladimir Novikov, « Il vaut mieux Chpet que jamais ». Chpet et Tynianov – Michela Venditti, La forme interne du mot chez G. Chpet et A. Marty - Mart Trybowska, La pensée de Gustave Chpet et l'anthropologie polonaise : Chpet et Ingarden.

DEUXIÈME PARTIE : GUSTAVE CHPET ET SON ŒUVRE

Boris Pruzbinin, Perspective sémiotique de la méthodologie des sciences humaines chez Gustave Chpet – Victor Molchanov, Le problème du "Moi" chez G. Chpet:

l'expérience et l'interprétation — Olga Novikova, Chpet écrivain : l'interaction du moi et de la pensée dans ses travaux — Peter Steiner, La formule mathématique de la beauté dans les Fragments esthétiques de Gustave Chpet : un simple jeu ou une affaire sérieuse ? — Anna Shiyan, Les fondements ontologiques de la philosophie du langage du « dernier » Chpet — Natalia Azarova, Deux expériences de traduction philosophique : la Phénoménologie de l'Esprit de Hegel dans la traduction russe de G. Chpet et dans la traduction française de A. Kojève — Ewa Kochan, Gustave Chpet : la philosophie de l'homme et de la culture — Nadejda Chtchetkina-Rocher, Herméneutique de la temporalité et de la forme musicale chez Gustave Chpet

TROISIÈME PARTIE : GUSTAVE CHPET ET SON HÉRITAGE. ACTUALITÉ DE SA PENSÉE Tatiana Shchedrina, Gustave Chpet et les problèmes actuels de la philosophie des sciences humaines - Vladimir Zinchenko, Le creuset de Wilhelm von Humboldt et la forme interne de Gustave Chpet dans le contexte du problème de la création -Igor Chubarov, Analyse comparée de la compréhension de la subjectivité chez G. Deleuze et chez G. Chpet - Grigory Tulchinsky, Gustave Chpet et les nouvelles perspectives du paradigme des sciences humaines : le texte en tant qu'intonation de l'être ou l'autre rationalité de la sémiotique - Sergueï Khorouji [Horuzhy], Aux limites de la phénoménologie : Chpet, Husserl et l'intentionnalité dans le monde de la pratique spirituelle - Natalia Avtonomova, Les principes épistémologiques de la critique de l'ethnodéterminisme, Ewa Komorowska, L'actualité des conceptions scientifiques de Gustave Chpet dans le contexte de la linguistique contemporaine – Patrick Flack, Dans l'ombre du structuralisme (Chklovski, Merleau-Ponty... et Chpet?) – Vladimir Aristov, Gustave Chpet, la forme interne et sa signification pour la poé-tique et la poésie contemporaines - Aleksandr Lyusyy, De la logique de l'histoire aux genres de l'histoire - Marina Guseltseva, La signification de la réflexion méthodologique de G. Chpet pour la psychologie contemporaine – Tatiana Martsinkovskaïa, Gustave Chpet: paraphrase d'un thème contemporain - Nicolas Zavialoff, Actualité et perspectives de la notion de forme interne chez G. Chpet (en psychologie et sciences cognitives) Annexes

Gustave Chpet. Éléments biographiques I (famille) — Éléments biographiques II (principales étapes du parcours professionnel et principaux travaux) — L'affaire Gustave Chpet (tableau synoptique) — Bibliographie des œuvres de Gustave Chpet — Principales publications sur Gustave Chpet en russe) — Travaux ou articles sur Gustave Chpet parus en français, anglais, allemand, italien et japonais — Lettres de Marina Gustavovna et de Tatiana Gustavovna, filles de Gustave Chpet. ISBN 978-2-9532020-3-8

N°27 – La Roumanie aux marches du monde slave (2008) (20 €)

AVANT-PROPOS, Pierre-Yves Boissau

I. HISTOIRE – GÉOGRAPHIE

Adrian Niculescu, L'arrivée et l'installation des Slaves sur le territoire de l'actuelle Roumanie — Catherine Durandin, Roumanie — Russie : Une longue histoire de tabous — Mihnea Berindei, Affirmation de la conscience nationale roumaine et apparition de l'État-nation — Frédéric Beaumont, Roumains et Ruthènes de Bucovine. Réflexions sur la formation du mythe de la ruthénisation — Dorin Dobrincu, Le rôle des conseillers soviétiques dans le processus de communisation de la Roumanie.

II. LITTÉRATURE

Roger Comtet, L'écrivain russe Vladimir Korolenko (1853-1921) en Roumanie – Elena Logbinovski, Lecture de Dostoïevski: un test pour la liberté de pensée (N. Crainic, M. Eliade, M. Sebastian).

III. LINGUISTIQUE

Alexandre Niculescu, Roumanité, Slavité – Marcel Ferrand, Comment les Roumains changèrent d'alphabet – Ekaterina Velmezova, « Comme un vrai Roumain, il est patriote et gourmand ». Roumain et Moldave : une étude comparée des connotations. ISBN 978-2-9532020-0-7

N°28 - Naissance de l'historiographie russe (2009) (25 €)

Michel Mervaud & Stéphane Viellard, Introduction — Michel Mervaud : L'Histoire d'Azov de Gottlieb Siegfried Bayer — Aleksandr Kamensky: Gerhard Friedrich Müller: aux sources de la science historique russe — Gérard Laudin: Diffusion de connaissances et élaboration de savoirs nouveaux: Schlözer, Schmidt-Phiseldeck, Ewers et la russologie allemande du XVIIIe siècle au début du XIXe — Aleksandr Xlevov: La question normande et l'évolution de l'historiographie russe au XVIIIe siècle — Aleksandr Lavrov: Vasilij Nikititch Tatichtchev — Stéphane Viellard: Proverbe et écriture de l'histoire dans l'Histoire de l'État russe de Nikolaï Karamzine — Michel Mervaud: Voltaire historien de la Russie: vérité ou histoire militante? — Vladislav Rjéontski: Aux sources de l'histoire de la Russie dans la France des Lumières: Philippe Hernandez et sa bibliothèque — Michel Mervaud: Index — Notes de lecture.

ISBN 978-2-9532020-4-5

N°29 – La Religion de l'Autre. Réactions et interactions entre religions dans le monde russe (2009) (25 €)

Dany Savelli avec la coll. de Boris Czerny: Introduction. Autour de l'idée de rencontres interreligieuses dans le monde russe.

L'Autre schismatique ou hérétique

Michel Niqueux, L'Église orthodoxe et la « mission intérieure » dans la Russie du début du xxc siècle : entre la lutte contre les sectes et la liberté de conscience — Roberta de Giorgi : D'une relative tolérance à une véritable intolérance : Le cas des stundistes en Russie avant 1905.

Administrer les « confessions etrangères »

Irène Semenoff-Tian-Chansky-Baïdine, Les écoles pour Kriachènes sous Alexandre II ou la formation d'enfants allogènes orthodoxes dans un environnement musulman — Claire le Foll, L'Empire russe et le hassidisme : enjeux politiques et gestion administrative d'un conflit religieux interne (1770-1860) — Aldo Ferrari, Collaboration sans interaction. L'Église arménienne au sein de l'Empire russe — Elena Astafieva, L'État, l'Église orthodoxe et les religions dites étrangères : le cas de l'Église catholique dans la Russie impériale — Daniel Beauvois, La Russie et les uniates. Esquisse historique.

INTERRACTIONS RELIGIEUSES: AUTOUR DES RITES ET DES FÊTES

Jean-Luc Lambert, Quand le dieu céleste envoie son enfant-ours aux hommes : Essai sur les interactions religieuses chez les Ougriens de l'Ob (XVIII^e-début XX^e siècles) – Xavier Le Torivellec, Croyants et communistes au tir à la corde. Religions, idéologie et tradition festive du saban tuj en Volga-Oural (XIX^e - XXI^e siècles)

PARCOURS SINGULIERS

Aleksandr Lavrov, Histoire d'un retour en pays orthodoxe après une conversion à l'islam : Léonti Osman-Sukhotine, guerrier moscovite du sultan — Danièle Beaune-Gray, Konstantin Léontiev : rencontres avec l'orthodoxie, le catholicisme et l'islam — Alexandre Andreev, Le mythe de Shambhala revisité : l'occultiste Alexandre Bartchenko et le pouvoir soviétique — Dany Savelli, Shambhala de-ci, de-là : syncrétisme ou appropriation de la religion de l'Autre ? (Autour de l'expédition N. K. Roerich en Asie Centrale)

LES RENCONTRES AVEC LES RELIGIONS DANS ET PAR LES TEXTES

Patrice Lajoye, La byline Ilya et Idolichtché: Reflet de luttes religieuses ou ancien récit mythologique? — Marina Aptekman, Motifs kabbalistiques dans la prose romantique russe — Boris Czerny, Deux lieux de rencontres. Les paysages de la Russie et de la Terre promise dans la littérature juive de langue russe — Edith Ybert, La première revue russe d'islamologie: Mir Islama (1912-1913). La religion de l'Autre à travers différents prismes — Nadejda Chtchetkina-Rocher, La revue Volsebnaja Gora [La Montagne Magique] — Dany Savelli, Découverte et redécouverte du bouddhisme dans le monde russe. (Autour de quelques revues russophones parues depuis les années 1990) — Maxime Mounko, L'almanach scientifique Lipovane: istorija i kultura russkix staroobrjadæv [Les lipovènes: histoire et culture des vieux-croyants russes] — Roger Comtet, Un regard russe sur la réforme et sur Pierre Bayle: le Pierre Bayle d'Alexandre Nikolaïevitch Vesselovski (1872) (accompagnée d'une traduction inédite et annotée du texte). ISBN 978-2-9532020-4-2

N°30 - Transferts culturels et comparatisme en Russie (25 €)

Michel Espagne, Introduction - Igor Shaitanov, Pourquoi comparer? Comparatisme et/ou poétique - Maryse Dennes, Le comparatisme dans la philosophie russe -Ékaterina Dmitrieva, L'enseignement de la littérature comparée à l'Université de Saint-Pétersbourg (1850-1917) - Michel Espagne, Les racines allemandes du comparatisme de Propp et sa théorie du comique - Sylvie Archaimbault, La notion d'aperception en Russie au tournant des XIXe et XXe siècles - Serge Tchongounnikov, L'effet « néogrammairien » entre la Russie et l'Allemagne – Céline Trautmann-Waller, Le comparatisme du linguiste Antoine Meillet (1866-1936) entre France, Allemagne et Russie - Pascale Rabault-Feuerhahn, Langue, culture et classifications: Otto von Boehtlingk et l'étude du iakoute - Florence Corrado-Kazanski, La pensée de Humboldt sur la langue et les poètes de l'Âge d'argent - Anna Gichkina, Sauver la France selon Eugène-Melchior de Vogüé – Frances Nethercott, Écrire l'histoire de la Russie : question de paradigmes occidentaux dans l'historiographie nationale – Ewa Bérard, La notion de « starina » au tournant du XXe siècle et la « valeur d'ancienneté » d'Aloïs Riegl – Dittmar Dahlmann, Max Weber et la Russie - Marlène Laruelle, Transferts culturels autour du concept de Race. Lectures de Darwin en Russie.

Résumés de thèse : *Cécile Gauthier*, Nom, langue, identité : les errances du mot slave dans les discours de l'autre (à partir d'un corpus lexicographique — XVIII^e-XX^e siècle — et romanesque — années 1880-1930 — de langue française et allemande) — *Christina Andrieu*, La découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^e siècle. ISBN 978-2-9532020-7-6

N°31 – L'œuvre d'Alekseï Losev dans le contexte de la culture européenne (30 €)

Maryse Dennes, Destinée et actualité de l'œuvre d'Alekseï Losev

Actualité d'Alekseï Losev

Lioudmila Gogotoshvili, « Polytropie positionnelle », le principe clé de la théorie losévienne de l'expression — Fumikazu Osuka, Actualité de la philosophie du langage d'A.F. Losev — Pavel Boyko, La Dialectique d'A.F. Losev dans le contexte du renouveau méthodologique des sciences humaines — Irina Danilova, La signification de la théorie du symbole d'A.F. Losev pour la méthodologie des recherches actuelles sur le théâtre — Lioudmila Andrioukhina, L'ontologie de la création dans les travaux d'A.F. Losev et les pratiques créatives contemporaines — Boris Tarassov, Une nouvelle Renaissance ou une Apocalypse précipitée ?

L'œuvre d'Alekseï Losev et la culture russe

Natalia Anisimova-Frappé, A.F. Losev et la critique des théories du signe linguistique — Maria-Candida Ghidini, A. Losev et P. Florenski: la rencontre de la philosophie du langage et de l'onomatodoxie (Glorification du Nom) — Sergueï Nizhinikov, La métaphysique de la Glorification du Nom chez A.F. Losev — Viktor Troitskiy, La philosophie des mathématiques d'A.F. Losev et le problème du fondement de la Glorification du Nom — Konstantin Zenkin, La philosophie et la mythologie de la musique d'A.F. Losev — Annett Jubara, La compréhension byzantine de l'être dans la philosophie du mythe d'A.F. Losev — Andreï Tashchyan, La triade, la tétrade et la pentade dans la méthodologie de Losev (expérience de l'analyse logique, théologique et historico-culturelle) — Ekaterina Artioukh, Alekseï Losev et la littérature russe : le regard d'un penseur du xxe siècle.

Alekseï Losev et la culture européenne (grecque, byzantine et occidentale)

Elena Takho-Godi, L'œuvre d'A.F. Losev et les traditions littéraires d'Europe occidentale — Milan Uzelac, La philosophie de la musique d'A.F. Losev et sa parenté avec le néo-platonisme tardif — Florence Corrado-Kazanski, Les projets d'autobiographie spirituelle d'A.F. Losev et Hans-Urs von Balthasar : tentative de comparaison — Vladimir Belov, Alexis Losev et le néo-kantisme de Marburg — Sergey Zmikhnovsky, La théorie du mythe d'A.F. Losev dans le contexte de la pensée sociale européenne — Holger Kusse, La sémantique de l'interprétation d'A.F. Losev et les théories de la sémantique au xxe siècle.

Annexes

Valentina Iljina, La Bibliothèque-musée « Maison A.F. Losev » de Moscou Notes de lecture ISBN 978-2-9532020-8-3 Abonnements 2011 (2 numéros) : Particuliers : 50 €, port inclus

Institutions en France : 50 €, port inclus Institutions à l'étranger : 58 €, port inclus Librairies et courtiers : consulter le site

Chèques bancaires ou postaux au nom de Slavica Occitania à adresser à Slavica Occitania / Dany Savelli, 24 rue Bayard, 31000 Toulouse

http://www.slavica-occitania.org slavica.occitania@orange.fr

À paraître:

Numéro 33 (2011)

Le Japon en Russie : voyages, conflits, savoir et imaginaire (éd. Dany Savelli)

Numéro 34 (2012)

La linguistique russe : approches syntaxiques, sémantiques et pragmatiques (éd. Vladimir Beliakov & Christine Bracquenier)

LIRAIRIES DÉPOSITAIRES

Librairie Ombres Blanches 48-50, rue Gambetta 31000 Toulouse

Tél.: 05 61 21 44 94

Librairie Études Université du Mirail 5 allées Antonio Machado 31058 Toulouse Cedex Tél.: 05 61 44 18 25

Déjà parus dans la collection « Specimina slavica Tolosana »

- T. 1. Roger LASSURE, Corpus des degrés de comparaison russes suffixaux, Toulouse, 1999,436 p.
- T. 2. Roger LASSURE, *Corpus des degrés de comparaison russes préfixés*, Toulouse, 1999,220 p.
- T. 3. Roger LASSURE, *Corpus des formes de génitif et prépositionnel seconds en* <*U*>, Toulouse, 1999,220 p.
- T. 4. Roger LASSURE, Verbes paronymiques franco-russes. Corpus raisonné en quatre volumes. Tome 1 : A-H, Toulouse, 1999, 582 p.
- T. 5. Roger LASSURE, Verbes paronymiques franco-russes. Corpus raisonné en quatre volumes. Tome II: K-H, Toulouse, 2000, 580 p.
- T. 6. Roger LASSURE, Verbes paronymiques franco-russes. Corpus raisonné en quatre volumes. Tome III : O-P, Toulouse, 2000, 492 p.
- T. 7. Roger LASSURE, Verbes paronymiques franco-russes. Corpus raisonné en quatre volumes. Tome IV: C-10, Toulouse, 2000, 546 p.
- T. 8. Pierre-Yves BOISSAU et Catherine GÉRY (éd.), *Littérature et histoire dans le domaine slave XIX*^e-XX^e siècles, Toulouse, 2003, 184 p.
- T. 9. Isabelle JOUTEUR et Michel MERVAUD (éd.), « Les origines de la Russie » de Gottlieb Bayer (1741), Toulouse, 2004, 156 p.
- T. 10. Pierre-Yves BOISSAU, Le picaresque à l'épreuve du souterrain : Dostoevskij, Céline, Ellison et Grass, Toulouse, 2004, 179 p.
- T. 11. Pascale MELANI (éd.), Famille et société dans l'espace est-européen et la CEl, Toulouse, 2005, 208 p.
- T. 12. Pascale MELANI, Les Opéras de Piotr Tchaïkovski, d'après les œuvres de Pouchkine, Toulouse, 2005, 392 p.
- T. 13. Milan BURDA (éd.), La politique et la poétique dans l'œuvre de Václav Havel, Toulouse, 2007, 178 p.

Vous pouvez vous procurer ces volumes en adressant une commande à : Slavica Occitania

24 rue Bayard

31000 Toulouse

Prix de chaque volume 16 € (port inclus) sauf T. 12 (25 €) Règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de Slavica Occitania

http://www.slavica-occitania.org

Achevé d'imprimer

G.N. Impressions - 31340 Villematier Email: gnimpressions@wanadoo.fr

> Dépôt légal : janvier 2011 Imprimé en France